This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,063,881

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

Q
54
.A17

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

21

MÉMOIRES

DE

L' ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

118899

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

DE TURIN,

POUR LES ANNÉES 1811—1812.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

K47

TURIN, MDCCCXIII.

CHEZ FÉLIX GALLETTI IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
des Sciences etc.

TAVOLA.

Notizie intorno alla vita di Gian-Bernardo Vigo raccolte da *Cesare Saluzzo Segretario perpetuo* Pag. I-VIII
Progressi dell' economia pubblica e politica dal mille sino a tutto il secolo decimo ottavo; di *Emmanuele Bava di San Paolo* 1
Sur la mort du Surintendant Foucquet: Notices recueillies à Pignerol; par *M.r Modeste Paroletti.* 131
Riflessioni sopra la Prosodia metrica italiana; di *Vincenzo Marenco.* 155
La navigazione. Ode ad Amarilli Etrusca; di *Diodata Saluzzo Roero di Revello.* 171
Osservazioni intorno ad alcune antiche monete del Piemonte; di *Gian Francesco Galeani Napione* 181
In luctu egregii adolescentis *Ferdinandi Balbi* elegia *Thomæ Valpergæ.* 291
Elegia in morte del Padre; di *Diodata Saluzzo Roero di Revello* 295
Recensio nummorum qui Secusii anno MDCCCXII mense septembri sunt reperti, facta ab *Josepho Vernazza de Freney.* 299
Progressi dell' arte poetica; di *Emmanuele Bava di San Paolo.* 338
Notizia di lettere inedite del Conte Baldessar Castiglione, data da *Giuseppe Vernazza di Freney* 438

Vita di Giambatista di Savoja, Principe del sangue, e notizia delle sue monete. Libri tre; di *Giuseppe* VERNAZZA *di* FRENEY. 457
Canzone ad Apollo; di *Diodata* SALUZZO ROERO *di* REVELLO. 606
La Camilleide ossia la distruzione di Vejo: Poema eroico. Libro primo; del *Cavaliere Carlo* BOTTA 611
Inscriptio, Caietana emendata ab *Josepho* VERNAZZA *de* FRENEY 656
In Comitem SALVTIVM, Academiae Taurinensis Scientiarum et Artium nedum Praesidem; sed ejusdem Academiae unum ex triumviris, Fundatorem, Alcaici *Francisci* GRASSI 660
Lapida Romana spiegata da *Giuseppe* VERNAZZA *di* FRENEY 662

LAVORI PRESENTATI.

Mémoire sur quelques pierres gravées qui représentent l'enlèvement du Palladium; par *M.r le Chevalier Louis Aubin* MILLIN 3
Doutes et conjectures sur les Bohémiens et leur première apparition en Europe; par *M.r* GRÅBERG *de* HEMSÖ 17

NOTIZIE

INTORNO ALLA VITA

DI

GIAN-BERNARDO VIGO

Raccolte da CESARE SALUZZO *Segretario perpetuo.*

GIAN-BERNARDO VIGO da Corio, terra di picciol nome posta appiè delle alpi non molto di lunge da torino, nacque a dì undici di marzo correndo gli anni di nostro signore mille settecento e diciannove.

Delle vicende di sua vita poco è da dire; nè più di quanto si vuole di ciaschedun buono e virtuoso privato cittadino dai prudenti uomini desiderare.

Ebbe gli anni di gioventù facili e sereni; gli anni maturi tutti sedati e tranquilli; e la vecchiezza protratta oltre al decimosettimo lustro mirabilmente vegeta ed animosa.

Instituito dalla puerizia agli ottimi studj, udì, fatto

adulto, la filosofia e le arti liberali sotto i valenti addottrinatori che a quei dì le dettavano in torino.

Non toccando ancora l'anno vigesimoterzo dell'età sua fu deputato pubblico professore di rettorica nelle sempre rinomate scuole di mondovì; nè molto tardò che seguendo la condizione dei savj ordinamenti di quel tempo fu chiamato a insegnare l'arte medesima in torino; dove in breve cresciuta con la diligenza la fama di lui, venne promosso alla cattedra di eloquenza italiana e di lingua greca, e poco di poi a quella di eloquenza latina nella regia università.

Sin dall'anno 1763, leggendo egli ancor la rettorica, si era il Vigo acquistato nome di facondo verseggiatore con quel suo poema *de Sindone taurinensi*, ch'egli aveva in tal mezzo con le stampe di torino pubblicato.

Questi suoi primi passi in sul parnaso aveva egli mosso dietro le sempre sicure orme virgiliane; venuto dopo così felice sperimento a più giusto concetto di se, ritentò con vie maggior lena le strade medesime; nè mai gli si trovò mancare la fida scorta di quel gran maestro che lo aveva così felicemente sorretto nei primi suoi voli.

Con le prenotate stampe di torino vennero similmente in luce, nel 1773 l'elaborato poema *Cortex peruvianus*; nel 1776 quell'altro che intitolò *Tubera terræ*; nel 1777 il *Cannabis*, *carmen*; nel 1786 *Carmina miscellanea*: nel 1792 il *Marmora taurinensia*; nel 1795 il *Lanificium et lanificii curatio*; nel 1796

Charta, ejusque conficiendæ ratio, e perfine nel 1797 *Æsthereis libri duo.*

Erano spuntati frattanto quegli anni grevi e turbinosi che fecero per eterno memorabile nei fasti del mondo l' ultimo decennio del secolo decimo ottavo.

Mutati gli ordini politici del Piemonte, furono, siccome era stato sempre nel destino d' Italia, gran parte di quelle vicende i letterati e le lettere.

La celebratissima Accademia di torino, la quale chiamata da suoi principj a spaziar largamente pel vasto campo delle umane cognizioni si era poscia da se medesima prudentemente ristretta entro più angusti confini, fu rivocata, non senza qualche ampliazione, alle primizie del suo istituto, divisa in due classi, dette l' una di scienze fisiche, e matematiche, l' altra di letteratura, e belle arti; tutte si fecero di ragion di questa le speculazioni delle moltiplici discipline che sotto l' intitolazion della prima non possono lodevolmente venir registrate; e trovò luogo il Vico fra quei benemeriti coltivatori delle muse subalpine, che il cenno de' governatori chiamò a sedere sugli scanni della rinnovata Accademia.

Il volume primo della Classe di letteratura, e belle arti fa fede dell' impegno con cui attese il Vico a questo suo nuovo, e geniale officio.

Contiene quel volume due composizioni latine da lui dettate, una in prosa e l' altra in poesia; argomento ambedue di tal vigore d' ingegno che ben lo mostrava

capace di contrastare assai più a lungo contro le ingiurie dell' età ; se non che sovrastandogli omai l' ottantesimosesto ch' egli presagiva dover esser l' anno ultimo di sua vita, allontanato ogni pensiero che tutto non fosse di pietà cristiana , a pratiche ristrettissime si ridusse , e così gli piacque prepararsi a quella morte ch' egli incontrò di lì a poco , e la quale benchè penosissima, non però affrettata coi voti, lo rapì ai vivi nel dì 28 di gennajo dell' anno dalla salutifera incarnazione di nostro signor Gesù Cristo mille ottocento cinque.

Quello che è stato sin qui detto , e più quello che stiamo brevemente per soggiungere, darà facilmente ad arguire quanto grande fosse il desiderio che di se lasciò il VIGO tra li suoi colleghi non solo, ma sibbene trall' universale de' suoi concittadini , e più tra quelli de' suoi discepoli ch' egli aveva, e molti pure e valorosissimi, preparati al difficil magistero dell' arte medesima da lui professata.

Li costumi del VIGO furono composti, e in uno candidi e schietti ; e il suo tenor di vita per ogni parte quale si conveniva a persona non prima ai letterati che agli ecclesiastici ordini intitolata.

Fu di natura pronta e risoluta in guisa da rilevarne certa qual franchezza di modi e di parole, atta facilmente a soggiogar l' animo de' contradditori ch' egli cercò spesso, quasi per vezzo, fra i più ostinati e superbi.

Sottentrando gli anni senili, ed imbattutosi in tempi

difficili, gli fu fatto nome di provveduto ed esperto nelle cose del mondo; nome non disgiunto da onore, ove altri lo abbia senza offensione della onestà e senza ostentazione sovverchia di studio appo le savie persone conseguito.

In ogni cosa che all' officio di accademico o di letterato uomo si appartenesse fu il Vico giudice senza passione, senza invidia e di piacevolissima discrezione.

Usò l' amistà dei suoi pari anzichè dei grandi, comechè le opere sue più insigni, tutte intitolate a persone di tal ordine che facilmente ricordano quella che fu dal Venosino chiamata non estrema lode de' poeti, mostrino pure aver avuto questo per proprio e singolar loro pregio di tornar gradite e piacevoli ad uomini principi.

Di queste siffatte opere poi niuna se ne incontra la quale non sia argomento di quella diligenza ch' egli pose massima e singolare negli studj di umane lettere segnatamente latine.

Spositore chiaro, facile, e diligentissimo degli ammaestramenti degli antichi, accrebbe con questo il vanto che gli fu attribuito di prudente ed ottimo insegnatore; vanto non esiguo, secondochè da coloro che adeguatamente sentono della dignità dei cattedrali officj si sa di quanti presidj abbia da esser fornito colui che vuole in quelli esercitarsi con lode.

Ci restano del Vico, oltre alle opere più sopra citate, alcune odi latine raccolte e stampate in torino

nel 1810, una orazione italiana da lui detta in mondovì e tuttora inedita, sui pregj della lingua volgare; e finalmente parecchie latine orazioni da lui recitate in occasione di pubbliche solennità.

Di queste ultime composizioni basterà dire, ch' esse furono giudicate non inferiori a nessuna che a quei dì fra di noi si leggesse.

Il tempo mostrerà vie meglio per avventura quanto gran parte di lode questo sol cenno contenga.

PROGRESSI

DELL'ECONOMIA PUBBLICA, E POLITICA
DAL MILLE FINO A TUTTO IL SECOLO DECIM' OTTAVO.

DI EMMANUELE BAVA DI S. PAOLO. *

Letti in Gennajo l' anno 1811.

PROEMIO.

AMPIA assai è la materia, che a noi storici Compendiarj di questa scienza ci si fa innanzi, ed ampia non solo, ma intralciata di dilicate non isciolte questioni, o non a dovere; il perchè ci faremo a seguirne il filo storico, quel di più in linea retta, che ci verrà fatto poterlo; memori esser questa tale linea, anche nel far libri, la più breve possibile, epperò la men fastidiosa a chi sopra scorrendovi, legge.

---

* Estratto dall' Autore da un' Opera sua più estesa, a cui sta lavorando, e della quale corre già stampato il discorso preliminare nel primo volume di questa Classe di Letteratura, e Belle Arti.

Non è però, che nelle sopraccennate questioni di entrar talor non s' intenda, o di tacerne, quando che sia, il parer nostro; anzi di corroborarlovi intendiamo soventi, citando appuntino, quello dei più celebri economisti Scrittori e dei loro dissenzienti; ma però di prescinderne intendiamo altresì, qualora il fare altrimenti e il parlarne non giovi a notare il cammino in essa scienza già corso dall' umano ingegno, e i riportatine frutti e vantaggj.

A tale e tanta precisione ed altezza vuolsi a ragione portata la scienza siffatta, tanti personaggj chiari e coltissimi vi hanno volto l' ingegno, ed ambiscono farvici spicco, veggendola essere, qual ell' è veramente, e immediatamente d' ogni altra più utile alle Nazioni, ai contemporanei, ed ai posteri, che non è poi meraviglia, che una prima controversia sia insorta sul nome eziandio, che siale stato apposto, o che apporle si debba.

E in fatti pare, che delle moderne Nazioni, ciascuna abbia nominarla voluto con un nome diverso dall' altre, Aritmetica politica fu detta in Inghilterra (1), voce, che suona al mio orecchio non so che troppo di banco; Statistica in Lamagna, voce forse più liberale, ed aulica, ma la quale non mi è avviso, che la filosofia

(1) Il medico Inglese VAN PETTY vivente sotto il Re Carlo 2.do, fu il primo che mise questo titolo all' opera sua di queste materie trattate.

della scienza, e neppur tutta l'ampiezza, come vedremo, ne accenni; in Francia detta fu Fisiocrazía, dapprima (2), parola greca, che suona governo, e potenza della Natura, o delle cose naturali; ora direi di troppo superba la nomenclatura siffatta, non potendo essa competere, che al governo d'Iddio, e perchè oltre a ciò non inchiude, quanto può alla scienza competere di artefatto e di morale. Non istettegli per altro in Francia apposto, e lasciato, se non per poco questo nome, e in quello fu visto scambiarvisi di politica economia, giacchè fin da' suoi tempi diè un tal titolo SENOFONTE a quelle parti di essa, che ne trattò, titolo, che di tutti gli anzidetti mi par meglio calzarle, dappoichè ciò tutto egli abbraccia, e in se racchiude, che all' ordine dell' ottimo governo può riferirsi.

Un altro ne fu posto a queste materie, e all' opera sua da uno Scrittor francese, e fu quello di Scienza del Governo (3), e se un tal titolo prevaluto avesse, non troverei ragion di scostarmene; in Italia poi e in Piemonte Gioanni BOTERO nativo di Bene, diede alla scienza, e a un suo trattato il titolo di Ragion di Stato,

---

(2) Il Signor DUPONT sotto questo nome stampò un egregio libro di Economistica, in due volumi, nel quale raccolse e rifuse diversi opuscoli sparsi in diversi giornali del celebre Medico LE-QUESNOI, che il primo diè incitamento in Francia allo stabilimento delle Società agrarie, godendo egli la grazia del Re Lodovico 15.°, a questi raccolti opuscoli mise in fronte il titolo di FISIOCRAZÍA, stampata nel 1778.

(3) Science du Gouvernement par M. DE-RÉAL, à Paris 1765.

titolo appropriatissimo quanto alcun altro, e se all' opera che nel porta s' incorpori l' altra del nostro Benense, intitolata Relazione universale di tutti i paesi, con quella altresì della scienza del Principe, si avrà certamente il più compito trattato di economia politica, che del BOTERO a' tempi ostentar potesse l'Europa; insufficiente per dati nondimeno, ed anche per calcoli, e rilievi, per divisamenti, e per mire, ai nostri; nè di questo se n'ha da gravar l' estensore, attesochè appurare ne' primi decennj del seicento, in cui fiorì egli, non si erano potuto i dati, ed i fatti delle scoperte seguite nei nuovi mondi, nè appieno poteansene ancor calcolare le influenze, e sentirne gli effetti, per quindi dedurne mire economistiche, e politiche delle anteriori più ampie e diverse.

Del rimanente, se Gioanni BOTERO fosse oggidì vissuto, avrebbe scansati al certo alcuni errori, e calcoli spurii, messi avanti da qualch' uno degli odierni Economisti, ed avrebbe quelle molte verità, che dai medesimi si sono dedotte e dimostre, insieme ad essi adocchiate, antivedute e forse precorse, dappoichè non poche di queste, come osserva il di lui chiarissimo Panegirista Sig.r Gian-Francesco GALEANI-NAPIONE, ebb' egli tanto acume d' ingegno da averle qua e colà ne' suoi varj scritti prenotate e subodorate: ma gli uomini sommi d' ogni genere, non sono mai grandi, che alcun poco di più di quel sel comporti il sapere del loro secolo, ed i migliori de' nostri più moderni Economisti, se con-

temporanei viveano a Jacopo primo Stuardo, ad Arrigo quarto, e a Carlo Emmanuele primo, stato ad essi loro esimio vanto sarebbe l' aver scritto di Economia politica, come appunto ne scrivea in allora il nostro paesano Botero.

Dopo questa prima levossi una seconda questione, forse più ardua a disciorre, ed è, se in alcune abbia fiorito delle prische Nazioni un sistema di politica economia, sotto un nome qualunque, uguale, o migliore per merito, a quello che fiorisca, o sia di fiorire in acconcio nelle moderne Europee. Circa del che, me lo perdonino, e sel portino in pace; gli Antico-mani, che invecchiano imbevuti e farneticanti di quanto giovani nelle scuole imparorono, ma question mi par questa, non dissimile da quella di un tale, che dimandasse, se con un capitale di cinquanta millioni si possa uno smercio fare o un guadagno ugualmente proficuo, o maggior di tal altro, il quale con pari nel raggirarsi perizia, uno ne tenga di cento millioni. Certa cosa essend' ella, che abbiam già noi moderni un doppio capitale di perizie e di dati, e fors' anche di ricchezze raggirabili in ogni guisa di quello che potessero averlo gli antichi.

Quindi è, che non voglio oltre, o altrimenti schiarir la questione disputandone, ma ad esporre attenermi soltanto, quali sieno le basi e i principj indeclinabili e naturali su di cui posa ogni buona politica economia; onde dal confronto, a cui piaccia farlo, ne ri-

sulti, se noi moderni siamo, o se gli antichi, coloro, che venuti sieno in più propizia e più matura stagione su di questo globo per conoscere i prellodati principj e in lor pro prevalersene.

S' io dovessi qui estendere un piano, o a un sistema dar sesto di questa economia, non dovrei, è vero, supporre, in chi lo ha da mettere in corso ed in pratica, tutte quelle doti migliori, ch' egli aver debbe, ma siccome è mia mente soltanto di scoprire principj, non porta in se la mia siffatta supposizione, nulla di più esaggerato e di strano, che nol sia un punto esistente in natura supporre perfetto dentro di un trattato di geometria, od anche una linea perfettamente retta, e senza larghezza, un circolo, un Infinito...; entriamo dunque in materia, incominciando da quanto ci manifesta la Storia, e non mai in appresso da lei punto sviandoci.

In base d' ogni prosperamento politico si hanno da costituire le popolazioni, l' agricoltura, e così la civile, come la domestica libertà dei capi di famiglia. Introdottasi questa in Europa dallo sfasciamento del governo feudale, rianimovvi il commercio, e l' industria, e poscia le agricolazioni diverse, il che alle ricchezze, e al credito pubblico diè nascimento, e le une e l' altro alla lor volta nel diero ai debiti e alle nazionali imposizioni. Ciò tutto rifuso insieme e conflato, un nuovo aspetto a poco a poco imprimette, e più grande e più benefico alla politica economia, di cui s' intende rinvestigare e rivedere i principj.

Al che fare, prescindendo dal già fatto da un popolo qualunque in questa, o in altra epoca, conosceremo, che qualsivoglia Nazione, la quale di organizzarsi deliberi, e in civile società costituirsi, ha dovuto necessariamente in se comprendere tre classi distinte d' uomini, cioè di agricoltori o coloni, di manifattori od artieri, e d' ismaltatori o consumatori indipendenti; ed in cotal nazione le permute e i baratti per via, e coll' intervento de' coniati perfetti, e preziosi metalli hanno dovuto operarsi ed eseguirvisi. La terra coltivarvi dovettero i coloni; del terreno le cose prodotte od i frutti ad usi parecchi acconciarvi gli artieri; ed i rimastivi d' ogni lavoro manuale immuni, gli consumatori indipendenti, ovvero proprietarj, dovettero avere del continuo nelle lor mani, e disponibili ad essi, i preziosi monetati metalli per valersene a cambiarli con gli artigiani e coloni, con le materie prime, o artefatte, e con le costoro fatiche ed industrie.

Attesocchè se i popoli, nel concerto delle loro associazioni, sceverati non avessero gli agricoltori dagli artigiani, e che ogni individuo perciò avesse dovuto per forza lavorarsi da se stesso solo il bisognevole, e la sua sussistenza egli stesso riprodurre sopra la terra, e da se stesso costruirsi e conciarsi a' suoi usi diversi le cose dal suolo forniteli, impossibile fora stato ai popoli il rendersi idonei a conseguire giammai il loro fine vero e il loro sempre più perfettibile destino, conciossiacchè rimanendo in tal forma indiviso il lavoro, non altre

potea ciascuno procacciare a se stesso, tranne ciò, ch' era necessario per campar malamente, e a disagio.

Questa prima division dei lavori diversi in due o tre classi, che un semplice ovvio barlume di ragione scoprì qual base d' ogni società, dagli associatisi medesimi poi applicata quindi ed estesa a tempi più floridi e colti nelle società già ben dirozzate, insegnò a soddividere quella de' manifattori, massimamente in centinaja parecchie d' altre classi raffinatrici, e i diversi mestieri sino quasi all' infinito partì, portò e sminuzzò; laonde divenne, come provocelo l' egregio Adamo Smith (4), d' ogni più o men moderna Nazione, che per opulenza abbia fiorito, o fiorisca, il perno visibile sopra del quale aggirasi la ruota della sua fortuna, e prosperità.

Che se d' altro canto poi gli agricoltori e gli artigiani non travagliassero mai, se non che del continuo gli uni per gli altri a vicenda, come ha da succedere

---

(4) Pare che fino anche da suoi tempi, cioè regnando Claudio Imperatore, avesse antiveduta l' utilità della division dei lavori eziandio nell' agricoltura il celebre Columella, scrivendo come segue:

" Sed et illud censeo, ne confundantur operae familiae, sic ut omnes omnia „ exequantur. Nam id minime conducit agricolae, seu quia nemo suum pro„ prium aliquod esse opus credit, seu quia cum enixus est, non suo, sed com„ muni officio profecit, ideoque labori multum se subtrahit; nec tamen viri„ tim malefactum deprehenditur, quod fit a multis; propter quod separandi „ sunt aratores a vinitoribus, et vinitores ab aratoribus, iique a mediastinis. „

Columella. Lib. I., Cap. IX.

infallantemente ogni qualvolta i popoli, di queste due classi sole, le loro popolazioni vorranno comporre, impossibil cosa addiverrà, che un popolo costituitosi in tal foggia, conseguisca il suo fin vero e il suo più desiderabile destino, il quale è di sempre più verso la perfezione civile innoltrarsi; dappoich'egli per mezzo di un lavorare ristretto cotanto, non può altro di più, ed oltre, a se procacciare e fornire, che le cose prime; e indispensabili al necessario suo magro sostentamento laond' è che per impegnare i coloni, ed artieri a far sì, ch' eglino ben oltre del lor bisognevole portassero l'industria artigianesca e i loro lavori, forza fu, che fuori della loro, una terza classe d' uomini cittadini esistesse, la quale continuamente costretta venisse di lor dimandare e sussistenza e manifatture d' ogni sorta e servigj d' ogni maniera, e lor dare in iscambio e mercede i preziosi monetati metalli o l' equivalente di questi in derrate, e appunto gli individui una tal classe componenti son quelli, che consumatori od ismaltatori indipendenti di nominar ci fu avviso.

Posciacchè quantunque in ogni società gli uomini, che lavorano siano anch' essi consumatori di sussistenza, e di merci usuali, e artefatte, non meno di quelli, che non lavorano, tuttavolta non sono costoro se non che consumatori dipendenti, avvegnachè non prima, che barattato abbian eglino le cose dal lor travagliare prodotte, e formate, e la propria fatica con i preziosi coniati metalli, posseduti dagli indipendenti consuma-

tori, addivien in un ben ordinato governo, che possano essi farsi consumatori, e tali esser detti, e seguitare a campare del loro.

In somma se i popoli non mai deliberati si fossero di operare i lor baratti scambievoli col mezzo delli preziosi improntati metalli, ma eseguiti ad ognora gli avessero o in natura, o col rame e col ferro, o con altra materia qualunque ai preziosi metalli di per se inferior di valsente, non mai idonei foran essi al certo divenuti a riporre ne' loro lavori, e a darvici a divedere tutti i progressi possibili, che far si possano a compimento dell' arti, come n' è in prova ciò, che miriam in più d'un' incolta misera popolazione.

Ecco quale, senza meno, abbia dovuto esser quell' ordine sociale, che prima di poggiar oltre, ricevere dovettero i popoli per poter eglino poscia governati venirne dietro le mire più benefiche del Creator dell' Universo; avvegnacchè in questa sola partizione in tre classi qui sopra si è della società loro, e in nessun'altra qual siasi, che potettero rendere capaci i Governanti di andar loro procacciando, e di man in mano accrescendo con buon esito, non men piano, che certo ed infallibile, tutta la sussistenza loro, tutta la popolazione, e tutto quel corredo e quelle vaghezze, e comodità, che naturalmente vagliono l' arti a somministrare, quando abbialo in grado la Provvidenza suprema, sino all'ultima umana possibilità.

Ho preferita questa divisione delle classi il corpo ci-

vile d'ogni società o nazione componenti, a quelle tante altre, fattene dagli Economisti Francesi, di classi o sterili, o produttive od improduttive o proprietarie, perchè questa parmi più semplice e chiara, anzi più esatta, non essendovi, se a dovere si guardi, e ragioni, niuna classe in un popolo, che sterile debba chiamarsi o vi esistere, la quale più o men direttamente, o che in un modo o nell'altro, e con alquanto di proprio disagio, farsi produttiva non deggia (5).

---

(5) Qualora si rende utile alla vita umana una cosa, la quale avanti non le potea giovare in modo nessuno: (o non potea, per via di certa industria raccapezzarsi), come sono i volatili che fendono l'aria, ed i pesci per lo mare guizzanti; (ovvero le esuberanti prime grezze materie) ancorchè coll'arte quella tal cosa non si moltiplichi, ma si occupi soltanto, (o si conci o raffazzoni), l'arte nondimeno, dappoichè accresce la sussistenza, è ugualmente arte prima, ed arte produttiva, e nutrice. Senza che, qualora con sottigliezze risolver si dovesse questa materia, si consideri, che l'agricoltura medesima, ove dirittamente si riguardi, non moltiplica, ed altro non fa se non se accostare i principj dispersi della vegetazione, nè li crea già dal nulla, non essendo tal facoltà a veruna dell'arti umane concessa. Il manifattore si può in certa guisa paragonare all'agricoltore, poichè riproduce in forma diversa le materie prime. Il trafficante, vale a dir quegli, che trasporta i prodotti della natura, e dell'industria, al cacciatore, e al pescatore s'assomiglia, poichè avvicinali al consumatore senza far loro cangiar forma. Questi, moltiplicandoli, promuovono l'agricoltura indirettamente, come lo provano i coltivatissimi contorni delle Città, in cui grandi manifatture fioriscano. *Piemontesi illustri, Tomo I. Elogio di Gio.* BOTERO *di Gian-Francesco* GALEANI-NAPIONE *di Cocconato. Annotazioni, annotazione* 33, *p.* 329, 330. *Torino Briolo* 1781. Quanto ammiro l'erudizione dell'Autore, e l'acutezza delle annotazioni annesse da lui a questo elogio, altrettanto mi fa stupore, e mal senso il leggervi nella 15.ma di esse ciò che segue, cioè: " più d'ogni altra „ rilevanti Ei (cioè il BOTERO) tiene le scienze morali, e le politiche,

Posto il qual ordine, qual lo mostrammo, di cose, quella scienza del governare, o politica economia, la quale sì erroneamente talvolta dipinta ci venne, come complicatissima, e intralciata di spinose difficoltà, in nulla di più ha dovuto aggirarsi e consistere, che in questo, cioè nel saper del continuo atteggiare, e dirigere il naturale mecanismo della vera costituzione de' popoli verso, e alla volta dell' alto suo scopo, il quale sta nel progrediente successivo sviluppamento delle mire finali dell' universo, o a meglio spiegarmi, del Creatore, sopra dell' universale sua creazione, epperciò stesso di que' beni massimi sì morali, che fisici, di cui l'uomo fu fatto capace di potersi, sempre più accrescendoli,

---

„ poichè vuol notarsi, che il BOTERO intende regolar le passioni colla politica, „ non già di sradicarle dal cuor dell' uomo, disperata impresa! tentata dagli „ Stoici antichi, quindi da MALBRANCHE, e da altri Stoici moderni. „ Ora il riporre il MALBRANCHE nel novero di questi ultimi, MALBRANCHE, il quale, perchè replica tante volte che l' uomo non può muoversi al ben fare, se non se del piacere ad impulso, è stato da altri tacciato di Epicureismo, MALBRANCHE, che ha sempre inveito contro gli Stoici, e a segno, che nel terzo libro dell' opera sua della ricerca della verità, ha inserito un capo assai lungo contro di SENECA, Caposcuola dello Stoicismo Romano, non avvalora forse un mio sospetto, che l' autor dell' elogio non abbia scritto questo passo altrimenti che sulla fede di qualche malevolo del MALBRANCHE, anzichè dietro la cognizione personale dei libri dell' ORATORIANO egregio Filosofo? Giacchè se prima di così scriverne avess' egli conosciuti i suoi libri, si sarebbe convinto, che ciò, che non men che il nostro NAPIONE, riputava egli disperata impresa per conto degli Stoici antichi, o moderni, non la credea poi tanto disperata per conto dei Cristiani in genere, e ciò dietro l' esempio, e il fatto di que' pochi, a dir vero, che, mediante la Divina Grazia, ne vennero a capo.

godere a moltiplico su di questo pianeta, mediante lo svilupparvi via via ch' ei fa, della donatali intelligenza.

Ora dietro l' esposizione fatta sinquì, io dimanderei, se da quanto ci fanno palese le storie, se in altr' epoca anteriore a quella de' modernissimi secoli, avess' egli già il genere umano lumi acquistati, e ajuti trovati cotanti e sì varj, e in sì grande dovizia da poter sviluppare ed esercitare l' intelligenza, quanto n' ebbimo noi e in sorte toccocene? Noi, ai quali d' un tratto e ad un colpo, il massimo sussidio ce ne discese certamente col Vangelo dall' alto, il quale dileguò a poco a poco le ombre e vinse le resistenze, ad essa intelligenza ogni ulteriore sviluppo contrastanti; vi si aggiunsero, e mano a mano vi cospirarono la scoperta e la cognizione di tutta a un di presso la faccia del globo, e tutti quei nuovi scoprimenti, quelle industriose preclare invenzioni novelle, agli antichi disdette, e ai nostri Maggiori, anche non tanto remoti, incognite più o meno od affatto.

Prima di riandare, sulla scorta della Storia, di questa scienza i progressi, ne additeremo di volo qui i limiti, e come, segneremo, circoscrivere si debba, e a tal intendimento diremo, che l' ambito di lei ci è avviso, che quattro parti distinguibili abbracci e comprenda: 1.° la statistica od aritmetica politica, che raccoglie ed annovera quanto più può, e dispone in bel ordine la massa dei fatti, e dei prodotti dello Stato e paese, sì fisici, che d' altra specie, ed anche degli stranieri non

pochi; 2.° La geografia fisica e ragionata, l'interna più accuratamente, e poi l' esterna eziandio; 3.° l' economia politica, la quale, non più descrittiva e raccoglitrice, qual le due prime, ma valsi bensì delle notizie e tabelle o carte da queste già raccolte, e distese, onde divisare ciò che meglio complisca statuire pel bene dello Stato; 4.° la diplomazía finalmente, la quale equilibra le forze di uno Stato o paese con quelle degli altri più o meno vicini o lontani; e colle opportune soldatesche, e con i maneggi lo assicura e difende, e a questa li starebbe pur bene applicato il titolo di Ragion di Stato. Pare che meglio calzi ai tempi nostri altresì, e alle cognizioni che si hanno in queste materie, e alle speculazioni moltiplici e sottili, che sopra vi si fanno questa nostra quadruplice partizione, che non quella triplice soltanto di SENOFONTE, cioè del solo frallì antichi, autor classico, che di proposito abbiane scritto, il quale ne la partì in monastica o personale economia, in domestica e in politica economia, dappoichè le due prime sembrano più elleno alla morale spettare e al costume, e la terza, cioè l' economia politica, sembra oggidì richiedere, ricresciuta qual è, che vi s' interpongano soddivisioni parecchie.

Fia pregio dell' opera nostra il presentare di questa general partizione della scienza in quattro facoltà, poichè altri l' ha messa avanti ed in corso, qui, pria d' uscir fuori di questo proemio, un breve saggio storico, per poco poi riparlarne in appresso.

Ora per entrare in materia, la prima parte di essa, cioè la Statistica o aritmetica politica è senza meno, tutta istorica, conciossiacchè consta tutta di fatti avverati e di autentiche notizie schierate e ordinate chiaramente in tabelle, e ciò per modo, che a taluno non scienza, ma le piacque, nè senza motivo, storica dottrina nominarla, della quale per altro mancando l' economistica scienza, della sua base e del suo soggetto mancherebbe; quanto estesa già siasi questa base, e quanto ella sia tuttora estensibile, dai libri, che ne trattano, e da tante tabelle, che ne vanno attorno, corredate di nuove mai sempre colonne, potiam riconoscerlo.

Il perchè la statistica ha in qualche modo da esibire i conti belli e fatti di una o più nazioni, e, se anche si potesse, di tutte; la qual cosa così stando, non si può dubitare, di tutti i governi più o meno antichi, ch' eglino tutti, al pari dei nostri facessero più o men bene i loro conti dello Stato, cioè si regolassero dietro que' dati raccolti e accertati, che aveano sottocchj, poichè, senza averli, non solo non erano in punto di ben governare, ma ne anco di governar malamente e comunque, a caso e alla cieca.

Noi perciò non preoccupati siamo a favor del secol presente a segno di credere, che non avessero gli antichi Greci e Romani di quelle notizie, che statistiche oggidì si nomano, anzi riconosciamo, che, anco dopo i Barbari ritornati in Europa, non se ne mancò del

tutto, e ne' secoli, quasi anarchici del medio evo, eziandio in mezzo allo sconvolgimento de' feudali governi, tuttochè per lo più inefficaci, fossero le medesime, inesatte e scarsissime; anzi a mostrarcene più che persuasi, raccoglieremo di queste notizie qui alcune, che la storia letteraria dei popoli, più o men anteriori a noi, ci somministra, ma le quali poi colle nostre presentanee raffrontando, troveremo, per colpa delle loro viziate costituzioni, esser state insufficienti, disgiunte le une dall' altre, incoerenti, epperciò inette, rimpetto alle nostre, a procurar loro un prosperamento stabile e progrediente, e perenne, e non che a far fiorire acconcio, ma a governare le nazioni ed i pópoli.

E per cominciar dalle cose e notar quelle di cui mancavano i popoli antichi, e segnatamente di Grecia e di Roma, non si sa, che avessero spedali di sorta, poichè non v' era tra di loro più povera gente, che gli schiavi, e costoro se invecchiati ed infermi, si lasciavano perire di stento in casa il padrone, o vendeansi, e gli anzidetti pii stabilimenti non prima si vedono comparire delle Crociate, allorchè già quasi dal Cristianesimo spenta venne la schiavitù; non avean molini da acqua o da vento, o per opera di elastico acqueo-bollente vapore giranti, come si hanno oggi giorno, nè tante macchine nostre; non avean staffe per salire in sella agilmente, e neppur carta per moltiplicare le tabelle, e i manoscritti, nepperò per av-

viare l'umana industria verso l' ovvia invenzione dell' arte dello stampare, o tipografia. Ritrovamenti tutti riusciti poi mano a mano, e ad ogni poco, a quelle tarde epoche, le quali le caligini di quella rozza età diradarono: tuttavia, siccome le antiche nazioni pur s' aveano un governo, non si può negare, che quali, glielo permétteano i tempi, e le loro difettive costituzioni, che elleno avessero alcune cognizioni statistiche, e non pochi ci rimangono documenti, che cel' attestano, fra i quali primeggia la già prefata opera economistica di SENOFONTE, a cui si possono aggiungere alcuni passi della Ciropedia dell' istesso Scrittore Filosofo, pro' Capitano, abbianci inoltre su di tal materia il dialogo, non so se ancora esistente, di SOCRATE con GLAUCE, e dobbiam pur dolerci, che non ci sien pervenuti que' breviarii, che noi diressimo statistiche memorie, o tabelle delle republiche Greche, de' quali ne cita ARISTOTELE, come da esso lui raccolti, oltre il numero di settanta, CICERONE poi cita anch' egli queste Greche Repubblichette Aristoteliane, e nell' opere sue politiche, o filosofiche un qualche saggio ci porge, quasi in ogni trattato, di quelle imperfette statistiche notizie quali le doveano e le poteano puranco aver i Romani raccolte.

Il che nondimeno altro più non conchiude, o significa, se non che gli Antichi tenevano alcuni di que' dati e principj, senza de' quali, non solo mal governare, ma neppur costituire si può, e connettere un governo

qualunque, ed è certo che l'arte di far fiorire partitamente ogni classe della Società per via di libertà civile, d' industria, di agricolazioni, e di commercio, era ignota allor quasi affatto, almeno quale della pace un frutto esclusivo; arte, il cui complesso compone la scienza dell' ottima politica economia, e la quale onninamente consiste nel saper far operare le cose sugli uomini, e gli uomini poi riopperar sulle cose; reazione, che queste di quantitativo raddoppia, perfeziona, e raffina, e quelli alimenta in numero grande, epperò moltiplica, e fa lieti, occupati, industri, e sagaci: ma da questi istessi rimastici dell' antichità documenti, per poco, che sopra vi si voglia riflettere, ne risulterà da ogni passo, che vi si legga, e sempre a un dipresso, che alla scienza del far prosperare, al modo che dicevamo, le nazioni, epperò alla statistica loro s' attraversò del continuo ad insuperabile intoppo, e per modo, che innoltrar non potesse l' ammessavi universalmente disumana consuetudine, e instituzione della schiavitù; in comprova del che veggasi uno squarcio del soprallodato Senofonte, tradotto appo l' Inglese Stewart nell' opera sua dell' Economia politica, vol. 5.°, lib. 5.°, pag. 310, sino a pag. 406, e portato da me in una nota di quest' opera mia nell' articolo della Fisica sperimentale, a cui per qui non riportarlo, rimando.

Ed è verità questa, e cosa perspicua cotanto, che quasi appieno atterrato quest' argine, che facea la schiavitù, fu visto, ecco anche in mezzo di quel disordine

inseparabile compagno del governo feudale, spuntare già d' ogni industria, e delle benefiche, ed utili invenzioni, ed arti gli albori, e per lo più albeggiare fra i poveri cittadini, e plebei, ma liberi, e industriosi, ovvero nell' ozio de' chiostri, dove non men, che fra quelli, dolce lusinga si aveva, e quasi sicurezza di ricavare per se, e non per altri, rinomanza, e guadagno; qui non ritesseremo la già altrove fatta rassegna dei trovati di quella stagione, le cui tenebre, rotte a quando a quando vennero da inaspettate striscie di luce, le quali, la libertà civile de' popoli, associatasi al Cristianesimo faceano sfolgorare: epperò starem qui contenti di accennare quali unicamente in que' secoli fossero i tenui cominciamenti, e progressi delle statistiche dottrine, a cui, non ostante i contrasti del riluttantevi Feudalismo, siam debitori del loro cospicuo odierno incremento.

Ricava da vecchie carte, e nota Gottifredo Achenvallo, Professore in Gottinga, Autore modernissimo, e Promulgatore del titolo di Statistica a questa storica dottrina prima in Lamagna, e poi in tutta Europa, nota, dico, e ricava, non esser un tal titolo nè barbaro, nè latino, nè tedesco, ma sorto bensì fra i barbarismi del medio evo, ne' quali statistico in Germania suonava lo stesso, che politico adesso fra noi, esso Achenvallo nondimeno, a poco stà nostro contemporaneo, non che altri tali, o di poco anteriori, che prima di lui ne trattarono, (fra cui Ermano Conringio,

Sansovino, Botero, King, Stervart, Plaifair inglesi, Mentzel, ed Herenswald (6), che meglio di tutti, ancor vivente, ne scrive, e il nostro Genovesi, ed altri non pochi), non circoscrissero la dottrina statistica (7), qual una sola parte dell' Economistica, ma ciò fecero promiscuamente, e incircoscritta la vi rifusero dentro; laddove i più degli Autori viventi, o vissuti poco stante da noi, forse a miglior diritto ne l'appartano, e distinguono, qual' una della scienza intera, sola e spiccata facoltà, la quale al pari della Geografia e della Topografia i dati somministri, cioè la sola nuda materia, e le regole non mai, o la forma, le quali cose fann' essi poi l' economia politica, e la Diplomazía, compienti poi di tutte punto elleno sole, partitamente studiate, la scienza politica dell' uomo di Stato.

Nè si può negare, che cresciuta, qual è oggidì, questa messe di statistica dottrina, stato non sia buon avvedimento per avventura, l'averne formato una nuova

---

(6) King Autore del Dizionario Inglese statistico o economistico; Stervart Autore nel 1750 di un' opera economistica in cinque volumi stampata tradotta in francese nel 1789; Plaifair Autore in tal conto più moderno, ed Herenswald più originale, modernissimo e vivente (sebben Tedesco) in Inghilterra; Mentzel Tedesco, scrittore della Storia della statistica universale pubblicata in Lipsia; Sansovino, collezione di legazioni o repubblichette, stampata in Venezia 1364; Ermanno Conringio, Notitiam Reipublicae alicujus singularis lingua latina 1661.

(7) Il primo a così circoscriverla fu il Gottifredo Achenvallo, di cui si parla nel testo, e tutti a un di presso i moderni gli tengono dietro a tale riguardo.

particolare appartata dottrina o facoltà, come appunto si è fatto di altre scienze a' dì nostri cresciute a ridondanza di dati; il che già osserviam eseguitosi della Chimica staccata dalla Fisica, di cui testè facea parte, e di tant'altre scienze naturali massimamente, le quali e per nomenclature e per copia di materie sono state divise da quelle, cui vedeansi ne' secoli scorsi andar commiste insieme, e incorporate.

In riguardo adunque di questa statistica bastici il sinquì dettone. Dell' economia politica poi, massimo argomento di tutto il seguente capo, già siamo per divisarne più diffusamente le storiche sorti e vicende nei successivi paragrafi. Della Geografia poi e Topografia, che introdurre si vogliono, come parti facend' elleno della scienza intera, basti il dire, che debbono esse più a minuto descrivere, e con ogni maggiore chiarezza, verità e diligenza la giacitura delle regioni tutte d' ogni suolo e bestiame, i prodotti, i parti e le varietà, e assai più esattamente, che già nelle loro geografiche descrizioni, ne dessero contezza, comunque non scarsa e digiuna, gli antichi Strabone, Pausania, Tolommeo, e Plinio prisco eziandio, o fra i moderni Buschingo, Dell' Isle, e Mentelle.

La Diplomazía, la quale altro non è finalmente, la scienza se non che pratica dell'uom di Stato: imperciocchè debb' egli quest' uomo aver imparato, e sapersi giovare de' lumi e sussidj fornitili dallo studio dell' altre tre parti, o facoltà economistiche, a difesa e tutela

dello affidatoli sociale governo, e a prosperamento, quel di più, che fatto gli venga, d' ogni classe della cittadinanza e d' ogni individuo; in somma è questa la preclarissim' arte di ben governare i popoli, di schermirneli da ogni danno ed insulto così domestico e privato, come ostile e straniero, il che si conseguisce con l' ottime leggi, con i decreti e i provvedimenti ad ogni uopo parchi ed opportuni, colla maestría nell' armi, coll' accorta ben radicatavi tattica e disciplina militare, colle rocche e fortezze, e per via alla fin fine dei politici negoziati e maneggi, e della sagace corrispondenza al di fuori coi Potentati stranieri.

Questa Diplomazía fu tenuta in pregio presso li popoli antichi, e saputa, e adoperata, benchè non bene, od a dovere al certo, da tutti, non troppo dal Greco, ma dal popolo bensì, od anzi dal Senato Romano superiormente; la Diplomazia poi delle moderne nazioni ha da muovere da' principj diversi, e quasi dissimili appieno talvolta da quelli delle antiche, e a parecchj riguardi della Romana eziandio; conciossiachè si sono moltiplicati cotanto in numero oggidì gli emergenti, e le cose da calcolarsi, da considerarsi, e ponderarsi ben bene, che già si può asserire, che abbia ella tale scienza in altra già cangiata la faccia primiera, e ciò per modo, che un maestro della prisca Diplomazía fora egli appena un iniziato scolare ai viluppi, e misteri della moderna; tanto indurre poterono fra noi, e portare rimutamento di interessi stragrande, e di cose, di mire,

e di mezzi l'armi da fuoco, le invenzioni della carta, e della stampa, o tipografia, la scoperta dell' America e dell' Indie orientali, e dietro di tutte queste novità, l'estesissimo commercio, che le accompagnò e le accompagna!

Di questa general partizione della scienza sinquì sia detto, come era dovere, poichè altri in siffatta materia autorevoli e dotti Scrittori l' han messa avanti; fattone qui un cenno, noi ne rifaremo, occorrendo, qualche menzione ne' seguenti articoli, ma prima di dar fine a questo proemiale prospetto, osserveremo per altro, che attenerci volendo fedelmente al metodo storico in tutta l' opera presente da noi abbracciato e seguito, porrem talvolta a confronto il sapere e la pratica degli Antichi o de' nostri Maggiori in tutti que' casi o divisamenti nostri, dove cada in acconcio, od importi o giovici il farlo; e per lo più, e principalmente correrà il paragone col greco secolo di Alessandro Magno, o col Romano Augusteo, con i secoli nostri feudali, o vogliam dire del medio evo; che già non ci comple degli Imperj Babilonesi, Assirj o Persiani, o degli Egizj, Fenicj e Cartaginesi, altro parlarne, se non quanto qui di corto noteremo di queste prime a noi note orientali Monarchie. Ora in proposito avvertiremo delle medesime che standovi i Monarchi in quelle a padroni despotici, e non vi si potendo perciò vantare dentro libertà di sorta, è da notarsi, che nel tener schiavi, come facevasi, e tra ceppi avvinti tanti umani

individui, erano quelle meno in contraddizion con se stesse e meno sragionevoli, quantunque colla mano, col sudore, e collo squallore di questi infelici quelle moli stupende, e que' sì magnifici monumenti innalzassero, di cui leggiamo esser andate adorne e superbe Ninive, Babilonia, Susa, Memfi e Persepoli.

Ma quale stortura é incoerenza d' idee non ci parrà esser stata quella de' Greci, e de' Romani, e de' loro Filosofanti, i quali, smaniosi di libertà sino a riputare ad apice d' eroismo lo spegnere qualunque Cittadino, altronde benemerito della Patria, foss' anch' egli fratello, sol che desse un lieve sospetto per avventura costui di ambire o poter la signoria usurparvi assoluta, il che nominavan tirannide, quale stortura, dico, o stravolgimento d' idee poi, di autenticar in quel mentre la pubblica, privata e domestica tirannide in quelle lor patrie, che spacciavan per libere, coll' anzidetto bullicame di schiavi sozzi, inceppati, luridi, languenti . . . de' quali l' averli trattati, non in conto di ragionevoli creature, ma peggio che bestie (8), era talora di encomj e di laude argomento?

Eppure questa opinion che avean' essi della condizion dello schiavo campeggia qual' una in Grecia, ed in Roma da tutti ammessa, e ferma credenza palesamente, e da

(8) Marco Porzio Catone, de re rustica liber singularis ex Racgiensi editione ex recentione Joh. Gesneri Venetiis 1783 apud Thomam BETTINELLI, *così scrive, a cui istruisce di cose rurali.* " Auctionem uti faciat, vendat boves vetulos, armenta delicula, oves deliculae, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, servum morbosum, et si quid supersit vendat. Patrem familia vendacem, non emacem esse oportet „ pag. 12.

tutti i loro scritti ne esonda, ed eziandio dagli opuscoli morali del buon PLUTARCO; ed era abantico radicata cotanto nell' Oriente fin dai tempi di OMERO, che possiam leggere in l' uno de' suoi epici divini poemi, del suo Giove, che ogniqualvolta questo padre degli Dei, e degli uomini, facea nascere schiavo un uomo, od a schiavitù riducealo, gli togliea caritatevolmente, e issofatto la metà dell' uso della umana ragione, e del senno. Fatto stà, che il Paganesimo tutto, e anche ne suoi secoli primi la Chiesa, nulla sapendovisi di un altro emisferio, e da nessuno può dirsi, o meglio da pochissimi di Religion rivelata, i governi d' allora, tenaci furono nel voler serva mantenere non meno, che l' intera metà de' viventi. Il che tutto, che qui ci è piacciuto dapprima premetterne, e delibarne, veniremo quindi in appresso coi fatti di tanto in tanto, e con i confronti vieppiù sempre dilucidandolo, e comprovandolo; così addiverrà, che per via di rilievi idonei, il destro ci s' apra di seguire il filo storico de' progressi della politica economia; scienza per altro, come vedremo, che nel seicento, non gran fatto, avanzò, ma la quale nel settecento poi, a detta di un vivente acclamato Francese Scrittore (9) giunse in poco volger d' anni, a posare sopra le vere sue solide basi, e i limiti a scorgere chiaramente già della sua possibile perfettibilità.

(9) DEGÉRANDO, des signes, et de l'art de penser, vol. 3.e, chap. 13.me, pag. 506 jusqu'à 515.

ARTICOLO I.°

DELL' AGRICOLTURA.

Monumenta (vel monimenta) scriptorum agricolationum magis instruunt, quam faciunt artificem ; usus et experientia dominantur in artibus, neque est nulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improspere, vitatur quod fefellerat, illuminatque viam rectam docentis magisterium. L. I. ° COLUMELLAE. *Liber primus, pagina* 19.

GIA' nel proemio generale di quest' opera nostra abbiamo recato in una nota l' osservazione dello SMITH, da cui dal suo ragionare di colà, convalidato dal fatto, ne risulta, che l' economico prosperamento in Europa durò lentamente oltre i cinque secoli a comparire, e qual è ad ottenersi; laddove negli Stati Uniti di America ultimato venne in pochi decenni appunto, perchè in l' Europa s' incominciò a lavorarvi al rovescio di quello che dettaci la ragione col principiare, che si fe' dal commercio esterno, e dalle manifatture, in vece che nel nuovo mondo, si diè di lancio, senza badare dapprima ad arti, o commercj estensibili al di fuori, vi si diè di corto principio dalle opportune, indefesse laboriose agricolazioni. Il che dimostrane, che base soda d' ogni propinqua, o lontana florida pubblica economia di nazioni è la sola Agricoltura, quantunque, quando

già quest' arte fondamentale sia a dovere esercitata, e non prima, assai all' incremento poi della stessa, e ad accrescere la popolazione, e i capitali, giovino, e arti, e industria, e la mercatura coll' estere nazioni; lo che non tarda di per se ad eseguirsi, subito che l' abbondanza faccia invito ai popoli coltivatori di versare il soverchio del prodotto dei loro terreni, o della loro industria tra l' altre genti, e ritrarne in contanti l'equivalente di coniati metalli. Per non replicare qui per intiero l' osservazione dello SMITH, se così gli è in grado, preghiamo il lettore di rivedere la nota qui sopra del citato discorso preliminare generale (n.° 1).

Sopra del che, uopo è avvertire, che le nazioni, in qualunque region della terra, si sieno esse stabilite, e allargate, mai sempre ciò ottennero per l'uno di questi due mezzi, o per mezzo dell' armi, e delle conquiste, o per mezzo della pacifica Agricoltura; ed osservasi dalla Storia tutta sì antica, che moderna, che se per lo violento dell' armi, i conquistatori vi stabiliscono, e vi li piantano tosto un qualche lor governo feudale, e benchè con altro nome, s' incontra esser stato stabilito il consimile, non meno fino da' suoi primi Re, e Pa-

---

(n.° 1) Questo proemio si può leggere stampato nel tomo primo dell'opera che porta per titolo; *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences, Littérature et Beaux-Arts de Turin, pour les années X et XI républicaines, vol. de Littérature et Beaux-Arts, pag.* 230.

trizi in Roma; che poi in tutta l' Europa, dopo cadutone l' Imperio, e sboccativi i nuovi Barbari, cioè gl' invasori settentrionali che l' inondarono.

E in fatti dentro di Roma, e dapprincipio gl' Indigeni soggiogati, conquistati, e sottomessi, che quindi plebei furon detti, per via d' una specie di feudi rustici, con cui di questi loro cedeasi il Bonitario dominio, essi Indigeni ai nobili conquistatori, poscia nominati Patrizi, si assoggettarono, e quindi a non molto con altra specie di feudi nobili, diressimo, che nominaronsi di dominio Quiritario, * ovvero feudi armati, codesti istessi Patrizi che erano anco nelle lor famiglie Sovrani, si assoggettarono alla maggiore Sovranità degl' ordini primarj della nazione, o alla persona dei Re; e s' incontra questa feudale oligarchia al comparire d' ogni nuovo Reame, o Governo qualunque, e duravi più, o meno, secondo più o meno per tempo della originaria barbarie giunsero ad ispogliarsi le nazioni.

Se per tempo se ne spogliano, ecco tosto all' aura benefica della Pace, che suole assicurare ad ognuno la proprietà de' terreni, e de' poderi, veggiamo questi popoli volgersi incontanente alle agricolazioni diverse, che le sussistenze moltiplicando, moltiplicano di corto

---

* Si sa, che Quiris (da cui Quiriti, cioè Armati, si nominarono i Romani) volea dir un' Asta.

eziandio gli abitanti, e consumatori, e nascer fanno, e raffinano l'arti rapidamente; se poi più tardi, il prosperamento, e a passi più sospesi si avvanza, e cammina.

Poche, e sole furono al certo, quelle felici nazioni, che, non per l'infausta via dell'armi, astrette vennero a passare, e a fermarsi, più che non compla, nello improsperabile scompiglio feudale, poche, che pacatamente dessero opera, subito che formate, agli agronomici studj, e lavori; due, o tre a gran pena di tali, ed anche con qualche incertezza avvienci, che citare se ne possano; fra cui in America al Perù l'Imperio degl'Inca dagli Spagnuoli distrutto, forse il Reame antico d'Egitto, che al paro di Roma per avventura vi si volse sollecitamente, quantunque, anche potendolo, Egiziani, e Romani non occupati gran fatto si scorgano di manifatture, e commercj; la Cina può anche fralle siffatte schierarsi; ma gli Stati Uniti, o Colonie d'America ce ne mettono sott'occhj il vivente, e più terso specchio, e ritratto, che veduto siassene altrove giammai, o che in altre parti s'incontri, e s'affacci.

Quindi è che ripensando a queste nostre contemporanee, o a quelle nazioni antichissime, le quali esclusivamente fedeli alla sola Agricoltura s'attennero, o che non prima di aver questa perfezionata, badarono ad altri rami d'industria, e politica economia, mi sento a giudicare inclinato, che le medesime meglio, e più stabilmente potuto abbian'esse, che non l'altre, le

quali tutte di farsi stravicche tentarono, abbian, dico, potuto illesa mantenere, e ferma la loro pristina costumatezza, e moralità; poichè sì statuendo scostaronsi parimenti dagli due estremi, che tardi, o tosto corrompono le nazioni, cioè l' inopia, e l' opulenza, che inopia al certo, e neppur indigenza non si mirano in esse, giacchè abbondanza vi ci hanno di tutte quelle cose, che ad alimentare, e vestire occorrono, o ad albergare una popolazione assai numerosa; opulenza nè anco, cioè abbondanza di molto superante i bisogni, poichè ciò, che dicesi lusso, e fasto fra noi, e persone, che in tali corrutele languiscano scioperate, e annojatene, neppur vi si incontrano, perch' elleno non vaghe di raffinare ad impulso di nuove mode ad ogn' anno le arti, o manifatture loro, a quell' arti s' attengono, che da' secoli hanno inventate, e trattate, e coltivano, e le quali ai loro naturali bisogni, come accade alla Cina, al Giappone, e altrove nell' Asia, sono sufficienti, e congenee.

Ma qui di pretta moralità non trattandosi, troncheremo una digressione, che lungi, e fuor di strada ci condurrebbe; nell' anzidettone non s' ebbe altro pensiero se non che di provare, che la sola Agricoltura ben praticata, e saputa basti ad alimentare, e d' ogni suo bisognevole a provvedere qualunque nazione vi sia popolosa; laonde è, che sempre più mi confermo ad ammettere, come incontrovertibile l' assioma agronomico del Sig. Le-Quesnoi Capo degnissimo degli eco-

nomisti francesi moderni, il quale come segue l' espone:
» Che carestia accompagnata da tenue, e basso valore
» delle merci, è miseria; che abbondanza, ma unita a
» basso valore di merci, e derrate, non è ricchezza;
» ma che, se abbondanza, e alto valore delle medesime
» si scorga in una nazione, colà vi è opulenza. »

Il che mi pare tanto più vero, che osservo delle antiche popolazioni della Grecia, e anche di Roma, le quali per mano degli schiavi loro le terre aveano mal lavorate, e non al pari di noi copia sì grande, e variata di arti, e manifatture, nè aver poteano in sì gran numero estendentisi le commerciali corrispondenze; osservo che loro bastava tante braccia aversi per l' Agricoltura, quante ve ne voleva a coltivare i loro campi, e forze tante, che a rispingere valessero ogni ostile invasion subitana, i loro Legislatori, o Filosofi, o Politici andando persuasi che la molta popolazione ad altro non approda, fuorichè a ingenerare fame, ed inopia, tanto mancava, che badassero quella a procacciarsi, che anzi altra non s' aveano maggior cura, che non quella fosse, di prevenirne l' eccesso.

I Legislatori, e i Politici loro adunque non più in là le loro mire inoltrando dei confini del patrio loro ristretto paese, sempre temettero aggravarlo di soverchio d' abitatori, atti per poco ad ismungerlo, e ad esaurirne le sostanze. Non so, se assecondati in questo dai Filosofi, s' abbia da far onore ai medesimi, di non aver fatto della vita presente tanta, e tale stima, da

riputar eglino cosa necessaria, o buona il moltiplicare l'umana specie, ma comunque l'intendessero gli uni gli altri, questo fu il motivo, per cui in que' primi secoli, massime della Grecia, sciami cotanti di Colonie Greche emigrarono, andando elleno a piantarsi sopra suoli incolti, ed in ispiaggie deserte, e remote Siracusa, e Corcira, l'una gemma della Sicilia, l'altra per un corso d'anni Signora de' Mari, presero da Corinto, di cui erano Colonie, la loro origine.

In qualunque modo per altro, a far che divengano avventurate, e ben provviste le società civili concorrano, o la naturale abbondanza, o che di soprappiù, l'acquistata opulenza si godano, certa cosa è, che la sola Agricoltura è quell'arte che vanta, e poi fa sorgere la prima; e la quale da questa prima poi la seconda, ed entrambe mai sempre sostiene, accompagna, e alimenta, facendo, che in ragione di quella, che il terreno fornisce sussistenza maggiore, e più varia, vi cresca a consumarlavi il numero degli abitatori, e che il moltiplicare gli aratri avvicendisi per un sempre circolo ritornante con moltiplicarvisi degli umani individui.

Popolatemi non di schiavi, dicono alcuni, ma di liberi coloni le campagne, e tosto v'avrete ubertose raccolte; altri, dicono, nò, nol fate, che colà, se troppi, si morran dalla fame i coloni, ma prima atterrate le selve, sterpate i terreni, date scolo all'acque, e inalveate i paduli, e allora è sì, che dopo avervi lasciato a bell'agio alcuni anni germogliar l'erba fresca,

ed i fieni, dovrete poi, sopra queste late praterie portarvi un vario e copioso pecorame, il quale vi donerà un abbondante concime, senza di cui mai non v'avrete un suolo acconcio per le arature.

Io terrei per l'opinione di questi ultimi, specialmente se s'intenda di annose foreste, o di terre vergini da secoli molti inselvite, come quelle de' Paesi d'America; ed eziandio, se di campagne, che stendansi allo intorno di una popolata città capitale, anzi se mi venisse dimandato in tal conto, quale sia egli il primo e più lucroso raccolto, che cavare si possa dalla posizione di tali campagne, risponderei con CATONE il Censore, il fieno, poi quale il secondo più proficuo? direi il fieno, e finalmente quale il terzo? il fieno, con il suddetto agricoltore Romano rispondendo conchiuderei, attesochè dal pascolo si può trarre ottimo e pingue concime, lane in quantità, e fenaglie quante se ne vuole, e a un bisogno un suolo vi ci s'avrebbe sempre maturo e preparato a diventare di uno in altro anno perfettamente arativo.

Ma fuor de' due casi specificati qui sopra, e se si quistioni di terreni non mai da aratro squarciati, o non circostanti a folte d'abitatori Città, ma bensì di campagne permanentemente fertili, benchè in ogni tempo coltivate, io non saprei decidere, se l'Agricoltura sia più atta a promovere la popolazione, o se questa a promovere quella, e a quale delle due dare favore primamente si debba, ed impulso.

Ma inutile mi pare di un tal quesito il proporlo non meno, che lo scioglierlo, anzi non meno del quesito così noto, ancorchè sciolto in PLUTARCO, sulla preesistenza dell' uovo alla gallina, o della gallina all' uovo (n.° 2), cosicchè è cosa certa, e visibile, che senza popolazione langue l' Agricoltura, epperò la nazione, e che senza Agricoltura muorsi di fame, o a stento e misera la nazione se ne va vegetando, eccettuati però pochi paesi di giacitura al mare, quali l' antica Tiro, e le moderne Genova, ed Olanda.

Ciò che non soffre contraddizione, e che mai non ismentì l' esperienza si è, che Agricoltura, e popolazione si danno la mano, e che queste non appajon

---

(n.° 2) Plutarco nel libro 2.do dei suoi Simposiaci, quesito 3.° „ Firmo „ uno degl' interlocutori sostiene, che l' uovo esistette prima, ma Senecione, „ altro interlocutore, ne lo confuta, come segue: „ Nè avveduto ti sei nel discorrere che hai fatto, che in cambio di aver dischiusa una porta sola, come dice il Proverbio, tutte a tutto il mondo le apristi; infatti il mondo ha antivenuti, e precorsi tutti gli Enti, e le cose, siccome l' Ente è la cosa più di tutte l' altre perfetta; ed è pur naturale, che il Perfetto anteriore sia egli a ciò che tale non è; che a ciò che è mancante l' Intiero; che alla parte il Tutto; ed è contro ogni ragione il supporre, che della parte l' esistenza preceda quella del tutto; epperò non fu mai detto, o si dice, l'uomo del germe, o del seme, la gallina dell' uovo, ma l' uovo della gallina, il germe, o il seme dell' uomo; perciocchè ed uova, e germi sono posteriori alla gallina, e agli uomini che ne traggono il nascimento, e che quindi in appresso pagano poi alla natura il tributo dovutole, con alla lor volta generare uomini, e galline „ (L' Autore) — Sinquì Senecione, l' opinione del quale quadra appuntino col Genesi, in cui si legge da Dio creato l' uomo, e gli animali tutti con dentro di loro i germi, e l' uova loro, onde potersi moltiplicare, e propagare sino alla fine del mondo.

cospicue, se non se colà, dove contente, ed agiate sen vivano tutte le classi la Società componenti. Il che ha da essere lo scopo primario d'ogni economia politica, e della costituzione di un governo qualunque.

Ora scopo precipuo essendo egli altresì di quest'opera il partitamente riandare le vicende prospere, o le sciaurate, per le quali dovette passare l'agricoltura dal mille, sino al mille settecento, ci faremo ad investigare, e a riconoscere quale potesse in tal periodo di secoli esser quest'arte; dai fatti poscia raccolti nella Storia, e posti a confronto coi fatti, che abbiamo presenti, ne dedurremo qual ella fosse; e finalmente conosceremo dietro quali eventi a lei propizj, e amiche favorevoli circostanze, venisse di tal periodo presso ella al termine giunta, a vieppiù fiorire, e ad ampliarsi quale oggidì la veggiamo.

E siccome dal mirare il ritratto d'un uomo aitante della persona in tutta la compage delle membra che nel'compongono, ben colorito ed isvelto, si porta probabile e vantaggiosa opinione, che quegli avrà potuto eggregiamente fare ogni sua cosa, e siccome al veder quello d'un uom sciancato, storpio, tardo, sparuto si fa sinistro giudicio delle di lui attitudini a maneggiarsi nelle sue bisogne, così noi qui il ritratto esponendo dei tempi feudali del Medio Evo, quanto potrem più genuino, ci lusinghiamo, che visto, che se l'abbia il Lettore, e ben bene considerato in ogni sua parte, e per tutti gli aspetti, saprà di per se

stesso argomentare qual esser potesse, e l' agiatezza, e la ventura di una cotal lunga serie di etadi, non che quali il commercio, e l' arti, ma le agricolazioni ne fossero.

Generalmente non v' è alcuno che ignori, che l'Imperio Romano in ogni parte d' Europa, poco men che tutta già fatta Cristiana, soggiacque a dilungo di cinque secoli ad invasioni diverse or qua, ora colà di parecchie nazioni più o men settentrionali di origine, che vi si stabilirono, e diedervi principio alle nazioni moderne. Ora di queste barbare Genti, alcune per aver fatto durante non pochi decenni pause diverse ne' paesi romani, già elleno qualche poco eranvisi sbarbarite, ma le più essendosene sboccate ed impadronite di lancio, niente s' erano ancora e per nulla ammansate; nonostante per altro questa in desse disuguaglianza di umanità, e di coltura, tenaci furono elleno tutte più o meno degli instituti e costumi, che seco recarono dalle loro boreali foreste. Non è però, che questi in Europa, direi così, barbari ritornati vi piantassero ordini e instituti per più di un riguardo dissimili da quelli, che vi ci piantarono originariamente i Romani nei loro tre primi secoli principalmente, giacchè i nomi posson essere differenti, ma quello, che forma la sostanza di ciò, che Governo chiamiamo o Feudale Oligarchía, è il primo ed il solo, che stabilito esser possa nella prima rude infanzia de' popoli, e sebben alle nazioni colte già e incivilite debba sembrare, e di fatto sia,

oltre il dir, difettoso, pur è quell' unico, che vaglia a dar qualche sesto e lenitivo all' anarchica fame e ferocia.

Che questo sistema politico di cose detto feudale non differisca gran fatto, cambiati i nomi di Vassallo in Cliente, di Patrizio in Signore o Feudatario, durato in Roma fino a che vi ottennero li Plebei il diritto di nozze solenni, è cosa chiara da parecchi eruditi Filologi dimostra (n. 3). Questi sistemi, cioè il romano primitivo ed il feudale del nostro Medio Evo, erano forse i migliori in allora possibili, quantunque in se stessi imperfettissimi, pure ciò non ostante tolerabili, ma i quali doveano partorire necessariamente coll'andar del tempo un gran male e un sommo disordine; Conciossiachè l' autorità di giudicare i Patrizj, o i Baroni e di punirli al Re concessa, e la medesima e somigliante data ai Patrizj e Baroni sopra dei loro Vassalli, Sudditi o Clienti; autorità, la quale unita ad altre prerogative della loro politica condizione, standosi in mani troppo potenti, dovea, come avvenne, nel giro di non molti lustri svegliare gravi scompiglj.

(n.° 3.) *Connubia Patrum* „ Così Livio nomina le nozze siffatte, cioè nozze per gli effetti consimili a quelle de' Patrizj; laonde questo diritto non era, come molti l' hanno stoltamente interpretato, il diritto concesso ai Plebej di apparentarsi con i Patrizj, ma sibbene questa ragione di nozze solenni, seguita dagli effetti civili che ne derivano, veggasi le prove chiarissime di questo nell' opera di Gio. Battista Vico, intitolata *Scienza nuova*.

Imperciochè abusando dell' autorità loro sui Baroni, e i Patrizj, e a ciò far prevalendosi, a pretesto degli abusi e dei disordini, che già n' erano nati successivamente i Regnanti per opprimere i Magnati suddetti, od abusando costoro, cioè Patrizj e Baroni, dello stesso stromento, che aveano tra mano, fino ad opprimere i proprj Clienti, ne avvenne indi a non molto, che i Patrizj e i Baroni, così al Medio Evo come in Roma, dessero di piglio all' armi contro del Re per isbalzarlo dal Trono, o che il Re unitosi ai Clienti Plebej soggiogasse e opprimesse i suoi gran Vassalli prepotenti e oppressori; lotta, che poco durò indecisa nelle mura di Roma contro dei Re, ma non poco al certo tra i Patrizj e la Plebe romana, la quale pur finalmente la vinse; laddove in Europa dopo molti secoli di sconcerti e di dibattimenti e misfatti d' ogni maniera, i Regnanti, prosciogliendo d' ogni altra sudditanza, che la propria non fosse, l'infima plebe e amicandosela, vincitori ne uscirono; quindi è che in Roma prevalse il Governo Oligarchico, dopo scacciatine i Re, e in Europa, dopo depressa la Baronía, il Monarchico.

Ora per ristringerci al nostro Medio Evo, si noti, che le clausole intricate e spesso inesplicabili della Legge de' Feudi, o peggio spiegate dalle chiose, che se le apponevano, faceano che i limiti del potere tra i Principi e i suoi Vassalli, non meno che tra Principe e Principe, altrettanto incerti fluttuassero, quanto misconosciuti e fluttuanti eran quelli tra le Corone Reali,

e le Mitre e il Triregno Papale; e in fatti nel decimo e undecimo Secolo, e anche in appresso gl' Imperadori di Occidente riputavano esser loro singolar prerogativa l' investire altrui e il concedere i Feudi di tutta l' Italia come Re di questa, ad imitazione de' quali pretendevano i Romani Pontefici, che ad essi soli spettassero le investiture de' benefizj prima d' Italia, poscia di tutta quella parte di mondo fin d' allora Cristiana, ed anche dell' altre parti, allorquando, per la Dio grazia tali diverrebbero.

Ma lasciando da parte le lunghe e scandalose liti e vertenze tra Sacerdozio e Imperio, e unicamente il Feudalismo Secolare di allora contemplando, dimando io, che cosa è feudalità? e mi rispondo, esser questa un tal Governo, il quale divide lo Stato in tante minutissime Sovranità; a tal che smembrando le incomunicabili prerogative della Corona, riparte, è vero, l' esercizio dell' autorità, ma ad un tempo sminuzza, distrae, ed aliena il potere istesso, ed ispezzane, anzi che rassodarlo il nodo sociale; che in vece di un solo Re, dà al Popolo costituzionalmente molti tiranni, e al Re molti ostacoli per fare il bene di quello, tanto manca, che argini da opporre al male fornicale; Governo, il quale crea delle nazioni in seno un Corpo prepotente, che sito tra il Principe e il Popolo, usurpa i diritti dell' uno colla destra mano, per l' altro opprimere colla sinistra; ecco ciò che in se sia un Feudale Governo, contemplato in Teorica, ora quale messo

in pratica riuscisse egli, vedremo, e specialmente in quelli anni, che in Europa ebbe maggior polso, vigore, e estensione, e che per oltre di quattro secoli misevi a soqquadro ogni cosa.

Non sì tosto adunque fu vista sorgere per via di lente ascose usurpazioni di potenza in grembo di vasti Imperj quest' Idra di Governo Feudale, che cominciarono a correre tempi di abominio, di desolazione e di orrore.

Pieno a ribocco si vide ogni Stato di nemici domestici ed intestini, divenuti ereditarj i Governi dianzi vitalizj; indipendente il Vassallaggio e la Baronìa; assalito e scosso il Trono, da chi giurò di difenderlo; squarciato e fatto a brani il paese da un bullicame di tirannetti, che a guisa di mastini rabbiosi e famelici ne divoravano le lacere viscere. Or mentre bollivano tante discordie tra i membri ed il capo, mentre ogni giorno venia funestato da ribellioni e tumulti contro il Monarca, da prepotenze e estorsioni sul Popolo, da gelosíe, rivalità, vendette fra i Grandi; qual era, e qual potea dettame di ragione mantenere nelle giurisdizioni usurpatesi que' tracotanti indocili Signorotti? Certo non altro si vedea correre e praticare, che slealtà ne' patti, spergiuri nelle promesse, infedeltà nelle tregue, rapacità nei forti, insidie nei deboli, uso di veleni e de' sicarj per levarsi d' attorno gl' emoli temuti; guerricciuole tarde a smorzarsi, preste a raccendersi; paci peggiori delle guerre; clandestine tacite vendette più atroci delle palesi.

Quindi si può argomentare come interrotto venisse il traffico, come infestate da masnadieri le strade, come le campagne imboschite, e di macchie sparse e d'agguati: come per ogni parte, e per ogni verso intirizzita la industria, soffocate l'arti, scema la popolazione; mentre rinchiusi nelle merlate loro Castella que' Vassalli tirannici, temuti, e tementi, pieni di noja, e d'orgoglio, di idiotaggine, e di ribalderìa passavano i giorni a bere, e a dire sciocchezze, a ripeter le loro genealogie, facendo intanto inaffiar di sudore, e di lagrime ai sudditi, i rubati poderi, assassinando i viandanti, e i Vicini; e calcolando funestamente, quanto poteasi spremere ancora di sangue dalle vene del popolo dimagrato, e spirante (n.° 4). Questa macchina impolitica del feudale governo, complicatissima, e corrosa per l'attrito, e lo scontro continuo, in senso contrario di ruote infinite, e girelle, incominciò a sentire,

---

(n.° 4) Quando questa pittura de' tempi feudali (di cui l'Autore è il Signor Benvenuto Rubbi di S. Raffaele, di dolce insieme, ed amata memoria nel vol. I.° della di lui opera, che ha per titolo *della Falsa Filosofia*, p.te I.ma, cap.° 3.°, pag. 71, e seguenti) quando, dico, sembrasse, il che non credo, a taluno di alquanto troppo più del vero caricata, tuttavia non si potrà negare, che nel suo complesso non siane il più vero ritratto, e il più riconoscibile. Il succennato Autore per altro a dimostrar, che intende parlare del solo antico pazzo feudalismo, soggiunge quanto segue „ ma dell' acefalo „ feudale governo, altro oramai non è rimaso, che torri mozze, dove anni„ dano i gufi, e tarlate pergamene, e puntiglj ridicoli per un pollajo, od un „ forno, e rugginose spadacce, con cui questi galantuomini si andavano scan„ nando. „

e a ricevere alcune scosse dalle crocciate, tuttocchè poco avvertite perchè lievi. Queste spedizioni di oltramare, la cui durazione fu di circa dugent' anni, che, dietro l' intenzione di chi le promosse con un zelo ardente, poteano esser ottime, anche prescindendo dal santo fine che inspirolle, produssero al certo un qualche ben pubblico a tutta l' Europa, comunque dispopolata non poco ne la lasciassero a dilungo di alcune generazioni. Queste scosse, già in parte da noi accennate altrove, ci pajono potersi attribuire, e ridurre a cinque principali cagioni, la 1.ma, l' improverimento, a cui furon condotti così i più gran Feudatarj, come i più piccoli, che vaghi tutti di fare cospicua comparsa in que' numerosi eserciti di belligeri pellegrini, vendettero, per portar seco loro un buon capitale in contanti, alle già in allora facoltose, ma angariate comunità i loro più gelosi feudali diritti, e le terre allodiali eziandio. Tali vendite, e alienazioni si fecero anche talora al Signore supremo, o Re, e talor alla Chiesa; il che a chiunque si fossero fatte, alterava pur sempre alquanto lo stato primiero delle cose.

Cagion operante fu questa già sul bandire la prima crocciata, la seconda cagione poi, come le altre quattro che seguono, operaron esse, dopochè mossero le genti cristiane, o salparono alla volta di Terrassanta, o che ritornate sen furono in Europa. Questa cagione seconda adunque si può ripetere, e derivare sino dalla partenza dei primi Crocciati, i quali d' Europa salpando, cre-

deano, che tutto fosse composto di feudi il mondo, e di trovarveli in Asia, ma viddero in Oriente ben altri governi, e con loro stupore, tutto che in se difettosi, non però punto feudali, e altre milizie, altri istituti, e costumi, ed usanze, traffichi, e agricolazioni; epperò potettero per via di confronti scorgere le incoerenze, e l'assurdità dell'Europeo feudalismo, e a casa ristituitisi poi seco recare idee nuove di riforme, e miglioramenti.

Una terza cagione, di cui qui si tratta, fu ella la fondazione seguita in Terrassanta dapprima, e poi sparsasi trappoco in ogni paese Europeo degl'ordini religiosi cavallereschi; istituti, utili forse in Palestina, ma al certo in questo nostro occidente utilissimi; in quest'occidente sì, nel quale tanti erano gli oppressi dalla barbara feudalità duramente imperante. Ora questo spirito cavalleresco nobile, generoso, e veramente caritatevole, massime nel principio del suo divampare, porse senza dubbio sollievo ai vecchi sciancati, e caduchi, ai debili d'ogni maniera, e condizione, alle donne, mogli, vedove, o zitelle che fossero, o ai pupilli, ed idioti; a siepe tenne i prepotenti, e i superbi; e quindi lo spirito del Cristianesimo meglio, che allora nol fosse dai più dei grandi anche mitrati, e dalla bassa plebe, da questi magnanimi cavalieri rindagato, specialmente allorchè già a vecchiezza inclinassero, diè nascimento a tante fondazioni di spedali, di opere pie per ogni qualità di persone, od oppresse, o penitenti,

o per qualunque rovescio di fortuna, tapine; e trappoco poi anche a quegl' ordini monastici, che cotanto accrebbero colle loro esperienze il saper agronomico, gli vergini imboschiti terreni sterpando, e coltivando taciti, e indefessi.

Una quarta cagione rinvengo nella maggior cognizione che tra noi si diffuse delle lingue orientali Araba, Ebraica, e Greca per que' molti manoscritti di colà portati, o spediti dai Crocciati, massime ecclesiastici, cioè delle arabiche versioni dell' opere, almen in parte, di ARISTOTILE dal Greco, e di altri antichissimi scrittori; la qual cosa ogni erudita curiosità vellicando, diè di rimbalzo qualche spinta, e nuovo, non che alle scienze, ma all' economía politica eccitamento; per il che veggiamo nel 14.mo secolo a' tempi del PETRARCA, già sapersi in Italia assai avanti di Greco da questo egregio poeta, discepolo del Greco monaco Barlaamo, e da altri non pochi Eruditi, quindi è, che in tal secolo a giovamento del commercio veggiamo alcuni viaggiatori singolarmente Italiani, qual fu il Viniziano Marco Polo, giungere fino al Catajo, oggidì Cina, per la via di terra, e fino a Cambalù oggidì Pechino.

Gli Italiani poi veggiamo essersi a cagione di queste oltramarine spedizioni, essi solo arricchiti fra gli Europei, sia perchè con loro gran lucro fornirono i legni occorrenti ai Crocciati pel tragitto di tutti in levante, sia per le provvisioni d'ogni qualità che lor vendettero pel viaggio, e da ultimo perchè anche in numero mi-

nore parteciparono, che non le altre nazioni alla smania di correrví, e di così emigrare, non ostante, che que' pochi che vi veleggiarono, in Italia poi riportassero cognizioni, e notizie più peregrine, e erudite, che non gli altri, che le loro patrie lasciarono.

La quinta cagione da ultimo, che fu per avventura la più direttamente lesiva del feudalismo, ma più a noi fruttuosa, si fu ella la manumissione di parecchj borghi, e comuni, e cittadi d' Europa, le quali, o colla forza, che di mano in mano acquistarono, o col denaro, si misero in libertà, e già prosciolte, di poco, o niente rimasero ligie di quei che per l' addietro n' erano signori quasi assoluti, e ne teneano gli abitanti già industriosi in conto di liberti di fresco da loro manomessi, anzi queste città trappoco s' ebbero non pochi privilegj, e in Italia dove formarono la lega così detta Lombarda per esserne stato a centro stabilito Milano, e nell' alta, e bassa Germania, cioè Fiandra, Olanda, e Borgogna, le quali eran piene di città libere, ricche, e popolose dalle radici dell' Alpi sino, e forse più oltre del Baltico mare, le quali, agguisa di repubblica federativa presero nome di Ansa, ovvero lega Teutonica (5).

(5) Il Signor Mallet nella introduzione alla storia sua di Danimarca, vol. 1.°, cap. 11.°, pag. 228 sino 267 scrive che gli antichi Danesi, e Norvegii, i quali generalmente furono detti Normanni, prescindendo dell' avere eglino dall' 8.° fino al 11.° secolo corsi tutti i mari, sì nell' Oceano, che nel nostro Mediterraneo, di aver stabilite Signorie in Grecia, Italia, Inghilterra, dall'

Cotale se ne stette l'Europa per quattro secoli circa, agitata da certa effervescenza di cognizioni, e di ritrovamenti da noi altrove accennati, e di nuovi studj, senza ben intendere a che cosa il suo siffatto fermento approderebbe, sino a che tre avvenimenti seguiti nella seconda metà del secolo decimoquinto gliene dierono qualche sentore, e presagio, e qualche contezza. Il primo fu l'espugnazione, come ognun sa, di Constantinopoli da Maometto II.° E il rifugiò, che il fiore dei dotti del Greco Imperio distrutto venne a cercare in l'Occidente prima, e poi, e segnatamente in Italia. Alle cognizioni teoriche, alla storia, alle scienze, all'erudizione nostra, non si potea in allora, altro che fosse più il caso nostro, e opportuno sussidio al certo arre-

---

aver arso in Aquisgrana l'Imperial Palagio di Carlomagno istesso, scrive che condussero nel nono secolo varie colonie in Islanda, e poi in Groenlandia, nome, che suona terra verde, (che poi nel Decimo da queste colonie, o Islandesi, o Groenlandesi) secondo l'autentica storia del Torfeo della Veinlandia antica, (che tuttora abbiamo) consta, apparisce, e si prova questa Veinlandia, (o terra del vino) esser stata nel continente Americano, al Nord scoperta da una colonia Groenlandese, la quale vi si stabilì, e durovvi alcuni secoli, e piantati trovovici molti vignati, epperciò fu detta Veinlandia; vuolsi che sia questa o l'Isola di Terranuova, o che situata fosse nel Labrador, si riscontra oltre a ciò, che la mentovata colonia fu portata colà nel 1002 da un Norvegiano Groenlandese detto Leif, e che la colonia forse ancora vi dura, e sussiste, poichè gli Eskimesi di America, e gli odierni Groenlandesi si rassomigliano assai per fattezze, usi, e favella, ma siccome andò presto a male la Danese Groenlandese colonia madre, interciso venne da più secoli ogni pratica, e commercio tra la Norveggia, e la Veinlandia, „ Così essendo, prima assai „ di Colombo, Leif nel secolo 11.° scoperse l'America, e la popolò.

care di questo, ma più forse gli altri due avvenimenti che accaddero sullo spirare d' esso quattrocento, apparvero, e in acconcio seguirono di preparare la via, benchè lentamente, e ancor disagiata, all' Europa di andarsi attuando, dopo tracollatone quasi interamente il Feudalismo, ad ammettere, ed accogliere una politica economia, che fiorir la facesse per popolazione, arti, commercio, armi, ed agricoltura sopra le altre parti del mondo, e non che primeggiare fra queste, ma dominarvi.

Questi, come ciascun già l' indovina, e me lo accenna, furono le scoperte fatte da' Portughesi prima, cioè, verso l' anno 1485, dall' animoso Principe Arrigo figliuolo del loro Re Giovanni II.°, di varie terre in l' Affrica, e dell' Isole adiacentevi dal canto dell' Oceano, dette poi Canarie, di quelle del Capo verde, e dell' Isole Assore, e di Madera, e del capo di Bojador; e quindi dopo scorso un decennio le più lontane, e preclare, giratosi da Vasco di Gama il Capo di Buona Speranza della Costa orientale dell' Affrica, e di tutta l' India marittima dell' Asiatico Oriente. In men di due lustri piacque alla Provvidenza, che tutta la faccia ritonda di questo terraqueo globo fosse riconosciuta dagli Europei per opera di un (come canta il CHIABRERA) di un » Nudo nocchier promettitor di » mondi; » A tutti i Principi, e le Corti di Europa, che fornirlo volessero, a potervi veleggiare di alcuni legni armati in guerra. Questi era Cristoforo COLOMBO, forse Savonese di patria, ma più probabilmente

oriondo del nostro Monferrato. Ferdinando, e Isabella Re di Castiglia, e di Aragona gli furono cortesi della dimanda, ed egli salpò, ed in breve approdò a quell' Isole sconosciute, e a quel nuovo Continente, dal primo poi disegnatore di quelle, e di quello detto America generalmente.

La smania in noi entrata di scoprire nuove terre, bagnate qua, o colà ai lidi dal doppio Oceano, Isole fossero, o Continenti, smania, che l'innato nell' uomo prurito delle ricchezze, tenne più che mai desta, e agitata dal 1480 sino al 1700, e la quale non si può osservare, che oggimai siasi già dileguata appieno, comparve contemporanea ad un' altra smania, che invase per altro gli uomini dotti, ed eruditi soltanto; questa fu quella di scoprire codici antichi, manoscritti, papiri, pergamene, marmi, iscrizioni, e antichità, e d' illustrare, spiegare, e commentare tutto questo prezioso corredo di ripescate reliquie nel pelago del Mondo antico, smania che nè anche languisce oggidì.

Nè si può di amendue queste negare, che giovandosi l' una all' altra a vicenda, non abbiano le indagini siffatte, e scoperte recati sommi vantaggj alle nazioni Europee; ma qui al nostro proposito, è da ricordare, e ben ben' avvertire in riguardo a queste scoperte via via succedutesi nell' Oceano immenso, che convenne, a goderne il frutto intero aspetasse l' Occidente, e in travaglio si stesse, sin dopo ricorsi oltre due secoli.

Forza fu, che dopo aver trovato il tanto oro, ed argento nel Messico, e nel Perù, e in Europa sbarcatolo, questi metalli già svegliatori dell'industria nostra, vi pagassero le nuove manifatture, ed arti, che all' esca loro aveanvi essi riforbite, e moltiplicate, nonmeno, che le agricolazioni ravvivatevi d'ogni canto; e che la scoperta della costiera occidentale dell'Affrica ci somministrasse i mezzi di portare colà ai nudi affricani le manifatture, e quisquilie nostre per averne in iscambio a schiavi i compri Negri da condursi nelle nostre colonie di America; per far noi dai medesimi poi scavar le miniere, e lavorarvi, non che le terre, ma le piantagioni, e fabbriche di Zuccheri, Cacao, Vainiglie ec. cosichè, circolando in Europa, fatta oggimai la fiera sempre aperta e più insigne dell'Universo, l'oro, e l'argento a dovizia, l'eccedente poi di questi preziosi metalli dopo averci vestito ogni nostra suppellettile della lor luce, fosse cambiato poscia all' Indie Orientali colle non isprezzabili manifatture Indiane, e colle spezierie, che colà solamente sogliono crescere a spontanea maturità, quali il Caffé, il Tè, le Cannelle, ed il Pepe, nonmeno, che le cocciniglie, e altre chiocciole, e sementi, che in acconcio ci sono spedite per dar spicco e nitore fra noi, all' arti, e mestieri che in queste parti lavorano.

Allorchè adunque ben stabilite furono le Colonie di quì staccate, e partite, sul doppio lido, e sul promontorio dell' Affrica, in tutta l'America, e alla doppia

penisola, dell' Asia Indiana, ecco accorrere veleggianti alla volta de' porti Europei da tante parti diverse, l'argento, e l' oro, le gemme, e i diamanti del Perù, del Brasile, e quei di Golconda; in somma tutte le merci, tinture, spezierie, e qui circolare, e stipendiare largamente i lavori così campestri, come urbani, e artigianeschi; onde ne vennero Scoperte, e raffinamenti nell' arti già cognite, e praticate, ed arti nuove e mestieri, ed ecco d' ogni usuale lavoro farsi un sempre più minuto riparto; epperciò ad ogni bisogno s' affacciò pronto, e allestito, col mezzo della accresciuta maggior varia sussistenza, il modo di ripararvi, e appagarlo, stante gli accumulati capitali d'ogni qualità di esotiche merci o nostrali, e li capitali pecuniarj, essendo questi in assai copia, e più grande che prima nol fossero; e essendo già essi aumentati in ragione diretta dell' aumentar delle braccia atte al lavoro, impiegare e rifondere si dovettero o in nuove fabbricazioni di manifatture, od in isterpamenti di terre incolte, dapprima fuori, e poi nel suolo nazionale, ovvero riavventurarli per la via dubbia de' Mari ad un più lucroso refluente commercio di trasporto, di cambi, o baratti, di vendite, o accompre.

Allora fù, che da tutti i porti, e le piazze d' Europa, e di altrove si gridò Commercio, Commercio! che il nome di potenze marittime fu assunto a titolo d' onore da quelle nazioni navigatrici, ch' egli solo avea fatte straricche, gagliarde, e ambiziose, e da quel punto il

pomo delle discordie divenne, e il fomite fatal delle guerre nello scorso, e nel secolo presente. Ma ciò, che in questo rivolgimento delle nostre sorti più di ridire e di nuovamente notare ci preme si è, che da questo universale commercio portata venne fra noi la florida età della migliore politica economía, attesocchè i maggiori capitali in denaro attesorandosi nelle mani dei commercianti, il Principe gli fé in gran parte suoi, e colla forza, e col nerbo dell' oro, che più possente del fulmine cosa non v' è, che non stritoli, o rompa, portò egli l' ultimo tracollo al Feudale Governo, e così è, che a rovescio si pigliò o dalla coda, benchè a tardi passi, a fare rifiorire l' Europa, poichè il commercio eccitovvi le industrie, e invenzioni, all' esca del guadagno, negli artigiani, ed artisti, ma ad alimentare i molti artigiani, e commercianti, e le genti di mare, e gli altri consumatori d' ogni classe, vogliosi avere in casa in gran copia li coltivatori, onde tutti nodrire, e queste a comparir non tardarono, dappoichè dagli più insigni economisti così Inglesi, come Francesi si è calcolato, che dentro di una nazione discretamente popolata, a coltivarne ogni ritaglio di terreni a dovere ve n' ha a sufficienza di alcun poco meno della terza parte degli abitanti di Lei.

Dell' Agricoltura non trattandosi qui, se non che storicamente da noi, dopo che mostro abbiamo, come ci è avviso, per via della storia, in qual modo quest' arte, madre d' ogni politico, e pubblico prosperamen-

to, e a qual' epoca venisse o ritornasse (il che poco monta) a nascere e sotto migliori auspicj in queste parti, e a potervi rifiorire, e ad impulso di quali cagioni pigramente risorgesse, non ci fermeremo più oltre a discorrerne, o a porgere precetti e regole sulle coltivazioni d' ogni maniera, giacchè, sì facendo, dal nostro assunto troppo lungi n' andressimo, e giacchè a chiunque voglia in questo instruirsi, non mancano ottimi libri antichi, e moderni, e non manca al certo lo spettacolo della natura da potersi partitamente meditare nelle campagne, sulla faccia delle quali variare si veggono le indoli, e i metodi diversi delle agricolazioni Europee; perocchè passeremo a discorrere al modo medesimo delle accadute peripezíe dell' arti meccaniche, e delle varie manifatture, che ne sono il frutto.

ARTICOLO SECONDO.

DELL' ARTI MECCANICHE, E DELLE MANIFATTURE.

Ars est rebus additus Homo.
BACCONE *da Verulamio.*

DELLE invenzioni, e scoperte succedute nel corso dei secoli del Medio Evo già quanto potea bastarci se n' è detto nel discorso preliminare di quest' opera e altrove eziandio. Ora al già detto apporremo una sola riflessione anch' essa già delibata, ed è che quantunque state sieno ammirabili l' industria, e la sagacità di chi con sì scarsi sussidj tali scoperte fece, tuttavia è fatto certo, che l' uso massimo, e l' ampliamento, non che il raffinamento dell' arti, che dal cartificio, dalla stampa, dalla polvere da cannone, e armi da fuoco, e segnatamente dalla Bussola provennero, non potettero eseguirsi, e pienamente compirsi, e ad universale uso e profitto, se non a quella epoca tarda non poco, che lor tenne dietro, cioè della scoperta de' nuovi Mondi, la quale urtando ad ultima rovina quanto avea in se di più mostruoso ed incongruo il governo feudale, al modo che esponemmo poc' anzi, e versando, in capo di due secoli, sopra questo vecchio Continente, che

di que' mondi è poco men che il padrone, un largo soprappiù di alimenti, sussistenza ed arredi, agevolò gli accasamenti in ogni contrada Europea, coll' avere moltiplicate e variate a genio di chiunque le guise, ond' uom può campare, solchè metter mano volesse costui al lavoro, o a qualch' uno de' tanti rami attendere di quell' industria, che già ferveva, e fioriva, il che moltiplicò gli uomini a segno, che tutte le classi della Società ne divennero più comode, ed i loro agi, e godimenti ne accrebbero; ne fia forse discaro al lettore l'intendere, come ciò siasi operato e dovuto e potuto operarsi, venutone il destro, e il maturo momento, tanto più, che così a provare co' fatti verissima veniremo la nostra asserzione:

Se gli Europei scopritori, e poi invasori Barbari delle doppie Indie, entrandovi, vi portarono, massime dapprincipio, come ognun sa, lo sterminio de' pavidi, attoniti, inermi Indiani, pur coll' andar de' tempi, qualche bene vi recarono, fra cui de' beni il massimo, che è il Vangelo, il quale i Più per altro non predicarono coll' esempio, e coll' opere, e la più dura, assai di quella degli antichi pagani, schiavitù vi piantarono ed estesero; schiavitù, la quale a quella stagione sbandita già era a un dì presso da tutta la Cristianità; ma se l' Indie, e l' America, scoperte, vinte e soggiogate, ebbero dall' esserlo state qualche lor utile compenso, quanti vantaggj maggiori d' assai non ce ne ridondarono, o dall' avervi portate di mano in mano le nostre colo-

nie, o in nostro pro coltivati a diverse mire gli appropriati terreni?

Questi vantaggi hanno in due aspetti a contemplarsi, e partirsi, cioè in generali, che l'anzidetta Europa raffigurata, qual una repubblica federativa ne ha ricavato; e in particolari, che ogni nazione in qualità, e a titolo di fondatrice ebbe a ricavare dalle Colonie sue proprie, in dipendenza dell'autorità, e del dominio, che vi tiene, ed esercita. Ma i vantaggj generali, che l'Europa contemplata, qual un solo corpo faciente ne riportò, rifondonsi in complesso tutti nell'aver di molto accresciuti i suoi godimenti, e gli agi, e poscia in un successivo aumento mano a mano della sua industria: imperciocchè il prodotto delle terre di colà, non necessario all'America, o all'Asia, importatoci in esso forni agli abitanti di questo nostro Europeo Continente un vario abbondante corredo di merci, di cui altrimenti non avrebbe potuto godere, e parte delle quali ai bisogni soddisfacendo, parte al piacere, parte all'ornamento e alla pompa, hannoci già in mille guise le ragioni e gli spedienti, onde si può godere, esibite, e variate.

Niun'è, cred'io, che titubi nel confessare, che le scoperte siffatte, e le fondazioni poi delle Colonie, non abbiano per molto contribuito a fomentare l'industria, primieramente quella di ogni paese nostro che traffichi con queste direttamente, quali Spagna, Portugallo, Francia, Inghilterra; secondariamente quella

di tutti que' paesi altresì, che un traffico diretto con queste non facendo, vi ci spediscono non di meno per l'interposizione dei prima detti, alcune loro derrate, e mercanzíe, o grezze, o manufatturate; frutto de' loro suoli, o dell' industria loro, quali la Fiandra già Austriaca, e alcune provincie di Lamagna specialmente, e in generale, ove più, ove meno, di tutte le contrade di Europa, come Polonia, Ungheria, Italia, Russia, Scandinavia, e fors' anco Turchia, e ogn' altra più discosta regione eziandio, quantunque, meno avvisatamente, di questo nostro antico Emisferio.

Conciossiachè da porsi in dubbio non sia, particolarmente de' paesi non proprietarj, che allo smercio del prodotto loro di sopravvanzo, non abbiano, onde valersene, e smaltirlo con lucro, veduto aprirseli agli occhj un mercato amplificato assai più che per l'addietro nol fosse, il che venne infallantemente ad invogliarne gli abitatori di sempre più moltiplicare col lavoro questo soprappiù del loro necessario a campare, col quale poteansi procacciare le merci straniere di que' paesi proprietarj in America, o all' Indie, od in vece a beneplacito col retrattone costoro denaro, quelle d' altri paesi non proprietarj; e ad esempio il Piemonte colle sue canape, sete, rami, risi accompra lo zuccaro, caffè, spezierie, panni fini, tabacchi direttamente dalle nazioni proprietarie nell' Indie, e con il denaro, che disponibile ritragg' egli dalle vendite sue, accompra poi le telerie di Fiandra, o Lamagna, ed i

cavalli di Danimarca, di Spagna, o di Svizzera, trova l'Ungaro uno sbocco a' suoi vini più spedito, e lucroso, mediante quel soprappiù di denaro di America, che del vino in isconto gli danno Inglesi, Francesi, e Spagnuoli, epperò più allegramente moltiplica i suoi vignati, mentre il Piemontese per godersi a talento quel soprappiù di numerario, e di americane merci, provenutoli dalle vendute sue sete, e metalli, attende a moltipicare nel suolo natìo i gelsi, e le scavazioni delle miniere; il che nessuno degli anzidetti al certo fatto non avrebb' egli giammai, se non scoprivansi l'Indie, ma attenuto sariasi non altra ad imparare fatica; quella eccettuatane al suo ostentamento indispensabilmente necessaria, e richiesta.

Ma appena i popoli d' Europa si furono accorti, che a compenso della crescente industria in casa loro, e del più tenace indefesso lavoro, poteansi di un soprappiù provvedere di variate merci, e derrate, le quali porgean loro mezzi nuovi, e argomenti di gioire, od almeno di accrescere in vece i loro capitali in contanti, ch' eglino più estese fecero, e più complicate specolazioni; ed in fatti se infruttiferi non si vogliano ritenere, e serbare questi capitali acquisiti in numerario, od in merci, giuoco forza egli è pur, che presto, o tardi nell' estendere, e nel migliorare la coltivazione, e quella tale preferibilmente che più giovi ad un amplo commercio, si rifondano, o ad agevolare l' invenzione di nuove manifatture, dispendiose per edifizj, od in-

gegnose novelle macchine fabbrili, e sì ad abbreviarne e a raffinarne il lavoro, e il facimento col menomo costo di spesa, di bracci, e di tempo. Quindi chiaro è di corto a vedersi, che quando concorrano dentro una qualche nazione, o i pecuniarj capitali, o un equivalente in altre preziose merci, forza essere, che li capitalisti gli rifondano, o in isterpamento di terre incolte, o in allestire vascelli mercantili, o in fabbriche a costruire, o in macchine per manifatture a congegnare, o finalmente in oggetti, e cose di lusso, di comodi, di fasto, e magnificenza, cioè signorili palazzi, ville, suppelletili, stoffe, e altri arredi, la cui forma datale superi per pregio d'assai la materia, o la cui rarità ne aumenti stranamente il valore.

Il che tutto mille vie schiudendo, e mille appresentando a scelta mestieri a chicchesia, onde campare con certezza, e a chiunque uno ne voglia abbracciare, promuove in ogni condizione di persone gli accasamenti; e la popolazione talvolta ne accellera stupendamente in pochi anni, come si vede negli Stati di America, e come s'è visto al secolo 17.° in Olanda, e forse altrove: certa cosa è, che qualsivoglia paese, il quale trovi lo sbocco di uno, o più capi della sua derrata, od industria, e ciò, oltre di quanto li monta ritenerne pel bisognevole, e comodo proprio, certa cosa è, ch'egli dentro di se, attende a moltiplicare il prodotto dei capi suddetti, affine di esitarne in maggior copia al di fuori; ora il soprabbondevole prodotto dell'Ame-

rica scaricandosi in Europa, aperse già egli colla sua spinta lo sbocco consimile successivamente in tutte le contrade Europee, le quali più, o meno potettero entrare in questo amplissimo teatro di traffici, di cambi, o ricambi circolanti di clima in clima, di meridiano in meridiano.

Io non credo, che alcuno vi sia, che smentire mi possa, e mi voglia riguardo all'effetto delle divisate scoperte di terre non pria conosciute, o calcate da noi ne' secoli addietro scorsi, dappoichè lo sentiamo, e che per poco siaci nota la storia dei tempi a quelli anteriori, vestigj non ritroviamo, o memoria, che coloro, i quali allora viveano, abbiano un tal effetto anche in parte provato, e sentito; lo sentiamo pur bene noi, non ostante che le guerre presso che continue, le cui bocche fameliche tante vite d' uomini ingojansi, tant' oro dimandano, e tante sostanze, e ricchezze disperdono, e biscazzano.

Due segni abbiamo, onde conoscere si possa quanto a perfezionarsi s' innoltrasse l' industria artigianesca già nel seicento, ma più ancora in appresso, segni ben osservati da egregj economisti odierni scrittori; questi segni li meglio spiccati, e visibili son' essi, il primo, il riparto, o la suddivisione de' lavori di un' arte sola, o manifattura, o diversamente la divisione di un sol mestiere in molti mestieri, e il secondo, la invenzione di macchine atte a scorciare il lavoro in manifatture parecchie, o a trovar lo spediente di altre, che non

s' aveano, a immaginarne, e crearne; o ad imprimere in queste l' ultimo grado di ripulimento possibile; per conto della divisione anzidetta, tra diverse classi de' lavoranti diretta ad un' opera sola, od istessa manifattura, divisione, o riparto, dal quale tanti cen' vennero vantaggj, mi fido che non torni del lettore a disagio, ch' io nel trattenga alquanto lungamente ad esporli; riepilogandolo, ciò che ne scrive lo SMITH, quasi colle sue stesse parole.

Egli non so, se a ragione, di questo presentaneo minuto riparto, non dal senno dell' uomo, no, ne ripete l' origine, o le prime mosse; giacchè non previde l' uomo, nè potè prevedere, siccome stima lo SMITH, la generale opulenza, di cui si gode oggidì, (specialmente in Inghilterra); dappoichè non si porta da noi lo sguardo più oltre nello avvenire, di quello che sappiam del passato, nepperò sì lungi, ed avanti; quindi è, che non prevedendola, non potè al certo l' idea formare di darle nascimento; la divisione odierna dei lavori adunque siffatta fu conseguenza necessaria sì, ma graduata, e lenta a comparire, di certo pendío innato in noi, cioè quel tal che ci sprona le cose possedute a cambiare con altre che non possediamo; pendío, il quale, od è un principio nostro primitivo, derivante probabilmente dalla facoltà di ragionare, e di parlare, disdetta ai Bruti; comunque siane di questo, noi amiam forte il cambiare, e il barattare delle cose; non è, no, dalla beneficenza del Pristinajo, o del Beccajo che ri-

petianci il nostro desinare, ma dall' amore, che s'hanno amendue al loro interesse, epperò ad essi lor sempre dei loro personali vantaggj discorriamo, e de' nostri bisogni non mai.

Questa tendenza naturale adunque agli scambi, baratti, e contratti diede principio, ed ingresso alla sì opportuna divisione dei lavori fino fra i Selvaggj, ove per avventura cominciò un individuo a meglio sapere gli archi fare, e le frecce, e in vece costui di girsene come e con gli altri, alla caccia, fornì di quest' armi chi givavi, attendendo egli a lavorarle, mentre gli altri per volerlesi avere, stava egli certo, che gli avrebbero poi donato abbondevolmente della loro cacciagione, di cui erale mestiero a nodrirsi, e a poter egli campare.

Ciò più patentemente si osserva nelle città incivilite, ove le professioni si dividono in infinito, e un' arte, o un' opera istessa si sminuzza in mestieri parecchj; come in quella degli orologj da tasca, o da stanza, che diciam pendoli, è un mestiere il fare le rotelle, un' altro diverso il fare le catenelle, e le molle, altro il tempo, altro la sfera, o gli stili, altro gli astucchi, ec.; è da osservare, che fralle popolose nazioni soltanto questi a così dire, sminuzzati mestieri sogliono stabilirsi, e fiorire, e a dare un compenso largo di sussistenza a chi vi s' applica, e attende; nelle borgate fuor di mano, o fra li Selvaggi un uomo vi si logora per un anno intiero ad iscavare una sua canoa per

navigare; ha da lavorarsi egli la sua tavola, lo scanno, gl' ordigni, e stromenti da arare, da caccia, da pesca, e fa tutto questo assai male; l' arte istessa del Facchino, non dà condegna sussistenza a colui che l' esercita, fuorichè nelle città grandi, dove colavi molto denaro.

Nulla vi ha in fatti, che metta più in moto le forze produttrici d' ogni lavoro, vale a dire la destrezza, l' operosità, l' intelligenza, quanto di questo lavoro il minuto ripartimento, ovvero l' avvertenza usata nell' aver distribuito in parecchie mani i rami diversi d' un' opera sola, o manifattura; e ad esempio quella sola di fabbricar gli aghi, o gli spilli, che par cosa, o fattura frivola, se non fosse stata divisa in varj mestieri a parte, e dissimili, il più ingegnoso operajo anch' egli, se principiante, non forse venuto sarebbe a capo in una sola giornata di terminare anche malissimo, un spillo solo, e a farne una ventina non giungea certamente; tanti, e sì varj, e moltiplicati sono que' lavorii, che ad esser fatti a dovere, chiede lo spillo.

Cadde dunque in acconcio di farne una tal manifattura, la quale, delle varie operazioni, che addimanda, e che hanno da farvisi, altrettanti poi mestieri particolari ne risultassero, ed oltre a ciò, che ad accellerare ogni fattura di quella, s' inventassero le macchine idonee, e gli ordigni a metterle in moto inservienti; tale è in oggi quest' arte; un operajo è quello, che attende unicamente a sgomitolare il filo d' ottone; questi, che a raddrizzarlo; che a tagliarlo quegli; più in là quell' altro

ne rende aguzza la punta; altrove da un altro si contorna al capo opposto, a cui si ha da apporre la testa; vuolvi a compor questa sola due, o tre perizie non poco distinte; apporla poi è una maestria diversa, sbiancare gli spilli un' altra, anzi un mestiero anch' egli è il trafforarli a dovere sopra e dentro la carta. In somma diciotto operazioni da eseguirsi da diciotto diverse persone, compongono la grand' arte di fare uno spillo; in certa manifattura di spilli da me veduta, soggiunge lo SMITH, la cosa andava così, e lo stabilimento n' era povero per altro, e poco fornito di macchine, contuttociò dalla mano degli specificati operaj uscian fuori, fatti ogni giorno da $\frac{m}{48}$ spilli. » Fatto stà, che nelle appena dirozzate società o nelle Città non grandi parecchi mestieri occupano per lo più un sol' uomo, laddove nelle società incivilite, e nelle grandi Capitali uomini parecchi di un sol mestiere vansi occupando; e notisi che appunto, non comportando l' Agricoltura, che i contadini coltivatori, ne la possano soddividere in tanti mestieri, come si fa dell' arti urbane, e che ne scompartano eglino tra di loro individualmente a varie mani le operazioni diverse, ne avviene, ch' essa, rimpetto all' avanzamento, a cui veggiamo portate le manifatture, siasi rimasa indietro d' assai.

Della seguita divisione dei lavorii in un' istessa manifattura si hanno da addurre tre cause, le quali ridivengono già dalla fausta divisione siffatta ad essere alla lor volta tre effetti, prima aumento di sagacità, e di

destrezza in ciascuno operajo, poi sparagno di quel tempo, che passando ad altra operazione diversa, egli perderebbe; da ultimo il ritrovamento di alcune macchine fabbrefatte, e dirette a menomarne, e ad agevolarne la fatica; onde un uom solo al bisogno dei molti supplisca; del che tutto piana cosa sarebbe, ma tediosa qui forse il recarne gli esempj; nondimeno riguardo al portarsi da una fattura all' altra di spezie dissimile, osservisi, ciò indurre perdita di tempo inevitabile, e non poca eziandio il mutar sito, stromenti, positura, utensili; ed anche supposto, che due sorta di lavori, senza scostarsene, ultimar si potessero nel telonio medesimo, benchè minore; pur notabile ancora riuscirebbene il tempo consunto nel transito; al che, s' aggiunga, che colui il quale va da un' applicazione ad un' altra vi ci smarrisce alcun poco della naturale sua attivezza, anzi nell' incominciare, stavvi egli svogliato, e come suol dirsi, non vi è ancor colla mente, e pel correre dei primi momenti, egli se ne sta baloccando, assai più, che lavorando.

L' abito d' essere pigri, e tratto tratto di posare, languire scioperati, che pigliano sovente i Contadini, sforzati ad ogni poco a cambiar di lavoro, di luogo, di stromenti, e di muovere le mani, e adoprarle in cento diverse fogge ad ogni dì della vita, fiacchi li rende, inerti, e inetti spesso ad ogni qualunque sostenuta e valida applicazione anche nei casi di urgenza, e premura. Nella quantità inoltre di quelli operaj ad-

detti a un ramo solo d' uno stesso lavoro, facil cosa è di alcun d' essi, che giunga ad imbattersi in un qualche metodo più breve, e più piano per ridurre l' opera a maggior perfezione. Non è anzi difficile cosa neppure, che egli in parte abbozzi, ed immagini, e fors' anche venga a porgere compita idea di una macchina tale, che con risparmio di forze umane, arrivi ad ultimare con maggior compitezza, e eleganza quell' opera; ma dell' invenzione, e delle conseguenze delle macchine fabbrili, riprenderemo a discorrerne brevemente trappoco.

Frattanto osserveremo ancora collo SMITH, appo del quale pressapoco fin' ora di questa suddivisione scrivemmo, ch' essa suddivisione, o ripartizione de' suoi lavori, frutta alla filosofia, come alle manifatture, coll' aumento di perizia, un lucro di tempo, ogni ramo delle nostre cognizioni ad esser coltivato giugnendo per mezzo di un qualche più scienziato, e perito individuo; tutti poi questi rami, quando sieno insieme congiunti, fannosi vieppiù fruttiferi tutti, e un portentoso ingrandimento quindi l' albero delle scienze ne acquista. (1)

Finqui lo SMITH, dietro il che tutto mi fo qui lecito di osservare, che un ajuto reciproco si ricambiano nelle incivilite nazioni del continuo tra di loro gli artigiani,

---

(1) „ Smith, ricchezza delle nazioni, vol. 1.°, lib. 1.°, cap. 1.° e cap. 2.°

e i filosofi, che i pratici altrimenti nominerei, e i teorici; attesocchè, quantunque le filosofiche, o teoretiche astrazioni senza esperienza delle cose, e de' fenomeni per lo più non fruttino nulla più d' un zero, nondimeno la teorica sola dirige ogni facile eseguimento, e n' è base, ma il punto sta nel saperla bene conciliare coi fatti, colle cose, e le operazioni, e tutto questo con esso lei; cosicchè queste a quella, e quella a queste si combaccino, e a vicenda collimino. La teorica è certa, e non men certa è la pratica risultante dai fatti; onde allorchè la prima viene smentita dall' esito contrario, e fallito della seconda, non si ha da inferirne di lancio, che falsa sia la teorica, ma bensì, che non si è da noi ancor giunto a scoprire, e a conoscere il loro genuino vincolo, e il vero metodo da seguirsi nell' applicare questa alla pratica, e far che concordino. Assioma essendo da non ammettere dubbio veruno, che la certezza di una cosa in pratica sempre dipende dalla certezza anteriore della stessa in teorica, e che nulla di teorico può dipendere da cosa pratica, e dalla sola esperienza, essendo egli l' archetipo, o l' idea, ciò, che nelle cose d' ogni sorta, v' ha di necessario, e di sempre esistito, e sempre esistente, mentre il prodotto d' essa idea, cioè la cosa esteriore, e sensibile, che ce la rappresenta ai sensi, senza giammai annichilarne l' idea, potea benissimo non mai esistere; dietro le dottrine di Platone, e di Sant' Agostino, e di parecchj moderni, e odierni scrittori, crediamo che conciliare si debbano

le non affatto composte controversie degli Economisti troppo poco meditativi, che vogliono la sola esperienza a giudice, di quanto è da farsi nella politica economia, e di quelli altri, che troppo delle loro astrazioni tenaci, non badano ad assicurarsi, se il metodo da essi meditato specolativamente soltanto, con la pratica esecuzione concordi.

Ci sia condonato l'aver qui inserita questa digressione, che per avventura taluno nominerà metafisica, e intenderà così di averla qualificata di slogata, ed aerea, il che non ci sembra, poichè d' una lite tuttor vertente tra gli economisti ella tratta; comunque piaccia per altro altrui farne biasimo, o no, eccoci di corto ritornati al proposito nostro, il quale prima, che s' entri a divisare de' vantaggj, che le macchine fabbrili arrecchino alle Arti, e alla Società, ci suggerisce di premettere alcuni schiarimenti sopra la parola *Industria*. Ora questa esprime appo di me, e significa una dote libera dell' animo nostro, ella è perciò diversa dalla fatica, o lavoro, il quale lavoro, e la qual fatica può taluno esser sforzato di fare da un altro, ed è ciò che diciam veracemente travaglio, cioè stento, disagio, il quale puote andar scompagnato assai volte da ogni mercede, se quella se ne eccettui, del mero, e nudo sostentamento, onde si possa a mala pena campare: dal che derivano tutti quelli effetti della schiavitù sì nocivi, ed avversi dell' industria ai progressi, che già notammo altrove, e da cui venimmo a conoscere

ch' ell' era inceppatissima da una troppo dura subordinazione durante il feudale governo, e che allo sfasciarsi di quello è tenuta dell' aversi poi ella potuto stabilire, ed esercitarsi.

Importa assai poco il riscontrare, o dilucidare, se cagion dell' industria sia egli il Commercio, ovvero se questo di quella, ma certa cosa è, che il principio, da cui l' uno, e l' altra dipende è il genio, o vogliam dire il ruzzolo delle superfluità in coloro, che un equivalente da dare hann' essi per le siffatte; genio, il quale partorisce le dimande di queste, dimande, che poi diventan di tutte le operazioni dell' industria le molle motrici, e maestre, allorchè certo prurito nascente dalle superfluità a manifestarsi in di certe nazioni incomincia, che affatto semplicemente per lo addietro viveansene. Un tal genio, o prurito, ecco che già di per se favoreggia dell' industria l' incremento d' ogni lato, nelle, purchè libere, basse classi del popolo, e, se queste sieno schiave, ecco renderle più laboriose soltanto, ma non punto industriose, quindi ne conchiudo, che tuttavolta che il progredire de' raffinamenti richiede ingegno inventivo, e sagace per parte dell' uomo, ogni vantaggio dal canto sta di coloro, che liberi sono, ma che poi colà, dove altro più, che braccia molte non vi si richieggono, ogni vantaggio dal canto sta degli schiavi; e ad esempio la schiavitù fora stata pur ella da tanto per fare l' Olanda, qual è di presente; ma la libertà sola ha ella potuto,

quali pur erano eglino non ha guari, fare gli Olandesi, cioè la prima farvi gli argini, e i dicchi contro del mare allagante, la seconda sola far gli Olandesi artefici industriosi, e solerti.

Povero ha generalmente da dirsi un Paese, in cui veggansi le ricchezze nelli scrigni dei pochi ammassate stagnare, posciacchè l' abbondanza del pubblico Erario risulta in gran parte dall' equa, e proporzionale distribuzione delle ricchezze degli abitantivi. Tre soli sono i mezzi di acquistare ricchezza, il 1.° gratuitamente, cioè per successioni, donazioni, o altro mezzo consimile; 2.° per industria; 3.° finalmente per via di frugalità e sparagno. Li poveri non mai, o di rado vengono a farsi ricchi gratuitamente, non mai al certo per via di frugalità, e sempre col mezzo dell' industria loro. Semprecchè, e in un Paese qualunque, il povero divien ricco, fa variar egli in suo pro la bilancia delle ricchezze al prorata di quelle che acquista, e che trae da un' altro e glien toglie, ma allorchè dominante è poi questo amore dell' industria divenuto, la bilancia delle sudette ricchezze cigola, e pende del continuo dalla parte degli industriosi; e siccome in complesso i più ricchi non son' eglino comunemente i più industriosi, ne avviene altresì, che del continuo volga questa bilancia contro di loro. Posto il che tanto più presto si vedrà una cotal rivoluzione delle ricchezze effettuarsi, quanto ad accellerarnela, più operosa, e fervente l' industria saranne.

Opera è delle rivoluzioni, e vicende siffatte delle fortune, che più equabilmente vengano scompartite le richezze, ed io qui non intendo però di tal' uguale ripartimento, per cui n'abbia ogni individuo ad avere un' eguale porzione, no al certo; ma sì, che abbiavi una speranza uguale, anzi direi, la certezza di farsi ricco della sua industria al prorata. Imperciocchè le ricchezze acquisite per successione, o per altri mezzi gratuiti non contribuiscono per niente alla circolazione, non altro cambiandosi relativamente a tali ricchezze, se non che il nome, e la persona del proprietario; le ricchezze poi, che collo sparagno, o avarizia sono accumulate, in cambio di aumentarla, scemano la circolazione visibilmente.

Dunque l' industria sola è quella, che fa circolar le ricchezze, ed è la sola circolazione, che util rende, e a beneficio di tutti il denaro; dal che tutto conchiudo, che qualunque invettiva si voglia avventare contro l' industria moderna, accagion ch' ella il lusso alimenti d' ogni sorta di superfluità, e frivolezze, conchiudo, dico, dimandando, se non sia meglio sostentare un' uomo, affinch' egli lavori, e sia utile a se, e comodo agli altri diventi, che nol sia di sostentarlo sì, ma a fine di farlo vivere stentatamente, e affinchè digerisca, come si facea dei loro schiavi dagli antichi?

Schiarito così, che cosa sia l' industria delle moderne nazioni, la quale crebbe assai più che non quella degli antichi, o del nostro medio evo, dalli schiavi

esercitata, e dai loro liberti singolarmente, e la quale dico, maggior quantità di canali aperse alla circolazione, e allo sbocco, e sfoggio delle ricchezze, e riuscì d' altro canto più libera, e umana ad un tempo: faremci qui a far poche parole delle macchine, ch' ella medesima inventò, per abbreviare i lavori, e perfezionarli, e del conto che far se ne debba.

Siccome non è possibile una riforma qualunque dentro di una nazione introdurre di lancio, e addirittura, comunque utile, assennata ella sia, senza che ne nascano inconvenienti parecchj, così dentro di una manifattura qualunque al primo introdurlavi, che si fa, di una macchina, che ne faciliti, e migliori l' opera, e l'abbrevii, hanno subito da sorgerne inconvenienti non pochi; senza alzar polverio, non si può passeggiare, nè in modo, che non s' imbrattino le scarpe, epperò se dentro di una manifattura per lavoranti numerosa, una di queste macchine si stabilisca ad un tratto, la quale accorci il lavorarvi, epperciò sminuisca il bisogno d' avervici il numero primiero, ed usato di gente, che vi lavori, ne segue, che molti di questa gente rimarrannosi inoperosi, e ridotti, non per colpa loro, ma della macchina fabbrile, alla necessità; non già a cagion d' essa sola direttamente, o perch' ella vantaggiosa non sia, ma per l' introduzione inopinata, e subitanea che se n' è fatta, il che si è perch' ella nuoce essenzialmente, togliendo l' opera loro di un colpo agli operaj; e si osservi in questo proposito, che le subite rivoluzioni di qualunque

vantaggio sieno apportatrici, traggonsi sempre mai dietro assai disordinamenti, e sconcerti.

Una soda pace onorifica venuta dopo una lunga guerra di gran dispendio, e pericolo toglie l' impiego ad una quantità d' uomini, e senza pane gli lascia.

La pace può dunque venir raffigurata, qual una macchina, alla prosperità dello stato acconcissima, a cui va annesso per altro l' inconveniente politico di rendere inserviente, ed ozioso in gran parte l' esercito, con tuttociò nessuno sarà che pretenda, che per dare da vivere ai Soldati, Vivandieri, Impresari, giovi di proseguire la guerra; ecco un altro esempio, comple al ben pubblico, che s' alzi un argine a traverso d' un fiume per distendervi un ponte al di sopra, o piantarvi nell' alveo un Molino ec. debbo perciò fare, svolgerne l' acque, il che è quanto dire soffermare il corso del fiume; Ora fora ella una buona ragione contro il presomi assunto l' oppormi, che l' acque i vicini terreni inondando, devasterebbero, come se fosse in me supponibile tanta poca cautela, e previdenza, sicch' io non avessi già prima un nuovo canale preparato, ed aperto, e perentro non badato di questo a storcerne l' acque, e ad inalvearlevi? Le macchine soffermano il fiume, è vero, ma spetta a chi allo Stato presiede, di aprire il nuovo Canale, poich' egli è, che cava ogni profitto dall' argine, e poi dal ponte. Mi pare che i fatti paragoni debbano ampiamente rispondere ad ogni possibile obbiezione contro l' introduzione delle

macchine fabbrili nelle manifatture, e ch' uopo non sia trattenersi più oltre, poichè patenti sono, e palpabili a chiunque voglia individuarne, e riscontrarne i vantaggj. Soggiungo solamente, che terrei a chiaro, e massiccio difetto politico d' un Principe, o Ministro, i quali trascurino di rindagare un mezzo acconcio, e ad ogni costo, (se di soldati si tratti), di porgere il pane a coloro, che di lor vita a rischio hanno tanti, e sì grandi disagj patito per servire la Patria; si applichi, col riguardo alle debite proporzioni, questo dover di chi regge, verso que' lavoranti operaj, che per l' invenzione di nuove macchine fabrefatte, dovessero rimanersi senza lavoro, epperò senza pane, e ricupera, e sulle strade languendo.

L' ingegnoso meccanismo di tante macchine, che esaminare parte a parte, e ammirare si può da ciascuno nelle officine, e ne' telaj d' ogni maniera d' artigiani, e più forse a sazietà, e a più piena contezza nell' ottima opera, intitolata: « Descrizione dell' arti, e mestieri pubblicata in Francia »; questo ingegnoso meccanismo noi non descriveremo neppur di una sola di esse, dappoichè a ciò ultimare colla dovuta chiarezza, e sagacità vi vorrebbe una ben altra penna che la nostra, ed altra capacità, la qual pari fosse a quella per lo meno dei prelodati Autori dell' opera citata qui sopra; e in tal proposito noteremo soltanto, che ciascuna delle macchine fabbrili, così inventate ne' secoli del medio evo, come dappoi, sebbene a chi primo le

inventò, se ne debba attribuire la massima gloria, e benemerenza dai posteri, e comunque vero esser si conceda, che agevole sia poi l'aggiungere alle cose già prima inventate, tuttavia, dopo l'invenzione, veggiamo talvolta altri ingegni preclari poscia venuti, aver eglino ad alcune macchine aggiunto tante opportune correzioni, e miglioramenti, per la cui opera più maneggevoli divennero, più estensibili a varie avvertenze, e a diversi emergenti, casi e bisogni, non fosse de' quali ingegni, quasi direi, aggiungitori, assai più dubbio, e ristretto sarebbene l'uso pratico e men sicuro l'effetto; si scorra la Storia particolare d'ognuna di queste macchine, e si riscontrerà al certo, che tra lo sbozzo, saggio, o primo modello, che ne diè l'inventore di quella, e la stessa macchina, quale l'abbiamo sottocchj oggidì, passa un divario notabile a favor della nostra e moderna, e ad esempio pongasi a confronto la difficoltà, con cui si stampò ne' primi tempi, che fu trovata la tipografia, e la facilità, colla quale si stampa, e si legge un libro stampato a dì nostri (2).

(2) Basta alquanto esser versato nei particolari dell'arti per sapere della stampa tipografica, cioè quella di lettere d'ogni grandezza, e de' libri, che viensi ad eseguire la siffatta, mediante l'incastramento di lettere, ovvero di caratteri mobili, e disgiunti, prima composti d'un impasto di piombo, e di regolo d'antimonio fusi insieme, i quali caratteri poi schieransi uniti a guisa di pagine, le quali, per mezzo di certi cunei rinserransi a forza dentro di alcuni riquadri di ferro, l'inchiostro di stamperia è un certo misto d'oglio di linseme, e di nero di fuliggine, ed è codesta composizione di tempra singolare cotanto, da incollarsi al primo tocco, e facilissimamente alla superficie

Vadasi dalla prima scintilla di quella chimica polvere che accesasi balenò agli occhj del suo inventore fino alle susseguenti invenzioni; a cui diè loco, e principio, cioè alla fusione di quei metalli ridotti a forma cilindrica sì, ma vuota e cava al di dentro, » (3) che nominammo cannone, il quale a cagion che era cavo, facilmente, come accade de' vetri, da qualche parte scoppiava; vadasi alla moderna fusione anco cilindrica, ma un cilindro pieno, e massiccio, non più cavo al modo anteriore, epperò non più facile a scoppiare, che se ne fa in oggi, per quindi perforarlo, e scavarlo quanto giovi, mediante un trivello aguzzo alla punta, e a guisa della testa ferrata dell'antico ariete, il quale trivello spinto contro, ed addentro dall'acqua cadente, come ne' molini

---

d' una pelle di pecora alquanto inumidita, e resa in estremo trattabile, e soffice; dopo averne fatto dei rotoli sotto de' piedi premendola, la detta pelle adunque guernita di setole allo indietro, e tesa su di un disco di legno, che ha un suo manico, è quello strumento, che palla si nomina; ora tostochè con questa palla inzaffatta d' inchiostro, la superficie si tocchi delle lettere di piombo, ecco che l' inchiostro lascia la palla per tutto attaccarsi ai caratteri, o lettere di piombo, e quando poi sopra questi caratteri per via di strette, e giri del torchio, viensi ad applicare il foglio di carta destinato a ricever la stampa, ecco abbandonarli l' inchiostro per aderire, e attaccarsi alla carta, solchè questa sia a dovere inaffiata. E' fenomeno qui da non trasandarsi quell' esser mestiero, che la carta sia prima ben bene inaffiata, affinchè poi l' inchiostro in modo stabile, e a dover vi s' incorpori, mentre si sa per altro, che i due ingredienti dell' inchiostro di stamperia non portano in se affinità alcuna con l' acqua; il che sembra indicare, che qui succeda una qualche chimica azione, in cui l' acqua operi assai, e forse scompongasi.

(3) L' Inventore della perforazione de' Cannoni è moderna, ed inventore è il Sig. Maritz, non so, se Inglese, o Francese.

si osserva, nel va scavando, finchè secondo il bisogno nel' abbia vuotato, e fattone un vuoto cilindro, ben liscio al di dentro, cosicchè ne divenga poi lo scoppio un caso a seguire rarissimo (4).

---

(4) Si è creduto far piacere al lettore nel porre in questa nota tre ottave dell' Orlando Furioso di Lodovico Ariosto. Canto 11.° Stanza 24.ª sull' invenzione dell' armi da fuoco, eccole:

24.

Italia, e Francia, e tutte l' altre bande
Del mondo han poi la crudel' arte appresa,
Alcuno il bronzo in cave forme spande,
Che liquefatto ha la fornace accesa,
Bugia altri il ferro, e chi picciol, chi grande
Il vaso forma, che più, o meno pesa,
E qual Bombarda, e qual nomina scoppio,
Qual semplice Cannon, qual Cannon doppio.

25.

Qual sagra, qual Falcon, qual Colubrina
Sento nomar, come al suo autor più aggrada,
Ch' il ferro spezza, e i marmi apre, e ruina,
E ovunque passa si fa dar la strada;
Rendi, miser Soldato alla fucina
Pur tutte l' armi ch' hai, fin alla spada,
E in spalla un schioppo, o un arcobugio prendi
Che senza, io so, non toccherai stipendi

26.

Come trovasti, oh scellereta, e brutta
Invenzion mai loco in uman core?
Per te la militar gloria è distrutta:
Per te il mestier dell' armi è senza onore:
Per te è il valore, e la virtù ridotta,
Che spesso par del Buono il Rio migliore;
Non più la gagliardìa non più l' ardire
Per te può in campo al paragon venire.

Contemplisi da noi con certa compiacenza mista di un poco di nazionale orgoglio, quell' invenzione, che possiamo qualificare di nostra invenzione e patria pel miglior uso che ne facemmo, invenzione, cioè di quella immensa roteante macchina, che diciam Filatojo, o molino da seta, pella quale il setifero Piemonte giunge ad organsinare, o ritorcere esclusivamente e meglio d' ogni altro paese il filo appena sbozzolato, e grezzo ancora della seta, e che nonostante, che altre nazioni ne abbiano ricopiato, e involato, e imitato il modello non giunsero ancora per altro ad uguagliare, o ad aver appien conseguito l' effetto da nostri Filatoj (5).

E qui di molini trattandosi, si faccia paragone delle

---

(5) Vi è in Inghilterra un Molino per far dell' organico, vale a dire per ritorcere la seta, dal che il nome d' organico deriva; questo Molino è una macchina idraulica stabilita a Derbì alla maniera di quelle, colle quali si ritorce la seta in Piemonte. Gl' Inglesi ne sono tenuti al Cav.e Tommaso Lombe, e a suo frattello. Avendo questi udito parlare del modo di torcere la seta del Piemonte, vi si portò, e trovò modo di vederla spessissime volte, nonostante i rigorosi divieti del Re di Sardegna Vittorio Amedeo II, per così concepirne il general meccanismo, e ripatriatosi ne formò a Derbì una simile, dietro gli seco portatine disegni dal Piemonte, ciò avvenne nel 1718. Da Giorgio I.° Re d' Inghilterra ottenne, pella costruzione del filatojo siffatto un privilegio esclusivo per 14 anni di fabbricarne lui solo; prima dell' erezione di tal macchina tutta la seta ritorta ad organico, che entrava in Inghilterra, ritorceasi nei contorni di Savona, e anche in Londra, ma assai male, senza egualità, e nitore, e non in modo da supplire all' organico d' Italia.

Al Cav.e Lombe deve l' Inghilterra il risparmio di grosse somme di denaro, che ad ogn' anno portavansi in Piemonte.

Storia del Commercio della Gran Brettagna, tradotta dall' Inglese del Cari, in Italiano dal Genovesi, vol. 1.°, cap. 7.°, pag. 125, 126.

varietà, che abbianci di tali macchine colle poche, e disadatte che aveansene gli Antichi, essi per farne girar le ruote, e le macine, non altro mezzo migliore avean saputo adoprare, se non che le braccia degli Schiavi, o de' giumenti la schiena; noi tutto questo o per via dell'aere ondulante, o dei venti, ovvero pell' urto della cadente sopra le ruote acqua liquida, pianamente, e meglio ne venghiamo a capo in pochissimo tempo, e dico acqua liquida, attesocchè già nell' acqua fluido-elastica, che s' alzi in vapori trovata abbiamo, e posta in uso, ed azione la maggior forza, o la leva più valida, che la natura abbia, mediante l' arte sua, messa in mano dell' uomo, ond' ei mille in un subito ultimar potesse artifiziali operazioni, che per lo addietro erano mestiero a compirle i lunghi periodi consumarvi di tempo, e valervisi di mezzi fallevoli, e in se complicatissimi.

Ma siccome l' uso che si fa, e si può fare estesissimo di questa scoperta forza, è ritrovamento quasi odierno, non ne descriveremo gli effetti stupendi, fuorchè in una nota quì sotto (6).

---

(6) Queste macchine vaporeo-elastiche, o (pompe à feu), già portate son' elleno ad un alto grado di perfettibilità in Francia, ma molto di più in Inghilterra; adoprasi in queste il vapore, che s'alza dall'acqua bollente, avanti che raffreddata dileguisi, adoprasi qual forza motrice, li cui effetti, e fenomeni, con arte degna che notisi, volgono a lucro, e guadagno di chi gli promuove. Adopransi adunque le siffatte macchine a modo di pompe focaje, ora per asciuttar le miniere, e sieno pur profondissime, ora è l'una di esse da tanto, di far girar insieme una dozzina di mole, o macigni molari, mentre

E noteremo soltanto alcuni di questi effetti, che superano di gran lunga, non che quelli delle antiche ca-

---

un' altra delle medesime dà moto, e pone in giro da cinquanta mila ruote in un filatojo di bambagia, e un' altra, a cui quattro ragazzini accudiscono, batte giornalmente trenta mila Ghinee; l' acqua liquida in somma già tanto celebre, e preziosa in tal conto, per gli ajuti, che all' Idraulica fornisce, non è, lei rimpetto, se non un agente secondario, fievole, e pigro, se a questo suo fluido vapore si paragoni, che fatto elastico già dal Calorico, se ne sprigiona. Non v' ha in natura al certo altro principio di forza attiva, il quale più energico sia, e più idoneo ad esser dall' arte, e dall' industria umana modificato a talento di questo fluido quasi invisibile, e conflato dalla unione fugace del fuoco con l' acqua. Veggansi i Redattori della Biblioteca Britanica-Considerazioni sopra i fluidi elastici, e i vapori, n.° 74, pag. 17, sino a pag. 65 sparsim, ed ivi veggasi ciò eziandio, che in grado di primo indizio di una tal forza, s' abbia avuto dalla nota pignatta, detta del Papino, medico nativo di Blois in Francia, e altri ragguagli concernenti questo fluido, e sua natura.

Frall' altre macchine inventate, e trovate in Francia nello scorso secolo decim' ottavo dal celebre Sig. Grogniard, ove si è valso, come credo, di questo fluido istesso, vi è quella, per mezzo di cui l' arte ci rinvenne di carenare, e rintoppare i vascelli, stanzianti a galla nel bacino di Tolone in meno di 24 ore, assorbendone tutta l' acqua colle pompe a fuoco, e di rimetterli a fiotto rinnondando dell' acqua stessa esso bacino. A questo si possono aggiungere i tanti telaj sì diversi per forma, per meccanismo, e per iscopo inventati dal Vaucansone per meglio, e più speditamente ultimare la tessitura di varie stoffe. In Inghilterra s' inventò dapprima l' arte d' intonacare all' esterno, e foderare i legni, e vascelli con lastre, o lamine di rame, per farli più lindi sdrucciolare per l' acque marine. Dice poi il Cari nella sua storia della Gran Brettagna, stampata intorno all' anno 1730, che nelle ivi fondate inglesi fabbriche di Vetraria, non meno che nelle ivi fondate cartiere, chiunque sia stato quel tale, che, recandone i processi, e i modelli delle prime da Venezia, e delle seconde dalla Francia, perfezionollevi, dice, che costoro al certo fecero un vero, e prezioso regalo alla loro nazione, essendo poco men lo stesso, che il creare, l' aver trasformato in cosa utilissima un' altra di niun uso, e valore, quali i cenci, ed i stracci, e l' erba, e la sabbia, parla quindi delle

tapulte, e baliste, ma i tanto terribili della accensibile polvere nelle mine compressa, o dentro dei tubi tonanti di bronzo, o di ferro.

La successiva invenzione di tante nuove macchine artefatte, e la loro moltiplicazione lasciarono inoperose, come già notammo, molte, è vero, braccia di lavoranti, facendo, e meglio solitamente, quanto venía dai Licenziati prima eseguito. Ma poco a bada se ne stettero, e oziosi, poichè il riparto del lavoro di un sol mestiero in molti mestieri, gli accresciuti Capitali in mano di noi Europei, che un tal riparto, a poterli smaltire, quasi necessario rendea, i novi artifiziali bisogni, nati dalla brama di nuove delizie, da non potersi conseguir altrimenti, che per via di un tal genere di smaltimento, aprirono altre benefiche officine a codesti operaj, al lavoro de' quali erasi già surrogato quello delle macchine fabbrili, e segnatamente nelle affollate di popolo Città Capitali.

---

perfette fabbriche inglesi d'ogni stromento d'acciajo. Vedi Storia del Commercio della Gran Brettagna del Cari tradotta dall'Inglese in Italiano dal Genovesi, vol. 1.°, e cap. 7, 8, 9, 10, pag. 125, sino a pag. 228.

Riserbandoci a parlare delle macchine, e invenzioni in riguardo dell'arti belle, od imitative, o del disegno, ove cadrà meglio il trattarne, accenneremo qui solamente quella della dipintura all'encausto, o colla cera punica, già adoperata dagli Antichi ai tempi di Augusto, e poi indovinata, e rimessa in opera a un tempo medesimo in Italia dal Medico Majo, e in Francia dal Conte di Caylus; rimando pell'istesso motivo anche altrove il parlare dell'arte tutta Italiana dei Mosaici, e dei Mosaicisti moderni, la quale supera d'assai quella che aveano gli antichi Mosaicisti Greci, o Romani.

Conciossiacchè forse s' ingannano a partito coloro, che qualificano d'Idrocefalía d'uno Stato una sua capitale popolatissima, la quale tengono, che ingrossandone il capo, ne disecchi le membra, cioè le provincie, ma anzi a me pare (ad onta del paragone, che calzante, sarebbe, se vero fosse) tutto il contrario. Vero è, che, dove si scorgono queste gran capitali Città, sembra, che le provincie non lavorano, e non travagliano, che per le anzidette, ma non parrà più così, se si consideri, che queste Provincie importano in casa loro dalla dominante, per quello che introducono entro di questa, o ne esportano, oltre il denaro, le mille cose in merci ordinarie, che lor mancherebbero, e ciò, che più alle medesime, e a tutte le nazioni giova, il vigore e la lena, ed il solletico ne traggono; anzi ogni motivo; interesse, e ogni spinta al lavorare; il che già non avrebbono avuto, se loro non veniva aperto, a così dire, un banco inesauribile, dal quale così ogni derrata, come ogni manifattura si accoglie, si paga e in numerario si sconta, che sparsovi vivifica le Città minori, e queste alla lor volta vivificano ogni angolo di contado, e massimamente, se ne' distretti più fuori di strada, o montuosi vi stieno manifatture di gran costo, o vi si lavori nello scavarvi miniere metalliche.

Forse, se la Spagna, in vece di tante sue Città piccole, avesse a Capitale una Londra, o almeno un Parigi, goderebbe più celere, e maggior la circolazione del denaro, e una più grande, e laboriosa popolazio-

ne, e chi non sa, che nell' Imperio Cinese, il quale ferve ed esonda di abitatori, non si trova di terreno non coltivato neppur un palmo, nè un ruscello, o un padule, il quale dentro di uno, o più canali inalveato non venga, chi non sa ad un tempo, che nella sua Capitale Pechino si contano allo incirca tre millioni di Abitatori, e in tutto l' Imperio Cinese, senza comprendervi la Cinese Tartaria, intorno a 333000,000 ? (7).

S' è vero quanto c'en narra il Sig.r TRAUNTON Inglese, che seguì alla Cina il Lord Macarthnei imbasciatore colà di S. M. Brittannica, ond' io non fò conto veruno o dò retta alle grandi declamazioni che si fanno dagli uni, e si ripetono dagli altri contro le Capitali siffatte, le quali si dicono voragini, dentro cui vanno a si perdere, e a seppellirsi le Popolazioni delle Provincie, e delle Campagne, il che forse non per altro si dice motivo, se non perchè tuttocciò, che quest' ultime somministrano alla Capitale è patente, e visibile, laddove quanto poi le medesime da quella ricevono, diramandosi a più larghi spazj, meno apparisce, e si scorge; laonde questa controversia mi è avviso ridursi all' antica questione tra lo stomaco, e le membra, e che al modo medesimo sciogliersi debba, e comporre.

---

(7) Vedi Voyage de l'Intérieur de la Chine et Tartarie par Lord Macarthnei an 1793 et 1794, traduit de l'Anglois par J. Castera vol. 3.eme, chap. 15.eme, pages 177, 178, et voyez même ouvrage, planche de la Population de la Chine sans y comprendre la Tartarie, ou tableau de ladite comprenant celle de chaque Province: vol. 5.eme du voyage. Pag. 41.

Finquì basti aver detto delle macchine fabbrili, o meccaniche, che l' industria compose, o inventò, fomite e incentivo della quale è negli uomini, sotto l' Egida della libertà civile, la speranza d' acquistare, e la sicurezza di non perdere le proprietà dei beni col sudore, o colle felici specolazioni acquistati, e la dolce lusinga di legalmente trasmetterli, quando che sia, ai figliuoli. Molti vizj politici possono far argine all' ampliamento dell' industria, ed al corso. Ma nel politico generale moderno sistema de' Governi, due giurati inimici le si attraversano assai volte; la guerra cioè e le Finanze, le quali mai sempre incepperanno e per poco tracolleranno l' industria, vulnerando ad ogni piè sospinto più o meno le proprietà; sebbene, a dir vero, nei nostri governi, ove schiavitù stabile già più non s' ammette, ha sempre nondimeno l' industria, comunque oppressa alcun tempo, una spinta per ricuperarsi, e risorgere in vista delle proprietà, le quali la civile libertà lasciale i mezzi e la balía di andar riacquistando; dal che si può spiegare il divario, che osservasi correre tra l' industria de' tempi antichi, e de' moderni. E infatti qual' era il fine, quale l' intenzione di quel peculio, che in profitto loro lasciavasi agli schiavi, se non che d' impegnargli a farsi destri, e industriosi? Se stati non vi fossero nè peculj, nè liberti addestrati a lavori, e mestieri, l' industria presso tutti gli antichi, non sarebbe tra di loro progredita più avanti, di quello che era ella nella ruvida repub-

blica di Licurgo, nella quale non consta, o apparisce, che si ammettessero giammai affrancamenti, e peculj; in somma l' uom privato anela ad aversi disponibili le sue proprietà, e queste quelle sono pur' anco, che opulenti ed agiate rendono le nazioni, non mai le sole meramente necessarie al cotidiano loro sostentamento, ma questo soprappiù disponibile non s' acquista, no, colla sola agricoltura anche accurata, e sagace, ma sì per via d' industria, d' arti, e manifatture.

Perciò è, che un celebre Economista (8) insiste ad inculcar saviamente il seguente ricordo, cioè che ogni nazione, o ogni proprietario di questa, guardi il lavoro campestre, e i mestieri, non già col solo occhio di economo, e in tal guisa gli tratti, professi, od eserciti, ma bensì e più ancora con quello di mercante; perocchè quando l' agricoltura e le manifatture si dirigano dal solo occhio di Economo, nessuno si studierà di ritrarre un profitto, che il bastevole oltrepassi ed il bisognevole suo, e della famiglia, e addivveranne quindi, che del soverchio non mai nella nazione ne avanzi, e si trovi di poi per permutarlo o fuori mandarne, laonde la sua forza non sarà mai tanta per essere, da poter ella i suoi capitali accrescere o raggirarli. Se un contadino mira l' agricoltura coll' occhio solo di Economo, non si darà briga di ricogliere più di grano,

(8) M. Forbonais, o Fortney, Elémens de Commerce.

oglio, vino, lino, lana, animali ec., di ciò, che basti a se, a sua moglie, alla figliuolanza, e ai pesi pubblici, ch'ei porta; a mantenersi adunque ogni sua cura limiterà, nè si darà alcun pensiero d' arricchire, ma s' egli quello che fa, o vuol fare con occhio di mercante riguardi, s' ingegnerà d' aver del soverchio alla sua domestica manutenzione, e questo suo soverchio, diventerà quello della nazione eziandio, e darà moto, e vigore, al Commercio, e a tutti i capi dell' industria, i quali capi poi saranno quelli, che a moltiplico, e a dovizia, a farnela concorreranno per mille canali agiata, e opulenta.

Ora affinchè la nazione miri l'industria, e i mestieri, e le agricolazioni con l'occhio avido di mercante, uopo è mostrargliene, e fargliene assaporare l' utilità, e i vantaggj, retribuendo, a chi più produce premj, ed onori, rendendo, quanto più si può, sciolti d' ogni impaccio l' interno, e l' esterno commercio, e più persone animando a scrivere di agricoltura, di commercio, e di meccanica pratica, e di arti. Il Governo per altro di questa nazione, le interessate, e scarse mire aver non dee, e per lo più egoistiche de' mercadanti, ma quelle più estese, universali, e munifiche additateli dalla pubblica prosperità, ed abbondanza, epperò non dee dar ascolto ai progettisti in tal conto, e ai suggerimenti dei negozianti, e manifattori.

Legge saggia ella è sempre il proibire l' estrazione delle materie, che manufatturare si possono in patria,

perchè la nazione che le vi va lavorando ella, guadagnavi la mano d' opera, la quale può fruttare il sei, il dieci, e talvolta il cento per uno. Un rotolo di lana, di canapa, o di seta lavorato divien panno, tela, pizzo, o merletto, damasco, e ne è sostenuta una famiglia come materia prima, e molte altre ne sostiene, come manifattura; ma non può savia legge quella riputarsi, che l'esportazione proibisce delle biade, e degli animali, che non possono farsi moltiplicare senza estrarne. Imperciocchè quando l' esportazione se ne vieti, chi più vorrà averne del soverchio, o nodrirne? Quindi è che di tutte quelle cose, delle quali chi lavora, non s' ingegna, nè si cura di averne del soverchio a' suoi bisogni, spesso addivien carestia. Questo soverchio solo aumenta i generi, e il soverchio dei privati diviene, e confla quello dello Stato (9), e la di loro particolare compone in ultima analisi la pubblica cornucopia. Ma quasi senza avvedermene, trattando qui dell' industria, e delle manifatture, venni alcun poco a delibare già l' articolo del Commercio, loro presso che sempre indivisibil compagno; per il che prima di por fine a quest' articolo, e a quello passare, additerò ciò, che suole le anzidette e i loro professori, o inventori rattenere dal pog-

---

(9) Preso in questo senso, dice il vero il Voltaire nella sua pittura del Mondain ne' versi che seguono

Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un et l'autre Hémisphère.

giarvi più avanti, e così poi di corsa, oltre l' anzi dettone, ritoccherò le epoche dei progressi dell' industria, e dell' arti.

Ogni ostacolo, che alla perfettibilità dell' arti in genere frapponesi, è morale, o fisico, gli ostacoli morali, le preoccupazioni di giudizio sono eglino, il praticismo che opera, e non riflette; la paura di arrischiarsi a cose non più tentate, e tutti quelli inconvenienti, che tengono dietro alle imprese inusitate, e nuove. Le fisiche difficoltà poi s' affacciano nel transito, che fa l' inventore dal suo divisamento, tuttocchè in sua mente ordinato a pennello, all' esecuzione, che già sta per farne; ad esso assai volte neppur vien dubbio di dovervi incontrare ostacolo alcuno, anzi, cred' egli che alcun non ve n' esista; e si persuade, che se li venga fatto una volta il suo di effettuare concetto, terminate fien le sue pene, e che tosto sarà per raccorne il frutto contemplato, e sperato, ma lo spiacevole disinganno trappoco lo assale, e ricredersi nel fa; perchè l' invidia, e l' ignoranza che abborrono tutto quello, che vanta novità, e la condizione spesso de' tempi, fanno per lo più, che l' inventore innovante scontento sen muoja, prima di aver udito, non che acclamarsi, ma approvarsi il suo ritrovamento; ed ecco gli ostacoli, e i motivi in parte, che dal mille al mille seicento fecero camminare a passo sì lento i progressi, come delle scienze, e delle bell' arti, così quelli ancora delle manifatture.

In un libro poco cognito per mio avviso, se al merito suo si confronti, il cui titolo è l'economia animale del dottore Quesnai caposetta degli ultimi economisti di Francia, si osserva, che albergano tre vite nell' uomo diverse, la vegetabile, che egli ha al par delle piante, l' animalesca, o sensitiva, se vuolsi, che al pari ha dei Bruti, e l' intellettiva finalmente, la quale è la propria esclusivamente di lui.

Ora questa ultima coll'erudirlo a ben pensare, e a riflettere, nel porta insensibilmente a saper fare il suo pro dell' arte due vite, in se, e fuori di se, quando gli avvenimenti, che si avvicendano, gli sieno a ciò conseguire propizj.

Toccò, come s' è già detto altrove, una tal' epoca avventurosa al genere umano Europeo alla seconda metà del secolo decimoquinto. Nè si può negare che non ispuntasse l' aurora di epoca sì bella, e non rifulgesse dapprima in Italia per conto eziandio delle mecanich' arti, e mestieri, e che di questi albori non ne venissero trappoco alcuni da quest' Italia riverberati in Germania, ed in Fiandra, contrade, nelle quali a que' tempi, meno forse si cicalava di libertà civile, o si tumultuava per averlavi, ma assai più in realtà se ne avea, già libere essendovi le comunità, o città, e gelosissime, e tenaci degli impetratisi, od estorti privilegj, e diritti; fralle centrali germaniche in allora primeggiò Norimberga pe' suoi lavori in legno, e in argento d'ogni maniera, e disegno; e dopo di questa Augusta, Fran-

coforte, Argentina, le Anseatiche al mare Baltico, o al Boreale adjacenti, o quasi, quali Amburgo, Maddeburgo, Lubecca, e Danzica fin d'allora già commercianti, e libere, e a comune reggentisi, non al certo di manifatture mancavano; anche prima della metà del Quattrocento; ma contemporaneamente, e nel bollore istesso delle fazioni accanite, che la straziavano l'Italia primeggiava, e Firenze fioría per manifatture di stoffe orofiorate, che così le nominano gli Scrittori di allora, e con lei gareggiavano Pisa, Amalfi, Lucca e Vinegia, i cui nitidi cristalli, e le variate, come pur nomavansi galanterie, avean grido di uniche al Mondo.

Gante, o Guzzante e Brusselle nelle Fiandre, ma più di tutte Anguersa (9) avean voce già d'ingegnosissime nei lavori di teleríe, ricami, arazzi, broccati, pizzi o merletti, l'Italia per altro nelle arti belle del disegno od imitatrici, che vogliam dirle, ogn'altra contrada come vedremo poi in altro capo, ecclissava, e ciò allo apparire di quel secolo notato qui sopra, che corse dal 1450, al 1550, nel quale tutto quello che di inaspettato, e di non mai veduto in pria, che vedemmo seguire, accellerò così delle scienze specolative, e letterarie il miglioramento, come dell'arti meccaniche, e in parte quello della politica economía, e del commercio, già aperto, e vigente per tutto quasi, e per così dire, il permeabile Mondo.

Tutti questi avvenimenti divennero altrettanti lumi-

(9) Antwerpen suona in Italiano contro il Mare.

nosi fanali, il cui aggregato fia, che per lunghe stagioni destino la curiosità nostra, e l' ammirazione, e di noi tanto più, i quali in questo secolo viviamo, possiamo assai meglio, che possibile fosse nei due ultimi scorsi, annoverarne ad una ad una le pratiche conseguenze, e gli effetti valutarne, pe' quali ogni cosa sembra aver vestito un' aspetto diverso nel morale, e nel fisico mondo, il che vedemmo, e tosto vedremo nell' economico, e politico aver grandemente influito eziandio.

Che se poi vogliam fermare un momento lo sguardo sopra le nazioni che ne' due ultimi secoli vennero a primeggiare così nell'arti meccaniche, come nell' agricoltura, veggiamo in Francia a' tempi del quarto Arrigo appunto dopo, che le lunghe guerre civili aveanvi ridotta quasi al niente la coltivazione dei terreni; veggiamo il Ministro Sulli, posta poco men che in non cale ogni altra industria, occuparsi a farvi rifiorire l' agricoltura soltanto, e riuscirvi; il che fatto, venne un cinquant' anni dopo il Ministro di Luigi 14.° Colberto con quella gran mente che avea, a crearvi, a così dir, in ogni canto, Città, o campagna le arti meccaniche, e mestieri in sì gran numero, e sì di buon gusto, che l' industria francese fruttò a quel Reame immense somme di denaro, il che in gran parte ancor dura. Vero è, che ne' tempi nostri, e sotto Luigi 15.°, e il 16.° gli economisti francesi, di cui capo era il Quesnai unito al Ministro Turgot ne' loro libri riguardarono con occhio parziale l' agricoltura, e ne

infusero un qualche fanatismo nella nazione, onde viste formarvisi furono d' ogni canto le accademie, ovvero società agronomiche, cosicchè tra i due studj venne rimesso un certo equilibrio.

Questo, direi, alternante mecenatismo in Francia ora dell' agricoltura, ora dell' arti meccaniche, non si scorge mai aver in Inghilterra alternato, ora in favore dell' une, or dell' altre, ma ciò non pertanto non v' è suolo oggidì così bene, e sì variamente coltivato qual lo è l' Inglese, il che si ripete da que' savi regolamenti del suo parlamento, l' influenza de' quali fu fausta per lo più e benefica, non v' è altresì perciò altra contrada attualmente, la quale per finitissime, e rare manifatture possa rivaleggiare colle inglesi, perchè il lucroso estesissimo, non men che oculato commercio, di questa navigatrice industriosa nazione, ne fa lo smercio facilmente ad una velata su di tutte le spiaggie, e i paesi del globo terraqueo; ed eccoci al punto di dover accennar brevemente, in riguardo delle sorti di questo universale Commercio, quel tanto che ancora relativamente a questo articolo terzo della politica economía, rimanci da favellare, e da scrivere, faremo ogni prova di non replicare il già detto; ma interzate naturalmente stann' esse cotanto le materie tra di loro di questi tre articoli, che fora vana lusinga la nostra, se ci dessimo a credere di aver saputo ogni ripetizione scansare, tanto più, che il volerlo ostinatamente, ha indotti non pochi autori a giungervi malamente, o della chiarezza a discapito.

ARTICOLO TERZO.

DEL COMMERCIO.

Ali sopra di cui si regge il Commercio, come si è mostro fin' ora, sono l'agricoltura, e l'industria. Tragge egli l'esca onde alimentarsi, e la copia dalla popolazione, la quale, sebben per un lato la scemi egli alcun poco in principio, per ogni altro lato dappoi la promuove, favorisce, e asseconda. La navigazione fluviatile è il mezzo potente in ogni nazione, o paese d'ogni suo interno Commercio. La navigazione marittima poi è il potentissimo mezzo, e il veicolo d'ogni più amplo esterno Commercio. La pesca, o pei gran fiumi, o ne' mari è quella scuola, in cui s'apprendono i primi rudimenti del navigare, e delle più lontane spedizioni, e mercature marittime, come della più snella, e appropriata a mire diverse costruzioni de' legni, e navi d'ogni sorta, nel che consiste la nautica bellica, o mercantile.

Quest'arte, o scienza del navigare portata in oggi ad un grado sì alto di perfettibilità, e sì adulta, era

appo gli antichi, rimpetto all' odierna, come ognun sa, un' arte fanciulla per conto delle spedizioni longique pei mari tutti del globo, e di queste parlandosi, si sa pure, che quelle dei Fenicj, e forse quella di Salomone non si stendeano, o che appena un poco fuori del Mediterraneo al Mar Rosso. Quelle poi de' Greci aveano a' limiti loro al Mezzodì le costiere settentrionali dell' Affrica, e al Settentrione il Ponte Eusino, o Mar Nero, all' Oriente la Soría, e Palestina, e all' Occidente la Spagna, e le Erculee Colonne. Vero è, che è da credere, da quanto ci consta da alcuni vetusti diarj, e monumenti, che il Cartaginese Annone abbiasi rasentate le coste, o spiaggie occidentali dell' Affrica, e che i focesi coloni stabiliti a Marsiglia entrassero nell' Oceano, e penetrassero all' isole della Brettagna, e fino ad Albione, e all' ultima tule; vero è altresì, per conto della nautica fabbricazione, che ingegnoso intravamento era quello delle loro navi dette triremi, e de' lor liburni, a' tempi della Romana grandezza. Meccanismo di molt' uso, e ingegnosissimo al certo, che noi moderni non abbiamo ancor saputo imitare, non che indovinare, ma ciò non pertanto a fronte di noi erano meschini navigatori di lido a lido arente a terra, e poco arditi ad affrontar, e commettersi all' alto Mare.

Ne' primi secoli poi del Medio Evo quest' arte se ne stette inattiva, e stagnante, e i soli Corsari Normanni, o Danesi veggiamo intraprendere, e eseguire con dis-

perato coraggio scorrerìe su i mari, e saccheggiare qua, e colà ogni spiaggia dell' Oceano Europeo, ed entrare per avventura anche nel Mediterraneo, ma in tempi, in cui le nazioni erano sfornite di marinerìa, e tanto deboli, e sì mal governate nell'interno, da non poter neppur pensare a provvedersene d' una tal quale, almen difensiva; quindi è, che al nono secolo eglino s' inoltrarono tanto addentro nel Continente in una loro scorrerìa, che vennero ad Aquisgrana, e vi misero a sacco l' Imperiale Palagio di Lodovico Pio, ma poi sconfitti, questo boreal nembo si dileguò.

Le Crocciate, come s' è veduto, indussero maggior pratica de' Mari; e per l' esercizio del navigare; e pel confronto di quanto sen' ignorava in Europa, e che se ne sapea dai Saracini, maggior copia di lumi ne traemmo e maggior ardimento; epperò potè Marco Polo, più per terra, è vero, che per lunghe marittime vie, potè sul farsi del trecento, penetrare sino alla Cina e al Catajo, e prima ancora o poco dopo Flavio Gioja come s' è visto, avea inventata la bussola, allor detta orologio di mare, stromento, che segnò l' epoca prima d' ogni incremento possibile alle moderne navigazioni, diventando pel sussidio di essa il solcar le lontane marine, non che un esercizio lucrativo, un erudito gioco e divertimento eziandìo, perchè guardando al volgersi dell' ago magnetico, si conoscea come si dovesse dirigere del legno il timone, o voltar vela per giungere, o girar qua, o colà a piacimento, e a diporto.

Diporto erudito appunto che allettò il Principe di Portugallo Arrigo, il quale fuor d' Europa intorno a' que' tempi l' isole a gruppi situate all' Occaso fra l' Affrica, e l' Europa scoperse, e fortezze vi piantò, e banchi vi stabilì; esercizio, e diporto, che anche prima di lui aveansi con lucrò loro goduto massimamente gli Italiani di Pisa, Genova, Amalfi, Venezia, benchè, non come Arrigo, nel grande Oceano; contemporaneamente vanta la Francia un celebre suo navigatore, e commerciante detto Jacopo Cœur, e l' Italia il famoso Anconitano Ciriaco viaggiatore infaticabile, che l' amore dell' erudizione fè vago del navigare, vieppiù, che il guadagno.

Ad aprirne tuttavia l' amplissimo campo, onde potessimo appieno ricavare il massimo possibile profitto dall' ago magnetico, forza era, che quest' ago, il polo indiziante, il modo ci agevolasse di aver scoperte nuove Isole, nuovi Continenti, insomma nuovi mondi, e pare che lento siane stato a ultimarsi l' effetto compiuto, dappoichè lo spirito umano intorno a trecent' anni frammise tra il ritrovamento della bussola, e la scoperta delle doppie Indie, la quale alla fin fine fu fatta sul terminare del secolo 15.°, e caldamente reiterata, proseguita, e non mai intermessa dappoi dai Gama, dai Colombi, dai Cortesi, Pizarri, Almagri, Magellani, Drac Inglese, e dai due Cabotti (1) e dal Cademosto

(1) Giovanni, e poi Sebastiano Cabotti, padre, e figlio scoprirono in America le già Colonie inglesi.

Viniziani, e da cent' altri, dopo de' quali rinomati scopritori di terre incognite, si erudirono nelle guerre navali, e in ogni parte della nuova e più complicata marinería i valenti capi-squadra ed ammiraglj, che già la storia del Cinquecento, e più quella del Seicento ci esaltano; i primi ch'ebber fama di prodi ammiraglj furono Andrea Doria Genovese, e il Turco, nativo di Francia per altro, (2). Ariadeno, detto Mustafa Barbarossa, e il suo successore Dragutte, morti i quali, la marinería Turchesca non parve più aver merito di esser lodata a fronte di quella delle Cristiane navigatrici nazioni, ove comparvero alla fila a capi di armate ben corredate e possenti gli Ruiter ed i Tromp Olandesi, gli Bonnivet e successivamente li Lagarda, li Vivonna, gli Estrea, li Torvilla e Gio. Bart. Francesi, e fra molti altri nei tempi più a noi vicini, il Russel, l' Anson, ed il Cook, ed il Rodnei Inglesi (3).

(2) Il s'appellait le chevalier Authon, il était de la maison d'Authon établie depuis un tems immémorial en Saintonge, et regardée comme très-illustre. — Si vegga poi nella sua vita, che qui sotto si cita le sue avventure, e come nell'anno 1501, regnando in Francia Lodovico 12.mo, egli andasse in Turchia, e fattosi Musulmano, diventasse il primo Ammiraglio dell'armate Ottomane. Vies des plus célèbres Marins, vol. 1.er, vie de Barberousse pag. 25, 26, et suivantes.

(3) E fra questi si hanno da annoverare Hauckins, il primo, che il traffico facesse, o la tratta de' Negri alle costiere della Guinea, ed inalberasse nell' Indie Occidentali la Bandiera Brittannica. Forbisher, che cercò un transito di colà alle Orientali verso il Nord, che però non potè scoprire, ma almeno in parte l' America Settentrionale discoperse, Davis, il quale si addentrò nelle strette del Mar Boreale, e nel golfo che il suo nome ritengono, e il Cavendisch, che, dopo il famoso Drac, fè il giro del Mondo.

E in fatti a qual dura scuola non dee soggiacere, e quali moltiplici perizie non debbe acquistare quel tale individuo, che a diventare anela egregio navigatore, ed ammiraglio (a cui i francesi appongono per eccellenza nell' arte il titolo di *Marin*) dappoichè nella società professione non havvi, la quale in maggior copia richiegga le doti diverse naturali o acquisite di animo o di corpo al pari di questa. Qui non basta, anzi poco monta, l' essere oriundo d'illustre schiatta, se tale non vi si accoppi, e sì robusta e ferrea complessione, la quale nel renda forte, e di sostenere capace il subito passaggio di uno in altro clima, ed austero di vita e frugale a segno, che famigliarmente ei si adatti alla più stretta sobrietà, e a quelle privazioni, che più affliggono i sensi. Ha egli da avere un carattere accostevole e versatile, il quale senza sforzo alcuno o ripugnanza mostrare, a vivere si pieghi con uomini, i cui costumi sono dissomigliantissimi; a comandare, e ad obbedire con pari alacrità, e con pari zelo a scorrere senza un ribrezzo le marine tutte del globo, a far per la patria tutti gli uffizj che a lei giovi imporle, ossia coll' assalir l' inimico anche poderosissimo, che fece alla sua nazione insulto, oppur col solo convogliarne le squadre mercantili, che lei arricchiscono; debb' egli accoppiare all'intrepidità dell' animo, cui nulla è, che smuova, e alla fermezza, che a vista de' pericoli presenti, e spesso inevitabili, quel tale sguardo d' uom sommo, che il tutto adocchia, e a cui nulla sfugge, e

nulla sgomenta. A tutto questo il siffatto navigatore ha da congiungere una farraggine di cognizioni, poche volte rinvenibili in un istesso soggetto insieme riunite e raccolte; ha da essere il più perito, ed il primo Remigante, o nocchiero, occorrendo, del proprio vascello, e il primo piloto, come anche a un bel bisogno il più aitante ed esperto mozzo di quello. Tutti i mari, tutte dell' universo le spiaggie ha da conoscer egli. Il mare è l' elemento suo vero, ed il campo, il quale fino dalla puerizia, debbe per ogni verso aver risolcato più volte, o non dirsi uomo di mare e prode navigatore, comunque egli siasi buono matematico; imperocchè dato ancora ch' ei sapesse a meraviglia la teorica d' ogni spezie di navigazioni e di nautiche, più assai gli giova la pratica saperne costante, usuale, giornaliera, stantecchè senza di questa non è navigatore, e maestro » Non si sa ciò, che il mare si voglia, » diceano gli antichi; Assioma vero letteralmente; nulla può essere assommigliato all' incostanza dell' Oceano, e coloro, che in tutta la vita d' ogni canto, e per ogni vento corso ne l' hanno e riveleggiato, sudano tuttora, quando vien caso di reprimerne i rinascenti capriccj.

Mi condoni il lettore la digressione, almeno apparente, inchiusa in questo ritratto pennellegiatosi dell' ottimo naval Comandante, di cui parecchi sommi uomini di mare ce n' hanno in essi loro effigiato l' originale, giacchè, a dir vero, furono questi uomini insigni coloro, che l' arte del navigare corredando di nuo-

vi stromenti; e a mille cimenti inauditi frallo strepito e il fumo, tra l' acqua e il fuoco, e in mezzo alle tempeste; all' orlo delle voraggini, incontro delle sfibranti bonaccie, e le folgori andando e avventurandosi, insegnarono poi a noi loro posteri sino a qual segno possano le nazioni valersi di questo infido elemento, e domatolo, ai loro disegni farselo quindi non contrastante, ma docile e ligio. A un siffatto riguardo i disegni, e le mire delle nazioni, e dell' uomo, tutti s' aggirano intorno ad un comodo ricambio di ciò, che più del bisogno abondi in un paese, con un altro paese, che ne patisca, e n' abbia diffalta e penuria; or dunque mostrerem brevemente, come già resasi più facile la navigazione fra gli Europei, siassene prevalso l' universale commercio per mille lumi, che ne ritrasse, e le molte e nuove specolazioni, che di poter fare venne in punto, e di poter eseguire a suoi vantaggj, ma prima qui una notizia, premetteremo delle parti, che questo commercio compongono, e non trasanderemo di far che s' osservi, quanto in tal materia, siccome siam soliti, v' entri di storico.

Il Commercio in generale viensi a comporre di otto capi, o, a così dire diramasi in otto rami più spiccati, ed apparescenti, cioè, 1.° Agricoltura; 2.° Manifatture; 3.° Arti liberali; 4.° Pesca; 5.° Navigazione; 6.° Colonie; 7.° Assicuranze; 8.° Cambio. Di questi otto rami il provento non è pari, ed uguale, ma pregievoli parimente ne sono i frutti. Il commercio, od

ogni sua operazione suolsi definire generalmente essere l' interna circolazione delle merci, o derrate d' un paese, e delle sue Colonie; l' esporto del superfluo loro, e l' importazione delle derrate, e merci forestiere, o per consumarlevi, ovvero per trasportarle, e farle uscire con guadagno al di fuori. Quel soprappiù che fatto il compenso degli esporti, ed importi durante un certo spazio di tempo rimane, costituisce ciò, che bilancia del commercio si appella, e scontasi mai sempre, e si riceve in contanti; imperocchè il baratto, o la permuta di merci con i metalli, i quali questa bilancia rappresentano, inevitabile diventa, ogni qualvoltachè altro equivalente da offerire, o da dare in vece non s'abbia. Saper fare il commercio cioè, o saperlo dirigere, e condurre, arti sono affatto distinte; per ben a dovere dirigerlo, e regolarlo fa mestiero d' intendere, come si debba condurre, ma per farlo a proprio lucro, basta sapere, come si va facendo. La scienza del negoziante non altra essendo, se non quella dei minuti traffichi, e conteggi, cioè dei particolari, ai quali attende; laddove quella del politico, quella è poi di scorgere quali vantaggj pubblici ricavare potrannosi dalla somma o dal complesso di tutti i particolari suddetti.

Ciò basti aver accennato della materia del commercio e de' cardini, sopra de' quali egli volge, e sostiensi; ora soffermeremci alcun poco a riflettere appo l' istoria, intorno a questo ottavo ramo aggiuntosi ultimamente

e più tardi al commercio, il quale ramo fu visto sbocciare nel politico bujo de' tempi feudali, cioè quello delle lettere di cambio, dette cambiali.

Già alcuni decenni prima, che si formasse l' Ansa teutonica circa al 1206, il cui centro in Germania venne ad essere la Città di Brema al Baltico, lega od *Anza*, che poi ne estese l' uso, e rettificonne la norma, e lo smercio in tutta la commerciante Europa, già prima, dico, queste cambiali erano state immaginate e poste in giro dagli Ebrei, a riscatto talora della lor vita e persona, e a scampo mai sempre de' loro capitali pecuniarj o mercantili; imperciocchè in que' tempi sciaurati, ne' quali il traffico era fiacco, rotto o impedito, quasi di uno in altro contado, gli individui di questo popolo errante, rigurgitato di Asia in Europa, eran' essi, poco meno, che i soli, i quali per un loro modico beneficio conducessero le faccende della mercatura in qualità di sensali, di rivenditori, e di rigattieri, come pur fanno oggidì; e siccome il basso popolo in allora altro non udía, che vociferar di Crocciate, e che avventare maledizioni contro degli Giudei stanziati in Cristianità, o contro i paesi dell'antica Giudea, e siccome non men, che la plebe, non ignoravano i Grandi Signori, che somme non ispregievoli in denaro aveansi in serbo costoro raccolte col sudor loro, la loro industria, parsimonia, e grettezza, perciò, sì gli uni che gli altri, in ciò consentendo, gli angariavano in ogni contrada, e gli perseguitavano a morte

(il che fare in quella stagione non portava biasimo alcuno) finchè ogni capitale ne avessero spremuto.

La vessazione in tutti i casi, gli emergenti, e i paesi sempre gli ingegni aguzzò; ed opera fu di questa, che gli malamente ed a torto sbattuti Giudei s' imbattessero in questa invenzione delle cambiali per mettere i loro tanto ricerchi peculj dai grandi, e dai piccoli in sicuro ed in salvo.

Con un pezzo di carta adunque scritta, il quale spedivano a un qualche lor corrispondente, che aveano in altro dominio, sottraevanli agli artigli, e alla cupidigia rapace de' loro fierissimi persecutori, cedendo i crediti, che teneano nell' Estero ad altra persona, e per un altro pezzo di carta scifferato con certe formole, acquistavansi i crediti in compenso, o gli averi, che la suddetta persona tenea nel luogo domiciliare del cambialista corrispondente; il che essendo dispersi essi Ebrei in tutti i paesi, era poi facil cosa, e speditiva l' ultimare i contratti consimili, e tali opportune girate e permutè; e tanto più facili, comodi, frequenti, e usuali divennero sull' esempio degli Ebrei li contratti cotali, tostocchè più accalorito ed estesosi a mille doppj da tutti i canti il commercio, tutti i negozianti di un paese alla lor volta trovaronsi ad un tempo istesso e a vicenda debitori per una parte, e creditori per l'altra, gli uni degli altri; dal che coloro tra de' medesimi, la cui primaria occupazione fosse lo spedire cambiali nell' Estero, ovvero scontarne, furono detti ban-

chieri; occupazione lucrosissima la siffatta divenne così per colui che spedía le cambiali, come per quell' altro, che poi le accettava, e pagava guadagnando eglino entrambi la spesa, e pericolo, che il trasporto di merci oppur del denaro eccedente gli sconti, recar loro dovea.

Ed è qui da notarsi abbondantemente ciò, che non v' ha per altro alcun mercadantuccio che ignori, vale a dire, che in questi cambj intervengono sempre tre individui, e due luoghi o paesi, gli individui son' essi l' accompratore della cambiale, il venditore della medesima, e finalmente quegli che ha da pagarla; i luoghi sono il primo dove si compera, il secondo dove si paga questa lettera. Questi due luoghi sono essenziali al cambio, altrimenti non è cambio, ma truffa, la cambiale dicesi *tratta* dalla parte di colui, che la vende, e dicesi *rimessa* dalla parte del corrispondente che deve pagarla (4). Ad aver ben saputo questo praticismo dell' arte, voglionsi ben conoscere tutte le monete dei paesi, che tengono pratiche di commercio insieme, e ciò non pure, ma perchè avviene, che le monete, o la monetazione assai spesso si muti qua, o colà, ovver si rinnovi, stà in acconcio, che si abbia contezza, così delle vecchie, come delle recenti per farne ragguaglio; inoltre, facendosi per ogni dove

(4) Genovesi lezioni di economía civile. Vol. 5.°, cap. 11.°, pag. 142, sino a 155.

in Europa i cambj, i computi, e le riduzioni in monete ideali, è da badare a due pareggiamenti, a quello da farsi colle ideali, e all' altro colle monete coniate ed in corso. Cambio non può correre tra due piazze, tra cui non siavi commercio reciproco, cioè reciprocità di crediti, e debiti; in quella delle due, dove superino questi ultimi i primi, penderà a suo disfavore, ciò, che si nomina Bilancia del Commercio, e in quella delle due, ove i primi, cioè i crediti, superin gli ultimi, cioè i debiti di questa, in suo favore penderà; tanto giovaci aver detto del cambio, e delle cambiali per ricercare o per far ben capire al lettore, che l'indole del cambio siffatto ad altro non tende che a procacciare un perpetuo girante baratto per parte del Cambista di debitori, e di creditori, di crediti, e debiti (5).

Non v' ha dubbio, che l' esercizio di queste girate celeri e perpetue, prova e suppone esistere nelle nazioni il lusso, cioè quell' uso delle richezze commendato, come indizio di opulenza da alcuni, e maledetto da moltri altri, e abominato. Su di questi opposti, e forse

(5) On peut étendre la balance du commerce, ou le calcul sur la même de nation à nation jusqu'aux sciences. Les hommes ont besoin d' instruction et d'amusement. Toute nation obligée d'avoir recours à une autre pour se les procurer, est appauvrie de cette dépense, qui tourne toute entière au profit de la nation qui les procure, et qui par là, la tient dans sa dépendance. Fortbonais ou Fortney éléments de commerce. Vol. 1.er, chap. 1.er, pag. 58.

esagerati giudizj, ecco ciò, che qui ci piace di esporre, trattandosi delle nazioni Europee già incivilite al grado, che le miriamo, essersi alzate.

Chiaramente apparisce, che le ricchezze convenzionali accumulandosi del continuo in un qualche paese, i bisogni dell' opinione in desso più numerosi farannosi, e in ragione che questi bisogni stessi moltiplicarvi potranno i modi di occuparsi, e i generi diversi di lavoro; e così accadendo il popolo in complesso saranne più fortunato, e i conjugii più frequenti e fecondi, e gli Esteri, ai quali nel loro paese fallirà, anche col desiderio di poter lavorare, ogni guisa di sostentarvisi, accorreranno in calca ed a gara ad abitare questo, che può somministrargliene mille. Mi è avviso del lusso, che si potría definire, per quanto far si possa con precisione maggiore, come segue, cioè » quell' uso, che gli uomini fanno della facoltà ch' hann' essi di vivere agiatamente mediante l' altrui lavoro; » conciossiacchè ovunque disuguaglianza tra i cittadini si scorga, e vi sia, l' ordine, e l' andamento naturale delle cose vogliono altresì, che la disuguaglianza vi campeggi, e si osservi dell' opinione, e che questa cresca in ragione del crescere di quella. Coloro che tengono, ma in minor grado poi, la facoltà di trattarsi e di vivere agiatamente, tacciano di superfluo, e di lusso, l' uso (che dicono abuso) che altri, godendo di più cospicua fortuna ne fanno; se codesti censori del lusso, non altro a questa voce significato apponessero, fuor quello

in genere d' un dispendio superfluo od inutile, chiaro è che del cotale principio conseguenza necessaria sarebbe quella di richiamar gli uomini all' eguaglianza d' opinione, e insieme, e ad un' ora all' eguaglianza effettiva e reale, il che è non sol' impossibile, ma fuor di natura.

Il siffatto principio dei censori del lusso, incomponibile fia ognora per essere colle umane passioni, ed anche con quella certa emulazione, la quale è il mantice, e l' anima della società. Nè mi sfugge, che questa emulazione istessa ha pur anco in suo oggetto l' uguaglianza d' opinione; ma i gradi decrescenti e diversi dell' ineguaglianza effettiva e reale, e le differenze, che nell' altrui industria s' incontrano, attraversansi, qual perpetuo irremovibile ostacolo, alla efficacia, e al buon' esito delle pretensioni consimili: epperò il legislatore, il quale al certo, non ha quindi da temer nulla contro dell' ordine pubblico, non può far cosa, che sia più prudenziale di questa, cioè di porre a tutti i cittadini generalmente innante tal' esca o larva illusoria, la quale lor davanti sempre fuggendo, e scostandosi, altro non opera in dessi, se non che di vieppiù solleticarne le brame. Gli inconvenienti del lusso in se stessi di poco rilievo, non iscemano gran fatto i vantaggj, che traesi dietro a compagni. Uopo è per altro, che il lusso abbia a base e sostegno un commercio ampio e grande, or se tal' egli fia, addiverranne, che gli uomini sempre più mansuefaccia, che

più officiosi e cortesi gli renda, che ilari, che l'immaginativa ne svegli, e che più compiute cognizioni loro schiuda ogni via di raggiungere; ma qualunque sorta di lusso, lo cui principio non s'abbia in base il commercio e in sussidio, addirittura, direilo distruttivo, issofatto e rovinoso.

Imperciocchè, se frutto opimo del commercio (il quantitativo dei segni del numerario, intendo, o del denaro) si vedesse in una nazione cresciuto cotanto a dismisura, che ne avvenisse, che le derrate in quella fossero incarite di troppo per gli accompratori forestieri, fora il commercio con i medesimi in allora ridotto a sole permute, e se poi quella nazione fosse da tanto da bastarsi a se stessa, nullo in lei avventurata il suo commercio al di fuori sarebbe, non più perentro di lei la circolazione omai del denaro, o de' segni di questo, sarebbe per aumentarvisi, ma non sentirebbe incomodo alcuno, o difetto, o indebolimento, avvegnacchè a poco a poco, e per una serie di gradi insensibili avrebbero cessato, come prima, d'entrarvi, e al postutto già fin d'allora quello Stato in se rinchiuderebbe, quanti in numero uomini nudrire potrebbe nell'ambito suo, e contenerne; le ricchezze del medesimo in metalli operate, in gemme preziose e in diamanti, e in altre rare e peregrine cose di gran lunga a superare verrebber' elleno, e quasi in infinito, le sue pecuniarie ricchezze, e in tal computo, non annoverando eziandio il valsente degli altri mobili più usuali e comuni, colà

gli abitanti, comunque già privi d' ogni estero commercio, forano fortunatissimi per tutto quel tempo, che il loro numero starebbe proporzionato all' ambito de' loro terreni. In somma avrebbesi il legislatore la sua meta raggiunta, attesocchè la società, che tempera, ordina, e regge, vestita di tutte le doti e forze, e già ben corredata sarebbe, di cui ella fosse capace.

Ma pur troppo questo è un bel sogno, giacchè fin' ora i mortali con la dovuta e tale innocenza non vissero ancora da poter impetrare dal Cielo una pace sì universale e profonda, e una inannellata serie di prosperità sempre uniforme e costante. Flagelli tremendi d'ogni sorta lor fischian agli orecchi dintorno mai sempre, e loro pendono sul capo minacciosi, e a quando a quando piombando loro sopra, gli fanno col loro cadere avvertiti, che questi beni caduchi, de' quali hannosi fatto un loro idolo, indegni eran' eglino della lor cura e della fiducia loro e affezione; e in fatti ogni prospero corso di cose con quanto e quale discapito non soffermano le sole guerre, e talor non annientano? E queste guerre tal' ora qual modo v' ha di scansarle, o di reprimerne i danni od i mali? Un popolo ricco, epperò detto comunemente felice, si snerva negli agj che lo lusingano, e se ne gonfia e pavoneggia, mentre un' altro popolo povero di sostanze e ricco di desiderj, fatto dall'inopia gagliardo, lo assale, e vintolo, spesso si mette in sua vece a vivere fra i comodi e le lautezze, finchè tra non molte generazioni, un terzo

popolo, ultore di quel primo, nol faccia ripiombare nella miseria e negli infortunii.

Adunque il Commercio, non ostante questi morali riflessi, è di per se stesso, e senza meno un ben politico, quando principia, e cresce via via fino a che abbia generato, e fatto fiorire il lusso; e in quel mentre, che il lusso più si dilata e raffina, anzi allorchè già dà in pazzíe ed imperversa, non si vuole ancora riflettere, che cosa dolce cotanto alla lusingatane umana natura, possa giammai cangiarsi in amaro veleno; ma il disinganno aperto ci fà l'esperienza di tutti i secoli, il qual, sebben lento venga, pur vien finalmente inaspettato.

Ma che perciò! dovranno i viventi nostri contemporanei in pro de' posteri privarsi di un bene presente, e non contro la ragione; e il corso delle umane vicende, le quali, perchè appunto da prospere che sono, anzi perchè tali sono, si cangieranno in avverse, e ree tra un secolo od oltre, dovrann' eglino questo lor corso svolgere, e contrariare?

Ragionevolissime tutte, e molte obbiezioni si fanno contro il commercio ed il lusso, che se gli atterga tantosto e senza riparo, alle quali non saprei opporre altra più epilogata risposta, più acconcia, e col Genovesi più vittoriosa (6) cioè, essere tale la condizione

(6) Genovesi lezioni di economía civile. Vol. 1.°, cap. 19.°, pag. 277.

degli uomini, che potrai tu difficilmente a lungo accrescerne i beni senza non apportar loro nuovi mali. È dunque da bilanciarsi, se i primi superino questi secondi. La vita sociale, e civile ci ha privati di alcuni beni del vivere, e stato selvaggio, dati ci ha ella nuovi bisogni, e nuove cure ci ha porte, ed occupazioni, ma se i beni sono maggiori, come è piana cosa il persuadersene, ella meritar debbe sulla selvatica, dubbia ed errante, nè mai sicura, la preferenza. Lo stesso ha da dirsi perciò della vita commerciante sulla semibarbara e rozza.

I beni, che seguono la prima sono palpabili, ond' è da procurarsi di averla, ed i mali, che pur l' accompagnano non sono, se non che il risultato di quell' abuso, che ne fann' eglino gli uomini, epperò non ne sono inseparabili assolutamente. Gli uomini abusano di tuttocciò, che è buono; anzi in ragione talora della bontà che in se porta, abusano d' ogni ottima cosa; qual cosa più grande, più eccellente, e più veneranda della Religione di Cristo, eppur qual cosa vi ha, di cui siasi abusato cotanto?

È questione tuttavia pendente tra i politici, se l'indole in genere, e naturale del commercio, pugni con quella, e con le mire delle finanze (7).

(7) E da credere, che la parola Finanza venga da Fine, voce de' secoli Barbari Feudali, significante ammenda, mulcta, pena pecuniaria perchè appunto in que' secoli infelici la maggior parte dell' Erario del Principe, e de' tanti subordinati Feudatarj si riempiva di mulcte e confische, redimendovisi, anche i più atroci delitti, colla pecunia.

Il che in altro modo è quanto dire, se la pubblica prosperità pugni colla pubblica sicurezza, perchè se si volesse altrimenti interpretare l'enunciata proposizione, ciò sarebbe altrettanto, che dimandare, se i sudditi debbano fare il commercio, e aumentare le ricchezze loro e dello Stato, a benefizio, non già di loro medesimi, e dello Stato, ma a benefizio unicamente ed esclusivamente del Principe solo. Mirando alla intenzione esternata delle corti d'Europa, quale appare essere in tutte oggidì, non forse qual' esser dovrebbe, MURATORI e MONTESCHIO sembrano è vero, pendere pel sì, e affermare che cozzino e pugnino realmente, e ciò a motivo, che laddove il commercio addimanda un corso libero, e nè anche di poco aggravato, frastornato, e inceppato, le finanze sembrano volerlo all' incontro di troppo impacciare. Sopra del che stimerei doversi, se non erro, distinguere tra i divisamenti delle finanze, e quelli in pratica posti dai finanzieri; que' primi non sono, se non che diretti ad ingrandire le sode, eque, e durevoli rendite del Principe, e dello Stato, laddove le seconde non badano, che a proprj, esorbitanti, accellerati guadagni, e ad aver di presente, quanto più si può, senza punto darsi pensiero dell' avvenire; voglion queste in somma tutte accumular le ricchezze dei privati nel proprio, o nel forziere d' un Principe, mentre vorrebbero quelle frantumarle per tra di tutti poi i cittadini spartirle (8).

(8) Genovesi idem ut supra.

Ma se un governo qualunque accarezzi e anche favorisca il commercio, acciocchè de' commercianti il provento per via di complicate operazioni delle finanze (operazioni, che il potere assicura e conduce per via di violenza) dopo un fallace vizioso circuire, coli quasi per intiero ne' suoi scrigni, subdolo saranne il favore prestatoli, e indi a non molto fatale alla nazione (*a*). Caso non raro a vedersi, e visto assai volte, anzi già diventato, direilo, di politica insensata un rigiro insensatissimo, il quale, qual morbo attaccaticcio, si è trasfuso di uno in altro ne' ministerj Europei, quindi è, che se da medesimi dapprima si promovette di tutta possa il commercio per riempire ad ogni evento di guerra l' Erario, dippoi, e vuotossi l' Erario, riempiuto dai dazj sopra il commercio imposti, e si ruppero ad ogni piè sospinto le guerre, per aver nuovi pretesti di vieppiù caricarlo, ed anche perchè si sapea, dove si poteva pescare a dovizia questo denaro per sostenerle, e appagar l' ambizione; e finalmente per

---

(*a*) Dès que les richesses répandent le goût des plaisirs, la misère vend la chasteté, la paresse vend la liberté, le Prince vend la magistrature, et les magistrats vendent la justice, la Cour vend les places, et les hommes en place vendent le peuple au Prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subsides, de paix, ou d' échange. Tels sont les trafics sordides, qu' introduit l' amour des richesses dans un pays où elles sont tout, et où la vertu n' est rien. Rainal — hist. philo. et polit. des Indes, vol. 7.eme, liv. 19.eme, pag. 300 — Lascio al sagace lettore il fare l' adeguata applicazione di questo passo, dove, e a cui lo giudichi.

altrui torre que' rami che non s' avean di commercio, o le altrui possessioni e colonie; onde è che le guerre mosse in Europa da un secolo a questa parte perturbano, e involgono nel vortice loro ogni cantuccio anche da noi ignorato di questo nostro globo terraqueo; e vuolsi, che la pacifica professione di commerciante, arma, comunque da lungi, allestita, e preparatoria sia ella della futura nazional sognata gloria, benchè non lo sia per lo più veracemente, se non che dell' ambizione, e della conquistatrice inquietudine.

E in fatti una guerra, in cui entrate sieno, e implicatesi le primarie Potenze di Europa, non solo le pristine, e consuete operazioni di commercio perturba, e i rami nell' una, e nell' altra delle medesime ne sconforce, ne schianta, e ne strugge e dissecca, ma nella sua catapecchia istessa, il selvaggio di Lapponia o d' America va ad impoverire, e fa tremare anche sù i Troni d' oro gli adorati Monarchi di Delhì, d' Ispaan, e di Bisanzio; chi vende gli schiavi Negri nati nel seno adusto dell' Affrica, e le polveri d' oro, chi le cannelle, e le altre spezierie dell' Arabia, e dell' Asia, ne risente direttamente, o di rimbalzo le scosse, le peripezie, poco meno degli stessi Europei popoli, i quali vengono adoperati dai ministerj a farsi la guerra, e a combattere insieme; è però da osservarsi (e ne abbiamo le prove da più di cencinquant' anni, che già s' è fatto il commercio fra di noi fomite, a poco stà, principal delle guerre) è da osservarsi mi pare, che tanta è

moderno commercio, che quan-
nessuna delle nostre nazioni sia rego-
e intelligente, quanto pur esserlovi po-
nonostante in virtù degli di lui benefici
, pochi anni di pace universale bastano a risar-
in gran parte i mali ed i danni, che quelle guerre,
delle quali egli fornì l'alimento, e fu lo scopo e il
pretesto, arrecarono in questa regione del Mondo al
Genere Umano.

Le nazioni d'Europa guataronsi massimamente, dacchè commercianti divennero, e assai più, che per lo addietro, come inimiche, e rivali, quasi che una cospicua eredità, quale è il Commercio dell'Universo, e a suon di tromba guerriera, fossero chiamate a dividersi, o ciascuna a tutta ingojarsela. Già da secoli interi la politica loro, non in altro aggirarsi fu vista, che intorno ai mezzi di nuocersi a vicenda, di reprimersi, e a l'una a voler l'altra impoverire e tracollar trappolandola. Ad un umano Britannico Scrittore pare (son sue parole), che (9) una tal febbre incominci a rallentarsi; io vorrei, ma non me ne porterei a mallevadore, che così fosse; siccome per altro dietro i motivi, ch'egli adduce, onde provare, che pur fora interesse di tutta l'Europa, che gli si desse assolto, e ragion

(9) Biblioteca britannica anno 1795, letteratura, febbrajo, estratto da manoscritti del Dottore Bentamio o Bentham pag. 109, sino a 118.

si facesse alle politiche verità, ch' egli espone, e dimostra, non voglio fraudar il lettore di qui porgerli in complesso l' opinione dello stesso, e quali ne sieno in tal conto i riflessi, e le idee.

Pare adunque al medesimo che la febbre siffatta a rallentarsi incominci, dappoichè a contemplare si venne in un più vasto arringo, che la prolungata catena dell' industria unisce a lor reciproco benefizio tutti i popoli, e che tutti i membri dell' appalto sociale, patiscono un personale discapito ad ogni dicadimento o rovina di una delle associate nazioni; in somma, che non è possibile con i popoli commercianti l' arricchirsi, se non che al prorata delle ricchezze, o dei capitali, ch' esse hanno in casa loro, e che al postutto per una grande nazione il fonte primario, e il più certo e inesauribile, è l' interno commercio (come già altrove dimostrammo) lo forestiero non mai; laonde se questo cardinal principio del Bentamio è dimostro, cioè, che i limiti dell' industria sempre saranno segnati da quelli de' capitali, a qual pro l' agitarsi, e l' impacciarsi in tante specolate guerre, e cotanto, posciacchè più sono que' mezzi, che sì facendo, si perdono, che non gli altri mezzi, che in ciò far si procacciano? Ed a che approdano fralle nazioni le cotante lor gelosíe, se ciascuna d' esse tutto quello s' acquista ella soltanto, e non oltre, che al prorata de' proprj capitali acquistar possa e lucrare? A che le colonie rette dalla forza, ed ai monopolj soggette? Codeste imprese, che abbagliano

il volgo, non effettive o nuove creazioni son' elleno, ma non altro bensì, che l' impiego, e il rivolgimento novello della porzione di un capitale unico ed istesso, la quale per lo addietro infruttifera non era e stagnante, e un nuovo traffico, che a scapito s' introduce di un antico, e quel succhio, che per l' introduzione siffatta viensi a feltrare, ed a spingere dentro di un nuovo canale, defraudandone un' altro, fornisce un lucro o un risultato diverso sì, ma non mai un soprappiù in benefizio, e prodotto.

Oh quanto, se questo fia vero, come penderei a crederlo, oh quanto egli il Bentamio apporterebbe di sollievo ai Governi, semplificandone gli ufficj, e prosciogliendoli dalle seccature, e dal fascino dei Progettisti, i quali grandiosi sempre, e magnifici son' eglino nel porgere speranze, e additar vie non trite, onde far ricche vieppiù le nazioni, mentre termina il tutto nell' aver lor soli, e unicamente arricchiti!

Egli, non forse senza ragione, considera la politica economía, come una scienza, anzi che come un' arte, assai essendovi nella medesima da imparare, e pochissimo da operare; ed ecco com' egli le seguenti economistiche trite, e tanto agitate questioni a un dipresso risolve; che cosa adunque si ha da fare per conseguir ricchezze? Pochissimo, e nulla, anzichè molto; e che cosa si ha da fare per la popolazione? Niente; nella maggior parte de' Governi qual vi fora migliore spediente a promuovere acconcio l' accrescimento di po-

polazione, e ricchezza? Quello sarebbe di aver tutte le leggi abolito, e i regolamenti, per l' opera de' quali di aumentarle si pretende, con che per altro graduata camminasse e riguardosa l' abolizione intrapresa.

Ecco dunque a pochissimo ridottane l' arte, cioè sicurezza e libertà, qui stà tuttocciò, di cui ha d' uopo l' industria; e la richiesta d' ogni agricolazione, d' ogni manifattura, e d' ogni commercio al poter e ai Governi, non è meno moderata, o meno ragionevole al certo di quella fatta già da Diogene ad Alessandro Magno » *levati da davante al mio sole;* » non abbiam noi bisogno di grazia, non chieggiam altro, che certo e libero il nostro corso, e proprio, e privato maneggio.

Nè più vale contro l' incivilimento presentaneo l' argomento tratto dalla forza, o dal numero di quelli sciami di Barbari sbucati dal Settentrione, anzi un più assennato maturo criterio lo volge in prova diretta a favor nostro, ed in fatti appunto, perchè non aveano questi Barbari una lor sede e patria, sprovvisti eglino di tuttocciò che l' uom agglutina al suolo natío, non sapean altro invidiare, se non se quello, che non avean saputo produrre, e in cambio d' imitare, distruggeano; quel numero innumerevole di essi, che gratuitamente si volle supporre, è scomparso, subito, che dai medesimi si è voluto considerare, che sciami vagabondi per entro paesi di foreste folti, e coperti, non avean potuto moltiplicare in que' siti oltre i loro

mezzi ristrettissimi di sussistervi; epperò soltanto si è dopo l'incivilirsi, introdottosi in quelle contrade, che que' popoli già più avventurati, e in numero maggiore, presero altri abiti ed affettti, che ora gli tengono alla proprietà del suolo loro fitti, ed affezionati; non più ormai la carestía costringeli a piombare, a foggia d'avoltoi, sopra delle opulente nazioni, e raccertati per riguardo del primo de' bisogni, i costumi loro già sono mansuefatti, e ingentiliti; scambiato il predare hanno già coll'industria, e incorporati già li miriámo a quella grande famiglia, della quale erano per l'addietro il flagello.

Se ancora, stando in questo proposito, vogliam fermare per poco lo sguardo sull'Europa intera, considerandola qual una Repubblica Federativa, della quale hanno gli abitatori già tutti poco men che raggiunto un grado pari di perfettibilità, e di coltura, concorderemo, è vero nel dire, che comuni inimici di tutte le incivilite società, son' essi i popoli selvaggj, e barbari, ma ciò non pertanto s'avrà forse da paventare giammai dalle costoro irruzioni, di veder rinnovarsi quelle calamità, che già rovesciarono l'Imperio Romano?

Nol credo, nò; credo anzi, che le cause della rovina di cotanto colosso potrebbero già rivolte mostrarsi a nostra sicurezza, e quiete. Nulla sapeano i Romani riguardo alla grandezza del pericolo fatale lor sovrastante; e alla tanto copia, e alla moltitudine di

que' loro inimici oltre il Reno, e il Danubio; cioè che Tribù innumerabili di cacciatori, e pastori, povere, voraci, e turbolentissime, empieano agitate a ribocco al Settentrione l'Europa; ardimentose, se davan' elleno di piglio all' armi, ed avide di ghermirsi il frutto dell' industria altrui. Queste staccarsi di colà oggi mai non veggiamo più, ma la diuturna loro quiete, che si è voluta attribuire ad uno scemamento di popolazione, è il palpabile risultato, anzichè nò, de' progressi di quelle nell' agricoltura, e nell' arti.

Ove a gran spazio erano disseminati, lontani gli uni dagli altri tra boschi, e paduli i pochi villaggj, annovera oggidì in se l' Allemagna da circa 2300 Forti, e murate Città; gli Reami di Danimarca, Svezia, e Polonia a poco a poco comparsi, sono stabili, e ripulitisi; e più le antiche Albione, Calidonia, ed Ibernia, come ognun sel vede, nella Gran Brettagna moderna; gli trafficanti Anseatici, e i Cavalieri Teutonici stendettero già le loro colonie a dilungo del Baltico mare sino al golfo Finlandico, dal quale sino all' Orientale Oceano, cioè insino alla Cina, veste a dì nostri la Russia le sembianze di un Imperio possente, e civilizzato. In riva al Volga, all' Obio, al Lena l' aratore all' aratro, il tessitore al telajo, il fabbro all' incudine lavorare si scorgono, e quai fra i Tartari hanno grido di più feroci, a temere e ad obbedire impararono; e que' pochi barbari, che tuttora indipendenti sen vivono, ingombrano pochissimo paese, e le scarse reli-

quie degli Usbecchi, e de' Calmucchi, non possono dare alcun serio motivo d' inquietudine alla grande Repubblica Europea 10).

Nulla adunque il commercio, e le ricchezze, e gli agj, ch' egli procaccia all' Europa ingentilita, e colta, han da temere di inondazioni di Barbari; così non leso fosse, e non flagellato assai spesso l' interno ed anche esterno commercio dalle guerre, od armate, o fiscali, o regolamentarie, ecc. e quest' ultime son' esse le più lesive, e moleste, perchè consuete, e continue; credono i Governi, che i Privati sieno tanti pupilli, i quali non sanno di per se regolarsi, e mettono le pastoje, a cui pur sarebbe suo natural diritto, e civile eziandio il non averle; comunque siane, tutti gli scrittori più versati in politica economía odo predicare ai ministerj, che si lasci al commercio, ai commercianti, a poco sta, di fare con ogni libertà il fatto loro, aggiungerò io il mio voto, quantunque di niun peso ed inutile, a quello di questi grand' uomini, e nulla dirò più sul presente articolo, e finirò di conchiudere questo capo con alcune generali osservazioni su di quanto si è da me scritto in fin ad' ora.

---

(10) Sul supposto ancora che un popolo vittorioso di Barbari recasse la desolazione, e la schiavitù in queste parti fino all' Atlantico Oceano, dieci mila vascelli sottrarrebbero il rimanente della nostra società incivilita dal costoro inseguimento, e rinascerebbe l' Europa, e rifiorirebbe in America, dove già anticipatamente colle portatevi colonie ha fatti passare i suoi istituti, costumi e maniere.

Così scrivea un' Inglese Autore prima dell' Americana rivoluzione delle Colonie Inglesi.

CONCLUSIONE.

SEGUENDO fedelmente fin' ora il filo della Storia abbiam veduto come siensi equilibrati in ogni secolo, più o meno antico, ovvero moderno, li progressi quasi paralelli delle agricolazioni, delle manifatture, e de' commerci d' ogni maniera, e come a guisa di materiali già ben preparati, e ben connessi insieme siasene prevalsa l' economistica già nel Seicento per poi farne una scienza compiuta al secolo che nel seguì; non si può disconoscere, e negare, che la massima spinta, onde a gran passi inoltrarsi, ella non s' abbia avuto nel Quattrocento, allorchè gli Europei, scopertolo, potettero, a così spiegarmi, per ogni verso abbracciare d' ogni lato il mondo, cioè farne il giro, dietro ben altri auspicj, e ben diversi da quelli che aveano procurarsi potuto, ed impetrare gli antichi.

Concorsero, è vero, coll' ardimento degli imperterriti navigatori le scienze di calcolo, e anche altre parecchie per qualche scanso a rendere accorti per via delle esatte loro minute analisi, gli economisti, che l' epoca

era giunta di assestare, e formare un corpo di scienza di quelle sparse nozioni, che s'aveano su di tutte le quattro parti già da noi divisate, che questa scienza oggidì poi comporrebbero; e si diè opera tosto accrescere le notizie più minute della statistica, che n'è base, e poi dell'economia pratica, la quale sul complesso di queste notizie lavora, e ne trae principj, e conseguenze, e non pochi riflessi si fecero, e non poche utili provvidenze ne emanarono; da ogni nazione si volle aver quindi una chiara, e particolar descrizione topografica de' paesi ch'ella ingombra, e dei paesi ad essa stranieri una geografia esatta almeno quanto poteasi; non trasandata, anzi più che mai coltivata fu ella la diplomatica, onde una nazione per opera de' suoi eserciti, e delle sue navali armate, e per via di opportuni, e destri prudenziali Negoziati colle confinanti, e discoste, valesse a godersi in pace da ogni estraneo, ed ostile insulto schermendosi, ovvero svolgendone il corso in altre parti, valess' ella, dico, ad assaporare il frutto della volutasi stabilire saggia appropriata, ed effettiva politica economia.

Intorno al che non ardirei darmi a credere per altro, che in buona fede siasi da ministerj per lo più operato, anzi che operato non si sia soventi o dietro alcuna rea privata passione, e mira, ovvero balordamente. Ma l'essersi tosto avveduti i saggi, e i filosofi, e talvolta anche il volgo, di queste balordaggini, o torte mire, e intenzioni, ci dà chiaro a divedere, che

le massime, per cui avriasi dovuto operare all' opposto, erano conosciute, divolgate, e lodate, poichè il potersi avvedere del male, e il conoscerlo, suppone la previa conoscenza del bene.

Ond' è da sperare, se alle cose umane gli auspizj divini spirino ancor più propizj, che giorno verrà, nè tanto tardo, nel quale recherà stupore, che abbia avuto di dimostrazione mestiero la verità seguente, cioè: » Che i principi, e i loro ministri non possano essere illuminati altrimenti, che in ragione di quello, che sarannolo le stesse loro nazioni. » Mentre queste ad esser tali non arriveranno giammai, se alcun non siavi, che consacrisi per intiero alle discipline, e materie della loro istruzione, e de' mezzi in traccia non vadasi più acconcj, onde tale istruzione nelle sue prove rendere palpabile, ne' suoi andamenti franca, e sicura, e ne' suoi effetti costante, e immutabile, e quindi di collocare sopra la sua vera base la cardinale siffatta primitiva istruzione, or qual sarà quest' istruzione, se non che la esercitata ragion naturale?

I nostri doveri infatti son relativi ai nostri diritti, e questi tutti da un centro fisico emanano, e muovono, soddisfarvici è il nostro primo diritto, mentre il nostro primo dovere è il lavoro, che il voler soddisfare ai nostri bisogni addimandac i. Ecco dunque noto il principio d' azione, che è in noi, azione animale dapprima, ma la quale fassi incontanente sociale; attesocchè la fisica creazione, e gli organi suoi, avendo, come mezzi,

la perfettibilità dell' uomo avendo per fine, volle Iddio, che il primitivo istinto di esso, venendo a farsi operante ad impulso di fisiche urgenze, diventasse di corto, e subito industria, e che poi per le indeclinabili relazioni, che ha co' suoi simili, s' innalzasse all' intelligenza, e per il raggiuntosi agiato stato finalmente alla spiritualità.

L' uomo appartato, e solingo, d' ogni avere, e sussidio sprovvisto, epperò de' suoi bisogni in balìa, non potendo non essere, se non che un bruto pauroso, e efferato, laddove a vista del suo, e cotidiano interesse l' uom sociale divien de' suoi prossimi il compagno, e l' amico, anzi può per via egli d' obbedienza, e d' amore, e di rassegnazione diventare trappoco l' amico d'Iddio.

Ora negli ottimi istituti di economia politica, affinchè si mantengano, la somma delle cose dall' esempio dipende; questo è il solo agente efficace dell' educazione, ma questo esempio poi egli stesso in ultima analisi dall' istruzione dipenderà; epperò negare l' istruzione all' uomo, e fraudarnelo, è un delitto, porgergliela, è il solo unico spediente di far, che alla sua volta anch' egli istruttore divenga degli altri col suo esempio; questa è la via sola, onde l' uomo si può a lungo reggere, e governare; l' ignoranza tirossi dietro la brutalità, e la falsa scienza insegnò a ridurre l' oppressione in sistema; onde leggi, e insegnamenti, non più principj mostrarono, ma risultati soltanto.

Oggetto principale è adunque della scienza legislativa, politica, ed economistica lo illuminare gli uomini sopra

la sostanza de' loro interessi, e le conseguenze de' medesimi, del che la dimostrazione spetta appunto all' economica scienza. Imperciocchè sino a tanto ch' ella non intervengavi, l'istruzione religiosa avrà inciviliti i popoli, sbandendone ogni brutalità di vizj, e in loro liete, ed alte speranze versando, e infondendo; l' istruzione civile piegati gli avrà, ed assuefatti al freno delle leggi; l' istruzione sociale domiciliati insieme avralli, stabiliti calendarj, ed annali, e fattavi sorgere l' emulazione; la domestica istruzione avrà fra di loro inoltrate già le arti non poco, regolata la imitazione, l' industria direttavi; ma tutti questi miglioramenti politici rimasti saransi soggetti a mille variazioni, ed abusi; e prima o poi lasciate esposte avranno, e in preda le società di luttuose catastrofi; del che ne sarà motivo, e cagione, che nelle istruzioni sovra accennate, l' uom fisico, e carnale non mai venne davvero associato all' uom morale.

La scienza, e la cognizione di questa somma, e grande unità, ed unione, è frutto soltanto d' uno studio semplice sì; ma regolare, e metodico, che investe co' suoi insegnamenti l' uomo in che nasce, e nascendo il considera nel bisogno ch' egli ha di vivere, e conseguentemente di spendere; che i capitali dello spendere va nelle loro fonti a cercare, che le anticipate da farsi prelevane, e riconosce, che ne rimira il ripartimento operarsene, gli effetti, e i risultati ne scorge, e finalmente la riproduzione ne trova, ne presa-

gisce, ne misura, e ne va calcolando; ed ecco quale, e quant' è l' economica scienza a ciascun necessaria. Non convien per altro supporre giammai, che la Religione sia suddita della politica, anzi a provare, che questa sia buona, e vera politica convien in perfetto accordo trovarla colla Religione, la nostra non impone di proscrivere il fratel nostro, che anzi ci vieta di condannarlo; ed ogni religiosa scommunica non trascende i limiti della communione delle preci, de' sagrifizj, e delle grazie soprannaturali. Rifflettasi inoltre che ovunque non volgiamo occhio, o pensiero, o a nostri piedi, o sovra del capo nostro, tutto è di misterj un' aggruppamento; di misterj non meno inconcepibili che nol sieno l'Incarnazione, l' Eucaristia, la Trinità; potenza oltre a ciò, amore, intelligenza, attributi separati, se vuolsi, ma pur riunitisi a creare, a salvare, ad illuminar gli uomini, e a volerli per sempre ricondurre in seno dell' eterna potenza, intelligenza, e all' amore.

Ed è pur nostra ventura che il Creatore voglia del° pari lo svilupparsi degli organi nostri morali, e il progredire delle nostre fisiche ricchezze; vuol' egli, che venghiamo ad essere illuminati, che il tempo, e l' età a vivere c' insegnino, che il vivere a invecchiare, l' invecchiare a morire, morire a rivivere in seno del benefattor nostro onnipossente; il culto esterno finalmente è centro della fisica communione, come della morale lo è la Religione, sendo questo il solo atto visibile di

fraternità, che appalesi le membra di una società compiuta, e doviziosa, la quale in se sia dai gradi diversi, e dalle facoltà distinta, e qualificata; tale è la migliore idea, che mi venni a formare della vera scienza economica, che qui in terra meriti, e possa essere favorita dagli influssi più fausti del Cielo, il quale la vuol tale al certo, e di mirarlavi si compiace.

Dopo del che tutto in prova dell' altezza, a cui poggiò presentemente questa economistica, mi farò lecito di chiudere questo capo con i riflessi, e coll' elogio, che ne stampò un valente autore de' libri metafisici da porsi nel novero già, ancorchè vivente, di quanti sublimi scrittori in tal genere abbia prodotti la Francia (11).

» Fra le molte prove che recar si possono della possanza, e dell' utilità della metafisica la più bella, e la più incalzante, sta nel nascimento, e nei rapidi progressi della sociale economía (12) la maggior parte dei fatti che a tale scienza dovean darsi in base, da gran tempo esisteano, ma non esisteva la scienza, perciocchè a poter porre questi fatti insieme a cimento, uopo era, che ne balenasse nelle menti il pensiero, e

(11) Degerando, de' segni, e dell' arte di pensare. Vol. 4.°, cap. 9.°, pag. 329 sino a 335.

(12) „ Il Degerando ci fa sapere che questa scienza è debitrice de' suoi primi adulti albori, ad un medico detto M. le Quesnoi, il quale introdotto dalla M. di Pompadour a conversare nei reali cabinetti di Versailles col Re di Francia Luigi 15.° ne la promosse a tutto potere saviamente.

quindi poi quello di sottoporli all' analisi, (13) e da ultimo, d' inferirne alcune leggi generali; un disegno, o divisamento siffatto venne ispirato appunto dal genio della metafisica, od ideologia; allora molti diedersi a classificare, così le spezie diverse dei nostri bisogni, come le diverse guise dei lavori addette ad appagarli; osservate furono in breve quelle relazioni, che passano tra di loro, e a distinguere si vennero i bisogni di necessità, di comodità, e di lusso; le varie sorta d' industria quindi osservaronsi, cioè, e quella, che i materiali ne va moltiplicando, quella, che questi pone in opera, quella che ne somministra gli ordigni, quella che fa i trasporti, e agevola li scambj, quella in somma, cioè l' ordine, che a tutte le altre porge un generale, e comune braccio, e sussidio. »

» Assegnato così ad ogni lavoro il grado suo d' importanza, assegnato pur venne quel maggior, o minor favore, che ciascun d' essi dovesse pretendere, o ripetere dalla società. Nella reciprocità de' bisogni venne poscia a discoprirsi l' original principio degli scambj, e d' ogni sorta di permute, e nel confronto de' bisogni la regola dietro la quale era ovvio fissare il diverso valor delle cose; a questi diversi valsenti si tenne dietro coll' occhio ad osservarne le varie loro trasformazioni; le leggi notaronsi poi delle costoro rivoluzioni, e a

---

(13) Interitus rei arcetur per reductionem ejus ad principia, eadem regula etiam valet in politicis. Bacone.

scorgere in tal modo si giunse quel divario, che passa tra il valor d' essi assoluto, e il relativo, e tra il valor effettivo, e nominale, e apparente, ed i varj segni, ed indizj notaronsi dell' abbondanza, o dell' inopia. »

» Vieppiù meditando trappoco sull'indole dell'industria rilevossi, che della medesima gli sforzi stanno sempre in ragione della facilità, ch' ella incontra nello smaltire che fa de' suoi parti; dal che risultane quel massimo principio, cioè che del continuo ella tenda naturalmente ad equilibrarsi coi bisogni generali, e quindi ne scaturiscono in conseguenza tutte le massime della libertà del commercio, della circolazione vantaggiosa, o no, e della possibile moltiplicazione in riguardo ai mezzi del cambio, e del saggio, ed accorto riparto de guiderdoni, e degl' incoraggiamenti. »

Rivolgendo quind' essa lo studio all' indole di terreni, e all' estensione d' ogni contado o distretto, alla popolazione, a tutte le circostanze locali, vidde, ed intese come tutte queste avvertenze modificassero i bisogni o l' industria d' ogni contrada, e la varia giacitura de suoli; e quel singolar scopo da quel punto si scorse, ed affacciossi, al quale le mire dell' amministratore si debbano in ogni emergente, od ipotesi francamente dirigere; così è, che la scienza sociale nei bisogni diretti o ripercossi d' ogni qualunque individuo, rivenne la primitiva, e fondamentale nozione, la quale in mille forme trasmutandosi, giovò a connettere tutte quelle idee insieme, dietro cui camminavano le sue medita-

zioni; e allora si fu, chè dai più piani non controversi principj ella potette cavarne le più lucide e feconde illazioni, e ch' ella potè piantare senza ambagi alcune massime invariabili, ed assolute, perchè sulla stessa natura dell' uomo fondate; ella poi passò fra non molto in certa guisa a stabilire alcune sue formule racchiudenti lo scioglimento di problemi particolari, perchè i medèsimi altro più ad essa non raffiguravano, senonchè la variata loro combinazione, la quale già prima avea fatta, dedotta, e compiuta per via di ottime analisi. »

» Io dubito che non fia possibile alla metafisica giammai di portare, e ridurre a semplicità maggiore, e chiarezza i principj della sociale economía, dappoichè le analisi da lei fatte in tal conto spinte esser state mi sembrano agli ultimi termini. Vero è per altro, che ai risultati si potrà aggiungerne altri, e dare agli già avuti maggiore ampiezza per via di sperimenti novelli, applicandone gli stabili principj, e le massime ad ipotesi nuove. »

SUR LA MORT
DU
SURINTENDANT FOUCQUET

NOTICES

RECUEILLIES A PIGNEROL

PAR MODESTE PAROLETTI.

Lues Dans la Séance Du 8 Janvier 1812.

Inclusum labor illustrat. (a)

INTRODUCTION.

DANS les premières années du Règne de Louis quatorze, il arriva qu'un Procureur général au Parlement, qui avait administré les finances pendant la minorité, fut traduit pardevant une Chambre de justice, et condamné par le Roi à un emprisonnement perpétuel. Cette affaire eut une grande publicité, et il n'est personne qui n'ait entendu parler du *Surintendant Foucquet.*

Ce Ministre, que l'on accusait d'avoir pillé le trésor, s'était rendu célèbre par l'éclat de sa puissance. Il ne le fut pas moins par la durée de ses malheurs, et par le vif intérêt que ses amis lui témoignèrent. Les mémoires du tems qui ont conservé beaucoup de souvenirs de cet infortuné, sont peu d'accord sur les suites de sa captivité, et ont gardé le silence sur ses derniers jours, de manière, que sa mort est restée presqu'ignorée.

Comme j'ai eu l'occasion de rassembler quelques faits qui retracent les actions de ce malheureux au fond de sa prison, et qui peuvent jeter du jour sur le terme de sa vie, je me suis empressé de les publier. Ces notices seront lues avec intérêt par les personnes qui aiment à revenir sur l'histoire secrète du Règne de Louis quatorze, et serviront à rappeler des objets qui forment l'époque la plus brillante de la Monarchie Française.

Mon travail se partage en deux chapitres. Le premier comprend un précis historique de la disgrace de M. *Foucquet*. Le second renferme le résultat de mes recherches.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DISGRACE DE MONSIEUR *FOUCQUET*.

Les malheureux ont toujours obtenu grâce auprès de la postérité. Si M.r *Foucquet* seigneur de Belle-Isle, et Surintendant des finances au tems du Cardinal *Mazarin* n'eût été connu que par les crimes de péculat, dont il se rendit coupable, le souvenir de ses dilapidations aurait couvert son nom d'exécration. Mais M.r *Foucquet* a expié ses torts dans un cachot; ses malheurs ont intéressé les personnes les plus aimables de la Cour de Louis quatorze; ses descendans ont vengé sa mémoire par des services rendus à la France (*b*). Les circonstances de sa mort peuvent être recherchées et consignées dans les Annales de l'histoire.

Il est peu de financiers dont la fortune ait été aussi brillante que celle de M.r *Foucquet*. Appelé à gérer les finances de la France après la mort du Duc de la Vieuville en 1653, (*c*) il se trouva chargé de ce dépôt précieux dans des temps si corrompus, que l'argent du Roi passait dans ses mains sans difficulté et sans scandale. C'était un systême de déprédations introduit par le Cardinal *Mazarin*, qui en peu d'années avait mis le trésor dans un tel état de détresse et d'embarras, que lorsque Louis quatorze sortit de la mino-

rité, il eut à lutter contre la bonté de son caractère pour se tirer de l'avilissement où le Gouvernement était tombé. le Roi tenait journellement des conférences avec *Colbert* (*d*) sur les affaires du Royaume. Toutes les parties de l'administration y étaient scrupuleusement examinées. Ces conférences qui ont préparé la gloire de son règne, sont celles qui ont amené la catastrophe de M.r *Foucquet*.

La somptuosité des palais du Surintendant, dont celui de Veaux avait coûté la valeur de trente-six millions de notre monnaie; la magnificence de ses jardins, qui surpassaient en beauté les jardins du Roi; le luxe de sa table; ses libéralités envers les courtisans, et les pensions qu'il faisait aux littérateurs les plus distingués par leurs ouvrages, avaient depuis long-tems reveillé l'attention publique. Mais l'excès de son faste était en quelque sorte réparé par la grandeur de ses bienfaits. On le regardait comme le protecteur des lettres et des arts, et on prévoyait que la postérité le mettrait un jour au nombre de ceux à qui la France serait redevable de sa gloire littéraire. Ainsi l'homme le plus coupable envers le Roi, jouissait dans le monde d'une grande considération.

M.r *Foucquet* ajouta d'autres torts à ceux de son administration. Soit le pressentiment de sa chute prochaine, soit l'ambition qui dominait son caractère, il se laissa entraîner dans de fausses démarches. Les fortifications de Belle-Isle dont la garnison était payée

de sa bourse, et ses correspondances avec des personnages marquans de la Bretagne alarmèrent l'esprit du Roi, tandis que ses déclarations imprudentes à Mademoiselle de la Vallière l'avaient exposé aux ressentimens de sa jalousie. Cependant le Roi éprouvait le besoin de dissimuler. M.r *Foucquet* était Procureur général au Parlement : revêtu de cette dignité il n'était justiciable que des chambres assemblées. Cela contrariait les gens du Roi qui voulaient le faire juger par des Commissaires. On parvint à le persuader de vendre sa charge, comme une chose qui n'était point compatible avec la haute administration, et qui pouvait l'empêcher d'obtenir les faveurs du Roi, et de monter à la dignité de premier Ministre. Cette charge pouvait valoir jusqu'à dix-huit-cent mille francs, qui équivalent aujourd'hui à trois millions et demi. Par un malentendu M.r *Foucquet* ne la vendit que quatorze cent mille francs, et crut parer le coup qui le menaçait en faisant porter à l'épargne le montant de cette somme.

Le Roi porta la dissimulation plus loin qu'il ne pouvait convenir à la dignité de sa personne, et la France fut témoin d'une lutte dans laquelle le Monarque travaillait sourdement à préparer la disgrace de son Ministre, tandis que celui-ci cherchait à maintenir son crédit par l'étalage de ses richesses, par l'éclat de ses partisans, et par les amis qu'il se ménageait dans sa province. On prétendit que les Anglais étaient disposés à le soutenir à Belle-Isle, et à le proclamer Comte de Bretagne.

Ces bruits hâtèrent le moment de sa chute. Sa perte était arrêtée lorsque le Roi parut avec sa Cour à la fête que le Surintendant lui donna au Château de Vaux ; fête dont les apprêts et la pompe ont surpassé tout ce qui avait été donné en ce genre par le Cardinal *Mazarin*. On y joua pour la première fois *les Fâcheux* de Molière. Ses amis lui avaient conseillé de donner cette fête comme une chose qui pouvait être agréable au Roi, et même en le flattant de beaucoup d'espérances d'agrandissement. Sensible à ces flatteries, M.r *Foucquet* avait ordonné qu'au milieu des décorations on plaçât ses armoiries, qui sont un écureuil avec la devise *quo non ascendam?* (où ne monterai-je?) et cette fois l'écureuil était poursuivi par une couleuvre, qui est l'armoirie de M.r *Colbert*.

Dans son projet le Roi voulait se rendre en Bretagne, et c'était pour cacher l'exécution de ce projet qu'il avait accepté la fête de Vaux. Sans les conseils de la Reine mère, M.r *Foucquet* eût été arrêté le même jour. Le Roi eut de la peine à surmonter sa colère. Malgré cela, les égards qu'on témoigna à M.r *Foucquet*, furent plus empressés qu'à l'ordinaire. La fête eut lieu le 17 août 1661. Quelques jours après le Roi partit pour la Bretagne. Son premier objet fut de s'emparer de Belle-Isle. M.r *Foucquet* arrêté le 5 septembre à Nantes (*e*) fut d'abord conduit au Château d'Angers, puis à Amboise, à Vincennes, à Moret, et enfin à la Bastille.

La mort du Surintendant étant le but d'une entreprise conduite avec tant de mesures; son arrestation eut l'air d'une victoire; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'on pouvait l'obtenir à moins de frais. Il est vrai que les souvenirs de la guerre civile pouvaient faire exagérer les craintes, et qu'un reste de la considération qui environnait les membres du Parlement, donnait à cette affaire une assez grande importance. La disgrace de M.r *Foucquet* entraîna celle de quelques-uns de ses amis et de ses subordonnés, tels que Gourville, Guénegaud, Pélisson, et S.-Evrémond. Ce dernier mourut en Angleterre. Le procès du Surintendant fut instruit pardevant une Chambre de justice présidée par le Chancelier Ségnier (*f*). *Colbert* et *Letellier* étaient à la tête de ceux qui voulaient sa mort. Mademoiselle *Scudery*, *Molière* et *La-Fontaine* étaient du nombre de ceux qui sollicitaient sa grâce. Le tems qui éteint l'envie publique, et qui inspire la compassion pour les malheureux, lui sauva la vie (*g*). Son arrêt fut prononcé trois ans après, et le condamna au bannissement perpétuel. Le Roi commua la peine dans celle de la réclusion à vie dans la Citadelle de Pignerol.

Les débats de cette procédure ont été recueillis et publiés en seize volumes, et contiennent des faits précieux pour l'histoire. La corruption de quelques juges, l'acharnement du Chancelier Ségnier, retracent les vices dont le Barreau était infecté à cette époque. La justice est une émanation céleste: elle doit triompher de tou-

tes les passions humaines. C'est se laisser corrompre que de céder aux emportemens de l'aigreur. Les mémoires en défense de *Foucquet* écrits par Pélisson des prisons mêmes de la Bastille, sont un monument élevé à l'amitié. Ces mémoires ne sont point l'ouvrage d'un Légiste, ni la plaidoyerie d'un Avocat; ils furent le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné, qui avait été puissant. *Voltaire* et *La-Harpe* les ont comparés aux harangues de CICÉRON (*h*), et le vertueux Pélisson a obtenu l'immortalité dans les vers de *Delille* (*i*).

« Tel fut ce Pélisson dont la constante foi
» Brava pour un ami le courroux d'un grand Roi,
» Digne élève des arts sa généreuse audace
» De l'illustre *Foucquet* embrassa la disgrace,
» Et tandis que dans Vaux aux Naïades en pleurs
» La-Fontaine faisait répéter ses douleurs,
» Pélisson dans les fers suivait cette victime:
» Aimer un malheureux ce fut là tout son crime.

En parcourant les détails de cette histoire on ne peut s'empêcher de reconnaître une grande différence entre les événemens du dix-septième siècle, et les affaires qui signalent le commencement du dix-neuvième siècle. Il y a loin de la vigueur de nos Gouvernemens à cette manière cauteleuse d'agir de Louis quatorze. La difficulté de mettre en plein jour des dilapidations aussi

énormes, et l'opinion qui s'obstinait à regarder aux qualités aimables de l'accusé, sans s'occuper de ses crimes, prouvent que l'on vivait dans une Monarchie pleine de liberté et de licence. Elles prouvent en outre que la politesse et l'urbanité avaient pu chasser de la France les restes de la barbarie, sans que la civilisation fût assez avancée pour y faire connaître le prix d'une administration sage et régulière. L'art de régner, et cette partie de cet art, qui consiste à bien administrer les revenus de l'État, ne datent en ce pays que du Règne de Louis quatorze, et du ministère de Colbert. Leur exemple eût produit de grands résultats sans les vicissitudes qui ont ébranlé la Monarchie dès le commencement du dix-huitième siècle.

Le Surintendant fut transféré à Pignerol en 1664 (*j*). Sa mort a dû avoir lieu en 1680. Gourville dans ses mémoires assure que ce Ministre est mort après être rentré dans sa famille. Bussi, Rabutin, et Madame de Sévigné parlent de sa mort comme arrivée à Pignerol. Voltaire, qui dans le siècle de Louis quatorze a donné beaucoup de détails sur M.r *Foucquet*, finit par laisser des doutes sur les circonstances de sa mort. Ainsi la fin de cet homme célèbre est restée ignorée jusqu'à ce jour. Le second chapitre de ce Mémoire a pour objet de faire cesser cette incertitude. Il fallait commencer par la disgrace de M.r *Foucquet*, pour donner à mes recherches le prix qu'elles méritent.

CHAPITRE SECOND.

RECHERCHES FAITES A PIGNEROL SUR LA MORT DE MONSIEUR *FOUCQUET*.

La Citadelle de Pignerol a été démantelée en 1696 (*l*). On sait à peine indiquer aujourd'hui l'endroit où se trouvaient se donjons, et ses remparts. J'étais un jour à me promener au milieu de ces ruines, qui dans leurs débris conservent un air de grandeur, et j'étais accompagné d'une personne versée dans les mémoires de l'histoire de France (*m*). Entraînée dans des réflexions qui lui étaient inspirées par les objets qui frappaient ses regards, elle me disait : c'est ici que sont venues s'ensévelir les folles espérances de M.r *Foucquet !* c'est près de ces murs, et dans cette effroyable solitude qu'il a dû rencontrer le Duc de Lauzan, favori de Louis quatorze, époux d'une petite fille d'Henry IV, et triste jouet de la fortune ! Trois générations se sont succédées, et le tems a emporté leur prison, leurs soupirs, et leur mémoire !

Ces considérations me firent naître la pensée de recueillir les souvenirs, que ces illustres prisonniers avaient laissés à Pignerol ; et sachant que la mort du Surintendant *Foucquet* était devenue un sujet de controverse parmi les historiens, je me proposai de rassembler les notions propres à éclaircir un fait aussi important.

L'époque et les circonstances de la mort de M.r *Foucquet* me semblaient pouvoir résulter : 1.° des actes de l'autorité publique; 2.° des monumens funéraires conservés dans les Églises; 3.° des documens consignés dans les registres des notaires. Je commençai mon travail par des recherches que je fis aux archives de la ville où les papiers appartenans au règne de Louis quatorze sont soigneusement conservés, mais comme tout ce qui pouvait concerner l'administration militaire de la Place a été transporté à Paris, lorsque Pignerol fut rendu au Duc de Savoie, je n'ai pu rien découvrir à l'égard de *Foucquet*.

Les papiers que j'avais examinés m'avaient appris que les prisonniers qui décédaient à la citadelle étaient ordinairement enterrés à la Paroisse de S.t-Maurice, et qu'on les déposait quelquefois dans les caveaux des couvens de S.te-Claire et de l'Abbaye. Un M.r de Beaufort Major Commandant au service de la Place avait été inhumé à l'Église de S.te-Claire en 1667. Pour trouver quelque trace de M.r *Foucquet* j'ai cru devoir porter mon attention sur les registres mortuaires des diverses Paroisses de Pignerol, ainsi que sur les actes du monastère de S.te-Claire. Dans aucun de ces papiers je n'ai trouvé le nom de M.r *Foucquet*.

J'examinai ensuite les inscriptions sépulcrales des Églises de Pignerol; je descendis dans les caveaux du monastère de S.te-Claire, je visitai l'ancien couvent de S.t-François, et je parcourus les endroits les plus re-

marquables de la ville. Beaucoup de choses s'offrirent à mes regards qui me montraient le néant des grandeurs humaines. Les anciens palais des Dues d'Acaje, les tombeaux des gouverneurs de Pignerol: nulle part il m'est réussi de trouver la trace de M.r *Foucquet.*

Il me restait à consulter les registres des notaires, et je m'adressai à M.r Lanteri descendant d'une famille qui exerce le notariat depuis deux ou trois siècles. Dans les registres des actes reçus par l'un des oncles de son grand père, j'ai trouvé des indications qui ont commencé à satisfaire ma curiosité.

Deux documens se sont présentés à mes regards, se rapportant à l'année 1679, et qui m'ont prouvé que la dame Marie-Magdelaine de Castille, épouse séparée de biens de Messire Nicolas *Foucquet*, ministre d'état, ci-devant surintendant des finances, et procureur du Roi, accompagnée de son fils Charles-Armand *Foucquet*, Clerc du diocèse de Paris, était venue à Pignerol en 1679; que ces deux personnes avaient pris logement dans la maison du sieur Fenouil où elles ont demeuré jusqu'en 1680, année à laquelle on rapporte la mort du Surintendant. Par le premier de ces actes qui est du 7 juin 1679, le jeune abbé *Foucquet* délègue une personne à Paris pour aller en son nom prendre possession des prieurés de S.-Jean-Baptiste de Mauregard. Par l'autre qui est du 9 juin 1679 M.e *Foucquet* donne pouvoir à M.r Despineur avocat au Parlement, de transiger avec le Cardinal de Retz relative-

ment au lot et ventes de l'hôtel d'Esmery, acquis du Cardinal par M.r *Foucquet* moyennant la valeur de 11 mille francs. Les pièces insérées à la suite de ces actes prouvent que la famille de M.r *Foucquet* avait quitté la France quelques mois auparavant.

Le contenu et la date de ces documens m'ont fourni une forte induction, pour démentir ce qui est rapporté avec assurance dans les mémoires de Gourville sur la prétendue sortie de prison de M.r *Foucquet*; et comme le témoignage de cet écrivain compagnon d'infortune de M.r *Foucquet*, est ce qui avait pu induire en erreur les historiens, que l'on me permette de rapporter le texte de ses expressions pour être à même de les combattre.

Dans les mémoires de Gourville, édition de Maëstricht de 1782, vol. 2, pag. 170, après avoir parlé des choses arrivées vers le 1673, il est dit: » Quelque » tems après M.r *Foucquet*, ayant été mis en liberté, » sut comment j'en avais usé avec Madame son épouse, » à laquelle j'avais prêté plus de cent mille livres pour » sa subsistance, et pour son procès, et même pour » gagner quelques juges comme on lui avait fait espérer » de parvenir par ce moyen. Après m'avoir écrit pour » m'en remercier, il manda à M.r le Président de » Manpon qui était de ses parens de me proposer » qu'en cas que mes affaires fussent aussi bonnes, qu'on » lui avait dit, que je voulusse bien faire don à M.r » de Vaux son fils de cent et tant de mille livres, qui

» pouvaient m'être dûes ; ce que je fis volontiers, et » en passai acte en arrivant à la Fère. »

Comment est-il possible que M.r *Foucquet* ait été mis en liberté, comme le dit Gourville en 1673, et que Madame *Foucquet* en compagnie de son fils soit venue le visiter au donjon de Pignerol en 1679? Il faudrait supposer que le Surintendant eût pu quitter sa prison, dans l'intervalle de ce temps. Et comment alors pourrait-on croire que le Roi eût accordé la permission à un prisonnier d'état d'aller voir sa famille, de rester quelque tems auprès d'elle, sans que cette grace lui eût acquis une entière délivrance? Très-certainement Gourville a été trompé à cet égard, et probablement il a reçu une lettre provenant de Pignerol, croyant la recevoir du lieu, où était la famille de M.r *Foucquet*.

On pourrait cependant se permettre d'avancer que M.r *Foucquet* eût obtenu la permission de sortir de la citadelle, et que son emprisonnement fût, peut être, commué dans une rélégation dans la ville de Pignerol. Mais cette supposition est démentie par un autre document qui est consigné dans les registres de M.r Lanteri. Sous la date du 27 (*m*) janvier 1680, un mois et demi environ avant la mort de M.r *Foucquet*, on trouve une procuration donnée par Madame *Foucquet* à M.r Jean Despineur à Paris, pour obtenir le remboursement de quelques rentes sur l'hôtel de Ville. Cette procuration a été reçue par le notaire Lanteri

au donjon de la citadelle. D'après cette pièce il est nécessaire de conclure que M.r *Foucquet* n'est sorti de prison qu'après sa mort; que Madame *Foucquet* a séjourné à Pignerol jusqu'après le décès de son époux; et comme tout porte à croire que cette illustre dame sollicitait auprès du roi la grace de conduire son mari aux eaux de Bourbon, il me semble convenable de supposer que les souffrances et la mauvaise santé de M.r *Foucquet* eussent pu appeler auprès de lui les personnes qui avaient la meilleure part de ses affections, et que le projet de cette famille désolée fût celui d'accompagner le prisonnier au moment de sa mise en liberté.

Jusqu'ici il me semble d'avoir prouvé par des inductions concluantes, que le Surintendant *Foucquet* est mort à Pignerol. Il me reste à connaître le mois et le jour de son décès, et ce qu'est devenue sa dépouille mortelle dont je n'ai pu trouver nulle trace dans les actes et les monumens mortuaires de Pignerol.

Pour étendre mes recherches j'ai cru devoir recueillir tout ce que la tradition avait conservé à Pignerol au sujet de M.r *Foucquet*. Ensuite comparant ce qui avait été dit par d'Artagnan sur la vie que M.r *Foucquet* avait menée dans sa prison: les détails personnels au Surintendant qui résultent des allégations insérées à la suite de sa procédure: et ce qui a été écrit par Madame de Sévigné et Bussi Rabutin sur la mort de M.r *Foucquet*, avec les souvenirs conservés à Pignerol, je suis parvenu à me persuader que la mémoire des hommes est assez

fidèle à conserver la trace des événemens malheureux, et j'ai réussi à me rendre compte des motifs du manque de pièces monumentales pour attester la mort du Surintendant, tandis que l'époque de sa mort et les honneurs rendus à sa mémoire se trouvent éclaircis par des conjectures très-probables.

Il est beaucoup d'individus à Pignerol qui se rappellent d'avoir entendu dire dans leur jeunesse qu'un personnage de grande importance avait terminé sa vie à la citadelle. De ces individus il en est quelques-uns qui confondent ce Personnage avec l'homme au masque de fer, qui certainement n'est jamais venu à Pignerol: mais il en est d'autres qui savent positivement que ce Personnage était un Ministre d'État. Une des cidevant réligieuses du couvent de S.te Claire, conserve le souvenir d'un récit entendu dans sa jeunesse sur la visite de quelques officiers à ce Monastère pour y examiner une inscription sépulcrale, et recueillir des notices sur un Prisonnier d'État décédé au donjon de la citadelle.

Le secrétaire de la Mairie de l'Abbaye se souvient d'avoir appris de son devancier, que des officiers étaient venus il y a 50 ans rechercher dans le Couvent des Féuillans des mémoires sur la vie de M.r *Foucquet*. C'étaient les moines de ce couvent, tous français à cette époque, qui prenaient soin des prisonniers d'État détenus à la citadelle.

Que Monsieur *Foucquet* plein de repentir sur ses

projets ambitieux se fut livré à tous les exercices de piété, et qu'il chercha la société de personnes religieuses, c'est ce qui résulte des mémoires d'Artagnan, et des notes insérées à la suite des actes de son procès. « Lui, dit d'Artagnan, qui était un homme si vif, était » devenu si tranquille, qu'on eut dit que c'était un » autre homme sous la même figure. Il avait réglé toutes » ses heures ni plus ni moins que s'il eût été dans un » couvent.

Bussi Rabutin dans sa lettre, qui est la 318.e de son recueil, écrite de Paris le 25 mars 1680, et adressée à Madame N., dit « vous savez, je crois, la mort d'apo- » plexie de M.r *Foucquet* dans le tems qu'on lui avait » permis d'aller prendre les eaux de Bourbon. Cette » permission est venue trop tard; la mauvaise fortune » a avancé ses jours. Madame de Sévigné au n.° 488, de sa nombreuse collection, et adressée le trois avril 1680, à Madame de Grignan sa fille, dit au commencement. « Ma chère enfant, le pauvre *Foucquet* est » mort, j'en suis touchée: je n'ai jamais vu perdre tant » d'amis, cela donne de la tristesse. Et à la fin de cette lettre, elle ajoute « Mademoiselle de Scudery est très- » affligée de la mort de M.r *Foucquet*; enfin voila cette » vie qui a tant donné de peine à conserver. Il y au- » rait beaucoup à dire là-dessus; sa maladie a été des » convulsions sans pouvoir vomir. Et dans sa lettre qui suit au n.° 489, adressée de même à sa fille, cette illustre Dame écrit sous la date du 5 avril. « Si j'étais du con-

» seil de la famille de M.r *Foucquet* je me garderai bien
» de faire voyager son pauvre corps: comme on dit
» qu'ils vont faire: je le ferai enterrer là: il serait à
» Pignerol: et après 19 ans ce ne ferait pas de cette
» manière que je voudrais le faire voyager.

Que faut il conclure de toutes ces relations? que la mort de M.r *Foucquet* à la citadelle de Pignerol a du avoir lieu vers la moitié du mois de mars du 1680. Qu'elle a dû être connue à Paris le 24, ou le 25 de ce mois. Que son corps a été probablement déposé dans les caveaux de l'église de S.te Claire jusqu'à ce qu'il fut transporté à Paris pour être inhumé dans les tombeaux de sa famille. Que la suppression du couvent de S.te Claire, les changemens survenus dans l'église, et la dispersion des papiers appartenant à ce monastère, sont les causes probables du manque d'indications touchant la mort et la sépulture de M.r Foucquet.

Les notices historiques que j'ai rassemblées dans ce mémoire ne présentent pas en elles-mêmes un grand intérêt: mais elles acquièrent de l'importance parce qu'elles appartiennent à une époque qui sera toujours distinguée dans l'histoire. D'heureuses circonstances avaient amené en France le triomphe des lettres et des arts. Louis quatorze était destiné à recevoir cette noble impulsion, à la transmettre à ses contemporains, et à donner le nom à son siècle. Il y eut sous le règne de ce Monarque un tel caractère de grandeur, accompagné d'un sentiment d'humanité si délicat, et si généra-

lement répandu, que tout ce qui lui appartient est devenu grand et intéressant. Dans ce siècle les évêques étaient des Fénelons et des Bossuets; les Prédicateurs, des Massillons, des Bourdaloues; les Poëtes, des Boileaux, des La-Fontaines; les Auteurs de Théâtre, des Molières, des Racines; les Artistes, des Poussins, des Pierre Pugets; les généraux, des Turrennes, des Catinati; les Philosophes, des Descartes, des Pascals; et dans les rangs des hommes coupables on trouvait des Pélissons et des Foucquets! cela me paraît prouver que sous un grand Roi il n'est plus rien de petit, et me fait espérer que ces notices puissent mériter l'accueil du Public.

NOTES.

(*a*) Emblême du vers à soie que l'éditeur des œuvres de M. *Foucquet* s'est permis de lui adapter à la fin de son recueil pour exprimer la noble résignation avec laquelle ce Ministre a supporté la longueur de sa prison, et a su occuper les jours de sa captivité par des travaux propres à soulager les regrets que pouvait lui inspirer le souvenir de la grandeur.

(*b*) Les deux petits fils de M. *Foucquet*, le Maréchal de Belle-Isle dont le nom est célèbre dans l'histoire du dernier siècle, et le chevalier de Belle-Isle frère du précédent, mort à la bataille d'Ericlec.

(*c*) A cette époque, d'après les calculs que M. Amouli a insérés dans son histoire générale des finances les revenus de la Monarchie se montaient, tout compris, à 97,132,000 livres. Le marc d'argent était à 26 liv. 10 s.

(*d*) Colbert était une personne de la maison du Cardinal Mazarin. Il n'avait pas grande instruction, mais avec de l'esprit naturel, et du caractère il semblait être né pour les grandes choses.

Ce fut le Cardinal qui le présenta au Roi peu de jours avant sa mort, comme en homme capable de lui dévoiler les malversations de ses finances.

(*e*) Ce fut le capitaine de mousquetaires d'Artagnan qui fut chargé de cette opération. On peut en lire les détails dans les mémoires publiés sous son nom, volume quatrième.

(*f*) Les accusations portées contre M. *Foucquet* se réduisaient à deux chefs: *Crimes d'état, malversations en l'administration des finances.*

(*g*) Voltaire. Siècle de Louis 14.

(*h*) La-Harpe. Cours de Littérature.

(*i*) Delille. Poëme de l'imagination.

(*j*) M. *Foucquet* fut jugé le samedi 20 décembre 1664, et condamné au bannissement perpétuel. Le Roi jugea qu'il pouvait y avoir du danger à laisser sortir cet homme du Royaume. Sa peine fut commuée le dimanche, et le lundi M. *Foucquet* partit pour Pignerol. M. D'Artagnan etait resté constamment auprès de lui à la Bastille. M. de S.-Mars fut chargé de commander les cent mousquetiers qui l'escortèrent à Pignerol. Le marquis de Pienne allié de M. Tellier était le gouverneur de cette ville.

Quelque tems après que M. *Foucquet* fut arrivé à la citadelle de Pignerol, le tonnerre tombant en plein midi sur son appartement, en abatit une grande partie, et accabla sous les ruines quantité de personnes, le laissant presque lui seul sain et sauf miraculeuseument conservé dans la niche d'une fenêtre, d'où quelques-uns ont pris occasion de dire que bien souvent ceux qui paraissent criminels devant les hommes, ne le sont pas devant Dieu.

Œuvres de *Foucquet*, vol. 16, à la fin.

(*l*) Par les préliminaires signés par MM. de Tessé et Gropelli le 30 mai 1696 au nom du Roi de France et du Duc de Savoie, dont l'objet était d'assurer la neutralité d'Italie, à l'article second la France a cédé Pignerol démoli, avec ses dépendances, consistant dans les Vallées de Pérouse et de Pragelas jusqu'au Mongenévre. Mém. de Tessé, vol 1, pag. 69.

(*m*) M. Poupier conservateur des hypothèques, et receveur de l'enregistrement à Pignerol, personne d'un esprit très-cultivé.

(*n*) *Procuration de la Dame Marie-Magdelaine Foucquet à M. Jean Despineu.*

" Pardevant moi Notaire Royal à Pignerol, et en présence des témoins sus-nommés fut présente Dame Marie-Magdelaine de Castille, épouse separée de biens de Messire Nicolas *Foucquet* Chevalier, Ministre d'Etat, ci-devant Procureur général, et Surintendant des finances, héritière de Messire François de Castille, Conseiller du Roi en ses conseils, direction des finances, et de la Dame Charlotte Garraud ses père et mère, ladite Dame étant de présent en cette ville de Pignerol, laquelle a fait et constitue son Procureur spécial Messire Jean Despineu Avocat en la Cour de Parlement à Paris, auquel elle a donné pouvoir de toucher et percevoir des sieurs Gardes du Trésor Royal, et de tous autres le remboursement des rentes sur l'Hôtel de la Ville de Paris, appartenantes à la Dame susdite, ordonné par l'Arrêt du Conseil

du 30 décembre dernier, donner bonne et valable caution en la forme et manière que besoin etc., moyennant quoi S. M. en demeurera bien et valablement quittée, déchargée, promettant etc.

Fait et passé au Donjon de la Citadelle de Pignerol, ce 27 janvier avant midi 1680, en présence de M. Dominique de Grossoles Chev. de S.-Martin, et M. Pierre de Mandelat de Beaujoly, témoins requis.

Signée à l'original M. M. CASTILLE.

Le Chev. de S.-MARTIN.

L BEAU-JOLY.

LANTERI *Notaire.*

RIFLESSIONI

SOPRA

LA PROSODIA METRICA ITALIANA

DI VINCENZO MARENCO.

Non quivis videt immodulata poemata judex. Hor.

Lette nella seduta Delli 17 Decembre 1806.

UNA lingua così copiosa, sonora, e flessibile, quale si è l'Italiana, può agevolmente piegarsi ad ogni sorta di metro, che le si voglia adattare; nissuno ignora quanto questa alle moderne tutte per dolcezza, e varietà di metri realmente sovrasti.

Non è nuova l'idea d'imitare i metri latini, e greci nell'italiana poesia, ed ognuno sa con quanta lode il

Chiabrera, il Menrini, il Rolli, e fra i più moderni Fantoni, e il nostro Maulandi, ed alcuni altri abbiano i loro lirici componimenti sino a certo segno, di questa imitazione illustrati.

Già da più secoli si tentò anzi, d'introdurre il metro elegiaco de' Latini in questa lingua, e molti non ispregievoli saggj a noi ne lasciarono, l'Alamanni, il Caro, Claudio Tolommei, Luigi Groto, e nel finire dello scaduto secolo il Cerroni, e l'Astori.

La discordanza però che s'incontra in ciascheduno di essi circa il valore prosodico, che ne' lor versi hanno eglino dato alle sillabe italiane, potè, piucch'altro forse, distorre i nostri nazionali dall'imitarne gli esemplj, e seguir le vestigia per questa novella poetica via da loro segnate.

Tuttavia la difficoltà di fissare una regolata prosodia non pare dover ella essere una ragione bastante a farne abbandonare l'impresa; si sa ch'in materia di lingua, e di poesia, come nella maggior parte dell'arti, sempre lenti si fanno, e come per grado i progressi, nè il perfezionarle è opera di pochi anni, o di leggieri esperimenti.

Questo considerando, mi pare che non sarebbe del tutto gittata, nè biasimevol fatica il tentare, se fosse per avventura non solo possibile di perfezionare l'elegiaco metro già prima introdotto, ma se si potesse eziandio la lingua nostra piegare all'epico verso con latino metro, e dilatare di tanto la sfera dell'italiano Parnaso.

Io mi asterrò dal qui riportare quanto circa l'adattar i latini metri al nostro idioma hanno diffusamente, e di proposito scritto il QUADRIO, e l' ASTORI, e mi ristringerò ad osservare che a tre principalmente si possono ridurre a parer mio, le difficoltà che vi avrebbero, per introdurre, e fissare con certe non discordanti leggi questi metri fra noi.

La prima sembra derivare dall'ignoranza, nella quale dobbiam confessare di vivere circa la vera, e dirò così, intrinseca armonía de' versi latini, come non ha guari, mi facea osservare, ragionando su questo stesso argomento, un insigne personaggio, lo squisitissimo gusto del quale in ogni genere di letteratura, e di scienze, sommamente onora la Patria nostra. (*)

La seconda difficoltà è quella di determinare esattamente, e senza dubbietà la prosodia di ciascheduna delle nostre sillabe, come i Latini han fatto delle loro.

La terza d'avvezzare le orecchie de' nostri nazionali imbevute de' proprii metri, a quest' armonía non a tutti sensibile, e meno a quelli, che non avessero idea dell' esametro verso latino, ove non vogliamo proporci di scrivere che pe' soli Latinisti, ed escludere dal consorzio delle Muse Italo-Latine, la maggior parte degli uomini e generalmente delle donne, le quali tanto benemerite pur sono de' progressi d'ogni poesia in tutte le nazioni.

Ora per cominciare dal primo ostacolo che abbiam divisato, confessar n'è d'uopo esser vero verissimo che

(*) Il chiarissimo sig. Abbate TOMMASO VALPERGA CALUSO.

perduta esser debbe per noi quella ch' io chiamo intrinseca armonía de' latini versi, e che ORAZIO intendeva forse d' accennare, dicendo:

» *Legitimumque sonum digitis callemus et aure.*

E tanto è vero ch' altra armonía dovean pure sentire i Latini ne' versi loro da quella, ch' or sentiam noi, quanto non so darmi a credere che quest' ORAZIO medesimo così mellifluo, sonoro, armonico da tutti a ragion celebrato, non pochi esametri versi abbia egli, che a stento per versi (dalla frase in fuori sempre poetica, e nitidissima) si riconoscono, che che si volesse far caso del *sermoni propiora*, di cui egli per modestia accagiona i suoi scritti, giacchè la stessa riflessione far possiamo sopra LUCREZIO, e tratto tratto sopra gli esametri del grazioso, e quant' altri mai elegante CATULLO, che punto non avvisavano di scrivere meno armoniosamente.

Laonde giova credere che oltre l'armonía de' piedi altra particolare, ed intrinseca armonía di sillabe avessero i Latini che a questi versi loro da noi riputati meno armonici dar dovesse quel pregio che i loro contemporanei ci trovavano senza dubbio, che non mai di duri o di men sonori verseggiatori alcuno de' mentovati scrittori tacciarono.

Oltre di che alcun dubbio non lascia su questo, il senso dell' orecchio nostro sordo affatto alla contraria

prosodia di molte parole, composte delle stesse identiche lettere, senza trovare la menoma ragione di tal differenza, come per esempio da *pater* a *mater*, e più evidentemente da mala *mali* e da mala *pomi*, *fugit* tempo presente, e *fugit* passato.

Convien dunque dire che al diverso e peculiare suono della pronuncia che a ciascheduna differente sillaba, ed anche alla stessa adattavano i Latini variante ne' suoi singoli significati, e tempi, e modi, si appoggiasse la loro prosodia, e perciò l' armonía relativa del loro verso; così che solo per riflessione la prosodia latina da noi si venga a sentire, quando si potrebbe agevolmente accozzare un verso latino, nel quale neppur serbato fosse il giusto valore d' una sillaba, e che alle orecchie nostre suonar potesse al pari di alcuno de' Virgiliani.

Questa però che a primo aspetto sembra fare una essenziale difficoltà al nostro intento, se dritto vogliam giudicare, può forse favorirlo anzi che no, ed animarci a tentarne la riuscita. Imperciocchè se solo all' apparente armonía de' metri latini sono omai fatte sensibili le orecchie nostre, gioverà credere che giungendo noi ad imitare con qualche esattezza quell' apparente armonía, possiamo ottenere lo stesso effetto, o sia destare in noi la medesima sensazione che in noi fanno i latini metri, ne' quali soltanto quell' apparenza ci è dato sentire.

Che poi sia posibile d'ottenere ne' versi nostri quell' apparente armonía, agevole cosa è dimostrarlo cogli esempli piucchè col ragionamento. Per prova prendiamo

un verso lirico latino qualunque sia, e riducendolo a pari numero di sillabe e tessitura di piedi, osserviamo se vi si trovi qualche sensibile differenza di quantità o valore di essi. Giovino per esempio questi di Orazio. Od. 26 l. 3.

» *Vixi puellis nuper idoneus*
» *Et militavi non sine gloria.*

Imitandoli così:

» *Vissi a* ragazze *giovin idoneo*,
» *E militava colmo di gloria.*

Nel pronunciare questi versi, e paragonandone il suono tra di loro certamente si verrà a sentire lo stesso valore di sillabe, e per conseguenza la stessa apparente armonía, alla quale soltanto ci è permesso d'aspirare, anche scrivendo latinamente. All'incontro se volessimo provarci ad imitare i precitati versi non a valor di sillabe, ma soltanto a valor di piedi, o sia di semplice metro, così traducendoli più fedelmente:

» *Vissi a fanciulle pur or idoneo*,
» *E militava non senza gloria.*

Resta evidente che si sente bensì lo stesso valor di piedi, ma ben differente valor di sillabe, e perciò meno

esatta l'imitazione di quell'apparente latina armonía che ad emulare aspiriamo.

Diverrà più calzante la dimostrazione se torremo l'esempio da una strofe di ode Saffica, la tessitura del qual metro ha più di analogia coll'endecassilabo italiano.

» *Sive per Syrtes iter æstuosas*
» *Sive facturus per inhospitalem*
» *Caucasum vel quæ loca fabulosus*
» *Lambit Hydaspes.*

Hor. Od. 22, lib. 1.

Così traducendoli:

» *Vada per Sirti di procelle nido,*
» *Scorra del Tauro, o gelid' Animaspe,*
» *L'ultime cime, o 'l favoloso lido*
„ *Calchi d'Idaspe.*

Chi non è sordo affatto all'impressione dei suoni dee sentire la somiglianza dell'imitazione; che se si facesse il leggiero cambiamento di sostituire la parola *tempeste* a *procelle* del primo verso, o *estreme*, a *ultime* del terzo verso, restando intatta l'armonía del metro, dee confessare alterata l'armonía delle sillabe, e distrutta in parte quell'apparente latina armonía di cui si ragiona.

A comprova del fin qui detto addurremo alcuni altri esempli di versi non tradotti, e di varia significazione, acciocchè non mi s' opponesse che la somiglianza, qualunque si senta, si debba, piuttosto all' illusione, che può fare il significato medesimo de' versi sovra comparati attribuire, che non alla esatta imitazione del valor delle sillabe.

Io mi do a credere non esservi persona di sì scabro o schifiltoso orecchio che non volesse riconoscere a cagion d' esempio ne' seguenti versi assai evidente imitazione di pentametri.

» *Segnar col tenero piede le torte vie . . .*
» *Con celeri passi precipitando vola . . .*
» *Ai pesci tender insidiose reti . . .*

O quella di esametri ne' seguenti:

» *Potrà del Tebro dedur le pristine Muse . . .*
» *Rapido tosto vola sibilando il libero telo . . .*
» *Nettare più dolce libar che quello di Giove . . .*
» *E rotte intorno di spume albeggiano l' onde . . .*

Giova dunque distinguere valore di piedi da valore di sillabe, e conchiudere che dalla più esatta imitazione delle brevi, e lunghe possa soltanto ottenersi da noi quell' apparente armonía di latino metro, di cui andiamo in traccia; nè v'è dubbio che l'inesauribile ric-

chezza della nostra lingua non ci lasci uberrimo campo alla ricerca, e scelta di queste più imitative sillabe per qualunque prolisso lavoro; sebbene converrà confessare che per inopia di parole terminanti con lettere consonanti, piane o riposate come hanno i Latini, le quali un certo ripieno e quasi basso musicale danno ai lor versi, mentre potremo nella dolcezza emularli, difficilmente alla pienezza, e al nerbo de' loro metri potremo arrivare, quantunque avvenga talvolta d'incontrare versi latini composti di parole tutte terminanti in vocale ripieni di squisita, e significante armonía, come

» *Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.*

VIRG.

Sarebbe questo il luogo di proporre, e mettere a disamina la maniera di fissare nella nostra lingua questo valore di sillabe, lo che scioglierebbe la seconda opposizione che ci siamo fatta, ma siccome, e prolisso discorso, e varie grammaticali discussioni esigerebbe la materia, a segno di ridurre ad un voluminoso trattato ciò ch' io non intendo dover altro essere che una semplice lezione, mi asterrò per ora dall' entrare per via di metodica analisi in questa disamina; forse fia però che se maggior ozio, e meno turbata vita mi venga concessa, ch' a questo ancora possa io il volonteroso animo all' onore dell' italica lingua ardentemente inclinato, quando che sia, rivolgere, ed al compimento d'un intrapreso esametrico italiano poema.

Nè certamente sarebbe questa la prima opera che accader potesse di compiere, senza che á metodo prima si riducesse, il quale non a creare, ma solo ad epilogar le dottrine si deve opportuno riputare, e porre con que' magistrali precetti, di cui PINDARO nel 2 delle Olimp., dice

» *Ille qui per se reperit sagaci*
» *Multa natura sapiens, sed arte*
» *Redditus vates strepit ut loquaci*
» *Guttare cervus.*
» *Et Jovis frustra rapidum lucessit*
» *Alitem sacri tonitrus ministrum, etc.*

Traduz. del Sig.r LE-SUEUR.

Tuttavia per accennarne qualche cosa, io osserverò che oltre all'aver noi numero grandissimo di parole ritenenti la stessa derivazione, significato, lettere, e misura delle latine, e forse ancora la stessa esatta pronuncia, abbiamo alcuni punti fissi ai quali appoggiare fondatamente la nostra prosodia latino-italiana, ed esametrica versificazione.

In primo luogo gli spondei, e dattili naturali, quali sono per esempio in *cortesi*, *porgete*, e simili, delle quali voci ciascuno avvisa le prime due sillabe esser lunghe per posizione, e pronuncia, e formare un' assoluto spondeo; i dattili come sono v. g. *barbara*, *perfida*, de' quali due piedi naturalmente formati, e che soli entrano nella

formazione dell' esametro, innumerabile copia tiene la nostra favella.

In secondo luogo gli accenti acuti come in *mostrò*, *sentì*, *virtù*, che senz' alcun dubbio nell' italica lingua danno il valore di lunga, o di doppia alla sillaba, sulla quale e' cadono, valore sancito dall' uso costantissimo di dare a' versi nostri di dieci sillabe, quale

» *Al subito spettacolo ristè.*

Chiamati tronchi, lo stesso valore del verso di undeci ed anco dello sdrucciolo.

E ragione è questa tanto palpabilmente chiara, che non abbisogna d' altra prova, che che ad alcuni Grecisti, sovente di mera sofisticherìa dilettantisi, piacesse di garrire all'incontro, e mi si aducesse l' esempio di alcuni italiani Scrittori, che nella propria lingua scrivendo esametri, avessero per lo addietro sì fatti accenti abbreviati.

In terzo luogo abbiamo i composti, e derivati, che ci danno non dubbia norma per regolare la quantità de' semplici, e radicali, tanto ne' verbi, quanto ne' nomi, generalmente parlando.

Così sappiamo la prima in *loca* per esempio doversi riputar breve, perchè il suo composto *colloca* tiene per natura o posizione la seconda breve. All' incontro *luce* verbo sappiamo avere la prima lunga da' suoi composti *riluce*, *traluce*, che tale hanno la seconda per posizione;

Così *lume*, *caro*, faremo lunga da *barlume*, *discaro*, con egual fondamento.

La sovracoennata regola ci conduce come per mano a ritrovare la quantità o valore delle seconde ne' vocaboli quadrisillabi (poichè ne' trisillabi ognun sa che la pronuncia o breve o lunga, basta a determinare il valore della sillaba di mezzo.) Così la seconda in *balenando* sarà lunga da *baleno*, e simili, all' opposto in *superando* breve da *supero*.

Da questa regola crederei potersi eccettuare tutti que' semplici, e radicali sì verbi, che nomi, i quali ricevono, usando di lecita ortografia, una qualche mutatazione nella prima sillaba, come per esempio *suona*, *muove*, *lieve*, cui togliendo l' *u* e l' *i* collo scrivere *sona*, *move*, *leve*, per agevolezza del metro, e perchè qualche cosa dee perdere, dirò così, di suo pondo la sillaba nell' alleggiarla d' una lettera, sembra potersi far breve, secondo il bisogno, benchè ne' composti s' abbia lunga a proferire e ritenere.

Per ultimo mi sembra poter noi con fondamento due regole generali adottare dai Latini; la prima, che ogni vocale seguita da doppia consonante sia lunga, tranne che una di queste fosse liquida, come in *tenebre*, *quadruplo*, *salubre*, nel qual caso si può co' Latini stabilirla comune, ed eccettuando pure quelle parole, che la pronuncia italiana, suprema regolatrice d' ogni prosodia, fa brevi, come in *veggonsi*, *struggerlo*, *Taranto* e simili, le quali voci però sembrano dall' avveduto

Scrittore doversi con ogni avvertenza schivare, nè altrimenti adoperare che per estrema necessità. La seconda delle accennate regole si è che ogni vocale avanti l' altra sia breve, sempre che non formi dittongo; ma allora che non considerandosi formar dittongo, la pronunzia de' composti o derivati da quella sia lunga, gioverà ritenerla ne' composti lunga, e ne' semplici comune, come può avvenire in *lei*, *mai*, mentre i composti o derivati loro *colei*, *omai* lunghi s'hanno a pronunciare.

Insomma nel regolare la prosodia delle italiane sillabe, noi dovremmo guidarci sopra tutto dalla pronuncia o lunga o breve, dove questa può servirci di norma, dalla posizione, dalla riflessione ai composti e derivati, e dove queste guide ci manchino da un dilicato orecchio, e talora da una discreta analogia di senso della parola significante moto o quiete, e giudiziosa imitazione della prosodia latina, ove la ragione della nostra propria ci manchi affatto.

Finalmente siccome non v' ha dubbio, che la troppa ristrettezza, e dirò così angustia della prosodia d'una lingua, possa grandemente nuocere alla poesia di quella, così sembra ragionevole il fissare per certa generale regola, che giovi lasciar comuni tutte quelle sillabe, delle quali non c' è ragion positiva per farle o assolutamente brevi, o assolutamente lunghe. Quindi tutti i monosillabi non dittongati o accentuati (certamente lunghi) sembrano doversi lasciar comuni anche tronchi

dall' apostrofe, il di cui uffizio è di accorciar la parola. Così pure riputeremo comuni tutte le vocali finali, nè in prova potrà parere soverchio un tale arbitrio, ma anzi necessario a produrre un giusto equilibrio tra le lunghe positive, che abbiamo, e le brevi, che non poco servono a rendere più armonica una poesia.

Le quali cose tutte, come quelle ch' esigerebbero un compiuto trattato per venir ridotte a sistema, io non intendo ora che presentare per modo di riflessioni, riserbandomi quando mi risolvessi a pubblicare alcuni saggj di esametrica italiana versificazione, di adurre in note appiè di pagina quelle osservazioni, che possono in certi casi avermi indotto ad allontanarmi dalle accennate regole per qualche eccezione.

Resta ora a favellare della difficoltà che v' avrebbe ad avvezzare le orecchie italiane a questa latina armonía, e quì giova distinguere tre classi di persone, cioè gl' intelligenti, li non intelligenti, e quelli che bensì potrebbero intendere, ma che senza volersi dar briga di por le cose a bilancia, s' arrogano il diritto di trovarle buone o pessime come loro detta il capriccio dell' istante, o la smania di censurare. Quanto ai primi i di cui suffragj o censure sono sempre rispettabili, giova sperare che presentando loro nella miglior maniera che si sappia questo genere di poesia, anzi che condannarlo, vogliano co' loro consiglj e suggerimenti concorrere a ridurlo a vie maggior perfezione. Riguardo ai secondi, pe' quali intendo coloro, che ignorando la

latina poesia, non lasciano d' esser colti nella italiana, supporre si dee che nutrano anzi che no vaghezza di acquistare l' idea de' latini metri, e per sola laudevole curiosità potessero a questo genere avvezzarsi; ponendo mente a far loro avvertire la cesura, dalla quale, come dall' accento i versi italiani, i latini pigliano andamento e forma.

Sarà sopra tutto pregio dell' opera l' ammonirgli a guardarsi dal massimo diffetto, in cui inciampano i male avveduti Scrittori di questi metri, coll' introdurre trasposizioni e intralciamenti di frasi opposte affatto al genio della lingua nostra, e che non servono che a storcere e sfigurare e l' armonía della lingua e quella del verso. Io non ammetto altre trasposizioni più audaci di quelle, che negli sciolti, o ne' lirici versi italiani del pindarico genere, vengono da' buoni Autori adoperate.

Muove infatti indignazione e stomaco il vedere taluno che correndo dietro all' ombra del metro anche sovente storpiato, ti caccia nel verso una trasposizione di epiteto, o di regime stravolto di verbo, tale che sfugge sotto la sua penna lo stile e la lingua, e non produce che un mostro di composizione da fare spiritare Apollo, e le Muse, e quanti leggitori volessero lasciarsi intronare l' orecchio, e sconvolgere le facoltà della mente da un guazzabuglio informe di male accozzate parole.

Circa poi alla terza specie che abbiam divisato, della quale pochissimo curar si debbe o la censura o la lode, io non saprei meglio che dire di sì fatti personaggj, se non se

" *Non ragioniam di lor, ma guarda, e passa.*
DANTE.

Oppure doversi eglino apporre per appendice alla scena di GOLDONI, dove questi nel suo *Molière* introduce il conte Frezza a biasimare la commedia dell' *Ippocrita*, senza averla punto ascoltata nè intesa, oppresso dal vino e dal sonno.

Che poi non è più un metro che l' altro, il quale constituisca la poesia, che ha diritto di piacere a chicchessia di qualunque foggia e colori ella s' appresenti abbigliata, in quella guisa medesima che una bella donna come che di stranio ed ignoto clima venendo, e di non più visti adobbi vestita si pari agli occhi nostri, se di naturali fattezze e di persona ben conformata e disposta, e bella insomma di aspetti ella sia, non lascia di riscuotere dopo un breve stupore o meraviglia del primo sguardo, l' omaggio de' nostri affetti al pari di quelle bellezze, cui siamo ordinariamente avvezzati a riguardare.

LA NAVIGAZIONE.

ODE

AD AMARILLI ETRUSCA

CELEBRE POETESSA ESTEMPORANEA

In occasione che indirizzò all' Autrice un Improvviso sulla creazione de' Soli.

DI DIODATA SALUZZO REVELLO.

Letta nella Seduta pubblica degli 11 luglio 1812.

Su picciolетta nave
Me verginella umile
Dal primo lustro Fantasía locò,
E venticel suave
La nave mia gentile
In dolce fresco fiumicel portò.

Serto di rosei fiori,
Fiori d' allegro maggio
Cingeami intorno l' anellato crin,
E i pargoletti amori
Di bianca luna al raggio
Segnavano sull' onde il mio cammin.

Sovra quel flutto amico
Io me ne già cantando
Al caro suono di mia cetra d' or,
E sul Parnaso aprico
Le Muse gían danzando,
Ed, oh! chi viene? ripetean fra lor.

Le vele mie d' argento
E l' ingemmata prora
Saran pur belle al lampeggiar del dì!
Piena d' alto contento
Io sì diceva allora, —
E già le Muse ripetean di sì;

Quando sorse d' intorno
Nembo pel ciel sereno,
E lento e grave il navigar si fe,
E col nascente giorno
Di lampi in ciel ripieno
L' astro levossi che d' ogni astro è re;

Sorda tempesta irata
Torbida fe quell' onda
Fra 'l rauco rotto rovinoso tuon;
Della nave spezzata
Sulla sdruscita sponda
Il fulmin cade in cupo orribil suon.

Invan la cara cetra
Inni di lode invano
Alto suonava al regnator del mar,
Ch' iva perduto all' etra
Già sovra lido estrano
L' inno, che i flutti non potea sedar.

Naufraga in duro suolo
Si fe la nave ardita
Fra scogli cinti d' un eterno gel;
E fra l' immenso duolo
Dal legno infranto uscita
Mossi recando il plettro mio fedel.

Inabitato sasso,
Ignuda stanza antica,
M' accolse, e buja, sul fatal terren,
E volsi appena il passo
Sulla terra nemica
Che il vivid' estro mi si spense in sen.

La nobil cetra al cuore
Ancor stringea la destra,
Ma grave l' aura, e nubiloso il sol
A me togliean valore,
Onde scioglier maestra
Agli inni aurati l' animoso vol.

La ria terra funesta
Sacra al Nume d' obblio
Scorrea d' intorno intorpidito il mar,
E 'l flutto, che s' arresta
Qual paludoso rio,
Presso la grotta sonnacchioso appar.

Invan l' amor, la fede,
L' alidorata e bella
Fantasía rammentando e 'l mio destin
Lasciò l' instabil sede,
E giù di stella in stella
Prese sull' empia terra il suo cammin.

Guai se Poeta cade
Naufrago in tempo avverso
D' obblio profondo sul terren fatal,
Il Nume reo l' invade,
E 'n lui tiene converso
Indarno fantasía l' occhio immortal.

In la funesta grotta
M' addormentai ponendo
La cetra d' or qual placido origlier,
E la mia nave rotta,
E 'l naufragar tremendo,
E la gloria fuggì dal mio pensier.

Cupo, muto, profondo
Era 'l mio sonno e forse
Era eterno il ferale alto languir,
E certo al mio crin biondo,
Chi 'l sacro lauro porse,
Senza un alloro mi vedea morir.

Ma in la bruna isoletta
Dal placido Oriente
Un suon discese che non ha simil,
E navicella eletta
Scendea velocemente,
E 'l suo corso reggea ninfa gentil.

Ner' occhio, e nera chioma,
E domator dell' alma
Sorriso aveva d' immortal virtù,
E già fremeva doma
Dell' onda rea la calma,
E l' aer lento non torpeva più.

Toccò la nobil prora
Quella terra nefanda,
E disciolse la ninfa i canti sui,
Ella sedeva allora
Sulla nave ammiranda,
Ed impavida avea pietà d'altrui.

Cara alle eteree Muse,
Cara all'Italia, onde ella
È nobil figlia ed è delizia e amor,
L'alta Amarilli schiuse
La nobil sua favella,
E nuova vita serpeggiommi in cuor.

Il puro inno volante
Al Creator del giorno,
I vanni d'or dal labbro suo drizzò,
Ed il sol fiammeggiante
All'isoletta intorno
Non più veduti i raggi suoi vibrò.

Sacerdotessa vera
D'onnipossente Nume,
Luce portando, parea dir così:
Vieni Glaucilla, e spera;
Reco l'immenso lume,
Che vien dal fonte d'un eterno dì.

Si tolse dalle chiome
Così dicendo il lauro,
Che sfavillar facea la sua beltà,
E me chiamando a nome
Al crin mi fe tesauro
Di quell' alloro, ch' immortal sarà.

Toccommi il lembo appena
Del fatidico velo,
Che le stringeva il palpitante sen,
Ch' io d' ardire ripiena
Sorsi, e l' antico gelo
Disparve al raggio di quel ciel seren.

Nuovo estro, e nuova vita
Sovra sua nave eletta
Mirabilmente al fianco suo trovai,
E per l' onda infinita
Dalla bruna isoletta
Fra l' inno volator tosto spiccai.

Navigai dolce seco
Pel mar tranquillo e vago,
D' onde parea quel nuovo sole uscir,
E già dall' erto speco
Tosto il mio cuor presago
Credeva il plauso delle Muse udir.

La fantasía vivace
Tornò dal cielo; e sciolse
Il vol, nel mar segnando il mio cammin,
La nuova vela audace
A carezzar si volse
Coll' ali piene d' un vigor divin.

Strinsi AMARILLI al petto,
Sovra sua cetra amata
L' inno disciolsi al regnator del mar,
Ch' oggi me diè l' affetto,
Sol una cetra aurata,
Un sol lauro, un sol cuore, un sol cantar.

Gloria di Pindo è bella
Ad ogni cuor che sente,
Ch' italico retaggio ella si fe,
Ma più soave è quella,
Che fassi all' estro ardente
D' itala donna l' immortal mercè.

OSSERVAZIONI

INTORNO

AD ALCUNE ANTICHE MONETE

DEL PIEMONTE.

OSSERVAZIONI

INTORNO AD ALCUNE ANTICHE MONETE DEL PIEMONTE.

Di GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Lette a' 20 di maggio 1812.

Le Statue, le Iscrizioni ne' marmi incise, e gli altri Monumenti tutti sì durevoli non sono, nè così ampiamente si diffondono quanto le Monete. Queste, attesa la moltiplicità loro, la esatta conformità dei tipi, e la picciola loro mole, passano alle età future a far fede presso le più rimote nazioni del potere, della coltura, e della magnificenza antica. I Popoli più rinomati pertanto, ed i Principi di animo grande, oltre al provvedere al vantaggio de' traffici col giusto e proporzionato valore intrinseco delle monete, si presero non picciolo pensiero della eleganza e durevolezza de' conj, per estendere le proprie glorie; ond'è che gli studj della Scienza tutta Monetaria in due parti naturalmente si

dividono; politica l'una, erudita e filologica l'altra. Tutte le considerazioni, che sulla legislazione monetaria si facessero da chi abbia meditata questa materia coi nuovi lumi de' più recenti Scrittori di pubblica Economia, e segnatamente del dotto Presidente Pompeo Neri, non potrebbono che riuscir vantaggiosissime; E, parlando in generale della Scienza Economica, è cosa opportuna, che sì fatte ricerche diventino note e comuni. Quando però si ristringono al caso particolare, ed a recar giudizio della saviezza delle Leggi, che sono in vigore in una determinata Contrada, devono allora formar l'oggetto piuttosto di consulti per gli uomini di Stato, che di libri da porsi in mani di tutti. Questo fu per avventura uno de' motivi, per li quali restò inedita l'Opera del Cardinale Garampi intitolata *Saggi di osservazioni sul valore di antiche Monete Pontificie*, Opera che ho avuto agio di scorrere parecchi anni sono nella mia breve dimora fatta in Roma.

Neri. Osservazioni sopra il prezzo legale delle Monete nella Raccolta dell'Argelati. Tom. V, pag. 90 e seg. Milano 1759.

Ma le monete, considerate come monumenti gloriosi della grandezza, della potenza, e delle imprese de' Principi, che le fecero coniare, come una prova dell'antichità delle Famiglie Sovrane, di molti fatti della Storia, e de' progressi delle arti del disegno, e come soggetto di erudite ed importanti ricerche dirette ad illustrare segnatamente i Tempi di Mezzo, è cosa utilissima che vengano studiate da chi ha le cognizioni necessarie per farlo. Questa si è appunto la parte erudita della Scienza Monetaria, nè vi ha riguardo alcuno, che impedir possa

di renderla pubblica colle stampe per appagamento di una lodevole curiosità innocente, ed a comune istruzione *. Se ne togliamo qualche Discorso di Vincenzo Borghini, pubblicato sin dal Secolo XVI, il Muratori, cotanto benemerito della Storia d'Italia, riguardar si può come il primo, che abbia da dovvero rivolto l'animo allo studio delle Monéte d'Italia de' Bassi Tempi; dacchè i Letterati nostri, prima di lui, impiegavano soltanto le fatiche loro intorno alle antiche medaglie; e tutto ciò, che Greco o Romano non fosse, disdegnavano concordemente. L'Opera meritamente stimatissima delle Zecche d'Italia del Conte Carli, le voluminose Raccolte dell'Argelati, e del Zanetti, e tanti altri Libri di Monetografi chiaramente dimostrano con quanto ardore si sieno poscia coltivati sì fatti studj dai Letterati Italiani.

Negar non si può, che la prima serie peraltro di Monete di Principi Italiani, che abbia veduto la luce, si è peravventura quella delle Monete della Casa di Savoja, pubblicatasi sin dall'anno 1660: ma appunto per essere una delle più antiche, non è delle migliori. Oltre all'essere mancante assai, può indurre non poche volte in errore per essere difettosa ed inesatta ne' di-

* Nell'anno 1791 si stampò in Copenhaghen in due volumi in folio la Collezione delle Monete di Danimarca. Una prefazione ed alcuni preliminari in Lingua Danese, con un Elenco delle monete incise in rame, si è creduto che sufficienti fossero ad illustrare que' monumenti.

segni e nelle leggende, per le monete sospette, ed anche manifestamente false, che contiene; e non corrisponde poi, per ciò che riguarda l' eleganza della esecuzione, alla dignità del soggetto. Nè di ciò è da farne meraviglia nessuna, troppi essendo i lumi, che ha ricevuto l' erudizione de' Secoli di mezzo, ed in ispecie la monetaria, in tanti anni, quanti ne corsero dall' anno 1660 (tempo in cui uscì in luce la Collezione delle Monete di Savoja scritta dal GUICHENON), infino a questa parte. Ben vi fu chi se ne avvide in progresso di tempo, onde, poco dopo la metà dello scorso Secolo, si fecero raccogliere diligentemente le antiche Monete del Piemonte, e specialmente quelle battute nelle Zecche de' Principi di Savoja, che pulitamente si disegnarono; si ordinò che si copiassero, e si adunassero insieme tutte le Carte antiche riguardanti le mentovate Zecche; lunghi studj, esatti, e profondi s' intrapresero dal dotto nostro Collega il Sig.r VERNAZZA-FRENEY; e finalmente, nell'anno 1787, a me pure venne commesso di stendere una Storia delle Monete nelle Zecche de' Reali Principi di Savoja battute, sia da' tempi più rimoti, Storia, che prima altre pubbliche incumbenze, poscia le pubbliche e private vicende, mai non mi hanno permesso di portare a compimento.

GUICHEN. Hist. Général. Tom. I. pag. 142 e seg.

Regio Biglietto dei 15 Giugno 1787. V Discorso intorno alla Storia del Piemonte §. III. p. 179 nel Tom. II. dell' Opera dell' uso, e dei pregj della Lingua Italiana. Torino 1791.

Vero è, che non poche notizie intorno alle Monete antiche del Piemonte mi era lusingato di raccogliere nel breve viaggio da me fatto in fine dell'anno 1791, ed in principio del susseguente, in alcune delle prin-

cipali Città d' Italia, ma non fui in questo troppo felice. Una rara moneta della Città di Torino, che una volta esisteva in Modena, non mi fu possibile il rinvenirla, non ostante che fosse stata da un Cittadino Modenese comunicata al celebre MURATORI, e non ostante le ricerche fatte per compiacermi dall' altro non men chiaro Estense Bibliotecario l'Abate Girolamo TIRABOSCHI, per me di sempre cara ed acerba rimembranza. In Bologna trovai, che poco prima del mio arrivo passato era ad altra vita il Sig.r Guid'Antonio ZANETTI, a cui devono gli amatori di questi studj la nuova Raccolta delle Monete e Zecche d' Italia, col quale erudito Soggetto mi era io proposto di conferire di questa materia, e sperava di ricavarne non pochi lumi. In Firenze ho bensì potuto scorrere le Monete di Piemonte, che in non picciol numero si ritrovavano nel Gabinetto annesso alla Galleria del Gran Duca; non mi riuscì però d' incontrarmi in moneta veruna, che già nota non mi fosse.

Il più lungo soggiorno fatto in Roma, le amorevolissime ed efficaci premure del Ministro del Re di Sardegna presso la Santa Sede *, ad effetto che mi fos-

* Era a que' tempi Ministro Plenipotenziario della Corte di Torino in Roma il già Cavaliere Clemente Damiano di Priocca, col quale io rannodai allora indissolubilmente la nostra antica, ma intermessa amicizia; e se, per le mie ricerche di Monetografia, non troppo felice fu quel viaggio, fu per questo altro rispetto felicissimo. Di Lui, come di amico incomparabile, feci menzione in parecchi miei scritti, ma questa è la prima volta in cui mi avvenga di parlarne come di persona pubblica e di Governo, onde reputo opportuno il profittarne, per mettere in chiaro l'essere, ed il nome di Lui; giacchè ne' pubblici Fogli sono

sero aperti Musei, e Biblioteche, mi diedero agio di fare, con qualche maggior frutto, in quella gran Città studio di monete. Nel Museo del Cardinale ZELADA, allora Segretario di Stato, che in mezzo alle sue mol-

---

corsi su questo particolare varj errori, che alterano ed oscurano alcuni punti di Storia, ne' quali Egli è nominato. La Famiglia *Damiano*, una delle antiche ed illustri della Città di Asti, possedendo più Feudi, si distinsero, giusta il costume nostro, i fratelli minori ognuno col nome di un Feudo; ed il Sig. Clemente chiamossi da prima *Cavalier di Castellinaldo*. Ma quando, da Referendario nel Consiglio di Stato, passò all' Impiego di Senatore in Torino, mai non firmò gli Atti giudiziali, che col solo nome del Casato *Damiano*. Due circostanze poi fecero sì, che nel Pubblico prevalesse l'uso di chiamar il Sig. Clemente col nome di *Cavalier di Priocca*: la prima, che l'avo, ed il padre di lui portarono il nome di *Priocca*; e quest'ultimo (Conte Giuseppe) Cavaliere dall' Ordine supremo dell' Annunziata, innalzato meritamente a' primi onori, era per civili e militari virtù Personaggio ragguardevolissimo. La seconda fu, che col nome di *Priocca* chiamavasi già in Roma, quand' Egli vi andò Ministro, il suo fratello Filippo, Prelato di credito grande. Per queste cagioni adottò Egli il sistema di firmare gli Atti pubblici *Damiano*, ma coll'aggiunta di *Priocca*; e così continuò a fare, dall' anno 1796, in cui fu chiamato al Ministero degli affari stranieri, e quindi incaricato per qualche tempo della Reggenza eziandio di quella degli affari interni, sino al fine dell' anno 1798. Fu scritto in uno de' Fogli pubblici più noti e più applauditi (*Mercur. Britann. N.* 11, 25 *Gennajo* 1799), che il *Cavalier Priocca* = *n'est point Chevalier, et que dans ses relations publiques, ou privées s'appelle constamment le Comte Damian*. Ora è falso, che non fosse Cavaliere, poichè, oltre alla legittima consuetudine nostra di chiamar Cavalieri i fratelli minori de' Conti e de' Marchesi, era di più Cavalier Gran-Croce dell' Ordine di S. Maurizio; ed è pur falso, che negli scritti suoi privati e pubblici prendesse Egli il titolo di *Conte*, che non gli spettava; che anzi non apponeva Egli titolo veruno alle sue firme, usando soltanto quello di *Cavaliere* nella intitolazione degli Atti pubblici. Nell' anno 1799 il Sig. Clemente Damiano, sciolto d' ogni pubblico legame, si ridusse a vita privatissima in Pisa (d' onde poi per necessità sola si mosse), e tutto si diede alle geniali sue letterarie occupazioni. Allora fece Egli stampare colà la mia Versione delle Tusculane, quindi l'altra della Vita di Agricola; e per fine la Dissertazion mia sulla Patria di Colombo da Lui di copiose Giunte corredata, ed i varj Supplementi che le tennero dietro, del che tutto non saprò mai essergliene grato abbastanza. Felice in vero, dacchè, come gli antichi Savj, non avendo mai disgiunto lo studio delle buone Lettere dal maneggio de' pubblici negozj, può dire colle belle parole di Sallustio, ma con sentimento senza paragone nessuno più lodevole = *Non fuit consilium meum socordia, atque desidia bonum otium conterere.*

tiplici e gravi occupazioni avea saputo trovar tempo di raccogliere Codici, antichità d' ogni specie, pitture antiche, stampe, produzioni naturali, anatomie, ed anche monete, molte ne vidi di Savoja. Tra esse ne trovai classificata una assai corrosa, dove mi sembrò di poter leggere da una parte nel campo le lettere PET...I; e tuttochè non si potesse distinguer bene la leggenda attorno, mi sembrò per altro, che vi si potesse leggere SAB. Potrebbe forse appartener questa moneta al Conte Pietro di Savoja, Principe di cui non si ha moneta veruna legittima già conosciuta.

V. Dissertaz. della Moneta Secusina, pag. 33.

Ma delle antiche Zecche d' Italia, della origine di esse, del diritto di batter moneta nelle diverse Provincie, e di erudizione monetaria, come di molte altre parti di Antiquaria la più recondita, ho avuto la sorte più di una volta di sentir ragionar dottamente in Roma il Cardinale Stefano BORGIA, mancato poi di vita in Lione nell' anno 1804, nome illustre presso gli eruditi d' ogni colta nazione, possessore pur Egli di uno scelto e copioso Museo di Monumenti antichi di ogni Contrada, e di ogni specie di cose esotiche e rare, e segnatamente di Monete de' Bassi Tempi, e munifico ed intelligente estimatore e protettore dei dotti, perchè Egli medesimo dotto del pari che ingenuo, e liberale.

Con questi ajuti, con questi incoraggiamenti si era dato principio alla Storia monetaria del Piemonte. Questa Storia avrebbe dovuto comprendere eziandio la notizia delle Zecche delle Città, come di Torino, di Asti, di

Lato Settentrionale della Marca d'Ivrea, pag. 146. Torino 1804.

Vercelli, (intorno alla qual ultima raro monumento dell' anno 1255 ha pubblicato recentemente il Sig.r Durandi), e di altre Zecche minori; ed avendone io, per le ragioni dette sopra, abbandonato affatto il pensiero, avrei bramato che altri se ne assumesse, ad onor della comune Patria, l' incarico. Nessuno ne sarebbe più capace del Sig.r Vernazza-Freney sopra mentovato, che saggj distinti del suo raro sapere ha già dato al Pubblico, e che, oltre alle Zecche de' Principi, tante notizie ha raccolte intorno a quelle de' Feudatarj, ed in ispecie memorie curiose intorno alla Zecca degli Abati di S. Benigno di Fruttuaria. Anche un dotto Letterato forestiere sperar possiamo, che prenda ad illustrare questa parte difficile, astrusa, e recondita, ma rilevante, ed instruttiva della Storia nostra. Si è questi il Sig.r Giorgio Viani, che delle Monete di Massa di Lunigiana scrisse ultimamente con ottimo criterio. Nuovi lavori appartenenti alle antiche Monete d' Italia sta egli preparando, e con isquisita diligenza raccoglie memorie appartenenti eziandio alle Zecche del Piemonte. Già Monsignor Ferrero della Marmora Vescovo di Saluzzo a lui ha trasmesse copiose notizie, riguardanti la Zecca de' Principi di Masserano; altre ne ebbe parimente, intorno appunto alla Zecca dell' Abbazia di S. Benigno, dal Sig.r Vernazza. Parecchie memorie ho pur io avuto la soddisfazione d' inviargli concernenti la Zecca di Cocconato de' Conti Radicati, ed anche de' Conti di Desana. Possiamo adunque a buona ragione riprometterci,

Memoria della Famiglia Cybo, e delle Monete di Massa di Lunigiana. Pisa 1808.

che, scrivendo Egli delle Zecche d'Italia, ragionerà con sana Critica, e colla scorta di sicuri Documenti, eziandio delle Zecche del Piemonte.

Avendo però io intanto ripigliato in mano quelle abbandonate mie carte, ed avendole riordinate e rivedute, ho creduto, che non potesse riuscir discaro a chi si diletta delle cose patrie, e degli studj de' Monumenti de' Bassi Tempi il veder pubblicati questi frammenti, a dir così, qualunque sieno di un più vasto non compito lavoro.

CAPO I.

MONETE DI MONFERRATO.

Monete degli antichi Marchesi di Monferrato furono da me osservate nel Museo del Cardinale Zelada; e tra esse due ne notai, delle quali nè il Muratori, nè il Carli, nè il Gradenigo, nè alcun altro Monetografo, che io sappia ha sinora fatto menzione. Le monete di questi Marchesi riferite dal Muratori portano tutte soltanto il nome di Guglielmo, ed una quello di Bonifacio; e dagli impronti, di cui lo stesso Muratori ne pubblicò i disegni, si riconoscono per conj del 1400. Il Carli si riferisce al Muratori; e delle tre monete di Monferrato recate da Monsignor Gradenigo, due portano il nome di Guglielmo, ed una quello di Bonifacio; la qual ultima, essendo nel rovescio consimile a quella pubblicata dal Muratori, come accenna lo stesso Gradenigo, o genuina che siasi, o non genuina, come pretende l' Annotator del Gradenigo, non può appartenere se non a Bonifacio V., od a Bonifacio VI. penultimo de' Marchesi di Monferrato della Stirpe de Paleologhi.

Murat. Antiq. Med. Aevi. T. II. Dissert. XXVII. col. 704, e 709.

Carli. Opere Tom. III. p. 70. Milano 1784.

Gradenigo. Monete d'Italia presso il Zanetti Tom. II. p. 121.

Ora nel Museo sopraccennato del Cardinale Zelada vi erano due Monete di que' Marchesi sinora non pubblicate, che a me sembrarono assai più antiche. In una leggesi nel diritto IHO. MARCH., e nel rovescio

MONTISFERATI.; e nell'altra TEOD. MARCH. MONTISFR. A quali dei diversi Giovanni, e Teodori, che s'incontrano nella serie de' Marchesi di Monferrato, appartengano queste monete non è facile il determinarlo. È però chiaro, che se non possono essere più antiche di Giovanni I. ultimo della Stirpe di Aleramo, mancato nell'anno 1305, e di Teodoro I., che cessò di vivere nel 1338; d'altra parte non possono essere più recenti di Teodoro II., e di Giovanni IV., il primo de' quali finì di regnare nell'anno 1418: l'altro nel 1464. Il tipo per altro, e la forma de' caratteri mostrano antichità maggiore, e che quelle monete si debbano piuttosto riferire al Secolo antecedente XIV., e per conseguente ad alcuno de' Principi di Monferrato di tal nome, che in quello fiorirono.

V. la Cronica di Benvenuto di S. Giorgio pag. 84, 126, 511, e 346. Ediz. di Torino 1780.

Quantunque non siensi finora potute ritrovar monete di que' Marchesi più antiche di queste, la grandezza, e potenza della Casa di Monferrato, che possedeva Regni in Oriente sin dal Secolo XII., dee far supporre, che la Zecca loro sia di data anteriore all'anno 1312, anno in cui l'Imperatore Enrico VII., per far onta alla Repubblica Fiorentina, concedè, secondo che narra il VILLANI a que' Marchesi il privilegio: *che potessero battere in loro Terre Fiorini di giglio contraffatti al conio de' nostri di Firenze* *. Il Dottor TARGIONI crede,

Targioni del Fiorino di Sigillo presso il Zanetti Tom. I. p. 296, annot. 16.

* Gio. Villani. Cronica Lib. IX. Cap. XLVIII. = Varia Lezione = *Fiorini d'oro contraffatti sotto il segno di quelli di Firenze.* Murat. R. I. Tom. XIII. Col. 467. Nota (6).

che i Marchesi di Monferrato abbiano ottenuto il privilegio di batter moneta dall' Imperator Enrico VII. prenominato. Corrado VECERIO, o sia VERCERIO, Scrittor della Vita di detto Imperatore, pubblicatasi nella Raccolta degli Storici illustri di Germania da Cristiano URSTISIO, dice veramente, che esso Imperator Enrico VII.: *Spinulæ (Opicino) . . . . . Marchionique Monferrati, cum alia dignationum genera, TUM JUS MONETÆ CUDENDÆ TRIBUIT.* e questa è la sola testimonianza, su cui si fonda il TARGIONI. Il VERCERIO, nativo di Lucemburgo, fu Segretario dell' Imperator Massimiliano I., e visse ancora sotto Carlo V, avendo scritto la Storia di avvenimenti seguiti in Sicilia sotto il Regno di lui, che si stampò nell' anno 1531. Ciò posto troppo fu egli lontano dai tempi di Enrico VII., perchè si possa prestar piena fede alla asserzione sua in questo particolare. Ognun sa, che gli Scrittori, che fiorirono in principio del Secolo XVI. non sono guide bastantemente sicure per la Storia de' Secoli di Mezzo, non avendo ancora a que' tempi gli studj della Critica e della Diplomatica fatti i progressi, che fecero dopo. È troppo facile, che abbia sbagliato il VERCERIO pigliando in iscambio un Diploma di conferma della Zecca, od il Privilegio sopraccennato in odio de' Fiorentini, di cui parla il VILLANI, per una Concessione primordiale ottenuta da' Marchesi di Monferrato. Per prova, che non è il VERCERIO Scrittor troppo esatto nel riferir i fatti succeduti due Secoli prima di lui,

Vercer. de Rebus gestis Henrici VII. pag. 72 German. Hist. Illust. Francofurti 1585.

Fabric. Bibl. med. et infim. Latin. Tom. I. pag. 420. Edit. di Padova 1754

basti osservare, ch' Egli chiama Pietro, con error manifesto, e non già Lodovico, come fu di fatti, il Principe della Casa di Savoja, che fù Senatore di Roma a' tempi del mentovato Imperator Enrico VII.. Vercel. de Reb. Gestis Enrici VII. p. 71.

Quello, che è certo, dalle parole sopraccitate del VILLANI, Scrittore quasi contemporaneo, tanto manca, che si possa inferire, che a que' tempi soltanto, e non prima, sia stato dall' Imperator Enrico concesso il Privilegio a' Marchesi di Monferrato di batter moneta, che anzi pare, che a buona ragione arguir se ne debba, che già ne godessero prima; e che in forza della nuova Concessione (oltre alla facoltà di battere le monete proprie, di cui già si valevano) venisse loro conceduta quella di battere fiorini d' oro; in una parola il battere con Privilegio Imperiale fiorini falsi. Questa cosa si fa chiarissima dalle parole seguenti del VILLANI, il quale asserisce, che, per questo Privilegio, dalle persone savie ne venne dato gran biasimo all' Imperatore, = *che per cruccio, et mala volantà, che avesse contro a' Fiorentini, non dovea niuno privilegiare, che battessa fiorini falsi.* Gio. Villani loc. cit.

Ad ogni modo il Conte CARLI, ancorchè non avesse vedute Monete di Monferrato anteriori al Secolo XV., ciò non pertanto non temè di fissare per congettura l'origine della Zecca di que' Marchesi al Secolo XI., fondandosi eziandio sul famoso Diploma dell' Imperatore Ottone I. dell' anno 967. riferito da BENVENUTO di S. Giorgio nella sua Cronica. Non però al Secolo XI; Carli Opere Tom. III. p. 70.

ma bensì soltanto al XII., intorno a' tempi delle guerre di Federico Barbarossa, e della Pace di Costanza, io sono di avviso, che fissar si debba l'origine della Zecca de' Marchesi di Monferrato. Nè dalle parole dell' Imperator Ottone, dove, dopo di avere descritte le Terre concesse al Marchese Aleramo, soggiunge con clausula generale, che a Lui concede = *quidquid* IBIDEM *hactenus Juri Regni Italici pertinuit, ut sicut huc usque Juri Regni nostri dominio submissae sunt, ità a modo in antea praefati Aledrami Marchionis dominio subdantur, et in ejus jus delegentur, et omnino transfundantur;* nè da queste parole, io dico, si vuole inferire, che ad Aleramo fosse stato concesso il diritto di batter moneta, dacchè si sa, che il regale della Zecca si esercitava a que' tempi soltanto dai Re d' Italia, nelle Città, dove eravi Palazzo, che poscia (confuso il Regno Italico coll' Impero) Camere Imperiali si chiamarono.

Cronica di Benvenuto di S. Giorgio pag. 13.

Non si può credere poi in nessun modo, che ad Aleramo, il quale non avea il governo di alcuna Marca, ma riteneva soltanto il titolo personale di Marchese, perchè il padre di Lui avea forse, durante il Regno e la fortuna di Berengario II., retto per alcun tempo una Marca, come congettura il Sig.r JACOPO DURANDI, fosse stato concesso un Privilegio nel Secolo X., di cui i più dotti Antiquarj versati nelle cose de' Secoli di Mezzo, come un FIORENTINI, un MURATORI, sono d' avviso, che non godessero nel Secolo XI., i più potenti Marchesi, che ressero le Marche più insigni d' Italia, voglio dire il

Durandi Marca di Torino, cap. XIII. pag. 117, nota (6)

diritto di batter Moneta. Il medesimo dotto nostro Collega il Sig.r Durandi ha poi dimostrato, che, a' tempi dell' Imperator Ottone, il Monferrato altro non era se non un picciolo distretto con diritti Signorili nel Territorio di Torino; e siccome il Re d' Italia non batteva moneta, senza controversia nessuna, in alcuna delle sedici Corti, o Villaggi, e non più, situati ne' Luoghi deserti, di cui si fa menzione nel Diploma Ottoniano, così il cedersi ad Aleramo *quiquid ibidem hactenus juri Regni Italici pertinuit*, non si potrà mai intendere in modo, che l'Imperatore, come Re d' Italia, a Lui abbia ceduto il diritto, ed il supremo regale della Zecca, che in essi Villaggi non esercitava.

Durandi Marca di Torino, loc. cit., p. 113, 114.

Aggiungasi per ultimo, che nè moneta effettiva abbiamo de' Marchesi antichi di Monferrato del Secolo XI., nè tanto meno Memorie di monete battute ne' Luoghi di loro dominazione; che anzi non si trova menzione di moneta propria di Monferrato in Benvenuto di S. Giorgio per ben due Secoli dopo. La Città di Casale nell' anno 1278 pagava al Marchese Guglielmo, in qualità di Capitano, lo stipendio di lire trecento annue di moneta di Pavia. Che più? Anche molto tempo dopo, quando già da Secoli interi si esercitava il diritto della Zecca da que' Marchesi, convien dire, che fossero poco conosciute, e poco corso avessero le monete loro. Infatti per Decreto del Marchese Guglielmo, intorno all' anno 1473, si stabilì, che qualora da' Giudici, nello assegnare pene pecuniarie, *Moneta* semplicemente si no-

Cronica del S. Giorgio, p. 72.

Decret. Montisfer., p. 40, presso CARLI, Opere, Tom. III. p. 82.

minava, senz' altra dichiarazione si dovesse intendere Moneta Astense; dal che tutto si fa manifesto, che i Marchesi di Monferrato così denominati, perchè il nome di quella piccola loro prima Signoria estesero a' loro posteriori acquisti, non ebbero il regale della Zecca prima del Secolo XII., e fors' anche molto inoltrato.

CAPO II.

MONETE DI SUSA.

QUANTO gli Studj dei dotti, e laboriosi Monetografi contribuir possano a schiarire i più difficili, ed importanti punti di Storia, è cosa abbastanza nota agli eruditi. Una prova manifesta ne porge la Storia antica del Piemonte, per ciò che si appartiene alla controversia, tra' Critici di grido sì lungamente agitata, rispetto alla origine di que' Principi, che dal Mille in poi ebbero per più Secoli dominio in queste Contrade. Non solamente molti Scrittori nostri nazionali nel Secolo XVI, e nel seguente, quando l' Arte Critica era ancora bambina, ed altri non pochi con migliori lumi in tempi posteriori, si accinsero a trattare di questo curioso argomento, ma eziandio celebri Letterati stranieri, come, per lasciar da parte il Tedesco ECCARD, que' due uomini sommi, negli Studj delle Antichità de' Secoli di mezzo riputatissimi, il MURATORI, ed il MAFFEI. Nè a

questi ultimi tempi vi mancò in Francia chi lodevolmente impiegasse le sue fatiche per penetrare nelle rimote origini di que' Principi, intendo parlare del Sig.r LE-SAGE Autore dell' ingegnoso elaboratissimo Atlante Storico, e Genealogico pubblicato in Parigi nell' anno 1807.

Atlas Historique etc. v. Tab. XV. *Généalogie de Savoye.*

§. I.

Epoca delle prime Monete di Susa.

La Moneta d'argento spirante la veneranda antichità, nel cui diritto scorgesi l' impronto della Croce col nome AMEDEUS, e nel rovescio tre globetti nel campo disposti orizzontalmente, ed intorno SECUSIA, io sono di avviso, che giunger possa, congiunta con altri Documenti, a mettere in piena luce verità importantissime, la qual cosa prenderò ora a dimostrare, seguendo le orme di chi colle dotte sue ricerche mi ha in questa parte preceduto. Certamente si può affermare senza esitazione veruna, che siasi battuta Moneta in Susa dai Principi Progenitori della Casa di Savoja poco dopo, e forse tosto dopo la morte della celebratissima Contessa di Torino ADELAIDE, seguita nell' anno 1091, e ciò per le ragioni addotte dall' Autore della bella Dissertazione della Moneta Secusina, e principalmente perchè la Moneta Secusina era in corso sin dall' anno 1109, non come una novità, secondo che appare da una Carta

V. Fig. I.

Della Moneta Secusina. Dissertaz. del Barone Vernazza Segretario di Stato di Sua Maestà. Torino 1793 in-4.° pag. 8, e pag. 10, 11, e 12.

del Cartulario di Oulx degli 8 di aprile di esso anno, e perchè in essa Carta parlasi di lire *denariorum bonorum Secusiensium*. Questa parola *bonorum* dà palesamente a divedere, che già ve ne fossero in corso di bontà inferiore ad una anteriore monetazione, monetazione, che ognun vede, che dovea esser seguita per lo meno negli ultimi anni del Secolo antecedente; od anche (non supponendo siffatta monetazione anteriore) che vi fossero già nell'anno 1109 dei denari Secusini diminuiti, guasti, scadenti di peso, e consumati dall'uso, cosa che non sarebbe potuta succedere, salvo che dopo un notabile trascorso di tempo.

Partendo dal presupposto, che in fine del Secolo XI si battesse moneta in Susa, non si può mettere in dubbio, che molte delle Monete Secusine, che hanno la leggenda AMEDEUS appartengano ad Amedeo II, il qual sopravvisse alla Madre, e fece atti di sovranità precisamente in Susa. La conformità del tipo con quello delle monete d'Italia, e di Francia di quel tempo, la forma, la disposizion delle lettere abbastanza il persuadono. Di più, se da una parte è certo, che Amedeo II soppravvisse alla Madre, d'altro lato da una Carta di donazione fatta alla Badia di Pinerolo dal suo figlio Umberto, pubblicatasi dal GUICHENON, e dall'UGHELLI, impariamo che quel Principe nell'anno 1098, data di quella Carta, e per conseguente prima che terminasse il Secolo XI, già finito aveva di vivere. Non rimane adunque il menomo dubbio, che siasi battuto moneta

Della Moneta Secusina, p. 11.

Guichen. Hist. Généalog. Preuves pag. 27. Ughel. Ital. Sac. T. IV.

in Susa da Amedeo II., tra l' anno 1091, e l' anno 1098.

Chieder si potrebbe peravventura perchè mai, parecchj essendo gli Amedei, e più d' uno eziandio gli Umberti, che s' incontrano nella serie degli antichi Progenitori della Casa di Savoja, non abbiano cercato di distinguersi gli uni dagli altri, con aggiungere al nome la numerazione di Secondo, di Terzo, di Quarto. Ma i nostri buoni Antichi non badavano a tanto. I Papi furono forse i primi ad accorgersi della confusione, che ne nasceva, e che pensarono ad ovviarvi. Non è però che verso la metà del Secolo XI., che incominciarono a far uso di questa distinzione di Secondo, di Terzo, e vadasi dicendo, ne' loro sigilli di piombo; e quantunque Corrado II., ed alcuni Imperatori abbiano incominciato a distinguersi tra di loro mediante questa numerazione, i Re di Francia però non ne adottarono l' uso prima del Secolo XIV.

Des-Vaines Diction. Diplomatique, T. II. pag. 120. Paris 1774.

Per ciò che appartiene a' Principi di cui si' tratta, il fatto sta, che il distinguere col numero i diversi Sovrani di un medesimo nome, per quanto risulti dalla serie delle monete di Savoja da me vedute, non si praticò insino al Secolo XVI., e, che tale uso non vi fosse ne' tempi rimoti tra noi, si raccoglie dalle vecchie Croniche di Savoja, dove i diversi Amedei sono distinti cogli agnomi del Conte Verde, del Conte Rosso. Que' buoni Cavalieri antichi erano tutto fantasia, e andava più a genio loro il distinguere le persone per via

di qualità visibili, e di accidentalità di ragion de' sensi, piuttosto che per numeri astratti. Un dotto Antiquario il Sig.r AKERBLAD, ha recentemente dimostrato, che i dieci Tribunali di Atene, oltre all' essere contrassegnati mediante una lettera particolare, venivano pure distinti con diversi colori, riflettendo, che tale usanza derivava forse da' Secoli antichi, quando l' uso della scrittura non era molto comune nell' Attica, e potea esser comoda alla gente rurale. Trova il medesimo Autore in PAUSANIA due Tribunali, uno dipinto di color verdastro, e l' altro di rossiccio, dappoichè conveniva aver ricorso a mezzetinte non essendo sufficienti i colori primitivi. Anche in tempi molto più a noi vicini, in vece di numerar i Libri I, II. e III, si distinguevano talvolta dal nome della coperta, Libro verde, Libro rosso, Libro nero, e simili. In Ordini stampati in Milano verso il fine del Secolo XVI., vediamo citarsi, non solo Libri gialli, e turchini, ma Libro morello, Libro verde-scuro, Libro berrettino, non bastando più i colori del prisma. Qual meraviglia pertanto se i nostri antenati non si presero la briga di numerar i Principi?

Sopra due Laminette di bronzo trovate ne' contorni d'Atene Dissertaz. di un Membro Onorario dell' Accademia Libera di Archeologia di Roma. = Roma 1812.

Pausan. lib. I.

Sommario degli Ordini per vettovaglie. Milano 1589.

Umberto I. venne cognominato Dalle bianche mani; Umberto II. fu detto il Rinforzato; Umberto III. il Santo. Il GUICHENON attribuisce alla corporatura di Umberto II., il cognome di Rinforzato; io direi piuttosto, che, siccome la moneta detta *Inforziata*, di cui si trova menzione sino dall' anno 1146, occupava il luogo di

Guich. Hist. Généalog. Tom. I. pag. 216.

mezzo tra la moneta vecchia buona, e la nuova abbassata, così si diede tal cognome a quel Principe ad effetto di distinguerlo dal primo Umberto, e dal Terzo; allo stesso modo che, pigliando il traslato dalla moneta medesima, secondo l'ingegnosa congettura del GALIANI, si diede il nome d'*Inforciato* a quella parte del Digesto, che va di mezzo tra il Digesto nuovo, ed il Digesto vecchio. Della Moneta cap. VI, p. 171. Napoli 1750.

Sul fine del Secolo XV., s'incominciò da alcuni de' Principi di Savoja a segnar sulle monete loro il numero della Serie dei Duchi, incominciando a numerarli da Amedeo VIII. di nome, ma primo Duca di Savoja, e non dai Duchi di Aosta, che cominciano molto prima. Filippo II. morto nell'anno 1497, cominciò a numerar la serie dei Duchi di Savoja suoi antecessori, segnando Duca di Savoja VII. Così praticò il suo successore Filiberto, che segnò nelle Monete DVX. SAB. VIII. Ma Carlo detto il Buono, padre del Duca Emanuele Filiberto, lasciò di numerare la Serie dei Duchi, e, pigliandola dal nome suo di Carlo, improntò CAROLUS II., non contando Carlo Gio. Amedeo, il che è necessario avvertire, perchè tutti gli Scrittori il chiamano comunemente Carlo III. Così s'intitola eziandio questo Sovrano ne' Regolamenti per la Camera de' Conti, che ho veduto altre volte tra MSS^ti della già Regia Università di Torino. In un testone poi del medesimo, battuto nell'anno 1552, vi è la leggenda KROLUS II. DUX SABAUDIE IX., congiungendo per sì fatto modo le due

serie de' Nomi, e dei Duchi. Se tanto adunque tardarono i Principi di Savoja a segnare sulle monete loro il numero, per distinguersi da quelli degli antecessori loro, che avevano portato lo stesso nome, non pare perciò che si debba far caso veruno, se non lo espressero i primi, ed i più antichi.

Ma per ritornar, da questa, forse non inutile digressione, alla origine della Zecca di Susa, è cosa degna di particolar considerazione, che sì fatta origine trovasi strettamente congiunta colle origini medesime della Casa di Savoja. E che ne sia il vero si rifletta in primo luogo, che l'Autor della studiatissima Dissertazione della Moneta Secusina dimostra conchiudentemente, che sin dal Secolo XI. esercitavasi da' Progenitori della Casa di Savoja la suprema indipendente regalia della Zecca, cosa che resta comprovata eziandio dal non trovarsi nelle antiche monete di Susa nome d'Imperatore, come usavano, non solo le Città dove era Palazzo, ma a più forte motivo i Principi inferiori. Da una Moneta di Venezia, dove non si vede nome d'Imperatore nè Greco, nè Latino, e creduta del Secolo XI., è d'avviso il Muratori che a buona ragione inferir se ne possa la suprema indipendente Sovranità di essa Republica a que' tempi. Prova quindi del pari conchiudentemente lo stesso dotto Autore della Dissertazione sopra la Moneta Secusina, contro il celebre Conte Carli, che tale diritto non ispettasse a' Progenitori della Contessa Adelaide, che aveano Palazzo in Torino, ed in Susa, sebben

Dissertaz. della Moneta Secusina pag. 1, e 105.

Patino introd. allo Studio delle Medaglie trad. dal Belli p. 25.

Murat. Antiq. Italic. Tom. II. Dissert. XXVII. col. 648.

Dissert. della Moneta Secusina p. 27.

questi fossero potenti Marchesi. Tale diritto il MURATORI è di parere, che neppure spettasse ad alcun altro de' Marchesi di que' tempi in Italia; e se ne eccettuiamo i Principi di Benevento, che si consideravano come Sovrani supremi, ed i Duchi di Napoli, cui tale diritto era stato concesso da' Greci Imperatori, era il medesimo d' opinione, che a nessun altro Principe in Italia appartenesse. Lo stesso FIORENTINI mostrò con ragione di dubitare dell' autenticità d' una moneta attribuita a Bonifacio Marchese di Toscana, massimamente per non esserne a notizia del Mondo altre, ed in particolare della stessa Contessa Matilde, che durante tanto tempo, e sì potentemente governò gran parte d' Italia. Le concessioni a' Principi di batter moneta pare che non abbiano avuto principio se non dall' Imperator Federico I., circa la metà del Secolo XII. Vero è, che vi sono concessioni anteriori fatte ad alcune Città, ma queste altro non sono, se ben si riguarda, salvo che erezioni di nuove Zecche in Città Imperiali. Di fatto nelle Monete in esse battute, come in quelle di Genova, vi si legge sempre il nome dell' Imperatore. Una delle prime concessioni a' Principi fu per avventura quella, con cui esso Imperator Federico I., in virtù di suo Diploma dell' anno 1155, diede a Guigone Conte di Graisivodan = *potestatem cudendi, et fabricandi novam monetam in Villa, quae dicitur Sesanna . . . quia ibidem antea monetae fabrica non erat.* Si resero poscia più comuni sì fatte concessioni dopo la pace di Costanza.

Murat. loc. cit. col. 647.

Fiorentini Memorie della Contessa Matilde p. 455. Seconda edizione.

Mémoires pour servir à l'Hist. du Dauphiné p. 96.

Si ponga mente d' altra parte, che se Amedeo II. potè esercitare in Susa il regale della Zecca, quando, per la morte della Madre Adelaide, aggiunse al retaggio paterno la Marca d' Italia, convien dire, che di sì fatto regale già ne fosse al possesso indipendentemente dai diritti annessi alla Contea di Torino, in cui era Susa, ed alla Marca medesima d' Italia. Che egli lo esercitasse ne' Dominj suoi proprj, anche prima della morte d' Adelaide, mi sovviene di averne veduto le prove, quando restavano presso di me le carte riguardanti la monetazione degli antichi Principi di Savoja, che ho poi dovuto consegnare alla ora Biblioteca Imperiale di Torino; ed un cenno ve ne ha forse, se ben mi ricordo, in una Carta dell' anno 1073 citata dal Signor VERNAZZA-FRENEY più volte lodato. Si considerino inoltre le espressioni del Diploma dell' Imperator Rodolfo dell' anno 1284, recato dal Conte CARLI, in cui concedendo, confermando, o piuttosto eziandio riconoscendo il diritto della Zecca spettante agli Antenati di Lodovico di Savoja Barone di Vaud, aggiunge = *Licet hoc sibi* EX NOBILITATE, ET AUCTORITATE SUI GENERIS *videatur competere ab antiquo*, e resterà accertato il punto, che tal regale, mentre non apparteneva ad alcun Principe in Italia nel Secolo XI., già si esercitava da Amedeo II., unica, e singolar prerogativa de' Progenitori della Casa di Savoja.

Decreto del Governo Provisorio Piemontese dei 2 ventoso anno 7 Republic. (20 febb. 1799)

Della Moneta Secusina pag. 49 in nota.

Carli Tom. III. pag. 72.

§. II.

Opinioni intorno alla origine della Casa di Savoja.

Posta tal cosa fuori di controversia, ne nasce tosto ben ragionevole brama d' indagare l' origine di questo diritto, brama che riesce impossibile di appagare, se non si cerca di penetrar parimente nelle rimote origini della famiglia di que' Principi, di cui, come è detto sopra, tanti, e con tanta diversità di parere scrissero diffusamente. Il vedere una Sorella dello stesso Amedeo II. nell' anno 1067 Imperatrice, ed una Figlia di Umberto II. Regina di Francia nel 1115, come ognun sa, dimostra palesemente, che, sin dal Secolo XI., erano annoverati que' Principi tra i più illustri di Europa. Che i Progenitori degli antichi Sovrani del Piemonte fossero di stirpe Regale, era opinione a cui propendeva il dottissimo Doge Marco FOSCARINI. Tale era pur quella del celebre Genealogista Francese D'HOZIER, seguita recentemente dal Signor LE-SAGE nel suo Atlante Storico e Genealogico sopra mentovato. In fatti, se si esamina attentamente, e senza prevenzione la famosa Lettera di S. Pier Damiano ad Adelaide, non può rimaner dubbio nessuno, che di stirpe Regia fossero i figliuoli suoi, e del Marchese Oddone. Noti sono gli Ascendenti della Contessa Adelaide, mercè le dotte fatiche del chiaro Scrittor nostro Giovan-

Foscarini Relazione della Corte di Torino.

Tommaso Terraneo, e tuttochè grandi, e potenti, non erano però di origine Regia. La stirpe Regale adunque era la paterna. E che ne sia il vero, Re chiama S. Pier Damiano il defunto Marito di Adelaide = *Sine virili* REGIS *auxilio;* Regno i suoi Stati, e giovani d' indole Regia i Principi figliuoli di Lei; e ciò in un Secolo, in cui la semplicità de' costumi, per non parlar della morale severa professata dall' Autor della Lettera, non permetteva adulazione veruna. Posto poi, che que' Principi fossero discendenti da Re, cosa era convenientissima, che godessero del regale indipendente della Zecca, per la nobiltà, e l'autorità della prosapia loro, come è detto nel sopraccitato Diploma dell' Imperatore Rodolfo.

Guichen. Hist. Généal. Preuves pag. 10.

Ma questi antichi Re, da' quali essi discendevano, erano di stirpe straniera, ovvero Italiana? Il principal documento per determinarlo si è quella stessa Carta di donazione sopraccitata di Umberto II. alla Badia di Pinerolo dell' anno 1098. Questa è la famosa Carta, su cui fondandosi il Marchese Maffei crede, che i Progenitori della Casa di Savoja fossero di origine Italica, traendone argomento da quelle parole = *Ego Umbertus filius quondam Amedei, qui professus sum lege vivere Romana.* Il Muratori oppone a questa testimonianza allegata dal dotto Cavalier Veronese, che la sola dichiarazion della Legge, con cui altri facea in quella età profession di vivere, non è argomento certo e conchiudente della Nazion di lui: e che altronde il

Maffei Verona illust. lib. XI. pag. 589 Ediz. di Verona in 8.

Murat. Antiq. Italic. Dissert. XXII. Tom. II. col. 262 263.

GUICHENON pretende, che la Casa di Savoja professasse anticamente la Legge Salica. Ma se al Marchese MAFFEI fosse stata nota una particolarità da me ultimamente avvertita, avrebbe potuto dare maggior peso alla sua asserzione.

Il primo, che è da credere, che abbia avuto sotto l'occhio questa Carta, si è l'esattissimo Monsignor Francesco Agostino DELLA-CHIESA, il quale, avanti ad ogni altro, raccolse Memorie intorno a' Prelati Piemontesi, massimamente che, a quest'anno appunto 1098, registra per Abate di Pinerolo un Uberto, che è quello stesso nominato in essa Carta. Ora lo stesso Monsignor DELLA-CHIESA, dovendo venti anni dopo valersi di questo Diploma in altra opportunità, reca il passo medesimo allegato dal MAFFEI, ma colla sostanzialissima aggiunta = *Ex natione mea*, leggendosi ne' Prolegomeni della Corona Reale = *Umbertus Comes fil. q. Amedei, qui professus sum* EX NATIONE MEA *lege vivere Romana*, espressione tanto più notabile, che l'Avola di questo Principe, la celebre Contessa Adelaide, nel Diploma di fondazione della stessa Badia s'intitola = *Ego Adelgida Christi misericordia Comitissa, quae professa sum, ex natione mea, lege vivere Salica.* E chi sa, che il GUICHENON, il quale primo pubblicò questa Carta intera, non abbia a bello studio omesse quelle parole *ex natione mea*, come contrarie alle idee dominanti intorno alle origini della Casa di Savoja, vale a dir, che derivasse dalla Sassonia? Opi-

Ab-Ecclesia Chronol. Hist. Card. Archiepis. Episcop. et Abb. Pedemont. regionis pag. 250. Augus. Taurin. 1645.

Corona Reale di Savoja. Cuneo. Strabella 1655. Tom. I. fol. 21.° *Tit. di* DIGNITA'. *In una donazione fatta alla Abbazia di Pinerolo nel* 1098.

Hist. Chronol. sopracit. p. 247.

nione, che, nata circa l'anno 1443 in occasione del maritaggio della Principessa Carlotta di Savoja, figlia del Duca Lodovico, col Principe Federico di Sassonia, venne coltivata, e sostenuta infino a questi ultimi tempi, anche per motivo di considerazioni politiche, come ne potrei addurre io medesimo accertati riscontri.

Guichen. Hist. Généal. preuves pag. 368.

V. Art. de vérifier les dates T. III. p. 613. Paris 1787.

Levrier Chron. Histor. des Comtes des Génévois Tom. I. p. 52.

Koch Tableau des Revol. de l'Europe p. 177 et p. 572. Strasbourg. 1790.

Quanto alla Legge Salica, che il GUICHENON medesimo assevera essersi ognora osservata in quella Regal Famiglia, se per essa s'intende l'ordine di successione, non vi ha dubbio, ch'essa fu sempre da lunghissimo tempo riguardata come legge fondamentale della Corona. Tal ordine di successione già si vede stabilito nel Testamento del Conte Amedeo VI., cognominato il Verde, allegato dal GUICHENON; ma se s'intende di professione, che ne facessero i primi e più antichi Progenitori della Casa di Savoja, quando usavasi dai Principi di esprimerlo nei Diplomi, e segnatamente nel Secolo XI., non se ne trova alcun cenno, che io sappia, in monumenti contemporanei.

Guich. Hist. Généal. Tom. I. pag. 89.

Del rimanente, che i Reali di Savoja abbiano avuto origine Italiana, diversi altri riscontri il comprovano. Il dirsi da OTTON di Frisinga, Scrittor di quel peso che ognun sa, che nell'anno 1147 il Re Lodovico il Giovane seco condusse in Terra Santa = *De Italia Amedeum Taurinensem*, mostra, che Amedeo III. senza dubbio nessuno era Principe Italiano. In questo Amedeo Lodovico DELLA-CHIESA seppe vedere, sin da' suoi

Otto Frising. lib. I. c. XLIV. R. I. Tom. VI. col. 676.

Lodov. Della-Chiesa Istor. di Piemonte p. 46 Torino 1777.

tempi, il Conte di Torino *. Il titolo di Conte di Savoja non compare, se non dopo esso Amedeo, il quale in una Carta recata da Monsignor DELLA-CHIESA, di cui ci accaderà di far menzione più sotto, s' intitola = *Nos Amedeus Dei gratia Comes et Marchio filius q. Umberti Comitis et Marchionis.* Il primo a pigliar il titolo di Conte di Savoja, se dobbiam credere al DUCHESNE dotto Critico Francese, fu Umberto III., che regnò sin verso il fine del Secolo XII. Il nome di Amedeo poi, nome Italiano, frequente ne' primi Principi di quella Prosapia, è un indizio di più, secondo il MAFFEI, di origine Italiana. I Monumenti storici adunque, congiunti colla Scienza delle monete ci mostrano a parer mio queste due verità: che i Progenitori di que' Principi, che poscia detti furono Conti di Savoja, erano d' origine Italiana; e che usciti erano di stirpe Regale.

Maffei Verona Illust. loc. cit.

---

* Amedeo III. s'intitola Egli medesimo = *Comes Taurinensis filius quondam Umberti item Comitis* in una Donazione dell' anno 1131 alla Badia di S. Solutore di Torino (*Durandi Marca di Torino pag.* 129 *e pag.* 156); dal che si fa manifesto quanto più antico fosse il dominio de' Principi di Savoja sopra Torino, che non quello dei Visconti, e di altri Principi, che, dopo la Pace di Costanza, s' impadronirono della Signoria di molte altre Città d'Italia.

§. III.

Opinione, che i Conti di Savoja derivati sieno dalla Borgogna.

Ben è vero, che sin da' primi miei anni intesi più di una volta dalla bocca stessa dell' Autore dell' Adelaide illustrata, il Signor TERRANEO, il primo, che con sana Critica ingegnato siasi di penetrare nella parte più antica e più recondita della Storia del Piemonte, che gli Antenati de' Principi di Savoja cercar doveansi in Borgogna. Di questa opinione è il nostro Collega il Signor Jacopo DURANDI, e ne diede più d' un cenno nelle Opere sue stampate; ed ho ragion di credere, che v' inclini pure l' altro Collega nostro il Signor VERNAZZA-FRENEY, versatissimo anch' Egli in questi studj. Di fatto da Memorie Mss.^te^ di quest' ultimo, comunicatemi cortesemente tempo fa, parmi d' aver potuto ravvisare, che propendesse Egli a credere, che dalla Borgogna derivati fossero, e da un ceppo comune, così i Conti di Savoja, come i Signori antichi del Delfinato. Ciò posto, come può mai questo conciliarsi colla origine Italiana, che risulta da' sopraccennati Documenti? Ma quello, che sembra a prima fronte una difficoltà insuperabile contro tale sistema, ne è per avventura una novella prova. Se per una parte gli Ascendenti de' Conti di Savoja erano Principi grandi

nel Regno di Borgogna, e se per l'altra erano di origine Italiana, e Regale, come si hanno fondamenti bastanti per non dubitarne, non poteano dessi essere derivati da altro ceppo, salvo da quello de' Marchesi d'Ivrea successori di Anscario, che furono Re d'Italia, i quali, dopo le fortunose vicende della famiglia loro, furono appunto costretti di ripararsi in Borgogna.

La discendenza de' Marchesi d'Ivrea, insino all'epoca, che fu trasportata, e grande divenne, in Borgogna, è assai nota. Dopo il diligente Monsignor Della-Chiesa, l'ha dai più sinceri fonti ricavata il mentovato nostro Signor Jacopo Durandi. Anscario fratello del Re Guido, rammentato dal Panegirista del Re Berengario I., pare al Signor Durandi una medesima persona con Anscario Marchese d'Ivrea intorno all'anno 894. Successore ad Anscario nella Marca d'Ivrea fu senza dubbio un Adalberto, che possiam credere figliuolo d'Anscario; tanto più che esso Adalberto I. rinnovellò in un suo figlio, poscia Marchese di Spoleti, il nome di Anscario. Da questo Adalberto I. procede con più accertati Documenti la Genealogia de' Marchesi d'Ivrea; poichè successore di Adalberto I. nella Marca fu certamente il primogenito suo Berengario II, poscia Re d'Italia, e padre di Adalberto II. associato nel Regno. Di quest'ultimo è figlio Otton Guglielmo. Già nato era questi nell'anno 965; e dopo la catastrofe fatale della sua Regale famiglia, spogliato dei

Corona Reale di Savoja Tom. I. pag. 206 e Tom. II. pag. 250, Torino 1777.

V. pure il Muratori. Annali all'anno 966.

suoi diritti in Italia, fu da un pietoso ed accorto Monaco, ben affetto alla sua casa, trasportato presso la madre Gerberga, rimaritatasi ad Enrico I. Conte di Borgogna, nel modo che da Rodolfo GLABRO, e da DITMARO si racconta, e Conte di Borgogna pur Egli divenne. Che Otton Guglielmo, regnando Enrico I. Imperatore, nemico acerrimo della sua famiglia, conservasse diritti signorili nella Marca d'Ivrea, non si può supporre in maniera nessuna. Il Signor DURANDI però non fa difficoltà di ammettere, non ostante i dubbj mossi dal MURATORI, per genuina la Carta, con cui esso Conte di Borgogna Otton Guglielmo, nell' anno 1019, fa donazione alla insigne Badia Fruttuariense di beni allodiali suoi proprj, situati sulla Dora e sul Po, e nei contorni stessi d'Ivrea.

Rodolfo Glabro Hist. lib. III. cap. 2, e Ditmar. lib. VII. presso Durandi Marca d' Ivrea cap. VII p. 47 48. Torino 1804.

Durandi Marca d' Ivrea pag. 49 e pag. 123.

Il sopraccitato Monsignor DELLA-CHIESA prosiegue a narrare, che la celebre Adelaide Contessa di Torino, tra gli altri mariti, sposato avea Ottone Marchese d'Italia, figliuolo, dic' Egli, di Otton Guglielmo Conte di Borgogna, dal qual matrimonio, soggiunge, che uscirono Berta moglie d' Enrico IV. Imperatore, e Pietro Marchese d'Italia. Ora è bensì vero, che il Marchese Oddone, Marito di Adelaide, fu padre della Imperatrice predetta, e del Marchese Pietro, ed è stipite indubitato dei Conti di Savoja, ma questo Marchese Oddone però era figlio del Conte Umberto I., non già di Otton Guglielmo. Ciò non ostante, e chi sa, che Monsignor DELLA-CHIESA, che tanti Documenti, e

Cor. Reale T. I. pag. 245.

Pergamene avea rivolte appartenenti alla Storia delle nostre Contrade, abbia sbagliato soltanto nel chiamar che fece questo secondo Ottone (ovvero Oddone, che vogliam dire) figlio del Conte Otton Guglielmo, dovecchè dovesse chiamarlo nipote, od in altro modo agnato di esso Otton Guglielmo? Già insin d' allora usavasi di rifar nei Nipoti i nomi degli Avoli. Il nome del Conte Umberto I., padre di Oddone, marito di Adelaide, non è diverso tanto, come pare a prima fronte, da quello di Alberto, o sia Adalberto, portato dal padre di Otton Guglielmo; che anzi è lo stesso nome tradotto, a dir così, dal Latino al Tedesco, idioma parlato da Valesani, e da altri Sudditi del Conte Umberto. *Um* in lingua Tedesca equivale alla preposizione Latina *Ad*; onde *Alberto*, e *Adalberto* tanto vagliono quanto *Umberto*. Sanno poi tutti coloro, che versati sono negli studj delle Carte, e Croniche dei Secoli di mezzo, in quanti diversi modi si trasformassero da quei rozzi Notaj, e Scrittori, i nomi medesimi, per ragion delle diverse pronuncie, e dialetti parlati da chi scrivea, e del modo vario e strano di latinizzarli. * Altronde, se non si può affermare, che Otton

* Osserva il Padre delle antichità de' Secoli di mezzo, il non mai abbastanza lodato Muratori, che *Conrado* trasformavasi in *Conone*, *Azzo* in *Attone*, *Enrico* cangiavasi in *Ensio*, *Adelaide* si pronunciava per *Adela*, *Alda*, *Adelsita*, *Adelgida*; *Cunegonda* si convertiva in *Cunisa*, e simili, dal che ne veniva, come dic' Egli, che = „ secundum „ variarum linguarum genium, et populi mores, nomen unius hominis non unquam „ diversis modis efformatum, terminatum, aut concisum audiebatur. Neque nos secus „ agimus temporibus nostris quum *Checco* pro *Francisco*, *Goro* pro *Gregorio*, *Pippo* pro „ *Philippo* . . . dicimus = *Murat. Antiq. Ital. med. aevi Tom. III., Dissert. XLI., col.* 746.

Guglielmo sia stato padre di Umberto I. Principe potente nel Regno di Borgogna, e ceppo fuori d'ogni controversia dei Conti di Savoja; e se insino ad ora non è potuto riuscire ai più dotti Critici, ed esperti nelle antichità de' Secoli di mezzo, di trovar fatta menzione in Documento autentico del padre di lui *, non mancano però forti argomenti per credere esso Umberto I. agnato almeno di Otton Guglielmo, e della stirpe del Re d'Italia Berengario II.

Lascio da parte quell' Amedeo, che tanto si adoperò in favore di Berengario, detto dallo Storico LIUTPRANDO = *Militem apprime nobilem*, come osservò il MAFFEI, e che potea anche essere agnato di Lui: perciocchè non vi ha che il troppo debole fondamento del semplice nome per crederlo uno degli Antenati della Casa di Savoja; nè vi ha poi motivo nessuno di congetturare, che a lui dal prefato Re Berengario possa essere stata conceduta parte della Borgogna, che non fu mai da Berengario signoreggiata. Parte considerabile della Borgogna possedea bensì Umberto I., ed il più ragguardevole Principe di quel Regno, e, quel che è più, Capo ad un tempo de' Principi Italiani, ci vien dottamente dimostrato dal Signor DURANDI. Ma prima di recarne le indubitate prove, reputo neces-

Maffei Verona Illust. loc. cit. ed ivi Liutprand. lib. V. cap. VIII.

* La troppo celebre Carta di Salvaguardia al Monastero di Talloire, in cui si fa menzione di Beroldo, è tenuta per apocrifa da tutti i Critici più oculati. Bella Dissertazione intorno ad essa dettò sin dall' anno 1790 il Signor Vernazza-Freney, Dissertazione rimasta finora inedita.

sario premettere un breve ragguaglio della Marca di Ivrea, e della Contea di Aosta, e dello stato di quelle due Contrade nell'epoca, in cui visse il Conte Umberto I., e ciò ad effetto di preparare, e di schiarir meglio la materia, nel far la qual cosa mi servirà di scorta lo stesso Signor DURANDI.

Dopo la prigionia del Re Berengario II., e la fuga di Adalberto, non appare, dice il Signor DURANDI, se Ottone I. Imperatore, ed il secondo Ottone eziandio, abbiano surrogato alcun Marchese a reggere Ivrea. Arduino figlio del Conte Dadone (era questi di famiglia del tutto diversa da quella di Berengario), e Conte nell'anno 995 del Palazzo d'Italia, venne promosso poco dopo a Marchese d'Ivrea, giacchè i Marchesi precedevano allo stesso Conte Palatino; ed alla morte di Ottone III. Imperatore, mancato nell'anno 1002, risorta la libertà degli Italiani, fu eletto Re d'Italia. Breve, torbido, pieno di guerre, e di fazioni fu il Regno d'Ardoino, e con lui finirono ad un tempo nell'anno 1014 il Regno d'Italia, ed i Marchesi d'Ivrea. I Vescovi ressero un tempo quel Territorio; ed è da notarsi, come uno de' primi esempj, che si abbia in Lombardia, lo stabilimento de' Consoli in Ivrea sin dall'anno 1041. Adelaide Marchesana di Torino amministrò quindi quella Contea, per avventura, dice il Signor DURANDI, di concerto col Vescovo istesso. Era a que' giorni Vescovo d'Ivrea Oggerio Cancelliere dell'Imperatore Enrico IV., e non sarebbe gran fatto, che

Durandi Marca d'Ivrea pag. 52 e seg.

Duran. loc. cit. pag. 55. 57.

Marca d'Ivrea pag. 65 e 123.

V. Durandi Piem. Cispadano pag. 352.

Adelaide, a nome de' figliuoli suoi, e come vedova di Ottone, reggesse la Marca; ed il Vescovo la Contea propria d'Ivrea. Dopo Adelaide, smembrata la Marca e la Contea, come le altre Contee urbane, sorsero i Comuni, e Castellani infiniti.

Scorse rapidamente le vicende della Marca e Contea propria d'Ivrea, già signoreggiata dalla famiglia, da cui discese Otton Guglielmo Conte di Borgogna, vediamo brevemente pure, e seguendo le tracce del Signor DURANDI, quale fu la sorte, intorno a que' tempi medesimi, della confinante Contea di Aosta: che regione Italiana chiamar si dee, come posta di qua dalle Alpi, e antemurale di tutto il Regno Italico da quella parte. I Longobardi erano stati costretti di cedere a Gontranno Re di Borgogna Aosta, e Susa. Ma Carlo Magno, conquistato il Regno de' Longobardi, restituì Aosta all' Italia. Anselmo I. n' era Vescovo e Conte nell' anno 923. Vero è, che Rodolfo II. Re di Borgogna intervenne in quell' anno ad una donazione fatta dal detto Vescovo, e come Sovrano l' approvò; ma si vuol considerare, che il Re Rodolfo fece quell' atto di Sovranità, non già in qualità di Re di Borgogna, ma bensì di Re d' Italia; posciachè, dopo sconfitto il Re Berengario I., sul fine dell' anno 921 avea presa l' offertali Corona d' Italia, ed appunto allora vittorioso se ne tornava in Borgogna. Ma indi a poco per opera di Ermengarda, vedova del Marchese d' Ivrea Adalberto I., perdette esso Rodolfo il Regno. Ugo di Pro-

Durandi Marca d' Ivrea. Lato settentrionale Contea di Aosta cap. 1. pag. 2, e seg.

venza fratello di Ermengarda, creato poscia Re dagli Italiani circa l'anno 926, per allontanar dall'Italia il Re Rodolfo, gli cedette bensì la Provenza, ed il Regno di Arles, ma nessuna parte d'Italia; ed i Marchesi d'Ivrea, gelosi di conservarsi la Contea d'Aosta, attesa l'importanza del passo, fecero sì, che ne avessero il Governo i loro figliuoli medesimi. Adalberto II., figlio di Berengario eletto Re da' Principi Italiani nel 950, e per lo avanti Marchese d'Ivrea, era Conte di Aosta ancora dall'anno 951. al 960; e questo Adalberto II., associato al Regno da Berengario II. suo Padre, fu Padre, come è detto sopra, di Otton Guglielmo, poi Conte di Borgogna.

Murat. Annali d'Italia all'anno 926.

Durandi loc. cit. pag. 4.

Murat. loc. cit. all'anno 950.

Intanto, dopo la morte di Arduino ultimo Re d'Italia, e per conseguente non prima dell'anno 1015, troviamo, che la Contea d'Aosta tornò a dipendere dalla Borgogna; non però per conquista fattane dal debolissimo Re di Borgogna Rodolfo III. Il Signor Durandi suppone, che ciò sia succeduto di consenso dell'Imperator Enrico I., che nell'anno seguente venne nominato da Rodolfo erede, e suo successor nel Regno di Borgogna. In tali circostanze i discendenti degli antichi Marchesi d'Ivrea, che erano in grande stato alla Corte dei Re di Borgogna, com'era appunto Otton Guglielmo, ogni ragion persuade a credere, che avranno aspirato a regger di nuovo la loro Contea di Aosta; tanto più, che potea questa aprir loro la strada a render più agevole lo impadronirsi della confinante

Contea, e del Marchesato d'Ivrea, da essi una volta dominato. Se lo abbia tentato Otton Guglielmo, che possedeva tuttora beni allodiali nell'anno 1019 nel Contado stesso d'Ivrea, come abbiam veduto sopra, nol sappiamo. Sappiamo bensì, che il primo Conte di Aosta, che sotto il Re Rodolfo III. dignitosamente compare nell'anno 1024, è un Conte Umberto, nel quale chiaramente, per via di più Documenti, si ravvisa quell'Umberto I., dal qual discendono i Conti di Savoja.

Durandi loc. cit. pag. 5.

Era questi principalissimo Signore del Regno di Borgogna. Intervenne sovente alle donazioni fatte dal Re Rodolfo, e dalla Regina Ermengarda, ed usava di segnar immediatamente dopo il Re, e dopo la Regina. Vi ha tal Atto di esso Conte Umberto, stipulatosi anche in altre Contrade di là da' Monti, in cui la fa da Sovrano indipendente. Ma ristringendoci alla sola Contea d'Aosta, annessa allora alla Borgogna, ed uno dei più antichi Dominj della Casa di Savoja *, la Si-

---

* Il fu Signor Giovan Tommaso Terraneo sopraccitato, Autore *dell' Adelaide Illustrata*, mancato di vita nell'anno 1771, avea dettato, come intesi io medesimo da lui negli anni miei giovanili, una Dissertazione per dimostrare, che il Ducato d'Aosta era uno de' più antichi Dominj della Casa di Savoja. Di questa Dissertazione, rimasta inedita, neho trovata copia MS.a in quest'anno 1812, tra le Carte appartenenti alla Storia Patria raccolte dal già Conte Gianfrancesco Maistre mio Zio materno, Presidente nella Regia Camera, e prima Procuratore Generale del Re, sin da' tempi del Re Vittorio Amedeo II., Raccolta accresciuta poscia dal Conte Barnaba figlio di lui, Auditore nella stessa Regia Camera, e che mi è pervenuta per amorevole dono liberalissimamente fattomi dall'amato mio Cugino il Signor Luigi Maistre-Castelgrana, Nipote, ed Erede del Conte Barnaba. Il titolo preciso della Dissertazione, di cui si tratta, è il seguente:

gnoria di essa diede a lui sin d' allora, ed a' suoi discendenti il titolo di Duchi. È noto il testo di DITMARO, autorevolissimo Scrittor contemporaneo, da più d' uno allegato, dove asserisce, che in Borgogna = *nullus vocatur Comes nisi is, qui Ducis honorem possidet.* Ed infatti Duca chiamarono gli Astigiani nell' anno 1098 Umberto II., in una Carta pubblicata dal Signor DURANDI; e *Dux de Burgundia* specialmente venne qualificato lo stesso Principe da Odorico Vitale presso il medesimo Signor DURANDI. Ma ritornando ad Umberto I., questo Umberto stesso, così potente Signore, e Principe pressochè Sovrano in Borgogna, il più sincero amico del Re Rodolfo III, che dopo la morte di esso Rodolfo prese a difendere il suo successore Corrado il Salico, e la vedova Regina, la quale in più Carte lo chiama suo protettore, questo medesimo Umberto, io dico, per attestato di Wippone Cappellano dello stesso Imperatore Corrado il Salico, lo troviamo nell' anno 1034. alla testa de' Signori d' Italia, per rinforzar l' esercito dell' Imperatore ritornato in Borgogna. Influenza grande convien dire, che avesse in

Ditmar. lib. VII.

Durandi Piemonte Cispadano pag. 346 e p. 354. Torino 1774.

Durandi Lato settentrion. della Marca d' Ivrea Contea d' Aosta p. 6 ed ivi Wippone Script. Rev. Germ. Tom. III. pag. 478.

„ Dissertazione dell' Autor dell' *Adelaide Illustrata*, in cui s' intende a provare:

„ 1.° Che la Carta di permuta tra il Vescovo di Aosta Brocardo, ed un certo Frecio, „ mal riferita, e peggio intitolata dal Guichenon, ci dimostra il dominio del Conte „ Uberto sopra di esso Contado, il qual dominio maggiormente vien confermato dalla già „ esaminata Carta dell' anno 1040. (*di queste Carte parla il Signor Durandi. Lato settentrionale della Marca d' Ivrea, pag. 5. e pag. 133*).

„ 2.° Che i Conti di Savoja, discendenti dal predetto Conte Uberto, od Umberto, continuarono per tutto il Secolo XII. a dominare sopra la Città, e Valle d' Aosta.

Italia quel Principe, perchè lui come Capo, e Condottier loro riconoscessero i Magnati di quella Contrada.

§. IV.

Congetture intorno alla vera origine della Casa di Savoja.

Che se Conte di Borgogna vien chiamato ciò non ostante il Conte Umberto da Wippone, per ragion degli Stati, che possedea in quel Reame, d'altro lato Oddone Figlio di lui, Marito d'Adelaide, e Padre di Amedeo II., cui spetta la moneta, che quì si è preso ad illustrare, vien detto ora *Marchio Italorum* da Lamberto Scafnaburgense all'anno 1066, ora *Marchio de Italia* dall'Annalista Sassone, o *Marchio in Italia*, ovvero *Italiae* in più documenti, secondochè avvertì il più volte lodato Signor DURANDI, che allega i testi di quegli antichi Cronisti, e che esaminati avea i Documenti. Il moderno Scrittore dello assai stimato Compendio della Storia di Germania PFEFFEL asserisce, senza esitazione veruna, che Berta promessa sposa dell'Imperator Enrico IV. nell'anno 1055, e maritata quindi nell'anno 1066, era figlia di Ottone Marchese d'Italia della famiglia degli antichi Marchesi di Ivrea *. Sarebbe stato desiderabile, che il Signor

Durandi Marca di Torino Cap. I. pag. 7 e 8.

* Il Pfeffel dà per Moglie d'Enrico IV. Imperatore = Berthe fille d'Otton Margrave „ d'Italie de la Maison des anciens *Marquis d'Ivrée* = *Abrégé de l'Hist. d'Allemagne pag.* 163; v. pure pag. 186 dello stesso Compendio = *Tom. I. Paris* 1766, dove chiama l'Imperator Enrico V. = Fils de l'Empereur Henri IV. et de Berthe *d'Ivrée*.

PFEFFEL avesse recato il testo dello Storico, od il Documento, da cui ricavò tale notizia. In mancanza però di autorità positiva, non mancano congetture di tale natura, che (trattandosi massimamente di cose così antiche, e di una età cotanto scarsa di Documenti) debbono far riguardare l'asserzione del Signor PFEFFEL per probabilissima.

Per compendiarle tutte in breve si riducono a queste. Oddone figlio del Conte Umberto I. non potea certamente chiamarsi Marchese d'Italia, per ragione, che appartenesse Egli alla Famiglia, che reggeva a quei tempi la Marca di Torino, altramente detta Marca di Italia, posciachè questa era la stirpe ond'era discesa Adelaide sua consorte. La Marca d'Italia così dottamente illustrata dal signor DURANDI, nulla avea che fare col Marchese Oddone. Anche Alfonso DEL BENE avea già saputo distinguere i Marchesi Italiani (cioè che aveano il possesso di qualche Marchesato posto nei confini d'Italia) da quel Marchese, che reggeva la Marca detta propriamente: *Marca d'Italia*. Il titolo adunque di Marchese, che porta Oddone in diversi Diplomi, era personale, e distinto, e diverso da quello del Suocero suo Odelrico Manfredo, ultimo Marchese di Torino, e di cui era figlia primogenita Adelaide. Basta per provarlo una donazione fatta a' Canonici della Trinità di Torino dell'anno 1060, dove la vedova Contessa Adelaide si qualifica = *relicta bone memorie Odoni* SIMILITER *Marchioni* (*sic*) dove è da notarsi l'av-

De Regno Burgundiae p. 122 presso Durandi Marca di Torino pag. 7.

Copia cavata dall' originale presso di me esistente.

verbio *similiter*, che dinota, che Marchese era il defunto suo marito Oddone, non meno che il padre di Lei Manfredo, o Magnifredo che vogliam dire. Nella conferma poi della Donazione fatta dal Conte Umberto I. ai Canonici di Aosta nell'anno 1040, il Marchese Pietro s' intitola = *Petrus Marchio filius Oddonis Marchionis, et Comitissae Attaleldae laudans firmavit* =. Era adunque Oddone Marchese, per titolo diverso dal Marchesato di Torino posseduto dal Suocero suo. E che grandi, e potenti nelle nostre Contrade fossero entrambe le famiglie, sia la paterna, che la materna dei figlj di Oddone, e di Adelaide, chiaramente ne risulta da quel passo famoso di Lamberto Scafnaburgense allegato da parecchj, e specialmente dal MURATORI, ove dice, che l' Imperator Enrico IV. nell' entrar che fece in Italia nell' anno 1076 = *obviam habuit socrum suam, et filium ejus Amedeum* (cioè Adelaide Contessa di Torino, ed Amedeo II,) *quorum in illis regionibus, et autoritas clarissima, et possessiones amplissimae, et nomen celeberrimum erat.*

Presso il Sign. Durandi. Lato settentrion. della Marca d'Ivrea p. 6 e pag. 134.

Murat. Annali d' Italia all'anno 1076.

Se congiungiamo pertanto, posto il sin qui detto, l'amministrazione avuta della Marca d'Ivrea dalla vedova Contessa Adelaide, il possesso continuato in Umberto I., ed in Oddone dell'attigua Contea di Aosta, principalissima, ed importante Provincia del Marchesato d'Ivrea, il possesso di beni allodiali conservato da Otton Guglielmo nel distretto della Città medesima d'Ivrea, e sopratutto il regale indipendente della Zecca

esercitato da Amedeo II. in Susa, dopo la morte della Contessa Adelaide sua madre, ed anche prima nei dominj suoi proprj; e se vi aggiungiamo inoltre la qualità di Capo, e Condottiere dei Principi Italiani, che risplende in Umberto I., il Regio sangue riconosciuto da S. Pier Damiano in Oddone figlio di lui, e la dichiarazione, che fa Umberto II. Pronipote di Umberto I. di essere di Nazione Italiana, a me pare di poter a buona ragione conchiudere, che Umberto I. predetto, padre di Oddone marito di Adelaide, e ceppo indubitato de' Conti antichi di Savoja, discendesse dalla stirpe di Berengario II. Re d' Italia rifuggita in Borgogna.

§. V.

Monete battute in Susa; estensione, e corso della Moneta Secusina.

Venendo ora ad esaminare minutamente la Moneta di Amedeo II. battuta in Susa, sono da considerarsi i globetti, o palle, che si vedono impressi nel rovescio della medesima. Provvedimento antico, dice l' Abate Zaccaria, comune ai Romani, ed alle Città d' Italia, e della Sicilia, fu il segnare nella Moneta il valor suo con tanti globetti; e quest' uso conservato nelle Monete di Amedeo II. contribuisce sempre più a dimostrarne l' antichità. Da questi globetti, o palle nacque pur quello di chiamar *pila* (che tanto vale come *palla*)

Zaccaria Inst. Numism. lib. I. cap. VI.

una parte delle Monete nostre, cioè il rovescio, anche dopo passata l' usanza di segnarle. In una Ordinanza di Amedeo VI., di cui occorrerà di ragionare ad altro proposito, leggesi, che certe Monete, di cui in essa si tratta = *A parte* PILE, *infra circulum medium, continebunt etc.*; e perfino a' giorni nostri i Fanciulli nel giuoco loro di gittar all' avventura in aria picciole monete, pare che alluder vogliano alla Moneta antichissima di Susa di Amedeo II., poichè gridano: *croce*, o *pile*; non altrimenti, che i Fanciuli Romani si facessero, i quali per attestato di MACROBIO, per alludere a Saturno ed alla nave, che si diceva averlo portato in Italia effigiati nelle due parti delle antichissime Monete Italiche = *denarios in sublime jactantes CAPITA AUT NAVIA, lusu teste vetustatis exclamant.*

Macrob. Saturnal. lib. I. cap. VII. pag. 217. Ediz. del Gronovio 1670.

Del rimanente il diritto Regale della Zecca non fu esercitato soltanto da Amedeo II., ma eziandio da Umberto II. in Susa nello spirar del Secolo XI, o nei primi anni del susseguente a giudizio del Signor VERNAZZA-FRENEY. La differenza sola, oltre a quella del nome, consiste nel rovescio: perciocchè in vece dei globetti, ne' rovesci delle Monete di Umberto II. si vede impressa una stella di sei raggj, con un solo globetto. Nè sarà fuor di proposito di osservare col GINNANI, che la stella nelle insegne, non solamente rappresenta fama chiara, gloriosa, e nobiltà, e splendor di famiglia, ma di più, essendo, come è quella impressa sulle Monete d' Umberto II., con sei raggj,

Monete Secusine pag. 1, 2 e 7.

Ginnani arte del Blasone pag. 156.

denota origine diversa dalla Salica, o sia Francese, poichè le stelle in Francia, ed in Inghilterra si usavano, al dir del GINNANI, ordinariamente con cinque sole punte, dette raggj in Italia.

Altra particolarità da avvertirsi si è pure, che le antichissime Monete battute in Lucca da Desiderio ultimo Re de' Longobardi, e da Carlo Magno, dopo la conquista del Regno Longobardico, hanno questi medesimi impronti della croce da una parte, e della stella dall' altra. Murat. Antiq. Italie. Tom. II. col. 613, 615 e 616.

Il corso, l' estensione, le vicende, il credito della Moneta Secusina, non tanto negli Stati de' Principi di Savoja, che fuori, sono punti, che vengono diligentemente trattati dall' Autore della Dissertazione intorno ad essa Moneta, mostrando quanto fosse più antica, e più estesa della Moneta degli Astigiani, che non potè comparire, dic' Egli, se non verso il fine dell' anno 1140. Di fatto dell' anno 1140 soltanto è il Privilegio della Zecca conceduta dall' Imperator Corrado III. * agli Astigiani, pubblicato, dopo l' UGHELLI, eziandio dal Conte CARLI, il qual Corrado un simile ne avea conceduto nell' anno avanti a' Genovesi. Moneta Secusina pag. 25. Carli Tom. III. parte II. p. 81.

Quanto fosse estesa la Moneta Secusina lo impariamo

---

* Imperatore vien detto dagli Scrittori Tedeschi questo Corrado (v. *Pfeffel Abrégé de l'Hist. d'Allemagne Tom. I. pag. 226 e seg.*); Re soltanto lo qualifica il Muratori. Sia poi il Muratori, che il Pfeffel il qualificano Corrado III. Nelle Monete di Genova però fu scritto soltanto CONRADUS REX, ed in quelle d'Asti, e di Piacenza Corrado Secondo. = *Vernazza Moneta Secusina pag.* 12.

pure dalla Pratica della Mercatura attribuita a Filippo Frescobaldi Fiorentino, che scrivea nell'anno 1471., in cui si parla di *Denari Segugini vecchj*. Dove è da avvertire, che questo antico Monumento del commercio de' Fiorentini, pubblicatosi nel Tomo III. della Decima, e di cui ne stampò pure un estratto il Conte Carli, è opera, come dimostra il Signor Pagnini, di Francesco Balducci Pegolotti, Fattore della Compagnia de' Bardi famosi Mercatanti, che la scrisse prima della metà del Secolo XIV., e della quale il Frescobaldi non fu che semplice Copista. Da ciò ne segue, che, risultando l' Autore di quella Pratica antico di più di un secolo del Frescobaldi, troviamo perciò la Moneta Secusina, diffusa ampiamente già molto prima di lui, e nell' epoca per avventura del maggior auge dei traffici de' Fiorentini.

Pagnini della Decima ec. T. II. pag. 76 e 77.

Parecchie sono le Carte, nelle quali si fa menzione di Moneta Secusina, che vengono esaminate dall' Autore della Dissertazione intorno ad essa Moneta con critica squisita. Notabilissima tra queste si è la Carta originale inedita de' 15 di Marzo 1232, in cui si legge = *Quod ego Berlio de Canberiaco uendo uobis* Thome *Comiti Sabaudie et successoribus uestris in perpetuum quicquid habeo uel habere debeo in Burgo Canberiaci... pro hac autem uenditione recepi a uobis* Triginta dvo millia solidorvm bonorvn forcivm Secvsinorvm = Ragguardevolissima somma in vero è codesta. Dritti signorili ciò non pertanto, e non mai la Sovranità io

Moneta Secusina pag. 51.

stimo, che vengano accennati colle parole = *quicquid habeo vel habere debeo in burgo Chamberiaci.* Infatti non solamente Tommaso era già Conte di Savoja, ma i suoi Antenati, già da gran tempo, erano Signori di quelle Contrade; ed altronde non risulta che Berlione, tuttocchè potente, e facoltoso, avesse l'alto Dominio del Borgo, ora Città di Ciamberì.

Alle altre Carte riferite nella Dissertazione, reputo non inutile lo aggiungerne ancora due; una pubblicata da Monsignor DELLA-CHIESA nelle Addende alla Cronologia de' Prelati Piemontesi; l'altra inedita. Nella prima, che è in data degli 8 di Marzo dell'anno 1147, Amedeo III. conferma, e ristabilisce le Donazioni, e Privilegj concessi da' suoi Antenati all'Abbazia di S. Giusto di Susa; e dovendo andare in Terra Santa, dichiara di aver ricevuto dall'Abate = *de bonis . . . Monasterii ad tanti itineris relevare necessitatem . . . VNDECIM. MILLIA SOLIDOS SECVSIENSIS MONETE* = dove è anche notabile la grandezza della somma, dalla quale si può inferire, quale esser dovesse l'opulenza del Monastero, in ispecie se si pon mente, che, un Secolo intero dopo, il Cancellier di Francia non avea più di sette soldi al giorno per se, sua famiglia, e cavalli, come attesta il BODINO, citando i Registri della Camera de' Conti a' tempi di S. Luigi. Merita anche considerazione lo essersi steso tale Atto in presenza di Papa Eugenio III., che ne fu il mediatore, e di parecchj Vescovi, e Prelati, vedendovisi anche un Cardinale, sot-

Ab. Ecclesia Hist. Chronolog. G. g.g. 3, r.°

Bodin de la Répub. liv. VI, pag. 882.

toscritto peraltro dopo i Vescovi, secondo l' uso del Secolo XII. Eugenio III. appunto nell' anno antecedente 1146, come impariamo dallo Scrittore della Vita di Lui Amalrico presso il MURATORI, molestato dal Popolo Romano erasi recato in Francia, per animare il Re Lodovico, ed altri Principi alla Crociata, d' onde ritornò a Roma festeggiato dal Clero, e dal Popolo, facendosi poi il passaggio in Terra Santa in esso anno 1147 dal Re di Francia, e da Corrado Re di Germania.

De-Vaines Diction. diplomat., tom. I, pag. 224.

R. I., tom. III, p. II. *Vitae Roman. Pontif. col.* 368, 369.

La seconda Carta è una quitanza fatta a Manfredo Marchese di Saluzzo ai 2 di Ottobre dell' anno 1165 *pro viginti et quinque libris denariorum bonorùm* MONETE SEGVSIE, prezzo di beni sul Territorio di Verzuolo, dal che si vede che a' que' tempi i Marchesi di Saluzzo, servivansi ne' pagamenti che occorreva loro di fare di Monete battute dai Principi di Savoja in Susa. Da persona degna di fede mi fu riferito, parecchj anni sono passati, che nella Terra di Moretta, luogo vicino alla Città di Saluzzo, trovate si erano Monete Secusine in numero sì grande, che se ne fecero fondere per più di lire cento di Piemonte, ritenutene alcune poche soltanto. Chi sa quanto difficile cosa sia il rinvenirne delle ben conservate, e quanta materia di curiose, utili, ed erudite ricerche somministrar possono rispetto al peso, al titolo, alla varietà dei tipi, e delle leggende, compianger dee, che cadute sieno in mano di chi non ne conoscea bastantemente il pregio. Una tale abbondanza ad ogni modo dimostra sempre più

Carta già esistente ne' Regj Archivj. Volume prodotto per il Monferrato.

quanto dovessero essere comuni, e pressochè le sole monete in corso ne' tempi antichi in Saluzzo, e ne' suoi contorni. Per quasi due Secoli interi ebbero corso legale le Monete Secusine sin verso il fine del Secolo XIII., in cui venne serrata la Zecca di Susa, ma non si cessò di farne menzione, ed uso ne' traffici ancora lungo tempo dopo.

Termina il Sig.r Vernazza-Freney la sua dotta Dissertazione con alcune belle ricerche intorno al valore della Moneta Secusina; ma riflette opportunamente, che, non avendosi certezza ne' primi dati, è superfluo lo instituir paragoni con monete forestiere, con prezzo di terreni, di animali, di vettovaglie, con mercedi, salarj, canoni, fitti, elemosine, e simili, i quali paragoni sono necessariamente lunghi, sovente mal sicuri, e sempre tediosi.

Della Moneta Secusina, p. 55.

Il Sig.r Hume osserva esservi tre cose da considerarsi, ogni qual volta si tratta di una somma di denari ne' tempi antichi; primieramente il cangiamento delle denominazioni, per cui le lire, ed i soldi antichi risultano di peso tanto diverso dalle monete moderne; in secondo luogo la maggiore, o minor quantità dell' oro, e dell' argento in commercio; per ultimo lo stato della Popolazione, e dell' industria. Perciò giustamente, anche prima del dotto Inglese, si rideva un ingegnoso Scrittore Italiano di que' moderni Storici, che, riducendo le monete antiche a lire di Francia, e d' Italia, secondo l' eguaglianza del peso, credono di aver fatto intendere

Hume Histoire d'Angleterre T. II, p. 64 traduz. Francese.

Della Moneta lib. I, cap. I, p. 23.

a' loro léttori lo stato delle cose, com' erano in mente allo Storico antico contemporaneo, essendo questa, idea di uno stato che dipende dalle sopraccennate considerazioni, e che in nessun' altra maniera, salvo per via di congetture, e di approssimazione si può rappresentar di nuovo. Il fiorino è stato sempre a un dipresso dello stesso peso, e d' oro puro composto; ma tuttavia mille fiorini, che Giovanni Villani nomini, sono troppo diversa cosa da mille fiorini d' oggidì, quanto al valore.

CAPO III.

MONETA DI AMEDEO V.

Notissima è la Moneta di Amedeo V., nel cui diritto leggesi *AMED'S. COMS. SABD'IE,* e nel rovescio *PED'MONTENSIS.* Nel diritto si vede impressa nel campo l'aquila con due teste, e nel rovescio una Croce semplice, le cui braccia giungono a toccare il lembo estremo della Moneta, e nel campo le quattro lettere *A. M. E. D.* disposte negli angoli tra le braccia di essa Croce, come disposte pur sono, e tagliate, a dir così, in quattro parti, le lettere, che compongono la parola *PED'-MONTEN-SIS.* Queste Monete erano quelle, che chiamavansi Grossi, o *Aiglini*, cioè aquilini di Savoja, o di Piemonte, e che perciò gli uni hanno nel rovescio *SA-*

BAVDIESIS, gli altri *PEDMONTENSIS*, secondo che usciti sono gli uni dalla Zecca di Ciamberì, gli altri da quella di Susa, o d'Avigliana. L'epoca della loro battitura si è l'anno 1297, e tutto questo è abbastanza noto a chi scrisse delle Monete in Piemonte *. Può essere bensì soggetto di erudita disamina lo indagare il motivo, per cui da' Principi di Savoja siasi inalberata l'insegna dell'aquila con due teste; il tempo in cui ciò sia seguito, e perchè in appresso (lasciata l'aquila bicipite) siasi preso per arma l'aquila di una testa sola, unendovi la Croce, che compare nelle prime Monete di Susa, e che sempre si è conservata nelle posteriori Monete di Savoja **.

Della Moneta Secusina, p. 42.

---

* Il tipo di queste due Monete, già pubblicato inesattamente dal Guichenon, venne con maggior esattezza riprodotto dal Muratori (*Antiq. Ital. med. aevi tom. II, col.* 733, 736) ai N. II, e XI delle Monete di Savoja, che vi aggiunge pure, al N.° XVI, quella del tutto simile, rispetto all'impronto, di Filippo Principe d'Acaja.

** Dopo già approvate per la stampa le presenti osservazioni, ho avuto in gentil dono dal Sig. Commendatore Prospero Balbo, Direttore della Classe di Letteratura, e di Belle Arti dell'Accademia nostra, la Dissertazione del Sig. Giacomo Lari sopra una Moneta di Amedeo IV. (*Firenze Cambiagi* 1812 in-4.°). La Moneta, di cui in essa si ragiona, non è altra se non questa medesima di Amedeo V.; e se il colto Autore avesse veduta la Dissertazione intorno alla Moneta Secusina, avrebbe potuto accertarsi, che non già il Conte di Savoja Amedeo IV., ma bensì Amedeo V. fu quello, che la fece battere in Susa, od in Avigliana; e che la parola *PEDEMONTENSIS* altro non vuol dinotare, se non Moneta battuta in Piemonte, a differenza di quella stessa Moneta battuta in Savoja. Del rimanente molto prima di Amedeo IV. aveano i Progenitori di lui Dominio in Piemonte. Se non potè per altro il Sig. Lari far uso della dotta Dissertazione del Sig. Vernazza-Freney non se ne vuol fare meraviglia, attesa la rarità del Libro, essendosene stampate cinquantanove copie sole. Fornito questo Scrittore erudito dei mezzi, di cui mancò, come egli stesso confessa (pag. 18), avrebbe senza dubbio scritto diversamente.

§. I.

Sigilli, ed armi degli antichi Principi di Savoja.

Che la Croce di Savoja sia molto più antica di quello che scrive l' Autore del Dizionario Diplomatico, che ne fissa l' origine a' tempi del Conte Pietro, mancato di vita nell' anno 1268, le sopra descritte Monete di Susa abbastanza il dimostrano. Se si fosse fatta con buona Critica una Raccolta dei Sigilli degli antichi Sovrani del Piemonte, gioverebbe assai a chiarire questi punti di erudizione Araldica, che contribuiscono molto ad accertar l' autenticità dei Documenti, e sono di troppo maggior uso, di quello che comunemente si creda, oltre al diletto che arreca il poter appagare una curiosità erudita. La Raccolta de' Sigilli, posta in principio della Storia del Guichenon, si scorge a prima fronte non essere stata fatta con discernimento; nè a' tempi di quello Scrittore gli Studj delle Antichità del Medio-Evo erano stati coltivati, come il furono in appresso. Basta poi dare una occhiata ai disegni di essi Sigilli per convincersi, quanto debbano essere inesatti, sia rispetto alle figure, che in ordine alla forma de' caratteri. Ve ne ha però uno notabile per la antica sua semplicità, che ci presenta in campo sparso di stelle, la medesima Croce di Savoja liscia, che vediamo nelle sopraccennate Monete antichissime di Susa, ed è tanto più osservabile questo antico Sigillo, in quanto che esso

De-Vaines Diction Diplomat., artic. *Armoiries*, tom. I, p. 150.

Guich. Hist. Généal. Tom. I. pag. 128.

è in tutto conforme all' impronto di una rara Moneta di argento da me posseduta, e che io credo appartenere al Conte Amedeo VI., che finì di vivere nell' anno 1383.

Vien riferita questa Moneta dal GUICHENON, e dal MURATORI, ma il tipo non è fedele in ciò che più importa. Il GUICHENON o non la vide, o non la seppe vedere. Nel diritto si vede la Croce chiusa in uno Scudo, col cimiero, e sopra di esso la testa del Lione colle ali, insegna di Venezia *, dal che si conosce essere stata battuta quella Moneta dopo la Pace dell' anno 1381, conchiusa tra quella Repubblica, ed i Collegati contro di essa, a mediazione del Conte Amedeo VI. La leggenda attorno si è *AMEDEVS. DI. GR. COMES.*, compita nel rovescio, dove leggesi *SABAVD. IN. ITALIA. MARCHIO.* Ma in questo rovescio appunto sta la conformità col Sigillo; poichè nel campo di esso vi è impressa la

Guich. Hist. Généal. Tom. I. pag. 147. Murat Antiq. Italic. Tom. II, col. 735 N.° XIX.

Murat. Annal. d' Italia all'anno 1384.

V. Fig. II.

---

* Il Lippomano nella sua Relazione della Corte di Savoja al Senato Veneto a' tempi del Duca Emanuele Filiberto, asserisce, come di data più antica, la sopraccennata aggiunta alle armi di Savoja, dicendo, che " per confederazione perpetua con Veneziani volse questo „ Senato, che il Serenissimo M. Marino Giorgio all' hora Duce gli donasse l'ali vittoriose, e „ segno di S. Marco, per aggiungere al suo cimiero, il qual S. Marco alato è tenuto in „ grandissima stima dall' Altezza Sua, come si vede che ..... ha voluto si faccia in „ bronzo ad una grandissima arma, che ha fatto fare, da mettere sopra la Porta Reale della „ sua famosa Città (*leggi Cittadella*) di Turino. „ Il Doge Giorgio Marino morì nel 1311, (*V. Sanuto Vite dei Dogi di Venezia R. I. tom. XXII, col.* 594). Del resto quelle armi erano stupendo lavoro di Mario d' Aluigi de' Ludovici, che le avea gittate nell' anno 1568, come risulta da Contratto presso il Sig. Vernazza-Freney. A questo Artista Perugino, io penso, che sia scritta la Lettera di Annibal Care *a Mario* .... che è la 231 del vol. II delle Famigliari.

Croce, ed attorno alla Croce, ne' quattro angoli formati dalle braccia di essa, quattro stelle bensì, di sei raggj ciascheduna ben distinti, e non già quattro rose, come presso il GUICHENON.

Ora è cosa degna di speciale considerazione, che le antiche Monete di Susa, battute da Umberto II., hanno appunto nel rovescio una stella di sei raggj, e che questi improntì della Croce, e della stella si sono conservati sì lungamente nelle Monete di Savoja, che li troviamo ancora in Monete di Filippo Principe d' Acaja mancato di vita nell' anno 1334. Nè ciò basta; il Sigillo di esso Filippo d' Acaja ci presenta, oltre all' arme di Savoja propria di que' Principi, nella conformità in cui ci vien descritta da Monsignor DELLA-CHIESA, vale a dire *la Croce caricata di bastone azzurro*, una stella grande di più raggj, nel cuore della quale è collocato lo Scudo, che contiene la Croce *. Simile alle sopra descritte Monete è un Forte negro del Conte AIMONE, che finì i suoi giorni nell' anno 1343, Moneta, che, quanto all' impronto, non è diversa in maniera nessuna dalla Moneta di Susa del Conte Umberto II.

V. Fig. M.

Della-Chiesa, Fiori di Blasoneria, pag. 64. Torino 1777.

Da tuttociò si raccoglie quanto ridicolo, ed insussistente sia il vanto del Poeta, o per meglio dire ritmico Cronista Antonio ASTESANO, che attribuisce l' origine

---

* Il Sigillo del Principe Filippo d' Acaja è copiato da un disegno trovato nella Raccolta delle Carte appartenenti alle cose del Piemonte, che fu del già Conte Maistre, ed ora presso di me esistenti. Sotto il disegno di esso Sigillo leggesi = *Forma di Sigillo, che usava Filippo Principe d' Acaja.*

della Croce di Savoja alla pace fatta dal Conte Tommaso II. cogli Astigiani, dopo l' anno 1255, dicendo: Antonii Astesani Carmen lib. IV, cap. V. R. I. T. XIV col. 1052.

» *Solvuntur cives a longo carcere nostri,*
» *Et redit, ammisso foenore, quisque domum.*
» *Utque Comes secum monimentum et pignus amoris*
» *Nostri, servandum tempus in omne ferat,*
» *Astensis Populus sua clara insignia praestat,*
Et Comiti, et natis semper habenda suis.
» *Inde ferunt omnes, quos ipsa Sabaudia gignit*
» *Heroes, albam tempus in omne Crucem;*
» *Sicut et Astensis Populus portaverat olim*
» *Insigne, et nostro tempore portat adhuc:*
» *Nam prius, ut referunt, aquilam portare solebat*
» *Quisquis de dicta stirpe creatus erat.*

Questa probabilmente era qualche voce popolare nata in Asti nel Secolo XV., tempo in cui scrivea l'Astesano; e si dava a credere quel Verseggiatore che l' aquila fosse l' antica arma di Savoja, perchè avea veduto l' aquila con due teste sulle Monete del Conte di Savoja Amedeo V., e del Principe d' Acaja Filippo. Quanto però fosse più antica la Croce, che non l' aquila con due teste, l' abbiam veduto pur ora; ed altronde un altro più antico, ed autorevole Cronista Astigiano, vissuto nello stesso Secolo XIII., voglio dire Ogerio Alfieri, parla bensì agli anni 1255, e 1256 della guerra tra il Conte Tommaso di Savoja, ed il Comune d'Asti, della prigionia de' Cittadini Astigiani, che erano in Francia, e delle paci, e tregue, che in appresso si fe-

Oger. Alferii Chronic. Astens. R. I. Tom. XI; col. 142.

cero, ma di sì fatta comunione di armi non tocca nè punto nè poco.

§. II.

Aquile di due teste, e di una testa sola, impresse sulle Monete di Savoja.

L' aquila fu antichissimo simbolo de' Romani sin da' tempi della Repubblica; ma l' aquila con due teste ce la presentano queste Monete del Conte di Savoja, e del Principe d' Acaja, per lo meno un Secolo prima, che sia stata inalberata dagli Imperatori Germanici. Enrico Spelmanno, presso il VETTORI, avea già notato l' error comune di riferire alla divisione dell' Impero l'aquila bicipite, recando, in prova della contraria opinion sua, uno Scudo di Federico II. in pietra, che vedevasi in una Chiesa di Germania, dove l' aquila è di una testa sola. Dopo Federico I., che si servì di nuovo dell' aquila Romana per insegna militare ne' suoi eserciti, si trova questa improntata nelle Monete degli Imperatori Enrico VI., e Federico II.; ma sempre con una testa sola. Lo stesso VETTORI reca il disegno esattissimo di una Moneta dell' Imperator Carlo IV. presso di lui esistente, nel rovescio della quale è segnato l'anno in cui fu battuta, cioè nel 1375, e che ha un piccolo Scudo nel campo, coll' aquila parimente di una sola testa. Credettero molti eruditi, che Sigismondo figliuolo di Carlo IV. sia stato il primo Imperatore,

Vettori Fiorino d'oro illustrato, pag. 81.

De-Vaines. Diction. Diplomat. tom. I, pag. 48.

Vettori loc. cit.

che abbia introdotto l'aquila con due teste sopra i Sigilli dell' Impero circa l'anno 1410; ma il Consigliere del Re di Prussia LUDEWIC ha pubblicata la Descrizione di un Contrsigillo in un Diploma di Venceslao, anteriore a tal epoca, vale a dire dell'anno 1397, dove si vede l'aquila di due teste. Nulladimeno, posta eziandio questa più recente scoperta, resta sempre anteriore di un Secolo l'aquila bicipite di Savoja, all'aquila bicipite Imperiale di Germania.

Ludewig Praef. ad Reliq. Manus. tom. I, pag. 140. Francofur. 1720.

Il BORGHINI nel Trattato della Moneta Fiorentina, e nelle Osservazioni sulle armi delle Famiglie Fiorentine, afferma, che l'aquila d'oro con due teste è insegna dell'Impero Greco d'Oriente, nel modo, che l'aquila nera lo è dell'Occidentale, e Latino *. Il MURATORI poi nota, che del simbolo dell'aquila di due teste già facevasi uso in principio del Secolo XIV, fondandosi sull'autorità di Giovanni VILLANI Scrittore di quel tempo, e tocca pure l'opinione comune, che gli Imperatori Greci sieno stati i primi a servirsi di sì fatta insegna. Forse Amedeo V. fece coniare sulle sue monete l'aquila con due teste in seguito a qualche alleanza cogli Imperatori di Costantinopoli. Le antiche Croniche di Savoja parlano d'imprese di questo Principe in Oriente,

Murat. Antiq. Italic. med. aevi Tom. II, col. 728.

Guichen. Hist. Généal. tom. I, pag. 362.

* Il Mascovio (*Principia Jur. Pub. Imperii Romano-Germanici. Lib. III, cap. IV, §. XXXVIII, pag.* 154. *Lipsiae* 1738), ove ragiona dell'origine del Simbolo, o sia insegna dell'aquila bicipite, reca l'opinione di eruditi Tedeschi, i quali tengono, che, non un'aquila di due teste, ma bensì due aquile, una soprapposta all'altra, vengano in esso Simbolo rappresentate, conicchè una sopra colle ali l'altra, il che potrebbe alludere ai due Imperj.

ed ognun sa, che la fama di Lui impegnò l' Imperatore Andronico Paleologo, detto il Giovane, a chiedere in isposa la figliuola di esso Conte Amedeo V. Anna di Savoja, come l' ottenne poscia, dopo la morte del Padre nell' anno 1326.

Idem Ibid. p. 372.

In una Moneta antica di Savoja, dove leggevasi il nome di Amedeo, (che poteva anche essere Amedeo V.) si osservò da me stesso altre volte una picciola luna falcata, cosa che forse poteva alludere ad imprese in Levante. Umberto di Savoja figliuolo naturale del Conte Amedeo VII., che si trovò alla famosa battaglia di Nicopoli contro i Turchi, secondo che narra il Guichenon, portava per arme la Croce di Savoja, carica di cinque mezze lune; e per divisa il motto Turco *ALACH*, cioè *Dio è giusto*, siccome legge, ed interpreta il Guichenon medesimo *, che reca il disegno di sì fatte armi, e della statua di quel Principe, esistente in una Cappella fondata da Lui nella Chiesa di Altacomba. Vero è però, che il segno della picciola luna falcata da me osservato in quella antica moneta, potrebbe per avventura essere uno di quelli, che usavano i diversi Zecchieri. Infatti da una Ordinanza dell' anno 1420, già esistente negli Archivj Camerali, resta pre-

Guichen. Hist. Généal. tom. II, pag. 16, 17.

* Non Turca, ma bensì Araba è la voce soprascritta, e per rappresentarla con caratteri nostri il meglio che sia possibile, si dee scrivere a questo modo = *Ala-hek*; e significa propriamente *Deus verax*, ed anche *vero, e giusto*. Così m' insegna doversi leggere, ed interpretare il Collega nostro dottissimo, il Sig. Abate Valperga di Caluso.

scritto, che il Maestro della Zecca di Nyon = *ponet in monetis nostris per eum fabbricandis et fiendis unum contrasignum, quod est ad formam unius crescentis*, cioè di luna falcata. Di questi contrassegni antichissimo si è l'uso; e di molti non intendeane il significato lo stesso Giovanni VILLANI, secondo che osserva il VETTORI.

Vettori Fiorino d'oro illust. pag. 46.

Se l'aquila non compare salvo a' tempi di Amedeo V. sulle Monete di Savoja, e vi compare con due teste, compare però prima, e con una testa sola in una rara Moneta d'argento della Città di Torino, che il MURATORI crede battuta poco dopo il 1255, quando insorse il tumulto, di cui parlano gli Storici, la quale insegna della Città di Torino fu per avventura cagione dello sbaglio dell'ASTESANO, e di far credere, che l'aquila di una testa fosse l'antica arme de' Conti di Savoja. Oltre all'aquila con una testa sola, e colla leggenda *CIVITAS. IMPERIALIS*; che si vede da una parte, meritano considerazione le tre stelle, che accompagnano uno Scudo dall'altra col motto, *MONETA. TAURINENSIS*. Il MURATORI credea, che le tre stelle fossero ancora insegna della Città di Torino, a' tempi in cui Egli scrivea, dicendo: *Haec antiqua videtur tessera Taurinensis urbis, quae nunc tribus stellis utitur*. Quanto fosse diversa l'arma di questa Città, mentre il MURATORI vivea, ed anche moltissimo tempo prima, tutti i Torinesi il sanno. Non so però, se molti sappiano, che nel Secolo XIII. era, come compare sopra questa Moneta. Si è già osservato,

Murat. Antiq. Italic. Tom. II col. 728.

che la stella era effigiata sul rovescio delle antiche monete battute da Umberto II. in Susa; ma, per poter ragionar fondatamente, converrebbe poter esaminar bene la Moneta effettiva, che il MURATORI dice essergli stata comunicata dal Sig.r Gio. Maria Cattaneo, Cittadino Modenese, dacchè manca il disegno dell'impronto di essa nella edizione delle Antichità d'Italia; ed affermar non si può, che sia esattissimo quello, che si trova stampato nella Raccolta dell'ARGELATI.

Murat. loc. cit. col. 741.

De Monet. Italiae, Tom. I, Tab. LXXIII. Mediolani 1750.

Sembra peraltro potersi inferire dall'impronto di questa moneta Torinese, che l'aquila con una testa sola, vale a dire l'aquila Imperiale, come usavasi d'inalberarla nelle insegne a que' tempi, fosse l'arma di Torino nel Secolo XIII.; se pur dir non vogliamo, che fosse soltanto uno stemma comune a tutte le Città, che assumevano il titolo di Città Imperiali; e che le tre stelle fossero poi l'arma propria, e speciale della Città di Torino sopraccennata. Comunque siasi fu sul fine del Secolo XIV., ed anche forse innoltrato il XV., che si cangiò questa col toro, dopochè, essendo già nato il genio delle cose antiche, e non avendosi peranco erudizione, nè Critica bastante, s'inventarono tante favole intorno alla origine delle Città, e delle famiglie. Lo stesso Antonio ASTESANO, Scrittor, com'è detto, vissuto nel Secolo XV., è il primo, che io sappia, che parli della origine favolosa di Torino fondato da Fetonte supposto Egiziano, il quale, se dobbiam dar retta a Lui,

» *Ad Pedemontanas casu se contulit oras,*
» *Per quas clamosi labitur unda Padi;*
» *Quumque ibi formosum nullo custode vagantem*
» *Taurum invenisset per nemorosa loca,*
» *Indicium credens se fertilitatis habere,*
» *Illic instituit moenia construere.*
» *Condidit ergo urbem, quam Tauri a nomine dixit*
» *Taurinum, ut nostro tempore nomen habet.*

Ant. Astes. Carmen lib. I, cap. VI. R. I. Tom. XIV, col. 1015.

Ma da questi favolosi racconti facendo ritorno alla Moneta di Torino, le Città Imperiali a que' tempi in Italia innalzarono per arme l'aquila di una testa sola, insegna dell'Impero durante tutto il Secolo XIV. Se dobbiam credere al CIACCONIO fu l'Imperator Federico II., che assegnò ai Ghibellini suoi seguaci per divisa un'aquila nera con le ali spiegate. Quello che è indubitato, tutti i più eruditi Monetografia ttribuiscono questa insegna a parte Imperiale, qualora si trova impressa in Monete del Secolo XIII., e XIV., insegna usata, non solo dalle Città, ma eziandio da' Principi, e Signori Ghibellini, come in ispecie si ravvisa dalle Monete di Verona, e di altre Città signoreggiate dagli Scaligeri, che alla Scala, insegna della propria famiglia, aggiunsero il *Santo Uccello*, come dal celebre Poeta DANTE pur Ghibellino chiamasi l'aquila Imperiale, parlando di uno di que' Signori . . . . . *il gran Lombardo,*
Che su la Scala porta il Santo Uccello.

Vita di Clemente IV.

Della Zecca di Verona di Monsignor Dionisi, presso Zanetti, Tom. IV, pag. 323.

Delle Monete di Parma del P. Affò, presso il Zanetti, Tom. V, pag. 66, 67.

Dante Parad. Cant. XVII.

I Principi di Savoja, che, attesa la professione, che fecero ognora, sin da' Secoli più remoti, di giusto, ed

imparziale sistema di governo, non pigliarono mai partito dichiarato in quelle sciagurate fazioni, non troviamo parimente, che abbiano mai fatto coniare sulle Monete loro, che abbiamo effettive, l'aquila Imperiale di una testa sola. Che anzi, ne' tempi appunto, in cui era questa l'insegna propria de' Ghibellini, cioè, com' è detto nel Secolo XIII., e XIV., sempre fecero improntar l'aquila, non con una, ma con due teste sulle monete loro, insegna a que' tempi totalmente diversa, come quella che propria era dell'Impero Orientale. E che ne sia il vero negli Ordini di battitura di quell'epoca si osserva, che dagli antichi Sovrani del Piemonte (quasi solleciti oltremodo, che quell'emblema loro non si confondesse con quello de' mentovati Ghibellini) si prescriveva espressamente con particolare avvertenza, che l'aquila da coniarsi in alcuna delle monete loro, dovesse avere due teste.

Archivi della Camera Protocollo De Mota 1349, N.° 29, fol. 21. Ordinanza senza data

Amedeo VI. nell'ordinare, circa l'anno 1349, la battitura di denari Viennesi, comanda; che sì fatti denari = *a parte* PILE *infra circulum medium continebunt* AQUILAM CUM DUOBUS CAPITIBUS; *ab alia vero parte in circulum medium* EXCUCELLUM (Scudetto) ARMORUM NOSTRORUM = Lo stesso ordina quel Sovrano rispetto alla Moneta bianca, o sia d'argento denominata Sezzini, ne' quali, secondo l'Ordinanza, da una parte *continebitur aquila* CUM DUOBUS CAPITIBUS, e dall'altra *una losengia armorum nostrorum, cum quatuor parvis rosetis inter losengiam et circulum*; come parimente nè

Archivi della Camera Protocollo sopraccit.

più nè meno la medesima cosa prescrive per altra specie di Monete d' argento che chiamavansi *denari duodeni*; nelle quali espressioni tutte (oltre alla avvertenza di specificare sempre l' aquila di due teste, e non di una testa sola) resta pure da notarsi, che si distingue totalmente l' emblema dell' aquila, dallo Scudo delle armi di Savoja, che si ordina improntarsi separatamente dall' altra parte della Moneta.

Che oltre al motivo di distinguere le monete proprie da quelle delle Città, e Signori Gibellini, possa essersi assunta questa insegna da' Principi di Savoja per alludere ad imprese, o dominj in Oriente giova a confermarlo il riflettere, che sì fatte aquile bicipiti erano un ornamento usuale, e quasi caratteristico degli arredi preziosi, che in principio del Secolo XIV. si lavoravano in Cipro, e di là si trasportavano per vestire pomposamente i più gran Personaggj delle Contrade occidentali. Nell' Inventario della Guardaroba di Papa Bonifacio VIII. dell' anno 1314, inserito dal fu Monsignore, poi Cardinal Garampi nella sua Dissertazione sopra un sigillo della Grafagnana, Opera dalla quale ricever può molto lume la Storia delle arti, e de' costumi de' Secoli di mezzo, troviamo tra gli altri arredi preziosi = *Item planeta brodata de opere Cyprensi ad Grifones* AQUILAS AD DUO CAPITA, *et duas aves in rotis*; dove l' erudito Prelato avverte, che l' aquila con due teste fu poi presa per Insegna Imperiale posteriormente.

Illustraz. di un antico sigillo della Grafagnana di Monsig. Giuseppe Garampi. Roma 1759 in 4.°, pag. 118.

Del resto dal vedersi nella metà del Secolo XIV.

coniata dai Conti di Savoja sulle monete loro l'aquila con due teste, in un colle proprie armi (che dalle predette aquile però sono separate, e distinte), si raccoglie quanto erroneamente Ludovico DELLA-CHIESA abbia prestato fede a coloro, i quali asserirono, che nell'anno 1307, od al più tardi nel 1310 un Amedeo (che dovrebbe essere il V.) cambiasse l'aquila colla Croce bianca. Monsignor FRANCESCO AGOSTINO, più esatto Scrittor di Lodovico, dice che l'arma di Savoja anticà era un'aquila nera di due capi, nel che non è esattissimo neppur Egli; poichè più antica assai è la Croce; e l'aquila con due teste non si può dire, propriamente parlando, arma di Savoja. Sbaglia poi apertamente, soggiungendo, che indi fu già anticamente di un solo capo, e che venne poscia quest'aquila di un solo capo cangiata in Croce bianca dal Conte Amedeo III. Oltre all'essere la Croce assai più antica nelle Monete di Savoja, che non l'aquila con due teste, non si ha Moneta alcuna effettiva, in cui si veda impressa l'aquila di una testa sola prima del Secolo XVI., dacchè non fo caso veruno dell'impronto di una Moneta recato da GUICHENON, ed attribuita da lui ad Amedeo IV., e che io non ho mai veduta effettiva; anzi credo esservi quì uno degli sbaglj di esso GUICHENON, come si vedrà fra breve. Amedeo VI. poi, molto tempo dopo di Amedeo III., seguitava a portar per insegna, se non per arma, l'aquila con due teste; e non potè finalmente Amedeo III. cangiar

Lodov. Della Chiesa Istor. del Piemonte p. 46.

Francesc. Agost. Della Chiesa Fiori di Blasoneria pag. 63.

Guich. Hist. Généal. Tom. I. pag. 144.

l' aquila nella Croce; attesochè e l' aquila di due capi, e l' arma antica di Savoja, vale a dire la Croce, compajono sulle stesse Monete del prefato Conte Amedeo VI. contemporaneamente.

L' aquila d' una testa sola la troviamo per la prima volta, che io sappia, effigiata in una Moneta di Carlo II., detto comunemente Carlo III., per quantò ho potuto raccogliere dalle Monete di Savoja da me vedute, e dalla collezione dei disegni degli impronti, che si trovava tra le Carte, che già da me si serbavano. Questa Moneta presenta nel diritto l' impronto di cinque scudetti disposti a guisa di Croce, colla leggenda attorno *KROLVS. SEC. DVX. SABAUDIE.*; nel rovescio poi ha nel campo altra Croce formata da quattro giglj, e leggesi attorno *KBLASI. ET. AVG. S. ROM. IMP. PE.* Ora in uno d' essi scudetti, posti trasversalmente nell' impronto del diritto della Moneta, troviamo per la prima volta l' aquila colle ali spiegate e con una testa sola. Dopo il Guichenon pubblicò anche questa Moneta il Muratori, ma inesatta nella leggenda. Opportunamente però attribuì il Muratori lo scudo coll' aquila antica di Germania prima di Venceslao (cioè di una testa sola) al titolo di Vicario, e Principe dell' Impero Germanico, che portava quel Sovrano. Ad ogni modo questa è la prima volta che troviamo l' aquila di una testa sola sulle Monete di Savoja, separata però, e distinta dalla Croce, arma antica, e propria di que' Principi, che campeggia nel mezzo; nè, per quanto mi

Murat. Antiq. Ital. T. II., col. 751 e 737.

sovviene, ho mai veduto l'aquila far la figura principale nelle Monete posteriori prima dell'anno 1713, vale a dire nelle Monete battute in Sicilia, dove essa aquila è disegnata in modo, che riempie tutta l'*area* della Moneta, e porta la Croce di Savoja in petto, senza però esser chiusa in uno scudo, come nelle Monete d'oro moderne.

CAPO IV.

MONETA DI SAVONA CREDUTA DI SAVOJA.

La Moneta di Savona, di cui intendo di ragionare brevemente, è d'argento. Nel diritto, e nel campo vi è impressa una Croce patente, chiusa in un' *area* formata da sei semicerchi, e vi si legge all' intorno, in carattere antico detto Gotico *MONETA. SAONE.* Nel rovescio aquila in piedi, coronata, colle ali spiegate, chiusa parimente in un' *area* formata da semicerchi; e leggesi intorno *COMVNIS. SAONE.* Nel contorno veggonsi alcuni segni, che per la picciolezza loro, ed anche per essere la Moneta corrosa, non si possono ben discernere.

V. Fig. IV.

Questa Moneta, da me posseduta, io la credo rarissima, non trovandola descritta da alcun Monetografo.

Quella riferita da Monsignor GRADENIGO, e da lui tenuta in conto di cosa preziosa, per lo motivo appunto, che Monete di Savona non erano ancora state pubblicate, è di un' epoca molto inferiore, come se ne convincerà agevolmente chiunque si farà a confrontare gli improntì di entrambe. Di fatto, sebben l' aquila sia la medesima, tanto nell' una, come nell' altra Moneta, quella riferita da Monsignor GRADENIGO si riconosce a prima fronte di un conio del Secolo XVI. dal disegno della figura della Beata Vergine velata, e sedente, col Divin Figliuolo tra le braccia, e dalla forma eziandio de' caratteri della leggenda: che all' incontro la sopra descritta, nel tipo, e negli ornati mostra un' antichità molto maggiore, e dalla sola forma de' caratteri si può conghietturare per lavoro del Secolo XIV. GIOVANNI da UZZANO, che scrivea nell' anno 1442, fa menzione nella sua Pratica della Mercatura di = *Patachini di Saona, che hanno un aquila, e giglj, e dall' altro lato una* + =

Indice delle Monete d' Ital. raccolte ed illustr. da Monsig. Gradenigo. presso il Zanetti Tom. II. p. 152, e Tav. VI. n.° 61.

Cap. 74 presso Zanetti Tom. V. p. 88 note alle Monete di Parma nota 57.

. Il Conte CARLI, fondandosi sul Libro di FRANCESCO di DINO, e sopra un Diploma dell' Imperator Massimiliano I. in favore di Alfonso del Carretto Marchese di Savona, e del Finale, avea già trovato Monete di Savona in corso nel Secolo XV. Recando poscia un Istromento dell' anno 1250, accennato dal SANSOVINO, con cui Ottone del Carretto vende la metà di Savona ai Cittadini medesimi per la somma di *cinque mila Savonesi*, osserva, che, se non vi fosse equivoco

Carli Opere T. III. pag. 158 e seg.

nell' epoca, la Zecca di Savona dovrebbe porsi due Secoli più in su; ma soggiunge, che di tal cosa Egli ne dubitava. Certamente il SANSOVINO, dalla cui Opera dell' origine delle Famiglie d' Italia trasse il ZANETTI citato dal CARLI quella notizia, non è Scrittore abbastanza critico, perchè altri fondar si possa sulla semplice asserzion sua. Qualora però, non al Secolo XIII., ma bensì al XIV. si fissasse l' origine della Zecca di Savona, non mancherebbe un' altra, e più autorevole testimonianza, quale si è quella del MONTI, Autore delle Memorie di Savona, allegato parimente dal ZANETTI. Riferisce questo Scrittore, che, tra gli altri privilegj concessi dall' Imperator Carlo IV. alla Città di Savona nell' anno 1364 venne = *corroborata nella potestà del sangue in punire qualsivoglia capitale delitto, e nella facoltà di far imprimere qualsivoglia sorte di Moneta d' oro, argento, e metallo, con li suoi legittimi prezzi, come ancor oggi* (cioè nell' anno 1697, in cui il MONTI scrivea) *molte se ne vedono.* La Moneta, che quì si è descritta è senza dubbio una di quelle, di cui parla il MONTI, e per avventura quella medesima accennata da GIOVANNI di UZZANO; e se il Conte CARLI l' avesse avuta sotto l' occhio, mi do a credere, che, in vista del tipo, e della forma de' caratteri della leggenda, si sarebbe levato ogni scrupolo, e l' avrebbe riconosciuta per conio del Secolo XIV.

Monti, Memorie di Savona p. 97 presso Zanetti tom. II., p. 152, Nota (a).

Oltre alla rarità credesi poi eziandio preziosa questa Moneta, sinora sconosciuta, per un altro rispetto. Non

si ha alcuna Moneta antica di Savoja effettiva, dove trovisi improntata l'aquila con una sola testa, secondo che già si è notato nel Capo antecedente. L'unica recata dal GUICHENON come di Amedeo IV., Principe, che cessò di vivere nell'anno 1253, dove si vede la detta aquila con una testa sola, Moneta riferita poi anche dal MURATORI sulla fede del GUICHENON, non solamente non si è mai veduta effettiva, come pure si è accennato nel medesimo Capo antecedente, ma non è nemmeno chiaro, se l'abbia avuta sotto l'occhio lo stesso GUICHENON, o veramente gliene sia stato comunicato soltanto il disegno: perciocchè dice, che esisteva nel Gabinetto del Consigliere, ed Auditore nella Camera de' Conti di Parigi Charron, da cui aveane avuta la notizia. Ora è da considerarsi, che la Moneta attribuita (non si sa con qual fondamento dallo Scrittore della Storia genealogica della Casa di Savoja) ad Amedeo IV. è in tutto simile a quella di Savona, di cui quì si tratta; è parimente d'argento, coll'insegna dell'aquila con una testa sola da una parte, e colla Croce della stessa forma dall'altra. Ciò posto non sarebbe gran fatto, che, trattandosi di Moneta antica, forse anche corrosa, con leggenda in carattere detto volgarmente Gotico, siasi letto *SABAVD.* in vece di *SAONE*, massimamente, che della poca perizia del GUICHENON nel leggere i caratteri antichi ne abbiamo più d'una prova.

Guich. Hist. Gén. Tom. I. p. 144 e 145.

Murat. Antiq. Ital. Tom II. col. 727 e 735 n.° X.

Che possa essersi letto a questo modo me lo per-

suade la forma stessa delle lettere antiche, con cui si compone la parola *SAONE*: poichè la forma della lettera *O* è tale, che facilmente può essersi presa in iscambio per un *B*, e quella dell' ultima lettera *E* per un *D*. In una Moneta antica, e corrosa, dopo essersi lette male le sopra accennate lettere, è troppo obvio supporre, che della lettera *N* siasi fatto un AV, e per conseguente cavata fuori la parola *SABAVD*, dove si dee legger *SAONE*. Stabilito, che si dovesse leggere in quella conformità quella parola, facile era, indovinando, legger parimente *COMES*, ovvero *COMITIS*, dove sta scritto *COMVNIS*; ed ecco trovato un bel *COMES. SABAVD.* in questa Moneta di Savona. Aggiungasi, per autorizzare sempre più lo sbaglio, la prevenzione, che l' aquila fosse pur insegna de' Principi di Savoja, come lo è la Croce impressa dall' altra parte della Moneta. Che ciò possa essere intervenuto secondo ogni verisimiglianza a' tempi del GUICHENON, me lo persuade ciò che è occorso ai nostri. Questa Moneta di Savona fu regalata a me stesso da persona non senza lettere, e che amava le antiche Memorie nostre, come Moneta appartenente ad uno degli antichi Conti di Savoja.

Che poi la Città di Savona portasse l' aquila per insegna sin dal Secolo XIV., come, prescindendo dalla Moneta più recente recata da Monsignor GRADENIGO, si scorge dalla presente, che si crede battuta intorno all' anno 1364, il motivo si fu, che Savona era Città Imperiale, e che per privilegio Imperiale godeva del

diritto di avere Zecca propria. Altronde sin verso il fine del 1300 l'aquila Imperiale Germanica era, come è detto sopra, di una testa sola.

CAPO V.

MONETA DI FILIPPO PRINCIPE D' ACAJA.

MONETA d' argento. Nel campo: Croce liscia alquanto dilatata nelle quattro punte, che i Blasonisti Francesi dicono *patée*, ed alcuni nostri Monetografi *patente*, con un globetto in uno degli angoli, e colla leggenda attorno + *PHILIP. PRINCES.* Nel rovescio, nel campo: Stella di sei raggj, con due globetti posti diagonalmente, ed all' intorno *TORINVS. CIVIS.* L' impronto è sostanzialmente lo stesso di quello, che si vede nelle prime antiche Monete di Susa del Conte Umberto II., che hanno parimente, come si è detto, nel diritto la Croce, e nel rovescio la Stella di sei raggj. Il tipo, dopo il GUICHENON, fu pubblicato, sebben poco esattamente dal MURATORI. Il titolo di *PRINCES*, o sia *PRINCEPS*, che porta in questa Moneta Filippo di Savoja, dimostra, che fu battuta dopo l'anno 1301, anno in cui venne egli investito del Principato d' Acaja; e la leggenda *TORINVS. CIVIS.* (leggenda, che fece spacciar

Murat. Antiq. Ital. Tom. II. col. 936 n.° XV.

Guich. Hist. Généal. Tom. IV. preuves pag. 103. Tom. I. 146.

sogni al GUICHENON) altro non significa, se non esser quella una Moneta battuta dal Principe d'Acaja in Torino, e ad imitazione dei denari grossi Tornesi.

Il dominio della Città di Torino avealo ottenuto Filippo, stipite de' Principi di Acaja, in vigor di Convenzione seguita tra il Conte di Savoja Amedeo V. suo zio, ed esso Filippo nell'anno 1294, come risulta dall'Atto già esistente negli Archivj della Regia Camera. A termini di questa transazione venne rimessa a lui quella parte del Piemonte, che allora era posseduta dal Conte di Savoja, ad eccezione della Valle di Susa, compresa Avigliana, e Rivoli, ritenuti sempre dai Conti di Savoja. L'effettiva consegna de' Luoghi ceduti venne eseguita nell'anno seguente 1295, e sono specificati nell'Atto medesimo di rimessione. I principali, oltre la Città di Torino, sono Moncalieri, Carignano, Pinerolo, Vigone, Villafranca, per non parlare degli omaggj di moltissimi Feudatarj = *Que predicta omnia .... dictus Philippus .... habere debebat a karissimo avunculo suo Domino Amedeo Comite Sabaudie .. .. secundum formam arbitramenti etc., confitetur habuisse a dicto Comite;* e la Città di Torino in esso Atto di rimessione vien descritta come segue = *Palatium Civitatis Taurini, et dictam Civitatem et portam Secusinam cum turribus dicte porte, et pontem, et bastitam Taurinenses.*

Archivj Camerali volume intitolato *Titres et Contrats entr. les Princes de la Royale Maison de Savoye de 1264 a 1313.*

La Moneta poi qui descritta fu coniata ad imitazione dei denari grossi Tornesi di S. Luigi, e di Filippo Re di Francia, ne' quali leggevasi da una parte LODO-

VICVS. REX. ovvero *PHILIPVS. REX.*, e dall' altra *TVRONVS. CIVIS*, in vece di *TVRONVS. CIVITAS.*, come si può vedere presso il LE-BLANC; e si sarà creduta allora invenzione felice quella leggenda da chi l'immaginò: perciocchè, regnando appunto allora in Francia Filippo il Bello, bastava sostituire alla parola *Rex* quella di *Princes*, e col cambio di due sole lettere, si dinotava, in vece della Città di Tours, quella di Torino, dove si era aperta la nuova Zecca del Principe Filippo pochi anni prima. Negli Archivj Camerali si conservava la Concessione della impresa della Zecca fatta dal mentovato Principe nell' anno 1297.

Le Blanc Monnoyes de France pag. 159, 168, e 170. Amsterdam 1692.

Archivj della Regia Camera: Scritture diverse riguardanti la Zecca, e Monete Mazzo I. A. n. 1, fol. 5.

Del resto, che, regnando Filippo di Acaja, si contasse ne' suoi Stati per Monete Tornesi, ne abbiamo un riscontro nel Conto del Castellano di Pinerolo dell' anno 1329 esistente già negli Archivj Camerali sopraccennati; ove questi si dà caricamento, come partita ricevuta dal Castellano di Pianezza = *De V. solidis Turonensium grossorum receptis de Manfredo Napioni Clavarii Planiciarum, etc.*; I quali soldi corrispondevano ciascuno, in peso d' argento, ad uno Scudo di Francia per lo meno, di moneta corrente; ed in valore a somma maggiore oltremodo, attesa la scarsità grandissima dell' argento, prima della scoperta del nuovo Mondo; il che è necessario avvertire, affinchè non sembri pagamento troppo tenue per entrare nei conti di un Principe. E quanto al battersi Moneta Tornese nei dominj de' Principi di Savoja, non se ne ha

Archivj della Regia Camera, Conto del Castellano di Pinerolo.

Liruti della Moneta ec. che ebbe corso nel Friuli pag. 158 e 164. Ven. 1749.

da far meraviglia nessuna: perciocchè, prescindendo dalle tante relazioni, che passavano tra que' Principi, ed i Monarchi di Francia, ognun sa in qual credito fosse salita la Moneta Tornese dopo il Re S. Luigi. Ora quando una Moneta acquistava gridò, gli altri Principi usavano di farne coniare delle consimili nelle Zecche loro; ritenendo per quanto si potea lo stesso impronto, e variando soltanto il nome, con segnar quello del Principe, che la faceva battere, ed aggiungendo qualche piccolo Scudo, od altro segno proprio di esso Sovrano.

Bodin de Repub. lib. VI. p. 918.

Quest' uso sarebbe stato da desiderarsi, che si fosse conservato, ed esteso, per comodo del Commercio, presso ogni colta nazione, purchè le monete, coniate ad imitazione, fossero dello stesso peso, e bontà delle originali; fossero consimili, non contraffatte. Nè avea luogo soltanto quando trattavasi d' imitar moneta di Principi grandi, come appunto erano i Re di Francia, ma eziandio veniva seguito talvolta rispetto alla moneta di Repubbliche di non esteso dominio, purchè fosse dessa molto ricercata, e stimata, cosa che dimostra come i nostri buoni antichi risguardassero in questa parte più al vero vantaggio de' traffici, ed alla realtà delle cose, che non ad una apparente ostentazion di grandezza nel non volersi adattare agli instituti vantaggiosi d' altri Sovrani.

Già avea notato Monsignor GRADENIGO, che l' imitarsi da una Zecca quelle Monete di altre Zecche, che

Gradenigo Let. sopra un zecchino di Dombes simile al Venez. Zanetti annotaz. al Trat delle Monete di Mantova. Raccolta Tom. III., p. 252.

più correvano in commercio, e più erano in credito, fu ne' tempi di mezzo assai in costume, citandone in prova i denari de' Conti di Provins in Sciampagna, imitati nella Zecca di Roma, e detti perciò Proveniensi del Senato. Forse il più antico esempio di questa imitazione, e quindi, in progresso di tempo, adulterazion di Monete, fu quello delle Rasensi. Verso l'anno 1198 il Doge Enrico Dandolo, quegli medesimo, che unitamente al Marchese di Monferrato, ed a' Baroni Francesi conquistò Constantinopoli, fece coniare in Venezia una nuova Moneta, che si chiamò Grosso. Questa Moneta di buon argento ebbe corso in molti paesi, cosicchè i Re di una parte orientale della Servia, che Rascia si nominava dal fiume Rasca, che la bagna, cercarono d' imitarla nel peso, e nella figura, non essendovi altra differenza, salvo che in luogo dell' Evangelista S. Marco, impresso nel Grosso Veneziano, vi è Santo Stefano protettor del Regno di Servia. Fu poi imitata e contraffatta eziandio questa Moneta Veneta in altre Zecche, come in quella di Mantova, e di Monferrato. Nè di questa imitazione della Moneta loro si mostrarono offesi i Veneziani; anzi, infino a tanto che i Grossi di Rascia erano dello stesso peso, e bontà dei Veneti, li lasciarono correre liberamente nello Stato loro. Ma quando incominciarono que' Re a batterli di minore bontà, ed anche di peso minor del giusto, ordinarono, colla parte presa nel Consiglio Maggiore ai 3 di Marzo dell' anno 1282, che fossero banditi, e

Fabrizi delle usure del Friuli pag. 14.

V. l' operetta di Gio. Zanetti *De nummis Regum Mysiae seu Rasciae ad Venetos Typos percussis.* Zanetti T. IV. p. 360.

Nani de duobus Imper. Rasciae nummis pagina XXVII.

Della Zecca di Trevigi di Mons. Romualdo degli Azzoni. Zanetti Tom. IV. p. 129.

tagliati; alla quale adulterazione, probabilmente come alla più antica e famosa, allude DANTE, dicendo:

Dante Parad. cant. XIX. v. 140.

. . . . . *e quel di Rascia*,
Che male aggiustò il conio di Vinegia.

Or lasciando di parlar delle monete contraffatte, e ristringendoci alla imitazione, che per tanti esempj vediamo praticata, ed approvata eziandio, non solamente diversi Principi di Germania, ma i Papi medesimi, i Re d' Ungheria, di Aragona, e di Boemia, il Duca d' Austria Alberto I. poi Imperator de' Romani, non ebbero ribrezzo di coniar Fiorini ad imitazione di quelli battuti dalla Repubblica Fiorentina, e ciò sin dal Secolo XIII. e XIV., in tempo, in cui i Fiorentini picciolo dominio teneano. I Re di Francia anche essi (benchè il fior d' aliso fosse impresso nelle antiche Monete loro, come arma di quel Regno, onde fiorini comunemente con voce generica si chiamassero dal Popolo) adottarono il Fiorino d' oro di Firenze ne' loro conteggj, sin da' primi tempi che fu battuto; e, che che ne dica in contrario il signor LE-BLANC, si può senza tema di errore affermare, che ne imitarono il conio.

V. Vettori il Fiorino d' oro antico illust. p. 9, e p. 100, e seg.

Le-Blanc Monoyes de France p. 147.

Che il nome di Fiorino fosse prima in Francia voce generica adoperata piuttosto dal Popolo, che nel linguaggio delle Leggi, e delle Finanze, nel quale più regolarmente chiamavansi *denari*, lo confessa lo stesso LE-BLANC. Ma sin dall' anno 1297 vediamo nei computi della Tesoreria di Francia citati dal DUCANGE = *Flore-*

Le-Blanc loc. cit. Introduc. p. IX.

Presso i Vettori Fiorino d' oro Illust. p. 14.

nos aureos de Florentia. E che si battessero monete d' oro da que' Monarchi, ad imitazione del Fiorino d' oro di Firenze, non si può negare da chiunque osserverà gli impronti che ne reca lo stesso Signor Le Blanc, il quale, quasi scordandosi di quanto avea scritto poche pagine prima, dice che tali Fiorini si chiamavano comunemente Fiorini di Firenze: perciocchè erano in tutto simili a quelli battuti in essa Città, tolto il nome del Re Lodovico, che vi si leggeva attorno al giglio, in vece di quello della Città mentovata; soggiungendo, che continuarono a battersi insino sotto il Regno del Re Carlo V., che cessò di vivere nell' anno 1380.

Le Blanc loc. cit. Tav. della p. 154 n.° II. p. 159.

Lo stesso praticarono, quanto a questa Moneta d' oro meritamente famosa, i Progenitori della Casa di Savoja. Il Conte Amedeo VI., in vigore di Lettere Patenti in data di Pinerolo degli 8 di Giugno dell' anno 1369 * risguardanti la Monetazione del Piemonte, ordinò, che si battesse = *Monetam Florenorum aureorum boni ponderis, qui Floreni sint per omnia ejusdem lie* (cioè lega, o sia bontà) *valoris et ponderis quorum sunt Floreni cunei Florentie, et in quibus Florenis sit imago Sancti Joannis Baptiste ab una parte, et cum uno parvo excucello* (cioè Scudetto) *de armis nostris,*

Archivj della R. Camera. Protocol. De-Mota n.° 51 fol. 27.

* Dopo le differenze insorte tra il Conte Amedeo VI., e Giacomo Principe d'Acaja, figliuolo di Filippo, occupò esso Conte Amedeo Pinerolo, e non lo restituì se non nell' anno 1377 ad Amedeo, figlio del Principe Giacomo, unitamente a Torino, a Moncalieri, e ad altre Terre del Piemonte = V. *Guichenon Hist. Généal. Tom. I. pag.* 334.

et erit scriptum ab illa parte circum circa: Sanctus Joannes Baptista. Ab altera vero parte erit unus flos lilii, et erit scriptum circum circa, Amedeus Comes Sabaudie. Nè questa è la prima volta, che si coniassero Fiorini consimili a quelli di Firenze nelle Zecche della Casa di Savoja, trovandosi in un protocollo dell' anno 1348 accennata dallo stesso Principe = *Monetam nostram vocatam florenos auri de Florentia . . . in omnibus et pro omni consimiles florenis de Florentia . . . . ita tamen quod ponatur unum scutum armorum nostrorum juxta figuram Sancti Joannis.* = Questo uso d' imitare monete famose si estendeva anche alla moneta nera, come allora chiamavasi la moneta erosa. Nello stesso Diploma troviamo ordinarsi la battitura di *Parisii* consimili a quelli del Re Giovanni di Francia, il di cui impronto si ha presso il sopraccitato LE-BLANC, colla sola differenza, che da una parte, in vece della leggenda *IO. FRANCORVM. REX*, si dovesse leggere: *A. COM. SAB.*

Archivj della R. Camera. Protocol. De-Motta n.° 19 fol. 57.

Le-Blanc Mon. de France Tav. alla pag. 217.

Ma per ritornare alla Moneta Tornese, a cui penso di poter riferire a buona ragione questa del Principe Filippo d' Acaja, è da notarsi, che sebbene non si possa parlare di essa nella sopraccitata Concessione dell' anno 1297, posciachè il titolo di *PRINCES*, che si legge in fronte della Moneta, dimostra, che fu battuta dopo l' anno 1301, secondo che si è detto sopra, nè sia nota altra Ordinanza di battitura di monete dello stesso Principe posteriore alla mentovata dell' anno

1297, con tutto ciò per più motivi credo di poterla chiamare Moneta Tornese. Questi sono la già avvertita studiata consomiglianza della leggenda, ed il vedersi, dal modo con cui è concepita la predetta Ordinanza del 1297, che Filippo di Savoja infin d'allora intendeva di regolare il suo sistema monetario in conformità di quello del Re di Francia, essendosi convenuto tra gli altri patti col Monettiere = *Quod si forte illustris Rex Francie Monetam suam, quam facit fieri apud Matisconem anichilaret seu baxiaret, quod dictus Durandus* (era questi l'Impresario della Zecca) *anichilare, seu baxiare possit Monetas predictas et quamlibet earum.* E finalmente merita pure considerazione, che veggiamo sussistere, e continuare a battersi la Moneta Tornese nelle Zecche de' Conti di Savoja, dopo già scorsa la metà del Secolo XIV. Di fatto il prenominato Conte Amedeo VI., nella sopra citata Ordinanza dell' anno 1369, in data di Pinerolo, prescrive la battitura = *Grossorum Turonensium argenti* = nei quali però = *erit ab una parte flavellus seu symerius* (pennoncello, o sia cimiero) *et arma nostra, ab alia vero parte erit Crux armarum nostrarum in losengiis* (che è quella figura, ovvero scudo a forma di mandorla, che gli Scrittori Francesi di Blasone chiamano *Losange*) *et erit circum circa Amedeus Comes;* E ordina pure la battitura di denari = *quorum quilibet denarius valebit et valere debebit dimidium Grossum Turonensem.*

Archivj della Regia Camera: Scritture riguardanti la Zecca, Mazzo I. A. n.° 1, fol. 5.

Archivj della R. Camera. Protocolo cit. Demota n.° 51 fol. 27.

CAPO VI.

MONETE DI SAVOJA COL MOTTO FERT.

Molte sono le antiche Monete de' Principi di Savoja, in cui trovasi scritto nel campo FERT, e parecchie di esse sono state pubblicate dal GUICHENON, e dal MURATORI. Nella serie de' disegni delle Monete di Savoja, che erano uniti alle Carte, che una volta furono a me consegnate, la più antica col moto FERT, per quanto mi sovviene, si è un quarto di Grosso del Conte Amedeo VI., che finì di vivere nell'anno 1383. Ben a ragione campeggia in essa Moneta questo motto famoso FERT, divisa dell'Ordine Supremo del Collare, dappoichè quel Sovrano ne fu, nell'anno 1362, l'Institutore secondo il CAPRÈ presso il GUICHENON. Se avessero veduto la luce le Memorie inedite, ed anecdote riguardanti quell'Ordine, già scoperte, raccolte, ed illustrate dal Signor VERNAZZA-FRENEY, mediante le quali si correggono il MONOD, ed il CAPRÈ, si potrebbe con migliori fondamenti ragionare dell'origine di esso. Ad ogni modo ci basterà per ora la testimonianza dell'antica Cronica di Savoja Ms.ª allegata dal CAPRÈ, dove parlandosi della prima adunanza de' Cavalieri dell'Ordine, dicesi in precisi termini = *Eux assemblez eslut*

Guich. Hist. Généal. Tom. 1. pag. 112. V. anche Gioffr. Della Chiesa Cronic. Ms.° di Saluzzo.

Catalogue des Chev. de l'Ordr. du Collier de Savoye par Franç. Capré Conseiller de S. A. R. etc. Turin. *Advis au Lecteur.* Reg. 5. pag. 2.

le Comte quatorze Chevaliers, et lui fut le quinzième, si fit un Ordre d'un collier, comme d'un levrier ou avoit escrit en lettre d'or par dessus FERT. FERT. FERT. La caccia, e la galanteria erano gli oggetti più graditi de' pensieri, e delle occupazioni de' Principi, e de' gran Signori di quella età. Se dalla galanteria pertanto trassero origine, come ognun sa, e l'Ordine del Toson d'oro dei Duchi di Borgogna, e quello della Giarettiera dei Re d'Inghilterra, non si vuol far meraviglia, se il Conte Amedeo VI. prese il soggetto dal marziale trattenimento della Caccia, per istituire l'Ordine del Collare di Savoja, cui aggiunse poscia il Duca Carlo III., cognominato il Buono, nell'anno 1518, l'Immagine di Nostra Donna Annunziata, secondo che narra lo stesso CAPRÉ.

Caprè loc. cit. Advis au Lecteur Reg. g. p. 1.

Io non credo poi, che la divisa FERT sia più antica dell'Ordine del Collare. La tomba supposta di Tommaso I., che passò ad altra vita più di un Secolo prima, di cui pubblicò un disegno il GUICHENON, ed ove, al di sopra di uno Scudo colla Croce di Savoja pendente dal collo di un lione, o piuttosto di un cane dogo, leggesi nel collare di esso il motto FERT, non vi ha prova nessuna, che a quel Principe appartenga a norma di quel disegno *. I caratteri primieramente

Guich. Hist. Gén. Tom. I. p. 251.

* Avrei bramato, che si facesse da persona intelligente un esatto confronto di questo disegno col Monumento, che esisteva nella antica Cattedrale di Aosta, ma ebbi accertato riscontro, che, dopo l'epoca dell'anno 1798, non si vede più il Monumento, di cui si tratta, in essa Chiesa.

con cui è scritto il FERT sono Romani, e non quali usavansi nel 1200; lo stesso dicasi del gusto, dello stile di tutto il lavoro, che manifesta un' epoca molto posteriore a quel Secolo; e, quello che è più, non si vede scolpito il nome nè di Tommaso I., nè di verun altro Principe. La Luna falcata, che tiene ai piedi l' effigiata statua giacente, mi fa bensì sospettare, che appartener possa tale sepolcro a quell' Umberto di Savoja fratello naturale del Duca Amedeo VIII., che portava la mezza luna nelle sue armi, di cui è detto sopra, e creato Cavaliere dell' Ordine del Collare dal Duca Amedeo suo fratello, nell' anno 1434, che non morì, se non nell' anno 1443. Se a lui appartenesse quel sepolcro, sarebbe adunque lavoro della metà del Secolo XV., non mai del principio del XIII.

Cap. III Moneta di Amedeo V. p. 230.

Vero è, che il GUICHENON medesimo reca l' impronto di due Monete anteriori ad Amedeo VI., dove leggesi il FERT; la prima attribuita da lui a Pietro Conte di Savoja; la seconda a Tommaso I. Ma, oltrecchè queste due Monete sono sconosciute affatto a' Monetografi, e nessuno le ha vedute effettive, è da notarsi, che il tipo di quella, che si asserisce del Conte Tommaso (la cui leggenda viene in modo strano interpretata dal GUICHENON, come ottimamente osservò il MURATORI), si vede manifestamente essere lavoro del Secolo XV., od al più del fine del XIV., non mai del XIII., in cui visse il Conte Tommaso I., figlio di Umberto III., che passò ad altra vita nell' anno 1233., al qual Tom-

Guich. Hist. Gén. Tom. I. p. 141.

Murat. Antiq. Ital. T. II., col. 727.

maso attribuisce il GUICHENON questa Moneta, o supposta, o certamente mal letta, e peggio da lui interpretata. L' impronto poi della Moneta, attribuita al Conte Pietro, è affatto consimile a quello d' una Moneta da me posseduta *, in cui leggesi distintamente *AMEDEVS. DVX. SAB.*, onde non può essere più antica di Amedeo VIII.; e nuovo sbaglio si è questo del GUICHENON, che non era come si è osservato più volte troppo felice nel leggere i caratteri antichi. Moneta consimile a quella da me posseduta erano bensì i quarti di Grosso, che nel diritto avevano nel campo FERT, e nel rovescio una Croce. La leggenda però era diversa, essendovi scritto in quest' ultima *AMEDEVS. COMES. SABAVD. DVX. CHABLASII. ET. AVGVSTE*; e di fatto furono coniati questi tra l'anno 1399, ed il 1400, parecchj anni prima, che la Savoja venisse eretta in Ducato, il che non seguì se non nell' anno 1416.

Vedi Fig. V.

Archivj della Regia Camera, Rotolo della Zecca di Nyon 1399.

Guich. Hist. Généal. Tom. II, pag. 31.

Molto si scrisse sul motto FERT, che portano impresso tutte queste Monete. Il GUICHENON, dopo di aver riferite le spiegazioni diverse di questa antica divisa, o grido, che vogliam dire, immaginate dagli Scrittori anteriori a lui, e, dopo di averle confutate, conchiude confessando ingenuamente di non saperne

Guich. Hist. Généal. Tom. I., p. 140, 141 142.

* Questa Moneta, unitamente alle altre, che si pubblicano con questo Scritto, toltane quella di Savona, furono tutte a me cortesemente regalate dal Sign. Professore Falconieri, il quale reggeva la Cattedra di Rettorica nella Città di Susa nel tempo, che a me venne data l' incumbenza di scrivere la Storia delle Monete battute nelle Zecche degli antichi Sovrani del Piemonte.

additare alcuna. Mi lusingo tuttavia di averne rinvenuto il significato, combinando insieme ciò, che in questo proposito osservò il famoso DUCANGE, con quanto si trova in una Descrizione di una funzione cavalleresca celebratasi in Ginevra dal Duca Carlo III. nell' anno 1521. Il mentovato eruditissimo DUCANGE adunque osserva nel suo Glossario Latino-Barbaro, citando il capo LVI. del Trattato *De-Phisionomia* di Michele Scoto, Scrittore di Astrologia di gran fama nel Secolo XIII., che la parola FERT era creduta dinotare augurio *. Questa interpretazione del DUCANGE incontrò l'approvazione del MURATORI, che a buona ragione, con esso DUCANGE, chiama sogni le molte altre spiegazioni avventurate da' nostri Scrittori Piemontesi, sogni che si trovano confutati nel Dizionario di Trevoux. E questa congettura medesima a me pare, che si dovrebbe tener in conto di prova, quando si dimostrasse con Documento autentico, che, non solo una delle divise, e gridi, come dicevansi di Savoja, era appunto *Bonnes Nouvelles*, secondo che accènna lo stesso GUICHENON, ma inoltre che questa divisa era di tal fatta

Murat. Antiq. Ital. Tom. II. col. 727.

Diction. de Trevoux, art. FERT.

Guich. loc. cit. p. 140.

* Michele Scoto fu Astrologo di Federico II. Imperatore, che, secondo l'uso dell' età sua, prestava fede alle vanità dell' Astrologia giudiciaria. Il titolo dell' Opera dello Scoto, di cui si conservava, secondo che attesta il Muratori, un Ms.to nella Biblioteca Ambrosiana, è il seguente = *Liber particularis Michaelis Scoti Astrologi Domini Federici Romanorum Imperatoris, et semper Augusti, quem secundo loco breviter compilavit ad ejus preces.* = Ivi si tratta di Astronomia, Fisica, e Fisionomia. Osserva il Muratori, che di un consimile Ms.to si servì non poche volte il Ducange nel suo Glossario. = *Murat. Antiq. Ital., Diss. XLIV., Tom. III., col.* 945.

propria dell' Ordine supremo dell' Collare, che l' Araldo di esso Ordine chiamavasi egli stesso per sopranome *Bonnes-Nouvelles.*

Ora tutto questo si raccoglie ad evidenza dalla Descrizione della funzione, colla quale, nell' anno 1521, venne conferita la Dignità Comitale dal Duca di Savoja Carlo III. a Lorenzo di Gorrevod, Cavaliere del Toson d' oro, funzione seguita in Ginevra, Città signoreggiata allora dal Duca di Savoja. Reca stupore il vedere con quanta pompa, e con quali cerimonie, nel principio del Secolo XVI., si creassero ancora i Conti dai Sovrani medesimi in persona, con intervento di tutti i principali Ufficiali della Corona, dei Vescovi, dei Magistrati, in presenza di tutta la Corte, ed al cospetto del Pubblico. Ma, per ristringermi al punto, è da notarsi, che quattro erano gli Araldi, che assistevano, e ministravano in quel cerimoniale, tutti con nome d' officio distinti, chiamandosi *Savoja* il primo; il secondo *Bonnes-Nouvelles*; *Chiablese*, e *Ginevra* gli ultimi due. Gli Araldi *Savoja*, e *Bonnes-Nouvelles* restarono sul secondo gradino sotto il palco, dove era assiso il Duca. Gli altri due Araldi a' piedi di esso.

Che poi l' Araldo, che addimandavasi *Bonnes-Nouvelles* fosse l' Araldo dell' Ordine del Collare, non potrà averne dubbio nessuno chiunque avvertirà, che l' autor della Relazione (il quale è l' Araldo medesimo dell' Ordine) nel descrivere l' ordinanza, con cui si recò il Sovrano, colla sua comitiva, al luogo preparato per la

Guich. T. IV. Preuves p. 655. *Relation dressé par l'Héraut de Savoye appellé* BONNES-NOUVELLES.

funzione, si esprime nel modo seguente = *Quant tout fut fait et préparé, nostre dit Seigneur partit de sa chambre . . . la garde marchant devant, puis toute la Noblesse, laquelle ensuivoit les trompettes, après lesquelles marchoient les Huissiers, et devant le Seigneur marchoient quatre Officiers d'armes* (vale a dire Araldi) *richement ornés,* RESERVÉ MOI QUI NE PORTOIS POINT LA MIENNE, D'AUTANT QUE CESTE CRÉATION NE CONCERNE EN RIEN LES CÉRÉMONIES DE L'ORDRE = V' ha di più. Non manca autentico riscontro per credere, che, ne' tempi più vicini alla istituzione dell' Ordine del Collare, quell' Araldo dell' Ordine medesimo, che si disse poscia in lingua Francese *Bonnes-Nouvelles*, si dicesse in Latino-barbaro *Fertendo*. Tanto si raccoglie da una partita di spese, registrata nel Conto del Tesoriere generale di Savoja dell' anno 1402, già esistente negli Archivj della Camera Regia di Torino, da cui ne prese copia il Sign. VERNAZZA-FRENEY, che gentilmente me la comunicò *. Sembra adunque, che non debba più rimaner dubbio nessuno, per ciò che si appartiene alla interpretazione da darsi al motto FERT, che altro non significhi, se non che *buono augurio*, voce sicuramente, e grido non meno opportuno nella guerra, che nelle caccie, che ne rappresentano in certo modo l' immagine; e così augurio di vittoria, come augurio di buona preda; e per con-

* Conto del Tesoriere generale di Savoja N.° XLVI., fol. 88 r.° = *allocantur sibi quos ore domino ejusque nomine et mandato librarit et expedicit dicto* FERTENDO.

seguente voce del tutto propria di Principe bellicoso, che dalla caccia avea pigliato l'idea prima dell' Ordine del Collare da lui instituito.

Del rimanente d'antica specie di moneta, detta *Fertoni*, nulla ha che fare colle antiche Monete di Savoja, dove leggesi il FERT; nè da essa Moneta trar si potrebbe congettura veruna per ispiegare questa divisa, come pare che non ne disperasse il MURATORI. Avvertì in questo particolare molto bene il MANNI, che le Scritture, che fanno menzione dei *Fertoni* sono molto più antiche delle Monete di Savoja col motto FERT. Ne reca in prova una Cronica, dove sin dall'anno 1127 si citano *Fertoni* di argento, accennando, che eranvi eziandio Fertoni d'oro, che tanto vagliono, presso il GUNTERO, quanto la quarta parte d'un Marco. La voce Sassonica *Ferthing*, consimile alla quale sono *Ferto*, *Fertum*, *Fortho*, *Firto*, significava, secondo il DUCANGE, il quarto del Marco; siccome voci somiglianti a queste, anche al giorno d'oggi, significano quattro, od il quarto in lingua Tedesca, ed Inglese. In fatti il *Fertone* fu moneta arbitraria, e che comprendeva maggiore, o minor quantità di soldi, e di denari, secondo che vario, e di vario metallo era il Marco, di cui i *Fertoni* formavano il quarto. Tanto aveano già avvertito il P. DE-RUBEIS, ed il LIRUTI, il qual ultimo fondatamente crede, che non solamente monete, ma eziandio peso con tali nomi s'intendesse. Quindi la stessa cosa a un dipresso venne replicata dal Conte CARLI,

Murat. Antiq. Ital. loc. cit.

Manni Disc. sopra le Monete. Disc. XXXXII p. 84 nella Collez. dell' Argelati T. V.

De-Rubeis de Num. Patiare. Aquil. cap. VIII. pag. 139 presso l'Argelati T. I.

Liruti Dissert. sopra le Monete del Friuli cap. XI p. 125. Argelati Tom. II.

Delle Monete

di Aquileja Lettera del Conte Carli presso Zanetti. Zecche d' Italia Tom. II., p. 224.

ragionando di queste monete dette *Fertoni*; ora coniate, ora ideali di diverso metallo, e valore, e di questi pesi, che nulla hanno che fare col FERT, e colle Monete di Savoja, che il portano impresso. Forti di Savoja, come specie di moneta, trovansi bensì spesso menzionati, ma questi appunto altro non erano, che quarti di diverse specie di monete degli antichi Sovrani del Piemonte.

CAPO VII.

MONETA DEL DUCA EMANUELE FILIBERTO.

GRANDIOSI tutti, se non egualmente vantaggiosi, furono i provvedimenti di Papa Sisto V., genio straordinario scoppiato fuori, come dice un celebre Scrittor Inglese, dalla oscurità di un chiostro; ed il famoso Tesoro di più milioni di Scudi, da lui ammassato in Castel Sant'Angelo, diede molto da ragionare a' Politici, sebben i più sicuri lumi della Scienza economica, e la sperienza lo abbiano dimostrato spediente dannoso agli Stati ne' tempi quieti; insufficiente a salvarli ne' torbidi. Ora quando nell' anno 1793 dovette il Governo por mano a quel Tesoro, il Ministro del Re di

* Gibbon Hist. of Declin and Fall of Roman Empire chap LXX., Tom XII. pag. 176. Basil.

Sardegna in Roma Damiano di Priocca già mentovato *, ne prevenne la Corte, supponendo, che vi si dovessero ritrovare eziandio monete antiche di Savoja, come di fatto se ne ritrovarono, affinchè, in tal caso, se ne facesse acquisto. Un cenno pure ne diede, se mal non mi ricordo, scrivendone a me da Roma; in seguito alla quale notizia parecchie se ne acquistarono, che da lui furono trasmesse a Torino.

Tra esse merita speciale considerazione la seguente in oro. Nel diritto: armi di Savoja entro uno Scudo senza cartocci, con corona sopra, colla legenda intorno *EM. PHILIB. D. G. DVX. SAB. P. PED.* Nel rovescio Croce de' Ss. Maurizio, e Lazzaro, tra le braccia della quale, sono disposte in giro le quattro lettere, che formano il motto FERT, colla leggenda *M. MAG. ORD. SS. MAVR. ET LAZ.* 1573. *T.* = Cioè: *Magnus Magister Ordinis Sanctorum Mauricii et Lazari.* La lettera *T* denota probabilmente la Città di Torino dove fu battuta la Moneta; così in altra Moneta d'oro, tra le trasmesse nella medesima occasione, col millesimo 1564, la lettera *N* vi ha ragion di credere che dinoti la Città di Nizza, in cui sia stata battuta; tanto più, che in detto anno appunto si recò il Duca Emanuele Filiberto in quella Città per passar l'inverno sotto un cielo più mite, e per riaversi, dopo una grave infermità sofferta:

* Questo illustre Personaggio passò ad altra vita a' 4. del mese di Febbrajo ultimo scorso 1813, con rammarico di tutti i buoni, mentre già era inoltrata la stampa delle presenti Osservazioni.

e vi si trovava ancora nella primavera, quando magnanimamente rifiutò gli ajuti del Gran Signore Solimano per riacquistare il Regno di Cipro, posseduto allora dai Veneziani, secondo che narra il Tonso.

Tonsus de Vita Em. Philib. lib. II. p. 153.

Il Millesimo del 1573 è importante, per essere questa sicuramente l'epoca della prima battitura della moneta di questa specie, essendo quello precisamente l'anno, in cui, per Breve di Papa Gregorio XIII, vennero uniti i due Ordini di S. Maurizio, e di S. Lazzaro. E degno inoltre di osservazione l'impronto di questa Moneta, e di altre consimili monete d'oro di quel Duca, dove compajono le Croci dei due Ordini riunite insieme in modo, che la Croce di color verde, propria dell'Ordine di S. Lazzaro, fa la figura come di principale, e quella di S. Maurizio di accessoria. E questa è da credere che fosse la forma della Croce, da quel Papa destinata per insegna de' Cavalieri. In fatti, nel sopraccennato Breve, Gregorio XIII. si esprime così, indirizzando il discorso ad Emanuele Filiberto nuovo Gran Mastro dei due Ordini: = *Tu vero, quae tua est pietas, a nobis humiliter petiisti, ut ea insignia Nos ipsi tibi praescribere et designare dignaremur; nos tuis supplicationibus inclinati, Crucem viridem, quae militum Sancti Lazari antiquum est insigne, una cum alba Cruce, iis modis, formis, et coloribus, quibus inferius his nostris depicta conspicitur . . . . concedendum duximus.* Se esisteva negli Archivj Regj l'Originale di quel Breve, che il Guichenon sopraccitato asserisce ricavato

Breve di Gregorio XIII. dei 15 Genn. 1573. presso il Guich. Hist. Généalog. Preuves p. 529. Tonsus de Vita Em. Philib. lib. II., p. 185.

da lui da un Ms.to dell' Archivio di Torino, si sarebbe potuto confrontare la forma di Croce, che compare in questa, ed in altre Monete posteriori, col disegno della Croce immaginata da quel Pontefice, che andava unito al Breve *.

Molte Monete di fatto collo stesso tipo, sebbene di data diversa, vale a dire degli anni 1576, 1577, e 1580 furono trasmesse da Roma nella predetta occasione. Per altro, dopo l'anno 1580, ultimo del Regno del Duca Emanuele Filiberto, non compare più sopra alcuna Moneta a me nota la Croce de' Ss. Maurizio, e Lazzaro, nella conformità, che si vede nelle sopra descritte, eccetto in una monetuccia erosa, di cui s'ignora l'anno, anche per essere in parte guasta, e corrosa, attorno a cui si legge *CAROLVS. EMANVEL.* Nelle altre Monete tutte del Duca Carlo Emanuele I. non compare più la Croce di S. Lazzaro, ma soltanto quella dell' Ordine di S. Maurizio. Anzi è notabile una, battuta nell'anno 1610, nel campo della quale, come in moltissime altre di quel Sovrano, vi è semplicemente la Croce dell' Ordine di S. Maurizio, senza che si veda in nessuna maniera, neppure accessoria, la Croce dell' Ordine di S. Lazzaro; ed intorno ad essa moneta si legge *TIBI SOLI ADHÆRERE* 1610.

* Da antiche Pitture si è ricavata la figura di quella Croce; ed il non saper più dove si ritrovi al presente la Moneta effettiva, che ebbi sotto gli occhj nell'anno 1793, si è il motivo per cui non se ne pubblica da me qui il disegno come avrei bramato di poter fare. V. Fig. VI.

Le mire del Duca Emanuele Filiberto, nella unione proccurata dell' Ordine di S. Lazzaro con quello antico di Savoja di S. Maurizio, erano dirette ad ottenere di poter disporre, come Gran Mastro, delle Commende di S. Lazzaro sparse in tutta Cristianità, e con queste ragguardevoli entrate, stabilire in Nizza la sede di un Ordine militare potente. E siccome, pieno egli di vasti, e vantaggiosi disegni, meditava di accrescere i traffici, e le forze marittime, questo nuovo Ordine dovea essere destinato, non altrimenti che l'Ordine Gerosolimitano, a purgare il mare da' Corsari, ed a proteggere il commercio. Di queste forze navali poi pensava Emanuele Filiberto di poter disporre in vantaggio della Cristianità, e degli Stati suoi specialmente. Di tutto questo divisamento ne tratta diffusamente il LIPPOMANO, Ambasciator della Signoría di Venezia presso quel Duca, nella sua curiosa Relazione; dalla quale però si vedono quali, e quanti sieno stati gli ostacoli per eseguirlo, attese le opposizioni di quelle Potenze, ne' cui dominj si trovavano situati i beni dell' Ordine di S. Lazzaro. Queste furono di tale natura, e sì forti, che se ne dovette abbandonar affatto il pensiero, e ristringersi al solo Ordine di S. Maurizio, cosa, a cui fece per avventura allusione il suo successore Carlo Emanuele I. coll' escludere, dal segno dell' Ordine, affatto la Croce di S. Lazzaro, e col motto *TIBI. SOLI. ADHÆRERE.*; sebbene poi in appresso siensi di nuovo unite, ma in maniera diversa, le Croci dei due Ordini.

Relaz. di Girol. Lippomano nel Tesoro Politico, ediz. latina ed ital. di Francfort 1618, pag. 416, 417, e pag. 431, 432

Ad ogni modo questa idea, e queste speranze, di potersi prevalere delle Commende dell' Ordine di S. Lazzaro, sparse in quasi tutta Cristianità, furono alimentate lungamente, durante l' intero Regno del Duca Emanuele Filiberto; e nell' anno 1573, in cui fu battuta la prima volta questa Moneta, doveano essere vivissime, principalmente dopo essersi distinte cotanto nella famosa Battaglia navale delle Curzolari, o sia di Lepanto, le Galere di Savoja, di cui era Ammiraglio Andrea Provana Signor di Leyni, lodatissimo dal prenominato Ambasciator Veneto LIPPOMANO. Già eransi trovate prima quelle Galere all' impresa del Pegnon di Veles, al soccorso di Malta, ove erano state messe nell' avanguardia; e comparvero così bene corredate quando furono rimandate in soccorso della Lega Cristiana alla memorabile giornata di Lepanto, nella quale Don Giovanni d' Austria sconfisse l' armata Turchesca, che Francesco Maria Della-Rovere, allora Principe, poi Duca di Urbino, volendosi, per vaghezza di onore, e di gloria, ritrovare in quella fazione, la Capitana di Savoja si elesse ove il suo valore dimostrasse. Di fatto non meno di diciotto Galere Turchesche, nel partir che si fece le spoglie, divisero con Malta dopo la riportata vittoria.

Botero i Principi lib. III., p. 695.

Tonsus de Vita Em. Philib. lib. II., pag. 180.

Murat Annali d' Italia all' anno 1571.

CAPO VIII.

MONETA OSSIDIONALE DI VERCELLI.

In questa rara Moneta di bassa lega, già da me posseduta, e rassegnata al Re Vittorio Amedeo III. nell' anno 1792, e sin d' allora descritta, vi ravvisai: nel diritto, le traccie dell' impronto di una testa; nel rovescio poi, entro un cartello quadrato, ornato con cartocciami, secondo il gusto del Secolo XVII., lessi distintamente *VERCELLIS. IN. OBSIDIONE.* 1617. Fu adunque battuta tale moneta sotto il Regno del Duca Carlo Emanuele I., in tempo del famoso assedio, posto a quella Città dal Governatore di Milano D. Pietro di Toledo, e descritto nelle sue Storie da Pietro Giovanni Capriata, e da tanti altri Storici; assedio, in cui si distinse l' Ingegner Negri Signor di Sanfronte, Architetto militar Piemontese. Il Guichenon, che parla di questa Moneta, non ne reca, e tanto meno ne descrive l' impronto, dicendo soltanto, che il Duca, durante l' assedio, fece coniare Monete d' argento, nel rovescio di cui leggesi *VERCELLIS. IN. OBSIDIONE.* 1617.

Storia di Pietro Giovanni Capriata lib. VI. p. 466.

Guich. Hist. Gén. Tom. II. p. 396.

Queste Monete d' argento, di cui fa menzione il Guichenon, nessuno, che io sappia, le ha vedute; altronde Governatore della Città era Augusto Manfredo Scaglia Marchese di Caluso, ed il Duca non trovavasi in essa, ma bensì alla testa dell' esercito in campagna.

Pare per conseguente, che piuttosto dagli assediati (come è succeduto in altri consimili casi, anche in tempi più a noi vicini), che non dal Duca medesimo si dovesse far battere la Moneta, di cui quì si tratta; e la materia bassissima di quella, che da me si possedeva, ben il persuade. La stessa Moneta, collo stesso impronto, e della materia medesima si conservava nella collezione delle Monete della Gallería del gran Duca di Toscana; ed è cosa notabile, che la trovai pure assai guasta dalla parte dell'impronto della testa. Mi sembrò peraltro, dopo di averla attentamente esaminata, quando fui in Firenze, di avervi potuto leggere attorno: *DVX. SAB.*

La rarità di questa Moneta si può anche raccogliere dal non trovarsi menzione di essa nella Raccolta generale di Monete ossidionali, pubblicatasi in Parigi nell'anno 1786. Allude bensì peravventura alla medesima la leggenda di un'altra Moneta parimente ossidionale, che mi sovviene di aver veduto nei disegni delle Monete di Savoja, già più volte accennati, battuta nell'anno 1638, in cui: nel diritto vi è l'impronto di Madama Reale Cristina, e del picciolo Duca Francesco Giacinto, colla leggenda *FRAN. IACINT. D. G. DVX. SAB. REX. CYPRI.*; e nel rovescio *VERCELLÆ. ITERVM. AB. HISPANIS. OBSESSÆ.* Diverse sono le Monete ossidionali della Casa di Savoja; tra le altre è celebre quella coniata a' tempi del Duca Carlo III. (nelle monete II.), quando i Francesi collegati co' Turchi assediarono la

Recueil Général des pièces obsidional. par Tobiesen Dubuy Paris 1786.

Città, e Castello di Nizza, il di cui impronto, recato dal VETTORI nel dotto suo Libro del Fiorino d'oro, conteneva: da una parte nel campo la leggenda *KROLVS. II. D: SABAVDI.*; e dall'altra *NIC. A. TVRC. ET. GAL. OBS.* 1543, cioè *Nicaea a Turcis et Gallis obsessa*; e sebbene due colla stessa leggenda, una d'oro, l'altra d'argento (una delle quali ha nel campo lo scudo colla Croce di Savoja), ne rechi il MANNI, e le dica esistenti nel Museo Baldovinetti, ciò non ostante si dicono rare dallo stesso Scrittore, e non mi è riuscito mai di vederne alcuna effettiva.

Vettori Fiorino d'oro illust. pag. 419.

Manni Discorsi sopra le Monete, Disc. XXXXIII., p. 85. presso l'Argelati T. V.

CAPO IX.

MONETE DE' MARCHESI DI SALUZZO.

TRA' Principi, che ebbero Signoria in Piemonte nei passati Secoli, distinto luogo tengono i Marchesi di Saluzzo. Parecchie sono le Monete, che uscirono dalle Zecche loro, segnatamente in principio del Secolo XVI. Quella, di cui intendo qui di ragionar più distintamente, è di basso argento. Nel diritto si vede lo scudo delle armi di Saluzzo con un'aquila nascente per cimiero, e colla leggenda *MICHAEL. AN. M. SALVTIAR.* Nel rovescio: Croce gigliata, ed attorno *SANCTVS. CONSTANTIVS.* Appartiene senza dubbio questa Moneta al

Marchese di Saluzzo Michele Antonio, fratello di Gio. Lodovico, di Francesco, e di Gabriele, nel qual Gabriele mancò il ramo dominante di que' Marchesi. Michele Antonio era il primogenito de' suoi fratelli; succedette nell' anno 1504 a Lodovico suo padre, Vicerè di Napoli per li Francesi, e morì, Generale pur egli de' Francesi, nel 1528, di ferita ricevuta nel difendere Aversa nello stesso Regno di Napoli.

Lodov. Della. Chiesa Istor. del Piemonte, pag. 140, 144.

S. Costanzo è uno de' Santi Protettori del Marchesato di Saluzzo, di cui è antichissimo il culto in quella Contrada, essendo stata fondata al piè delle Alpi, tra le quali si entra nella valle di Macra, la Badía (onde prese anche il nome la Terra) di S. Costanzo, da Ariberto Re de' Longobardi sin dall' anno 713, Badía, che poi, dopo le irruzioni de' Saraceni, venne dalle fondamenta ristaurata dalla celebre Adelaide Contessa di Torino, una delle prove dell' alto dominio degli antichi Conti di Torino sopra quel tratto del Piemonte, che formò poscia il Marchesato di Saluzzo. I gigli denotano la dipendenza degli ultimi Marchesi dalla Francia.

Durandi Piem. Cispad. p. 118.

Ab. Ecclesia Hist. Cronol. Cardin. Archiep. Episc. 2, pag. 272.

Questa è probabilmente quella Moneta, introdottasi nel Ducato di Milano, e proibita nell' anno 1720 dal Conte di Lautrech, Luogotenente in Italia del Re di Francia Francesco I., in una sua Grida pubblicata dal Conte Carli, descrivendosi in essa con queste precise parole = *Soldini, quali si dice essere fabbricati a Cremagnola, ovvero a Salutio, et hanno*

Carli Opere Tom. V. p. 68.

da una parte una Croce, dall' altra uno scuto cum aquila sopra, li quali sono di molto minore bontà, che non sia il corso hano di presente di denari dodici l'uno. =

Dove assai a proposito rileva il dotto Conte CARLI l'abuso, che eravi di mercanteggiare monete con monete, e l'industria dei cambia-valute nell' introdurre monete di minor valore, coniate particolarmente in Feudi, ove non osservavasi una proporzione comune, livellata sul corso delle Zecche maggiori.

Che nel Luogo, ora Città di Carmagnola si battessero pure Monete, e specialmente Monete dette di S. Costanzo, il ricava lo stesso Conte CARLI da un' altra Grida del Lautrech dei 29 di Dicembre dell' anno 1519, inserita per intero dal P. AFFÒ, già Bibliotecario della Corte di Parma, nella sua opera sulle Monete di Parma, appunto perchè pubblicatasi anche in Parma nell' anno medesimo 1519 ai 14 di Agosto. Ma questa Zecca di Carmagnola, era Zecca dei medesimi Marchesi di Saluzzo, che, secondo l' uso di que' tempi, in più di un luogo di loro giurisdizione facevano coniar monete, onde propriamente non se ne può fare una Zecca distinta, essendo diritto di que' Marchesi, che esercitar potevano in tutto il dominio loro, e non della Città di Carmagnola, non trovandosi di fatto Moneta alcuna col nome di essa Città, come, contro il prenominato Conte CARLI, osserva giustamente il mentovato P. AFFÒ. Tanto meno potè a quella Città ottener sì fatto privilegio, il celebre, e sventurato suo Citta-

Carli Opere T. III. p. 128.

Affò della Zecca e mon. Parmigiana presso il Zanetti T. V., pag. 125.

Affò loc. cit. Nota (80)

dino, il Conte Carmagnola, come mostra di dubitare il medesimo Conte CARLI, posciachè le Monete, che si hanno, dette di S. Costanzo, e di Carmagnola, furono infallibilmente fatte coniare da' Marchesi di Saluzzo nella Zecca loro propria ivi stabilita.

Da quale Imperatore, ed in qual' epoca precisamente, abbiano poi ottenuto i prefati Marchesi il privilegio della Zecca, non è riuscito, che io sappia, sinora a nessuno di rintracciarlo. Di fatto il Conte CARLI si ristringe a dire, che questi Marchesi ebbero Zecca in ragion di Feudo, dopo di aver accennato, che il riconosceano dai Principi di Torino, cioè dai Progenitori della Casa di Savoja, e reca una Moneta di Lodovico, che, da una parte ha la di lui testa, ed intorno ✠ *LVDOVICVS. M. SALVTIARVM.*; e nel rovescio in campo una figura sopra un cavallo, e intorno *SANCTVS. CONSTANTIVS.* Il tempo, in cui i prenominati Marchesi abbiano ottenuto il privilegio della Zecca dicesi pure incerto da Monsignor GRADENIGO; e le cinque Monete di Saluzzo, che illustra, come presso di lui esistenti, tutte appartengono allo stesso Marchese Michel Antonio, mancato di vita nell' anno 1528. Comunque siasi non ho notizia di moneta veruna di Saluzzo anteriore al Secolo XV; e quand' anche quella del Marchese Lodovico, recata dal CARLI, appartenesse a Lodovico I., e non a Lodovico II., è noto, che Lodovico I. morì nell' anno 1475. È bensì da avvertirsi,

Carli Opere Tom. III. pag. 157.

Gradenigo Monete d' Italia presso Zanetti T. III. p. 151.

che, nel Secolo XIV. già innoltrato, troviamo farsi menzione di Moneta Astense in un acquisto fatto dal Marchese Tommaso, come ricavasi da una pergamena originale inedita dell' anno 1345. Da quell' Atto adunque risulta, che Nicoletto Ferreri di Revello fa vendita di certe Terre poste nel Territorio di quel Luogo = *Magnifico viro Domino Thome Marchioni Salutiarum . . . et hoc pretio* LIBRARUM QUINGENTARUM ASTENSIUM =. Se vi fosse stata a que' tempi Moneta propria di quei Marchesi, corrente nel Marchesato, non si può supporre, che il Marchese Tommaso si sarebbe prevalso di Moneta forestiera in un contratto di acquisto, fatto da lui stesso, con un Suddito suo di Revello.

Pergamena presso di me esistente, già tra le Carte del fu Conte Maistre.

CAPO X.

MEDAGLIE CONIATE IN PIEMONTE.

Se gli antichi Romani facessero batter Medaglie, non già per uso di commercio, ma affine di perpetuar la memoria di qualche avvenimento famoso, e per farne donativi nelle occasioni solenni, fu cosa messa in dubbio da alcuni dotti Antiquarj, che vogliono, tutte quelle, che medaglie da noi si chiamano, altro non essere stato, se non monete usuali, e correnti. Che però ne' tempi Romani non vi fosse uso diverso (come in tante altre cose) da quello de' tempi nostri, anche in questa; vale a dire, che, e monete per li traffici, e medaglioni talvolta per magnificenza, si facessero coniare, non si nega da parecchj Professori della scienza Numismatica, e tra gli altri dall' erudito Abate Zaccaria. A questi Nummi forse volle anche alludere il Giureconsulto Pomponio, vissuto a' tempi d' Alessandro Severo, quando scrisse = *Numismatum aureorum, vel argenteorum veterum, quibus pro gemmis uti solent, usus-fructus legari potest.* = Dove opportunamente osserva il Vettori, in questo senso doversi intender quella legge, che sin d'allora si conservassero dai Romani sì fatti Nummi, non tanto per ornamento della persona, come le gemme antiche intagliate, ed i camei,

Zacar. Instit. Numismatica cap. 1.

Dig. lib. VI., tit. 1., l. 28.

Vettori Fiorin. d' oro illust. p. 275.

quanto per lo frutto, che se ne può cavare a dilucidazione della Storia, della Mitologia degli antichi, della Filosofia loro, del Disegno, e delle Belle Arti.

Più curioso per mio avviso, sarebbe il poter indagare onde sia nato il nome di *Medaglia*, che al presente si dà, tanto alle Monete antiche Greche e Romane, quanto a' que' conj moderni di squisito lavoro, destinati per conservar la memoria d' illustri fatti, o per premio di eccellenza in qualche arte, o professione. *Medaglia* era il nome d' una monetuccia usuale corrente in Italia ne' Bassi Tempi. Avea preso tal nome, perchè era la metà di un denaro, e dicevasi in Latino Italo-barbaro *Methaja*. In tal senso vien pure adoperata tal voce da parecchj Autori Toscani più antichi. Guitton d' Arezzo, (che si vuole squadernare per erudizione dagli Antiquarj, piuttosto che per istudio di lingua colta ed elegante) dice = *che è meno d' ogni vilissima MEDAGLIA ogni bene d' esta vita mortale* *. Come siasi ristretta coll' andar del tempo tal voce a dinotar specialmente antichi Nummi, e Monete antiche Greche e Romane non è agevole l' indagarlo. Forse, dopo di essere andate fuori corso le monete, una volta usualissime dette *Medaglie*, si cominciò a chiamar *Meda-*

V. Zanetti Zecche d' Italia T. IV., p. 418.

Guitton d'Arezzo Let. p. 4.

* Di questa vile Moneta detta *Medaglia* si fa speciale menzione nella famosa Convenzione in materia monetaria, seguita tra diverse Città di Lombardia nell' anno 1254, pubblicata dal Presidente Pompeo Neri = *Osservaz. sul prezzo legale delle Monete presso l' Argelati, Tom. V., pag.* 57.

glia ogni moneta antica, parimente fuori corso, che si conservasse per mera curiosità.

Ma qualunque sia stata la pratica degli Antichi in questo particolare, non vi ha dubbio nessuno, che in Italia sin da' primi tempi, in cui risorsero a nuova vita le arti figurative, si fece distinzione tra le Monete, ed i Medaglioni. Gli Artisti Veneziani, se dobbiam credere al Sign. Girolamo ZANETTI, furono i primi, che nello spirar del Secolo XIV, incominciarono a coniar grosse Medaglie di metallo, imitando le antiche Romane; e parla di una Medaglia in ispecie, fatta stampare in fronte del suo Libro, avuta in dono dal Conte Francesco Lionessa, dotto Medico, e Gentiluomo Padovano, dove si vede che il Medaglista Veneto moderno, per nome Marco Sesto, si propose d'imitare una bella testa di Galba. Prescindendo da questa singolare notizia, la serie delle belle Medaglie in Italia incomincia nel Secolo XV., quando le Belle-Arti tutte presero maggior vigore, secondo che osservano il Marchese MAFFEI, ed il MURATORI, che parlano de' primi Artefici, che incominciarono a coniarle con buon disegno, di uno Sperandio, di un Pisano Pittore; ed in quel Secolo appunto cominciano a comparir Medaglie anche in Piemonte.

Zanetti, Dell'origine di alcune arti principali presso i Veneziani. 1768.

Non parlerò di una Medaglia di Felice V., prima Duca di Savoja Amedeo VIII.: perciocchè avendo avuto agio di esaminarla diligentemente, mi sono potuto chiarire, che è lavoro del Secolo XVII. Lavoro bensì del

Secolo XV. si è la Medaglia del Duca Filiberto in argento, coniata nella occasione delle prime sue nozze con Jolanta Luigia di Savoja, sposata nell' anno 1496, qualificata un Ducatone dal GUICHENON. Di quell' epoca sono eziandio le due Medaglie assai belle, pure in argento, una di Lodovico e Margherita di Foix Marchesi di Saluzzo; l' altra della già vedova Marchesana di Foix. Di due anteriori Medaglie fa menzione F. Camillo BALLIANI, recandone anche i disegni, una battuta dal Duca Lodovico di Savoja nell' anno 1453; la seconda dal Duca Carlo I. nel 1487, in segno di venerazione verso la Reliquia della Sacra Sindone di Cristo; ma queste io non le ho mai vedute effettive. Altra Medaglia abbiamo pure del Duca Emanuele Filiberto, dove impressa si vede l' immagine di quella stessa Reliquia, Medaglia col millesimo del 1578.

Guich. Hist. Gén. Tom. II. p. 186.

Balliani Ragionamen. della Sacra Sindone. Torino 1610.

Ma di quest' ultimo Principe molte Medaglie si hanno di buonissimo gusto, essendosi a' suoi tempi distinto nell' arte di coniar Medaglie il Doveri. Le sue Monete stesse si dovrebbono chiamar Medaglie, se tali chiamar si debbono le monete di più elegante disegno. Molte di queste in fatti non iscompajono al paragone delle più belle Medaglie antiche, sia per belle invenzioni, buon disegno, e perfezione del conio, sia per l' erudizione antica, ed i sentimenti magnanimi, che spirano le diverse leggende. Alle Medaglie di Emanuele Filiberto riferir si debbono quelle di Carlo Emanuele I., battute vivente il Padre, come quella coniata in oc-

casione del Battesimo di lui nell' anno 1567, ed un bel Medaglione, di cui posseggo il piombo, che il rappresenta fanciullo mentre era ancora Principe di Piemonte. Durante il regno di Emanuele Filiberto, che fu il periodo di tempo, in cui le Arti del Disegno giunsero forse al maggior grado di perfezione in Italia, anche a' Personaggj illustri, ed alle primarie Matrone fu conceduto l' onor delle Medaglie in corte di quel Sovrano. Bei Medaglioni abbiamo, per toccarne soltanto alcuni di volo, di Filippo da Este Marchese di Lanzo, di Federico Asinari Conte di Camerano, di Maria di Grillet Contessa di Pancalieri, ed eziandio di Beatrice Langosco favorita del Duca.

Non poche sono pur le Medaglie, che si hanno del successor suo Carlo Emanuele I. Un bel Medaglione d' oro di forma ovale, mi ricordo di aver veduto in Firenze nella Gallería Gran-Ducale coll' impresa del Centauro, e col motto famoso *Opportune*, cui furono date diverse interpretazioni. Non parlo di quelle dei Successori suoi, come di cose a' tempi nostri più vicine, ed abbastanza note, e mi contenterò di chiuderne l' enumerazione con quelle coniate in principio del Secolo scorso al famoso Principe Eugenio, vale a dire, una nell' anno 1704, l' altra nel 1706, Medaglie che scompagnar non si debbono da quelle di Savoja.

* V. Apologia seconda per la Casa di Savoja pag. 208 e seg. Torino 1632.

Annotazione da aggiungersi alla Introduzione
(pag. 188, *lin.* 25. *)*

Le curiose notizie intorno alle Monete di S. Benigno, di cui quì si ragiona, raccolte dal Signor VERNAZZA-FRENEY, che schiariscono pure molti punti rilevanti, concernenti le Zecche Feudali del Piemonte, si avrà la soddisfazione di vederle pubblicate ne'Volumi dell' Accademia, unite alla Vita di Gio. Battista di Savoja de' Signori di Racconigi, dettata dal medesimo Signor VERNAZZA.

Fig. I.

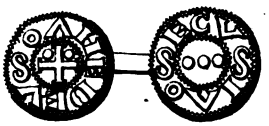


Fig. II.

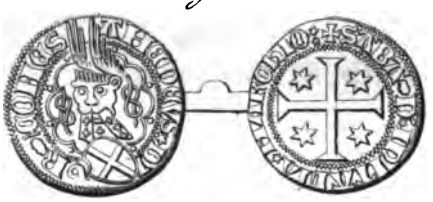


Fig. III.

Fig. IV.

Fig. V.

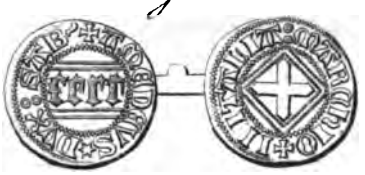


Fig. VI.

Grave par Amati et Tela

TAVOLA.

Introduzione . . . . . Pag. 181

CAPO I. *Monete di Monferrato* . . . » 190

CAPO II. *Monete di Susa* . . . . . » 196
§. I. *Epoca delle prime monete di Susa* » 197
§. II. *Opinioni intorno all'origine della Casa di Savoja* . . . . . » 205
§. III. *Opinione, che i Conti di Savoja derivati sieno dalla Borgogna* . » 210
§. IV. *Congetture intorno alla vera origine della Casa di Savoja* . . . » 220
§. V. *Monete battute in Susa; estensione, e corso della Moneta Secusina* . » 223

CAPO III. *Moneta di Amedeo V.* . . . » 230
§. I. *Sigilli, ed Armi degli antichi Principi di Savoja* . . . . . » 232
§. II. *Aquile di due teste, e di una testa sola impresse sulle Monete di Savoja* » 236

CAPO IV. *Moneta di Savona creduta di Savoja* . . . . . » 246

CAPO V. *Moneta di Filippo Principe d'Acaja.* 251

CAPO VI. *Monete di Savoja col motto* FERT. 260

CAPO VII. *Moneta del Duca Emanuele Filiberto* . . . . . » 268

CAPO VIII. *Moneta ossidionale di Vercelli.* 274

CAPO IX. *Monete de' Marchesi di Saluzzo.* 276

CAPO X. *Medaglie coniate in Piemonte* . » 281

ERRORI.	CORREZIONI.
Pag. 184. *Postilla* I. Guichen. Hist. Général.	Guichenon Hist. Généalog.
Pag. 186. *Lin.* 15 *della nota* di quella degli affari.	della Segreteria degli affari.
Pag. 188. *Postilla* II. Memoria della famiglia.	Memorie della famiglia.
Pag. 219. *Postilla* III. Script. Rev. Germ.	Script. Rer. Germ.
Pag. 228. *Postilla* III. Volume prodotto	Volume. Prodotte
Pag. 228. *Lin.* 2. Secolo XII.,	Secolo XII.
Pag. 262. *Post.* I. v. pag. 230.	v. pag. 238.
Pag. 277. *Lin.* 23. nell'anno 1720.	nell'anno 1520.

THOMAE VALPERGAE

ELEGIA

IN LUCTU EGREGII ADOLESCENTIS

FERDINANDI BALBI

LECTA AD CLASSEM LITERARUM ET ARTIUM

ACADEMIAE IMPERIALIS

TAURINENSIS

VI KAL. MART.

PROSPERO BALBO

SODALI, ACADEMICÆ CLASSIS LITERARUM ATQUE ARTIUM PRÆSIDI, ETC.
IN LUCTU EGREGII ADOLESCENTIS FILII EIUS FERDINANDI,
QUI ELBINGÆ OBIIT III KAL. JAN. ANNI HUJUS MDCCCXIII.

PROSPERE, qui patrias crudelis nuntius aures
Perculit? Heu quanti tela doloris habet!
Non matri, quamvis instar pietatis in ipsam,
Et virtute omni pulcher, ut ore, puer,
Non matri, caesum retulit quum fama, ululatus
Causa aderat miserae justior Euryalus.
Gratior haud etenim, Niso ni judice forsan,
Pulcri animi in pulcro corpore fulsit honor,
Quam pudibunda tui FERNANDI erat aucta venustas,
Formaque felici mirifice ingenio,
Quod te non modo patre, sed et doctore colente,
Omni se penitus proluit arte bona.
Admoras pulcre pulcrum tu lumen Honesti,
Infensa et sceleri numina habenda pie.
Idem tu verbis, rebusque elementa serebas
Discendis vera cum ratione via.
Idem tu ad Latias adduxti, idemque camenas
Ad Tuscas, tritum quo tibi scandit iter.

Nec tamen est aliena tuae non addita curae,
Ad pueri laudes optima quaeque ut erat.

Nullum ergo ipse tibi Chiron jactasset alumnum
Doctrina, studiis, moribus, atque modis.

Quumque in celso eadem foret aevi gratia flore,
Qui flos FERNANDO crevit amabilior?

Illum jucundo conspectum forte puella
Ore renidentem, non sibi cauta satis,

Quod sibi nec generis decrat fiducia clari,
Nec roseus, tacite quo sit inepta, decor,

Arsit, et argutis dum laeta arridet ocellis
Non advertenti, nil minus ipsa putat:

Quam bene, quam pulcro devinciremur amore
Hic et ego! Ah! mea ne spes sit inanis, Hymen.

A fratre audivi, ferret quum multa sodalem
Hunce suum lepidis ludere carminibus.

Ah! ne tu, votis jam noster, adurere blando
Versu aliam studeas: jam tibi captus amor.

Et quoniam nitidis animare coloribus ora
Parva, et Apelleae te juvat artis ebur,

Jamque est, quae similes referat, tibi picta tabella,
Vultibus est similis queis tibi pulcra soror,

Ah! ne aliam libeat formosam pingere, quae te
Spectantem spectans improbula illiciat.

Una tuae hoc artis felix ego munere possim
Membrana in laevi bella nitere magis.

Bella, quid insanis? Dulces male concipis ignes,
Nil unde elicies ni miseras lacrimas.

Dulcia FERNANDUS non otia, non Hymenaeos,
Cogitat at lauros, Mars animose, tuas.

Auspicia invitant. Novus est sed quam procul hostis!
Quam late et nivibus fultus Hyperboreis!

Longum iter haud tamen est mora longa. Et jam via ad arcem
Moschorum antiquam multa cruore madet.

O male non tantis devicte, sed effere praetor
Cladibus, in cives tu furis igne tuos.

Urbs ruit in cineres, quam dives et ampla! pusillus,
Rudera si confers, Pergama vicus erant.

Maxima Maeonio sint carmine Troïea bella;
Maxima nostra haec sunt gentibus atque locis.

Quot pugnas! quantas vidit FERNANDUS! et inter
Quas caedes trepidum compulit acer equum!

Sed sua regna fremens contemni, hiememque, geluque,
Rhipaea, heu! Boreas frigora spirat atrox.

Uno stricta rigent nocturno sidere quoque
Plura et plura magis milia cornipedum.

Fit pedes omnis eques; nulli post agmina currus
Jam veniunt. Quantis hinc data causa malis!

Nunc nive pigra nova, nunc aspera iniqua pruina,
Lubrica nunc glacie vix sola vincit iter.

Quos fessus gelidos imbres FERNANDUS, et aeger
Duravit forti mente, alacrique animo!

Sed tantos poscunt, heu! jam finire labores
Membra diu nulla fota salutis ope.

Et virtuti adeo eximiae, bona numina, vobis
Tam paucos placitum praestituisse dies?

Nec tibi, apud superum cui certa est gratia Patrem,
HENRICHETTA, uteri cura erit ulla tui?

Num, quia diva boni Pelidae est fabula mater,
Non divis pietas est pia matris amor?

Quin genibus supplex nunc accidis Omnipotentis,
Addisque, id vobis si licet, et lacrimas,

Ut superet natus, coeptis dum par, animisque
Saltem sit famae gloria parta suae.

At quid ego haec stultus? non certe oblita parentis
HENRICHETTA bonae defuit officio.

Ast humana oculis cernens caelestibus, haud haec
Optavit nato, quae male sanus amet.

O FERNANDE, aevi miseris defuncte periclis,
Tu nunc divinae templa quietis habes.

Nos miseri sed adhuc te flemus; eruntque levamen
Quot nostrum lacrimae, tot tibi justus honor.

THOMAS VALPERGA CALVSIVS.

DI

DIODATA SALUZZO

ROERO DI REVELLO

ELEGIA

IN MORTE DEL PADRE.

Letta li 17 Febbrajo 1813.

Qui, dove segna fra i nascenti pampini
Un ruscelletto la tranquilla via,
T' aspetto al raggio della Luna candida,
Mesta elegia.
Misero, chi volgendo al raggio armonico,
Raggio di notte, lentamente il passo,
Mai non disciolse in desiose lagrime
Il cuor di sasso.
Ve', come nubi picciolette incurvano
Intorno all' astro l' argentino seno,
E là nel fonte tutto tutto specchiasi
Il ciel sereno.

Fra quelle piante che là giù s'infiorano
Un flebil lungo mormorío non sento?
È un ruscelletto? o tra le rose vergini
D'aura un lamento?
O lieve torna della cara cetera
Le mute corde ad agitar passando
Ignudo spirto fra quei lauri ombriferi
Dolce posando?
Io 'l sento in cuore, come questo aggirasi
Sull' ali azzurre l'invisibil alma
Infra 'l sacro silenzio, in malinconica
Profonda calma.
Sceso dal ciel sovra la sponda tacita
Spirto, che baci questa cetra mia
Ed a me chiedi col suave fremito
Mesta elegia.
Ben riconosco il sospirar dolcissimo.
Padre! mio primo! mio più caro affetto!
Torni nud'alma dalla sede altissima
Al caro tetto?
E di tua Sposa, o de' tuoi Figli ai gemiti,
Pietoso spirto, e di tue lodi al suono
Torni; e rammenti, ch'in me vita, e cetera
Tutto è tuo dono.
Oimè! trascorse già due volte il gelido
Verno, e due volte fu l'estate in cielo,
Dacchè tuo spirto abbandonò, me misera,
L'egregio velo.

Dacchè non sei, dacchè su me fermaronsi
Gli ultimi sguardi col paterno addio,
Egra, infelice, senza vita, e cantici,
Spenta son io.

Io cinta in altra età di benda armonica,
Regina un tempo del Castalio monte,
Sposata al Nume sul canoro margine
Del sacro fonte.

Io cui tergevan le dirotte lagrime
Le Muse intorno della picciol cuna,
E promettean ne' divi inni fatidici
Pace e fortuna,

Io nell' età più rigogliosa e florida
Languir la vita, isterilir l' ingegno
Vidi, e fur sogni delle Muse i cantici
L' altar, il regno.

Non l' opre tue, non tuo savere altissimo,
Qual tu sperasti, seguirò nel canto:
Ch' io seguo solo sovra 'l duro feretro
La madre in pianto.

Non d' Accademo fra gli allor, che vîdero
Tuoi primi amici, e l' oprar tuo sublime,
Fra gl' immortali ingegni a Te consacransi
Queste mie rime.

Sin che non sceman col volar lor rapido
Gli anni l' affanno del trafitto cuore
(Nè scemeranlo, spero!) egli sol lasciami
Morte e dolore.

E in van la cetra della luna al sorgere
Posai sul margo di tua tomba amata.
Invan piange la Madre. Ahi! suon non donami
La cetra ingrata.
Ah, poich' altro non posso! e indarno sorgere
A chieder carmi la tranquilla luce
Ti fa, qual soffio, che tra fiori roridi
L' alba conduce,
Pace t' invoco almen. Quei raggi scendano
Sulla tua tomba fra deserta via,
Sin ch' io guidar vi possa al raggio candido
Mesta elegia.

RECENSIO NVMMORVM

QVI SECVSII ANNO MDCCCXII MENSE SEPTEMBRI

SVNT REPERTI

FACTA AB IOSEPHO VERNAZZA DE FRENEY.

Ornari negat contenta doceri.

AD SODALES

Nummorum qui reperti sunt Secusii nullus est vetustior Lucio Vero, nullus Gallieno recentior. Scilicet eiusmodi thesauri vix Gallieni aetatem excedunt. Nec inter hos ullum novimus ditiorem quam Brestiensem, *Finisterre*, Fuxiensem, *Arriège*, et celeberrimum illum qui ante annos centum triginta sex prope vicum Lomariaker, *Morbihan*, fuit adinventus. Sed thesaurorum quos terra Subalpina reclusit, ne Industriensi quidem excepto, felicissimus omnium Secusinus hic fuit. Eius nempe dissipationem, iam ut assolet coeptam, tempestive coercuit Alexandri LAMETH praefecti Pado, magistratibus, dignitate, prisco sanguine clari scita aliisque imitanda sedulitas, praesertim vero CAMILLI BVRGHESII AVGVSTI providentia conservatrix.

Brest vingt à trente mille *Pellerin Recueil iil. xlix.*

Foix LX millia *Eckhel D. N. I.lxxxii.*

Lomariaker cent mille *Chamillart pag.* 30.

Quid egerim, SODALES, dicam brevissime; ut habeatis consilii mei rationem: quam si probari vobis intellexero, animos ad petendum sumam, uti me in fronte paginarum, quae nunc oculis vestris subiectae propediem vulgabuntur, *sodalem vestrum* nominari sinatis velitis.

Editae sunt a Vincentio Bianco, mense decembri, non promercales. Interecta Academiae imperialis referuntur, rogatu ALEXANDRI LAMETH, *praefecti Padi.*

Recensionem binas in partes dispertivi, ut prior, Augustorum Augustarum aetate servata, inscriptionis adversae et aversae sit index. In quo id effeci, ut si nummus vel propter tribuniciam potestatem et consulatum, vel votorum aut largitionum aut ludorum aut quacumque de causa, satis annum aerae vulgaris demonstret, idem unicuique in ora paginae sit adiectus.

Partem alteram sic per initia titulorum institui, ut sit in promptu quo quisque in averso nummo fuerit usus.

Ab utraque autem recensionis parte omnem verborum ambitum abesse volui: pro indoctis etenim scribere non libet. Vobis vero sufficit, SODALES, si rem presse narremus. Nam si varietas aliqua numnum a nummo distinguat, hanc varietatem, etsi minima ea tandem sit, annotavi. Neque enim illorum iudicium pertimui qui minutas uti ipsi vocant observationes, tamquam res inanes aut leves, superbe fastidiunt. Suum sibi, SODALES, suum habet doctrina quaeque artificium: quo vel parum noto, vel paullum neglecto, frustra optimi absolutio quaeritur et perfectio.

Aug. Taurin. postridie calendas decembres MDCCCXII.

Pars prior

adversae et aversae inscriptionis

index

L. Verus L VERVS AVG ARM PARTH MAX
TR P VII IMP IIII COS III *Anno vulgari* 167

Severus L SEPT SEV PERT AVG IMP VIII *vel* 196 *vel* 197
PROVIDENTIA AVG
SEVERVS PIVS AVG 201
RESTITVTOR VRBIS

Domna IVLIA AVGVSTA
PIETAS PVBLICA
IVLIA PIA FELIX AVG
VENVS GENETRIX *Splendide hanc inscriptionem nobilitat insignis Ilii nummus a Pellerinio magno editus.* Supplément cxxxiv. 7.

Caracalla ANTONINVS PIVS AVG GERM
P M TR P XVIII COS IIII P P *typis dissimilibus duobus.* 215
P M TR P XVIIII COS IIII P P 216
P M TR P XX COS IIII P P 217
VENERI VICTRICI
VENVS VICTRIX

Geta P SEPT GETA CAES PONT *ante* 209

FELICITAS PVBLICA

SECVRIT IMPERII

Elagabalus IMP CAES M AVR ANTONINVS AVG

P M TR P COS P P 218

P M TR P II COS II P P 219

SALVS ANTONINI AVG

VICTOR ANTONINI AVG

IMP CAES ANTONINVS AVG

FIDES EXERCITVS *Nummus hic argenteus omnino est aureo similis quem vulgavit Khell. Sed caput in argenteo est radiatum.* Supplem. Pag. 136.

IMP ANTONINVS AVG

FIDES MILITVM

TEMPORVM FELICITAS

IMP ANTONINVS PIVS AVG *solus cum astro*

P M TR P V COS IIII P P *a ianuar ad mart.* 222

Soaemias IVLIA SOAEMIAS AVG

VENVS CAELESTIS

Maesa IVLIA MAESA AVG

PIETAS. AVG

Alexander IMP C M AVR SEV ALEXANDER AVG

P M TR VI COS II P P 227

IMP M AVR SEV ALEXAND AVG

IOVI PROPVGNATO

IMP SEV ALEX AVG

VICTORIA AVG

Mamaea IVLIA MAMAEA AVG

VESTA

Maximinus IMP MAXIMINVS PIVS AVG

P M TR P P P 235

P M TR P II COS P P 236

FIDES MILITVM

PAX AVGVSTI

Balbinus IMP CAES D CAEL BALBINVS AVG

CONCORDIA AVGG *ante augustum* 238

Pupienus IMP CAES PVPIEN MAXIMVS AVG *cap. rad.* Arg.

CARITAS MVTVA AVGG *Dextrae duae coniunctae*

Gordianus IMP CAES M ANT GORDIANVS AVG 238

IMP CAES GORDIANVS PIVS AVG

IMP GORDIANVS PIVS FEL AVG

LIBERALITAS AVG 238

LIBERALITAS AVG II 239

LIBERALITAS AVG III

P M TR P II COS P P *typis quinque dissimilibus* 239

P M TR P III COS II P P 240

P M TR P IIII COS II P P *typis duobus dissimilibus* 241

P M TR P V COS II P P 242

P M TR P VI COS II P P *typis duobus dissimilibus* 243

AEQVITAS AVG *tribus typis dissimilibus*

AETERNITATI AVG

CONCORDIA AVG

CONCORDIA AVGG

CONCORDIA MILIT

FELICITAS TEMPORVM

FELICIT TEMP

FIDES MILITVM *typis tribus dissimilibus*

FORTVNA REDVX

FORT REDVX

IOVI CONSERVATORI

IOVI STATORI

LAETITIA AVG N

MARS PROPVGNAT

MARS PROPVG

MARTEM PROPVGNATOREM

MARTI PACIFERO

ORIENS AVG

PAX AVGVSTI

PROVIDENTIA AVG

PROVIDENT AVG

PROVID AVG

ROMAE AETERNAE *typis duobus*

SAECVLI FELICITAS

SECVRITAS AVGG

SECVRITAS PERPETVA

SECVRIT PERP

VENVS VICTRIX

VICTORIA AETERNA

VICTORIA AETER

VICTOR AETER

VICTORIA AVG

VIRTVS AVG *typis duobus dissimilibus*

VIRTVTI AVG

Philippi

IMP PHILIPPVS AVG

IMP M IVL PHILIPPVS AVG

IMP C M IVL PHILIPPVS AVG

IMP C M IVL PHILIPPVS P F AVG P M

P M TR P II COS P P 245

P M TR P III COS P P 246

P M TR P IIII COS II P P *Ex aeneo, quod Bellorius edidit, illustrarunt alii, Philipporum diplomate constat, imperatores hoc ipso anno civitatem Romanam et conubium dedisse iis qui militantes erant in classe praetoria Philippiani seu Misenense, octonis et vicenis stipendis, dimissis honesta missione.* 247

P M TR P V COS III P P 248

LIBERALITAS AVGG II 247

LIBERALITAS AVGG III 248

SAECVLARES AVGG *Lupa. In imo* II

SAECVLARES AVGG *Cervus dexterius. In imo* III

SAECVLARES AVGG *Cervus sinisterius. In imo* V

SAECVLARES AVGG *In cippo* COS III

ADVENTVS AVGG 244

AEQVITAS AVGG *typis duobus*

AETERNITAS AVGG *typis duobus*

ANNONA AVGG *typis duobus*

FELICITAS IMPP

FELICITAS TEMP

FELICIT TEMPOR

FIDES EXERCITVS *typis duobus*

FIDES MILITVM

FIDES MILIT *typis duobus*

FORTVNA REDVX

LAETIT FVNDATA

LAET FVNDATA

NOBILITAS AVGG *cum graeca nota numerali* C

PAX AETERNA *typis tribus*

PAX FVNDATA CVM PERSIS 244

ROMAE AETERNAE *typis duobus dissimilibus*

SAECVLVM NOVVM 248

SALVS AVG *typis duobus dissimilibus*

SECVRIT ORBIS

SPES FELICITATIS ORBIS

TRANQVILLITAS AVGG *cum graeca nota numerali* B

VICTORIA AVGG

VICTORIA AVG

VIRTVS AVG *typis duobus dissimilibus*

Otacilia OTACIL SEVERA AVG

MARCIA OTACIL SEVERA AVG

M OTACIL SEVERA AVG

SAECVLARES AVGG *Hippopotamus. In imo* IIII 248

CONCORDIA AVGG *typis duobus*

IVNO CONSERVAT

PIETAS AVGVSTAE *sine puellis*

PVDICITIA AVG *typis duobus*

Philippus f. M IVL PHILIPPVS CAES

IOVI CONSERVATORI

IOVI CONSERVAT

PRINCIPI IVVENT *typis quatuor dissimilibus*

IMP PHILIPPVS AVG

VIRTVS AVGG *cum graeca nota numerali* Γ

Decius IMP C M Q TRAIANVS DECIVS AVG

IMP CAE TRA DEC AVG

ABVNDANTIA AVG

ADVENTVS AVG

DACIA *dissimilibus typis duobus*

DACIA FELIX

FELICITAS PVBLICA

GENIVS EXERC ILLVRICIANI

GEN ILLVRICI

PANNONIAE *dissimilibus typis tribus*

PVDICITIA AVG

VBERITAS AVG

VICTORIA AVG

Etruscilla HER ETRVSCILLA AVG

FECVNDITAS AVG

IVNO REGINA

PVDICITIA AVG *dissimilibus typis duobus*

Herennius Q HER ETR MES DECIVS NOB C

MARTI PROPVGNATORI

PIETAS AVGVSTORVM

PIETAS AVGG

PRINCIPI IVVENTVTIS *dissimilibus typis tribus*

PRINC IVVENT

SPES PVBLICA

Hostilianus C VALENS HOSTILIANVS QVINTVS N C

MARTI PROPVGNATORI

C VAL HOS MES QVINTVS N C

PRINCIPI IVVENTVTIS

C VALENS HOSTIL MES QVINTVS N C

PRINCIPI IVVENTVTIS

PIETAS AVGVSTORVM

IMP CAE C VAL HOS MES QVINTVS AVG

SECVRIT AVGG

Trebonianus IMP C C VIB TREB GALLVS AVG

IMP CAE C VIB TREB GALLVS AVG

IMP C C VIB TREB GALLVS P F AVG

AEQVITAS AVG

AETERNITAS AVGG

ANNONA AVGG

APOLL SALVTARI

CONCORDIA AVGG

FELICITAS PVBLICA

FELICITAS PVBL

IVNO MARTIALIS *Sedens, d. forficem, s. hastam.*

Verba Iosephi Eckhel. Haec aversa sub Treboniano orta est; cum eodem occidit. Cumque ea in copiosis eius ac Volusiani numis reperiatur, verisimile videtur eam pertinere ad commune huius tempestatis malum, pestilentiam: ad quam depellendam omnium nominum deos omnes victimis ac precibus ex olympo principes excivere. *D. N. vii 358.*

Certum adeo hactenus manet, numos IVNONIS MARTIALIS nonnisi imperante Treboniano ex certa lege fuisse signatos. *Eiusd. viii 471.*

LIBERTAS AVGG *dissimilibus typis duobus*

LIBERTAS PVBLICA

MARTI PACIFERO

PAX AETERNA

PAX AVGVS
PIETAS AVGG *dissimilibus typis tribus*
PROVIDENTIA AVGG
PROVIDENTIA AVG
ROMAE AETERNAE AVG
SALVS AVGG
VBERITAS AVG
VICTORIA AVGG
P M TR P IIII COS 254

Volusianus IMP C C VIB VOLVSIANVS AVG
IMP CAE C VIB VOLVSIANO AVG
IMP C V AF GAL VEND VOLVSIANO AVG

Quae imperatoris caesaris nomini additae sunt voces decurtatae quinque, eas ingenio suo interpretari conati fuerunt Vaillantius et Harduinus. At Muratorius anno mdccxxxix lapides prodidit, in quibus voces illae totis litteris sunt scriptae.

Hinc certum est, quattuor ita legendas esse: CAIO VIBIO AFINIO GALLO. *Nam ea lectio ab Romani lapidis titulo confirmatur, quem Ioannes Iacobus Barthelemy anno mdcclvii recitavit in collegio Parisiensi hominum doctissimorum quod ab inscriptionibus et litterarum studiis nomen habebat.*

Superest quinta vox. De qua idem Barthelemy sic loquitur: je n'ai rien de satisfaisant à proposer. *Eam firma animi confisione lego* VENDVMNIANO. *Vtor enim Graecorum et Latinorum nummorum consensu: quorum auctoritas multum mihi quidem praestantior videtur, quam marmorum.*

P M TR P IIII COS II *typis dissimilibus duobus* 254

ADVENTVS AVG

AEQVITAS AVGG

CONCORDIA AVGG *typis dissimilibus duobus*

FELICITAS PVBL

IVNONI MARTIALI *Dea sedens, d. forficem, s. globum.*

IVNONI MARTIALI *Templum rotundum, sine gradibus . Intus Dea sedens.*

Templum Iunonis Martialis *a Sexto Rufo in ea Romae regione memoratur, quae* Forum Romanum *dicebatur.*

Verba Iosephi Eckhel. Numi cum hac aversa per solum Treboniani imperium signati sunt: certo adeo argumento, Hostilianum una cum hoc imperasse. *Quo ipse loco et Pellerinii solius nititur auctoritate, et nummi ab eo editi probitatem agnoscit. Omnino recte. Nam Pellerinius* D. N. vii. 353.

e paucis unus *ab Eckhelio dicitur*, cujus iudicio sine erroris metu stare possis.

D. N. I. *cxviii.*

Verba Iosephi Pellerin. Ces empereurs (Hostilien, Trébonien, Volusien) sont les seuls dont on connaisse des médailles avec ce revers.

Recueil III. *li.*

Quant au motif qui peut avoir engagé Trébonien-Galle à faire fabriquer cette espèce de médailles, l'histoire nous apprend que durant tout son règne, la peste qui avait commencé sous Trajan-Dèce, ne cessa point en Italie, et qu'occupé des moyens de l'arrêter, il employa entre autres celui des sacrifices qu'il ordonna dans toutes les provinces de l'Empire. Il invoqua tous les Dieux généralement. *De nummo ad quem ista Pellerinii verba spectant, pauca inferius referam; quum nummos consecrationum recensebo.*

PAX AVGG *typis dissimilibus duobus*
PIETAS AVGG *typis dissimilibus duobus*
ROMAE AETERNAE AVG
SALVS AVGG
VICTORIA AVG
VIRTVS AVGG *typis dissimilibus duobus*

Aemilianus IMP AEMILIANVS PIVS FEL AVG
IMP CAES AEMILIANVS P F AVG
APOL CONSERVAT
APOLL CONSERVAT
DIANAE VICTR
ERCVLI VICTORI
IOVI CONSERVAT *typo duplici*
MARTI PROPVGT
PACI AVG
ROMAE AETERN
SPES PVBLICA
VIRTVS AVG
P M TR P I P P Opus provinciale, *ut ait Eckhelius.* 253

Valerianus IMP VALERIANVS AVG
IMP P LIC VALERIANO AVG
IMP C P LIC VALERIANVS AVG
IMP VALERIANVS P AVG
IMP VALERIANVS P F AVG
VALERIANVS P F AVG
C P LIC VALERIANVS P F AVG
IMP C P LIC VALERIANVS P F AVG
APOLINI CONSERVA
APOLINI PROPVG
CONCORDIA EXERCIT
CONCOR EXERC
CONSERVT AVGG *Apollo vultu dextrorsum converso stans; dextera elata tenet ramus-*

culum; sinistra lyrae innixus; a dexteris in area P.

FELICITAS AVGG

FIDES MILITVM *typis dissimilibus duobus*

IOVI CONSERVATORI

IOVI CONSERVA

ORIENS AVGG *typis dissimilibus duobus*

PAX AVGG

PIETAS AVGG

RESTITVTOR ORBIS

RESTITVT ORIENTIS

SALVS AVGG *typis dissimilibus duobus*

SECVRIT PERPET

SPES PVBLICA *typis dissimilibus duobus*

VICTORIA AVGG *typis dissimilibus duobus*

VICTORIA GERMANICA

VICTORIAE AVGG GERM

VIRTVS AVGG *typis dissimilibus tribus*

VIRTVS AVG *typis dissimilibus duobus*

LIBERALITAS AVGG *typis duobus*

LIBERALITAS AVGG III

P M TR P V COS IIII P P 257

Mariniana DIVAE MARINIANAE

CONSECRATIO *Pavo in conspectu*

Gallienus GALLIENVS AVG

IMP GALLIENVS AVG

IMP C P LIC GALLIENVS AVG
IMP GALLIENVS P AVG
GALLIENVS · P · F · AVG
GALLIENVS P F AVG
IMP GALLIENVS P F AVG
IMP GALLIENVS P F AVG GERM
IMP C P LIC GALLIENVS P F AVG

ABVNDANTIA AVG *vel cum littera* B *vel sine*
AEQVITAS AVG *typis quatuor*
AETERN AVG *in imo* M T
AETERNITAS AVG *in area* Γ
APOLLO CONSER *typis duobus*
BON EVEN AVG *in imo* M T

Post Pausiam eminuit longe ante omnes Euphranor Isthmius, olympiade centesima quarta: docilis ac laboriosus ante omnes et in quocumque genere excellens ac sibi aequalis. Hic primus videtur expressisse dignitates heroum et usurpasse symmetriam. Sed fuit universitate corporum exilior, capitibus articulisque grandior. Huius est Minerva Romae, quae dicitur Catuliana, et simulacrum BONI EVENTVS, *dextera pateram, sinistra spicam ac papaver tenens.* Plinius n. h. xxxiv. 19. xxxv. 40.

COH PRAET IIII P II FEL *Leo capite radiato.*
CONCOR AVG *in imo* M T

CONCORDIA AVGG

CONCORDIA EXERCIT

CONCOR MIL

DIANA FELIX *typis duobus*

FECVNDITAS AVG

FELICITAS AVGG

FELICIT AVG

FELICIT AVG *in area* S

FELICIT AVG *in imo* P

FELICIT AVG *area* P

FELICIT AVG *area* T

FELICIT PVBL

FIDEI PRAET *tria signa militaria*

FIDES EXERCITVS

FIDES MILITVM *typis duobus*

FIDES MILITVM *in area* N *typis duobus*

FIDES MILIT *in imo* M P

FORTVNA REDVX *sedens: in Imo* S

FORTVNA REDVX *stans*: *in Imo* S

FORTVNA REDVX *graeca nota* Ϛ *in area*

FORT REDVX *in imo* S

FORT REDVX *in imo* MS

GENIVS AVG

GERMANICVS MAXV

INDVLGENTIA AVG *in area* XI

INDVLGENT AVG *in imo* P

INDVLG AVG *cum litteris vel* I *vel* P *vel* S, *tum in area aut dexter. aut sinisterius, tum in imo*

IOVI CONSERVAT *pluribus typis*

IOVI CONSERVA *cum aquila, et sine, et pluribus typis*

IOVI PROPVGNAT *in area* XI *dextrors. in aliis sinistr.*

IOVI STATORI *in area cum litteris, et sine*

IOVI VICTORI *in area* C E S *cum exercitu suo*

IOVI VLTORI *in area* S

LAETITIA AVGG *typo duplici*

LAETITIA AVG *typis pluribus. In his vel* P *vel* S *in imo,* V *in area*

LEG II ITAL VI P VI F *Lupa cum gemellis lactantibus*

LEG II PART VI P VI F *Centaurus typis dissimilibus duobus*

LEG V MAC VI P VI F *Aquila ad pedes Victoriae gradientis s. lauream porrigentis*

LEG VII CL VI P VI F *Taurus*

LEG XI CL VII P VII *Aper*

MARTI PACIFERO *typis pluribus*

ORIENS AVG *typis pluribus: in his unus in area* XI *alii litteras solitarias tum in imo tum in area*

PAX AETERNA *typis duobus*

PAX AETERNA AVG

PAX AVG *typis pluribus*

PAX AVGG

PAX PVBLICA

PIETAS AVG *typis novem propter siglas vel in area vel in imo dissimilibus*

PROVID AVGG *pluribus typis*

PROVID AVG *pluribus typis*

SAECVLI FELICITAS

SALVS AVGG

SALVS AVG *typis plurimis, et cum litteris tum area tum in imo dissimilibus*

SECVRIT AVG *in area* VI

SECVRIT ORBIS *typo duplici*

SECVRIT PERPET *typis pluribus*

SECVR TENPO *typis pluribus*

SPES PVBLICA

VBERITAS AVG

VESTA FELIX *in area* S

VICTORIA AET *typis et litteris singulariis pluribus*

VICTORIA AVGG

VICTORIA AVG

VICTORIA AVG III *in area* T *typis quatuor*

VICTORIA GERM *typis dissimilibus*

VICTORIA GERMAN *Victoria gradiens a sinistris dextrorsum. Ex adverso Gallienus. Sine stella.*

VICTORIA G M

VICT GERM

VICT GERMANICA *cum captivis*

VICT GERMANICA *sine captivis*

VICTORIAE AVGG IT GERM *inscriptione una dissimili*

VIRTVS AVGVSTI *unus in area* X

VIRTVS AVG *unus in area* X, *unus* VI, *item aut* P *aut* M P *aut* S *vel exergo vel area, itidem in area astrum. Pluribus typis*

VIRTVS AVGG *typis dissimilibus pluribus*

VIRT GALLIENI AVG *typo duplici*

LIBERAL AVG

LIBERALITAS AVGG

P M TR P IIII COS III P P 256

P M TR P VI COS 258

P M TR P VII COS *typis duobus* 259

VOTA DECENNALIA *suscepta* 263

Salonina SALONINA AVG

CORN SALONINA AVG

AVGVSTA IN PACE *in imo* P *et sine*

AVG IN PACE *in imo* M T *vel* N S *vel* S

FECVNDITAS AVG *Item litteris in area singulariis*

FELICITAS PVBLICA

FELICIT PVBL

IVNO AVG

IVNO REGINA

IVNO VICTRIX

PIETAS AVG

PIETAS AVGG

PVDICITIA *typis pluribus*

VENVS FELIX *typis duobus*

VENVS GENETRIX *in area* VI

VENVS VICTRIX

VENVS VICT *exergo* N S *item aliae litterae*

VESTA *stans. Item in area* S

VESTA *sedens*

VESTA FELIX *typis quattuor. Litteram* S *alter in imo segmento, alter in area*

Saloninus VALERAINVS CAES

IOVI CRESCENTI

P C L VALERIANVS NOB CAES

IOVI CRESCENTI

SALON VALERIANVS NOB CAES

SPES PVBLICA *Princeps stans, d. porrecta, s. hastam. Ex adverso figura muliebris tunicata stans. Superne corona laurea.*

SALON VALERIANVS CAES *typo duplici*

PIETAS AVG *instrumenta pontificalia*

P C L VALERIANVS NOB CAES

PIETAS AVGG *instrumenta pontificalia*

SAL VALERIANVS CS

PRINC IVVENT *signo unico militari*

SAL VALERIANVS CS

PRINC IVVENT *signis militaribus binis*

LIC COR SAL VALERIANVS N CAES

PRINC IVVENT *in area* P

DIVO CAES VALERIANO

CONSECRATIO *Ara ignifera*

DIVO VALERIANO CAES *typis tribus*

CONSACRATIO *Aquila volans fert principem*

Après la mort de Salonin, Gallien son père le fit mettre au rang des Dieux. C'était par un décret du Sénat que l'apothéose était décernée, et le Sénat qui n'avait point ratifié l'association de Salonin, ne pouvait dans le décret de son apothéose

lui donner d'autre titre que celui de César. Il n'est donc point surprenant que sur les médailles frappées pour l'apothéose de Salonin, on ne lui donne jamais le titre d'Auguste sur quelque métal qu'elles soient frappées. *Recherches sur la famille de Gallien, par M. de Brequigny, lues en* 1761 *à l'A. R. des inscriptions et belles-lettres.* xxxii. 270.

Postumus IMP C POSTVMVS P F AVG

HERC DEVSONIENSI

Et immortalem, *et* invictum, *et* paciferum *Herculem, et Postumi* comitem *habent eius nummi. Habent et alios Hercules*; Cretensem; Erymanthinum; Libycum; Nemaeum; Romanum; Thracium. *Denique habent Herculem* Macusanum; *qui Iacobo Martin idem videtur esse cum hoc Hercule* Deusoniensi.

Réligion des Gaulois. *Tom.* II. *Pag.* 26. *et* 87.

Numismata Consecrationum

DIVO TRAIANO
CONSECRATIO *Ara ignifera*
DIVO PIO
CONSECRATIO *Ara ignifera*
DIVO MARCO
CONSECRATIO *Aquila stans*
DIVO ALEXANDRO
CONSECRATIO *Aquila stans*

Iamdiu et quattuor haec erant nota, et alia septem sola; Augusti, Vespasiani, Titi, Nervae, Hadriani, Commodi, Severi. Omnia eodem anno percussa fere creduntur: at cuius imperatoris iussu, non liquet. Itaque tres prodiere opiniones. Vna, Baldini et plurium ante se. Altera Iosephi Pellerin: quae mihi profecto, dum res est disputabilis, prae ceteris placet. Postrema, Tanini.

Baldinus, et veteres, a caelamine ac metallo unice persuasi, de Gallieno cogitaverunt. De qua opinione ita scripsit Iosephus Eckhel. viii 470. Possunt hercle falli qui causa fabricae Gallienum praetulere. Difficile enim est, hanc intra paucorum annorum spatium discernere, sic ut hi numi feriri non potuerint ab imperatoribus proxime praecedentibus

Taninus animadvertit, in Forosemproniensi thesauro imagines Decii et filiorum conspectas fuisse, nullas principum posteriorum. Quamobrem sic est ratiocinatus. Si

numismata consecrationum Gallienum habent auctorem, potuit ne fieri ut, quum aliquot ex his in thesauro sunt reperta, nummi tamen praeferentes imaginem Gallieni, aut patris sui, aut Volusiani, tum et patris sui, ex tam multis qui supersunt, reperirentur prorsus nulli? Deinde quaeritans quae numismatum edendorum fuerit opportunitas, eam se in ludis secularibus invenisse arbitratus, illa anno vulgari CCXLVII *signata fuisse coniecit. Ego vero a Tanino plurimum dissentio. Neque enim missiles illos Deos volente Philippo Augusto flatos facile credam: qui, etsi a Monelia flagitiosissimus ecclesiae hostis appellatur, tamen et ab Origene, ut est verisimile, Christianus habebatur, et certe a Hieronymo sancto* primus *dicitur* qui de Regibus Romanis Christianus fuit. *Contraria porro caussa poterat suadere, ut Decius, Christianorum afflictor, numismata illa iussisse proponeretur; quo etiam invento Christi cultores vexaret. Nihil de his attulit Eckhelius. Sed nummum, de quo mox dicam, omnino sincerum, Tanino vehementer adversari ostendit.*

De utriusque Philippi Religione.

Operum iv. 2. 116.

Pellerinius, loco praedicto, numismata consecrationum facta censuit imperante Treboniano; cuius aetate aetas Hostiliani et Volusiani continetur. Verumtamen, biennio post, Ludovicus de Jaucourt pro Gallieno stetit. Sed est probabile, homini occupatissimo potestatem legendi Pellerinii defuisse. Libros enim eius legere deque ipsis silere voluisse quis credat? Nam Pellerinius in eam iverat sententiam, non audaci ductus et inepta coniectura, sed propter nummum thesauri Brestiensis; cuius nummi adversa

Encyclopédie. Médailles de consécration.

inscriptio est DIVO AVGVSTO; *aversa* IVNONI MARTIALI. *Iunonem autem istam, de qua dictum est supra, Trebonianus, et collegae sui, soli, nummis indiderant.* Or si cette médaille, *ait ipse*, est de leur règne, comme il semble qu'il n'y ait pas lieu d'en douter, on peut en inférer, que c'est aussi dans le même tems qu'ont été frappées toutes les autres médailles de même fabrique, qui représentent d'un côté des têtes d'Empereurs avec le titre de DIVVS, et qui ont de l'autre côté CONSECRATIO, avec un aigle ou un autel.

Pellerinio, dum res manet in incerto, etiam Eckhelius se accessisse significavit his verbis. Dedit quidem Mediobarbus numos Liviae, Domitillae, Domitiani, hoc vocabulo (CONSECRATIO) notatos; sed hi omnes haud dubie conficti sunt. Quos praeterea addidit, Augusti, Vespasiani, Titi, Nervae, Traiani, genuini quidem sunt, sed non iis, quorum sistunt capita, synchroni; Treboniani scilicet aevo, aut, secundum alios, Gallieni, signati.

viii. 465.

Nummos omnes, postquam recensio eorum edita fuit, Alexander LAMETH, praefectus Pado, ut hac etiam bene de Subalpinorum re litteraria merendi opportunitate uteretur, museo rerum antiquarum dono dedit.

Interea nummi alii ab hominibus operariis, qui thesaurum e terra primi foderant, hac illac sunt divenditi. Nonnulli porro ex unius et alterius emptoris munere in potestatem meam transierunt. An illos ego, magnum liberalitatis exemplum imitatus, in museum non inferrem? Et feci id quidem, dono sane perexiguo; nam sunt sex soli: et fecissem lubentior, si plures mihi et aliquanto pretiosiores obvenissent. Sunt autem qui sequuntur.

M. Grome brigadier des gardes d'honn. de S. A. I.

M. Ghio chanoine et l'un des secrétaires de M. l'Archevêque senateur.

Balbinus IMP CAES D CAEL BALBINVS AVG
FIDES MVTVA AVGG *Dextrae duae coniunctae*

Pupienus IMP CAES PVPIEN MAXIMVS AVG
PATRES SENATVS *Dextrae duae coniunctae*

Philippi IMP PHILIPPVS AVG
SAECVLARES AVGG *Leo gradiens sinistrorsum*

Gallienus GALLIENVS AVG
LEG XIII GEM VI P VI F *Victoria gradiens; s. ramulum humero imponit; d. corollam offert. Inte illam leo gradiens.*

Salonina SALONINA AVG
DEAE SEGETIAE

Numisma consecrationis

DIVO ALEXANDRO
CONSECRATIO *Ara ignifera*

Pars altera

inscriptionum aversarum index.

ABVNDANTIA AVG *Decius. Gallienus*
ADVENTVS AVG *Decius. Volusianus*
ADVENTVS AVGG *Philippi*
AEQVITAS AVG *Gordianus. Trebonianus. Gallienus.*
AEQVITAS AVGG *Philippi. Volusianus*
AETERNITAS AVGG *Philippi. Trebonianus*
AETERNITAS AVG *Gallienus*
AETERNITATI AVG *Gordianus*
AETERN AVG *Gallienus*
ANNONA AVGG *Philippi. Trebonianus*
APOLINI CONSERVA *Valerianus*
APOL CONSERVAT *Aemilianus*
APOLL CONSERVAT *Aemilianus*
APOLLO CONSER *Gallienus*
APOLINI PROPVG *Valerianus*
APOLL SALVTARI *Trebonianus*
AVGVSTA IN PACE *Salonina*
AVG IN PACE *Salonina*
BON EVEN AVG *Gallienus*
CARITAS MVTVA AVGG *Pupienus*

COH PRAET IIII P II F *Gallienus*
CONCORDIA AVGG *Balbinus. Gordianus. Otacilia. Trebonianus. Volusianus. Gallienus.*
CONCORDIA AVG *Gordianus*
CONCOR AVG *Gallienus*
CONCORDIA EXERCIT *Valerianus. Gallienus*
CONCOR EXERC *Valerianus*
CONCORDIA MILIT *Gordianus*
CONCOR MIL *Gallienus*
CONSACRATIQ *Saloninus*
CONSECRATIO *Mariniana. Salonimus.*
Consecrationum nummi. Traiani. Pii. Marci. Alexandri.
CONSERVT AVGG *Valerianus*
DACIA *Decius*
DACIA FELIX *Decius*
DEAE SEGETIAE *Salonina*
DIANA FELIX *Gallienus*
DIANAE VICTR *Aemilianus*
ERCVLI VICTORI *Aemilianus*
FECVNDITAS AVG *Etruscilla. Gallienus, Salonina*
FELICITAS AVGG *Valerianus. Gallienus*
FELICITAS AVG *Gallienus*
FELICIT AVG *Gallienus*
FELICITAS IMPP *Philippi*
FELICITAS PVBLICA *Geta. Decius. Trebonianus. Salonina.*
FELICITAS PVBL *Trebonianus, Volusianus*
FELICIT PVBL *Gallienus, Salonina*

FELICITAS TEMPORVM *Gordianus*
FELICITAS TEMP *Philippi*
FELICIT TEMPOR *Philippi*
FELICIT TEMP *Gordianus*
FIDEI PRAET *Gallienus*
FIDES EXERCITVS *Elagabalus. Philippi. Gallienus*
FIDES MILITVM. *Elagabalus. Maximinus. Gordianus. Philippi. Valerianus. Gallienus.*
FIDES MILIT *Philippi. Gallienus*
FIDES MVTVA AVGG *Balbinus*
FORTVNA REDVX *Gordianus. Philippi. Gallienus*
FORT REDVX *Gordianus. Gallienus*
GENIVS AVG *Gallienus*
GENIVS EXERC ILLVRICIANI *Decius*
GEN ILLVRICI *Decius*
GERMANICVS MAXV *Gallienus*
HERC DEVSONIENSI *Postumus*
INDVLGENTIA AVG *Gallienus*
INDVLGENT AVG *Gallienus*
INDVLG AVG *Gallienus*
IOVI CONSERVATORI *Gord. Phil. f. Valer. Gall.*
IOVI CONSERVAT *Philippus fil. Aemilianus*
IOVI CONSERVA *Valerianus. Gallienus*
IOVI CRESCENTI *Saloninus*
IOVI PROPVGNATO *Alexander*
IOVI PROPVGNAT *Gallienus*
IOVI STATORI *Gordianus. Gallienus*
IOVI VICTORI *Gallienus*

IOVI VLTORI *Gallienus*
IVNO AVG *Salonina*
IVNO CONSERVAT *Otacilia*
IVNO MARTIALIS *Trebonianus*
IVNONI MARTIALI *Volusianus*
IVNO REGINA *Etruscilla. Salonina*
IVNO VICTRIX *Salonina*
LAETITIA AVG *Gallienus*
LAETITIA AVG N *Gordianus*
LAETITIA AVGG *Gallienus*
LAETIT FVNDATA *Philippi.*
LAET FVNDATA *Philippi*
LEG II ITAL VI P VI F *Gallienus*
LEG II PART VI P VI F *Gallienus*
LEG V MAC VI P VI F *Gallienus*
LEG VII CL VI P VI F *Gallienus*
LEG XI CL VII P VII *Gallienus*
LEG XIII GEM VI P VI F *Gallienus*
LIBERALITAS AVG *Gordianus*
LIBERAL. AVG *Gallienus*
LIBERALITAS AVGG *Valerianus. Gallienus*
LIBERALITAS AVG II *Gordianus. Philippi*
LIBERALITAS AVGG II *Philippi*
LIBERALITAS AVG III *Gordianus*
LIBERALITAS AVGG III *Philippi. Valerianus*
LIBERTAS AVGG *Trebonianus*
LIBERTAS PVBLICA *Trebonianus*
MARS PROPVGNAT *Gordianus*

MARS PROPVG *Gordianus*
MARTI PACIFERO *Gordianus. Trebonianus. Gallien.*
MARTI PROPVGNATORI *Herennius. Hostilianus.*
MARTI PROPVGT *Aemilianus*
MARTEM PROPVGNATOREM *Gordianus*
NOBILITAS AVGG *Philippi*
ORIENS AVG *Gordianus. Gallienus*
ORIENS AVGG *Valerianus*
PANNONIAE *Decius*
PATRES SENATVS *Pupienus*
PAX AETERNA *Philippi. Trebonianus. Gallienus*
PAX AETERNA AVG *Gallienus*
PAX AVGVSTI *Maximinus. Gordianus*
PAX AVG *Gallienus*
PAX AVGVS *Trebonianus*
PAX AVGG *Volusianus. Valerianus. Gallienus*
PAX FVNDATA CVM PERSIS *Philippi*
PAX PVBLICA *Gallienus*
PACI AVG *Aemilianus*
PIETAS AVGVSTAE *Otacilia*
PIETAS AVG *Maesa. Gallienus Salonina. Saloninus*
PIETAS AVGVSTORVM *Herennius. Hostilianus*
PIETAS AVGG *Herennius. Trebonianus. Volusianus. Valerianus. Salonina. Saloninus.*
PIETAS PVBLICA *Domna*
P M TR P *Augusti omnes, exceptis Severo, Geta, Balbino, Decio*
PRINCIPI IVVENTVTIS *Herennius. Hostilianus*

PRINCIPI IVVENT *Philippus f.*
PRINC IVVENT *Herennius. Saloninus*
PROVIDENTIA AVG *Severus. Gordianus. Trebonianus*
PROVIDENT AVG *Gordianus*
PROVID AVG *Gordianus. Gallienus*
PROVIDENTIA AVGG *Trebonianus*
PROVID AVGG *Gallienus*
PVDICITIA *Salonina*
PVDICITIA AVG *Otacilia. Decius. Etruscilla*
RESTITVTOR ORBIS *Valerianus*
RESTITVTOR VRBIS *Severus*
RESTITVT ORIENTIS *Valerianus*
ROMAE AETERNAE *Gordianus. Philippi*
ROMAE AETERN *Aemilianus*
ROMAE AETERN AVG *Trebonianus Volusianus*
SAECVLARES AVGG *Philippi*
SAECVLARES AVGG *in cippo* COS III *Philippi*
SAECVLARES AVGG II *Philippi*
SAECVLALES AVGG III *Philippi*
SAECVLARES AVG IIII *Otacilia*
SAECVLARES AVG V *Philippi*
SAECVLVM NOVVM *Philippi*
SAECVLI FELICITAS *Gordianus. Gallienus*
SALVS ANTONINI AVG *Elagabalus*
SALVS AVG *Philippi. Gallienus*
SALVS AVGG *Treb. Vol. Valerianus. Gallienus*
SECVRITAS AVGG *Gordianus.*
SECVRIT AVGG *Hostilianus*

SECVRIT AVG *Gallienus*
SECVRIT IMPERII *Geta*
SECVRIT ORBIS *Philippi. Gallienus*
SECVRITAS PERPETVA *Gordianus*
SECVRIT PERPET *Valerianus. Gallienus*
SECVRIT PERP *Gordianus*
SECVR TENPO *Gallienus*
SPES FELICITATIS ORBIS *Philippi*
SPES PVBLICA *Herennius. Aemilianus. Valerianus. Gallienus. Saloninus*
TEMPORVM FELICITAS *Elagabalus*
TRANQVILLITAS AVGG *Philippi*
VBERITAS AVG *Decius. Trebonianus. Gallienus*
VENVS CAELESTIS *Soaemias*
VENVS FELIX *Salonina*
VENVS GENETRIX *Domna. Salonina*
VENVS VICTRIX *Caracalla. Gordianus. Salonina*
VENVS VICT *Salonina*
VENERI VICTRICI *Caracalla*
VESTA *Mamaea. Salonina*
VESTA FELIX *Gallienus. Salonina*
VICTORIA AETERNA *Gordianus*
VICTORIA AETER *Gordianus*
VICTOR AETER *Gordianus*
VICTOR AET *Gallienus*
VICTOR ANTONINI AVG *Elagabalus*
VICTORIA AVGG *Philippi. Trebonianus. Valerianus. Gallienus*

VICTORIA AVG *Alexander. Gordianus. Philippi. Decius. Volusianus. Gallienus.*
VICTORIA AVG III *Gallienus*
VICTORIA GERMANICA *Valerianus*
VICT GERMANICA *Gallienus*
VICTORIA GERM *Gallienus*
VICT GERM *Gallienus*
VICTORIA GERMAN *Gallienus*
VICTORIA G M *Gallienus*
VICTORIAE AVGG GERM *Valerianus*
VICTORIAE AVGG IT GERM *Gallienus*
VIRTVS AVGVSTI *Gallienus*
VIRTVS AVG *Gordianus. Phil. Aemil. Valer. Gall.*
VIRTVS AVGG *Philippus f. Volusianus. Valerianus. Gallienus.*
VIRTVTI AVGVSTI *Gordianus*
VIRT GALLIENI AVG *Gallienus*
VOTA DECENNALIA *Gallienus*

Vis nummorum quos recensui: tria millia quingenti sexaginta septem; nullo aeris argentive discrimine habito: nam ex auro quidem nulli sunt reperti.

De nummis Romanis dum eloquor, sive moneta singuli fuerint, sive non, eorum pretium sane maximum censeo. At non ego illud a materie non a modulo, sed in primis a sinceritate, deinde aut ab imaginibus aut ab inscriptionibus metiri unice assuevi. Nimirum illae artem delineandi mirifice iuvant. Istae pertinent ad memoriam rerum veterum retinendam.

At nummorum inscriptiones qui sunt nominibus tum Gallieni tum Saloninae signati, plurimas legere desperavi. Hi sextam fere totius congeriei partem adaequant. Neque porro metalla aeris detrita sunt usu, nec inciderunt in aeruginem: imo pleraque sunt valde aspera, eamque scabritiem ostentant quae deceat recenter ab opificibus dimissa. Vnde facile adducor, ut veteranum Secusinum, qui a Gordiano Africani nepote ad caedem seu Postumi seu Gallieni meruerat, aut veterani heredem, contractae stipis pondera tellure, quod de Rhodiis tradidit Appianus, condidisse opiner.

De bellis civilibus libro IV. pag. 1012 editionis Amstelodamensis an. 1670: nam Lipsiensem, quam adornavit Schweighaeuserus, nondum vidi.

Sed propterea inscriptiones legi non posse aio, quod aes ita sectum fuit, ut et inscriptioni et imagini feriundae non suffecerit. Tantum hi nummi avare percussi fuerunt. Itaque in ipsis, ut verba Plinii in meam rem vertam, *auctoritas artis extincta est: quaestus causa enim, ut omnia exerceri coepta est quae gloriae solebat.*

n. h. xxxiv. 2.

Augustorum . . .	*L. Veri*	1	2544
	Severi	2	
	Caracallae	8	
	Getae	2	
	Elagabali	13	
	Alexandri	3	
	Maximini	4	
	Balbini	2	
	Pupieni	1	
	Gordiani	328	
	Philipporum	290	
	Decii	104	
	Herennii	23	
	Hostiliani	7	
	Treboniani	131	
	Volusiani	109	
	Aemiliani	17	
	Valeriani	109	
	Gallieni	1369	
	Salonini	20	
	Postumi	1	
	Nummi consecrationum	6	
			2550

			2550
Augustarum . . .	*Domnae*	5	422
	Soaemiadis	1	
	Maesae	1	
	Mamaeae	1	
	Otaciliae	34	
	Etruscillae	32	
	Marinianae	5	
	Saloninae	343	
Desperatae lectionis			
Gallieni	*De tribunitia potestate loquentes*		28
	Reliqui, notis imaginibus cuncti, sed inscriptionibus mutilis. .		552
Saloninae.			9
	E recensione prima		3561

ADDITI.

Balbini	1
Pupieni	1
Philipporum	2
Gallieni	1
Saloninae	1
Consecratio Alexandri	1
Omnes	3567

PROGRESSI
DELL' ARTE POETICA,
SUA ORIGINE.

DI EMMANUELE BAVA SAN PAOLO. *

Letto nel corso dell' anno 1813.

PROEMIO.

Di quest' arte bellissima, che anche cattolicamente si potrebbe nominare Divina (1) io non saprei ripetere le origini prime, se non che da due cause in se diversissime, delle quali due, la prima negli uomini primitivi e rozzi, o la Natura semplicemente, o un suo istinto diè il nascere; mentre la seconda il bisogno e l'urgenza dietro la prima loro dappoi suggerì, e lor

* Questo componimento fa parte di un' Opera più grande, di cui in questi Volumi dell' Accademia si è già inserito il discorso preliminare, ed è stato letto il presente Componimento nel corso dell' anno 1813.

(1) Dico Cattolicamente Divina, dappoichè nel Vecchio Testamento quanti Inni, Cantici e libri interamente ispirati non si leggono dallo Spirito di Dio, come i salmi di Davide, i libri Sapienziali, il libro di Giobbe ec.?

fe' ravvisare e scoprire. Prima causa funne al certo il Canto; imperocchè, come già notammo altrove, chiunque parli, già può, solo che il voglia, cantare, e chiunque canta, forza è, che quando sostenendo ed alzando la voce, o col diromperla, o col sospenderne il corso, ne segni le pause, ed i tuoni a vicenda ne attenui o rinforzi; il che è dire, vi ci frammetta serie, numero, misura e melodía, cose tutte, che anch' elleno, e non diversamente costituiscono l' essenza del verso, epperò l' esclusivo carattere e primario d' ogni poesía.

Quindi è che osservatosi dai Capi e dagl' attempati uomini di queste società primitive, che le cantate e verseggiate parole rimangono di per se facilmente e quasi senza ch' uom se n' avveda, fitte nella memoria, e per la bocca, a così dire, spontaneamente spazianti, pensarono eglino, che nulla vi fosse di tanto necessario ai loro cittadini, a cui tuttora ignota era la scrittura, che il figger loro ben in mente e mantenervi saputе le leggi, le vi misero in verso, onde anche spensieratamente cantando ne ricordassero a se stessi il contenuto ed il comando, e per modo che all' arte dello scrivere e all' alfabeto, che non s' aveano, a supplire giungessero coll' arte piacevole e naturale del verso e del canto; perciò i Greci ancora rozzi e niente colti, dierono il nome di *Nomos* alla legge, vocabolo che suona altrettanto, che canzone fra noi.

Ma come la legge, cosa severa, mi si dirà, stata sarà ella una delle origini delle canzoni e della poesía,

arte ritrovata a dilettare soltanto? Non vi nego, rispondo, che ella non ci rechi un incontestabile vero diletto, ma un diletto poetico cotale però non si conosce e può provarsi prima della poesía; giacchè non si può andare in traccia di cosa piacevole sì, ma tuttora incognita assolutamente; ogni invenzione umana ha origine o da un bisogno che attualmente sentesi avere, ovvero da un caso, il quale felicemente una qualche pubblica utilità ne discoperse e additò, ond' io non so immaginare altre origini della poesía fuorichè le leggi ed il canto, comunque queste due cause sieno di lor natura onninamente diverse.

Ed ogniqualvolta che non si sappia, pingendo con degli scritti caratteri, parlare all' intelletto per la via degli occhi, forza è, gli si giunga, e gli si parli, a farsi intendere, pel canale degli orecchi, il che si eseguisce per la parola; ma l' articolata parola non è stabile, come la scritta, epperciò staccandola, a così dire, dalla piana prosa, convien, a renderla acconcia e facile a ritenersi a memoria e gradevole, aggiungervi l' armonico andamento del verso, il quale spontaneamente si pieghi al canto; quindi è, che si volle, che di certe sebben poche leggi, ma ad ogni qualunque società essenzialissime, si scolpissero nella mente di ciascuno per mezzo di una norma e misura espressiva, uniforme e invariabile; al che fare cadde in pensiero il manifestarle altrui in parole obbligate ed astrette a di certi ritornelli regolati e prescritti, ed a un dato numero

di sillabe limitandole; il che porse alla memoria ansa in buon punto di poterle ritenere per una parte, e rammentarle, e per l'altra ad un tempo impedì alle diverse persone di alterarne, travisarne, ovvero di esprimerne il testo in guise diverse; e di fatto a' giorni nostri non veggiam forse stampati dei consimili versi, che diciam Tecnici, a comodo di tutti i trattati per le scuole elementari di Logica, Grammatica, Geografia e storia eziandio? Ora ciò che il bisogno suggerì alle società nascenti e incolte, lo risuggerì alle floride, gentili ed adulte la riflessione, la copia de' lumi, il diletto, ed il profitto che ne tragghiamo, e cen viene (2).

È la prosa al certo il nostro parlare più naturale, e più spiccio, laddove altro che un parlare artifiziale non è la poesía; e tosto che l'arte dello scrivere si venne a scoprire, sarebbesi dovuto ciò fare, anzi in prosa che in verso, eppure seguì l'opposto, appo de' Greci almeno, il che a noi basta: sappiamo, che assai tempo corse, ch' eglino durarono a scrivere

(2) Ed infatti in alcuni catechismi Francesi ad uso de' fanciulli non si legge messo in versi od in rime il Decalogo, il quale così principia:

» Un seul Dieu tu adoreras

» Et de tout ton cœur tu aimeras etc.

Col seguito sulle medesime rime?

Evidente e chiara è di chi scrive questa sorta di versi l'idea, e forse ai versi sifatti, onde rassomiglinsi à quelli dei primi sbozzatori di poesie, altro non falla, che l'essere eglino poesía ancor più triviale, e meschina; i versi latini rimati detti Leonini non ignoti ai Romani del secolo di Cicerone, e di Augusto potrebbero in questa tal classe schierarsi,

in versi, prima che in prosa; donde procedere potette adunque uno stravolgimento nell' ordine delle cose sì sorprendente e bizarro? Appunto da questo, che quando ancora non s' era la scrittura inventata, in verso erano messe, e articolate le leggi, affinchè se n' incastrasse il tenore più agevolmente nella facoltà ritentiva di ciascheduno, mentre, dopo che scrivere si seppe, altro più non si diè opera di scrivere, se non che quello che doveasi alla memoria accomandare, cioè le leggi, ed alcuni precetti morali per lo più passati in idiotismi o proverbi, finchè poi di mano in mano la coltura crescendo si composero opere scritte, ma o troppo diffuse, e meno necessarie, e delle quali non era sperabile, che dei più la mente caricare se ne potesse, e che lo stenderle in versi forane stata soverchia la pena e la fatica, che ciò costerebbe agli autori; quindi è che più acconcio divenne il valersi della piana e nuda prosa.

Ma per altra parte non si può disconoscere, come si è detto, che non meno verosimilmente sia origine della poesía, anzi anteriore, ma di poco, il Canto; cantato si sarà ad imitazion degli uccelli, e di que' tali massimamente, che con la loro cicorlía, cotanto ci apportano diletto, e con di certe loro cantilene alquanto sostenute e durevoli, che sembrano formare una qualche musical serie; e trappoco notato e avvertito da parecchi sarassi, che i tuoni diversi loro, i quali noi contraffacendoli, imitavamo, poteano in più

estesa serie essere continuati e protratti, che non facessero, cantando, gli augelli, e ciò così bene, che quando, dall' uso già fattone, ebbe poi il canto alcune sue regole ammesse, naturalissima cosa divenne lo accompagnarlo di alcune unitevi parole, le quali conseguentemente dovettero ad ogni maniera di canto adattarsi, e starle schiave e soggette, ed ecco i versi, i quali coll' andare degli anni, si osservò, che anche a parte, e scompagnati dal canto portavano agli orecchi dilicati, ma ad un tempo eruditi, assai più di piacere, che non la semplice usuale favella.

Questo tenue, ma dappoi fecondo scorgimento si andò seguendo, e rettificando, e fu avviso di tessere e comporre una sorta di versi, che di per se stessi già armoniosi, non occorresse più omai associarli a canto veruno, ma bastasse l' averli accentuati su di quelle sillabe che all' intento fossero analoghe ed acconcie, e altre leggi e difficoltà da superare sovrapporvi ed annettervi, che quelle oltrepassassero, che, già poste, richiede il canto medesimo; non è però, che quantunque i versi cotali indipendenti ne fossero, ripugnassero assolutamente ad ogni associazione colla musica, e non potessero cantarsi; ma ad ogni modo da questa specie di rivoluzione ne seguì, che potè la poesía dappoi da se sola, apportare, se recitata, o letta, un suo peculiare diletto, e diventare di schiava che fu nel suo principiare, libera e sciolta e talor anco signoreggiare su di non poche cantilene d' ogni sorta;

ma qualunque sia ella stata la rivoluzione seguita in que' remoti tempi, o che seguir possa ne' nostri futuri, fia sempre vero, che la musica e il canto, le dier nascimento, e che manterranno sempre mai viva la poesía, la quale in ricambio rende poi mirabilmente espressiva, patetica, e pittoresca la musica; non così l'altra causa originaria della poesía, cioè la legge, pare che debba ritornare ad influirvi punto o poco, poichè non è da credersi, che si ripensi più mai a rimettere in verso le leggi.

La poesía, non è imitatrice, come già diemmo a divedere, fuorichè accidentalmente, ma sempre è, a così spiegarmi, sostanzialmente facitrice, anzi creatrice ella sembra, onde definirsi potrebbe ella, l'arte di presentare alla fantasía con parole in numero, e misura camminanti a seconda di certe armoniche leggi una assai variata serie d' immagini, atte a commoverci e a piacerne. La poesía non imita col suo verso, rispetto alle sensazioni, ed ai sensi, se non che una parte degli oggetti all' udito spettanti, ma i suoi fantasmi ossia immagini essa non li prende ad imitar dal di fuori, ma li suscita e gli sveglia nella nostra immaginativa facoltà, e per tal via li porta ed induce dentro nell' anima, e fa che senta questa quanto può ella sentire più vivamente, epperciò non s' arresta un semplice a procacciarle diporto, ma il cuore ne scuote, commuove ed ammalia. Platone dice nel suo dialogo sulla poesía, intitolato il Gione, che il poeta è un incan-

tatore, il quale con una fiscella tra mano aggira a piacimento, ed a cerchio le intere nazioni, e appunto » come giovin villan fà colla fionda », e forse non men bene si potrebbe dire del poeta quanto già dell' oratore fu detto, e del volgo, cioè, che, siccome questo volgo, o popolazzo per lá quantità, che nel compone può assomigliarsi al mare, di per se senza moto, e che il poeta fa sopra di lui, ciò che il vento sopra del mare, e a voglia sua nel move e conturba.

Il Cancelliere Bacone scrive che la poesía è un' arte lusinghiera, piacevole, variata, e prosontuosa di avere in se stessa non so che di divino: » volens videri aliquid in se habere divini, » pretensione, egli soggiunge, a lei comune coi sogni, » quod etiam somnia vindicant, » ma questo valente estimatore di tutti gli oggetti dello spirito-umano, ci scopre in processo del suo discorso di certe prerogative della poesía, onde poterla escusare di queste sue pretensioni, attesochè, pigliando veste e faccia storica nel diletto, e contento, che in noi crea, vince la storia d' assai, perchè ella è di fatto una storia fatta e archittettata a genio nostro; ora questa sorta d' istoria non vera, dopo lo sconvolgimento, e la caduta dell' umana natura, è la sola, di cui puote ancora appagarsi la mente, ragione e volontà dell' uomo. Le storie propriamente dette rappresentano i fatti avvenuti tai quali sono, la buona poesía, quali dovrebbon essere, i malvagi vi si veggon puniti e detestati; acclamati e trionfanti i buoni. La

ragione umana, tuttocchè indebolita e depravata, gode vedere la giustizia distributiva, ovunque non ne ricevano le passioni proprie discapito, o resistenza, senza del che la verace istoria non offerendoci altro mai quasi che fatti consimili, riesce per lo più monotona, sazievole, e facile di troppo a lasciarcenè indovinare la serie; laddove la poesía varia le azioni all' infinito; cambiando ad ogni poco la scena, si diversifica, occupa, solletica la curiosità, sorprende sempre, e piace colla novità; ed eccone quindi l' Immaginativa, e per uno scanso impegnata la ragione eziandio, a darle ogni preferenza sopra la storia; non accade però lo stesso dello intelletto, il quale non sa, nè può, nè debbe occuparsi, o prevenire se stesso, eccetto che del vero, almeno apparente, o vogliam dire del verosimile.

La poesía mediante l' intreccio ingegnosissimo di sillabe brevi e di lunghe, e la posizion degli accenti ci fa sentire i lai ed i fremiti, insomma i suoni tutti e diversi che le passioni nostre appalesano, senza mai tuttavia ristarsi dal narrarne i casi che le vanno destando, e farcene ad un' ora stessa indagare le sorgenti e i principj, seguirne i progressi, ed i frangenti, e segnarne i decadimenti, le situazioni, le crisi o catastrofi.

Lo stile poetico diverge dallo stile prosaico, e s'alza non poco di questo al di sopra; da questa tra di lor divergenza, ossia discrepanza derivano tutte le singo-

larità, e le bizzarrie, che ravvisiamo nel poetico stile, cioè che la Poesía usi pianamente delle parole, e talvolta, a così dire, ne abusi, ne stenda o ne limiti od anche stravolgane il significato, se ella, la prosa, il reggitore pone avanti e prima del retto, per lo più l'opposto fa la Poesía; se ordinariamente il verbo attivo viene dalla prosa ad essere adoperato, la Poesía sovente lo sdegna e mette ella invece il Passivo, accumula un dopo l'altro gli epiteti, mentre parcamente se ne adorna la prosa, gli premette al sostantivo, laddove la prosa dopo per lo più ne li colloca; pel plurale mette il singolare, o questo per quello; col nome loro proprio non accenna gli individui, Agamemnone è Atride, o il figliuolo di Atreo, Virgilio il cigno di Mantova, il cigno di Dirce Pindaro. Ella torce dal trito cammino per un lungo flessuoso circuire; l'anno è per dessa quel tale gran circolo, che col volgere del giro dei mesi si compie; serra e ristringe le idee, carica i colori, o gli smacca, nulla ella puote patir di mediocre; tutto è in lei e per lo più splendido, o almeno allucentato, e quella strada sulla quale passeggia sparsa è di gemme; e strateggiata di fiori, o rotta da fulmini, infame per gemiti e orrore; noma la parte pel tutto e viceversa. Veste di corpo tuttocciò, che è spirito; vita comparte a quanto n'è senza; e come se a suo rossore ascrivesse e disdoro l'essere intesa e assaporata dalle capacità volgari, si fa un suo manto dell'allegoría; non si esprime se non

che in voci tronche e dimezzate per via di reticenze eloquentissime, comunque sfuggite le pajano; lascia, che i tratti d' erudizione gli cadano, come inavvertiti dalla penna, segna i siti, i casi, i tempi d' un cenno, perchè suppone di colui, che l' ascolta o legge, che da tanto sia da capirla. Insomma perciò appunto è, ch' ella si vale di giri ignoti, e dalla prosa non usati ed alieni, perchè vuol colpire, stendesi nelle particolarità dalla prosa neglette, e con cura scrupolosa descrivele, e in tutto questo ad uno scopo solo ella mira, cioè di ergersi al di sopra del consueto parlare in quel tal genere, nel quale ella detta il suo poetico componimento. Dalla diversa specie di questo per altro ha da dipendere ch' ella debba permettersi in numero maggiore o minore le di lei licenze, o queste anzichè quelle, e camminare avanti in istile più o meno fiorito, più o meno sublime, il che è dire più o meno dalla prosa scostarsi.

Il verseggiare improvviso, ed estemporaneo fu certamente mirabil cosa, e se in altra mai la mente umana ebbe a far spiccare la sua incomparabile possa, e la sua grande disinvoltura, addivenne e splendette in questo verseggiato canto improvviso, ma con tutto ciò convien riconoscere esser stato questo il primo passo ed isbozzo di ogni qualunque genere esplicito di poesía; e prescindendo dai Biblici versi Profetici, che estemporanei bensì, ma supernalmente erano e sono ispirati, le nazioni antiche, non meno delle moderne

tutte verseggiarono all' improvviso recitando o cantando. Noi Italiani al certo a questo riguardo tenghiamo forse il primato per l' anteriorità e la perizia nel siffatto esercizio; ma i Greci ebbero i loro Rapsodi; i Latini aveansi quelle disfide loro che da pastore a pastore faceansi, e poi di pubblici certami in verso, come poi fecero i trovatori del nostro medio evo, contese, che nominavano serventesi, tenzoni, o zuffe; e a farne chiunque capace, che in tale proposito, come in tanti altri, voglia attribuirne il pregio esclusivo alla sua patria, basterebbe, ch' egli studiasse ben avanti la storia letteraria d' ogni moderna, estera Nazione od antica, come ha studiata quella della sua, e che legesse quanto ne accenna il Quadrio diffusamente (3) dappoichè ho osservato sempre, che le operazioni immediate della Natura sono in genere consimili in tutte le genti.

Platone nel già citato dialogo, sostiene, che la poesía, non è scienza od arte, ma dono divino od ispirazione, la quale invasando il poeta, questi poi invasato tragga quindi ed aggiri, fattone un fascio, il Rapsodo o Recitante, che dicevamo noi, già tempo, Giullare, e gli ascoltanti; e certamente de' Vati estemporanei intendea ciò di asserire, dappoichè intendea, che a procacciarle tal pregio l' arte o lo studio guarì

(3) Storia e ragione d'ogni poesía vol, 1.° da pag. 157. sino a pag. 165.

non conferissero o molto, ma fosse un dono, superno, che in alcuni la Natura o un Dio infondessero. Di Archia abbiamo in Marco Tullio l'autentica testimonianza, che improvvisava egregiamente per avventura del pari nella Greca, come nella Latina favella; come poi Lorenzo Umfredo attesta che facesse, tornato di Grecia, nel 15 secolo Francesco Filelfo scolaro del Greco Crisolora, in quel mentre che molti già Italiani poeti improvvisavano con somma facilità e maestría nella Latina e nella Toscana poesía; dono del quale, il Quadrio, che tutti li cita, volle che andasse corredato il famoso libellatico Aretino, e di cui, ci narra altresì, che venne distinto orrevolmente S. Filippo Neri da quell'Iddio, che di altri doni sopranaturali lo arricchì con speciale divina amorevolezza.

Prima di chiudere questo proemio fia pregio dell' opera nostra il premettere alcune osservazioni sulle parole che articoliamo, sulla loro struttura, e mecanismo, e sulle sillabe di queste, sopra le quali i vari accenti si assidono, accenti, che l'essenza compongono soltanto del verso armonico nostro italiano, da çui risultane la nostra poesía. Ci atterremo ad applicare codeste osservazioni alle sole parole, ed ai soli accenti per noi più interessanti dell' italiana favella e poesía. Si consideri adunque, che due principali son essi gli effetti degli accenti sulle parole. Il primo si è che l'accento distingue la moltitudine di quelle che adoperiamo in quattro classi, a norma del luogo o sillaba,

sovra cui cade; quindi le parole sono o tronche, o piane, o sdrucciole, o piucchè sdrucciole. Tronche sono quelle, che ci fanno sentire l'accento sopra l'ultima sillaba loro, come Salì, Tuonò, Virtù, Perdè, Ha, i cui interi erano una volta e son tuttavia sallo, tuonoe, virtute, perdette o perdeo, hae; piane quelle, che l'accento fanno sentire nella penultima come Gentile, sincero etc. Sdrucciole quelle che il portano nell'antipenultima, come Intrepido, Magnanimo, Piacevole; e piucchè sdrucciole, dove l'accento oltre la terza sillaba si allontana, quali sono Mormorano, Lacerano, Valicano; per il che a ridurre la quistione agli ultimi termini si ha il numero degli accenti da ristringere in due specie, cioè all'accento di produzione, e all'accento di rinforzo; il primo, che altri dice Grave fa una posata o un'arresto su di una sillaba nel pronunziare la parola in cui cade, il secondo, che altri disse Acuto, anima e rinforza la voce, giunta che sia alla sillaba sovra di cui cade, Faremo, Glorioso, portano accento di produzione; Colonna, Maremma, Dirollo, portanlo di rinforzo; questo primo effetto, che fanno gli accenti suddetti, accenna cosa saputa da tutti, che studiano, ma appunto ci siamo creduti in obbligo di rammentargliele, perchè il secondo degli effetti principali che producono gli accenti, è stato forse poco notato dai più, essendo alquanto recondito per la comune degli Intelligenti, e tegnendo alcun poco di Metafisica, ma la cui verità per altro non dee sfug-

gire al filosofo, nè però sta bene il tacergliela e trasandarla.

Questo secondo adunque meno avvertito effetto, che fa l'accento in tutte le parole, è quello di imprimere in ciascheduna il carattere dell' unità sua, eziandio in quanto son' esse cose semplicemente materiali e sensibili; l' unità delle parole in quanto intelligibili sono, posta viene e situata intrinsecamente nell' unica idea della cosa, la quale, quelle tante sillabe combinate ad un modo, richiamano alla memoria altrui o le vi ridestano; ma queste parole hanno anche elleno una maniera di unità loro propria, in quanto sono un mero suono, che si ode, e riguardano il senso dell' udito; ora questa unità loro circonscrive ed imprime in desse l'accento; imperciocchè facendosi sentire in esse tutte una loro sillaba più spiccata, e più intensamente dell' altre, le altre poi, che concorrono in tale parola a compirnela, hannovisi a considerare, come accessorie, e quella sola sillaba, ad aversi in conto di principale non meno, che di necessaria, a cui tutte l' altre unendosi in principio od in fine, fanno un tutto, distinto da ogni altro consimile, ed in se stesso indiviso. Questa accentuata sillaba, è, diressimo, come il nocciolo, cui attorno le altre sillabe di una stessa parola a fasciarla si avvolgono. E si osservi nelle lingue moderne (disamina, che è più ovvia a farsi da chi nelle antiche non è versatissimo) che derivano dalle antico latino più palesemente, aversi

i più de' vocaboli eglino un nocciolo, o vogliam dire, radice, cioè sillaba accentuata, che alle lingue loro sorelle è comune, e non mai obliterata dall' uso in nessuna, comunque variata siasene l' intonazione o la desinenza; o l' una lettera vocale in un altra scambiatasi, secondo lo volle il vario fisico organismo delle nazioni che le parlano. Del che tutto, per non attediarne il lettore, che di per se potrà farsene capace, quì non arrecheremo gli esempj che si trovano in libri parecchi degli eruditi (4).

Ciò sia detto dell' insita proprietà e natura de' vocaboli o parole, veniam ora a quella dei versi, epperò fermandoci ai nostri versi Italiani, che son armonici tutti, si distinguono a seconda delle parole, come dicevamo, ha poco, in versi, o tronchi, o piani, o sdruccioli, o piucchè sdruccioli, e dal vocabolo che li chiude, sortisce l' uno de' nomi anzidetti; sempre il verso piano supera il tronco della medesima specie di una sillaba, lo sdrucciolo di due, il piucchè sdrucciolo più che di due; Il che così avviene se non a cagione che l' orecchio misura naturalmente l' estensione del verso dal suo principio insino all' ultimo accento, e non più in là. Le sillabe non accentuate, che all' ultimo accento, soppravvanzano, vi sieno, o non vi sieno,

(4). Veggasi Court de Gebelin: Monde primitif vol. 2. Denina Clef des langues-Brosse, Mécanisme des Langues e altri, come Herbas ex-gesuita, opera insigne sulle lingue antiche e moderne.

poco importa, giacchè non si contano, e questo manifestamente mette in chiaro di coloro l'errore, i quali distinguono la spezie del verso dal numero delle sillabe, onde ciascun d' essi risulta e componesi. Armonici altresì, come gli Italiani, s' hanno da dire, i versi tutti delle lingue moderne, e circa a quelli delle antiche lingue, Greca o Latina, metrici sien essi o ritmici, non occorre qui ripetere, quanto nelle scuole s' impara; solamente accenneremo di volo, che il verso giambico Greco o Latino è simile affatto per l'orecchio al nostro endecasillabo sdrucciolo; ed ecco un giambico di Catullo:

» Phaselus iste, quem videtis, hospites »

ecco un endecasillabo del Sannazzaro:

» Nessun si fidi delle astute insidie. »

La rima è un vezzo poi, che s' aggiunge e campeggia sul cadere del verso; un tal vezzo, popolaresco, se vuolsi, è più proprio e consueto nelle lingue moderne, che stato nol sia nelle antiche Greca, e Latina, le quali ne facean poca stima, ma relegato ne aveano l' uso di ascoltarla, e godersela agli orecchi plebei; ciò non pertanto, e per ciò appunto piacque usarne agli oratori, fra i quali Isocrate e Tullio anche in ringhiera Ateniese o Romana arringando; perchè al volgo parlavano, al quale le rime non mai cessarono d' esser care ed accette, come quella tal sorta di poesía, ch' egli puote assaporarsi, e godersi. Omolotelcuton, dissero i Greci, questa compagna e final desinenza

nelle medesime voci che chiamiam Rima, e similiter cadens disserla poi i Latini.

Gli Ebrei usarono senza dubbio e del continuo ne' loro componimenti la rima, onde è antichissima figura poetica, e cotanto, che il popolo d' ogni paese, se nol diffidino gli eruditi, non ammette poesía, ove non trovi la rima; quindi è che gli illiteratissimi popoli Settentrionali quando invasero l' Imperio Romano, la vi portarono, onde propagata in noi, che in gran parte da costor discendiamo, non potè giammai esserne eliminata dai rimbrotti che ne fanno quegli Eruditi che non vorrebbero cosa accogliere giammai, che dai sommi Poeti di Roma, non fosse stata adoperata, gradevole, commendata, e comune, come se ciò che per un istinto spontaneo della Natura tutti gli uomini alletta, non si dovesse promuovere almeno altrettanto, quanto quello, che unicamente va a grado di que' pochi, che versatissimi nelle lettere Greche e Latine, si danno a credere, o a voler che si stimi, che niente sia bello, se non è parto, od imitazione servile della maniera meccanica eziandio del coloro verseggiare. Comunque di questo ne sia, sarà sempre vero, che il volgo o la plebe ha diritto anch' ella di godersi una sua poesía, che i poeti (checche talvolta dicano in contrario) vogliono anch' eglino il sincero, e sentito applauso de' popolari, i quali non ponno capire od intendere che vi sia poesía senza la rima, e che sino a tanto che una nazion sia letterata, colta e ingentilita, tutti son volgo.

Tutte le moderne nazioni, la Franzese eccettuatane, cred' io per altro, scrivono e compongono assai volte in versi sciolti d' ogni rima, e di questi sciolti noi Italiani ne leggiamo dei bellissimi; gli Inglesi non vogliono nel comporne di tal fatta cedercene la palma, ed a me piace che se n' abbiano in copia di tali, che a quelli del Milton s' assomiglino, ma non so poi patire, che il Giobbe Inglese, il patetico loro poeta Young, sia uscito in quelle tanto solenni imprecazioni contro de' versi rimati, investendo anche il Pope, perchè in isciolti non poetò; imprecazioni, che coll' energico suo stile vibrato egli avventa nel suo trattato, d' altronde sì egregio, della composizione originale, come se appunto potesse la rima spegnere in chi suol valersene, ogni carattere d' originalità; non meno mi offende un verso e mezzo assai maligno contro la rima del Bracciolini nel suo poema: *dello scherno degli Dei*, ed è questo: » La prima delle pene è la corda » e poi la rima; » ma ad onta delle così fatte invettive sarà sempre vero, che quelle difficoltà da superarsi, che nel verso aggiunge la rima, sono esse tali, da equilibrar per lo meno, quelle prische difficoltà, che andavano annesse ai componimenti degli Antichi, ne' versi metrici loro e ritmici, e che talvolta il rimatore poeta, andandone in traccia, incontrasi per lei mezzo, in concetti non pria antiveduti, e peregrini, e facienti al suo caso, in cui non forasi altrimenti, e senza la rima imbattuto giammai.

Sarà vero non manco, a mio senso e, parere che sempre comparire rimata dovrebbe la drammatica Poesía, poichè i più che vanno al teatro, o non sono letterati, o non tanto da persuadere a se stessi, che la poesía in sciolto sia poesía; e non ci pigliano quel piacere, che la rimata poesía loro apporterebbe. La drammatica de' Franzesi forse dura ad avere tuttora la palma su quella dell'altre moderne, perchè non mai si diparte dall' usare la rima, che da tutti è assaporata, come figura distintiva de' versi loro d' ogni maniera; ma di questo altrove.

Dopo fatte le discorse osservazioni sull' essenza e l' indole d' ogni poesía in genere, e stabilitane la essenziale di lei proprietà, il verso; nel seguente primo articolo ci fermeremo alquanto nello individuare in quali e in quante parti ovvero classi stato già siasi voluto dividere, questa poesía o venga più in acconcio dividerla, e quindi poi senza uscire ancor dall' articolo in cui entrianci, ragioneremo della narrativa poesía storicamente, come facemmo già in tutta l'opera e faremo.

ARTICOLO PRIMO.

Divisione della Poesía nelle sue parti e della prima, cioè della Poesía Narrativa.

La cognizione delle cose che fuor di noi e lontane seguono o stanno, apprendiamo per mezzo degli occhi

e degli orecchi, perchè le siffatte cose o veggiamo, o ascoltiamo narrateci. Codesta del conoscerle doppia maniera la prima divisione dettò della poesía in due spezie partendola, cioè in drammatica o scenica, per cui ed in cui le cose vediamo, che nanti degli occhi e alla nostra presenza succedono, o nella quale direttamente i parlari ascoltiamo delle persone operanti. L'altra è la narrativa poesía, come la nominò il Verulamio, e che altri vollero Epica nominare per grecizzare; in questa nulla è che direttamente da noi si vegga od ascolti, ma nella quale vengonci racconte da altra persona, che è il Poeta narrante le cose avvenute; che se poi di queste due una terza, e d'entrambe composta, se ne vuole avere e ritrarne, cioè mista di drammatica e di narrativa, nella quale a vicenda e del pari campeggino spettacolo e racconto, nè avverrà che le regole di codesta terza saranno, a poco sta, le identiche dell'altre prime; da alcuni quest'ultima fu denominata melica, da altri lirica. Il che dimostra che debba ella primamente essere stata addetta al cantabile e accompagnata del suon della lira, o di qualunque altro musicale istromento.

La Narrativa poesia già abbianci, che cosa ella sia definito qui sopra, in generale ella tiene il vantaggio sull'altre due di accennare, e di tratteggiare al par dei Romanzi i costumi dei secoli, in cui furono composti i suoi Poemi, e quello eziandio di segnarne la coltura e di calcolarne il grado dei lumi acquisiti a

quell' epoca. Diramata si può vedere e sempre più diramarsi si vede in mille diverse direzioni di poemi divergenti e diversi la narrativa poesía, e può trattare senza dubbio ogni sorta di temi; è vero per altro, che quel ramo di lei, che più di tutti si pregia e magnifica, si è l'Epico, e sûole il nome assumersi di Epopea l'arte di comporvi. L'Epico poema piglia anco appo di alcuni titolo di Eroico, perchè non conviene avvilirlo a parlare di personaggi o di fatti meno che eroici, ma ciò non fa, che altri poemi, i quali versino su di mille altri vari e diversi argomenti, e anche opposti all' eroico, non possano nel genere loro avere ugual merito al suo, e forse più dilettare e meglio istruire, e molti in Francia segnatamente e anco in Italia per conto di questa narrativa poesía tennero in pregio grande que' poemi di tal sorta, che dicono descrittivi, i quali, in vece di raccontare gli avvenimenti o le gesta di chicchesia, descrivono o amenità de' siti o metodi scientifici, il che pur anco è un narrare pingendo.

Si fa questione da chi vuol restringere il poetico arringo, se stia bene e, non disapprovanti Apollo e Minerva, lo intromettere ne' poemi, lirici sieno, drammatici, narrativi, od epici, o materie scientifiche d' ogni maniera; ma quistione questa mi pare degna di pedante; ed il Bembo, che in Dante riprendeva la pedanteria di voler comparire Filosofo e Teologo, benchè egli questo Cardinale fornito fosse di moltissi-

me cognizioni, accontentavasi nella sua vuota poesía di accozzare eleganti parole, e non altro; il poeta ha da essere gran filosofo, e ad avere d' ogni scibile l' universale contezza, perchè di tutto poetando, può occorrerli di dover parlare (6) dunque dev' essere prima poeta e poi filosofo, e non già, direi così, prima filosofo e poi poeta, cioè non un pedante, che per ostentar scienza ci stanchi, ed annoj, tutto dee sapere, ma non tutto dee dire il saputo da esso, in modo, che il lettore conosca, che que' versi ch' ei sta leggendo, vergar non poteansi se non che da penna di tale che piena s' abbia di filosofia la lingua e il petto.

Nell' ammettere ne' poemi voci filosofiche delle scuole, come fece Dante in allora, sarei più parco in oggi, sendoch' elleno omai, o più non piacciono, o più non si studiano. Ma di materie filosofiche in istile veramente poetico trattandosi, le vi accoglierei caramente, ancorchè trattassero argomenti di teología, poichè in somma il diletto, che ciascuno può pigliare dalla poesía è di ragion comune a tutte le condizioni degli uomini, e le professioni, ed è giusto, che ognuno vi ci possa pescare e poi gustare quella sorta di poesia, che meglio si confa, per dir così, al suo palato intellettuale, e che ivi trovino il prete, ed il teologo i poemi della

(6) Infatti nella Betulia liberata, azione sacro-drammatica sua, giovò non poco all'Abbate Metastasio l' aver saputo maneggiar l' armi di buon teologo controversista a difesa, ed in pro della vera Religione in versi chiari, armoniosi e cantabilissimi.

Religione vendicata del Cardinal Bernis, o quelli sull' istesso soggetto del Rassine, o in sublimi terzine la parafrasi fatta della Genesi in Italiano dal fu vescovo di Piacenza Cerati, e che l' astronomo, quando l' astratta di troppo sua mente desideri dissipare con pascolo analogo, trovisi sul tavolino i poemi egregi di Benedetto Stay, cantanti nella lingua de' Lucrezj e Virgili li sistemi del Cartesio, e del Newton, che il Naturalista ed il Botanico a ricrearsi dal disagio dell' erboreggiare e dello sfibrar pianticelle, leggano a delizia il poema delle stagioni del Tomson, che l' Agricoltore, se erudito, rilegga le Georgiche Virgiliane, la coltivazione de' campi dell' Alamanni, o quella del riso dello Spolverini ec., e che que' molti lettori, i quali altro non cercano nella poesía se non che materia da esilararsi e da ridere, litrovin pascolo appropriato alla risibilità (facoltà la quale non meno, che quella del piangere, concessa è all' uomo esclusivamente) in tanti poemi che corrono bernieschi nostri, o burchielleschi o nei poemi Franzesi del leggío di Boileau o del Vert-Vert del Gresset, o nelle tante commedie, o ne' travestimenti e nelle parodíe di poemi serj, e fino nel nostro Adramiteno; e a cui poscia di piangere giovi, non mancano le elegíe, le tetre notti di Young, omai in ogni lingua tradotte, e le sì lugubri diverse tragedie, o Alferiane nostre, o Sakespaeriane Inglesi, o Crebilloniane Franzesi.

Ora passando storicamente a discorrere di ciò, che

a gemma unica si suole tenere dell' arte poetica, e dire intendo dell' Epopea, noteremo che i precettisti hanno voluto ristringerne così l' esercizio, come le regole, entro que' riquadri, e cancelli, che ai due suoi eroici poemi, forse a caso, o perchè così complivali, segnò Omero, o in lui vece segnarono di poi, li prolissi e fatui di lui, e anco talora infatuanti, comentatori; onde avend' egli questo prototipo dell' Epopea, non l' Iliade, ma principiata l' Odissea alla metà del suo poetico narrativo componimento, cioè alla metà di quell' azione che narrare intendea, e avendolo per tal conto in questo più che altrove imitato nella sua Eneide Virgilio, volle di quindi poi Orazio sentenziare nella Poetica sua, o epistola ai Pisoni, che l' Epico poema incominciar si dovesse *in medias res*, cioè alla metà della favola; *in mèdias res*, adunque, ebbero a ripetere parecchi precettisti moderni, sentenza a cui per altro non tutti gli epici Poeti ubbidienti aderirono, non il Tasso nella Gerusalemme, non forse il Trissino nell' Italia liberata da' Goti, ma bensì Stazio nella Tebaide; nel Paradiso perduto pare nondimeno, che il Milton l' incominci colà, di dove la narrativa del poema ha poi da ritornarsene indietro e retrogradare.

Questa Epopea, la quale dopo dei due di Omero, non ammette a' suoi poemi epici sino ai dì nostri se non se in numero di una decina di tali, se pur vi si voglia l' ingresso concederne all' Enriade Volteriana, questa Epopea è oggidì ai Poeti, ciò che agli Alchi-

misti la pietra filosofale, o a meglio dire la più insigne e splendida divisa della Corte di Apollo, che Pindo dispensi, ed a cui niuno omai de' moderni è che tanto merito consegua ed acquisti da potervi ragionevolmente aspirare. Tante sono le condizioni, tante le regole e le remore, e le non nuove bellezze, che un poema per accattarsi meritamente di Epico il titolo ha da riempiere e seguire, insomma da mostrare ed in se accolto ad estollere, che se una ne manchi od un neo ne l'offenda, ti vien dichiarato dal fatto istesso, che, se il ti piace, sei poeta bensì, ma non Epico poeta; che se poi le serbi queste regole della stretta Epopea e le hai, in tua malora spesso le hai, perciocchè comunque dichiarato di fatto tu sia poeta Epico, niuno ti legge, perchè sei freddo e scarno, perchè sei un pedestre imitatore del primo, o del secondo Epico poeta, e ti giunge l'obblío, che già toccò all' Omerico Trissino, e alla sua Italia liberata, o alla Orleanese pulzella del Chapelain.

Ma donde tanto ardua opera è divenuta oggimai lo scrivere un epico poema? Eccone il come, e il perchè; una turba di comentatori appassionati degli Omerici, e Virgiliani Poemi hanno portata dalla lingua Greca la voce Epopea divenuta dietro il loro dire, e scarabocchiare l'ammirazione, com' era dovere, de' giovani poeticini, e poi lo spauracchio de' poeti adulti; non è già però, che Omero, e neppur fors' anco Virgilio, abbiano creduto, che ciò tutto che epico od eroico

non fosse, dovesse scomparire cotanto a confronto di quel che lo era, ma sì perchè volendosi dar retta ai sopradetti erano tante le condizioni, ignote affatto forse prima di Omero alla Grecia, messe al potervici riuscire, che non fu alcuno, o pochi che insistessero sul volervisi cimentare, onde ciò che in Omero fu scelta o forse capriccio, legge si predicò dover essere e poetico senno ai posteri.

E infatti, come osserva benissimo un nostro dotto e arguto concittadino, l'epopea (7) è nel capo di molti (non so se semidotti o pedanti) un idolo di tanta maestà e religione, e con tanta sottigliezza predicato e individuato, e colle seste misurato; calcoli in vero, seste e misure, o cose simili, che a caso, o che forse non mai sospettò egli il grande Omero di avere adoperate, e tanti inganni, e scambietti si usarono da non pochi (e non li nominerò) in parecchie delle regole prescritte, e imperscrittibili a dargli forma, che mal può l'estro comportarne la noja; regole tutte abantico immaginate, ed estratte per lo più nel loro capriccioso entusiasmo Omerico fra gli altri dal Greco Vescovo Eustazio, e modernamente, fra gli altri moltissimi, dagli giugali Dacieri, e ad intento, forse non avvertito, di rendere Omero inarrivabile, e mandare alla disperazione gl' ingegni viventi e vigenti, perchè

(7) Delle Poesía libri tre, lib. 2, pag. 128 e 133 del signor Ab. Valperga di Caluso.

spesse volte chi detta regole, supposte appo gli Antichi, come da' medesimi contemplate nel poetare, ha sempre in sua mira, anche senza addarsene, di esaltare i morti a depressione di chi vive.

Non io per altro di scemare qui intendo o di negare la precellenza e primazia di quella poetica corona, che un qualche autore odierno o moderno avrebbe merito la propria fronte di cingere, quando il plauso universale l'incoronasse dell'epica, dietro e consimile a quella, che nei tre ultimi secoli a voto unanime senza dissenso de' posteri conseguirono Torquato Tasso, il Miltono, e il Camoens, e, ha pochi anni, il Tedesco Klopstok; ma è da osservarsi, che tal ventura toccò appunto a questi quattro poeti, a cagion che eglino superarono nell'immaginare la parte maravigliosa dell'epica favola loro, la maggiore difficoltà, che a noi moderni da vincere si affacci; gli Antichi aveansi le macchine belle e fatte nella loro credenza religiosa e mitologia, ma da noi queste macchine hannosi, senza uno sbozzo cavarne dalla gentilità, da congegnarsi di pianta, e quantunque di miracoli tanto stupendi, quanto avverati, ingemmata ne vada e ripiena la storia della religion nostra tutta Taumaturga letteralmente, epperò impossibile impresa non siane il lavoro di una Cristiana Epopea, per altro una sagacità non comune addimanda l'effettuarla e richiede. Il che più di tutti ebbero in sorte aversi, e il Tasso prevalendosi della credenza del popolo in allora vigente della Magía, e

il Milton, il cui soggetto naturalmente seguendo e passandosi in un altro mondo diverso da questo che abitiam noi, dovea spiegarsi per macchine, e ammetterlevi, onde dipingere materialmente le cose superne od infernali, il Camoens poi in parte tracciò a questo riguardo la via a Torquato, il quale per altro giunse poi a rettificarla, mentre il Klopstock a giorni nostri vissuto, camminare vedemmo ma da maestro dietro le traccie Inglesi del Milton.

Per la qual cosa dietro il parere del soprallodato Abate Valperga di Caluso io consiglierei ad un qualunque giovine immaginoso poeta, il quale se ne stesse in mente rivolgendo il pensiero di un eroico soggetto per formarne un primo abozzo di epica favola, che se non gli sorga in capo alcuna idea od invenzione opportuna di soprannaturali potenze, che nel tolga d' impaccio in riguardo a questo essenziale requisito epopaico, e se non s' empia di fiducia di entroporvi la divisata macchina coll' applauso universale e a vantaggio del suo lavoro, ottimo partito per desso essere, li direi, quello, di depor subito ogni divisamento di tessere un poema, che al titolo aspiri e al vanto di perfetta epopea, nè vorrei, che gliene increscesse, perchè gli riuscirà tanto più agevole far cosa buona, sottratto essendosi dalla sferza severa de' vindici acerbi degli immaginati diritti annosissimi di questa epopea, e sarà letto, e pregiato non meno de' nostri autori dell' Orlando o innamorato o furioso o del Ricciar-

detto, e forse alzato a cielo, non meno che la niente epica, ma divina commedia dell' Alighieri, e di tanti altri poeti Franzesi, Inglesi, Tedeschi.

E prescindendo eziandío da ogni precetto erroneo, parmi pure che a far quel meglio, che per noi si può non convenga predeterminare il carattere, il modo, la forma, il colore che si vuol dare a un componimento, e cercato poscia un soggetto, che vi si possa acconciare, stillarsi il cervello per addattarlovi; così si vede, che appuntino, ma in mal punto, ha pur fatto egli il Trissino, e che glien' è scappato fuori quel suo seccantissimo poema dell' Italia liberata: poema epico, per le regole quanto l'Iliade, e somigliantelo nel verso sciolto d' ogni impaccio di rima. Così fors' anch' egli quel poetico ingegno del Voltaire fondò sulle regole de' precettisti (perchè in allora ancora giovinetto) ogni speranza di epicamente comporre, e violentò un moderno suo patrio tema ad incastrarsi dentro di quelle, ma siccome in cambio di macchine mitologiche dovette o volle adoperare o le virtù, od i vizj; le prime, come i secondi sempremai personificando, od a fredde appigliarsi allegorie, e che ad onta di que' suoi versi preclari, e di que' peregrini concetti di cui ingemmollo, non potè giammai, nè può tuttora l'epico suo poema dell' Enriade reggere al confronto degli epici già prelodati.

Ma la narrativa poesía anche segnalarsi potendo senza punto esser ella eroica od epica, quanti non ci

esibisce poemi, o descrittivi come appellangli i Francesi, o romanzeschi, o didattici, o didascalici, o morali, o rurali, o filosofici d' ogni maniera e argomento? E per incominciare dagli antici Greci il poema di Arato sopra la sfera celeste, quale fu quella descritta prima dall' Astronomo Greco Eudossio in prosa, tradotto poi a suo diporto in latino da Marco Tullio, e un consimile, ma poema originale in cotal lingua di Manilio; nel qual idioma leggiamo tuttora il filosofico poema epicureo di Lucrezio Caro, e il non mai abbastanza celebrato delle Georgiche Virgiliane, ai quali, quantunque latinamente composti, ai dì nostri ponnosi associare meritamente i poemi dello Stay, con i tanti altri o degli orti del Rapino, o del gioco degli scacchi, o sulla calamita ec. Nella Italiana favella poi ne abbiamo tanta copia di bellissimi, cioè didascalici su d' ogni materia o di oggetti di storia naturale trattanti, o delle bell' arti, che opera sarebbe l' annoverargli infinita.

Non ardirei decidere inappellabilmente, se di questi narrativi poemi d' ogni maniera e d' ogni materia, e che pretendano epici esser detti a torto o a ragione, o che nol pretendano, in copia maggiore ne abbiano tessuti i Greci e i Romani, ovvero se noi moderni, attesochè, comunque benchè pochi sieno que' de' primi che ci sono pervenuti, non ignoriamo tuttavia di molti altri che scrissero e dei quali o il titolo dell' opera, o un qualche frammento ce ne pervenne. De' se-

condi poi, cioè dei Latini li pervenutici in maggior numero son' essi senza dubbio, e possiam, se non fra gli epici almeno fra gli storici poemi ed eroici schierare oltre la Tebaide, e una parte dell' Achilleide di Stazio, la Farsaglia di Lucano; e ne' secoli, che quello di Augusto via via seguirono, quello di Claudiano sulle lodi e gesta di Stilicone a' tempi di Onorio, o i Teologici di S. Prospero, che han per titolo su gli ingrati, e di altri, che non occorre qui nominare. Contuttociò ci è avviso, che le moderne nazioni, ne abbiano nelle loro favelle composti in assai maggior quantità, e fuor di dubbio qui massimamente in Italia, in dove con epiche pretensioni evvi la Bulgheria convertita del Bracciolini, la conquista di Granata, non so di chi, la Giuditta ec. D' eroicomici poeti poi ne abbiamo quanti ne vogliamo, e de' secoli anteriori a questo e anche del presente e scorso; de' primi il Morgante del Pulci, i due summentovati Orlandi, la Secchia rapita del Tassoni, e de' secondi il Cicerone del Passeroni, il Ricciardetto di Monsignor Fortiguerra, e finalmente del già citato Abate Valperga di Caluso, il Massuino. Se poi di quelli che varie materie di storia naturale trattarono in versi, oh quanti oltre quelli di cui ora mi sovvengo, ne potrei, tutti leggiadri e bellissimi, encomiare, come del Roberti le Perle, e le Fragole, il poema sul Vesuvio di un altro. Dei morali ironici poi il Mattino, il Mezzogiorno e la Sera del Parini, e altri, cui, qui rammentargli ai lette-

rati non giova; in Francia i poemi abbiamo dell' Abbate De l' Isle, e due o tre egregi sull' arte pittorica, (e di quest' arte anch' uno di un Italiano) e in istile canzonatorio il più epico, direi, se osceno non fosse, quello essere del Voltaire, intitolato la Pulzella di Orleano; di poemi Inglesi poi, anche in Italiano tradotti, leggiamo del Pope, oltre il saggio sull' uomo volto in lingua Toscana dal Lavriano, e il Trionfo della Fama da me, il Riccio rapito da altri, non meno che la satirica Dunciade, e il saggio sopra la Critica, il Cidro di Filips, versione del celebre Magalotti elegantissima, e le Notti del melancolico Young, e la composizione originale dello stesso, opere poetiche tutte son' esse o descrittive o narrative letteralmente, che assaporare si possano dai letterati Piemontesi.

Io tengo per cosa certa, e da non dubitarsene, che se ci fosse possibile di saper così bene, e a mena dito, come la nostra storia letteraria sappiamo, quella delle estere altre nazioni Europee, le scorgeressimo di non molto meno ricche di noi in poetici componimenti d' ogni sorta, distinguibili tuttavolta dai nostri per di certe tinte nazionali proprie a ciascuna; attesochè come osservò in tale proposito acconciatamente Madama di Sthaal, i poeti Boreali hanno nella loro immaginativa un non so che di più patetico e riflessivo, che non li Meridionali; i Francesi sono briosi, faceti e all' uopo elevati, ma poveri di fantasía benchè

di metaforiche espressioni non mai scarseggino, mentre noi Italiani ricchissimi, ma spesso, anzichè faceti, mostrianci buffoni. Gli Inglesi filosofi anche in ogni sorta di poesía burlesca, vanno intrecciando i tetri colori agli ameni, e l' ironico scrivere al soave, ed al giocondo; li poemi Tedeschi poi, toltone la Brittanica riflessiva profondità, a poco sta, consimili hanno le tinte ne' concetti loro alle Inglesi; gli Spagnuoli finalmente camminando più dietro di noi, che de' Franzesi loro limitrofi e confinanti, ricchi sono di fantasía spesso di soverchio iperbolica, e stanno per tal conto tra gl' Italiani e gli Arabi, e altri Orientali, da cui in parte discendono; il che si scorge nel Camoens Portoghese, ed eziandío nello Spagnuolo poeta Alonzo di Ercilla in quel suo Poema Americano dell' Araucana; poema che avrebbe tutti in se i requisiti della più rigida Epopea, se il soggetto che cantasi in quello, fosse da tanto, da far epoca negli annali del mondo, o in quelli per lo meno della colta Europa.

Parte di poetica polemica storia non da trasandarsi, send' elleno state le liti arrabbiatissime, anzi le zuffe tra gli Omeromani, e li Misomerici, zuffe non mai racquetate e composte dai più luminosi giorni della greca letteratura fino a questi nostri, e ne' quali neppur avviene s' acquetino, non vogliamo perciò lasciare digiuno il lettore di un qualche ragguaglio intorno di questo diuturno scandalo letterario non stato fin ora spegnibile; il che ridonda, secondo, il parer

nostro, a grande lode di Omero, poichè a deprimerne il merito poetico per una parte, e ad alzarlo per l' altra accapigliaronsi, come tuttor s' accapigliano, uomini per un canto, e per l' altro, assai più prodi nell' agone letterario, ma non meno sboccati e ciarlieri, che stati nol sieno nel campo di Marte a Troja gli Eroi dell' Omerica Iliade.

Di « Primo Pittor delle memorie antiche » ne lo qualifica il Petrarca, e gli uni cessano di trovare ne' suoi poemi ogni pregio e fiore di scienze e d' arti, che non poteansi saper forse, o non si sapeano al certo in allora, così è che nel decimo secolo il Vescovo di Tessalonica Eustazio, e Dionisio Alicarnasseo assai prima di Eustazio, come Achille Tazio, nel fecero un poeta onniscio, laddove a depressione poi di esso Omero, venne il primo ad alzare bandiera quel Zoilo, perciò da Eustazio fulminato di tanti anatemi, che ancora hanne il nome in orrore la fama, quantunque alcuni e non pochi ne lo assolvessero, e non dovutigli e non meritati di aver provato credessero; fra i quali Dione Grisostomo il quale segue Omero di pagina in pagina, e ne fa la sagace minuta dissezione, ma Partenio di Focea geografo ne lo vilipende fino alla nausea.

Fra i moderni ricomparì più fiero e accanito che mai codesto arruffamento, non meno che nella Francia, in questa Italja; in Francia vale per tutti il nominare una donna ad acerrima sostenitrice e fautrice

di Omero, cioè Madama Dacieri, cui eco fece l'eruditissimo marito; a questi giugali Omeromani, accoppiaressimo il celebre Fenelone, se per distrazione, o vero senso, non saprei, non gli fosse un tratto scappato detto, « che gli Dei di Omero non valevano le nostre Fate, e che d'esso Omero gli Eroi, non avevano che fare coi galantuomini » ma contro le colei contumelie gli Omerici avversari cioè il Perrault, il Terrasson, il la Mothe si alzarono a confutarla non solo con l'armi di validi argomenti, ma con quella più pungente dei frizzi, dei sali, dei motteggi, per cui ebbero, a poco sta, quasi vinta la guerra; in Italia forse primo il Tassoni mise in canzone facetissimamente la maggior parte di tutta l'Iliade; e seco a detrattori ne furono il Nisiely ed il Gaddi, ma ne' tempi a noi prossimi se ne portarono a difensori e panegiristi in Toscana e in Lombardía, Lazzarini, Maffei, Brazzuolo e Salvini, ed in Napoli sorse, e sorta ancor vegeta, e a così dire si vede, e vive una colonia Omerica composta e discepola del Gravina, del Garofalo e del Vico; quest'ultimo per altro è un di lui ambiguo panegirista: egli fu, come è noto, un sublime ragionatore, e filologo antiquario e un metafisico sottile, il quale coll'acutezza e sagacità de' suoi riflessi e rilievi, conobbe, che in quelle etadi incolte Omero dovea colpire i suoi rozzi e politeisti contemporanei, ma non già più poi noi loro tardi posteri. Codesta colonia Partenopea ricresciuta veggo al presente dopo del

Vico, di Martorelli, Vargas, Mattei e di Cuoco, tutti più o meno encomiatori di Omero; in coro unissono costoro tutti stimano, che ammirare si debbano l'Iliade e l'Odissea, e nulla, o poco meno di nulla si debbia entro censurarvi a cagion che l'autore di questi poemi innanzi dell'arte e pria d'ogni arte poetica gli scrisse e compose, ma non innanzi della ragione scriss' egli, risponderei, e se senza consigliarsi talvolta colla ragione egli scrisse, l'esempio di lui non dee dichiararsi qual una guida autorevole per chi vuol scrivere con arte e con ragione, perocchè sempremai l'arte d'una ragione nel meditare esercitata è figliuola, e rimarrà altresì del continuo superiore all'artefice comunque eccellente.

Ora tra di scrittori d'ogni spezie e carattere eminenti per erudizione e dottrina, divisi in due parti, dove potriasi rintracciare bilancia tale, che atta fosse a notare le infinitesime differenze di questi cotali cumuli di autorità pugnanti? Vorrebbonsi forse ricusare alcuni de' contrarj ad Omero, come ignari della lingua originale, ma di que' tanti dotti Grecisti, e di que' Greci, istessi che si dirà, i quali non gli furono niente di più favorevoli? Se la mancanza dell'erudizione fa che alcuni sieno di per se meno atti a valutar le bellezze antiche, l'eccesso della medesima non dispone altri forse ad impreziosire le cose mediocri e triviali? Se la vivacità è sospetta di leggerezza, l'enfasi un pò caricata non tien ella del pedantismo? Se

le singolari opinioni seducono gli animi audaci, la cieca fede delle opinioni ricevute non è il domma caratteristico delle prevenzioni erronee? La prevenzione per l'antichità affascina forse meno e delude l'intelletto, che la passione per la moda, e aversi dovranno forse maggiore autorità le declamazioni in lode, che non quelle in biasimo; le esclamazioni e i punti ammirativi provan eglino meglio dell'ironía, o le ingiurie meno che lo scherno? La verità è ella forse più inconciliabile coll'intemperanza del motteggio, che cogli impeti dello zelo; Virgilio, vienci detto con aria trionfante, il Tasso, Pope, Fenelone tutti a gara si fecero, e lo tennero a gloria, ad imitare il grande Autor dell'Iliade, sì l'imitarono, si risponde, ma migliorandolo; sì, ma a tutta possa schivando i difetti rimproverati all'originale, perciò se l'averlo imitato prova la stima del merito, il modo, che ad imitarlo essi tennero, dimostra la persuasione in costoro del vizio nello imitato, e quì cade in acconcio citare il verso di Orazio:

» Decipit exemplar vitiis imitabile ».

Io non saprei altrimenti farla da paciere tra gli siffatti combattenti eruditi, e in altro modo la lite dirimerne, e sciogliere il problema, che quì porta avanti il Cesarotti, se non che riflettendo, che la buona e robusta complessione degli uomini semiselvaggi a' tempi di Troja suggeriva a costoro quegli impeti dell'animo e del corpo, quelle vergini, ma sconnesse, esagerate fantasíe, infine quelle medicine,

che noi delicati strozzerebbero, (8) noi, dico, che da fanciulli a ragionare educati, adolescenti poi ed adulti già l' abito ne acquistammo dietro l' esempio di quanti ci stan d' intorno. Per lo che non c' è più dato di poter valutare a dovere tal sorta di poemi, i quali non mai furono direttamente scritti per noi, e infatti, quegli, a cui, appena ebb' egli l' uso della ragione, gli fu fatto conoscere il vero e solo Iddio, se può tollerare l' ipotesi della pluralità degli Dei, non ne sosterrà le sconcezze e le incoerenze giammai, chi li magnanimi tratti imparò per tempo ad ammirare della cortesía cavalleresca, non al certo potrà ammirare in Omero i tratti villani degli Iliaci Eroi; ecco ciò, che risponderei, a ribattere le famose ironíe de' Tassoni, ed altri parecchi beffeggiatori di Omero, imperciocchè il pretendere di alcuni Grecisti, che di certe slogate diffuse parlate od arringhe, che le ridicole per noi medicine, e medicature, che le sgarbatezze non pure d' Eroi mortali, ma di Numi immortali si ammirino,

(8) Macaone Eroe e Medico armigero nell'Iliade, ferito di freccia, è condotto da Nestore per curarlo alla tenda, nota Cerusico sciocco, tu che dai ai feriti la zuppa in brodo senza sale, impara le cure dell' inventor della medicina; prima un rinfrescatojo di vento, se il ferito è sudato, poi mele e cipolla cruda, cibo da galeotto, indi mezzo barile di vin fumoso con cacio di capra gratugiatovi dentro, aggiuntovi un po di farina per dar corpo all' empiastro, e non mettere, sai, a letto il ferito, ma lascialo stare a tavola a bere e a ragionare che così insegna Omero = Veggasi la capacità del bicchiere con cui si sciacquò la bocca il ferito, un'altro, dic' egli, l'avrebbe potuto alzare a stento, quand'era pieno, ma Nestore il maneggiava senza fatica ec. Così scherza il Tassoni, appo il Cesarotti, sul testo Omerico in una nota alla sua versione Italiana dell' Iliade vol. 5, Canto 11.mo, pag. 225.

e altrettanto che un volere noi moderni trasformare in persone contemporanee di Achille e di Nestore. Di tale tempra mi pare che sia la parca, e condizionata ammirazione che il Vico nella opera sua della scienza nuova tributa alle Omeriche favole.

Fatto sta, che Omero ebbe a correre in tutti i secoli, tutte le fortune, finanche quella di annichilata esistenza, il che gli antichi prima, e poscia i moderni, cioè il Vico nello avanti scorso, e il Minervino eziandío nell' ultimo secolo decimottavo tentarono, non senza fiancheggio di appariscenti ragioni; ma checchè si voglia redarguire in Omero, è cosa di fatto, che all' epoca in cui cantò, Numi ed Eroi appariano a un dipresso la medesima cosa, giacchè gli stessi ajuti da entrambi attendeansi e imploravansi, e le prodezze in guerra affacciavansi agli animi impauriti di allora in aspetto di fatti giganteschi. Attribuivasi in quell' antico eroismo e grande si tributava la stima alla gagliardía del corpo; e di una porzione pochissima poi di morale virtù, e di una moltissima di fisico potere si componea, e conflavasi l' idea del valore. Il dilicato puntiglio dell' onore, il rispetto e riguardo alla debolezza naturale idee son esse assai più generose, è vero, de' secoli seguenti. Li Greci Eroi tra di loro e in pubblico, tacciavansi di codardi a vicenda. Pirro sagrifica e svena, tutti i Greci veggenti e incitanti e plaudenti a tal misfatto, una tenera fanciulla. I poeti sapeano dipingere con pennellate acconce a colpire

gli esterni oggetti, ma non sapeano poi ancora tratteggiare di que' tali caratteri, ne' quali i pregi morali serbati vi risaltassero intatti sino a poema finito, e, oserò pur dirlo, fino a tragedia terminata; e ciò appunto, perchè i cotali caratteri nella natura di allora, di rado, o non mai, ne esibivano l'esemplare esistente che ricopiarsi potessse; gli Omerici contemporanei tutto credono, ammirano, ignorano, e d' ogni cosa si meravigliano, e alle passioni virili accoppiano la curiosità de' fanciulli; Omero dice e descrive ogni cosa triviale come, che l' isola è circondata dall' acqua, che la farina è forza dell' uomo, che il sole di Mezzodì ci sta sopra la testa ec.

L' assunto di quest' opera non essend' egli di adempiere quanto per altri si è già in noi vece pienamente adempito, il che sarebbe in fila schierare il nome de' Poeti ed Autori con di que' lor poemi narrativi d' ogni argomento cantanti, ma ragionare soltanto sopra l' arte dell' averli scritti e dello scriverli a questo modo o a quell' altro, e sul genio altresì dell' età diverse, e sullo studio di chi composeli, e ciò dietro il riflesso, che chiunque vago fosse di chiarirsi del nome di un poeta, o del titolo di un poema, o di una data precisa così dell' uno come dell' altro, potrà appagare di queste minute sue indagini la brama nelle storie voluminosissime d' ogni poesía del Quadrio, o dell' italiana letteratura del Tiraboschi: prefissi ci siamo di storico-poetiche disquisizioni trattando, recare innanzi

quelle poche notizie unicamente, le quali bastino ad assidere, e corroborare le filosofiche conseguenze, che, ecci avviso potersene ricavare e dedurre, attesochè ci sembra, che, se senza i dati e senza i fatti, mancando di basi non si ragiona, non sia poi necessario per connettere un sodo ragionamento di avergli, a ciò fare, tutti quanti presenti, ma l'averne, sia sufficiente, una serie discreta, e non l'intera congerie, la quale, anzichè rettificare e far perspicui il raziocinio e il criterio, ne l'offuscarebbe, giacchè de' fatti tanto vale uno addurne, che de' consimili cento; conciossiachè i fatti e i nomi di per se, se nudi sieno, riescano materie sterili a chi voglia trarne illazioni, e niente giovano all'istruzione dello spirito umano più che nol facciano gli alfabetici vocabolarj, i quali vi posano bensì sulla soglia della via d'imparare, ma non vi ci fan camminare, e nulla v'insegnano, che parole, quando ragionate illazioni non ne deduciate. Ma si avverta, che qui non di que' fatti dire intendo, non di quelle date o altre cose, che si voglion sapere per attestare in giudicio i propri diritti, o gli altrui, onde compilarne il sommario per una lite vertente, ma sì di quelle materie, cose sieno od eventi, dal cui complesso, se ne vuol spremere alcuni, lealmente stillati, filosofici teoremi, e quando arrivar vi si possa irrefragabili assiomi.

Ammiro e venero i compilatori, e nulla intendo del merito loro letterario detrarre, ma quando, come

a' giorni nostri, quando già d' ogni genere le compilazioni si sono fatte e stampate, che cosa mai rimane a farsi, se non, che a ricavarne quel frutto ed uso pratico e ragionevole, che nel farnele doveano avere in mira nel lavorarvi, se non quasi macchine, ma uomini stati sieno coloro, che le conflarono? Nei secoli 16.° e 17.° ebbe la Francia di questi laboriosi scrittori in gran numero, e nel secolo poi che seguì, sulle basi gittate da quelli, distesero gli scrittori che sorsero le opere ragionate d' ogni maniera così ottime, che men buone, ed anco riprensibili. Tale è, o debb' essere il corso naturale della letteratura progrediente in ogni nazione, giacchè a ritroso della natura nessuno può andare. L' Italia n' ebbe di questi tali anche molti in ogni tempo e provincia, e ultimamente Lodovico Muratori il più utile di tutti, perchè, oltrechè fu egli il più avveduto, e laborioso, compilò li più de' suoi tanti preziosi volumi in lingua volgare italiana, ma in Italia d' altro canto la maggior parte de' letterati mal seguendo il suo esempio, si diedero a compilare ogni minutezza dal medesimo ripudiata o negletta o sfuggitali d' ogni paesetto o contado, e in cambio di desumere dai fatti nell' opere Muratoriane pubblicati e raccozzati, e da mille altri le opportune conseguenze, ovvie, e filosofiche, ad altro non badarono che a perdersi in frivole controversie e ricerche travolgendosi e baloccando; mentre quest' uomo veramente grande seppe in altre opere sue di genere di-

verso mostrarsi filosofo arguto, e scrittore di squisito criterio ad un tempo egli stesso quanto altri mai.

Mettemmo qui sopra come proprietà esistente, e fatto innegabile la perfettibilità del genere umano, il qual fatto, comunque sia stato rimesso in dubbio, e anche negato da taluni, che non l' hanno in complesso giammai contemplato, o vederlovi voluto, anzi neppur in astratto, fu non pertanto riconosciuto, asserito, e ad un' ora dimostro dai più valenti osservatori filosofi, ma dimostro viemeglio viene ancora dal giudizio e ragguaglio, e dal confronto, che ciascuno, il quale presenti al pensiero s' abbia i secoli tutti già trapassati, può fare de' successivi progressi nell' arti e scienze antichissime, o meno antiche o da noi meno lontane collo stato presentaneo, e fiorente delle medesime; e poi non dovrà forse tenersi in conto di profezía canonica, e in gran parte avverantesi quella sentenza, che ne' libri della sapienza si legge espressa in quel versetto il quale annonciaci, che col succedersi e il volgere de' tempi, verrà ad aumentarsi la scienza (9)? Se taluno degli oppositori vorrà citarmi ed allegarmi esservi state una o due arti, nelle quali a certi riguardi i moderni siano, anzichè più avanti inoltratisi, stati retrogradi, e alcune dei tempi antichi additarmi invenzioni e scoperte, le quali finora rimangano

(9) Tempora pertransibunt et augebitur scientia, Libri sapienziali di Salomone.

perdute per noi, sarò d'accordo con costoro a dirittura, ma se dell'aggregato si tratti, e del complesso delle cognizioni, delle scoperte, e dell'arti tutte, il che stabilisce e rafferma l'esistenza sempre vigente e operante dell'umana perfettibilità, mi avanzerò a dire, che chiunque non si arrende a volerla vedere, è tal uomo, a cui si fa notte innanzi sera, e che accieca se stesso per non ringraziare la provvidenza di questo benefizio opimo di perfezionarsi all'umana specie compartito, affinchè moltiplicatasi in questo lurido esiglio, e a poco a poco su di tutta la superficie terraquea estendendosi, mandassele poi da tutti i punti della terra inni di lode.

Al che corroborare non ripeterò quanto già a comprova della perfettibilità nostra abbiamone accennato nel discorso preliminare di quest' opera e poi anche in seguito qua e colà, ma non mi ristarò di riaddurre, la comprova che cen presenta la promulgazione del Vangelo, libro, il quale fe' tacere il cicalío non men perpetuo, che inutile degli antichi Pagani intorno all'anime umane, se immortali cioè fosser elleno, o no; intorno al vero bene, o al vero male dell'uomo, e su d'ogni altro articolo della nostra morale, situando questo benedetto Vangelo la nostra ragione in acconcio di progredire, come poi fece, anche spedita vieppiù ed illuminata in ogni genere di coltura, d'arti belle, e di meccaniche, e di comporre, quando che sia, mediante le ospitali, caritatevoli massime e dot-

trine una sola Cristiana nazione, e, a così dire, però senza iperbole una sola famiglia, e quantunque la poesía un' arte in se stessa sia ella, unicamente piacevole, non isdegnò tuttavía Dio Ottimo Massimo in certo modo di santificarne l' esercizio, disponendo e volendo di parecchi Biblici libri, che dettati venissero in armonici cantabili versi; ora siccome la poesía Ebraica era per lo più lirica, e istromentale, troncheremo omai questa di soverchio prolissa digressione, che per altro non inopportuna riputammo, e rientrando nel principale fine nostro, nell' articolo che segue, passeremo a trattare storicamente della lirica poesía.

ARTICOLO SECONDO

Della Melica, o Lirica Poesía.

Figlia primogenita del canto, e primamente adoperata e composta d'ogni altra, e cognita universalmente fu questa poesía, e melica appunto fu detta in origine, e sul nascere, perchè non si potè in quel subito immaginare, che vi potesse esistere senza canto alcun verso, e verseggiamento, e forse anco senza rima. Lirica poesía si volle nominarla eziandío, perchè questi versi cantati si accompagnavano colla cetra, lira o liuto, col tocco del plettro. Un altro pregio di questa parte, che in seconda mettemmo della poesía, si è di

aver ben altro merito di parere ispirata, che non sel' abbiano la rigidamente narrativa e la drammatica o scenica; attesoch' ella questa lirica dappriincipio e di slancio incomincia a proferirsi ispirata da un qualche Nume agitatore, e a sentirselo nella mente sua e nell' anima, a tal che, per valermi di voce dantesca, suole mostrarsi *indiata*, perciò i poeti in Grecia diceansi Entei. Laddove la narrativa ed anche epica principiano dall' esporre il soggetto che intendono di trattare, ed espostolo, accompagnano l' esordio siffatto di qualche invocazione superna, e mentre poi la drammatica, se non premetta alla scenica azione l' antico prologo, da principio dal dialogo de' personaggi, che a parlare in su la scena introduce. Contuttociò non s' avvisarono mai le antiche nazioni di dover dividere questa loro drammatica poesia dalla loro melica o lirica; imperciocchè tutti, a poco sta, i versi di un dramma qualunque cantavansi nel Greco teatro, e per lo più nel Romano; le moderne nazioni bensì, a cagion che ne' loro teatri i soli drammi per musica, o l' opera ancora si cantano, e le tragedie, e le commedie, che, spoglie di canto, si recitano, ne separarono, quando per altro le antiche di questo nome accompagnate sempre dal canto e dal suono rappresentavansi, e non vantavano, come si fa nella lirica, o si arrogavano il dono preclaro quì sopra additato della superna ispirazione e indiamento, se non che forse per la voce del coro, il quale in sinfonia can-

tando, riconducea nell' estasi lirica, moralizzando la scenica azione, la quale rade volte nel suo andamento ammettea il soprannaturale o maraviglioso, o le macchine che il solo Eschilo fors' egli ammise nelle greche tragedie, e nelle sue commedie il solo Aristofane; ma di questo altrove diremo più a lungo.

Ora ciò premesso, osserveremo, che il carattere d' ispirazione superna compete appunto esclusivamente a questa lirica poesía, che perciò d' innica potrebbe qualificarsi pur anco, attesochè ispirolla il Grande Iddio all' eletto suo popolo nei libri tutti divinamente dettati del Testamento, nei quali l' invasamento, e l' entusiasmo superno si scorgono in cantici ed inni parecchi, e il disordine eziandío in quelle profetiche narrazioni, che vi leggiamo, ove si pospongono alle cose da doversi prima narrare, le ultime, e dall' une all' altre si fa un andare e venire, che lo sfasciamento della fantasía costituisce e dinota. Sul che potrebbe osservarsi, che tale divinità, la quale abbia presente la compage tutta degli anni eterni, e de' contingenti futuri, cioè tutti nanti degli occhi suoi (al nostro modo di spiegarsi) i tempi, parla da sua pari, qualora parlando dimostri, che per esso lei non vi è, come per noi mancipi del tempo e caduchi, successività di cognizioni, e di cose, di moti, di tempi, d' anni, di giorni e d' ore.

Accertatasi, come poco meno, che al canto gemella, la priorità di esistenza di questa lirica sovra

ogni altra sorta di poesía, non sarà poi cosa del pari facile il compire l'enumerazione dei tanti temi che prese estatica fino quasi dal principio del mondo a celebrare col canto in versi lieti, flebili, lugubri, festivi, erotici d'ogni maniera, encomianti, o denigranti satirici e insino buffoneschi, e noteremo che supponendo, che sempre si possa, o si debba, quando che sia, maritare col canto, dobbiamo anche supporla vaghissima di accoppiarsi in terzo col ballo; dal che di certe antiche Italiane e Franzesi poesíe presero il titolo di ballate. La varietà de' metri, ch' ella adoperò ed adopera, è ed è stata quasi infinita, singolarmente appo de' Greci, perchè di fantasía spontanea, e sdegnosa di freno niuna nazione fu mai quanto la Greca ricca, corredata, e, direi, quasi altrettanto tiranneggiata dall' estro. Le prime storiche o favolose notizie, che di questa region del mondo ci son pervenute, ce le portò la lirica musa di Esiodo nella sua genealogía degli Dei, e ne' suoi idilli, o canti de' giorni, e de' lavori. Quindi Pindaro apparve con in mano la lira, e con le odi in bocca in versi epinici, cioè per la vittoria composti ai giuochi olimpici, o ad altri di consimili ad encomiarne i vincitori e le patrie loro a celebrarne, e i carri e i cavalli, e a pingerne all' udito, non che allo sguardo e al pensiero, la polvere, il sudore e il fracasso, con que' suoi versi onomotopaici, vale a dire, di tutte queste apparenze imitativi; ed oh! quanti non ebbero ad aversi seguaci questi

due lirici sommi, se non nel metro, e nella qualità dell' argomento, almeno nell' entusiasmo, e nell' estro e nello intenso sentire di ciò che propalavan poetando! quindi Saffici da Saffo gli anzi, che amorosi, lascivi versi, e metri da costei adoperati nomaronsi; da Alceo, il quale altri metri alle odi assestò, vennero le odi alcaiche poi dette; e dal rimbambito folleggiante in vecchiaja Anacreonte passarono fino ai giorni presenti in Italia le anacreontiche che andiam componendo.

Ma fra i tanti, di cui ci sfuggirono i nomi citerò un Simonide, un Stesicoro, i quali ci giunsero congegnatori ed autori di metri diversi, e di quanti soggetti, od affetti, e di quante materie caldamente inebriarsi la fantasía può uomo poeta. Saffo, ed Anacreonte sel ebbero caldissima, non pure, ma erotica, e sconcia in eccesso. Ogni tema, secondo era il Nume, a cui dedicavasi, titolo pigliava, e metro diverso e peculiare ad esso, ogni qual volta un inno di lode gli si volea comporre e cantare, e gli inni che ad Apolline sacravansi, nominavansi peani, se a Bacco, appellavansi ditirambi, e così altri titoli, e se ad altre Deità, come lo stesso Omero uno a Giove con nome peculiare ne dedicò (10).

(10) Cioè di Egioco. Le dieci poetesse illustri, di cui abbiamo intere le Odi, o alcuni frammenti furono pubblicate da Fulvio Orsini e stampate nel 1568, e son esse Saffo Corinna, Erinna, Miro, Telesilla, Prasilla, Nosside, Anite, Mirtide; ed i nove principi della lirica greca poesía son essi Alceo, Stesicoro, Ibico, Archiloco, Anacreonte, Bacchilide, Simonide, Alcmane e Pindaro. Quadrio storia e ragion d' ogni poesía vol. 2, pag.

Nel che scolari loro i latini poeti, non vollero, quantunque imitatori, scomparire a fronte de' maestri; e certamente con favella forse assai meno poetica dell' Achea tra mano, l' inarrivabile Orazio Flacco per poço agguagliolli, e con scioltura veramente Febea, tutti quanti i loro dissimili metri al vario piegò volubile genio, che stampò nella altrui fantasía la lirica Euterpe, già da Greca, ch' era prima, divenuta del suo pettine ai tocchi una musa Latina; invece egli dei vincitori degli olimpici combattimenti, lodò i civili di Augusto, come se appunto il timido impaurito Ottaviano colla spada propria e personalmente vincesse le pugne, lodò gli amici di alto stato e di uguale; il tutto allucentando, e rallegrando di calzanti al soggetto descrizioni, favolette, od allusioni mitologiche; ma pur troppo gli piacque anco distinguersi e divagarsi in le erotiche non meno che puerili o turpi scurrilità, comunque ingegnose e frizzanti. Ovidio nato, a così dire, con in bocca i versi belli e fatti, nel genere elegiaco fu stemperatissimo versificatore, e tutta forse, se cosa lirica dirla volessimo, la genealogía degli Dei, anzi l' immaginosa biografía de' medesimi, meglio assai e più compita ci lasciò ne' suoi carmi descritta, e più minutamente effigiata ed adorna, che non Esiodo.

71, ed in proposito di Pindaro così scrive Quintiliano capo 1.°, lib. 10. " Novem lirico-rum longe Pindarus princeps spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia, et velut quodam eloquentiæ flumine, propter quæ Horatius eum credidit nemini imitabilem „. Convien pur acquetarsi al giudizio di un Quintiliano, se non si può, come accade a me, avere dati tali da portarne uno da se.

Imitati quindi vennero Orazio Flacco ed Ovidio Nasone, ma forse non che superati, non forse agguagliati neppur tanto quanto dagli altri lirici poeti della buona latinità anche Augustea, quali furono il Veronese Catullo, Tibullo, e Properzio, e ne' secoli più vicini a quello di Augusto non tacquero i mediocri cantori di odi, d'inni, di nenie e elegíe od erotiche, od altrimenti patetiche; anzi latinamente nella lirica poesía si esercitarono sino a dì nostri, incominciando dal terzo e quarto secolo dell' Era Cristiana non pochi de' SS. Padri di Chiesa Santa, od altri piissimi autori, degli inni de' quali risuonano in uno colle sinfoníe accompagnanti degli organi le sacre volte de' templi Cristiani, e de' quali inni i metri, secondo parve ai compositori, sono o saffici, od alcaici ec., così fu veduto aver anche in questo il Cristianesímo saputo insegnarne a convertire in sacre le profane spoglie d' Egitto. Fralli sopradetti si possono annoverare, oltre Tertulliano, San Cipriano, Sant' Agostino, Sant' Ambrogio, San Prospero, e poi i SS. Prudenzio, Bernardo, Bonaventura, e non pochi altri, de' quali il Quadrio nella già citata sua opera nessuno è ch' egli oblii.

Non è però che molte altresì profane odi ed elegíe, od altri lirici scherzi e lieti, non sieno cose state scritte latinamente e in buona maniera talvolta, non pure ne' moderni ultimi scorsi secoli, o non si scrivano in questo i consimili, ma qui, giacchè subito si leggono, che comparsi in istampa, da tutti che il

vogliano, mi ristarò dal farne rassegna e parola, e sarò contento uno poco noto di nominarne, che mi è sembrato l' imitatore il più distinto, ma per altro originale mai sempre di Orazio, cioè il Sarbievio Gesuita e Polacco; costui in odi di metro diverso cantò con sommo sapore di ottima latinità e con estro brioso, e le vittorie celebrò del suo Sovrano Gioanni Sobieschi, e del nostro Principe Eugenio di Savoja, entrambi sull' entrare del secolo scorso, stati lo spauracchio dell' Imperio Ottomano.

Oltre la natura che negli uomini d' ogni clima ispirò la poesía, almeno la lirica, e certamente, il che è palese in Europa, non negò questa vaghezza dell' animo esilarabile agli Asiatici ed Affricani antichi e moderni, e neppur troviamo che abbiala negata agli Americani indigeni, cioè prima che alle lor terre vi approdassero gli Europei, o ne potessero intender gli idiomi, del che tutto si può avere riscontro così nella storia degli Inca Peruviani, scritta dall' Inca Garcilasso della Vega, (11) come dal Quadrio (12). Quindi è che restringomi a questo riguardo a tracciare, riepilogandola la storia dell' ingegno umano quì in Europa unicamente; poichè, come più volte osservammo, di ingenite in noi facoltadi trattandosi, nell' individuo

(11) Tradotta dallo spagnuolo in lingua italiana dal Conte Lorenzo Magalotti.
(12) Vol. 2.°, capo 3.°, pag. 28, 29.

nostro d' ogni cielo stanzianti, che qualora goda egli in ozio lieto di qualche festivo riposo, non può indugiare a manifestarsi operante.

Osservisi in qual modo egli questo poetico lirico istinto si appalesò in lingua Runica ab antico colà nel nostro artico più aggelato Settentrione dai loro poeti erranti che chiamavano Scaldi, i quali componeano e poi andavano per tutta la Scandinavia cantando que' tanti loro inni e canzoni e versi d' ogni misura, il che tutto troviamo raccolto in quella collezione, detta l' Edda prima, e poi nel supplemento suo, detto Edda seconda, o Voluspa; in questa loro lirica poesía, che si trova tradotta in lingua Francese nella storia della Danimarca del signor Mallet, e probabilmente in altre moderne favelle, si cantano la mitología, le superstiziose credenze e le antichità Runiche non meno, che le leggi civili, e morali di quelle circompolari regioni, nelle quali si trovavano gli Scaldi suddetti, come appunto poi in tutte quelle contrade più al mezzodì o all' occidente Europeo adjacenti, ove i Celti furono poi o indigeni, o successivamente occupatori, s' incontravano i Bardi, e vi durarono dopo eziandío, che già i primi albori vi aveano penetrato del Cristianesimo.

Codesti Bardi, che per le terre Celtiche, Galliche o Britanne, faceano, a un dipresso, ciò, che i Rapsodi nell' antica Grecia, da quell' epoca, in cui Clodoveo diè o vieppiù confermò il nuovo nome di Francia, e

vi introdusse la religion del Vangelo, questi Bardi, dico, cangiarono nel corso dell' undecimo secolo il nome pristino in quello di Troubadours, o Trovatori. Il governo feudale, che in quel secolo, erasi piucchè mai prima propagato, e trappoco consolidatosi di mano in mano per tutta Europa, insieme al genio e agli istituti cavallereschi, favorirono, epperò moltiplicarono un cotal genere di lirica poesía; attesochè dal mare Germanico e Nordico fino a Reggio di Calabria ogni provincia essendo di castella feudali disseminata, in cui a picciol sovrano un signore regnava e, o ad altro signor di castella, o al suo Re facea guerra, o in pace stando, di quelle feste facea, che chiamavansi Corti d' amore, o Corti plenarie, e a più rallegrarle vi si celebravano giostre e tornei, il che ad appiacevolire, sempre concorrevanci da più parti li Trovatori con i loro Giullari, di cui le Dame e i Cavalieri godeano lietissimamente le erotico-galanti poesíe, le quali in parte la ruvidezza castellana di que' tempi ammansavano con certi tratti e canzoni cortesi e morali, ed anche, quanto comportavanlo le superstizioni in allora invalse, con alcuni talora non inopportuni ricordi evangelici.

Ora camminando insieme per de' secoli parecchi questi sistemi politici per una parte feudali, e per l' altra poetici e cavallereschi, si estesero in Italia, Germania, Francia, e per le crociate furono portati quindi anche in Soría, e Palestina, e nella Spagna

eziandío se gli ebbero a grado i Mori tuttora colà dominanti; laonde si può dire, che una lirica poesía di un' indole forse non mai cognita, almeno per quella sua tinta cavalleresca, alla venerabile antichità, inondasse e beasse l' Europa; il centro peraltro, da cui cominciò ad ispandersi, e dilatarsi fu la Provenza, nella quale i più potenti signori a gara vi facean prove maravigliose, fra i quali si distinguea lo stesso Conte di Provenza Berengario ovver Berlinghieri, e gloria faceasi di comparir trovatore, intervenendo a tutte le Corti d' amore, o plenarie, ed ai certami del gajo sapere a cantarvi; non farem qui parola di altri illustri Principi, i quali sono moltissimi quelli, che ebbero merito sommo in tal conto, e che chiunque fosse vago di vederne il compiuto ragguaglio potrà rinvenirlo nel Nostradamus, nel Crescimbeni, e nel Quadrio massime per l'Italia, e nella più recente franzese opera in tre volumi dell' Abate Millot intitolata: » Histoire des Troubadours », fra i quali, oltre del Berlinghieri, si distinsero un Pietro Re di Aragona, un Pietro Vidallo, ed Arnaldo Daniello commendato cotanto in alcune sue terzine da Dante Alighieri.

Non appare dai monumenti, che ci restano di queste poesíe liriche, miste di galantería, di divozione, e di magiche superstizioni, se dall' Inghilterra, che ostentaci i dodici suoi Cavalieri della Tavola Ritonda, e il suo Lancilotto del Lago, ovvero dalla Francia, che colui, che val per cento, il sì famoso Arcivescovo Turpino, se, dico, dall' una se ne debba, o dall' al-

tra ripetere l' origine prima; dappoichè sì l'una che l'altra produssero in copia egregi trovatori, e giullari. Terrei peraltro, che fra gli Scozzesi ed Ibernesi ed Inglesi questa sorta di genio lirico stata fosse anteriore d' assai ai tempi galanti di cavallería romanzesca, e continentale, e citeronne in prova le celtiche poesíe di Ossian figliuolo di Fingallo, tradotte, come vuolsi, in lingua Inglese modernamente dal Macperson, e in sì leggiadri versi poi trasportate nell' Italiana dall' Abate Cesarotti. Osservo inoltre, che lo stesso poetare lirico semplice, ma sublime e patetico al sommo, dura a dover, in oggi eziandío, distinguere questi lirici insulari sullo stesso suolo vantaggiosamente dai continentali vicini Franzesi, i quali non mi pare che in cotal genere alcuno loro lirico poeta abbiano da contrapporre ad un Cowlei, ad un Walter, ad un Rocestra, ad un Milton, a Pope, e a Driden ec., se non se forse un Battista Rousseau nell' Oda, e la tenera Damigella Deshoulières nei pastorecci suoi Idilli, ed il frizzante e faceto Voltaire nelle sue d' ogni specie poesíe fuggitive; vi si potrebbe aggiungere il la Fontaine, la cui sublimità, perchè naturalissima, e inarrivabile fin' ora a qualunque estro poetico di qualsivoglia nazione, se assolutamente si potessero dire liriche tali poesíe, che per un lato s' accostano col dialogo al Dramma, e se per la perpetua morale allegoría, che n' è base e scopo, non ispettassero ad un altro genere di cui prima di terminare quest' articolo, faremo, a guisa di appendice, parola, cioè alla poesía parabolica.

L' Italia nostra bensì in questo aringo della lirica poesía superò dagli due o tre ultimi secoli le altre nazioni Europee pel merito, di chi entratovi, vi ci cantò, e per la qualità non meno, che per la quantità dei Cantori; ma sta bene in tal proposito osservare che la nostra Italiana lirica si appropriò una parte dei soggetti e dei metri diversi del verseggiare de' Provenzali, cioè dei Trovatori Franzesi e del poetare fors' anco dei Siciliani, ch' era tra il genere Affricano ed il Greco, e poi del portatoci colla lor filosofía dai Greci fuggienti da Costantinopoli nel 15.° secolo. Dal che tutto risultonne fra noi più che non altrove un tesoro di poesía, a cui di lirica il nome diemmo, la quale per altro a rigore di etimologico significato, a tutte quelle spezie di componimenti, che lirici diciam tuttora, un tal nome non competerebbe, perocchè alcune di queste specie, come fra l' altre quella del Sonetto, e non meno fors' anche quella delle Petrarchesche canzoni e delle terzine, male si confanno, o si adattano alla musica presentanea, ed al canto. Le vere cantabili liriche poesíe le abbiamo nel Chiabrera, e in pochi altri de' secoli scorsi, ma sì ne' più vicini a noi, e nel nostro; tali veramente nei musicali loro metri ci pajono le odi o del Magalotti, o del Savioli, o del Fantoni, o del Monti, o anche dei drammi Metastasiani le ariette, e alcune odi di lui non nei Drammi inserite. Il che facendosi, un verseggiare ci si portò all' orecchio, che, a così esprimermi, ad associarlisi il canto invita e provoca, ed opera così, che

rivivano per noi gli antichi metri de' Lirici Greci, di cui già trattammo, gli Oraziani eziandío, e oltre a ciò, che de' nostrali di tal forma, e bellissimi e nuovi siasi per noi accresciuta la cantabile poesía. L' altro genere, cioè di Canzoni e Sonetti, che mal ponno cantarsi, se non che con quella cantilena, che noi Recitativo, e gli antichi diceano Diverbio, passato ci è quasi tutto quanto dai lirici Trovatori Provenzali, ma quanto mai da noi Italiani ripulito e rabbellito non venne e perfezionato! Noi abbiamo voluto a forza inliricarlo; ma checchè siane di ciò, è cosa oltre il dire, sublime e bellissima (13).

Ma che forse perchè il sonetto, e la canzone, o petrarchesca, o guidesca od altre simili non si accomodano del canto, della lira, o di altro tale musical istromento, che gli accompagni, perchè dai Greci, o altri Orientali, o da Latini non sieno tra que' modi poetici a noi tramandati, o perchè a rigore di Greco vocabolo non ponno entrare in nessuna delle tre parti dei classificatori dell' arte poetica, e annoverarvisi, non sarà questa una specie di poesía commendabilissi-

(13) Il Quadrio storia e ragione d'ogni poesía vol. 2.°, cap. 7, pag. 105, scrive come segue: " I Mori, che entrando nella Spagna nell'anno 713, e sparsisi in ogni parte d'essa, quindi anche penetrati in Proenza vi portarono eziandío la poesía loro, come attestano il Nostradamo e il Mervesino; ed è da credere, che gli spiriti ardenti de' Provenzali quella accogliessero ed imitassero. Fatto sta, che i da loro detti Troverres, o Trovatori cominciarono a lavorare di certi componimenti, che in loro favella (Canzos) Canzoni, (Cantarets) Canzonette, (Suoz) Suoni, (Suonès) Sonetti, (Regrets) Regretti, (Serventes) Serventesi, (Tensons) Tenzoni ec. Il Cortiocelli nel suo eggregio trattato della Toscana eloquenza, giornata 10.a discorso 3.°, pag. 503, concorr'egli nella sentenza che il sonetto sia passato dalla Provenzale nella nostra poesía, e che sonetto lo dicessero, quasi un picciol suono, li Provenzali inventori.

ma ed egregia e dilettevole in sommo grado? Tanto peggio per gli antichi, se non sel ebbero, che ci fa pur il buon prò l'avercela noi, che, se non punto, o a disagio si canta, la diremo ingegnosa, maestosa e filosofica, e se recitata, la diremo soave; il Sonetto raccoglie in se, a guisa dell' epigramma, un solo concetto, che nella serie di soli versi quattordici si sviluppa, e nella sua chiusa porta improvviso o lo scioglimento d'un dubbio, o magnificamente conchiude il divisato pensiero. La canzone più estesa in stanze di versi ineguali e rimati ci porta innanzi una serie concatenata di affetti crescenti, o di peregrini concetti, morali, e talvolta scientifici; tali son esse le canzoni sopraccennate, a cui quelle del Menzini potranno accoppiarsi, e benchè di seicentisti poeti, alcune del Lemene e del Testi.

Ma una smania, che direi pedantesca in alcuni, che ne sono tocchi, pretende, che un moderno poeta ad esser qualificato di grande, cammini fedelissimamente sulle pedate di un qualche antico. Petrarca in questo suissimo genere, se vuolsi di lirica, è ugualmente maraviglioso, che Orazio nel suo, ma la lirica del Petrarca è, come voglion costoro quella d' Orazio? Neppur per sogno, e circa la canzone poi, ritrovatemi un' oda di quest' ultimo, che corrisponda a quelle del Petrarca? Per fare una strofa di queste voglionvi almeno dieci strofe del primo. Una canzone appetto delle odi Oraziane è un poema eroico. Potrebbe forse, e meglio al certo paragonarsi alle odi di Pindaro

quanto alla struttura in generale, e alla maestà, ma lo stile del Petrarca porta egli somiglianza alcuna al Pindarico? Al mio credere, nessuna affatto. Ecco adunque un nuovo genere nascere in Italia, diversissimo dalla lirica dei Greci e dei Latini. Questa dovea chiamarsi con altro nome, è vero, ma è poesía, bella, dignitosa, leggiadra forse più della lirica degli anzidetti; quantunque io non creda, che cantato siasi giammai od un sonetto, od una canzone Petrarchesca, come accadea sempre d'ogni lor lirico componimento appo gli antichi, poichè per dessi versi lirici, era quanto dire versi da cantarsi accompagnati dalla lira; se non che la lirica lor pratica poesía, cioè la cantabile, l'abbiamo veduta riprodursi e quasi perfezionarsi a giorni nostri dal Metastasio, e da pochi altri, mentre la lirica, direi così, teorica soltanto e recitabile, si è perfezionata fino dal 15.° secolo, massime dal Petrarca in Italia, e non cessa di vieppiù arricchirsi, e riabbellirsi in nuove foggie di poesíe, anche fra noi in Piemonte nel doppio invalso genere di lirica cantabile o non guari cantabile, nei sonetti massimamente, e in tante odi e canzoni o Cantate per musica di Deodata Contessa Roero-Saluzzo. (14).

Un genere di poesía, che non rifiuta assai volte il canto, comunque volgare, e che perciò può riporsi nel

(14) Questa chiarissima nobile Donna, detta Dafne fra i pastori Torinesi della Dora, e Glaucilla fra i Fossanesi della Stura, allorchè, siccome ha già fatto in parte de'suoi lirici componimenti, manderà alla luce delle stampe li suoi epici e drammatici, lascierà in dubbio i lettori, se più cara siane ad Euterpe la persona, od a Melpomene, ovvero a Calliope.

lirico, è l'epigrammatico. L'epigramma è un brevissimo (poichè la brevità ne fa il merito) componimento, arguto, frizzante, gajo, ingegnosissimo. Degli antichi Greci e Romani ne abbiamo alcune collezioni saporitissime. Fra i moderni i Franzesi vi riescono a meraviglia, e ne esondano, a cagion, che la loro lingua quasi monosillabica, epperò tuttochè, se scritta, ne sembrino lunghi i periodi e i vocaboli, ma brevi al sommo e spediti sieno eglino poi nel profferirli, vien' ella poi facilissimamente, a fare, che' que' contrasti, che un concetto racchiude, inaspettati risaltino, ovvero che due idee naturalmente tra di loro disgiunte, ridevolmente riunite campeggino; per lo più gioviali son' essi gli epigrammi Franzesi, laddove gli Britanni nei loro vi ci fanno le più volte camminare a contrasto taglientissimo il tragico accanto del comico, contrasto il quale niente fia per istupire coloro, che sanno pur bene quanto insieme confinino gli estremi l'un con l'altro, e come il faceto rampolli appiè del serio. Noi Italiani degli epigrammi ne abbiamo alcuni ingegnosi, ma pochi; lo Spagnuolo epigramma è senza dubbio un lampo poetico, il quale, se concettoso ed arguto, più si assapora dalle gentili educate brigate, sebbene non occorre gran fatto, che sieno coltissime, imperciocchè ritiensi di leggieri a memoria e si può, venutone il destro, spacciare e ridire nelle conversazioni; non occorre qui a noi far parola di que' tanti poetici giocolini, che nella poesía d'ogni nazione si sono inventati, o s'inventano, e ai quali a compirli cioè a

farne uscire un bisticcio in versi, una logomachia, e talvolta un nonnulla, o un belnulla, convien stropicciarsi il cranio, e al certo superare alcune non lievi difficoltà, il cui averle superate fa il sudato, ma tenue e sterile frutto, o merito dell'opera, onde senza soffermarci in tali poetiche quisquilie, passeremo a qui annettere alcune appendici, che da questa lirica poesía, ci è avviso, non deggiano camminare disgiunte, o che almeno aggregar se le possano.

APPENDICE I.ª

DELLA POESIA PARABOLICA.

Il Verulamio non ammettendo a carattere distintivo d'ogni poesía il verso, come a noi sembra che sialo, egli perciò dopo la narrativa poesía, e la melica, dalla quale, dietro gli antichi, non disgiunge la drammatica, nominò a terza parte ovver classe dell'arte la poesía Parabolica. A questa sua Parabolica egli appone due intenzioni diverse, o poco meno che opposte, o di coprire al volgo una qualche verità di rilievo sotto del velo di una calzante ingegnosa menzogna, o di essa verità vieppiù dilucidare per mezzo di opportune popolari similitudini e finzioni, il primo lo trova nelle favole mitologiche, il secondo negli apologhi, ed in molte parabole, come l'antica Romana, ad esempio, e notissima, di Menenio Agrippa.

Non si può negare, che la verità per essenza istessa e parlante, e incarnatasi, degnata non siasi d'illumi-

nare e istruire i popoli per via di non poche divine parabole sul fare consimile, e che non poche di tali eziandío non si leggano uscite dalla bocca de' profeti del vecchio testamento, ma in nessuna forse dell' une o dell' altre non trovandosi il verso, noi, che colà in dove questo manchi, stimiamo non poter esservi poesía per le sopra addotte ragioni, ne escluderemo ogni non versificata parabola; epperò in quest' appendice ristringeremci in poche parole a parlare degli apologhi, o di quelle favole, ove ad instruzione de' giovinetti fanciulli piacevolmente si fanno tra di lor conversare i bruti animali, e anche gli uomini di ragione dotati, o da loro soli, o cogli anzidetti, e ove talor anco s' ammettono a far dialoghi e a discorrervi le brute inanimate sostanze. Il che tutto in mira si fa d' insegnare, e ben imprimere nelle tenere fanciullesche, o nelle menti degli uomini idioti e rozzi le più necessarie verità morali sotto la scorza della favola. Verità, le quali alcune o storielle, o fatti a un tale scopo inventati, ci traggono a quella foggia, che ci trae l' esempio di quello che veggiam accadere, a meglio conoscerle, ad amarle, e a farcele pratiche diventare.

Di Esopiane favole presero il nome li così detti apologhi da Esopo, uomo, che di tali egli il primo composene e in Grecia divolgò, dico, che le divolgò, poichè assai più antico di lui fu questo morale poetico ritrovamento nelle più orientali regioni, e che primi compositori stati ne sieno, si crede, un certo Locman, od un Pilpai Persiani, Indiani, od Arabi di

nascita, il che mi si rende tanto più probabile dal riflettere, che nell' oriente, e in ogni epoca, ed anche nell' Asia presentanea, sia stato e sia pregio e gemma d' ingegno, lo esprimersi sotto il velame degli apologhi, delle allegorie, e in metaforico stile più che non altrove; comunque siane, abbiamo l' obbligo ad Esopo, personaggio la cui vita esibisce ogni sorta di peripezíe, di avercene transmesso qui nel nostro occidente un essemplare, attesochè quando già note appieno in Roma fiorivanvi le lettere greche, Fedro liberto di Cesare Augusto mise queste favole Esopiane, e forse ve n' aggiunse alcune delle sue proprie, in verso latino, così addattate al parlar sempliciotto, quale, se parlano, dobbiam supporre negli animali, e così alla vergine intelligenza dei fanciulli, a cui s' indirizza, congeneo; e in sì comunque piana, purissima latinità, che piacque moltissimo a quell' epoca ove in fatto di poesía i Romani già più non erano di facile contentatura.

Non cessò di dilettare anche dopo che il latino idioma divenne la lingua a un dipresso dei soli letterati, e trovò nei poeti delle moderne nazioni e favelle degli imitatori quasi in ogni contrada, onde alcuna, io credo, che non ve ne sia, nella quale o inventate di tali favole, o le fedriane tradotte non si leggano. Ma certamente per tal conto la Francia ha il vanto esclusivo di aver prodotto un poeta più esopiano, direi così, e più fedriano di Esopo, e di Fedro medesimi, intendo del La Fontaine; non altri conobbe l' indole al par di costui d' ogni spezie d' animali, e

dietro la propria a ciascuna miseli in bocca, così corrispondenti i parlari, niuno al pari di lui espose in fin d'ogni favola più piana e spiccia la moralità, cui era suo scopo svelare e inculcare ben bene al lettore. La celebrità, ch'egli ebbe, fe' e fa scaturire in Francia a sciami li compositori di favole, de' quali alcuni se gli accostarono alquanto, niuno agguagliollo, o raggiunselo. In Germania, Inghilterra, Scandinavia, in somma in tutta l'Europa ebbe imitatori, ma li meno infelici li leggiamo oggidì in Italia nelle favole del Pignotti, e se fosse lecito ad uomo onesto il leggere quelle d'un poeta Italiano, di cui taccio il nome, perchè non calza un sì bel nome ad un autore di cotanto ingegnose oscenità (15).

Alcuni, fra cui il Verulamio e forse il Vico, vogliono trovare del parabolico in tutte l'epiche favole Omeriche, e nelle Virgiliane non meno che nelle metamorfosi, e in tutta quanta la Mitología, e in altri poemi di tali materie pieni. Se questo potesse provarsi di tutta la serie, ed il tessuto del poema, cioè esser stata dell'autore la mira, e se avesselo tutto scritto in versi, non si potrebbe negare, che vi esista un principal genere, o vogliam dire una quarta classe o parte di poesía, letteralmente parabolico; ma per lo più queste sono fantasime, che gli idolatri commentatori si congegnano nella calda loro affascinata fantasía, e che si studiano trasfondere poi nella sedata altrui.

(15) Questi è il sig.r Abate Casti. Se Agnolo Firenzuola scritti non avesse in prosa comunque poetica e leggiadra al sommo e piacevole, li suoi discorsi degli animali, gli stimeressimo degni di far bella comparsa nella poesía apologa o parabolica.

APPENDICE II.ª

DELLA POESIA BUCOLICA O PASTORALE.

Questa poesía ha non so che del dramma, ma siccome gli interlocutori per lo più suonano le sampogne, le siringhe o pive, il Quadrio stimò doverla schierare nella lirica classe. Detta quindi venne poesía bucolica o pastorale, perchè ordinariamente vi interloquiscono insieme a vicenda tra di loro e pastori o pecorai, e bovari, o bibulci. Essa componesi di egloghe e d' idilii. Teocrito Siciliano, il quale vivette e scrisse versi in Egitto, regnandovi li Re Lagidi, cioè i Tolomei primo e secondo; è Teocrito tale e tanto maestro di tal genere d' Idilii, che niuno fra i cotanti, che in lingue diverse nel genere sifatto si esercitarono, non mai certamente l'uguagliarono, e neppur nelle sue egloghe latine tuttochè bellissime, a mio sentire, Virgilio Marone, il quale per altro si studiò d' imitarne il dialoghizzare lealmente. La versione volgare degli idilii di questo poeta Siculo, che abbiam del Salvini è forse la meglio scritta di quelle molt' altre che fè dal Greco codesto infaticabile traduttore; aggiunsevi eziandío quella di alcuni frammenti, che ci son pervenuti di Bione e di Mosco, loro si può annettere le egloghe latine in dialogo piscatorie e venatorie di Nemesiano e di Calpurnio, che lette ho, se non erro, volgarizzate eziandío dal Salvini.

Le moderne nazioni nel suo idioma vantano ciascuna le egloghe sue e gli idilii pastorali; Pope in Inghilterra, e alcuni altri Inglesi vi sono, la cui semplicità

ne' pastorecci colloquii rapisce e innamora; fralli Tedeschi poi, e segnatamente nei dirupi dell' Elvezia composti vennero dal Gesnero i più teneri ingenui idilii, che vanti e ammiri l' Europa, ma nessuna nazione però in questa linea ha la nostra Italia saputo superare; il Napoletano Sannazzaro, la cui Arcadia (titolo apposto alli di lui componimenti siffatti) per dialoghi diversi, ficatissima, ci pinge la tranquilla semplice vita, innocente, e rurale de' suoi pastori, e i lavori, e gli scherzi, e i dolci affetti contadineschi sino a renderla invidiabile alla boria urbana delle corti; godeasi egli questo poeta una sua villa posta sul mare e sul colle amenissimo di Posilippo, detta Mergellina, poco distante da Napoli, ivi anche alcune compose egloghe sue piscatorie leggiadrissime. Una sua Arcadia imitatrice appieno della Sannazzariana si fè in buona maniera a comporre Lopez de Vega nella sua natía Spagnuola favella. Li Franzesi fors' eglino, come in tanti altri generi di poesíe, non spiccarono in questo. Il celebre loro Fontenelle nelle sue pastorali, sparge de' suoi pastorelli e pastorelle in sul labbro soverchiamente, e assai più che non istia bene e convenga, che n'abbiano, di quel suo ingegno, del quale non si può negare che abbondasse, ingegno per altro qui spostatissimo, onde vi si ammira l' Autore, e si sente chi è, ma si obblia il pastore, che sparisce, e non è più un bovajo, ma un accademico con indosso il gabbano da bifolco, e da pecorajo (16).

(16) Al Voltaire giovinetto, che stava leggendo al Fontenelle già assai invecchiato alcune sue composizioni, onde glien portasse giudizio, replicava sempre esso Fontenelle: « Moderez ce feu, vous en mettez trop dans vos vers; » Al che perdendo il Voltaire la pazienza, alfin rispose: « J'y ferai mon possible, n'en doutez pas, je lirai vos pastorales. »

APPENDICE III.ª

DELLA SATIRICA POESIA.

Dal recondito senso della parabola, e dall' ingenua e naturale passeremo in questa terza appendice a porgere uno qualche storico ragguaglio del genio, mordace, frizzante, ed asprigno della poesía satirica.

I Latini si pregiano, anzi si millantano quasi inventori di tal sorta di poesía, lirica se vuolsi, e che fosse, asseriscono, incognita ai Greci, nè mai delibatane; e di fatto, se non fu tale quella, che i Greci nominarono giambica, perchè in verso di piedi giambici scritta, verso che calza pur bene, a detta d' Orazio, all' intento, e che adoperato venne da Archiloco, e da Timone il Misantropo, ma il qual nondimeno altro in vero non è, che una vituperosa invettiva più d' ingiurie ridondante, che da arguzie rallegrata ed aspersa; ebbero per altro i Greci nella loro tragica tetralogía (17) cioè tragedia composta di quattro drammi su di un identico stesso argomento, un quarto, e l' ultimo di questi drammi, addetto a compirla, che nominavano satirico, perchè gli attori per lo più n' erano i Satiri, di genio loro procaci e mordaci, di tal genere ci rimane intiero il Ciclope di Euripide, ma il così detto dramma giocoso, era anzi il travestimento dei tre precedenti serii drammi (se i Greci

(17) Nell'Olimpico certame della Tragedia si dovea concorrere colla recita di quattro Tragedie sullo stesso argomento, cioè tre Drammi serj, e un quarto, Satirico, o Parodía, il che formava la richiesta Tetralogía.

aveano pure de' drammi seguitatamente serj) od una parodía di que' tre primi, quali ne abbiamo di molti Franzesi, ed una oltre il dire faceta ed egregia Italiana, intitolata, il Rutschvanscad, la quale travestisce in parodía, l' Ulisse il giovine (18), tragedia dell'abate Lazzarini, di tutto punto scritta e condotta sul fare delle greche tragedie.

Il primo che fra i Romani scrivesse satire a guisa di discorsi ed epistole in verso fu Ennio all'epoca della seconda guerra Punica, pochi di lui ci rimangono frammenti i più sparsi quà e là nelle sue opere, e citati da Cicerone il quale dice, che non poche gemme preziose soleva egli andar cogliendo nell' Enniaco letamajo; le traccie di questo satirico ricalcò Pacuvio, ma con franchezza poscia maggiore Gajo Lucilio, di cui commenda Orazio la facile, ma profusa ed amarognola vena, anzi rabbiosa assai volte, poich' egli non di piatto, ma di punta feriva le persone. Dopo un volgere di lustri parecchi, Orazio, il sommo de' lirici, come vedemmo, Romani poeti, entrò nel satirico agone anch' egli, in parte Lucilio imitò, ma di gran

(18) La scena di questa Parodía dell' Ulisse il Giovine si mette nella Nuova Zembla, ed eccone lo scioglimento o la Catastrofe; i due ultimi Interlocutori si sfidano a battaglia; l' un d'essi porta all' altro la sfida in questo verso:

« Con una Catapulta in man t' aspetto »

escono, lasciando la scena vuota. La platea dopo aver aspettato molti minuti, senza vedervici alcuno ricomparire, fa uno schiamazzo di fuora fuora, e allora il signor Suggeritore alza dal suo buco la testa, e recita questi tre versi:

« Uditori, m' accorgo, che aspettate, »
« Che nuove della pugna alcun vi porti, »
« Ma l' aspettate invan, son tutti morti. »

lunga superollo, e l' amarore ne raddolcì, non fù acerbo nel suo dire o villano, ma nobile e gentile eziandío nel corbellare e nei frizzi. A tempi poi di Nerone Aulo Persio di Volterra scrisse sei satire pervenuteci, egli vi ha frammesso di molta filosofia, ma oscuro riesce, e pare che tal volesse mostrarsi, o per genio naturale, o per timor di Nerone, della cui corte le turpitudini tratto tratto accenna, con che per altro non si coperse in modo da salvare la vita. Finalmente in questa lizza Giovenale sen venne; era egli nativo d'Aquino, e di Persio, e di Nerone quasi contemporaneo, egli fiorì, sebbene poi quasi decrepito terminasse di vivere nel Principato di Adriano Imperadore; stomacato egli dei costumi laidissimi e dissoluti dei Romani di allora, è il più violento e mordace, e il più veemente nell' atteggiarceli a pennello, quali erano; non ischerza egli no, come fa Orazio, ma sferza a mano sciolta, e si può dire, che non in prosa Suetonio, non Tacito, senza l' impaccio del verso, arrivarono di Giovenale al paro, strettosi nei ceppi di poeta, a lasciarne a noi tardi suoi posteri una cotanto veridica dipintura.

Si pretende, passando a parlare delle sorti di questo genere di componimenti poetici quì in Italia, si pretende da non pochi de' nostri, e dall' istesso Quadrio che nel ruolo collocare si debbano delle Italiche satiriche poesíe, anzi, che le prime in Italia a comparire fossero elleno le Burchiellesche, delle quali funne l' autore un certo Domenico di Giovanni, sopranno-

minato Burchiello, e nato nell'anno 1430; detto Burchiello, perchè componeva alla Burchia, cioè a svarioni ed a caso; ma circa l'anno 1538 le Berniesche poesíe così nomate dal Berni, senza guari e nello stile, e per la materia gran fatto dalle Burchiellesche scostarsi, sottentraronvi, e dell'une, e dell'altre rifuse insieme se ne fecero parecchie pulitissime ristampe, di cui il più corretto e famigerato editore fu sempre il Grazzini, detto poi il Lasca, personaggio e poeta Burchiellissimo e ad una ora Bernieschissimo, il quale poi lo stillato raccolse e spremette del poetare di simile conio in un sucido aureo libretto, che porta titolo di « Canti carnascialeschi. » Io non saprei come e per quale scanso una cotal sorta di poesía, più schifosa qua e colà, graveolente ed oscena eziandío, che allegra e gioviale, si possa assolutamente chiamare satirica, onde le lascierei volentieri l'assuntosi epiteto di carnascialesca, o in vece quello di canagliesca vi sostituirei; ma pur debbo credermi in ciò avermi il torto, dappoichè trovo non pochi de' nostri a noi anteriori, od odierni poeti in Italia, e probabilmente non senza ragione aversi, anche i più benemeriti in poesía, aver voluto e voler tuttora dar saggio della loro perizia e valore nello avvoltolarsi talvolta a diporto in questa fetida melmetta, o pozzanghera del Parnasso Italiano.

Non è però che se questa se ne scarti, o se ne tolga, manchi, o a mancar venga la satira alla letterattura e poesía nostra Italiana; ella suole per mezzo di rime

terzine versare sulla carta, come i Greci lo vi versavano per via di Giambici carmi, l'inchiostro suo più o meno di fiele amaro aspergendolo. Lodovico Ariosto, il quale quasi ogni sorta di poesía trattò, e ove toccò, oro fe' dal toccarvi, alcune satire compos' egli, non mordenti, ma facili e naturali per lo stile, aventi di quando in quando un po di punzente ed aspretto, attenuato tuttavia di gioviali novellette, accostando più d' ogni altro de' nostri la maniera del satireggiare Oraziano; non compete al certo la cotal lode a Pietro Aretino, che ne' vituperj altrui avventati, superò forse il Greco satirico Archiloco; stillano le sue satire, anzi libelli, di pretto fiele ed aloè, che suol sprimacciare taluna volta di goccie alquante di ridicolo alcalino: oltre gli anzidetti vi si distinsero, per non dir di tanti altri, un Agostino Cazza Novarese, l'Alemanni, l' Adimari, un Ercole Bentivoglio, il Sansovino, Jacopo Soldani, e il famoso ad un tempo pittore e poeta satirico Salvator Rosa, e Benedetto Menzini finalmente, il quale nel satireggiare tanto riguardoso e moderato, e con tanta eleganza camminò, che a niuno dispiaque, e la stima universale accapparrossi, e de' suoi rivali eziandío. Chiunque vorrà sapere il nome, e l' esatta contezza della patria o città o del tempo in cui fiorissero tutti quanti li satirici poeti d' Italia, ricorra al più volte commendato, e citatosi Quadrio, ch' io, già non comportandolo la brevità di un' appendice, mi atterrò, prima, che per me si termini e chiuda questa, a notar l' indole di tal qualità di

componimenti, e il nome a far di alcuni, che li pubblicarono nell' altre lingue e nazioni moderne d' Europa.

La Francia mostraci una serie quasi non mai interrotta dopo di tre secoli allo incirca di satirici, principiando da quelle sue acerbe satire menippee, e del mordacissimo scurrile Rabelais, e poi scendendo dall' arguto Balsacco, e dallo sboccato talvolta, ma non invenusto Regnier, al padre, direi, o prototipo della moderna satira Europea, il Boelò-Despréaux, in proposito del quale è una meraviglia del doppio carattere in apparenza pugnante entro lo stesso, lo scorgere nell' opere sue poetiche aversi egli su di tutti i poeti la palma, non solo nella satirica poesía, ma in quella che gli si oppone diametralmente, cioè nell' encomiastica, e Orazio di fatto seppe meno altamente lodare Augusto, che non ei Lodovico, onde sparlò di tutti, e poco meno che un solo lodò, ma eccessivamente. Cessata che fu alquanto, l' anche accresciuta dalla sua musa, smania generale de' Franzesi a favore di questo loro Luigi il grande, i posteri a parte a parte scandagliandone con animo sedato i versi, i giudizj e la verità de' concetti, lo definirono per ingiusto assai volte stato esser egli nel mordere e criticare, e evidentemente privo è sempre ne' suoi scritti di sensibilità, e di affetto.

Potrebbesi forse non male dare in satirico Franzese un suo successore moderno, il Voltaire, il quale in quelle di vario metro, che intitolò sue poesíe fuggi-

tive, non vi è a quando a quando villanía, che giovialmente vituperosa ei non iscagli contro dei suoi avversarj in genere e contro chiunque non gli desse nel genio, e per inesprimibile sua sciaura, essere uno fra questi ritrovo, quasi ad ogni volger di pagine, quell' Ente supremo con l' umanato suo figliuolo, i quali non solo si meritano le lodi incessanti dell' universo, ma l' adorazione e l' amore esclusivo di mille universi.

Una satira detta Sotadica, che porta il titolo di Aloisia Sigea in idioma Spagnuolo dettata, ebbe tanto merito appo del famoso latinista Meursio, che non ostante che lubricissima, non gli increbbe lavorarne una assai bella versione nel più puro elegante latino Augusteo. L' Inghilterra non men vaga dell' altre nazioni si diè a divedere di satire in ogni tempo, e quelle del Rocester, e più quelle dello Swift, e del Pope istesso una loro appresentanci nazionale maniera di sindacare il vizio ovunque s' annidi o s' asconda così fra lo splendor delle regie, che dentro la dotta polvere delle scuole e licei, e ciò tutto eseguire per via di sottili inopinati rilievi; non così sottili in ciò si mostrano ed esperti i Tedeschi, se se n' eccettui il Rabenero; costui di nascita Sassone, fu gentile, e direi così, umano qual riguardoso Chirurgo nel ferire, ma pur ferì ogni qualità d' avviziate persone, e massimamente gli ultimi, ma alquanto caparbj Tedeschi scolastici della setta o sequela del Leibnizio e del Volfio; ne' ritratti poi di varie qualità d' uomini o di-

fettosi o ridicoli emulo degno si diè a divedere degli la Bruyere e dei Teofrasti (19).

A questa poesía in generale maldicente, e in specie nomata satirica, si potrebbero unire que' poetici componimenti imprecatorj, che i Greci chiamarono Erinni, Dire i Latini, e noi Italiani Disperate. Delle Erinni Greche abbianci tuttora quelle di Callimaco seniore contro di Apollonio di Rodi; delle Dire de' Romani quella di Orazio contro Canidia, il cui nome proprio era Gratidia; delle Disperate nostre quelle del Forestani, e del Lollio.

Talun evvi eziandío, che altra cosa non ha voluto ravvisare nella divina commedia del Dante, fuorichè una lunga satira accanita; al che, se vogliasi aderire, non altrimenti dovrebbonsi nominare il Leggío del Boileau, il Vert-Vert del Gresset, la Dunciade del Pope, la Cacoete del Bettinelli, il Mattino, il Mezzogiorno, e la Sera del Parini; ma lasciando, che ciascuno a suo modo il significato più o meno ne estenda, la satira, se moderata, fia sempre uno specchio, cui addentro de' limpidissimi suoi cristalli, vengano a rimirare, benchè alcun poco per caricatura ingrossato il proprio ritratto, ogni sorta di persone viziose o ridicole, che vi si affacciano, e incitamento ad emendarsi ne traggano; non v' ha infatti, più acconcio spediente, che si possa adoperare a voler correggere lo

(19) Tradotte venner le Satire del Rabener in lingua Franzese, e in Prosa da M.r Bois-Preaux in 3. vol. Parigi 1754.

inviziato fanciullo fuor quello di andarne contraffaccendo in sua presenza le smorfie, che nel fanno deforme e sguajato; attesochè passa grande il divario tra la satira, cui lo scopo è risanare e correggere, ed il libello, che coll' iracondo maligno procedere, bada unicamente a calunniare, a piagar a morte e distruggere, e con rime sfogarsi attossicate e incendiarie. Ma quì con questo storico ragguaglio della satirica poesía, parendoci aver dato compimento, a ciò che spettar puote alla classe di poesía che lirica, o melica si suole nominare, a storicamente trattare della classe della poesía drammatica senza altra dimora ci inoltreremo.

ARTICOLO TERZO

Della Drammatica Poesía.

(Drammatica autem Poesis habet Theatrum pro mundo;
Non parva enim esse potest Theatri et disciplina et corruptela.

Bacone da Verulamio).

PROEMIO.

Già nel proemio ove di tutta in generale quest' arte poetica a ragionar s' incomincia, definito abbiamo la drammatica esser quella parte di ess' arte, in cui e per cui le cose vediamo che nanti gli occhi nostri, e alla nostra

presenza succedono, e nella quale i parlari ascoltiamo de' personaggi operanti, cioè, ove ascoltanti siam fatti e spettatori di azioni, già succedute in altri tempi, ma le quali si finge e si rappresenta che allora succedano.

La più recondita origine dell' arte drammatica, s' io non erro, si annida forse in certo desiderio, per lo più inavvertito, che in noi nasce, allorchè giovinetti specialmente, ce ne stiamo nelle storie leggendo alcuna serie di azioni o di eventi, che ci fan colpo, o che qualche novella ci avvien di udire raccontataci, la quale ci piace e rallegra, onde tantosto ci si crea in cuore quindi la brama di vederne quella tal azione rappresentare, quale già parte a parte, e già tempo seguì; e per modo, che gli abiti, i luoghi, i sentimenti, le parole, tutto insomma ci dica, che abbianci il torto, se non acconsentiamo di lasciarci con un tanto diletto ingannare ed illudere.

La drammatica adunque rappresenta le cose, come se avvengano in sul fatto; dividesi in tragedia, commedia, e pastorale; la tragedia è la rappresentazione delle insigni catastrofi di un qualche principe, eroe o semideo, dalla favola tratte o dall' istoria; azione è ella, che se si reciti, è propriamente ciò che vuolsi nominare tragedia, e non altrimenti ammette, che un finimento lugubre e compassionevole, e la quale, se si canti, assume il nome di melodramma, o di opera per musica, a cui un lieto finimento non punto disdice; vuolsi che questa a tre atti soli ristringasi, e che

quella fino a cinque si estenda (20); vuolsi da precettisti, che la recitabile tragedia gelosa custode si mostri delle tre o quattro unità teatrali, ma non si pretende, che la cantabile sia nel serbarle tanto severa; tuttavia ci faremo tra poco questa quistione degli atti e delle unità teatrali a meglio discutere e dietro a quanto si praticò dagli antichi, o se ne scrisse ed eziandío dai moderni.

Il fine della tragedia è di dilettare lo spettatore coll' attristarlo, e con il tenerlo in ansietà, commuoverlo, atterrirlo, ed anche, quando che sia, ammaestrarlo; è trionfo di lei il fargliene dagli occhi sgorgare le lagrime, e quale, a dir vero, magía non fa egli d' uopo adoperare per i lettori compungere a questo segno o gli ascoltanti pelle vetuste sventure di un Ippolito, o pell' assassinio di un Giulio Cesare, i quali non mai ebbero dessi a conoscere personalmente?

---

(20) Trovandosi a pranzo in Parigi in casa del Barone di Holbach con Diderotto, San Lamberto, Marmontello, l'abate Rainaldo, Rousseau e un Parroco; costui a pranzo finito, si fe' a lor leggere una sua tragedia, premessovi per altro un suo discorso sopra i drammi o componimenti teatrali, del qual discorso ecco quì il ristretto Distingueva tragedie e commedie le une dall' altre come segue: « Nella commedia, dicea, si tratta di un matrimonio, e nella tragedia di un trucidamento; aggirasi tutto l' intreccio sì nell' una che nell' altra su di questo punto o peripezia; si farà egli lo sposalizio, o non si farà? si farà, o non si farà l'uccisione? oh sì, seguirà il primo, e seguirà la seconda; ed ecco il primo atto; No, non seguirà lo sposalizio, no, non seguirà l'uccisione, ecco l'atto secondo; un nuovo spediente perchè seguano l' accasamento o il trucidamento si affaccia, ed ecco l' atto terzo; un nuovo ostacolo si attraversa, ed impedisce l'accasarsi, o l'uccidere, ecco il quarto atto; per istanchezza, da ultimo, convien isposare, e ammazzare, ed ecco il quinto e ultim' atto. Ginguenè, lettere sulle confessioni di Rousseau in una nota pag. 132. (L'Autore) Una Poetica originale si è questa, la quale per altro, a mio credere, può stare a fronte, in materia di drammi, a quelle d'Orazio, de' Greci, e anche a quella dell' Accademia Franzese a' tempi del Cid.

Il più difficile lavoro ed impegno dell'arte del coturno sta in quella distribuzione o riparto delle scene, che abbraccia e dirige egualmente la disposizione generale della intera tragedia, e la particolare di ciascun atto, perocchè opera è di un tale riparto, che ciascuno degli eventi particolari non esistano, se non che in dipendenza della azion generale, a cui s' attengono appunto, come i mezzi si annettono al fine, di cui son mezzi.

Convien che ogni cosa siavi naturale e verosimile, così in ciò che succede, in sulla scena, come quello che dell' al di fuori si narra succeduto o succedere. Tutto camminare vi ci dee con facilità, e per modo che nulla vi si noti di stiracchiato e d' incongruo, e specialmente nell' incontro de' personaggi, e nella serie delle scene e sceneggiamenti; a tal che lo spettatore non possa corrucciarsi col poeta, se vegga ritardato lo scioglimento dell' azion generale, ma sì con il corso, e l' ordinaria andatura de' casi umani se la pigli. È necessario, che mostri il componimento sempre più e più affrettarsi al succennato discioglimento, senza punto alterare le regole dell' arte, e che il poeta a queste fedelmente s' attenga con ogni esattezza, senza dare altrui sospetto alcuno che il faccia; nell' intreccio non dee con la troppa moltiplicità affastellare gli uni su gli altri gli eventi, ma d' altro canto non lasciarsi andare ad una sorta di languidezza, od a certa, a così dire, bonaccia, la quale pare che perciò solo il corso se ne rallenti del dramma e sonnecchi, dal che si scopre,

che l'autore rimase impicciato li cinque atti a riempirne.

Il genere comico teatrale o la commedia deve forse con assai più di cura attenersi a quella unità di tempo de' precettisti, che non la tragedia, attesochè un avvenimento non politico può succedere nel breve spazio di 24 ore; al serbare poi le altre unità, si dee avervi qualche riguardo, secondo la qualità del comico dramma lo chiede, o no, ma senza scrupoli; in quelle commedie, ove l'intreccio predomina, non si vuol gran fatto badarvi, ma non forse così in quelle in cui si debbe dar rilievo ad un solo carattere. Nel rimanente al pari della tragedia ha da premettere un motivo d'ogni incontro de' personaggi, e del nesso delle scene mostrare ogni più naturale verosimiglianza; lo scopo continuo ne è di trattegiare con fedeltà i vizj, i costumi, e le ridicolaggini del secolo, e delle varie condizioni; il trionfo poi è di emendargli, e così i nazionali migliorare e i contemporanei; si dice, che a far ricredere dagli errori, e rinsavire gli uomini dai vizj loro e difetti, più delle correzioni verbali e delle parole, faccian gli esempj, ora dov' è che l'esempio, a così dire, più spiccato campeggi e ammonisca, che in una commedia, nella quale l'uom vizioso o ridicolo si fa detestare da tutti, che in palco recitanti scenseggiano, o che spettatori seggono in platea, ovvero sbeffeggiare vi si fa, e diventavi di tutte le risate bersaglio? La commedia parimenti a ciò, che della tragedia poc' anzi avvertimmo, è recitabile, oppur è

cantabile, come lo era tutta quanta al certo e spezialmente appo de' Greci. (Giacchè v' ha dubbio, che tale sia stata sempre appo de' Romani). La moderna commedia o si recita, e ritiene il nome propriamente di commedia, ovvero si canta, e si nomina dramma giocoso od opera buffa e buffonesca; ma ritorneremo su di tal soggetto, dove della parte comica teatrale faremo storicamente discorso, e intanto del genere pastorale daremo breve notizia.

Il dramma pastorale, terzo genere di questa teatrale poesìa, è la rappresentazione di qualche fatto od azione che ne' casali interviene tra pastori, aratori e bifolchi, pescatori, contadini, insomma campi, foreste, batelli fluviatili sono il largo spazio, e la sola unità che ha da serbare, e che le si chiegga, cioè di sito, e che la sua propria costituiscano. Il carattere del siffatto poema si è la semplicità della natura, che nel dire s' introduce, e nel conversare dei villani, e a cui si appone un contegno più decente, e un ragionar più gentile, che nel fatto s' abbian eglino, e che forse possano avere. L' ingenuo amore, scevro d' ogni doppiezza e d' ogni urbana civettería, il principale motore ne diviene e lo stromento in mano del poeta. Il suo trionfo è di penetrare sino al core intimamente di chi legge, od ascolta, e movimenti soavi eccitarvi, ed entro un senso dolcissimo e incantatore feltrandovi, irrorarlo di tenerezza, senza che pur se n' avveda. Un tal solletico è forse, a mio senso, l' impressione più pericolosa,

che farsi possa su di un cuor vergine. Gli Italiani nel genere siffatto riuscirono a meraviglia nel nostro gran secolo di Papa Leon decimo. Torquato Tasso, l'uom' egli il più tenero, che stato vi sia, ha composto l'Aminta; il Marini l'Adone, e il Pastor fido il Guarini; alcuni, che questi tre precedettero, non mertano che sen faccia menzione.

Durò pochi lustri eziandío qui in Italia il genio de' siffatti drammi, e coll'entrarvi del malgusto del seicento diè nello sdolcinato comporre, e trapoco relegato venne in alcuni poi dei melodrammi, e fino a dì nostri uno non ispregievole ce n'appresentò nel suo Re Pastore l'Abate Metastasio, e quà e colà nell'altre sue opere ne frammise, quali ad esempio nel Ciro, nell'Olimpiade, nella Zenobia; ma i Francesi in tal genere, ch'io sappia, nulla s'han di compito, se non che alcune composizioncelle drammatico-tenere sì, e ridondanti d'ingegno, ma di quando in quando languide e sdolcinate. Degli Inglesi poi in tal conto di poche composizioni hommi contezza, ma dal poco vedutone, ho fatto concetto, che forse pella naturalezza dello stile contadinesco non cedano agli Italiani; riguardo agli antichi, non credo che di essi allegare si possa alcuna guisa di dramma pastorale, se un tal titolo largheggiar non si voglia a quel quarto dramma, detto satirico, che dava compimento alla tragica Greca tetralogía. Di questa pastorale drammatica sia detto abbastanza in quest'opera tutta, giacchè più

non sarà che occorra altra volta farne parola; ond' è che già da noi alcun poco sendosi prelibato per conto delle tre parti la drammatica componenti, porteremo prima di passar oltre in questo proemio, l' elogio, che di tale poesía fa Vincenzo Gravina nel suo libro o trattato della tragedia pag. 6. « Tanto ella è la drammatica dell' epopea più degna, quanto il fine è più degno del mezzo, poichè la narrazione tende a significar l' operazione medesima ed in se contiene il fine così suo come del narrativo poema, imperocchè si narra per rappresentare, non si rappresenta per narrare, e chi ha udito, può aver bisogno di vedere, ma chi ha veduto, non ha bisogno alcuno di udire. »

Ma sull' indole, e sul carattere delle antiche teatrali rappresentazioni a far altri rilievi ritorneremo, e più di proposito su de' massimi difetti di quelle, ed anche su di altri nodi, e punti più intricati e ravvolti, cui lo scifferarli ai moderni sembra un enimma; il Gravina nel già avvertitone trattato manifestaci a pag. 64 che la musica e il ballo estendeansi a tutta la rappresentazione, e non ristringeansi ai soli cori, come contro la sentenza del Castelvetro e del Robertello sostiene il Dacier: che la recitazione era separata pel sito dall' armonía e dal ballo per distinto luogo e per un distinto genere d' istrioni, poichè i ballerini ballavano, ovvero esprimeano in grado di mimi con i moti del corpo nell' orchestra l' azione istantanea, che i recitanti nella scena più rimota (o retroscenio) col canto. Il

Gravina quindi, in comprova di questa sentenza del Castelvetro, reca di molte autorità; noi a comprovarla per parte nostra ci studieremo di tracciare uno schizzo, scrivendone, od idea del complicatissimo sì, ma grandioso edifizio dell' antico teatro, e noteremo, che da quanto ce ne vien descrivendo Vitruvio, e dai riflessi, e l' esposizione parte a parte del testo Vitruviano, che ce ne fanno i di lui chiosatori, pare, che i teatri di Grecia a tempi di Eschilo e del costui architetto Agatarco non differissero da quelli di Roma, fuorchè per l' ampiezza maggiore, e la grandiosità della mole, e per di quelle certe particolari comodità e significanze di ornati, che ogni arte, opera dell' opulenza di chi la promuove, o la tratta, andando avanti s' aquista, ma che al postutto e in complesso duraronne ad essere somiglievoli sempre la pianta e il disegno.

Epperò passando alla fabbrica de' cotali antichi teatri, riconosciamo, che fiaci ardua impresa lo trasmetterne ai lettori chiaro-distinta l' idea ed eziandío dopo averne letto quanto ce ne rimane dagli antichi descritto, o dappoi opinatosi o dilucidatosi, com' essi credettero, dai commentatori; giacchè, comme accade di quelle cose, che gli uomini di una età hanno sempre d' ogni canto e d' intorno sotto degli occhi, cioè, che non istimino eglino giammai di doversi dar carico di tramandarne ai posteri la fedele descrizzione e memoria in iscritto, è anche accaduto nel caso nostro, e per quella ragione appunto, che quelle cose, che celebri,

sono e manifeste a tutti i coevi, e palesi e visibili, non cadde mai in pensiero a veruno de' medesimi, che unqua potrebbero nell' avvenire per avventura ignorarsi. Ciò non pertanto ingegneremci di delineare quì colla penna scrivendone una tal quale pianta che vaglia a comprovare per la via de' confronti, che farsi potranno, di codesti degli antichi con i nostri teatrali edifizj, che il fine, o l' oggetto degli uni e degli altri era, ed è diversissimo, e che perciò non meno divergerne dovea la costruzione degli uni da quella degli altri, e a' parecchi riguardi riuscirne diversa e dissimilissima.

Un recinto spaziosissimo adunque chiuso da un semicircolo o da un ellisse, od ovale tronco in cima, era il teatro (21) così in Grecia, come poi in Roma, al quale, quasi diametro, stava inscritto, per lo mezzo attraversandolo, un paralellogrammo o rettangolo a foggia di rialto, e questo era il palco, o come altri dice il pulpito, ripartitamente ingombro per tutto lo suo spazio, quì dall' orchestra, sede de' musici e suonatori, e talvolta da più cospicui magnati occupato; là dalla scena propriamente così nominata, ch' era il campo

(21) Il luogo particolarmente determinato alle drammatiche rappresentazioni fù chiamato teatro; ma ogni spettacolo, dicea Servio, possiamo appellare teatro, perchè teatro in greco significa *la veduta*; epperò gli anfiteatri, i Circhi, le Naumachie, e qualunque altro spazio, ove sia gente a vedere qualche gioco, o combattimento, o cosa altra simile, con verità favellando dirsi puote, che sia un teatro; ma per lo più questa voce non significa genere, ma differenza, Quadrio, storia e ragione d' ogni poesia vol. 3.° pag. 407. (L' Autore) altrove nota il Quadrio, che alcuni teatri, ma pochissimi, ebbero forma circolare affatto, od ellittica affatto come gli anfiteatri.

degli attori recitanti od istrioni, più in quà dal proscenio addetto ai ballerini ed ai mimi; la Cavea quindi era una platea, non come la nostra piana e da banchi occupata e da sedili, e circondata da ordini di palchetti gli uni sovrapposti agli altri, o da gallerie, ma da podi e podietti, ma da ringhiere, e da porticati e altri siti, da rialzatevi logge, quà e colà riserbate a diverse qualificate persone, luoghi da volte e soffitti riparati dai raggi del sole o altre intemperie di pioggie ec, mentrecchè l'ambito rimanente d'essa cavea, altro scampo a ripararsene non avea, fuorchè le tende, che sopra le si sgomitolavano e disfendevano.

Da *schia* poi, voce Greca, che suona ombra fra noi, si chiamò scena quel sito rurale, nel cui mezzo all'ombra di frondose piante si alzò un tavolato, che fù lo sbozzo drammatico del sito addetto ad ogni successiva azione teatrale, che poi introdotto in Atene a tempi di Eschilo e trapoco di Sofocle, di Euripide e di Aristofane ritenne il nome di scenico, benchè l'architettto Agatarco quel sito urbano, e al qual meritamente di teatro diè il nome, non più per via di alberi fronzuti, facesse schermo contro lo sferzare de' raggi del sole, o contro la pioggia all' accorsavi gente, ma con tele e con tende, che in cambio di soffitto coprivanla quasi d'ogni lato dalle intemperie e bufere; e che così poi si costumasse in Atene, come in altre parti di Grecia, e di que' sontuosissimi si praticasse quindi ancora di Roma, e di Roma, dico, sontuosis-

simi, dappoichè fino dai tempi di Terenzio e Cecilio, cioè degli Scipioni, la Romana scena spiegava tutto già il lusso, il fasto, e la magnificenza conveniente ad un popolo arricchito dalle spoglie di tanto mondo. Gajo Pulchro l'arricchì colla varietà de' colori, Gajo Antonio la coprì tutta d'argento, Petrejo d'oro; quinto Catullo d'avorio; i Luculli la resero versatile più che mai prima, Gneo Pompeo, a cui si attribuisce il primo teatro fisso in Roma edificato, colla frescura dell'acque, che fecevi serpeggiare, attemperonne gli ardori estivi, e Marco Scauro vi portò una sontuosità straordinaria negli abiti e nelle decorazioni, e fece costruire il suo magnifico teatro ricco di marmi e cristalli in cui si contavano da trecento statue e colonne, ed il di cui ambito era capevole di oltre gli spettatori ottanta mila.

Dalla generale breve idea, che quì porgemmo degli antichi teatri Greci e Romani si può far congettura, e confronto da ciascuno, che i nostri conosca ed abbia sott' occhi, per quali parti tra di lor differiscano, e per quali altre si rassomiglino. Forse la causa prima, che nel nostro medio-evo fece immaginare qualche drammatica azione, non si dilunga per più d'un riguardo gran fatto da quella causa, che anticamente ne fe' le consimili immaginare nella Grecia, in l'Etruria, e in altre parti dell'antica Italia, cioè la religione, la quale vera, falsa, od erronea che sia, è pur sempre per l'uomo l'impressione di cosa, che intimamente stabile in cuore gli siede, e quand' anche ne abusi, non tace.

Falsa e disennata e niente ragionevole, anzi vituperevole se l' aveano gli antichi, epperò non punto delle voluttadi inimica, onde non penarono molto a far nei loro teatri comparire i loro Dei d' ogni specie e calibro e a dedicarglieli, e a farlivi, dico, comparire, ma ubbriacchi spesso ed adulteri, incestuosi, ghiottoni e malvagi, ma ciò non ostante gli attori ed i cori a tali Deità cantavano inni, o loro umiliavano preci, lor prometteano espiazioni, Ecatombi, e Tauroboli; gli istrioni erano (non per altro in ogni tempo in Roma) tenuti a personaggi sacri agli Dei, e per tali si davano a credere d' essere a se medesimi ed erano anco in tal conto avuti dai popoli e dai Principi; ed Omero, fonte inesausto d' ogni greca tragedia, da la prima mossa e principio alla sua Iliade da quell' insulto, che da Agammennone riceve' il Sacerdote d' Appolline Crise, a cui negò restituire la figliuola Briseide, come ognun sa e di quindi ne venne lo sdegno tenace d' Achille.

Che anch' esso sotto ben altri migliori e santi auspicj il nostro teatro moderno venisse sbozzato e pigliasse cominciamento dalla religion nostra veramente divina, non se ne può, a mio parer, dubitare, attesochè nel quinto e nel sesto secolo, e vieppiù nei seguenti, allorchè affatto per l' invasione già seguita de' barbari Boreali in l' Europa, ogni contezza andò quì perduta della letteratura e della teatrale poesía Greca, e della Latina a un di presso, vi si celebrarono drammaticamente li fatti religiosi descritti nei due testamenti, nuovo

ed antico, prima nelle chiese, poi nelle piazze, ed anco poi con non tanto apparato nelle campagne all'aperto eziandío; e si può citarne in comprova san Gregorio di Nazianzo, il quale non solo lo ha scritto, ma lo ha mostro col fatto, alle pagane, che tuttora in Constantinopoli erano sapute, le sue contrapponendo tragedie cristiane (22), e proponendovi in cambio degli esempi poco, a dir vero, morali degli Eroi e Semidei Gentileschi, quello dei Santi. Basti questo per tanti altri esempj, che de' Padri di santa Chiesa citare potressimo, che già si sa da chiunque non è ignaro nella storia de' nostri secoli cristiani del medio-evo (secoli spogli d'ogni sapere e coltura) ma pur vaghi di spettacoli e drammi per la ragione già addotta, cioè essere vaghezza tale insita nel cuore dell'uomo. Chi non sa, replico, che in Italia e più in Francia, in Germania, e vieppiù in Ispagna, si andarono alzando, o nelle chiese, o ne' conventi e monasterj in certi teatri privati i palchi, sovra de' quali, o la vita di qualche Santo rappresentavasi, o un qualche mistero della passione del Redentore, il che, non ha guari, ancora usavasi in Ispagna e Portugallo.

Dapprima vi si procedea in contegno composto e divoto dagli attori, ed astanti, e con santa moderata

(22) Il Cristo Paziente, tragedia, la quale Appollinare trasportò in versi latini, attribuita viene a S. Gregorio Nazianzeno, tradotta poi fu in versi volgari da Gio. del Folgame nel 1575-Quadrio vol, 3. st. e rag. d'ogni poesia pag. 106.

allegría, ma a poco a poco, come avvien delle cose umane anche le migliori, quest' allegría divenne chiassosa e buffonesca; di consimili sconce buffonerie potressimo qui tali esempj recare da parerci, non pure indecenti, ma tegnenti o d' eresia, o di turpi superstizioni (23). Quindi è che saviamente e dai superiori Ecclesiastici di mano in mano si proibirono, e che scandolezzatisene i secolari istessi, anche più mondani, ogni orma di religione Cristiana togliendo dai nuovi spettacoli, fecero rivivere, e risalire sui moderni teatri, quali li veggiamo in edifizi profani al solo divertimento addetti, gli Eroi di Roma, e di Grecia, o d' altre non cristiane nazioni, il che al certo fu assai men male.

In Roma antica ai tempi di Orazio, e di Augusto accadde, a poco stà, lo stesso, poichè nell' arte poetica del primo leggiamo, che ne' prischi tempi colà il popolo, e i Senatori andavano in aria composta al teatro a venerarvi i Numi, e, quasi come alla predica, ascoltavano il dramma, ma che già degenerati, soggiunge Orazio, gli uni in allora e gli altri co' loro schiamazzi con grave scandalo stranamente scomposti profanavano

(23) Di molte se ne potrebbero citare delle siffatte farse ridicole e profanatrici di cose venerabili e sacrosante in Francia, ma basti notare quella di Spagna del secolo 17 del Calderone della Barca intitolata la Divozione della Messa: egli ad interlocutori vi introduce il Diavolo, un Angelo, due soldati, una meretrice, e fa uno scherzo perpetuo ed infame di cose sante, e la termina colla licenza data agli uditori in questa forma: » Ite commedia est. » onde siccome Eschilo ha introdotte le furie sul teatro d' Atene, Calderone ha portati molti diavoli sul teatro di Madrid. Vedi Quadrio. storia e ragione d' ogni poesía vol. 3. pag. 106.

un tanto già per lo addietro spettacolo edificante (24).

Ma se la causa prima così degli antichi teatrali spettacoli, come de' moderni ne furono le festività religiose, e se il Politeismo durò sempre appo de Greci ad esserne anche l' uno degli intenti ed oggetti, l' intento poi principale ne divenne insensibilmente appo i Greci e Romani quello di divertire l' immensa massa di un popolo, ch' era libero, o che ambiva tuttora d' esser tale creduto, e dimandava pane per vivere, e spettacoli per divertirsi e starsene di buon umore, e ciò, senza sconto di spesa

---

(24) Tito Livio deca 1.ª libro 7.° all' occasione della peste imperversante in Roma, così scrive: « Cum vis morbi nec humanis consiliis, nec ope divina levaretur, victis superstitione animis, ludi quoque scenici, nova res bellicoso populo, inter alia cælestis iræ placamina instituti dicuntur » (L'Autore); effetto fu dunque di superstizione e di scrupolo l' introdurre il teatro dall' Etruria in Roma, e Orazio tenendolo anche a suoi tempi in tal conto, si lagna dal vederlo degenerato cotanto dalla originaria esemplarità e opinione e vuole che il coro almeno vi ci rinculchi la sana morale:

Actoris partis Chorus, officium virile
Defendat, neu quid medius intercinet actus
Quod non proposito conducat, et hæreat apte,
Ille bonis faveatque, et consilietur amicis,
Et regat iratos, et amet peccare timentes,
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Iustitiam legesque et apertis otia portis.
Ille tegat commissa; Deosque precetur et oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Arte poetica. verso 193 ec.

(L'Autore) non v' ha dubbio per altro che in Roma i contemporanei di Orazio non più teneano in conto di persone sacre gli istrioni, e cose sacre li drammi, poichè eranvi gente infame i primi, e spesso schiavi Greci o Siriani, e il grave cittadino Romano sdegnò mai sempre di salire in su la scena; non così dee dirsi dei Greci, ove i primari cittadini vi comparivano ed i Poeti erano venerati come Sacerdoti; se non mi fosse noja il cercarli, oh quanti passi il mio dir comprovanti non potrei citar quì di Plutarco, di Pausania, di Cicerone! I Romani divennero al certo, ma a poco a poco su di tale articolo, come a dire, spiriti forti, i Greci non mai.

per desso, ma sì con dispendio incalcolabile talvolta del pubblico erario, e per lo più di un qualche opulento cittadino ambizioso di popolare mostrarsi, e talora anche di chi già n' era principe e signore, oppure che di farsi signore per tal via egli aspirasse. Tali furono Pericle in Atene e Demetrio Falereo, e al Campidoglio Lucullo e Pompeo; laddove tutt' altro appo di noi moderni già divenne lo scopo e l' ultimo intento de' teatrali spettacoli nostri, il quale è appunto di somministrare non al popolazzo, ma sì alle agiate persone, e a spese loro un geniale pubblico divertimento o nell'ore della sera, o se del giorno, di doppieri e di lampane, nel quale l'illusione visuale meglio riesce; nè più perciò fu mestiero, come si facea anticamente, alzare edifizi di sì vasta mole teatrale, ove sole parecchie centinaja di spettatori doveano avervi l' ingresso, ed ove, non come fra gli antichi, le tante migliaja l' intero popolo componenti dovean raccolte capirvi, gente d' ogni condizione e fortuna, assuefatta già per tempo e indurita al caldo, al gielo dell' umida atmosfera, e del bollente; al che lo avventurarsi ed esporsi a dì nostri non complirebbe gran fatto alle comode persone, di vita ombratile, anzi che no, che vanno al teatro.

È da notarsi oltre a ciò, che gli antichi idea d' altra sorta di drammi non s' ebbero, che di musicali, laddove fra noi dal medio evo nostro e forse per tempo un primo barlume balenare fu visto di drammi recitabili; ritrovato felice e opportuno, che sfuggì agli antichi, e diè

compimento fra noi all'arte drammatica, scemando in gran parte il carico negli ascoltanti della platea, in cui stanno del farsi illusione, più credibile essendo, che gli interlocutori tra di loro dialogizzando, in vece di cantare, parlassero, come si fa da noi, e sembrò tanto più naturale la recitazione, che non la musica, cosicchè da coloro, i quali non sanno darsi a credere, che nulla di migliore e d'ottimo possa essere sfuggito ai Greci e Romani, per rilevarne, secondo l'opinion loro, il merito, si diè spaccio al falso supposto che presso gli anzidetti, toltone del coro, il rimanente del dramma si recitasse; errore, dall'asserzione in contrario, smentito da Aristotile nella sua poetica, come oggidì già più non s'ignora, e da quanti del teatro di allora ci tramandarono fide memorie ed autentiche.

Poichè ci avvenne poc'anzi di nominare le illusioni teatrali, in forza delle quali si vorrebbe, che il verosimile e il finto per opera delle medesime fosse tanto simile al vero, da farcelo, se fia possibile, scambiare per desso, discuteremo alquanto la disputa, che si eccitò e tuttora pende indecisa relativamente all'effetto maggiore o minore, che intesero gli antichi, aver dovesse l'illusion siffatta in teatri; una delle principali cause operanti di questa, dipende al certo dalle decorazioni delle scene, che adoperavano, cioè se queste fossero mobili, e versatili, come le nostre, ovvero se fissa immobilmente la scena si stesse durante tutto il corso del dramma e i cinque atti. Certa cosa

è, che chiunque si porta in teatro, sa pur bene, che va ad assistere alla rappresentazione del vero nel falso, cioè di una novella, o romanzetto di un fatto che accadde, o si finge accaduto, o almeno che è possibile che accada, che l' attore le parti vi sostiene di un' altr' uomo, e non le sue, fin quì è perciò che colui che mette piede in teatro comanda a se stesso di farsi naturalmente, e senza neppur se n'accorgere, l' illusione a ciò necessaria, ma ad accrescere quest' illusione, direi spontanea, dee prima, se si può il poeta drammatico, e quindi il decoratore aggiungervi ogni qualità di scenarj e di accompagnamenti, che svelino di mano in mano gli attributi de' personaggi e i luoghi diversi, che ov' hanno dessi da fare colloquio, o altre cose dell' udienza a vista, onde venga a progredire l' azione, e ad ultimarvisi.

Imperciocchè se solo ed uno foss' egli di quest' azione il locale, cioè una piazza, un trivio, una pubblica strada, oltre che ripugna il credere, che un evento da far colpo, una catastrofe, si compiano per intiero in un medesimo unico sito, vi vorrebbe d' altro canto uno sforzo, non forse possibile a una quantunque fervida immaginativa facoltà, perchè si fingesse ella, che dove vede piazza, vi è una camera del palagio di Alceste in letto moribonda, ovvero, che in questa piazza ella siasi fatta in questo suo letto trasportare per dare gli ultimi tratti all' aria aperta, ed in pubblico; pure la cosa starebbe così, se gli antichi non avessero

avuto mutazione di scenarj, come l'abbiam noi, e se immobile serbata avessero e fissa la scena sino alla fine, come appunto Palladio, nel suo teatro di Vicenza, detto Olimpico, tenne che fosse, e la ci mostrò; dura condiscendenza sarebbe in vero il dover per questo riguardo dell'antico teatro dar retta alla sentenza del celebre Abate Metastasio, che mette a carico dello spettatore, ove stabilmente piazza si vegga, l'immaginarvi camere, vestiboli, carcere, spiaggie marittime e viceversa ec.

Di buon grado concederò bensì al Metastasio su di tal controversia, che la scena fissa mai sempre stesse immobile sopra del palco, ma sosterrò, che ad ogni bisogno di mutar scena o decorazione, e di farnela scomparire, rimanea quella prima invisibilmente nascosta dietro gli altri scenari rappresentanti altri prospetti e vedute; concederò, che gli scenarj laterali in allora versatili non fossero, nè per meccanismo scorrevoli così pianamente, come sono i nostri moderni (25), nè forse, attesa la vastità de' loro teatri, e il palco loro, ingombrato da tanta copia di spartimenti e d'oggetti non permettea que'cangiamenti cotanti, come oggidì facciam

(25) È da credere, che le tele dipinte degli scenari si tendessero, come da noi si fa, sopra di alcuni telai di legno rettangolari, i quali non tuttavia erano scorrevoli al paro dei nostri, ma girevoli ad ogni lor uopo su di certi *trigoni* o perni trilateri; e ciò appunto è, che diceasi scena versatile, e talvolta duttile. Daniello Barbaro, e dietro di esso il Boindin hanno per avventura mal' interpretato Vitruvio, sbagliando questa scena versatile o duttile, girante sui trigoni, per quelle macchine che servivano alle apparizioni delle Deità. Veggasi Quadrio Storia e Ragione d'ogni poesia vol. 3. pag. 424.

noi sul nostro, di eseguire, e che perciò non si mutava di scena se non che tra l'uno e l'altro atto, ne' cui intervalli doveasi una lunga alquanto e complicata ultimare operazione da non potersi celare alla platea, se non che calando la tenda o sipario; che i Greci poi que' loro Re, che metteano in teatro, come Pelope e Teseo, non erano per l'autorità molto dissimili da quelli, che miravano regnare sul trono de' Macedoni, i quali, anzichè Monarchi assoluti, essend' eglino capi soltanto di un popolo della Grecia, per lo più l'azione quindi da rappresentarsi, dovea succedere nelle piazze e fra i comizj, che finalmente gli uomini quasi d'ogni stagione non trasmisero ai posteri, massime se lontani giammai delle cose alcun cenno, le quali si sanno, e si veggono da tutti, che vivono a quella stagione, e che però le possono vedere ogni giorno, facendosi a credere eglino, che gli ornati, gli edifizj, e i spettacoli e gli usi e i costumi, che si hanno in allora, dureranno ad essere gli stessi o i consimili nel più tardo avvenire. Dal che ne venne, che di tali descrizioni a noi opportune, insieme a di molt'altre che ignoriamo, delle quali già femmo altrove parola, pensiero non si diedero di farcene partecipi; non v'ha dubbio per altro, che su de' primi tavolati, anzicchè palchi di Tespi e di Cratilo, di dove più buffonesco, che tragico o comico, si vide uno sbozzo di rappresentazione Drammatica, non v'ha dubbio, che o niun scenario vi fosse, od esser non vi dovesse, se non che stabile e fisso,

altrettanto che per dipinture sguajato, sgraziato e incoerente, come permanentemente dura ad essere fra di noi quella finta tenda di nostri fantocci o burattini di piazza, ove la ciurmaglia, che vi accorre, non punto briga si piglia, o si cura di verosimiglianze, e purchè si diverta, e dalle risa smascellisi, d' altro non fa questione giammai.

Finiremo questo proemio notando, che riguardo al debito accompagnamento niuna ragguardevole persona dell' antico teatro mettea piede in iscena giammai, alla quale non si desse un corteggio adeguato alla dignità ed al merito, che gli si attribuiva, come a dire di cortigiani, di famigli, o soldati, o se Principesse e Reine di damigelle, od analogo ad una sua passione prediletta, perciò è, che nella Fedra di Euripide con un seguito di cacciatori entra in iscena Ippolito; e toltone qualche caso rarissimo a succedere, nel quale sia da supporsi, che scompagnato e solo debba un personaggio mostrarsi, ciascuno di essi portavasi dietro tanto corteggio da qualunque riempiere e quantunque spaziosissimo teatro di Grecia o di Roma. Il che nell' antica commedia, pur sempre s' incontra pur anco succedere, dal parlarne che si fa nelle siffatte Commedie sopra di questo dagli interlocutori. Nell' Andria di Terenzio, Simone entravi accompagnato di molta servitù, e nell' Affannatore od Heautontimorumenos presso il medesimo, Bacchide, la quale non era altro più di una meretrice, avev' ella ben più di dieci serve al suo seguito, come lo dice espressamente Cremete.

Ma come, ha poco, avvertimmo, i glossatori, i grammatici e i copisti s' attennero a trascrivere per noi il testo genuino, ed emendato o corretto dei drammi e non l' incomodo si presero mai, inutile a loro credere di inserirvi in margine o altrove quelle notizie di cose che sapeano allora sapute da tutti. Pur in ciò s' ebbero gran torto, dappoichè in tal sorta di spettacoli, nei quali gli attori con trampani e coturni passeggiavan la scena, e con maschere protraenti la voce in ogni cantuccio di sì vasto edifizio, voce eccheggiata e ripetuta da quelle metalliche concave campane, dispostevi per ogni dove all' intorno; ove a corto dire, affinchè fosse da lungi veduto ed inteso, si protraeva, ed ingigantiva tutto lo spettacolo in ogni sua parte, avrebbero pur dovuto i sopraccennati persuadersi, ed avvertire, che la semplice lettura de' versi del dramma, scompagnata da quelle notizie di sontuose decorazioni, macchine, musiche, e accompagnamenti, non potea fuorichè dimezzato farne sentire l' effetto, che intiero sentiasi ab-antico, e ciò tanto più da noi moderni, che in que' nostri non musicali drammi, ma unicamente recitabili, non ci corre mestiero per sentirne tutto l' effetto e la commozione, che in noi destano, di tanti artifiziosi sussidj ed ajuti; vero è per altro, che non è così della nostra Opera in musica, o Melodramma, il quale, se i teatri nostri dovessero capire un popolo intero, ed essere in gran parte scoperti come gli antichi, s' assomiglierebbero quasi per

ogni riguardo a quegli; e perciò appunto si è, che il sommo drammatico musicale dell' Italia Metastasio ha con tanta chiarezza, eleganza, e direi minutezze ne' suoi melodrammi descritte le decorazioni architettoniche, pittoriche, gli accompagnamenti, le zuffe, gli sbarchi, le selve, insomma gli scenari d'ogni maniera.

In questo proemio accennato abbiamo dell' arte drammatica, per non più farne menzione in appresso, quanto riguardane lo spettacoloso, e la sensazion materiale, che porta negli organi nostri per così accrescere e compirne l' effetto. Ora ne' seguenti paragrafi ne andremo partitamente camminando di piè pari colla storia, rindagando il più essenziale dell' arte, cioè il merito poetico in dess' arte, così comico, come tragico e d' ogni altra specie di azioni teatrali, che più all' uno o all' altro si accostino di questi due generi, o che per qualche loro scanso sembrino attenervisi e le sembianze portarne.

(N.B.) *Nel seguente sesto volume si leggerà stampata la continuazione della presente storica Memoria sopra la drammatica, nella quale si tratterà dei progressi dell' arte tragica, e della comica, con un' appendice sui progressi di quella di comporre i romanzi.*

NOTIZIA

DI

LETTERE INEDITE

DEL CONTE BALDESSAR CASTIGLIONE

DATA

DA

GIUSEPPE VERNAZZA DI FRENEY.

Letta li 19 di Maggio 1818.

Nelle *opere volgari e latine* del conte Castiglone stampate nel 1733 dal Comino in Padova, Gaetano Volpi narrò così. » Il chiarissimo signor marchese Maffei nel » suo libro intitolato *rime e prose*, dice che nella libre- » ria di Torino è un codice contenente moltissime let- » tere del Castiglione le quali sono ripiene di lumi e » di notizie. In fine del libro pubblicò una lettera del Castiglione al Papa Leon X dicendo che gli fu comunicata dal Maffei. E l'Argelati nel 1745 pensò che il Maffei l'avesse copiata dal codice Torinese.

Pag. 309.

Pag. 429.

Bibliotheca Scriptor. Mediol. 2085.

Nel 1769 l'abate Serassi dalla stamperia Cominiana

diede poche più di trecento venti lettere del Castiglione ch'egli avea prese dai registri originali. Inoltre ne raccolse alcune che già erano stampate; e fra esse inserì la predetta a Leon X. Gli originali dall'archivio dei conti Castiglioni di Mantova erano passati in potestà del cardinale Silvio Valenti Gonzaga segretario di stato del Papa Benedetto XIV. Dopo la morte del cardinale Silvio pervennero al suo nipote monsignore Luigi, poi cardinale: il qual si rivolse al Serassi, perchè ne procurasse la edizione. Ed ei la procurò. Ma per non aver mantenuto bene l'ordine cronologico di tutte, e per avere stampata più di una volta la medesima lettera, non si può dire ch'egli usasse in questa edizione la stessa diligenza che in altre sue fatiche si vede. Vol. I. Pag. 149.

E molte lettere pubblicate dal Serassi, e molte altre ne ha il Codice Torinese. Il qual non solamente dalla Biblioteca della Corte di Savoia, dove fu veduto dal Marchese Maffei, non passò mai in quella che nel 1720 fu aperta al pubblico dal Re Vittorio; anzi, riguardandosi come collezione di reconditi affari politici, fu inutilmente cercato e desiderato da molti. Esso è ora in deposito in mie mani. Ha settecento cinquanta pagine in foglio. Tutto è opera di scrivano abbastanza corretto. La lettera a Leon X non v'è.

Una particolarità del codice non fu rammentata dal Maffei: ed è questa: ch'esso dovea servire alla stampa; e che a tal fine fu esaminato e nell'Officio della Inquisizione, e, come penso, anche dai Ministri del Governo.

In fine del codice si trova la seguente annotazione autografa. 9 *octobris* 1579. *Visis omnibus litteris in hoc toto volumine contentis, nil repertum est contra fidem sanctam, salvo tamen semper meliori iuditio. Inquisitor Mantuae.*

E veramente a ciascheduna lettera è una postilla che o dice *nil contra fidem* o dice semplicemente *nil.* Non si dee per altro omettere che dal medesimo Inquisitore sono state fatte diverse correzioni. Vi è, per maniera d'esempio, una lettera scritta di Granata ai 12 di agosto 1526, dov'egli avvisa così: *nil post expurgationem praesentem.* La correzione consiste nell' aver cancellate le seguenti parole, benchè in alcun modo non sieno contro la fede santa. *Qui consultano de iure, ma secretamente, ciò che può far l'Imperatore contra il Papa, e s'è obbligato ad osservar le scomuniche e censure e mille altre male materie.*

Ma il codice dopo essere stato licenziato dall'Inquisitore, fu probabilmente sottomesso alla censura del Governo. Perocchè ad alcuno dei Ministri Ducali attribuisco le emendazioni opposte a quelle dell'Inquisitore. Accanto alla predetta frase cancellata, leggiamo: *si dee scriver tutta.*

Vol. II. Pag. 62. Questa medesima lettera fu dal Serassi stampata interissima: sicchè non sono state da lui, che vide l'originale, omesse le parole che l'Inquisitore avea cancellate nella copia. Voglio dire che il Serassi benchè savio sacerdote e devoto della Corte di Roma non si accorse

che meritassero di essere escluse nè le suddette parole, nè le altre che si vedono censurate nel codice. Anzi, finchè Baldessar Castiglione era pubblico ambasciatore, ufficio suo era il riferire al suo Principe le cose appuntino com' ei le vedeva: e a questo fine egli adoperava talora la cifra, per esporre con più libera sicurezza e l'andamento degli affari, ed i propri pensieri. Onde il mutilar le sue lettere sembra lo stesso che voler nascondere e diminuire la sagacità de' suoi negoziati e la prudenza de' suoi consigli.

Cara e notabil cosa è l'avere sotto gli occhi le lettere del Castiglione in quel medesimo esemplare che cinquant'anni precisi dopo sua morte era preparato per la stampa. Nè parmi difficile da congetturare in che modo venissero nella Biblioteca dei Reali di Savoia. Imperciocchè io stimo che ci venissero e con un libro stampato di Leon Batista Alberti postillato di mano di Giulio Romano, e con alcuni testi a penna che furono della Biblioteca dei Paleologi, e con la tavola Isiaca; spoglie tutte di Mantova.

Ma sommamente maggior pregio del codice è il trovarsi in esso molte lettere inedite; e l'esser tutte di negozi: che nessuna vi è di quelle che appartengono alla classe delle familiari.

Familiare è una che ho veduta in Torino in quest' anno. Bench' essa parli d'affare indicato in una di quelle che pubblicò il Serassi, nondimeno, perchè breve, e inedita, e copiata di mano mia dall' autografo, la Vol. I, pag. 76.

trascriverò; senza variar la norma in esso tenuta dello scrivere, solo spiegandone alcune abbreviature.

Fuori. *Alla magnifica madonna mia madre hon. Madonna Alouisa Gonzaga da Castiglione etc. In Mantua.*

Dentro. *Magnifica Madonna mia madre honor: serò breue io ancor hauendo scritto a questi dì lungamente respondendo ad una di V. S. de* IIJ *del presente: e non respondero altramente a xpoforo* (servitor di casa): *respondo ben alla Orsina* (che fu camerera della Contessa sua moglie): *la quale me domanda licentia con una sua: et io ge la do con una mia: quella póira mo lassarla andar: e veder ogni modo che possa andar contenta: Io sono dio Gratia sano: e sempre desidero sapere di V. S. e deli nostri puttini e de tutti li altri nostri: scrivo a messer Gioanni Maria Gallo: quella faccia chio intenda del star del Conte Marcantonio* (Torello, cognato del Castiglione): *alla quale sempre mi raccomando: e baso li nostri puttini. In Roma alli* IX *di martio* M. D. XXI.

Di V. S. ob. F. Bald. Castiglione

Questa lettera è posseduta da Milord Francesco Arrigo Egerton, signor grande e splendido, in letteratura greca e latina dotto. Essa è nel volume XVII, lettera C, di una maravigliosa ricchissima collezione di lettere originali da lui fatta di personaggi altissimi, ornamento inestimabile dei Ducali suoi archivi di Bridgewater. In essa collezione, fra nobili gioie letterarie

Italiane, ho anche veduto quel domestico registro che fu dei Monaci Casinesi di san Gioanni di Parma, nel qual si trova la ricevuta di certi danari scritta dal Correggio addì 23 di gennaio 1524 dov'egli si nomina *Antonio Lieto*: registro indicato e dall'Affò nella vita del Parmigianino, e dal Tiraboschi nella Biblioteca Modenese.

Nato in decembre 1478 in Casatico, villa del Mantovano, Baldessar Castiglione servì primieramente a Lodovico Sforza Duca di Milano: poi nella spedizione del Garigliano servì a Francesco Gonzaga Marchese di Mantova. Nel 1505 viaggiò a Roma, dove stette molti mesi, e passò in varie città d'Italia. Si mise in Corte del Duca di Urbino. In suo nome andò ambasciatore al Re d'Inghilterra: ed ha la data di Londra una lettera che addì 6 di novembre 1506 egli scrisse alla Madre. Tornato in Italia compose il celebratissimo libro *del Cortegiano*. Tolse in moglie Ippolita Torelli; che fattolo padre di lieta prole, visse quattro soli anni. Vol. I. pag. 28.

Riduttosi di nuovo alla Corte di Mantova, fu ambasciatore del Marchese al Papa Leon X; ed era in Roma nel 1519; e vi stette fino a che in novembre 1522 fu chiamato dal suo Principe a militare in Lombardia. Saputasi poi la elezione del nuovo Papa Clemente VII, fu mandato ambasciatore a Roma, dove giunse nel 1523 in decembre. Clemente, in luglio 1524, lo destinò suo Nunzio a Carlo quinto. Il Castiglione partissi in ottobre di Roma; e andò nella Spagna, seco avendo

un figliuolo di Francesca sua sorella, cioè Lodovico Strozzi. Quivi ebbe molta familiarità con un cavalier di Alessandria, cioè Camillo Ghilino: che in lettera alla celebre Marchesa di Scaldasole il Castiglione chiama suo *amicissimo*. Egli, continuando nella Nunziatura, morì nel febbraio 1529 in Toledo. Il suo cadavere fu per volontà di Luigia Gonzaga sua madre trasportato di Spagna alla Madonna delle Grazie in distanza di cinque miglia da Mantova: e quivi fu collocato in sepoltura di marmo disegnata da Giulio Romano, con epitaffio composto dal Cardinal Pietro Bembo.

Le varie lettere familiari del Conte Castiglione pubblicate dal Serassi cominciano da una degli 8 di ottobre 1499 scritta di Milano; e con date di molte altre città continuano fino a gennaio 1513. Ricominciano da giugno 1519 e finiscono in ottobre 1524.

Quelle de' negozi cominciano ai 22 di decembre 1521 che fu l' anno della prima legazione a Roma.

Della seconda legazione a Roma cominciano ai 25 di maggio 1524.

Della Nunziatura nella Spagna, la prima lettera pubblicata dal Serassi è dei 14 di marzo 1525 scritta di Madrid. Alla quale, senz' altre intermedie, succedono quelle del decembre 1525 scritte di Toledo. L' ultima è data nel dì 10 di decembre 1527 da Burgos.

Vol. II. pag. 163. Per altro da lettere già pubblicate consta che il Castiglione ancora in decembre 1528 ne scrisse tre a Iacopo Salviati Ministro principal del Papa. Lo dice il

Salviati in lettera dei 10 di febbraio 1529. Ma tre giorni prima, il Castiglione era morto.

Mancano adunque alla raccolta del Serassi le primiere lettere del Conte Baldessar Castiglione, così di amendue le ambascerie pel marchese di Mantova alla Corte di Roma, come della Nunziatura Pontificia alla Corte di Spagna. E queste, con molte altre inedite, ha conservate il bel Codice Torinese. Io ne sceglierò quattro sole: una della prima legazione Romana; ed una della seconda. Le due altre furono scritte durante il viaggio per andare a Carlo quinto; amendue a Giammatteo Giberti Datario di Clemente VII, e poi Vescovo di Verona.

Al Signor Duca di Urbino

Ho ricevuta la lettera di Vostra Eccellenza di XI *del presente, e mi è stato carissimo intendere quanto ella mi scrive. E veramente, avendo ella segnati li capitoli agli uomini di Pesaro di quel modo che dice, per la sicurtà che ragionevolmente ella deve avere nel castello di Novellara ed in ogni altra cosa mia, non solamente non reputo ch' ella mi abbia fatto ingiuria, ma sì ben grazia singolare: perchè in tal bisogno puo disponere delle povere facoltà mie paterne, ed anche della vita. E quello che mi premeva, era solamente l' opinione che mi pareva che potesse nascere per tal effetto. E quelli che di questa cosa mi addimandavano, che pur si è intesa da molti, mi facevano arrossire. Il che non sarebbe avvenuto, se per lettere di Vostra Eccellenza avessero*

1522 16 gennaio.

intesa la cagione di questo. Ma non accade dirne altro. Ch' io sia per seguitar in servir a Vostra Eccellenza ogni volta che me ne venga occasione, credo sempre averne fatto testimonio; e adesso ancora. E se gli effetti saranno pari al desiderio, ella potrà conoscerlo. E circa questo proposito, penso che già Vostra Eccellenza abbia avuta una mia: nella quale io l' avviso d' alcuni ufficii fatti con Monsignor de Medici, secondo me, a proposito, senza esserne stato ricercato. E perchè questa mattina io ho veduti li capitoli tra Vostra Eccellenza e questi signori Orsini fermati, ne ho avuto dispiacere: parendomi che essi guadagnino riputazione, e Vostra Eccellenza la perda. Perchè se essi non la congiungono con lo Stato di Firenze, poca altra sicurezza le possono dare. E questa puo Vostra Eccellenza avere senza il mezzo loro; e con molto maggior onore; poichè quelli, che dal mondo sono stati riputati suoi maggiori nemici, la ricercherebbono d' amicizia, senza altro mezzo. Pure la cosa è in questo termine. Non mi doglio già di Vostra Eccellenza. Dico bene, che sapendo ella che io era in Roma, e non senza amicizia e credito tra questi signori, s' ella si fosse degnata farmi intender l' animo e li progressi suoi, forse che a quest' ora ella sarebbe stabilita sopra miglior fondamento che non sono li signori Orsini. Pur io, prima che s' entrasse in conclave, feci buoni ufficii con quei cardinali che mi parevano a proposito. E dopo la creazione del Papa, feci il medesimo. Ma per non saper l' animo di Vostra Eccellenza, mi

è bisognato andar tentone. Ora non mi occorre dir altro, se non ricordarle riverentemente, che, se puo, si risolva presto, e stabilisca amicizia con Monsignore Reverendissimo de' Medici: che vi sarà la ricuperazione intera di tutto lo Stato suo; e lo stabilimento durabile; e l' amicizia e protezione di chi potrà difenderla. E questi signori Imperiali si spoglieranno dell' opinione che hanno, che Vostra Eccellenza faccia questi movimenti come uomo di Francia. Per la qual cosa stanno pur con questa fantasia, che il signor Ascanio Colonna si faccia innanzi. Avviso ancor di certo a Vostra Eccellenza, che il signor Renzo cerca di rassettare le cose sue con Monsignor de' Medici, senza far menzione d' altri. Io non posso scriver ogni cosa. Ma Vostra Eccellenza sappia ch' io non lascio di far tutto quello ch' io posso imaginare che giovi a questa pratica. E quella poca autorità che ho, ve la spendo tutta di buona voglia: perchè non ho maggior desiderio nell' animo che veder Vostra Eccellenza in casa sua, e ben stabilita. Alla quale bacio le mani.

In Roma alli XVI di gennaro 1522.

Al signor marchese Federico di Mantova.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signore e Padron mio. 1523. 10 decembre *Iersera giunsi in Roma: ed alloggiai in casa di Monsignor nostro illustrissimo e reverendissimo* (Sigismondo Gonzaga, Zio del marchese Federico, e Cardinale, e Vescovo di Mantova): *e subito scavalcato andai in palazzo a baciar la mano a Sua Signoria Reverendissi-*

ma: dove dandole la lettera di Vostra Eccellenza, le esposi quanto avea in credenza: e le comunicai la commissione di quello ch' io aveva ad esporre a Nostro Signore. Il che tutto fu approvato da Sua Signoria Reverendissima. Nè le parve di mutar cosa alcuna: e dissemi di voler esser presente quando io baciassi i piedi a Nostro Signore. Io fui poi a visitare Messer Gioanni Matteo (Giberto), *l' arcivescovo di Capua* (Niccolò Scombergo) *e Messer Agostino Foglietta, con le lettere e in nome di Vostra Eccellenza. I quali tutti le baciano la mano; e di nuovo se le dedicano per servitori sviscerati.*

Intesi da Messer Giammatteo che l' ora commoda di parlar a Nostro Signore sarebbe questa mattina alle quindici ore; benchè l' Arcivescovo di Capua volea ch' io gli parlassi iersera ad ogni modo, ancorachè fossero tre ore di notte. Ma io non volsi, per rispetto dell' ordine che mi avea dato Monsignor nostro Illustrissimo.

Così questa mattina fui con Monsignor nostro Illustrissimo dal Papa. Al quale io, dopo aver baciati i piedi e data la lettera di V. S. Illustrissima, dissi con quelle più accommodate parole che mi occorsero, quanto Vostra Eccellenza s' allegrava della felice promozione di Sua Santità: e come non le parea bisogno farne altramente fede, per esser notissimo quanto ella le fosse servitore prima che ascendesse a questo grado. E però volea solamente ricordar a Sua Santità che le comandasse, perchè ormai vedeva adempiuto il maggior desiderio che avesse mai avuto al mondo.

Il Papa mi rispose molto allegramente, e di buon modo, che non era bisogno far testimonio delle cose chiare: e che Vostra Eccellenza gli aveva fatto tali dimostrazioni in arido di benevolenza, che adesso in viridi non occorrea rifarle: e ch' egli si sforzerebbe di far di modo che Vostra Eccellenza non avrebbe mal collocato l' amore e la benivolenza ch' ella gli portava: e che non si scordava le obbligazioni che le avea.

Io poi dissi della venuta a Mantova di Vostra Eccellenza per la infermità sua; e la cagione del male; ed il pericolo passato; e come i medici tuttavia la curavano, ancor ch' ella non sentisse per adesso notabile dolore in quel luogo, ma si dubitava dell' avvenire. E che frattanto, per esser le qualità de' tempi come erano, Sua Santità si degnasse di pensar a' casi di Vostra Eccellenza, e specialmente quello che disegnava della sua persona.

Il Papa mi rispose, che quella per adesso attendesse a sanarsi bene; e che avea fatto assai; e che lasciasse far un poco al Vicerè.

Io con tale occasione dissi quello che avea in commissione: cioè che essa non starebbe sotto il Vicerè, nè in compagnia sua avendo egli titolo di Capitano della Lega; salvo se Sua Santità non dichiarasse con un Breve o altro modo che le paresse, che il Vicerè non avesse da impacciarsi delle genti della Chiesa nè de' Fiorentini, essendovi Vostra Eccellenza.

Sua Santità mi rispose, che occorrendo si faria; ma che Vostra Eccellenza per adesso attendesse pur a sa-

narsi ; e che credea bene che quelli Signori si servirebbono delle genti.

Per questo primo ingresso non mi è parso bene parlar più avanti. Dimani tornerò a palazzo : e vedrò di ristringere tutto quello che io ho in commissione. Per ora parmi vedere che Nostro Signore abbia verso quella il medesimo amore che ha avuto sempre, e penso che le ne farà dimostrazione.

Questa terra è tutta in estrema allegrezza ; e tutto il mondo ritorna, ancorchè ci sia un poco di carestia. Il Papa non manca di farci buona provvisione. Continua il suo modo di negoziare, dare audienzia continua grata ed umanissima : ed ha una buona e grande ciera sotto quest' abito. Quello che abbia da fare Sua Santità non s' intende. I Francesi mostrano di contentarsene mirabilmente ; ma io nol credo. Per quanto ho potuto intendere, Sua Santità offerisce di far ogni cosa a conservazione dello Stato di Francia dalle bande di là, purchè Francesi renoncino alle cose d' Italia ; cioè lascino questa impresa : altramente farà più che potrà contra di loro.

Altro non ho che scrivere a Vostra Eccellenza, per non aver ancora potuto ben considerare gli andamenti della Corte, nè saper bene in mano di cui saranno indirizzate le faccende principalmente, cioè dell' Arcivescovo, o di Messer Giammatteo : il quale però, per essere Datario, non potrà attendervi molto. Nè altro occorrendomi, a Vostra Eccellenza mi raccomando in grazia.

In Roma a' X *dicembre* MDXXIII.

Al sig. Datario

Molto reverendo signor mio.

Scrissi a VS da Cremona l'andata mia al signor Vicerè, e quello che mi era occorso a dirgli: e fu la lettera mia di XX *del presente. Ora, per darle notizia del mio cammino, dico, che non ieri, l'altro, che fu alli* XXIIII *del presente, giunsi in Milano, dove stetti tutto il giorno seguente, per essere tanta solennità. E fui visitato da molti di questi signori: e mi fu fatto onore assai da monsignore della Tramoglia particolarmente; il quale si era apparecchiato per venire ad incontrarmi con tutto il senato, col signor Visconte, col signor Teodoro, e con molti altri nobili: e questo, per avere il Re scritto che per riverenza del Papa mi si facessero tutti gli onori possibili: ma io per fuggirli, prevenni loro; di modo che li fuggii tutti, eccetto che il signor Visconte, il quale mi accompagnò sino a casa. Dappoi monsignore della Tramoglia venne: ma avendomi trovato a tavola, non scavalcò altrimenti.* 1524 26 decembre

Il giorno seguente che fu il dì di Natale, io andai a visitare sua signoria; che mi fece molto onore, e ragionommi a lungo dell' osservanza che porta il Re a nostro Signore, e delle forze di Sua Maestà; dicendomi che prima che fossi fuori d' Italia intenderei gran novelle de' progressi di Sua Maestà, e molte altre cose in questa sentenza.

Oggi sono andato in campo, ed ho fatta riverenza al Re; e datogli il Breve, gli ho esposto quanto aveva in

commissione da Nostro Signore: cioè che l'andata mia all' Imperatore insieme con tutte le altre azioni che fa Sua Santità e farà per l'avvenire non tende ad altro che alla pace e quiete commune di tutta Cristianità, senza aver rispetto ad alcun suo particolare; e che nell' animo di Sua Beatitudine è di tanta importanza il rispetto della grandezza ed onore di Sua Maestà quanto di qual altro si voglia Principe.

Il Re con molte parole e ben dette e con molta cortesia mi rispose, che era ben certo che Nostro Signore non faceva nè era per fare cosa alcuna se non ad ottimo fine; e che Sua Santità non averebbe mai il più ubbidiente ed affezionato figliuolo di lui; e che era ben certo che Sua Santità sarebbe buon padre universale; e perciò egli non mancherebbe mai di mettere nelle sue mani ciò che a lui si apparteneva. E quì con infinite ragioni cercò di giustificarmi le cagioni della sua guerra, e dimostrarmi che quelli che dicevano che egli turbava la pace della Cristianità, avevano il torto; perchè non dimandava se non quello ch' era suo di ragione, alla qual sempre voleva rimettersi: e così lungamente discorse sopra questo caso, mostrando sempre grandissima riverenza a Nostro Signore, e speranza ferma di vittoria, e non temere che denari gli mancassero.

Io gli risposi quello che mi parve in proposito, per fargli credere che Nostro Signore avesse quell' animo che ho detto di sopra; della qual cosa pareami che Sua Maestà restasse molto ben contenta.

E dissemi che se gli sentiva obbligatissimo; rendendomi conto molto minutamente delle cose passate, con tante ragioni, che lo scriverle sarebbe troppo lungo. In ultimo mi pregò che dove occorresse in buon proposito, io dovessi far testimonio della sua volontà, e dirlo di averlo udito di sua bocca propria.

Così mi spedii da Sua Maestà; avendo parlato dappoi con monsignore arcivescovo di Brindisi, e col signor Federigo da Bozzolo, e col signor Gioannino, e con il gran Scudiero, e con alcuni altri signori: li quali tutti fanno le cose del Re molto gagliarde.

Ed in vero Pavia se ne stà assai stretta, benchè quelli di dentro talor saltino fuori, come hanno fatto oggi in mia presenza; che per la rottura di un riparo, sono usciti certi fanti; i quali hanno dato all' arme, assalendo il campo assai animosamente. Il Re sta molto allegro e sicuro e determinato, per quel che mostra, di voler vedere il fine di questa impresa. Questi signori Francesi si apprezzano: e pare loro aver guadagnato onore, non avendo gli Imperiali fatto loro impedimento circa le monizioni che ha condotte il signor Gioannino, nè circa il passaggio del Duca d' Albania.

Altro non so che scrivere, tanto più perchè monsignor di Brindisi è diligentissimo; e so che non lascia passar cosa degna d'avviso che non la scriva.

Io son venuto questa sera quì alla Certosa. Dimani sarò in Milano: posdimani a Vigevano: e così di giorno in giorno avviserò V. S. del mio cammino.

Supplicola che si contenti di farmi scrivere qualche volta, perchè dopo la partita mia da Parma non ho mai avuto sue lettere; e quast pensava trovarne qualcuna quì in mano del Nuncio presso il Cristianissimo. Pure se cosa vi sarà d' importanza penso che V. S. me la farà sapere.

Di più le dico, che, ancor che il Re e gli altri Francesi parlino tanto gagliardamente, s' intende che hanno grandissima carestia di denari: e questo lo dimostra il veder che esigono crudelmente da Milano, ed hanno messi prigioni certi mercanti Milanesi, e li trattano molto male, e per vie indirette ne cercano quanti possono. Milano stà malissimo contento. E i Francesi stimano molto più i Cesarei che non mostrano.

Quì è nuova certa che gli Spagnuoli sono usciti tutti di Lodi. Questi signori pensano che vogliano occupar l' alloggiamento di Marignano.

Nè occorrendo altro, a V. S. bacio le mani.

Nella Certosa di Pavia

Alli 26 di decembre MDXXIIII.

Al Sig. Datario.

Molto Reverendo Signor mio.

Scrissi a V. S. dalla Certosa di Pavia del ragionamento che io aveva avuto col Cristianissimo. Dappoi partitomi venni a Torino: dove, conforme all' ordine di Nostro Signore visitai il signor Duca. Il quale mi fece molte carezze ed onore, mostrando sincera ed amorevole servitù verso di sua Beatitudine. Ed avendo io così

in commissione, dissi che Nostro Signore non pensava in cosa alcuna maggiormente che in concluder pace o triegua tra questi due Principi, e che sapeva che Sua Eccellenza era congiunta con l'uno e con l'altro, e che desiderava il medesimo: e però Sua Santità avrebbe singolar soddisfazione d'intendere il giudicio di quella, così intorno al fine ch'ella pensava che dovessero avere le cose della guerra, come circa quelle opere che potessero per Sua Beatitudine esser fatte, per trarre a fine questa sua buona intenzione.

Sua Eccellenza ringraziando infinitamente Sua Beatitudine, mi disse che circa la guerra egli credeva che il Cristianissimo non farebbe mai pace se non aveva il ducato di Milano. Quanto al resto, che Sua Eccellenza aveva mandato in iscritto a Nostro Signore certi partiti secondo il parer suo, e che Sua Santità li troverà buoni: ovvero quando le paia di mutarli o d'aggiungervi o di sminuirli in qualche parte, che Sua Eccellenza non fuggirà fatica alcuna nè travaglio, acciocchè si eseguiscano e Sua Santità abbia questo onore: e che bisognando anderà al Re, ed a Roma, e in ogni luogo dove sarà necessario.

Con questo io partii da Sua Eccellenza: ed oggi che è il primo dell'anno, son giunto a Susa; avendo inteso che Monsignor l'Arcivescovo di Capoa è giunto in Lione: il che mi è carissimo; perchè spero d'intendere da Sua Signoria oltre le nuove di Spagna ancor qualche cosa di Roma; poichè dacchè V. S. partì da Parma,

non ho mai avuto sue lettere, nè d' altri da Roma. Non mi occorre altro.

Da Susa il primo del M. D. XXV.

Due lettere scrisse poi il Castiglione *nel Monsenis*: l'una a Vittoria Colonna marchesa di Pescara: l' altra ad Andrea Piperario Mantovano, scrittore Apostolico. Lo dice in lettera dei 14 di marzo 1525 diretta da Madrid al Piperario.

Vol. I pag. 147.

Io spero, o Signori, che per l'amor delle cose Italiane voi farete plauso a queste quattro lettere; e col vostro confermerete il giudicio dell' illustre Ginguené collega nostro. Il qual, nel tomo VII della *biographie universelle* uscito pur ora in pubblico, parla delle lettere del Castiglione pubblicate nel 1769 dal Serassi, e dice così. *Elles sont précieuses pour l' histoire politique et littéraire, et ne le sont pas moins par les grâces et la facilité du style.*

pag. 337.

Per ultimo, io offro in dono all' Accademia Imperiale una medaglia coniata in onore del Conte Baldessar Castiglione. È opera moderna, del Mercandetti: da lui formata ad imitazione di quell' antica, la qual secondo l'Argelati era nel museo della Biblioteca Ambrosiana in Milano. Un piombo ne era posseduto da Apostolo Zeno: donde fu preso il disegno che intagliato in rame adorna la edizione del *Cortegiano* procurata nel 1735 in Padova dai Volpi.

Argelati l. c. 2086.

Vita di GIAMBATISTA DI SAVOIA Principe del Sangue, *e notizia delle sue monete.*

Libri tre di Giuseppe VERNAZZA DI FRENEY, letti in febbraio e marzo 1813.

PREFAZIONE.

Insigni per più ragioni sono le cinque monete delineate nei tipi i quali offro all'Accademia Imperiale.

Tre sono di oro: scudo; e doppio scudo.

L'una è un bianco: ed è quadruplo del soldo.

L'altra è di rame puro.

Questa ultima fu a me donata da Monsignor della Marmora, Vescovo di Casale, ora di Saluzzo.

Vidi il bianco, e lo scudo, nel gabinetto di Sua Maestà il Re di Sardegna.

Scopersi i doppi scudi in quella collezione, della quale parlò l'Andres nel suo *Viage a varias ciudades de Italia.* *Cartas familiares.* V. 75.

Sono tutte monete di uno Abate e Conte di san Benigno di Fruttuaria, non registrato dal Chiesa, cioè di GIAMBATISTA DI SAVOIA. Del qual Principe ed il Pingone contemporaneo suo non parlò, ed appena un cenno brevissimo diedero i libri storici e genealogici della Real Famiglia di Savoia: che tutti lo qualificarono cavaliere dell'Annunziata; niuno lo qualificò Abate.

L'unico libro, donde cominciò a sapersi, lui essere

stato Abate di san Benigno, sono le *Ragioni della Sede Apostolica*, stampate nel 1732 in Roma. Esso non ne dava poi alcun' altra notizia. Nella serie di quegli abati, pubblicata dal Tenivelli, ciò che di lui si narra è pochissimo ed è scorretto.

Tomo II. Parte II. Pag. XXXIII. Pag. 70 e seg. *Biografia piemontese* V. 134.

Io in mia giovinezza ebbi agio di leggere liberamente e copiar negli Archivi, e di Corte, e di Camera, ed altri del Re di Sardegna, moltissimi bei MONVMENTI non prima di me osservati da nessuno istorico. Ora con alcuni di quelli posso descrivere la VITA del Principe il cui nome portano queste monete, e discorrere della ZECCA dove furono coniate.

LIBRO PRIMO

VITA.

Bernardino di Savoia, figliuol di Claudio I e d'Ippolita Borromeo, procedea da Lodovico, ultimo Principe di Acaia. Fu marito di Violante Adorno, ed ebbe, tra gli altri, due figliuoli: Filippo il primogenito, che fu chiamato *Monsignor di Raconigi*; e Claudio II, che fu nominato *il conte di Pancalieri*: amendue cavalieri dell'ordine dell'Annunziata. *

Fratello, poco noto, di Bernardino fu Antonio Lodovico, cavaliere Gerosolimitano; memoria del quale all'anno 1522 conservarono il Nevizano e il Porporato.

Nevizani *consil.* XL. Purpurati *consil.* XL.

Lunghe liti si agitarono in quella famiglia per la successione dei beni paterni, materni, fraterni, e di zio. Ad esse, con espresso consentimento non solo dei litiganti, ma anche di GIAMBATISTA e de' suoi fratelli, pose fine il Duca Emanuel Filiberto con decidere in sovrano diploma dei 18 di marzo 1580 quali beni comprendesse la primogenitura.

Natta *consilia* 501-506 644.

Cravetta *consilia* 585. 624. 674. 701.

Claudio, *il conte di Pancalieri*, fu *sommelier de corps* di Emanuel Filiberto. Questa è la dignità che dal latinismo dei bassi tempi fu significata col vocabolo *Sum-*

* Claudio I, il marito d'Ippolita Borromeo, era figliuolo di Francesco, e di Catterina Seyssel. Ma questo Francesco ebbe anco, non si sa da chi, un figliuol naturale chiamato Bernardino. Dai conti del Tesorier Generale di Savoia (Libro 150, fol. LVI) consta che ai 13 di maggio 1497 questo Bernardino figliuol naturale fu graziato per moneta falsa.

Cange e Carpentier V. *Sagma.*

mularius. Qui in aula regum cuiusvis supellectilis regiae curam habet. Egli ebbe in moglie Maria Gondy, e morì senza prole. Costei era sorella del cardinale Pietro Gondy, rimasta in giugno 1557 vedova di Niccolò Grillet gentiluomo del Bugey. Di lei in ottobre 1552 era nata Isabella Grillet, che poi fu nuora di Filippo *monsignor* di Raconigi, senza prole.

Guichenon H. G pag. 1297. *Bresse et Bugey* P. III. pag. 207.

Sua dote 9 genn. 1574. Suo testamento 10 genn. 1583.

Maria, *la contessa di Pancalieri*, ebbe le cariche di prima dama d' onore della Duchessa di Savoia, e di Governatrice di Carlo Emanuel primo. Fece testamento addì 30 di agosto 1576. Di lei si narra che nel 1560, simulando essere la Duchessa di Savoia, in sua vece diede in Nizza udienza al corsaro Occhiali. Ma Pietro Gioffredo nella istoria delle alpi marittime errò chiamandola signora di Raconigi dovendo piuttosto dire di Pancalieri. L' imagine del suo volto è stata per mio volere intagliata in rame da Luigi Zaccaria Valperga; imitazione così nella leggenda come nel profilo esattissima di una medaglia gittata in suo onore: opra che forse fu di uno dei Ruspagiari, se pure io interpreto bene la sigla *AR*.

Dell' autografo passato a Parigi Tom. II. pag. 602.

Filippo monsignor di Raconigi addì 10 di gennaio 1537 prese moglie Paola Costa, dei conti della Trinità, signori di Bene. Egli e tutti i lor figliuoli furono da Carlo Emanuele I dichiarati e Principi del Sangue di Savoia, e dopo la linea di Nemours idonei ed abili a succedere ad ogni retaggio della Famiglia Regnante, eziandio alla Corona. Il Guichenon dice, che il Senato

H. G. 712.

di Savoia ricusò d' interinarne le patenti, e che furono perciò rivocate. Ma il Guichenon s' inganna. Le patenti furono interinate e dal Senato di Torino e da quello di Ciamberì: e di amendue i magistrati ho veduti i decreti originali. Anzi furono esse in qualche maniera confermate da Carlo Emanuel I, quando per atto pubblico dichiarò qual era stata la intenzione sua nell' accordare quel privilegio. E veramente, molto men grave era il non concederlo, che il rivocarlo. E poichè la linea di Tenda era stata da Emanuel Filiberto onorata con la medesima prerogativa, prudentissimo atto fu quello di estenderla anche alla più assai potente linea di Raconigi, per aversela ognora più affezionata, e fedele. Ma la morte rendette vane le grazie del Sovrano, e le speranze del suddito. In Bernardino, il qual sopravisse a tutti i maschi, marito della sopraddetta Isabella Grillet, cavaliere dell' Annunziata, mancò la famiglia tutta di *monsignore di Raconigi*.

Suo figliuolo, e nato circa il 1548, fu GIAMBATISTA. La ragion civile, e canonica, la filosofia, e la eloquenza Italiana, e Latina, in verso, ed in prosa, debbono, oltre agli esercizi cavallereschi, essere stata una parte notabile della sua educazione: poichè in tali studi ei fu distintamente lodato quando era in età matura. *Musas* ILLE *suas*, così di lui cantava il Beltrano Portoghese nelle sue poesie latine,

5o *Musas* ILLE *suas inter Phoebumque verendis*
Distractus nunquam perdebat tempora curis.

Sed modo sanctarum reserare oracula legum
Mos erat, et coecam praetorum exquirere mentem,
Arcanisque latens tenebris educere verum
In lucem; nec pontificis responsa severi
Praetereunt, regum nec ius; veneranda superbit
Iustitia, et magni curas incendit alumni.
Astreae siquid suffurabatur, Apollo
Vendicat: Aonio Tiberim vestibat honore
Nunc: alias Tempe Tyrrheno Thessala flore
Pingebat; quaecumque olim testudine vates
Threicius patria lusit, quod pectine Sapho
Concinit Aeolio, volvit, magnique labores
Moeonidae. Pendet nunc iusto examine quicquid
Cecropii stupuere senes, quod secta Platonis
Quod diuturna Sami docuere silentia, monstrat
Democritus risu, luctu Heraclytus amaro,
Quid sibi Socraticus daemon, nec nota voluptas
Antiquis, Epicure, velit tua.
Talibus in studiis nunc ora resolvere legi
Et numeris astricta suis: nunc verba solutus
Fluminis in morem, nivibus de monte liquatis
Cum saevit fera diluvies, evolvere suevit.
Nunc venatores Umbros fulvosque Laconas
Et Medos Persasque labor grandesque Britannos
Sic alere ut possint vitia emendare parentum
Progenie mixta.
Aut Lusitani ductos e semine venti
Pascere cornipedes amor est aut fortis alumnos

Elidis assiduo domitare in pulvere.

Denique, seu laxat faciles sive arctat habenas,
Seu flectit cursus, moderantem Castora credas,
Cillaron admissis decurrere Ariona frenis.

Quando GIAMBATISTA fu in età di vent'anni, si pensò a dargli uno stabilimento ecclesiastico: e prima si trattò dell' Abazia di Muleggio, e poi di una pensione sul vescovato di Lodi: ma si era fatto credere al Papa, che monsignore di Racconigi favorisse i Calvinisti; onde Sua Santità per allora non aderì alle raccomandazioni Di Emanuele Filiberto. Recossi GIAMBATISTA a Roma sul fine del Pontificato di Pio V. *: e certo egli vi dimorava stabilmente in novembre 1572. Ebbe pertanto facili opportunità di far conoscere in quella corte le sue virtù; di modo che essendosi saputa la vacanza del priorato del Borgetto, Emanuel Filiberto fu pregato non solamente dal suo ambasciatore, ma anche dal cardinal Bobba, che volesse fargli conferire quel beneficio. Il Duca, sebbene per le ampie donazioni fatte da' suoi maggiori a quella chiesa stimasse di averne il padronato, pure non ignorava le pretensioni del cardinal di Lorena, il qual considerava il Borgetto

* Da Monsignor della Marmora si conserva un Diario MS di Cesare Ferrero mastro di camera del cardinal Guido Ferrero in Roma: nel quale alla data di 23 di febbraio 1572 Cesare notò così. *Io feci vendere il cavallo del signor Conte* GIAMBATISTA *Savoia di Racconigi . . . al clarissimo imbasador di Venetia per la lega il signor Paulo Tiepolo per scudi 90 di moneta; con le condittioni che si sogliono vendere i cavalli in Roma: et hoggi il signor clarissimo l'ha acettato e fatto condur nella sua stalla.*

per una dipendenza dell' abazia da lui tenuta di Clugnì. Scrisse dunque al cardinale, e nello stesso tempo ne fece passare officio al Papa. Lorena disse, che se constava del padronato, non lo voleva perturbare: e quando esso pure non fosse in tutta osservanza, avrebb' egli tuttavia dato il beneficio alla persona, che sarebbe nominata dal Duca. Poi, senz' aspettar la risposta di Torino, lo conferì ad un camerier pontificio; ed il Papa confermò la provvisione. Ma qualunque fosse l'uso allegato dal Datario, certo è, che altre volte il priorato del Borgetto era stato conferito dal Papa a richiesta del Sovrano di Savoia; avendo io scoperto, che Amedeo VIII l' ottenne a favore di persona da lui proposta.

Pio V avea unito al collegio de' gesuiti di Ciamberì il priorato di Megeva, rinunciato da Fermo Gioanni Trivulzio, e dependente dall'abazia di san Michele della Chiusa. Ma Pio morì prima che l' unione fosse pienamente eseguita: ond' essa, per la regola introdotta in cancelleria dal Papa successore, si trovò in sospeso. L'ambasciator di Savoia credette, che se Papa Gregorio non confermava l' unione, il priorato di Megeva avrebbe potuto convenire a GIAMBATISTA. Scrisse pertanto ad Emanuel Filiberto in novembre 1572, che pensava di trattarne col Papa. Ma quando egli scriveva dubitando, se l' unione avrebbe o non avrebbe effetto, già eran quasi tre mesi dacchè la bolla di Pio V era stata da Gregorio XIII convalidata: prova certissima

dell' accortezza dei gesuiti; i cui maneggi per avere quel priorato sfuggirono alla vigilanza dell' ambasciatore.

Intanto prevedeasi vicina la morte di Girolamo Valperga, arcivescovo di Tarantasia; il qual sentendosi aggravato dalle sue infermità avea cercato di avere un suffraganeo. Emanuele Filiberto fece sapere alla Corte di Roma, che in caso di vacanza egli intendeva di presentare GIAMBATISTA. Ma l' età sua, che non era sopra gli anni venticinque, impedì la promozione. Seppe GIAMBATISTA i buoni ufficii fatti in suo favore dal suo Sovrano: e però gli scrisse da Roma in data dei 17 di luglio 1573 la seguente lettera di ringraziamento. *Essendo parso a V. A. talmente continuare i suoi fauori nell' occasione della indispositione de monsignore de Tarantasia, che io potrò a più riposato animo attendere a pregare il Signore non solo per il felice stato suo ma ancora a darmi occasioni, che io possa mostrare a V. A. l'humile osseruanza mia; gliene faccio come posso con tutto l'animo humilissima riuerenza. Et benchè da sì piccola persona, come io sono, V. A. aspettare non possa che deuotione et fede, l'assicuro nondimeno, che in ogni occasione V. A. conoscerà sempre non essere meno in me l'animo di spendere ogni mio potere et la uita in suo seruitio, che l'obligo che perpetuamente deuerò hauere alla grandissima humanità sua. Con che facendo di nuouo a V. A. humilissima riuerenza, le prego dal Signore ogni uera felicità.*

Minimo et fedel.mo uasallo et ser.re
Giouambatista di Sauoia.

Ma pochi giorni prima di questa lettera era effettivamente vacata la chiesa di Tarantasia: ed Emanuel Filiberto nominò arcivescovo Giuseppe Parpaglia suo ambasciatore in Venezia, cugino di Vincenzo Parpaglia, abate di san Solutore, ambasciatore in Roma. Papa Gregorio si mostrò disposto a dare a GIAMBATISTA l'abazia di Abbondanza, che era stata tenuta anche dall'arcivescovo Valperga. Ma il Duca giudicò a proposito che l'avesse il Provana, abate della Novalesa, fratello di Andrea il celebre signor di Leinì; e che a GIAMBATISTA fosse data una pensione di ottocento scudi riservata sulla mitra di Tarantasia. Così fu egli provveduto decentemente nel 1573, senz'alcun carico di governo d'anime.

Conviene pur dire, che la vocazione di GIAMBATISTA allo stato ecclesiastico paresse decisa; poichè altrimenti il Duca avrebbe potuto beneficarlo in altra maniera molto distintamente.

Noto è abbastanza, che l'ordine di san Maurizio fu instituito da Amedeo VIII, e che l'unione dell'ordine di san Lazaro a quello di san Maurizio fu accettata da Emanuel Filiberto. Ma a tutti gli scrittori, anche i più stimati d'istoria, sono state nascoste le primiere epoche di questi due fatti; siccome alto silenzio da loro si tiene delle nobili monache instituite da Carlo Emanuele I ed aggregate alla religione de' santi Maurizio e Lazaro. Di questa instituzione darò tra i MONVMENTI la pruova. Di quei due primi fatti non differirò la illustrazione.

Dell'Ordine antico di san Maurizio, nè anche Pietro Monòd, benchè di titolo e di professione istoriografo di Savoia, non seppe le particolarità originarie. Anzi, volendo nel libro intitolato *Amedeus pacificus* indicare quei primi cavalieri, scrisse nel 1624 apertamente: *Commilitonum nomina diligenter investiganti* Dvo Dvmtaxat *occurrerunt, Henricus de Columberio, et Claudius de Saxo;* Caeteros Aetas Invidit: il che non fu emendato nella più corretta e più copiosa ristampa di esso libro fatta nel 1626 in Parigi.

Quanto al numero de' cavalieri, il Monòd, scostandosi dal Pingone che dice essere stati sette, scrisse ch' erano sei; nel che fu seguitato dal Guichenon.

Questi poi mette agli 8 di novembre 1434 l'entrata di Amedeo VIII e dei cavalieri in Ripailles.

La verità per altro è, che Amedeo entrò in Ripailles addì sedici di ottobre 1434: che i primi cavalieri di san Maurizio furono quattro; Enrico de Colomberio, Claudio de Saxo, Nicodo de Menthone, Umberto de Glerens. A loro si aggiunse ai 19 di dicembre Francesco de Buxi.

Con Amedeo entrarono quattro scudieri: Giorgio Valperga, Giorgio de Varax, Francesco de Menthon, Roleto Candia. Vi entrò anche Michel de Ferro consigliere e maestro dell'ostello; quello stesso che nel 1437 era stato mandato ambasciatore a Venezia: ed oltre ai cappellani, camerieri di Amedeo, ed altri suoi servitori, vi entrarono gli scudieri del Menthone e del Glerens.

Tutti costoro erano pensionati sul fondo annuo di diecimila fiorini di piccol peso, assegnati, con patenti date in Tonone addì 8 di ottobre 1434 *laudabili collegio decani et militum nuper in loco nostro Rippaillie prope Thononum ad laudem omnipotentis Dei omnium plasmatoris, reuerentiamque et honorem beati* MAVRICII *martiris gloriosi et* SOCIORVM SVORVM *per nos instituto ordinatoque, afflante spiritu, facto et fondato.*

In un lunghissimo ruotolo di ventisei membrane contemporanee a quel fatto io lessi, e lo copiai interamente, il conto autentico delle spese fatte nel primo anno dell'Ordine, chiamato anche Religione, di san Maurizio. Se quelle membrane ancor si conservino in Torino, veramente non so. Ben so, che registri e documenti originali preziosissimi furono predati e dispersi od annientati in quegl'insani tumulti che seguirono il dì 16 di decembre 1798. Una delle più ragguardevoli rarità diplomatiche de' nostri paesi ebbe rifugio, non è gran tempo, in mie mani. E son due lunghi ruotoli di carta all'un de' quali fu lacerato il principio, e due piccoli quaderni, tutti concernenti ai conti del sopraddetto Michel de Ferro. In fine di amendue i ruotoli si trova un decreto di Amedeo VIII con data dei 12 di decembre 1435: amendue aveano sigillo ducale, ora perduto. Queste carte sono state da me date in dono alla Biblioteca Imperiale di Torino. Esse, e le saddette membrane copiate da me, tutte ignote finora, possono esse sole servire alla sicura storia della instituzione dell'Ordine.

Quanto alla unione di esso e di quel di san Lazaro, errarono è il Gautier de Sibert, ed i Francesi: i quali, come forestieri, non poterono avere comoda informazione delle cose nostre. Errarono il Baldessano, il Gioffredo, il Ricci: i quali, benchè scrittori nostri, non ebbero notizia dei fonti sinceri della patria storia. *

Histoire des Ordres . . . de N. D. du Mont-Carmel, et de S. Lazare, Tom. I. pag. 361.

* Anche dell' Ordine supremo dell' Annunziata ignoti sono i precisi primieri principii. Lo concede il Cigna-Santi, suo istoriografo. Egli nella istoria sua manoscritta dice di non aver potuto sapere quanto abbiano costato i primi collari dell' Ordine.

Serie cronologica Torino 1786. St. R. Pag. 4.

Io nel libro LXIII. 38. del tesorier generale di Savoia ho scoperto che al principio del 1364 *pro quindecim colariis argenti deauratis, factis ad devisam Domini*, furono spesi *ducenti, quatuor viginti, duo, floreni boni ponderis.*

Ho anche raunate moltissime notizie di quei primi quindici cavalieri che il Cigna-Santi mette nella sua *serie cronologica*: e posso affermare, che riguardo ad alcuni di loro egli ha errato o circa il nome, o circa la famiglia. Così non si dee leggere *Orlando di Veysi*, ma sibbene ROLANDO. In vece di *Barle* o *Bartolommeo di Forax*, dee leggersi BERLIONE. Quel che nella serie si chiama *Amedeo Bonnivard*, nei monumenti è AYMONE. E dove si trova *Thennard di Menthon*, gli antichi monumenti dicono CHIVARD DE MONTHOU. Questo cavaliere morì nel 1381, il che ancora non si sapea. Ne ho la pruova dal libro XXXIV. 193. della Tesoreria Generale di Savoia. *Item per le pris de xxx torches qui poysent cxxi liure, achettez de Pierre Balen, factour de Guillaume Panicerie; lesquelx Monseigneur ha donne per le seulement de Mosse* CHIVARD DE MONTHOU, *bailliez du commandement oudit Monseigneur; et pourtées a* Monthou, *le xxii iour du mois de may lan dessus* (1381) *xxvii sols, vii deniers, iii quars gros. Item baillia contans a Michiel Mugnier, per le loyer et salayre de son valet et une bestie qui ont pourte lesdites torches de Chambery a* Monthou, *xviii deniers gros.*

Un figliuolo di quel Cavaliere era Paggio d'onore in corte di Amedeo VI. Egli è nominato con altri cinque suoi compagni nel suddetto libro XXXIV. 145. alla data di febbraio 1381. *Pour aupelande, chouces, et chapiron, per le fil Mosse* CHIVARD DE MONTHOU, *Iaquemet* Mareschal, Chevelu, Flechière, Chignins, *et Pierre* de Montfalcon, *Pages de Monseigneur.*

Aggiungo, che il conte di Geneva, ed il Forax, due de' primi cavalieri del Collare, già erano cavalieri della compagnia del *cigno nero* instituita da Amedeo VI. Ed errò il conte Galli scrivendo: *che nulla abbian che fare colle cose nostre* certains articles et mémoires de l'Ordre du *Cigne noir.*

Cariche del Piemonte Tom. I. Pag. 162.

Se il Cigna-Santi non ebbe la fortuna di riuscire nelle sue ricerche, non fu già effetto di tenue perspicacia. Ma gli mancava lo studio della paleografia: perciò, non potendo leggere da sè nelle vecchie scritture, dovea contentarsi di quel che gli era dato da altri sovente imperiti lettori: contra il quale scoglio naufragò la massima parte dei nostri.

Prusse littéraire. I. 379, 382, 404, 405, 418.

Il Denina dice, che gli fu proposto dal cavaliere Ferraris di scrivere sopra questo argomento; che incominciò, senza potere inoltrarsi gran fatto; e che dopo nove anni lo maneggiò nuovamente, quando il Cavaliere Morozzo gl' indicò i fasci di lettere che si trovavano negli Archivi dell' Ordine, e delle quali fu a lui data visione.

Io non ho veduti gli scritti del Denina: ed egli dichiara di non sapere dove si possano trovare. Assai prima che da lui si pubblicasse *la Prussia Letteraria*, io avea di questi oggetti avuto discorso col Cavaliere Morozzo Ministro di Stato del Re di Sardegna, e Gran Conservatore dell' Ordine; i gravissimi insegnamenti del quale io ebbi la fortuna di sentire tre anni continui. A questo eccelso personaggio nota non era la serie delle carte vedute da me. Per le quali cose io dubito, se il Denina od altri letterati di professione abbiano potuto mai trattare fondatamente dell' Ordine de' Santi Maurizio, e Lazaro. I fasci di lettere che il Denina vide negli Archivi dell' Ordine, certo non poteano bastargli: perchè in un altro Regio Archivio, cioè in quello della Camera, si conservavano le lettere originali contenenti la intera trattativa dalla quale fu preceduta la union dei due Ordini: trattativa che, per la difficoltà di conciliare gl' interessi dei Principi, durò quasi sei anni. Io le ho lette. La prima è del Cardinal Bobba scritta di Roma addì 9 di decembre 1566 al Duca Emanuel Filiberto. Con essa è, senza data,

un foglio di Scipion Bottigella, il quale unirò alla lettera nei MONVMENTI. In queste due carte si veggono i primi trattati per la cessione dell'Ordine di san Lazaro alla Real Casa di Savoia. *

La cessione, com'è notissimo, fu perfezionata nel 1572 mediante due Bolle del Papa Gregorio XIII. Dove è da osservare che il Duca di Savoia volle che san Maurizio, da più secoli celeste protettore della sua casa, fosse pronunziato il primo: ben prevedendo, ciò che accadde, che, nel discorso familiare, di questa sola denominazione si farebbe poi uso. Per la qual cosa si trovò lo spediente, che il Papa in Bolla dei 16 di settembre instituisse il Gran Maestrato dell'Ordine di San Maurizio: e dopo due mesi in Bolla dei 13 di novembre, nella quale approvò l'unione della milizia di san Lazaro con quella di san Maurizio, denominandone il Maestrato, pronunziasse *de' santi Maurizio, e Lazaro*.

Bullae a summis pontificibus concessae sacrae religioni Ss. Mauritii et Lazari. Taur. 1699. Valetta. Fol. Pag. 1. 8.

Bullarium seu literae etc. Taur. post 1762. Typ. R. Fol. pag. 72. 78.

Nel seguente febbraio 1573 in più maniere fu da Emanuel Filiberto celebrata la solennità del nuovo Ordine suo Cavalleresco. Fra esse, merita di esser detto, che a diffonderne e perpetuarne la epoca, in vece di medaglioni che opra sono di pompa, ei fece coniare moneta in oro che opra è di util commercio.

---

* Copia di queste due carte, da me fatta sull'originale, ho data il dì 22 di gennaio 1792 al cavaliere commendatore Bertolotti segretario del gabinetto del Re di Sardegna, e primo segretario del gran magistero della sacra Religione; dipoi Sopraintendente e Presidente Capo de' Regii Archivi di Corte. A lui similmente non erano punto note. *

La moneta fu a k. 21. 21. da 73. $\frac{1}{7}$ al taglio, con rimedio di 3. d. in bontà, e 24 g. in peso. E fece chiamarla *scudo*; avente nel rovescio la Croce trifogliata di san Maurizio, unita con la biforcata di san Lazaro. Vi aggiunse la leggenda M*agnus* MAG*ister* ORD*inis* SS*anctorum* MAVR*itii* ET LAZ*ari*, e l'anno 1573. Lo *scudo* fu replicato allo stesso titolo e peso, e con la medesima effigie e leggenda, ma con diversità di anni.

Di scudi in oro di quel primo conio del 1573, che non potè non essere il primo, io ne possiedo uno compreso nel medagliere che mi fu legato dall'amicissimo Cavaliere Commendatore Burzio. Assai altri vidi effettivi nel gabinetto del Re di Sardegna, quando come dissi nella dissertazione sopra la *moneta Secusina*, io applicava, per comando del Re Carlo Emanuele III, agli studi sopra le monete della sua Real Famiglia, ammaestrato dal Cavaliere Morozzo. *

Testam. mistico 13 maggio 1805 aperto 21 aprile 1809. notaio Patrucco.

Torino 1793. Fea. 4. Pag. 16.

Or per tornare al discorso di GIAMBATISTA, se allo stato chericale non fossero sembrate ben rivolte le apparenze della sua propensione, e meglio, e con più di prontezza, egli avrebbe potuto essere provveduto in Piemonte. Di cento venti cavalieri che furon fatti nel 1573, più di trenta ebbero o commenda o pensione dell'Ordine. Ad Amedeo, figliuol naturale di Emanuel Filiberto, fu data una commenda, con Bolla del Gran Maestro degli XI di aprile 1574. E con Bolla

* Della collezione che per disegno e ordine di quel saggio Ministro di Stato si era fatta dirò tra i MONVMENTI.

del medesimo giorno fu data una commenda al fratello di GIAMBATISTA, cioè *Filiberto*, che fra i Cavalieri di San Maurizio era stato ammesso nel dì 25 di febbraio 1573.

Tornò GIAMBATISTA in Piemonte. Il silenzio degli scrittori contemporanei asconde le azioni della sua vita per più di sette anni, che gli ultimi furono del regno di Emanuele Filiberto.

Frattanto una sorella di GIAMBATISTA, cioè Claudia, era stata maritata a Besso Ferrero marchese di Messerano: ed Emanuel Filiberto per aiuto di dote le avea donati quattromila scudi.

Besso era succeduto nella primogenitura a quel Filiberto Ferrero, che, fatto figliuolo adottivo di Lodovico Fieschi, ne aveva ereditato il cognome, le prerogative, e le facoltà, ed aveva ottenuto dal Papa il padronato dell' abazia di san Benigno di Fruttuaria.

Questo padronato, col consenso, e con l' approvazione del Papa fu ceduto da Besso alla Casa Regnante di Savoia; e fu da lei esercitato la prima volta, quando per la morte di Ferdinando Ferrero vescovo d' Ivrea si rendè vacante l' abazia. Ciò accadde in ottobre 1580: e Carlo Emanuel I destinolla a GIAMBATISTA.

Era in Roma il cardinal Guido Ferrero cugino di Ferdinando. Una sua lettera mi è stata comunicata da Monsignor della Marmora; la quale diretta al Duca di Savoia in data de' 21 di ottobre 1580 comincia così.

Serenissimo Signore. Martedì alli 18 *auanti giorno*

arriuò il corriero, che mi è stato spedito dal marchese mio fratello (Federico Ferrero signor di Casalvallone, marchese di Romagnano, cavaliere dell' Annunziata) *con lettere di V. A. per l' occasione dell' infirmità graue nella quale si trouaua il uescouo d' Iurea mio cugino. Così me n' andai subito dalla Santità di Nostro Signore: et le dissi quanto era mente di V. A. caso che soccedesse quella uacanza; supplicandola principalmente a compiacersi, che la sua presentatione all' Abbadia di San Balegno hauesse luogo senza difficoltà, tanto per uigor del iuspatronato, quanto per rispetto della persona del signor* Gioanni Batista di Savoia *per il quale io feci largo testimonio. Io trouai che già Sua Santità era stata preuenuta nell' auuiso, la sera auanti, di questa infirmità del Vescouo, et era informatissima d' ogni cosa. Il che mi turbò molto per la risolutione che potea hauer fatta diuersa dall' intentione di V. A. Et circa il Iuspatronato di quella Abbadia mi disse, che era per dar ogni honesta soddisfattione a V. A. et restaua bene edificata della persona che si nominaua; ma che non poteua per debito et carico suo di non veder prima della validità di questo Iuspatronato.*

Le ragioni del Duca non si poteano mettere in dubbio. Basta il dire che Papa Gregorio, egli medesimo, con Breve, del quale ho veduto negli Archivi di Corte l'originale, in data de' 20 di ottobre 1576 avea scritto al Duca Emanuel Filiberto, che permettea al Marchese di Messerano *ut posset in te transferre quidquid iuris*

haberet in patronatu Abbatiae Sancti Benigni. Onde il Conte Madruzzi ambasciator di Carlo Emanuele I alla Corte di Roma, gli scrisse la seguente lettera.

Serenissimo Signor. Con quest' ordinario non m' occorr' altro di dire a Vostr' Altezza se non che Nostro Signor ha fatta la gratia al signor GIAMBATISTA DI SAVOIA *dell'abbazia di san Balengo senza pregiuditio del iuspatronato de Vostr' Altezza; et sara necessario che si mandi quanto prima, accioche se fia possibile si potessero far spedir le bolle in fauor del iuspatronato. Roma l' ultimo d' ottobre* 1580.

Nondimeno la bolla non fu spedita se non tre mesi dopo, cioè in data del primo di febbraio 1581.

A questo proposito è notabile una di quelle cronologiche avvertenze, le quali a leggitor frettoloso possono talora sfuggire. La bolla originale da me veduta ha la data *millesimo quingentesimo octuagesimo, Kl februarii, pontificatus nostri anno nono.*

Quindi a chi si fidasse ai soli inventari dello archivio, nei quali è descritta all' anno 1580, facil sarebbe l' idearsi che la nomina di GIAMBATISTA fosse fatta da Emanuele Filiberto; il quale in febbraio di tale anno era ancor vivo. Così appunto fu creduto dal Tenivelli. Ma in primo luogo, in febbraio 1580 non potea correre il nono anno del ponteficato di Gregorio XIII. In secondo luogo, nella bolla non si fa verun cenno di Emanuel Filiberto. E, quel ch' è decisivo, in essa due volte si trova espresso, che il iuspatronato dell' abazia apparteneva a Carlo Emanuele: il quale non

Biografia Piemontese. V. 134.

prima dei 30 di agosto 1580 era salito sul trono paterno.

Ma svanisce ogni difficoltà, se si considera che la bolla ha la data dell' anno *incarnationis dominicae*; il quale in febbraio dell' anno comune 1581 continuava fino a tutto il dì 24 di marzo ad essere il 1580.

Due domestici affari occorsero nel 1581 alla famiglia di GIAMBATISTA.

L' uno furono le nozze di Veronica, sua sorella naturale, sposata a Clemente Vivalda Barone di Mombarchero. Di queste nozze abbiam notizia dalle poesie del Beltrano.

A me preme di mostrare che la notizia è giusta; perchè ciò renderà credibile un' altra testimonianza di quel poeta, della quale dovrò far uso. Dico pertanto, come dopo ventidue anni, Carlo Emanuel I legittimò la suddetta Veronica: e dichiarò di farlo non solamente in considerazione dei meriti di lei, e del marito, ma eziandio per adempiere la promessa del Signore di Raconigi manifestata nell'instrumento de' 3 di febbraio 1581 quando ei diede la figliuola in moglie al Barone Vivalda.

L' altro affare domestico fu la morte di Filippo *monsignor di Raconigi* suo padre, già vedovo da più anni.

Ma Carlo Emanuele non volle, che la nomina da lui fatta di GIAMBATISTA all' abazia di san Benigno potesse recargli alcun pregiudicio nella successione dei beni feudali: e però con patenti dei 2 di aprile 1581 lo abilitò a qualsivoglia eredità come se non fosse provvisto di beneficio, ordine, o dignità ecclesiastica.

Quasi tre mesi dopo questa grazia, fu per mezzo dell'ambasciatore Madruzzi fatta la formale presentazione di GIAMBATISTA all'abazia. Da questo ritardo si può congetturare, ch'egli cominciasse a non amar più tanto lo stato chericale: e ciò si comprende vie più dal vedere, che indugiò fino al seguente settembre a prender possesso dell'abazia; il che, stando egli in Torino, si fece da un suo procuratore, cioè Anastasio Germonio. Questi è quel celebre canonista; che poi fu arcivescovo di Tarantasia. Egli, siccome dichiara ne' suoi libri, presiedette per ordine di Gregorio XIII a questa medesima abazia, durante la vacanza; e quindi fu vicario generale del nuovo commendatario. E benchè non dica il tempo di tal suo ministero; nondimeno, poichè ci consta, che fu vicario generale di GIAMBATISTA, è manifesto, ch'egli amministrò l'abazia dopo la morte di Ferdinando Ferrero.

Ragioni della Sede apostolica. l. c. pag. 70.

De sacrorum immunitatibus. Romae 1591 pag. 185.

In questo mezzo il Duca destinò il nuovo Abate di san Benigno per suo ambasciatore ordinario al Papa, in vece del Madruzzi; assegnandogli Giacomo Corte per segretario dell'ambasciata.

GIAMBATISTA arrivò in Roma nel giorno 19 di gennaio 1582; presentò le sue credenziali; ed ai 27 fu fatto protonotaio appostolico; mediante la qual promozione si venne a superare qualche difficoltà relativa al ceremoniale delle cappelle pontificie. La risposta di Papa Gregorio alle credenziali è la seguente.

Dilecto filio nobili viro Carolo Emanueli Sabaudiae

duci. Gregorius Papa XIII. *Dilecte fili, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Gratissimus fuit nobis aduentus dilecti filii* IOANNIS BAPTISTAE SABAVDIAE, *et litterae tuae quas nobis reddidit plenas humanitatis ac pietatis. Vidimus audiuimusque eum libentissime. Quod nostra valetudine gratularis, recte facis: amauimus enim semper te paterna caritate, quod quidem et tuae nobilitati persuasum esse confidimus, et nos, quaecunque facultas dabitur, re ipsa declarabimus. Tua uero erga nos obseruantia et pietas semper fuit nobis perspectissima, eamque in tuis literis summa cum uoluptate recognouimus. Deus benedictus tueatur semper nobilitatem tuam sua gratia, cumuletque omni felicitate. Dat. Romae apud sanctum Petrum sub annulo piscatoris die* V *februarii* M. D. LXXXII. *pontificatus nostri anno decimo. Ant. Buccapadulius.*

Ma non pareva più a GIAMBATISTA, che il clima di Roma, benchè provato dieci anni avanti, fosse confacente alla sua sanità. Ne fece pertanto replicate rappresentanze al suo Sovrano, esponendogli il desiderio di essere richiamato dalla sua legazione.

In lettera dei 18 di agosto propose di rinunciare l'abazia di San Benigno. Essa fu da Carlo Emanuel data a Gioanni Pietro Argenteri: e sulla bolla de' 4 di decembre 1582 fu notato il consenso di GIAMBATISTA.

Egli partì di Roma ai 20 di dicembre, lasciando al segretario l'incarico degli affari dell'ambasciata.

Negli Archivi di Corte io vidi quarantotto lettere di

GIAMBATISTA a Carlo Emanuel I, la prima de'22 di gennaio, l'ultima dei 19 di decembre dell'anno 1582, nelle quali ei gli rendea conto della sua legazione. Essa, come ognun vede, è compresa in quell'anno memorabile, nel quale dal Papa Gregorio XIII fu ordinata la correzione del calendario. Sopra di che e il Duca di Savoia, e tutti i Principi della Cristianità erano stati dal Sommo Pontefice consultati. *Borelli. Editti. pag. 203.*

Una lettera di GIAMBATISTA al marchese di Messerano suo cognato, scritta di Roma il dì 28 di marzo 1582 è stata pubblicata dal Tenivelli. *Biografia Piemontese. V. 135.*

Poco dopo il ritorno di GIAMBATISTA in Piemonte si celebrarono le nozze di Filiberto suo Fratello Cavaliere di San Maurizio, e commendatore. Ne' libri parrocchiali di San Pietro *de Curte Ducis*, i quali io vidi nella metropolitana di Torino, si legge: *Illustrissimus dominus* Philibertus de Sabaudia *duxit in uxorem illustrem dominam* Octaviam de Solariis *die* 22 *februarii* 1583 *presentibus serenissimo domino* Carolo Emanuele Sabaudie duce, *ac illustrissimo domino* IOANNE BAPTISTA DE SABAVDIA, *ac aliis permultis.*

Investito già fino dai 12 di gennaio 1582, benchè assente, del feudo di Tegerone pervenutogli dall'eredità paterna, GIAMBATISTA comperò dal marchese Agamennone Ceva in luglio 1583 una porzione del feudo della Chiusa: la quale fu da Carlo Emanuele eretta in titolo, e dignità di marchesato. A questa egli aggiunse in diverse volte anche le altre porzioni della

Chiusa venditegli da altri Signori della casa Ceva, e dai Vimercati: delle quali, e similmente delle miniere donategli dal Sovrano, egli ottenne l'investitura in ottobre dell'anno seguente.

Due memorie letterarie dell'anno 1583 fanno a proposito di GIAMBATISTA. L'una è un sonetto di Raffaello Toscano, gli ultimi di cui versi alludono al suo ritorno dall'ambasciata di Roma.

Turino 1583 Bevilacqua. In 4 pag. 33.

Gran tempo a quel terren cui già calcaro
Con tanto honore i Fabi, i Deci, i Bruti
Foste GIOANBATTISTA *e grato e caro.*
Iui ancor sono in sommo pregio hauuti
I portamenti uostri, iui fia chiaro
Il grido ogni hor di uostre alte uirtuti.

Milano 1583. Pacifico Pontio. In 4.

L'altra memoria è nel libro *de regia sapientia*. Nella cui dedicatoria, senza data, a Carlo Emanuel I così scrive il Botero. *Cur autem haec in tuo nomine voluerim apparere, multae causae fuerunt . . . Sed haerebam tamen . . . nisi animum erexisset mihi fama tuae singularis humanitatis. Haec animum vacillantem confirmavit, incertum impulit ut has meas lucubrationes de regia sapientia tibi dedicarem. Accessit hisce causis* IOANNIS BAPTISTAE A SABAVDIA, *viri, non sanguinis magis, quam animi nobilitate, praestantis auctoritas.*

Intanto era morto il conte di Pancalieri; e la carica da lui avuta di *sommelier de corps* fu da Carlo Emanuel data a GIAMBATISTA suo consigliere: al quale in luglio 1583 assegnò il medesimo stipendio, di cui go-

deva il zio. Il Guichenon, ed il Cigna-Santi, che da lui ne prende notizia, parlando del conte di Pancalieri lo chiamano col vero suo titolo di *sommelier de corps*; e parlando del nipote lo chiamano gran ciamberlano.

Ma GIAMBATISTA, dopo che già veniva nominato il Marchese della Chiusa, risolse di mutare stato; e prese in moglie Benedetta Spinola, nobile, giovane, bella, ed erudita donzella di Savona.

Di queste nozze testimonianza ci resta nei versi latini di quel Michele Gaspero Beltrano, che ho nominato poc'anzi. Ei compose col titolo *de nuptiis* IOANNIS BAPTISTAE SABAVDICI *marchionis etc. et Benedictae Spinolae* un breve epigramma ed un epitalamio di 420 versi esametri. Nè il silenzio altissimo degli altri scrittori impedisce di prestar fede a queste poesie. Può egli mai parer verisimile che e nel 1584, e in Torino, il Beltrano pubblicasse i versi epitalamici, se il matrimonio di GIAMBATISTA non era effettivamente celebrato? Della sposa non altro dice il poeta, se non il nome, il cognome, la patria, la bellezza, e la virtù. Ma degli indizi, ancorchè pochi e scarsi, la storia sa prevalersi come di guida fedele, quando son veritieri. Lo sperimento, che io son per fare, dimostrerà che i versi del Beltrano, siccome furono testimonianza di verità in parlar di Veronica Vivalda, così lo furono in parlar di Benedetta di Savoia.

Silvarum. Torino 1584. Pag. 88. 301.

Moglie di Francesco Spinola, marchese di Garesso, fu Benedetta del Carretto, figliuola di Alfonso marchese di Finale.

Di questo matrimonio nacque Alfonso Spinola, cittadino di Savona che fu marito di Leonora della Rovere. A lei, vedova, fu dedicato da Fabbrizio Ferreri di Garesso il suo trattato *de collegiandi ratione.*

Torino 1588 Bevilacqua.

Alfonso Spinola, trovandosi in Casale nel 1578, fece l'ultimo testamento. Ivi nominò la sua prole: cioè Francesco marchese di Garesso, erede universale; e quattro figliuole femmine, Benedetta, Claudia, Giovanna, e Costanza. Di Benedetta Spinola, e di Leonora della Rovere sua madre, lodi si hanno fra le *rime morali* di Giambatista Rossi.

Carmagnola 1589. Bellone in 8.

Nella biblioteca Imperiale di Torino è un libro contenente i ritratti, non si sa da che pennello colorati, dell'Infanta Cattarina di Austria duchessa di Savoia, e delle sue *Dame*, e delle *Menine*, col nome di ciascheduna. Gli ultimi rappresentano *Donna Claudia Spinola e le tre soe sorelle*, senz'aggiugnere se fossero *Dame* ovvero *Menine.* * In vece di quattro, ne son due soli. Quel che succede al ritratto di Claudia, non ha nome: onde non si può sapere se sia quello di Benedetta, o di Giovanna, o di Costanza. Inoltre è da risolvere un dubbio. O Benedetta era *Dama.* In tal

---

* Diccionario de la lengua Castellana 1734. *Menina.* La senora, que desde nina entraba à servir à la réina en la classe de damas, hasta que llegaba el tiempo de ponerse chapines. Lat. *Puella reginae assecla.*

Vocabulario Portuguez et Latino 1716. *Meninas.* Sao senhoras da primeira qualidade, et moças; ouvi dizer que lhe chamaõ *meninas*, por que andao com calçado baixo; et sem chapins. A' imitaçao dos Castelhanos, chamao os Francezes *Menin*, ao menino fidalgo, que de tenra idade se cria com os filhos del Rey na corte de França; *puer aulicus.*

caso, il suo ritratto dovea dal legatore del libro collocarsi innanzi ai ritratti delle *Menine*.

O Benedetta e le sue sorelle erano *Menine* dell' Infanta. In tal caso, dee dirsi che alla Corte della Duchessa di Savoia le *Menine* erano bensì nobilissime, come le *Dame*; ma non erano necessariamente fanciulle di prima età. Perocchè quando l' Infanta Cattarina venne in Piemonte Consorte di Carlo Emanuel I, allora Benedetta Spinola era già vedova.

Del suo matrimonio con GIAMBATISTA non ho saputo scoprire il preciso tempo. Ma i versi del Beltrano stampati nel 1584 lui chiamano col titolo di Marchese. E questo titolo non gli competea se non dopo luglio 1583.

Stabilita adunque la verità degl'indizi dati dalle poesie del Beltrano, si viene per la prima volta a sapere chi fosse quella BENEDETTA DI SAVOIA che è nominata ne' libri parrocchiali di San Pietro *de Curte Ducis* già da me allegati. *Octavianus, filius perillustris domini Caroli Ozaschi senatoris ac domine Catherine iugalium, baptizatus fuit die* 23 *decembris* 1584. *Compater fuit illustris* Philibertus a Sabaudia, *et illustris domina* BENEDICTA A SABAVDIA.

Questa Principessa è colei, che essendo Vedova, passò nel 1589 a seconde nozze con Arrigo Saluzzo Miolans, signor di Cardè, e gli portò in casa le ragioni, che poi ebbero effetto, sul Marchesato di Garesso. *

* L'inventaro legale de' beni ereditari di Benedetta Spinola, fatto dal Baron di Caramagna, suo figliuolo, trovasi nell' antica insinuazione di Torino 1612 Lib. 4 Vol. 2. Fol. 695.

Farà meraviglia, che il Guichenon, e il Dentis, nel parlar del matrimonio di Arrigo Saluzzo, non dicano che Benedetta Spinola era Vedova di GIAMBATISTA. Ma si additerà forse per più mirabile cosa, che non si dica nè anche nell'instrumento dotale di Benedetta, stipulato a' 28 di gennaio 1589 in Torino, ed in Corte. Io ne ho veduto l'originale. In esso leggesi che il matrimonio si era *differto per l'absenza et importanti occupationi di S. A. S. qual oltra il favor d'hauer proposto et trattato esso matrimonio si era degnata di far saper alle parti che intendeua autorizarlo con la presenza sua.* Ivi si dice semplicemente, che Benedetta era *figliuola del fu illustre signor Alfonso Spinola.* Tuttavia, nell'esprimere la dote, che fu di scudi trentamila d'oro in oro d'Italia di giusto peso, si aggiugne: *La qual somma include la* DOTE *ad essa Signora Benedetta* GIA' ALTRE VOLTE CONSTITVITA *et in parte pagata, et indi* RICVPERATA CON SVO AVGVMENTO *et frutti et ridutta et impiegata in servitio di detto Signor Marchese* (Francesco fratello di lei).

Archivi di Corte provincia di Mondovì. Mazzo 14. Notaio Pompeo Bruyset N. 28.

Or egli è manifesto, che Benedetta Spinola, avendo ricuperata con l'aumento ed i frutti la dote, necessariamente dovea esser Vedova. Ma chi diremo, che fosse il primiero suo marito, se non era GIAMBATISTA DI SAVOIA Marchese della Chiusa, le cui nozze furono laudate in versi dal Beltrano?

Conchiuso il matrimonio di Carlo Emanuele I con l'infanta Cattarina d'Austria, il Duca sul fin di gennaio 1585 partì verso la Spagna, corteggiato da cento

signori nobilissimi; de' quali uno fu il suo Sommeliero del Corpo. Le nozze furono celebrate in Saragoza con quello splendore che a tanti Principi conveniva. Dalla relazione ivi fattane dal Corazzino *, descriverò l'abito di gala di GIAMBATISTA; che fu di tela d'argento con diversi ricami, cappotto foderato di tela d'argento, bottoni d'oro, rosette con perle e gioie, com'anco la berretta con penne bianche.

Volle il Duca, per usar le parole del Campana, *tra quelle feste ornar anche dell'Ordine della Nonciata .... alcuni gentilhuomini principali, onde il ventiquattresimo di maggio* (marzo) *un dopo desinare, co' noue Caualieri del detto Ordine, ch'eran iti ad accompagnarlo in Ispagna, essendo suo fratello* (don Amedeo) *alquanto indisposto, fece capitolo, doue dichiarò sette, a' quali si desse il collare dell'Ordine predetto, che furono il Marchese di Nemurs suo cugino et Ascanio Boba assenti;* GIOVANBATISTA DI SAVOIA, *il Marchese della Ciambra, Carlo Pallauicino, ch'era nouuamente stato fatto caualerizzo maggior della sposa, il Conte Ottauio Sanuitali, e Michel Bonello.* La medesima cosa dice il Corazzino, il qual fu presente alla funzione: se non che il Nemurs ed il Boba che erano assenti sono da lui nominati in ultimo luogo. Con ordine alquanto vario son registrati questi Cavalieri dal Capra, dal Blanc, e dal Cigna.

Historie del mondo Torino 1598 Pag. 173. Libro dedicato dal Tarino a Bernardino frat. di GIAMBATISTA.

* *Relatione della partita di Sua Maestà da Castiglia, et del parentato et nozze seguite in Saragozza, tra li Serenissimi Duca di Sauoia, et Infanta Donna Catharina d'Austria Fatta dal Capitan Angelo Corazzino. In Saragozza in casa de Simone Portinari, da Trin del MonFerrato, Anno 1585. In 4.*

Ma GIOANNI BATISTA non rivide più la consorte, e la patria. Egli morì in Saragoza nel giorno decimo di maggio 1585 in età di trentasei anni all'incirca.

Ivi morì anche Filiberto suo minor fratello. E convien dire che amendue facessero testamento; perchè in supplica di Bernardino loro fratello data nel 1598 a Carlo Emanuel I si narra, che i beni dotali di Paola Costa comune lor madre, divisi già fra essi tre fratelli, erano pervenuti ad esso signor Bernardino *Per Dispositione Testamentaria*. Ma io non ho potuto scoprirla. Giulio Cambiano signor di Ruffia nella sua cronica originale inedita narra, che nel 1585 ammalarono in Ispagna molti gentiluomini del corteggio di Carlo Emanuel I; *tra' quali, morti il conte di Sanfrè, signor Filiberto, et signor* GIOANNI BATISTA *di Raconigi et portati in Piemonte.* Non ho mancato di ricercare in Raconigi, se si conservasse notizia del trasporto, e del sepolcro; e non si è trovata.

Indizio alla ricerca mi era stato dato dal testamento d'Isabella Grillet, cognata di GIAMBATISTA, cioè moglie, come abbiam detto, di Bernardino ultimo signor di Raconigi. Ivi Isabella dichiarò di voler essere seppellita nella chiesa della Santissima Trinità di Raconigi, e nel monumento degli antecessori del marito, da lei nominato suo erede universale.

Torino 10 genn. 1583.

LIBRO SECONDO.

MONETE.

Per le cose narrate nel primo libro, ancorachè sopra le monete di GIAMBATISTA DI SAVOIA non fosse, come pur è sopra alcuna, segnato l'anno 1581, tuttavia non si potrebbe errare dicendo, ch'esse tutte furon coniate precisamente in quegli undici mesi i quali passarono tra settembre 1581 ed agosto 1582. Il primo dei due termini fu quando il Principe entrò in possesso dell'Abazia. Il secondo fu quando ei ne fece la rinunzia.

Non arrivò a durar sessant'anni la Zecca degli Abati di san Benigno. Avanti a GIAMBATISTA, tre soli di loro coniarono moneta; tutti e tre della famiglia dei Ferreri; tutti e tre Vescovi d'Ivrea; e furono il Cardinal Bonifacio; e Sebastiano; e Ferdinando.

Il Tenivelli che scrisse la vita del Cardinale, dichiarò esservi monete battute *anche da altri*. Sarebbe stato conveniente addurne le pruove: perocchè i fatti che io son per dire, sono in contrario.

Biografia Piemontese Tom. V. nella nota a piè della pag. 72.

Leon X ricevendo l'Abazia di san Benigno sotto la protezione della Santa Sede, ne confermò gli antecedenti privilegi. Il suo Breve, spedito il dì 3 di giugno 1518, fu stampato nelle *ragioni della Sede Apostolica*. Vi son nominate le concessioni dei Pontefici Romani. Ma nè il Breve stesso, nè le concessioni confermate, che sono similmente inserite in quel libro, non parla-

II. a. pag. 54.

no punto di Zecca. Essa pertanto dee credersi avere avuta origine dopo il Breve di Leon X, del 1518.

Bonifacio Ferrero, detto il Cardinale Ipporegiense, fu fatto Abate di san Benigno nel 1524 cioè nel secondo anno dopo la elezione di Clemente VII.

In settembre 1529 noi troviamo *reprobate* negli stati di Savoia le monete *di Montanaro*, *Lombardor*, *o sia sancto Benigno*, *e tutte le soe terre*.

Per conseguenza le monete *reprobate* son quelle sole di Bonifacio Ferrero.

Per le quali cose, la prima epoca della Zecca di san Benigno può rettamente collocarsi in quei cinque anni che precedettero il settembre 1529.

Stampato dopo ottobre 1632 senza frontispicio e senza data alcuna tipografica. In fol.

Nel *discorso* anonimo *de gli honori della fameglia Ferrera di Biella* si legge, che i Ferreri *instituirono l' Abbatia di san Benigno con la giuriditione di quattro terre in temporale, e spirituale, e facoltà di fabricar monette*. Dalle quali parole sembra che i Ferreri non dubitassero, essere stata opera de' loro maggiori l'aprimento della Zecca nelle terre dell' antichissima abbazia.

Per cortesia di Monsignor della Marmora ho avuta, dall' archivio de' Principi di Messerano suoi agnati, una carta originale del *Conte di Maseran*, vale a dire *Philib. Ferr. Fliscus*: poichè in due luoghi è così diversamente sottoscritta.* La qual carta è senza data, ed è una *memoria* a *Messer Ugo* mandato a Roma dopo la morte

* Questo *Philib. Ferr. Fliscus* il qual s' intitola *El Conte di Maseran*, fu fatto *Marchese* in agosto 1547; e fu padre del *Principe* che nomineremo tra poco.

del Cardinal Bonifacio occorsa il dì 2 di gennaio 1543. Fra molte incumbenze, il suo padrone gli ordina così. *E più ne portarete la bolla o vero breue della Zeccha de Montanaro che fu concessa dalla felice memoria de Papa Clemente.*

Io non ho ommesso d' interrogare Monsignor Gaetano Marini Prefetto degli Archivi Pontificii, e l' Abate Ubaldo Bellini Prefetto dell' Archivio Segreto della Dateria Appostolica. Il primo dei quali era stato interrogato anche dal Zanetti di Bologna sopra lo stesso oggetto. Amendue gli Archivisti mi assicurarono, già son molti anni, che nè in quegli Archivi, e nè anche negli ufficii di Camera non vi era alcun vestigio di Pontificia concessione per la Zecca di san Benigno.

Per altro se si vuol dare una spiegazione a quel detto del Conte di Messerano, che la Zecca fu conceduta da Clemente VII, si potrebbe dire che la concessione del Papa al Cardinal Bonifacio fosse fatta *vivae vocis oraculo*. Onde per l' una parte fosse vera la origine del privilegio, per l' altra non ne constasse nel modo che il Conte s' immaginava, cioè per Bolla o Breve. *

* *Notandum quod* vivae vocis oracula *eamdem quam aliae pontificiae constitutiones vim obtinent . . . Et licet Gregorius* XV *per suam constitutionem incipientem* Romanus Pontifex *editam sub datum Romae apud sanctam Mariam Maiorem die* 2 *iulii* 1622 *pontificatus sui anno secundo, omnia et singula* vivae vocis oracula *suorum antecessorum tum ad interius, tum ad exterius forum spectantia revocaverit; voluit tamen, ut firma atque in suo robore permanerent omnia indulta et concessiones huiusmodi* vivae vocis oraculo *factae sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalibus, ad ipsorum vel aliorum quorumcumque favorem, propria eorundem Cardinalium manu subscriptae, et* de quibus iidem sanctae Romanae Ecclesiae Cardinales in scriptis testimonium praebuerunt. *De iure abbatum et aliorum praelatorum, authore D. Ascanio Tamburinio. Lugd.* 1640 *Anisson Fol. Tom.* 1. *Pag.* 262.

Certissimo è, che nessun diploma Imperiale, Regio, o Pontificio, si è trovato mai nè fra le scritture dell' Abazia di san Benigno, nè in alcuno degli Archivi del Re di Sardegna; donde risultasse che gli Abati potessero coniar moneta.

Anzi non dovea sapersi nè anche in Roma, nei tempi delle controversie di quella Corte con la Corte di Torino. Perchè nelle *ragioni della Santa Sede* fu bensì pubblicata succintamente la *forma delle monete battute dal Cardinale Ipporegiense, come Abbate e Signore in spirituale, e temporale dell' Abbazia di san Benigno;* ma non si aggiunse, come sarebbe pure stato favorevole all' intento de' Ministri Pontificii, alcun documento che mostrasse esser coniate con legittima autorità.

L. C. pag. 56.

Quindi in mancanza di sicuri monumenti, aprendosi il campo alle conietture, dirò quel ch' io ne penso.

Egli è noto, che Filiberto Ferrero, figliuol di un fratello del predetto Cardinal Bonifacio fu adottato da Lodovico Fieschi per atto del 1517. È noto similmente che ciascun primogenito della famiglia de' Fieschi aveva avuto in settembre 1249 Imperial privilegio di poter battere monete.

Lünig C.D. *Ital.* II. 2459.

Lo stesso privilegio fu accordato nel 1538 da Papa Paolo III. ai Ferreri, come cosa nuova, cioè senza menzion dell' antico; e semplicemente *apostolica auctoritate.*

Ma il privilegio Imperiale fu confermato da Carlo V. ai Ferreri, nel 1547 cioè trent' anni dopo la sopradetta adozione. E appunto in un tallaro di Francesco

Filiberto Ferrero, che fu il primo Principe di Messerano, si ha questa leggenda; CAROLI QVINTI IMPERATOR. GRATIA. *

Di somiglianti concessioni fatte nel medesimo anno rammenterò due esempi che si possono veder nel Duby.

Monnaies des Barons et Prélats l. 54. 66. Pl. XIII. XV.

L'una è quella di cui fece uso l'Abate di Murbach e di Lure: nel cui doppio fiorino si trova CAROLVS V. IMPERATOR. AVG. 1547.

Dell'altra mi par che usasse la chiesa Abaziale di Romans una cui moneta avente l'anno 1547 può credersi coniata anch'essa per grazia di Carlo quinto, benchè non ne porti il nome, come lo portano e quelle dell'Abate di Murbach e Lure, e il tallero del Principe di Messerano.

Or sebbene con molto fondamento si può dubitare se l'adozione sia un titolo sufficiente per trasmettere ad altrui l'eminente prerogativa della Zecca; sembrá tuttavia, che il Cardinal Bonifacio Ferrero non solamente non lo mettesse in dubbio; anzi pensasse di estendere fino a se medesimo quel privilegio il qual nei Fieschi apparteneva al solo primogenito.

Quindi pare, ch'ei volesse provarsi nelle terre della sua Abbazią di niuna diocesi, a fare l'uso di una prerogativa, della quale ancor non potea usare Filiberto

* Il tallaro fu proibito in Piemonte con ordine de' 12 di settembre 1607 stampato da Pizzamiglio in Torino. Il Borelli negli *editti* lo ha ristampato a pag. 329. Ivi i rovesci di alcune monete proibite son collocati fuor di luogo. È bene il saperlo; acciocchè non resti impedita la conoscenza di quelle monete, se fossero vedute da persona non avvertita.

suo nipote finchè vivea Lodovico Fieschi, il qual visse fino al 1532.

Nè aveva egli a temere alcuna opposizione.

Per la maggioranza di età, e per la sua sublime dignità il Cardinal Bonifacio dovea essere nelle sue risoluzioni rispettatissimo da Filiberto suo nipote primogenito e dagli altri agnati, massimamente in cosa che ne aumentava lo splendore del nome.

Quanto alla Corte di Roma (prescindendo dall' oracolo della viva voce, di cui si può far congettura ma non dar pruova) era facile che Papa Clemente VII o tacitamente vi consentisse, o non disapprovasse almeno ciò che da un Cardinale si facea, e per maggior decoro di una Abbazia immediatamente soggetta alla Santa Sede; e per imitazione dell' Abbazia di San Benigno di Digione; la quale anch' essa facea coniar moneta, come fu osservato e nella *Gallia Christiana*, e dal Duby.

Gall.Chr. IV. 669 L. C. II. 246.

Quanto ai Sovrani del territorio circostante, dei quali, come Abate, non era suddito, non aveano interesse di muovergli veruna contesa.

Nè Bonifacio fu il solo che senza ottenere in iscritti dalla Sovranità una permissione particolare, battesse moneta. Simili esempi e di città e di prelati sono abbastanza conosciuti, senza che sia d' uopo ripetere ciò, che fu osservato dal conte Carli e da altri.

Ma o perchè le monete del Cardinal Bonifacio non erano di buona lega, o forse anche per dare a dive-

dere che non si riconosceva in lui l'autorità di farle, in ogni modo la verità è, che il Duca di Savoia le bandì con decreto de' 9 di novembre 1529 dai suoi Stati di quà dai monti.

Il disegno di quattro monete di Bonifacio comparve nella *Biografia Piemontese* del Tenivelli. L'una di esse era inedita. Un'altra già erasi veduta nel quinto dei discorsi del Manni, pubblicati dal canonico Casanova. Due si vedeano improntate nel sopraddetto bando stampato nel 1529 in Torino. Inoltre in esso bando si trova il disegno, il nome, e il valore di altre cinque monete del medesimo Abate.* Pag. 41.

La cura di monetar molto metallo con diversità di conii, oltrechè presuppone opulenza del signore, giova anch'essa a indicare che il Cardinale Bonifacio Ferrero fu il primo degli Abbati di San Benigno ad avere la Zecca: perocchè appunto nei principii di una onoranza nuova, si cerca sempre studiosamente di spanderne e divolgarne la notizia.

Nel Regio Archivio che l'Ordine di San Maurizio avea in Torino, si è trovata una convenzione, che riferirò intera nei MONVMENTI, stipulata per nove anni il dì 21

---

* *Reformatio monetarum auri et argenti in ditione citramontana illustrissimo Domino, Domino Sabaudiae etc. Duci subiecta. Dat. Taurini die 9 mensis nouembris millesimo quingentesimo uigesimo nono.*

Quo sotto e depinto e descripto singularmente il ualore dele monete quale non è licito expenderle: ma suono reducte a biglione, et il dicto ualore e de moneta buona dela quale LXII *grossi fanno uno scudo del sole.*

Sono quarantaquattro monete coniate in dieci zecche. Ve ne sono 4 di Asti, 3 di Carmagnola, 7 di Deciana, 9 di Messerano, 4 di Monferrato, 7 di Montanar, ed altre.

di dicembre 1530 nel monistero di san Benigno fra il Cardinal Bonifacio e l'arrendatore della sua Zecca. Ei fu Gabriele de Tattis di Varese: al quale, in caso di sua morte, dovea succedere il fratello suo Benedetto.

A imitazione di Bonifacio, i suoi pronipoti Sebastiano, e Ferdinando, fecero anche batter monete; alcune delle quali ha pubblicate il Tenivelli. Essi al titolo di *Abbate di san Benigno* aggiunsero talora il titolo di *Conte* ommesso da Bonifacio.

Essi inoltre in alcune monete posero le chiavi, o sole, o accompagnate dalla tiara. Onde siccome in varie monete di Messerano, di Tassarolo, di Desana, l'aquila accenna la concessione Cesarea, così le chiavi nelle monete di san Benigno accennano la protezion Pontificia. Il che fu similmente adoperato nelle Zecche di Montafia, e di Cisterna. *

Molano. *De historia ss. imaginum et picturarum. Lovanii* 1771. *In* 4. *Pag.* 195.

In un libro del Plantino stampato nel 1575 il Molano osservò una moneta coll'immagine *Benigni martyris Divionensis*. Il Zanetti che trascrisse dal Molano, pose questo san Benigno come protettore dell'abazia di san Benigno. E benchè non dica altro, nondimeno, sembra doversi intendere di san Benigno di Fruttuaria perchè l'intento suo è trattar delle monete e zecche d'Italia.

Tom. III. pag. 503.

* Insigne moneta, moltiplice di scudo, mi fu posta in mano in aprile 1790 dal Principe Giuseppe Alfonso della Cisterna, coniata da un suo antenato. La quale è di oro, e pesa un'oncia, un grano, e quattordici granotti. Nel diritto IA*Cobus* A PVT*eo* PRINC*eps* CIST*ernae* ET BEL*riGuardi* 1677, col busto del Principe. Nel rovescio A D*omi*NO FACT*um* EST ISTVD con le armi gentilizie della casa Delpozzo, e con le due chiavi pontificie.

Galli *Cariche del Piemonte.* III. App. IV. pag. 119.

Tuttavia il testo del Molano non dichiara col nome di qual signore sia stata coniata quella moneta. Per la qual cosa è dubbio se appartenga a Digione, ovvero a Fruttuaria.

In qual terra dell' Abazia fosse la Zecca può forse parere incerto a chi negli editti del Duca di Savoia osserverà che *sono reprobate ogni monete tanto auree come argentee e tanto testacii come de altra sorte facte et fiende in le ceche di . . . Montanaro Lombardor o sia sancto Benigno e tutte le soe terre*; quasi che nello stesso tempo si battessero monete in più di un luogo. Ma il miglior senso di tali parole è questo: che si bandivano tutte le monete dell' Abate di san Benigno, qualunque fosse la terra, dov' ei le avesse fatte coniare.

E se voglia supporsi, che l' officina fosse talora in un luogo, e talora in un altro, non saprei ragionevolmente ripugnare. Trattandosi di un territorio angustissimo, era indispensabile, che gli uomini dell' Abazia ricorressero continuamente agli stati vicini a procacciarsi le cose necessarie ad alimento, a veste, al comodo, al bisogno della famiglia. E però quanto meno poteano far senza le monete degli altri paesi, tanto minore doveva essere il numero di quelle dell' Abate. Le quali in somma, nè più nè meno di quelle degli altri Signorotti, erano destinate a ostentazion di potenza, piuttosto che agli usi de' cotidiani contratti. Piccol bagaglio bastava per conseguenza alla Zecca, da po-

tersi tramutare comodamente dovunque fosse il piacer dell' Abate.

Nella terra di Montanaro come sappiamo essere stata stabilita la Zecca del Cardinal Bonifacio, così anche si coniarono le monete di Ferdinando Ferrero. E due giorni appunto dopo la sua morte fu scritta la seguente carta, che ho copiata dall' originale.

Archivi di corte *abazia di S. Benigno.* Mazzo 3. n. 23.

Io Rolando Gastaldo cittadino de Turino et maystro della Zecha di Montonaro per il fu illustre et reuerendissimo signor il signor Ferdinando ferrero vescouo de Iurea et abbate della abbatia di sambalegno attesto sicome messer Gioanni Anthonio frexia di Montonaro mi ha seruito per opperario in detta Zecha realmente e fidelmente si come conuiene ad ogni fidel opperario di Zecha, et he sempre stato di bona voce condictione et fama. Et perciò pregamo ogni maystro di Zecha et altri officiali che lo ascettino liberamente in qualunche Zecha si ritrouera poy che egli e sufficiente idoneo et meriteuole. et in fede del vero li ho fatto fare la presente attestatione signata di mia mano et del mio proprio sigillo sigillata, et ancho dalli infrascritti signori testimonii sottoscritta. Datta in Montonaro li 13 *octobre* 1580. *Rolando gastaldo mastro di detta Zecha sudetto. Io Gulliermino Clara nodaro publico di Montonaro affermo come di sopra esser la verità. Io Antonio Frolla di Montonaro affermo come di sopra esser la verità. Luogo del sigillo.*

Altri monetieri avea già dati la famiglia Gastaldi,

trovandosi nel 1530 Pietro Gastaudi *vicegarda monetarum Taurini*. Ma del predetto Rollando fia bene recitare una supplica presentata ad Emanuele Filiberto, dopo che il padronato dell' Abazia era stato ceduto alla Casa di Savoia.

Archivi di camera *Concessioni* 1579 in 1582 Fol. 90.

Serenissimo Duca. Rollando Gastaldo di Turino desiderando di viuer conforme alla condittione sua, trouandosi con pochi rediti per tratenimento di lui con sua fameglia è constretto di proccaciarsi essercitio o dentro o fori delli Stati di V. A. et non hauendone altro che di mastro di Zecha, però intendendo che ciò sia col bon piacer di lei, ricorrendo supplica poichè egli non è di professione nè d' arme, li piacia . . . concederli licenza ch' occòrrendo possa senza incorso d' alcuna pena andar habitar et seruir fori delli stati di V. A. nel detto essercitio di mastro di Zecha, pur ch' egli non serui con arme. Il che spera ottener.

Favorevole fu il decreto di Emanuel Filiberto, e dice così. *Concediamo licenza et permissione al diletto nostro Rollando Gastaldo di andar seruire fori de nostri stati et essercir l' arte di mastro di Zecha come si supplica . . . Dat. in Turino alli vinticinque di luglio M. D. settanta otto.*

Lavorò adunque il Gastaldo nella Zecca di Montanaro sino alla morte del Vescovo ed Abate Ferdinando Ferrero, siccome ho detto di sopra. Ma egli mi vien dubbio se forse non prestasse l' opera sua anche ad altri Signori: potendo essere per una parte che la Zecca

sola dell' Abate di san Benigno non somministrasse lavoro per tutto l'anno; ed essendo verisimile per l'altra, che uno stesso mastro servisse nello stesso tempo ad alcuna delle propinque Zecche, per esempio di Crevacuore, Desana, Passerano, e forse anche di Monferrato.

Intanto, dopo la morte di Ferdinando Ferrero, accaduta, com' è già detto, agli 11 di ottobre 1580, i ministri di Carlo Emanuele I posero in esame qual determinazione convenisse di prendere circa la Zecca di san Benigno. Ed oltre al parere della Camera de' Conti dato ai 24 di ottobre ho anche veduto il parere del Consiglio di Stato scritto ai 13 del seguente novembre: nel quale si legge così. *Sendo san Belligno iuspatronatus di Vostra Altezza, non importa che gli sia confirmata o annullata la Zecca; poichè non volendo V. A. che in san Belligno vi sia la Zecca, non vi sarà chi abbia da dolersene; e volendolo, sarà Zecca di Vostra Altezza, come le altre sue.*

Dalle parole di questo parere nasce un altro fortissimo argomento per dedurre, che la Zecca dell' Abate di san Benigno era stata aperta senz' autorità sufficiente.

Se il ius delle monete fosse stato conceduto all' Abate con espresso diploma di Clemente VII o di altro posterior Pontefice, sembra inverisimile, che in poco più di cinquant' anni se ne perdesse la memoria a segno di essere ignoto e alla Camera e al

Consiglio di Stato. E se ne avessero avuta notizia, è probabile, che nel parere ne avrebbero fatta menzione, per disaminare se il privilegio era valido, e progressivo.

Nè a questo pensiero si oppone la formola: *sia* CONFIRMATA *o annullata la* Zecca: poichè il vocabolo *confermata* sebbene si intenda propriamente di prerogativa conceduta da un Sovrano, pure in più largo senso può adattarsi legalmente anco alla sola consuetudine.

Sei giorni soli dopo la data del parere del Consiglio di Stato, fu da Carlo Emanuel I segnata la carta che segue.

Hauendo grata la licenza concessa dal Ser.mo Duca nostro signore et padre di felice memoria a Rollando Gastaldo di andar seruire nel suo essercitio di mastro di Zecha fori del stato nostro, per le presenti di nostra certa scienza et autorità gli confermiamo le lettere di detta licenza quì alligate . . . Torino alli diece noue di nouembre M. D. ottanta.

Io non dirò positivamente, che il Gastaldo continuasse ad essere il mastro della Zecca di San Benigno. Ma considerando, che dopo la permissione datágli da Emanuel Filiberto, egli servì a Ferdinando Ferrero, probabil cosa è che dopo la permissione di Carlo Emanuel I, egli servisse anco a GIAMBATISTA DI SAVOIA.

Le monete da lui fabbricate mentre l'Abazia era tenuta dai Ferreri, furono dal Duca bandite. Non sono

esse veramente comprese nelle proibizioni riferite dal Borelli. Ma una provvidenza della Camera de' Conti da me letta nella carta originale con sigillo dice così.

Archivi di camera *Ordini* 1573 in 1609 num. 5.

Carlo Emanuel. Hauendo noi per degni rispetti concernenti il seruitio nostro et del publico, per un ordine delli vintiuno di gennaro prossime passato fatto prohibitione che nessuna persona hauesse introdur riceuer ne spender ne i stati nostri di qua da' monti, ducato d'Aosta et contado di Nizza alcune monete basse come sono bianchi soldi et quarti fabricati nelle Zecche di Monferrato, Masserano, Guastala, Castiglione, Paserano, Deciana, San Balegno, *et altri luoghi forestieri di quà da' monti, et essendo mente nostra che i contrauentori a detto ordine siano castigati acciò non uadi in abuso. Per questo commettemo et mandiamo al diletto nostro Romero Bussi usciere della Camera nostra de' conti, che transferendosi oue sara espediente toglii sommarie et secrette informationi sopra le contrauentioni di detto ordine . . . Dat in Torino li uinti di luglio mille cinquecento ottanta uno. Per sua altezza a rellatione della Camera de' conti. Spatis.*

Con la data del giorno seguente cioè de' 21 di luglio 1581 è una carta che si è trovata nell' archivio della comunità di San Benigno. Essa comincia: *cum officina cudendi monetam tam auream quam argenteam indigeat uno secretario.* Tale impiego fu dato al notaio Gioanni Batista Fiorio. Glielo conferì Anastagio Germonio; il qual nella psovvisione si qualificò Vicario Generale

dell' Abbazia di san Benigno (non dell' Abate) e Delegato Apostolico; della qual delegazione ho fatta memoria nel libro primo.

Due mesi dopo questi atti, cioè nel dì 26 di settembre, il Germonio fu deputato da GIAMBATISTA DI SAVOIA a ricevere l' omaggio delle comunità soggette all' Abbazia.

Carlo Emanuele assentendo al parere del suo Consiglio di Stato permise, che il nuovo Abate coniasse anch' egli monete. E chiara pruova di questo assenso è il non trovarsi più vietato ne' suoi dominii il corso alle monete di San Benigno. Siccome l' uso di questa Zecca si considerava per una dependenza del padronato, il Duca volle senza dubbio, che il primo Abate nominato da lui, massimamente essendo Principe del Sangue di Savoia, non fosse privato di quella prerogativa della quale aveano usato i tre suoi antecessori.

Le monete di GIAMBATISTA non furono più distinte con verun contrassegno dell' autorità Pontificia. Esse furon le ultime che portassero il nome dell' Abate di san Benigno.

Niuna querela fu quindi promossa dalla Corte di Roma; come si può vedere nelle ragioni della Sede Appostolica stampate in tempo delle ultime controversie. Onde si verificò perfettamente ciò che dal Consiglio di Stato si era preveduto; che volendosi dal Duca far serrare la Zecca degli Abati di san Benigno, non vi sarebbe chi avesse a dolersene. E quanto alle

monete di GIAMBATISTA, esse furono, atteso il padronato della Casa Reale, considerate come uscite dalla Zecca del Sovrano.

Appunto ai 17 di marzo 1581 fu da Carlo Emanuel I ordinata la battuta di due monete, fra le altre: scudi di oro; e bianchi ovvero pezze da quattro soldi. Degli scudi il titolo era a k. 21. 21. il peso den. 2. 15 al taglio di 73 $\frac{1}{7}$ sebbene furono poi deliverate a 73 $\frac{1}{8}$. De' bianchi la bontà era a den. 4. 18. il peso den. 3. 20. $\frac{8}{50}$ di 50 al marco.

Imitazione di queste due monete furon quelle dell' Abate GIAMBATISTA: in eroso, il bianco o sia quadruplo del soldo; in oro, lo scudo, e il doppio scudo, o sia la doppia. Che se facesse anche in argento a bontà di den. 10. 18. scudi, talleri, lire, testoni, come nella suddetta ordinanza era prescritto da Carlo Emanuel I, finora non mi consta.

Quanto alla parte diritta delle monete di GIAMBATISTA non occorre disputare: essendo manifesto che vi si rappresenta l'arma gentilizia di Savoia-Raconigi con le insegne abaziali, e col nome e cognome suo, e con i titoli di Abate e di Conte.

Nel rovescio il bianco e la moneta in rame hanno una croce trifogliata, a somiglianza di altre innumerabili, particolarmente di Savoia.

Nel rovescio dello *scudo* è la croce del nostro Signor Gesù Cristo, con questa leggenda: NON ALIVNDE GLORIA 1581.

Nel rovescio del *doppio scudo* è un milite in piedi con armadura, guanti, spada a fianco, e vessillo della croce nella man destra.

L'antico uso di rappresentare i santi nelle monete, fa credere che la imagine impressa in questa moneta sia di alcun martire. Ciò si conferma dalla leggenda SI COMPATIMVR CONGLORIFICA*bimur* presa senza dubbio da quel sacro testo di san Paolo: *ipse enim spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei. Si autem filii, et heredes: heredes quidem Dei, coheredes autem Christi; si tamen compatimur ut et conglorificemur.* *Ad Rom.* VIII. 17.

Rivedendo le monete del cardinal Bonifacio, in una, denominata *cornabò*, si legge *Sanctus* TIBVRTIVS MARTIR, in alcune altre, denominate *testacii o testoni*, si legge SANCTVS BENIGNVS MARTIR.

San Tiburzio è in figura di soldato a cavallo, con vessillo di croce nella destra.

In simil maniera è san Teonesto in monete di Messerano. *

Delineato similmente si puo nella raccolta del Duby veder san Costanzo in monete di Saluzzo, de' marchesi Lodovico, e Michele Antonio, e Francesco. Alle quali, vedute anche da me, si deve aggiugnere una Pl. LXX.

* Simile anco è santo Antonino in moneta de' Fieschi battuta in Valditaro. Primo a pubblicarla, ma senza disegno, fu il Gradenigo; posseduta da lui. *Molti feudi*, soggiugne il Gradenigo, *ebbero i Fieschi, ne' quali coniarono monete; come Crepacuore, Lavagna, e Masserano; ma non si sa* (dovea dire *da me*) *con qual privilegio, nè quando.* Zanetti II. 159.

di quelle del marchese Gabriele, avente san Costanzo.

Le monete poi, che hanno san Benigno, in tre maniere lo rappresentano.

Sopra di ciò è da notare la incostanza dei monetieri. I quali, avendo ne' loro arnesi diverse figure, tutte voleano adoperarle, per multiplicare le impronte, senza curarsi della verità; cioè se il santo, che aveano da rappresentare, fosse stato o ecclesiastico, o soldato di cavalleria, ovvero di fanteria. Somiglianti o inavvertenze o capricci osserviamo anche nelle monete Romane così dell' alto come del basso impero; nelle quali con la leggenda non sempre concorda la figura. Benchè gli antiquari non sono, com' è costume, concordi nell' assegnar la cagione dell' errore.

E primieramente, san Benigno compare vestito da uomo di chiesa; sedente in cattedra; con la destra in atto di benedire; e con palma nella sinistra.

La medesima effigie fu in principio del 1804 intagliata dallo Stagnon, e in tavoletta di rame destinata a ornamento di stampe, e in sigillo abaziale, per ordine di Monsignor di Masino, Giacomo Valperga ultimo Abate di san Benigno. Intorno alla quale effigie stà *Sanctus* PRESBYTER BENIGNVS MARTYR. Ivi anche sono la tiara pontificia e le due chiavi, non ad altro intendimento che a significare che la insigne Abazia era di niuna diocesi, e perciò immediatamente soggetta alla Sede santa di Roma.

Questa rappresentazione di san Benigno sembra

la più confacente alla verità; perchè egli dalla Chiesa Romana e dalla Gallicana è riconosciuto per prete e martire.

Nella stessa maniera vediamo effigiati san Teonesto in due monete dei Fieschi pubblicate dal Vettori; e sant' Evasio in tre monete di Bonifacio marchese di Monferrato. Fiorino d'oro Pag. 263.

La seconda maniera di rappresentar san Benigno è in figura di soldato a cavallo, con la spada. Nel che è diverso da san Tiburzio, il qual tiene il vessillo.

La terza imagine di san Benigno, espressa in due diversi *testacii*, la quale è di soldato in piedi col vessillo della croce, è anche l'imagine di san Teonesto in quattro altre monete di Messerano; di san Maurizio in una di Filippo Tornielli, e in due di Desana; di sant' Alessandro in due altre di Desana; e di san Costanzo in due di Michele Antonio Saluzzo.

E quando io dico, le imagini di san Benigno, e di san Tiburzio essere come quelle di san Teonesto, e degli altri sopraddetti, non intendo già di una semplice rassomiglianza. Dico, essere affatto le stesse imagini improntate con lo stesso conio: dal che deduco un argomento a confermare ciò, che proposi di sopra; che uno stesso maestro per aver sufficiente guadagno da poter vivere, servisse a' tempi del cardinal Bonifacio in più di una zecca. Tanto che il torsello, che avea servito in Desana ad esprimere san Maurizio, portato a Carmagnola serviva ad esprimere san Costan-

zo; non occorrendovi altro artificio, che introdurre la figura dentro al cerchio separato, dove stava la diversa leggenda.

Questa mia osservazione, trattandosi di anticaglie rarissime, non si potrà da tutti verificare sulle monete originali. Indicherò pertanto un documento certo, che potrà persuader chicchesia; vo' dire il bando stampato in Torino con la data di 9 di novembre 1529 col titolo *Reformatio monetarum*, del quale ho fatta menzione poco sopra. Nel qual bando i tipi di quarantaquattro monete proibite sono improntati con intaglio in legno; acciocchè da ciascheduno si potessero conoscere facilmente, onde ricusarle nei contratti. Le sette che di sopra ho indicate di *Montanar*, sono del cardinal Bonifacio Ferrero: l'una ha la croce col motto HOC SOLO SIGNO VINCITVR nella circonferenza. L'altra ha il motto nell'area che dice così. Dom*i*NE TIBI GLORIA. Quattro hanno san Benigno. Una ha san Tiburzio.

Archivi di camera. *Zecca* Mazzo 4. A. 19. 21. *Ordini dal* 1529 *al* 1614. n. 1.

È san Tiburzio uno dei protettori dell'Abazia. In quella se ne celebra due volte la festa. La prima nel dì undici di agosto, con rito doppio di prima classe e con ottava. La seconda volta nel dì ventidue di novembre, con rito doppio maggiore, per la translazione delle reliquie sue e di quelle de' santi Primo e Feliciano.

Missae sanctorum de praecepto celebrandae in eccl. abbatiali Fructuariensi Taur. Soffietti In fol. *Officia propria et octavae sanctorum Fructuariensis ecclesiae.* Ibid. in 12

Di san Benigno poi, *titularis et patroni principalis Abbatiae Fructuariensis* la festa si celebra solennemente nel dì tre di novembre con rito doppio di prima

classe, e con ottava; che è rito uguale a quello della festa di san Tiburzio.

Or passando a conietturar di qual martire siesi voluto dare l'effigie nel doppio scudo di GIAMBATISTA DI SAVOIA, dico primieramente, non essere sufficiente argomento la leggenda SI COMPATIMVR CONGLORIFICA*bimur*. La epistola di san Paolo ai Romani, dond' essa è presa, leggesi nel primo notturno dell' officio *commune plurimorum martyrum*. E quest' officio si recita così nella festa di san Tiburzio, come nella solennità di san Benigno.

Resta dunque da esaminar la figura. San Tiburzio fu bensì rappresentato in figura di milite; ma di milite a cavallo. San Benigno fu ben talora espresso in abito di uomo di chiesa; ma, come san Teonesto in Crevacuore, come san Terenzio in Pesaro, come altrove san Nazario, e come tanti altri, fu anche effigiato in abito di milite, forse per indicar la cristiana fortezza con la quale confessando la fede avea sopportato il martirio. Olivieri nel Galogerà N. R. I. 404. Trivigi 212.

Per le quali cose io inclino a credere che san Benigno, anche per essere il padrone avvocato e tutelar principale dell' Abazia di Fruttuaria, sia il Santo Martire che si vede rappresentato nelle monete di GIAMBATISTA DI SAVOIA.

Vedute le difficoltà di far congetture verisimili in cosa che sembra pur facile, mi par bella da ripetersi una considerazione del Morcelli sopra i rovesci delle

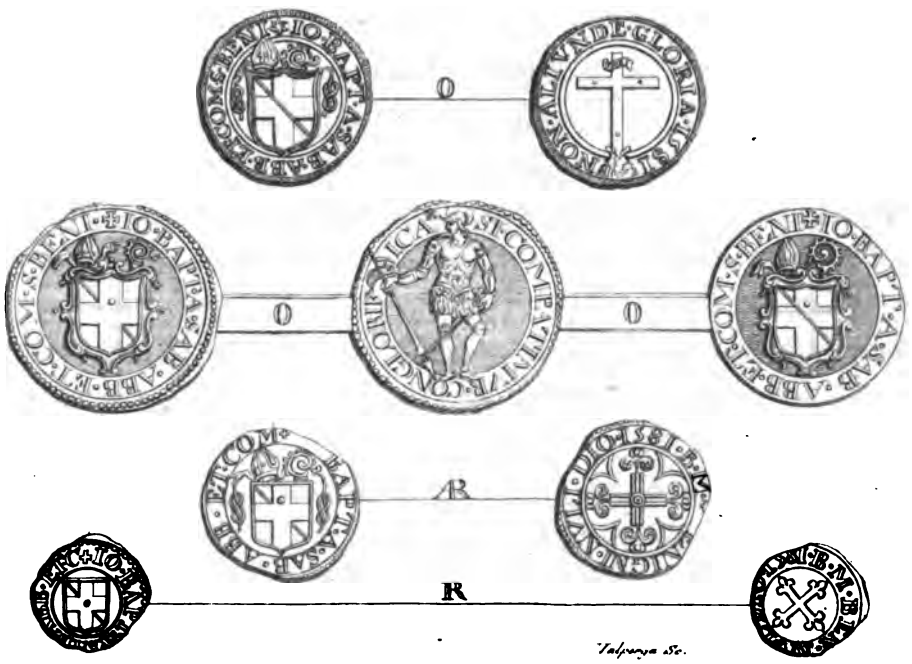
De stilo Pag. 397.

monete. *Magnum fere invenias in nummorum nostratium forma et inscriptione discrimen. Nam quum veterum more et res gestae et praeclarae Principum virtutes omni nummorum genere posteritati commendari possint; qui tamen novi identidem commercii caussa cuduntur, uno plerumque titulo eodemque argumento omnes signantur: ut praeter Principis nomen nihil iam referant, quod historiae unquam prodesse possit . . . Scio equidem hac etiam et superiore aetate percussa alicubi nomismata optimae notae . . . Sed hoc facit, ut iis magis succenseam, qui de eleganti argumento ac de recta nummorum inscriptione nihil laborant; quum videam nunquam deesse eruditos homines, a quibus haec peti possint.*

Le monete di Giambatista Di Savoia, benchè nel rovescio non arricchiscono la istoria patria, nondimeno sono molto stimabili: non tanto per la propria rarità; giacchè sono state finora sconosciute nei libri stranieri e nei nostri; quanto per le seguenti ragioni.

Tenivelli L. C. Pag. 135.

Primamente, per la Zecca donde uscirono; cioè di uno Abate; cosa che unica fu negli Stati della Real Casa di Savoia. Dipoi per essere del primo degli Abati di san Benigno, dopo che il padronato dell'Abazia fu ceduto a quella Sovrana Famiglia. Finalmente, per essere monete dell'ultimo Abate che avesse l'uso della Zecca.



Oro. *Scudo.* Peso d. 2. 15.

Arma di Savoia Raconigi, con due nodi perpendicolari, uno per parte, con mitra, e pastorale • IO*annes* BAPT*ista* A SAB*audia* ABB*as* ET COM*es Sancti* BENI*gni* R. Croce di Nostro Signor Gesù Cristo. NON ALIVNDE GLORIA 1581.

Oro. *Doppio scudo* o sia *Doppia.* Peso d. 5. 6.

Arma di Savoia Raconigi, con mitra, e pastorale. † IO*annes* BAPT*ista* A SAB*audia* ABB*as* ET COM*es Sancti* BENI*gni*, Il conio delle due monete è diverso: nella brisura dello scudo, nella posizione del pastorale, e nella leggenda; la quale nell'un dei tipi ha il punto dopo la parola BENI, nell'altro, non lo ha. R. Milite in piedi, con armadura, elmo, guanti, spada a fianco, e vessillo della croce nella destra. SI COMPATIMVR CONGLORIFICA*bimu*R

Argento, con molta lega. *Bianco.* Peso d. 3. 20. $\frac{8}{5\,6}$

Arma di Savoia Raconigi, con due nodi perpendicolari, uno per parte, con mitra e pastorale † . . . BAPT*ista* A SAB*audia* ABB*as* ET COM*es*. R. Croce trifogliata. B M forse *Beati Martyris* . . . ENIGNI NVL*lus* DIO*ecesis* 1581.

Rame.

Arma di Savoia Raconigi. † IO*annes* BAPT*ista* A SAB*audia* ABB*as* ET *Comes* R. Croce trifogliata B M forse *Beati Martyris* BENI*gni* NVL*lus* DIO*ecesis* 1581.

LIBRO TERZO.

MONVMENTI.

Oggetto di questi MONVMENTI è dimostrar con pruove non ancora conosciute la verità delle notizie da me date nei precedenti due libri. Tal è quella, che una persona proposta da Amedeo VIII ottenesse il priorato del Borgetto. Nei conti del tesoriere generale di Savoia (XLV. 77. 82.) il dì primo di febbraio 1401 *alloquantur sibi quos pro domino, eiusque nomine et mandato, soluit, tradidit realiter, et librauit Francisco Ruffini, in exoneracionem ducentorum scutorum auri, per dominum dicto Francisco debitorum ex caussa missionum et expensarum, per dictum Franciscum in Curia Romana solutarum et sustentarum, procurando et obtinendo bullas* de prioratu burgeti in Sabaudia *pro fratre Anderoto de grimaldis*; cui dominus de dicto prioratu prouideri procurauit.

La unione dell' Ordine di san Lazaro con quello di san Maurizio, operata nei tempi in cui fioriva GIAMBATISTA DI SAVOIA, mi ha data opportunità e d'illustrar brevemente il principio vero di quello di san Maurizio; e di accennar notizie da me scoperte della sua unione con l'altro. Ora dunque sono da pubblicare alcune lettere che ne contengono i primieri negoziati.

Ad Emanuel Filiberto il cardinale Bobba 9 decembre 1566.

Fuori. *Al Serenissimo Signor mio Colendissimo il Signor Duca di Sauoia.*

Dentro. *Serenissimo Signor mio Colendissimo.*

Sono molti giorni chè mi fu proposto di trattare con Vostra Altezza che si contenti accettare il luoco del Gran Mastro di san Lazaro: il che mi fù persuaso con le ragioni che sono scritte nell' alligato discorso. Io non ne ho mai dato auuiso a Vostra Altezza, perche non mi son mai ben risoluto nell' animo mio, s' era cosa degna di lei, et della quale si possa ragionare con buon fondamento, et uederne un fine honorato, et utile. Ma essendone di nuouo stato stimolato dal Conte Hercole di Pietra, il quale m' ha detto di piu che n' ha scritto a V. A. non ho uoluto piu differire di scriuerle, non per persuaderla piu d' accettarlo, che di non accettarlo, ma per dirle meramente il fatto, et scoprirle le difficoltà, ch' io sento: acciocche V. A. hauendo ben considerato il tutto, possa fare quella deliberatione, che giudicherà esser seruitio suo.

Sappia adunque V. A. ch' essendo questa Religione di san Lazaro quasi come estinta perche la maggior parte delle sue commende o sono unite alla religione di san Gioanni, o sono occupate da laici, li quali sotto nome di Ministri le godono, et essendo uacato il luogo del Gran Mastro, Pio quarto felice memoria lo diede a Gianotto Castiglione: et insieme gli concesse priuilegi amplissimi, in uirtu de' quali, non solo si poteuano ricuperare le commende occupate, ma s' apriua una lar-

ghissima strada a farne delle nuoue. Et come questo Castiglione è huomo attiuo, et all' hora accompagnato dal caldo del fauore del Papa, persuase a molti gentilhuomini pigliar la croce di san Lazaro: la quale si gli concedeua pagando cento cinquanta scudi d' oro: et diede assai buon principio a risuscitare la detta religione.

Seguì poi la morte di Pio quarto, et successe Pio quinto, al quale fu chiamata la confirmatione di detti priuilegi. Et egli non la uolse concedere. Et finalmente ha commesso la causa a certi Cardinali. Ma fin a quest' hora non se ne uede risolutione alcuna. Et io per me dubito che o non si confirmaranno, o se pur si confirmaranno, saranno ristretti assai. Siche la prima difficoltà ch' io sento in questo negotio è, che siamo incerti quali priuilegi si daranno a questa religione. La seconda è che, come disopra si è detto, questa religione era quasi ridotta a niente: et per rimetterla in buon stato saranno bisogno di molte spese: et quel ch' importa piu, sarà necessario trattare con le due Maestà di Francia, et di Spagna, che si contentino, che le commende di san Lazaro, che sono nei stati suoi, et hora sono occupate, si restituischino alla religione: il che non so come facilmente faranno. Et posto che lo facciano, non essendo il grado del Gran Mastro perpetuo nella casa sua, si trouaria V. A. hauer speso molti denari et impiegato il suo credito appresso quei Hè, et hauer faticato per altri. Et queste due difficoltà sono le più importanti. Ancorachè si può di più considerare che

questo luoco di Gran Mastro di san Lazaro, fu sempre in persone manco che mediocri. Benche a questo si potria dire che V. A. darà splendore all' ufficio, et non l' ufficio a lei. Appresso a questo è da credere che Gianotto Castiglione, il qual uuol rimettere questo luoco, persuadendosi di dare una gran cosa, dissegnerà ancora hauere una gran ricompensa; massime ch' essendo carico di molti debiti, n' ha molto di bisogno: siche saria necessario scoprire quali siano i suoi dissegni. Ma quando si ueda la confirmatione dei priuilegi, se non in tutto, almeno nelle parti piu sostentiali, et che si potesse impetrar dal Papa, che questo luoco fosse perpetuo in lei, et ne i suoi successori, in tal caso crederei, che non solo si deuesse accettar questo partito, ma con ogni sorte di diligentia procurare: perche credo che in Italia solo non potria V. A. dar cosi poco, che non potesse prouedere almeno di cento commende: le quali facilmente si racquistariano alla religione: et di poi a poco a poco tratteria con le dette Maestà che si contentassero che ancora fuori di Italia nei suoi regni potesse esercire la medesima autorita. Et per questa uia V. A. potria crescere quel numero di galere, che dall' utile il quale riuscirebbe di questa religione potessero essere mantenute, alle quali ha commodità di dar luoco nel suo porto di Villafranca. Ma questo non è da trattare in questi tempi sotto questo Papa; il quale è molto ristretto. Se ne uenirà un'altro un poco più liberale, e che uoglia meglio intendere alle cose di stato, all'hora

si potria tentare. *Et per poterlo piu facilmente indurre a concedere questa gratia, si gli potria proponere che hauendo il stato ecclesiastico bisogno di qualche legno armato, per difendere questi mari dall' incursioni d' infideli, si contentaria V. A. lasciar una parte di quelle Gallere, che si accresceranno per causa della religione predetta, nel porto di Ciuitauecchia o doue a sua Santità piacesse per la diffesa di detti mari. Il che al Papa porturia gran beneficio, et a V. A. riputatione. Alla quale bascio humilmente le mani; et mi raccomando in sua buona gratia. Di Roma li* IX *di dicembre* 1566.

Di Vostra Altezza

Humilissimo et obligatissimo seruitore et Vassallo

Il Card: Bobba

Le parole che sono verso il fine di questa lettera, stampate in carattere *tondo*, sono già state pubblicate da Monsignor Morozzo ora Arcivescovo di Tebe. Pochi anni prima che andasse Nunzio Pontificio alla Corte di Etruria, Egli avea composto l'*elogio istorico di Marc' Antonio Bobba, Vescovo d' Aosta, Cardinale:* elogio accuratissimo, in cui la verità delle narrazioni, scoperta con diligenza, è dichiarata con savi pensamenti. Monsignore fece uso preclaro di queste lettere da me comunicategli: e fu il primo che insegnasse ai letterati che la origine della unione dell'ordine di san Lazaro a quello di san Maurizio non si può sapere dai libri stampati. » Senza (son sue parole) senza le allegate tratta-

Stampato in 8 (nel 1799) in Torino *coi tipi dell' Acc. R. delle Scienze.*

Pag. 58.

» tive del Bobba, che dalle di lui originali lettere ho » ricavate; vedendosi eseguita l'unione dei due Ordi- » ni nel 1572, in cui non si fa menzione del Bobba, » non si sarebbe sospettato, che questa fosse un'opera » di quell'insigne Prelato ». Non è questo però certa- » mente il primo caso, specialmente nel sistema politi- » co, in cui si vedano conchiudere degli affari di som- » mo decoro, e vantaggio ai Sovrani, ed agli Stati, » che paiono opera del tempo, in cui sono eseguiti, » e dei Ministri attuali, che gli hanno seguiti; eppu- » re il merito è tutto di chi ha saputo piantarne le » basi, ed incamminarle in guisa ad avere poi a suo » tempo, e luogo il bramato effetto. »

Discorso senza data accennato nella lettera precedente.

Fuori. *All' Illustrissimo et Reuerendissimo Monsignore et Patron mio singularissimo il Cardinale Boba.*

Dentro. *Illustrissimo et Reuerendissimo signor et Patron mio singularissimo!*

Perchè l'altro giorno quand io fui da V. S. Illustrissima non la potti regualiare a pieno sicom' io desideraua delli grandissimi priuilegij ch' ha ottenuto la religione di san Lazzero dalla felice memoria di Pio iiij con la compositione delli 25 mila scudi d' oro, et con l' industria et valore et seruitù di sei anni dell' Illustrissimo signor Gianotto Castiglione, presente Gran Mastro, intimo seruitore et parente di quella santa memoria, non ho voluto mancare con questa mia di dargline particulare reguaglio; con fargli anche sapere in che termine

la santità di nostro signore ha deliberato di redurla doppo molte, et molte congregatione fatte dalli Illustrissimi Cardinali della Congregatione del concillio, alli quali era stato comisso che riuedessano detti priuilegij con diligentia; acciochè se gli era cosa alcuna che non fusse conforme al concillio tridentino, et secondo le lege canoniche, gli lo referissero acciochè li potesse emendare sicome ha fatto. Hor le gratie che dalla felice memoria di Pio iiij gli furono concesse, oltra quelle che lei haueua le quale erano grandissime, sono queste. Prima li concesse le medesimi priuilegij gratie et indulti, ch' hanno le Religioni di san Gioanni, san Iacomo de Spata, quella di Cristo importugallo, santo Antonio Vienensis, san Stefano in Toscana, et quella di san Spirto in urbe. Et per farla maggiore de tutte l'altre gli agionse, che ogni cauallero anchorchè fusse maritato et biggamo possa tener cinquecento ducatti d'oro in oro di camera di pensione sopra qual si uoglia beneficio ettiam curato, con autorita di poterla transferire in articulo mortis, ogni uolta che questa Religione cominciera a militare contra infedeli. Di più gli conchiedè anche gratia di poter far in comenda tutti li benefici simplici de iure patonati ex dottatione uel fondatione riseruandosi pero li patroni il suo jus presentandi come l' haueuano prima, et con seruire al culto diuino, secondo il carico del beneficio. Oltra di questo gli reunisse tutti li luochi di san Lazero, che per li tempi passati gli sono stati occupati d' altre Religione, comunitade, et de persone particu-

lare con faculta grandissima di poter recuperare tutti li luochi et comende doua sia mai stata, sia, o sara ospitalità de leprosi, anchorche detti luochi et comende non siano sotto l' inuocatione di san Lazero: uolendo, che da hora in anzi dette comende restano sotto la Religione et che non deuoluano mai piu alla Sede Apostolica. Gli conchiede anche l' ellettione del Gran Magistrato da farsi per li caualleri: il che prima staua alli Pontifici a darlo a chi gli pareua. Gli ha concesso anche la iurisditione con amplissima essentione Reale, et personale per tutto l' uniuerso, con grandissime indulgentie, con autorità di poter errigere confraterie in ogni luco, et molte altre gratie le quale per non essere prolisso non gli diro per hora. Le moderationi che N. S. ha determinato di fare doppo le molte consideratione fatte dall' Illustrissimi Cardinali in tante congregatie, et in anzi a S. Santità la quale ha uoluto essere informata dell' origine di questa Religione: la quale hebbe principio da bassilio Magno sino nell' anno trecento settanta in circa: sono queste: che li caualleri che prima poteuano martarse con ogni donna, che gli piaceua, et morendo la prima poteuano pigliare la seconda, da hora in anzi non uole che possano maritarse se non con vnicam, et uirginem. Di più leua tutte le indulgentie, et confraterie, con alcune alre cose, che non gli pare che siano conforme al concillio. Basta che delle gratie principale le quale sono il poter tenere li cinquecento ducati di pensione, essendo maritati, et il potere far de benifici simplici

de iure patronati in comenda, con la recuperatione delli luochi della Religione et la lettione del Gran Mastro, con l' essentione Reale et personale, si lassano integre per quanto dicano; di modo che si spera che restando la Religione con queste gratie, in breuo con l' adgiutto di Dio debbe fare grandissimo progresso; poi che Dio gli ha prouisto d' uno Gran Mastro tutto pieno di bontà, uirtù, et liberalità. Il quale, non mirando all' interesso proprio, come suole far la più parte delli huomini, riguardando solo al seruitio di Dio et della sua Religione, essendo infiamato di uera gloria, confidato nell' adgiutto diuino, se posto con ogni suo potere ad essaltare questa sacra Religione et militia, la quale si poteua dire esser estinta. Et per poter meglio esseguire questo suo santissimo desiderio, quello, che prima era in sua dispositione, che si poteua dire essere il tutto; poi che a sua Signoria Illustrissima staua a disponere del tutto come gli piaceua senza dar cunto ad alcuno de caualleri; hora mi pare uoglia far tutto al contrario. Poi ch' ha deliberato di mettere nelli stabilimente, che la maggior parte delle comende si ottengano per l' ancianità; la quale s' intendera cominciare doppo che si hauera fatta la professione. Però si puo dir con uerità che il presente Gran Mastro habbia di nuouo resucitata questa sacra Religone et militia, la quale non era piu in cognitione del mondo. Hor poi, che da questo ualoroso signore è stata ridotta in cosi bon essere, a me non par, che gli manca altro per ridurla al colmo

della grandezza in breue, se non il patrocinio di qualche gran principe il quale sia di tanta autorita apresso li Re, et principi cristiani che gli diano li placet, et l' essecutione della recuperatione delle comende, le quali gli sono state occupate in diuersi tempi, da molti che le tengono contra ogni ragione. Però essendo il volere di Nostro Signore che la Religione di nuouo sia rentegrata, non ue dubio, che essendo sotto la prottetione di qualche gran principe, che in poco tempo recuperera doi o tre mille comende; perche ui sono poche terre d' importanza, che non ui siano luochi di questa Religione; et in Franza, Sauoia, et Piemonte ue ne sono assaissime; et la Religione di san Gioanni ne possede per piu de cinquanta mille scudi d'entrata. In Spagna, Portugallo et in tutti quelli Regni ue ne sono infinite. In Italia ci ne un numero grandissimo; et la Religione ne in possesso d' una grandissima parte: ue ne sono molto più in Germania et in Fiandria. Di modo che se si recupereranno la mita, questa sola Religione haueua piu comende che tutte l' altre insiema. Di modo che con uno poco di tempo hauera grandissime forze per mare, et per terra, et tanto piu se hauera qualche gran principe, che la pilia in protetione: il che non conosco niuno, più atto che l' altezza del signor Duca di Sauoia. Il quale essendo parente strettissimo de tutti li Re, et principi cristiani, otterrebbe in mediate li placetti per tutti li soi Regni. In oltra gli potria dar subito la Residenza, o in Niza, o in Villa franca.

Il che saria la richezza del suo stato, perchè starebbe sempre per il meno da mille caualleri nella Residenza. Però essendo questa Religione ridotta in questo stato non so come non sia desiderata da qual si uoglia gran principe, et metterui ogni studio: non guardando a qual si uoglia spesa per hauerlo in persona sua; perche non so qual maggior grandezza si possa desiderare, che di poter comandare a nobili: il che potra sempre fare chi sara Gran Mastro di questa Religione, et militia: poi che sara sempre cappo de doi o tre mille gentilhuomini li quali saranno sempre pronti ad ogni suo seruitio, senza dargli spesa alcuna; imo vtile grandissimo. Me si potria dire, che essendo sempre stato questo magistrato in persona di Gentilhuomini priuati, non saria d' honore a vno principe grande di procurare d' hauerlo in persona sua. A questo si risponde in piu modi et con ragione. Il primo è che ogni uolta che vno gentilhuomo sia fatto capo d' vna cosi grande, et cosi antiqua Religione et militia, mi pare che si possa agualiare a ogni gran Principe, poi che tiene sotto di se tanti nobili. La seconda ragione è, che non il magistrato uiene a far l' huomo piu honorato se della persona sua non uale; ma si bene l' huomo puo far piu grande il Magistrato: il che ne dimostra il presente. Il quale, mentre è stato in persone di basso Animo et di poco ualore, non è mai stato conosciuto ne ingrandito piu che tanto: ma subito che fu messo in persona del presente Gran Mastro s' è uisto resuscitare all' improuiso et quasi miracolosamente

come gia fece Lazzero quando resuscitò de morte a uita. L'altra ragione è che si uede, che li Re d' Spagna di Portugallo et altri Principi si tengano a grandezza d' hauer in persona loro simile Religione, et Magistrati; si come il Re di Spagna il quale ne ha tre in persona sua; et non contento de quelli, quando morse il Mastro di Montesa passato, il quale era uno certo embotto cittadino priuato di Valenza, fece ogni opera per hauerlo in persona sua; anchorchè sia di poca importanza perche non ha piu che quindece comende sotto di lui: pero non lo potte ottenere, perche la felice memoria di Paolo terzo lo diede al presente Gran Mastro il quale e di casa Borgia. Il Re di Portugallo tiene in persona sua l' ordine di Cristo. Il signor Duca di Fiorenza ha speso piu di quatrocento mille scudi per hauer una simile dignità in persona sua, et per poter fortificare il suo stato con una simile militia: et niente di mene si puo dire, che non habbia fatto cosa alcuna a rispetto di questa; la quale, quando come di sopra se detto sia sotto il patrocinio di qualche gran principe, non ue dubbio che in breuo uerra in grandissime forze per mare et per terra. Et se me se dicesse, che li sopranominati magistrati in persona di tali principi portano la grandezza con loro perche sono in perpetuo, non per questo si tolle la grandezza di questo Gran Magistrato essendo quello in uita il quale non da meno alla persona che lo tiene in uita che se lo tenesse in perpetuo. Et questo è quanto per hora mi occorre dire a V. S. Illustrissima et Reueren-

dissima alla quale humilissimamente bascio le mani
Di V. S. Illustrissima et Reuerendissima.
Humilissimo seruo
Scipion Bottigella.

Al Duca di Savoia Emanuel Filiberto.
Lettera
di Giannotto Castiglione
Gran Mastro dell' ordine di san Lazzaro Gerosolimitano.

Serenissimo signor mio et padrone osseruandissimo. 1567 27 apr.

Ho riceuuto la lettera che V. Altezza si è degnata farmi scriuere; et così non per risponderle hora, serbandomi a farlo per altra mia; ma per godere l' occasione d' uno che monsignore illustrissimo Bobba m' ha detto se ne uiene costà: ho uoluto mandar a V. A. come le promisi, un uolume dei priuilegi di mia Religione, stampati modernamente con la nuoua confirmatione di S. Santità; et suplicarla humilissimamente che si degni hauer memoria di me tra gli altri suoi serui. Et di ciò restarò io non meno assicurato che consolato, quando uedrò, che l' Altezza uostra si degnarà mostrarmene segni col commandarmi. Con che le bacio humilissimamente le mani, pregando N. S. Iddio, che la feliciti, et essalti con quella consolatione che desidera. Di Roma li xxvij d' aprile m.d.lxvij.

Di V. Altezza
Humilissimo et Deuotissimo Seruitore
Et gran Mastro di S. L. Hierosolimitano.

Al Duca di Savoia
Lettera
del Cardinal Guido Ferrero.

1572
24 ott.

Serenissimo mio Signor.

Hoggi in absenza di Monsignor Illustrissimo Morono, il Cardinal Bobba et io habbiamo hauuto l'ultima parola da Nostro Signore sopra la risolutione della religione, et domani n' ha promesso di signarne il motu proprio, intorno a che mi par che se sia acquistato assai; poiche Sua Santità s' è contentata dell' obligo di due galere sole; et da facultà a Vostra Altezza di poter recuperar le comende in ogni luogo; lasciando solo sospesa la Spagna, finche se n' habbia il consenso del Re, che a lei non sera difficile d' ottenerlo.

Gli Odescalchi che pretendono esser creditori della Religione di xiij mila scudi han fatto molta instanza che se gli riuedano i suoi conti: di che Monsignor Illustrissimo Bobba, il quale in tutto questo negocio s' è mostrato ardentissimo, et s' è mosso sempre con caldezza incredibile, non ha uoluto impedirsi, non ui essendo ordine di Vostra Altezza. Ma io per trattenerlo che in tanto non si mouessero a far qualche essecutione contro molti Caualieri particolari, che sono obligati, et come Protettor della religione, non ho potuto mancar di dargli orechio. Però li uederò, et ne darò poi relatione a Vostra Altezza la quale n' ordinara quelche serà di suo piacere, et spero che ui seranno delle partite che starà in arbitrio di Vostra Altezza d' accettarle, et

che la summa non aggiongera a quel segno. Et con questa le bacio humilissmamente le mani, et melle raccomando in gratia. Di Roma il di xxiiij d' ottobre m. d. lxxij.

Di Vostra Altezza

Humilissimo et obligatissimo seruitore et Vassallo

Guido Cardinale di Uercelli.

Al Duca di Savoia
Lettera
Del suo Ambasciatore in Roma
Abate Vincenzo Parpaglia.

Serenissimo Signore. 1573 5 febbr.

Il presente Corriero non ha potuto piu presto partire che hoggi di mattina per alcune occupationi le quali hano tenuto occupato il Papa. Talmente che Monsignor Illustrissimo Cardinal di Como non ha potuto hauer ferma risolution da Sua Santità se non hier sera al tardi; Et con tutto che il sudetto Monsignor di Como habbia fatto tutti gli offitij amoreuoli che ha potuto con Sua Santità per poter sodisfare alli desiderij di Vostra Altezza: nondimeno è parso a Sua Santità per l' hora presente di non uoler mutar l' ordine della bolla spedita, et similmente del breue spedito por nel medemo ordine come la bolla ciò è di Santi Mauritio et Lazzaro; et ciò per alcuni degni rispeti; et con opinione ancora che hauendo Vostra Altezza il Gran magistrato di san Lazzaro, non è dubbio che il detto magistrato come piu antico non debba esser sempre preferito ancora che sia nominato

quello di san Mauritio primo, et maggiormente che la croce di san Lazzaro si porta come maggiore et che contiene dentro di essa quella di san Mauritio come minore. Et se pure co'l tempo sara necessario far qualche dechiaratione sopra di questo al hora piu uoluntieri la farà il Papa che non farebbe di presente. Quanto poi alla specificatione dell' ordine di quella di san Mauritio espressa dell' ordine cistarciense et che si debba esprimer quella di san Lazzaro dell' ordine di sant' Agostino, come ueramente è, questo non par al Papa che sia tanto necessario perche di già si sa che quella di san Lazzaro est ordinis sancti Augustini. Et se bene è stato omesso et non specificato il detto ordine, questo non importa; atteso che non ui è alcun' altra militia di san Lazzaro se non questa concessa a Vostra Altezza. Et per non uoler il Papa mutar parole alcune della bolla; ma lasciarla nel stato che la si troua per l' hora d' adesso; non si è manco uoluto alterare la detta bolla in questo particolare. Si manda donque il breue della commune di riceuer il giuramento in persona di Monsignor l'Arciuescouo di Turino in luoco di Monsignor del Mondouì Nontio, che si troua absente, et che questa mattina s' aspeta a disnar quì in Roma. Et il detto Monsignor Illustrissimo Cardinal di Como è di parere che V. A. proceddi alla esecutione dell' auttorita a lei concessa per la detta bolla senza dubitar di potersi preiudicare per il tempo d' auenire in quello che spetta alla preheminenza della Religione di san Lazzaro a quella di san Mauritio, per esser quella di san Lazzaro la più antica.

Circa alla quarta galera qual Vostra Altezza dice hauer mandato procurare d' hauer il fusto dal Re christianissimo et che desiderarebbe che Sua Santità scriuesse al suo Nontio, che bisognando ne debba far offitio con quella Maesta per nome di sua Santità, dice Monsignor di Como che qua è stato risoluto con li signori Vinetiani che loro signori daran tre fusti; duoi per seruitio del Papa, et uno per seruitio di Vostra Altezza: et quelli condurano a Corfu, doue Sua Santità mandarà le ciurme et offitiali, et ne l' istesso luoco s' armarano le galere, et che il medemo potra far Vostra Altezza de la sua quarta galera: ciò è che potra mandar le ciurme et gl' offitiali dèlla medesima maniera et nel medesimo tempo che Sua Santità mandara per armare le sudette sue duoi galere; si che non gl' è parso che sia di bisogno scriuerne in Francia: come di tutto ciò io penso che il detto Monsignor Illustrissimo di Como ne scriui et dia riguaglio a Vostra Altezza di commissione di Sua Santità. Et però a' me non occorre dir altro se non che a Vostra Altezza fo humilissima riuerenza. Di Roma li v di febraro lxxiij.

Di Vostra Altezza Serenissima.

Humillissimo Subdito et seruitore
L'Abate di Santo Solutore.

Alla istoria dell' Ordine di san Maurizio appartengono le Ducali Patenti dei 12 di ottobre 1619, con le quali Carlo Emanuel I fece uno instituto di Nobili Donne,

e le aggregò a quell' Ordine. Benchè tal MONVMENTO sia distante quasi che un mezzo secolo dalla età che io principalmente discorro di GIAMBATISTA DI SAVOIA, non mi asterrò tuttavia dal pubblicarlo; sia perchè ignotissimo a tutti i nostri scrittori; sia perchè difficilissimo da trovare. E veramente il conte Galli nominò le *Cavalieresse di san Maurizio:* ma non ne addusse alcun altro indizio se non quello che se ne ritrae dal testamento più volte stampato del Conte Filippo d' Agliè, in data de' 4 di luglio 1667. Le Patenti del 1619 al conte Galli non furon note. E se io le ho scoperte, fu perchè mentre io era Segretario di Stato di Sua Maestà il Re di Sardegna, leggendo io stesso in fonte, non con l'aiuto nè di copisti nè d' interpreti per lo più disavveduti, nè degl' indici non di rado fallaci, io non mi lasciava sfuggir le nozioni d' istorica letteratura che mi paressero potere una volta o servire agli studii miei propri, o esser grate agli amici. In tal modo ho salvata, almen nelle copie fatte di mia mano, la memoria di molte antichità.

Cariche del Piemonte Tom. III. Pag. 76 dell' indice.

Torino 12 ottobre 1619.

Carlo Emanuel. *Fra le molte qualità che devono concorrere nel principe, sono principalmente la religione verso Iddio et la pietà verso i poueri: le quali non solo sostengono gli stati, ma come altissime scale si appoggiano per beneficio dell' anime all' acquisto del Cielo. Al che hauendo noi come a nostro scopo riuolto il desiderio et la mente, et volendo anco drizzarvi le attioni, ad imitatione de' nos-*

Era e non è più negli archivi in Torino.

tri antecessori, con l'aiuto che speriamo dalla Beatissima Vergine nostra signora, dalla cui intercessione riconosciamo tante segnalate gratie che ci ha fatte Dio ottimo massimo nelle passate occasioni di guerra hauendoci diffeso et preseruato noi et gli stati nostri dalle ingiuste oppressioni che ci veniuano minacciate: per ciò considerando che a Sua Diuina Maestà sono gratissimi i voti et preghiere che dalle religiose vergini le vengono sacrate, habbiamo determinato di fondar in sua lode et gloria un monastero di vergini et nobili damigelle sotto la regola di sant' Augustino et titolo dell' Annuntiata qual sia et esser debba aggregato et annesso alla Sacra Religione de' ss. Mauritio et Lazaro con gli obblighi et conditioni infrascritte.

Al qual effetto hauendoci la santità di Nostro Signore Papa Paolo quinto concesso il suo beneplacito, come appare per suo breue dat in Roma appresso santa Maria Maggiore li 22 decembre dell' anno milleseicento dieciotto, premieramente di nostra certa scienza piena possanza autorità et col parere del consiglio nostro di stato e di quello della sacra religione de' ss. Mauritio et Lazaro, habbiamo dato ceduto et rimesso come in virtù delle presenti doniamo cediamo et rimettiamo alla detta religione de' ss. Mauritio et Lazaro, della quale noi teniamo il gran magistero, un nostro palazzo posto nella detta città di Turino nel quartiero di porta Palazzo sotto la parrochia di san Paolo; a quale coherentiano da leuante la casa delli Maletti, et la casa del marchese di Caraglio; a mezzo

giorno la via pubblica; a mezza notte la via pubblica o sia la muraglia della città; et al ponente la casa di Gio. Giacomo Mella guardagioie delle principesse nostre figliuole amatissime; saluo altre più vere coherentie se vi fossero et si puotessero ritrouar, con tutti suoi edifficii corti et altre pertinenze: il qual palazzo era altre volte della medema sacra religione, destinato per uso dell' hospitale de' caualieri et poueri infermi, et per noi indi ricuperato et in suo luogo dato et surrogato altro palazzo posto nel suburbio della medema città dietro alla strada di Po come per lettere di surrogatione delli a quali nelli opportuni s' hauerà relatione. Ad hauer tener detto palazzo sopra donato, golder et posseder per detta sacra religione, et farne come di cosa sua propria, spogliandosi d' ogni ragione et attione quale habbiamo et possiamo hauer in virtù di detta permuta et surrogatione in et sopra detto palazzo et pertinenze, siano tenute et possedute da chi si uoglia, et quello transferendo in detta sacra religione: alla quale habbiamo dato et doniamo facoltà di pigliarne il possesso d' autorità propria, et senz' alcun' altra licenza nostra, nè d' alcun giudice o magistrato. Il che habbiamo fatto et faciamo a fine et effetto che in esso palazzo sopra donato si fondi drizzi et instituischi un nouo monastero di monache con chiesa campanile, campane, claustri, dormitorio, refficiatorio, celle, horti, et altre cose all' uso di monasterii necessarie et conuenienti: nel qual si debba riceuere un competente numero di damigelle vergini et nobili sotto la re-

gola di sant' Agostino et titolo dell' Annuntiata: qual sia et esser debba aggregato et annesso alla detta religione de' ss. Mauritio et Lazaro: con obligo alle dette monache di star in perpetua clausura con l' abbadezza luoro, sotto l' obedienza, visitatione, correttione, giurisdittione si temporale che spirituale del presente arciuescouo di questa città et de' suoi successori; in tutto et per tutto conforme al beneplacito da S. Santità riportato; et di portar continuamente sopra le vesti la picola croce della detta religione, d' oro, smaltata, scoperta, pendente al collo; et in choro l' abito de cauaglieri nelle feste principali della medema religione; et massime alla messa doppo la quale douranno le monache communicarsi: et uiuer sotto l' instituto et regole quali a parte saranno stabilite et dalla santità di N. S. approuate: con che però non si possi ammetter alcuna, eccetto habbia prima fatto proua di nobiltà conforme a gli stabilimenti et statuti di detta sacra religione, come fanno et sono obligati di fare i nostri cauaglieri militi; et che le dette proue non siano prima conosciute et approuate dal consiglio di detta nostra religione: riseruata nondimeno a noi, come gran mastro di tal religione et a nostri successori in detta dignità et carico, la facoltà di poter dispensare il mancamento di detta nobiltà, in perpetuo, et sempre che ci parrà, in tutto o parte, conforme a detti statuti et stabilimenti: come anco ci riseruiamo a noi et a nostri heredi et successori duchi di Sauoia principi di Piemonte et gran mastri di detta religione, la facoltà di puoter nominar figliuole sei

della qualità già detta, et che saranno inspirate dal sig. Iddio d'entrare in quella religione; quali saranno riceuute et vestite nel numero che per le regole verrà stabilito, et de fargli gratia etiandio delle doti o sia elemosina et liuello annuo per il vestiario et ogni altro carico: et in caso di morte di alcuna delle sei, quali una volta saranno nominate, ne possiamo nominare altre sino al detto numero solamente; di modo che ve ne restino sempre sei della nominatione nostra o de' nostri successori suddetti.

Al qual monastero da fondarsi et instituirsi nel modo sopradetto, acciò che possino le dette monache che in quello si riceueranno, con la serwitù necessaria più comodamente et con minor distrattione d'animo attender al culto diuino ufficii et orationi luoro, et all' intiera osseruanza delle regole; per modo di prouisione, et sin a tanto ch' habbiamo altra cosa più commoda et di manco danno a puoterli assignare per reddito certo, et perpetuo, doniamo et assegniamo di presente il contado castello giurisdittione feudo et fondi di Stupiniggi, situati in questa diocesi, et presso questa città di Turino; con tutti li suoi redditi ascendenti alla somma de scudi due milla d' oro, et ogni cosa a esso contado spettante et pertinente: et ciò, come habbiamo già detto, sin a tanto che possiam fare più commoda assignatione per detti scudi 2 mila d'oro annui.

Dando noi sin adesso al detto monastero et monache ch' in quello saranno riceuute et vestite nel modo

sopradetto, facoltà di puoter per mezzo di luoro o economi et agenti o altri seruienti, essiger et ricuperare tali redditi sopra assignati da chionque fia spediente; con auttorità di prenderne, et preso ritener il libero possesso di esso contado beni et redditi senza molestia ne contradittione alcuna.

Mandando a tutti nostri magistrati et ministri di tener mano che le monache quali di tempo saranno in detto monastero ricevute, et agenti luoro sudetti possano goder et gioire li detti beni et entrate, et alla communità et huomini di esso luogo di Stuppinigi di douerli riconoscer per signore et patrone sotto pena di scudi mille in generale et trecento in particolare al fisco applicande. Che tal è nostra mente. Dat. in Turino li 12 *ottobre* 1619. *C. Emanuele. V. Argentero. V. Cernusco.*

Volendo ora disporre nell'ordine che meglio conviene i MONVMENTI per cui si dichiarano le azioni di GIAMBATISTA DI SAVOIA, primieramente recherò quelli che trattano dello Stato e principesco e secolare, così di sua persona, come de' suoi congiunti.

Dal tesoriere generale del Duca Emanuel Filiberto sono state pagate le seguenti partite.

Liure due millia ottantadue et soldi dieci, per la valuta de scudi seicento settantaquattro da fiorini noue l'uno, et grossi nouantasette . . . . a Monsignor di Racconigi, o sia al signor Besso Ferrero Marchese 1570 1 agosto.

di Messerano . . . . che sono per resto et intiero pagamento de scudi quattromillia; per tanti donatigli per aggiuto a maritare damigella Claudia *sua figliuola, hora Marchesa di Messerano; come più ampiamente di ciò si vede per il mandato fatto per Sua Altezza il primo d' agosto* 1570.

1573 13 gennaio. *Liure cento cinquanta pagate al signor* Filiberto di Sauoia, *in virtù d' un mandato di Sua Altezza delli tredici di genaro* 1573, *della somma de' scudi cento di tre liure l' uno, che Sua Altezza gli dona per l' uscita di Paggio.*

Più altre liure centocinquanta pagate al detto signor Filiberto di Sauoia; *che sono per resta et intiero pagamento delle liure trecento donategli per Sua Altezza, per l' uscita di Paggio.*. Quitanze 18 di maggio e 15 di settembre 1573.

Erezione di primogenitura nella casa del signor di Raconigi.

1580 18 marzo. Emanuel Filiberto. *Informati della litte et meriti d' essa nanti noi e delegati altre uolte tra gl' illustri, cugini, consiglieri di stato, et cambellani nostri carissimi,* Filippo *signor di Racconigi, conuenuto,* Claudio *conte di Pancalieri, agente, fratelli di Sauoia, per la successione et diuisione de' beni luoro si paterni, come matterni, fraterni, et di zio, agitata . . . . Et uedendo et conoscendo noi per dette sentenze non essersi all' auenire rissolte le difficoltà; e poter nascer tra li figliuoli del conte* Philippo *signor di Racconigi noue litti: alle*

quali noi intendendo rimediare, con l' espresso consentimento di detto conte Philippo *et dell' illustre cugino, consigliere di stato, et cambellano nostro carissimo messer* Bernardino, Amedeo Lodouico, GIOANNI BATISTA, *e* Filiberto *suoi figliuoli; et questo di loro bon uolere et certa scienza, et con animo delliberato consenscienti; desiderosi noi che la casa et fameglia luoro, del sangue de' nostri predecessori descesa, sia mantenuta in grandezza, et rimanghi unita, la unione della quale meglio si mantiene et conserua per primogenitura che per distributione de parti . . . . habbiamo . . . eretto in primogenitura etc. Turino li diciotto di marzo* M.D. *ottanta.*

Carolus Emanuel. *Cum principem optimum deceat unumquemque, eos potissimum suae gentis et agnationis benemeritos agnoscere et honoribus ornare cumulareque beneficiis ut ad immitationem ceteris accendant animos, et ipsis principibus omnia feliciter succedant, Nosque de parente nostro* diuo Emanuele Filiberto *vita feliciter functo et de maiorum monimentis acceperimus* Racconisiorum *stirpem* a Sabauda nostra gente *originem traxisse, cuius auctor fuit* Ludouicus *Raconisii dominus,* Ludouico a Sabaudia *pedemontium et acayae principi genitus, a quo recta linea illustris et dillectus consanguineus et consiliarius noster* Filipus *a Sabaudia raconisii dominus ipsius* Ludouici *primi atnepos prodiit, et ab eo* Bernardinus *trinepos ac foecunda et nobilissima proles; qui pater, simul atque* Bernardinus, *at* alii liberi, *in dies nobis ut diuo parenti nostro inseruire* 1581 29 gennaio.

omni operà et studio non desinunt, qua propter nos grati animi et liberalitatis dignas uices rependere cupientes . . . eumdem Filipum *a Sabaudia, et eius liberos natos et nascituros ex legitimis nuptiis in perpetuum declaramus dicimus et ueluti lege sancimus haberi debere, et esse ueros legitimos germanos et puros gentiles agnationis nostrae a Sabaudia, idque semota omni exceptione inquisitione amplioriue indagine quam probatissimam habemus et reputamus, atque ipsum* Filipum, *et* Bernardinum, *et suos, ab eo onere probandi relleuamus, omnique melliori modo et forma liberamus. Quod si forsitan aliquis natalium legitimorum deffectus a dicto* Ludouico *Racconisio attauo,* Ludouici *a Sabaudia achaiae principis filio, resultaret, ipsum deffectum et omnem labem eadem autoritate et absoluta potestate suplemus, natalibus restituimus, et ex nunc prout ex tunc, quantum opus fuerit legitimamus, ne dicto nostro consanguineo* Filipo *et suis nocere alliquatenus possit aut ualeat; ita quòd sit legitimus et sine dubio idoneus atque habilis dictus* Filipus, *et* Bernardinus *a Sabaudia, et eorum liberi post nostros liberos legitimos et pariter post illustrissimum et dilectissimum consanguineum nostrum* Iacobum *a Sabaudia Nemorosii et Gebenesii ducem et eius liberos in gradu proximiores, debeant et possint ipse* Filipus *et* Bernardinus *et sui liberi masculi in omnibus honoribus dignitatibus praecedentiis et praerogatiuis aut aliis quibuscumque immunitatibus praeferri; atque etiam, si forte contigerit*

(quod Deus auertat) agnatione nostra masculina et dicti nostri dillectissimi ac illustrissimi consanguinei Iacobi *a Sabaudia defficiente, possit eo casu, et non aliter, dictus* Filipus *et eius liberi masculi, et liberorum liberi in infinitum, primogeniturae semper ordine seruato, ad omnem successionem, Principalem quoque, nec non Ducalem, aut aliam quamcumque peruenire etc. Taurini die uigesima nona mensis ianuarii millesimo quingentesimo octuagesimo primo.* Queste patenti furono interinate lo stesso anno 1581 dal Senato di Piemonte il dì 31 di gennaio, e dal Senato di Savoia il di 22 di settembre; e confermate con l' atto che segue.

L'anno del nostro signor mille cinquecento ottanta uno la nona inditione et alli due di decembre fatto in Turino nel palazzo e camera cubiculare di Sua Altezza presenti l' Ill.mo et Ecc.mo Sig. Don Amedeo di Sauoia marchese di san Ramberto, et Claudio Curtet Barbiere di S. Altezza, testimonii alle cose infrascritte chiamati et richiesti. Ad ogniuno sia manifesto che conciosiachè il Ser.mo signor nostro Carlo Emanuel per gratia di Dio Duca di Sauoia, Prencipe di Piemonte etc. l'anno presente et alli vintinoue di genaro habbi concesso al fu Ill.mo Filippo di Sauoia sig.r di Raconigi et a suoi figliuoli et descendenti legitimi et naturali in perpetuo una dechiaratione et priuileggio d' habilitatione per il quale S. A. dechiaraua detto signor di Raconigi et suoi descendenti et posteri legitimi et naturali di linea masculina habili alla successione della corona

1581
2 decembre.

ducale di Sauoia et Piemonte et delli altri suoi stati, in caso però che mancasse, che Dio non uoglia, la discendenza et agnatione legitima et masculina di detta S. Altezza et dell' Ill.mo et Ecc.mo signor Giacomo di Sauoia duca di Geneuois et di Nemors: et che per alcune parolle poste in detto priuileggio fosse stato da alcuni proposto che per l' auenire si saria potuto dubitare se detti signori di Raconigi e suoi descendenti hauessero per l' habilitatione sudetta et dechiaratione contenuta in detto priuileggio potuto pretender cosa alcuna nelli stati o parte d' essi da S. Alt. posseduti, etiandio che non mancasse la descendenza mascolina di detta S. A. et del prefato Ill.mo et Ecc.mo Sig. Duca di Nemors o d' alcuno altro, contra la mente di S. Alt. et delli prefati signori di Raconigi. Ecco che per leuare ogni dubio et scrupulo, il prefato Ser.mo Signor Carlo Emanuel *Duca di Sauoia Prencipe di Piemonte ha dechiarato et dechiara la mente et intentione sua essere stata et essere che detto priuileggio in quanto alla habilitatione et dechiaratione della successione s' intenda hauer luogo, come così dechiara, douer hauer solamente in caso di mancamento di linea masculina di detta S. A. et del detto Ill.mo et Ecc.mo Sig. Duca di Geneuois et di Nemours. Tal che mentre saranno descendenti maschi legitimi delle sudette linee, et come sopra, detti signori di Raconigi, suoi descendenti, et posteri, legitimi et naturali, non possino mai pretender raggione ne attione in tutto ne in parte alcuna de stati da S. A. posseduti*

ma solo per mancamento di linee come sopra et non altramente ne in altro modo: non ostante qualonque parolle poste in detto priuileggio che si potessero tirare in altro senso: Presenti a detta dechiaratione l' Ill.mo S.r Bernardino *Cauagliere dell' ordine, moderno sig. di Raconigi, et li molto ill.ri signori* GIOANNI BATISTA *et* Filiberto *fratelli di Sauoia figliuoli del fu Ill.mo Sig.* Filippo *mentre uiueua sig. di Raconigi. Quali hanno detto dechiarato riconosciuto et protestato, dicono dechiarono riconoscono et protestano che la felice memoria di suo padre, et loro, mai intesero ne accettorono detto priuileggio con altro senso ne intentione eccetto come di sopra da detta S. A. è stato detto et dechiarato . , . Di che S. A. ha comandato et detti ill.ri signori richiesto me notaro et secrettaro sottoscritto di farne dare publici instromenti.*

Il soprascritto instromento ho riceuuto io Gioanni Francesco de la Creste, notaro et secretaro di Sua Altezza: et hauendolo fatto estraer da miei protocolli da un mio confidente, et trouatolo concorde con essi mi sono quì sottoscritto in fede et testimonio di verità. Lacreste.

Carlo Emanuel. *Non uolendo noi che per la nominatione qual habbiamo fatta della persona di* GIOANNI BATISTA di Sauoia, *figliuolo del Illustre cugino consegliere di stato et cambellano nostro carissimo Monsignor di Racconigi, al titulo del abatia di san Benigno in qual si uoglia modo nè in qual si uoglia tempo gli possa apportare nè causare nocumento danno nè dubbio alcuno massime nella successione de' beni feudali; ma più* 1581 2 aprile.

presto, come a quello del quale speriamo riceuer grata et fidel seruitù simile a quella che ci ha fatta et continuamente fa tutta la casa sua, è stata mente nostra di giouarli, et grattificarlo. Per questo et per che così vogliamo, ci è parso di dechiarare si come per le presenti . . . dechiariamo et vogliamo che non ostante che il detto Gioanni Batista di Sauoia *sii prouisto di detta abatia et sii chierico beneficiato o che uenesse a l' auenire a conseguire esser prouisto di qualsiuoglia beneficio dignità et ordine ecclesiastico di qual sorte si voglia, sia nondimeno habile capace et possi succedere hereditare conseguire et tenere tutti li feudi et giurisditioni si paterne che materne et altri che gli potessero in qual si uoglia modo spettare che dal diretto nostro dominio si moueno nè più nè meno che se mai fosse stato prouisto di beneficio ordine et dignità ecclesiastica, alle quali successioni di nostra certa scienza et autorità suprema l' habilitiamo . . . Dat in Torino alli due di aprile* M. D. *ottantauno.*

1581 primo Agosto. Carlo Emanuel. *Al molto diletto fedel receuidor nostro de' criminali et estraordinarii Messer Carlo Mina presente et altri futuri salute. Hauendo noi constituito et deputato l' illustre et molto reuerendo nostro carissimo il signor* Gioanni Batista di Sauoia *per nostro ambasiatore ordinario apresso la Santità di nostro signore, et volendolo prouedere di conueniente trattenimento, vi ordiniamo che non ostante ogni ordine et instrutione contraria, habiate da pagare delli denari della gabella*

nostra d' Auosta al detto signor GIOANNI BATISTA, *o a suo procuratore, la somma de libre settemilla nouecento et vinti nostre ogni anno per quartieri cominciando alla datta delle presenti, et continuando mentre egli continuarà in detta ambasiata, che sono cioè libre sei milla per suo ordinario trattenimento, libre settecento et vinti per quello di messer Giacomo Corte secrettario della abasiata, et liure mille ducento per altri seruitii secreti che gli habiamo comesso de' quali non uogliamo che gli sia ricercata cosa alcuna . . . Dat in Torino al primo di agosto* M. D. *ottantauno.*

Carlo Emanuel. *Ad ogn' uno sia manifesto che hoggi inanti noi è comparso et personalmente constituito il molto illustre cugino cauaglier del ordine consigliero di stato et cambellano nostro il signor* Bernardino *di Sauoia signor di Raconiggi, il quale per la morte del molto illustre cugino cambellano e cauaglier di nostro ordine il signor* Filippo *di Souoia fu signor di Racconiggi suo padre, ci ha humilmente supplicato che s' accontentassimo d' inuestirlo delli castelli luoghi et finaggi di Racconiggi et Megliabruno . . . conforme alle lettere di primogenitura concesse dalla gloriosa memoria del serenissimo signor Duca* Emanuel Filiberto *nostro signore et padre che sia in Cielo, con consenso del detto fu signor* Filippo *di Racconiggi suo padre, dat' in questa Città li dieciotto di marzo dell' anno* M.D. *ottanta. Più delle aque . . . più a nome et come congiunta persona dell' illustre et molto reuerendo signor* GIOANNI

1582
12 gennaio.

BATISTA, *suo fratello, Abate di san Ballegno, et ambasciator nostro apresso la Santità di nostro Signore, parimente absente, et per quale ha promesso de ratto come sopra, del castello et loco di Tegerone, con mero et misto impero alta et bassa giuriditione finaggio territorio forno banni campestri... con tutte le altre sue pertinenze... apartengano per la morte et successione del sudetto fu signor di Raconiggi... inuestiamo li sudetti signor* Bernardino, GIOANNI BATISTA, *et* Filiberto *di Sauoia, fratelli, cioè li sudetti signori* GIOANNI BATISTA *et* Filiberto *absenti in persona di detto signor di Racconiggi suo fratello... Torino* 12 *di genaro* M.D.*ottanta doi.*

1583 10 luglio. Carlo Emanuel. *Al tesoriere di nostra casa messer Gioanni Ambrosio Cattaneo presente et altri d' auenire salute. Hauendo noi constituito et deputato per nostro somellier di corps l' illustre nostro consigliero il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia, *et uolendo ch' egli sia prouisto de medemo tratenimento che haueua per simile offitio il fu signor Conte de Pancallieri, per le presenti ui ordiniamo che habbiate da pagare a detto signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *la suma di liure due millia cinquecento nonanta et soldi ondeci a soldi uinti per liura ogn' anno cominciando dal principio di questo mese, et continuando all' auenire di quartiero in quartiero a nostro beneplacito... Turino li diece di luglio* M.D. *ottantatre.*

1583 20 luglio. Carlo Emanuel. *Conuenendo al seruitio di bon prencipe non solo d' hauer special cura et protetione de' suoi*

vassali et seruitori benemeriti, ma ancora d' accrescergli di honori dignità et gradi et tanto magiormente quelli che nati di chiaro sangue succedendo in virtù et vallore de loro predecessori se ne rendono con l' assidua, et fedele seruitù meriteuolli. Il che hauendo noi recognosciuto nella persona dell' Illustre consigliero di stato et Somelliero di corpo il signor GIOANNI BATISTA di Savoia *et per ciò giudicandolo degno d' essere accresciuto di titulo et dignità, ci è parso d' erigere si come per le presenti ... erigiamo il logo territorio et giurisditione della Chiusa per tutte le parti spettanti et che in qualsiuoglia modo possano spettare si di presente che per l' auuenire al detto signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *in titulo et dignità di Marchesato. Turino li* 20 *di luglio* 1583.

Concessioni 1582 in 1584 fol. 101 r.

Interinate 30 luglio 1583 fol. 315.

Carlo Emanuel. *Ad ogn' uno faciamo manifesto come hoggi inanti noi è comparso et personalmente constituito l' illustre consigliero di stato et Somegliero nostro di corps il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese della Chiusa: il quale ci ha humilmente suplicato che s' accontentassimo d' inuestirlo delle cinque parti di otto, detratto un dozeno spettante alli signori di Lezegno, del castello luogo feudo territorio et giurisditione della Chiusa ... e generalmente di tutti li feudi beni et raggioni feudali a esso spettanti et apertinenti per l' accompra da esso signor* GIOANNI BATISTA *fatta dal molto magnifico et ben diletto fedel vassallo nostro messer Agamemnone de' marchesi di Ceua per il prezzo et somma de scuti tredici millia cinquecento d' oro in oro d' Italia come*

1583 1 agosto.

Investiture T num. 84 1582 in 1588 fol. 215.

di tal compra ha fatto fede per instromento rogato a Giacomo Ferrero et Giacomo Petita ambi nodari tutti del Mondeui sotto li noue di luglio prossimo passato . . . col titolo et dignità di Marchesato di detto loco, al modo et forma contenuta nel erettione del Marchesato delli 20, *interinatione della camera de li trenta di luglio prossimo passato, et del senato li otto del presente, et questo per lui soi heredi et successori di qual siuoglia sorte, et in chi da lui et essi soi heredi piacerà di dare et allienare si maschi come femine et per ogni modo d' alienatione . . . alla cui supplicatione come raggioneuole volendo noi consentire . . . inuestiamo il sudetto signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *presente et humilmente accettante . . . Turino il primo di agosto* M.D. *ottantatre.*

1583 4 nouembre. Concessioni 1582 in 1584 fol. 112 r.

Carlo Emanuel. *Volendo noi dar qualche segno all' illustre consigliero di stato, cambellano, Somigliero di corps carissimo il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese della Chiusa, della sodisfattione et contento che receuiamo della sua assidua seruitù presso la persona nostra et dargli ognhora più animo di continuare si come speriamo dalla deuotione et affettione sua verso di noi et seruigio nostro . . . doniamo . . . al detto Marchese della Chiusa nostro Somilliero di Corps, per se suoi heredi et successori in perpetuo, tutte le minere et materie minerali quali sono sopra et in qualsiuogli logho del finaggio della Chiusa, con tutte l' appendenze d' esse, eccettuate et riseruate*

le minere d' oro et argento . . . Dat. in Turino li quattro nouembre M.D. *ottantatre.*

1584 28 febbraio.

Carlo Emanuel. *Ad ogniuno sia manifesto che noi ueduta l' alligata supplicatione et di quella ben considerato il tenore, per le presenti di nostra certa scienza et proprio mouimento habbiamo fatto et faciamo dono et remissione all' Illustre nostro Consegliero Cambellano et Somelliero di Corps* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese della Chiusa della metta del laudemio ch'egli resta debitore uerso la Camera nostra de' conti assendente a scutti mille cento cinque d' oro in circa per l' accompra da lui fatta del feudo della Chiusa per la somma de scutti tredeci millia settecento, et questo oltre la mettà qual sogliamo senza altro concedere a nostri seruitori benemeriti, et insieme del quos et altri accessorii soliti; mandando a detta camera nostra de' conti di douer senza alcuna difficultà inuestire detto Marchese della Chiusa di detto feudo non ostanti qualsiuoglia ordini et ogni altra cosa in contrario. Che tal è nostra mente. Dat. in Turino li vintiotto di febraro* M.D. *ottanta quattro.*

Controllo 1583 in 1585 fol. 7.

1584 21 settembre.

Il duca di Sauoia. *Camera nostra de' conti. Passate et entrate in quelli del receuitore nostro de' criminali et estraordinari messer Carlo Mina, la somma di scuti sei milla d' oro a fiorini ondeci l' uno, li quali d' ordine nostro verbale egli ha sborsato all' illustre Somelliero nostro di corpo, Cambellano, et consigliero di Stato carissimo il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese*

Controllo 1584 fol. 155.

della Chiusa, de denari del donatiuo fattoci dal statto nostro di quà da monti per pagamento di tutto quello ch' egli deue hauer da noi tanto de soi stipendii come d' ogni altra cosa sino al giorno presente, et il sopra più per dono che gli ne habbiamo fatto in consideratione di sua bona seruitù. Della qual somma di scuti sei millia come sopra, vogliamo che detto Mina sia da voi con le presenti et la quittanza d' esso Marchese della Chiusa senz' altro tenuto per discaricato senza difficoltà, sicome noi lo discarichiamo che tal è nostra mente. Dat. in Turino li vinti uno di settembre M. D. *ottantaquattro. Carlo Emanuel. V. Milliet. V. Grimaldo.* Grattis *di mano di Sua Altezza.*

1584 18 ottobre.

Investiture T num. 84 1582 in 1588 fol. 342.

Carlo Emanuel. *A tutti facciamo manifesto come hoggi dinanzi a noi è comparso et personalmente constituito l' illustre consegliero di Stato et Somegliero di nostro corpo, signor* Gioanni Batista di Sauoia *Marchese della Chiusa; il qual ci ha humilmente supplicato che si contentassimo d' inuestirlo dell' ottaua parte del donzeno del castello hora distrutto, et feudo della Chiusa ... comprate dal magnifico molto diletto vassallo nostro messer Gaspare delli Marchesi di Ceua et signori di Lezegno per il prezzo de scudi ducento d' oro come appareua per publico instrumento riceuuto da Cesare Cristiani notaro di Villafranca li 27 di genaro* 1584; *et parimente d' inuestirlo delle sei parti di otto di uno donzeno di tutto il feudo luogo territorio et giuriditione della Chiusa ... comprata nouamente dalli mag.ci molto diletti vassalli*

nostri Paulo Amedeo Alfonso Mario el Antonio fratelli delli marchesi di Ceua et signori di Lesegno come ci è fatto apparer per instrumento riceuuto da Georgino Cadana notaro di Ceua li 19 *di Ottobre* 1583, *et parimente d' inuestirlo della ottaua parte del feudo . . . della Chiusa con le sue pertinenze . . . riscattate da Marc' Antonio Vimercato come padre et amministratore di Alessandro, Margarita et Chiarlota soi et della fu madona Bianca delle signore della Chiusa soa moglie figliuoli, per il prezzo di scuti doi millia d' oro in oro, come ci ha fatto apparer per publico instrumento riceuuto et sottoscritto da Cesare Cristiani notaro di Villafranca li* 23 *di marzo* 1584 *et di più inuestirlo di tutte le minere et materie minerali che sono sopra il finaggio del detto luogo della Chiusa: eccettuate quelle d' oro et argento, et de tutti gli albori o siano boschi negri che noi haueuamo sopra detto finaggio, delle quali minere et boschi negri glie n' habbiamo fatta donatione come appaiono lettere patenti da noi ottenute li quattro di nouembre* 1583, *interinate dalla Camera nostra de' conti li vintinoue d' esso mese, et finalmente de' tutti gl' altri feudi beni et ragioni feudali che detto signor* GIOANNI BATISTA *tiene nel dominio nostro . . . Alla cui suplicatione come ragioneuole volendo noi consentire . . . inuestiamo il predetto signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese della Chiusa . . . Turino li diciotto d' ottobre* M. D. *ottantaquattro.*

Il Duca di Sauoia *al mag.co con.r o et thesoriero generale* 29 1584 decembre.

Controllo 1585 in 1586 fol. 24 r.

di qua de monti M. Antonio Solaro salute. Vi ordiniamo per le presenti che habbiate da pagare o vero assignare et far paghare al secretario nostro messer Giacomo Corte secretario del anbassiata di Roma la somma de scuti seicento di tre libre nostre l'uno ogni anno et per quartieri cominciando dalli vinti di dicembre 1582, *dal qual giorno si partì da Roma l'illustre* GIOANNI BATISTA di Sauoia *Marchese della Chiusa nostro ambassadore presso sua santità, et egli cominciò a seruire in detta anbassiata, et continuando a nostro beneplacito . . . Turino li* 29 *di xmbre* M. D. *ottantantaquattro.*

1585

Credito del contabile. Primieramente il detto signor Giulio Bogliano thesoriere de la casa di Sua Altezza contabile, domanda gli siano intrate et fatte buone in questo suo conto la somma di libre etc.

Conto del tesorier della casa 1583 in 1585.

Più della somma di libre nouecento trenta cinque, soldi otto, et dinari noue, a soldi uinti l'una, le quali ha pagate all' Illustrissimo signor GIOANNI BATISTA di Sauoia *Somegliero di Corpo di S. A. per il stipendio o sii gaggio a luì douuto per li mesi di genaro, febraro, marzo, aprille tutto, et sino alli x di maggio* M.D. *ottantacinque, ch' esso signor* GIOANNI BATISTA *passo da questa a meglior vita: et cio in virtu di doi ordini, o sii mandati dell' Illustrissimo Conseglio de la casa della prefata S. A. il primo di libre seicento quarantasette soldi dodeci, et dinari noue, fatto in Saragoza sotto il primo d' aprille* 1585 *debitamente signato controrolato, et sottoscritto Boschi, con la quittanza*

del pagato al dorso d' esso mandato descrita fatta per l' Ill.mo signor Bernardino *di Sauoia, come herede d' esso fu signor* GIOANNI BATISTA *suo fratello; l' altro di libre ducento ottanta sette et soldi sedeci parimenti signato controlatto et sottoscritto Boschi, con la quittanza del pagato similmente descrita al dorso d' esso delli* 20 *di settembre d' esso anno fatta per il signor Vincenzo Belmonte mastro di casa d' esso Ill.mo signor* Bernardino *di Sauoia le quali con detti mandati si rimettono in Camera.*

Hauendo l' Ill.mo signor Bernardino *di Sauoia signor di Raconiggi conte di Pancalieri, cauaglier de l' ordine di S. A. et consigliero di stato per una supplica sporta alla camera de conti di detta S. A. narrato che egli tanto a nome suo proprio come della Ill.ma Dama* Isabella *sua moglie haueua fatto uendita alla predetta sua Altezza di un palazzo . . . Et di più per il medemo contratto detta S. A. haueua confessato esser particular debitore del predetto monsignore di Racconiggi, come herede del fu Illustrissimo signor* GIOANNI BATISTA *di* Sauoia *suo fratello, de scudi noue millia: al qual gl' erano da S. A. douuti, cioè scudi tre millia per dinari tolti imprestito riceuuti in Ispagna, insieme con un gioiello, tutto insieme ascendenti a tale somma; et scudi sei millia per li soi stipendi et altre spese fatte per seruitio di detta S. A. mentre era detto signor* GIOANNI BATISTA *Ambasciatore d' essa in Roma, de' quali già gliene haueua fatto assignatione sopra il do-*

1585 24 ottobre.

Interinazioni 1584 in 1585 fol. 215.

natiuo, nè però haueua ancor hauuto effetto come di essa assignacione ne constaua per lettere patenti datte li 21 di settembre del anno passato 1584 *etc.* La Camera approua il contratto suddetto dei 24 di ottobre 1585 interinandolo addi 13 di dicembre 1585.

1585 14 decembre.

Concessioni 1584 in 1587 fol. 194.

Carlo Emanuel. *A tutti sia manifesto che noi ricordeuoli del dono et remissione ch' habbiamo fatto al fu illustre cugino Somigliero di corps et cauagliero di nostro ordine il Marchese* Gioanni Batista di Sauoia *di tutto il laudemio douutoci et quarto dinaro spettante alla Camera nostra de conti per conto del accompra da lui fatta del luogo et giuriditione della Chiusa, et per l' erettione in Marchesato d' esso luogo, ci è parso dichiarare, come per le presenti di nostra certa scienza moto proprio et piena possanza in consideratione della grata seruitù fattaci dal sudetto Marchese* Gioanni Batista *in suo uiuente, dichiariamo et vogliamo et intendiamo hauer fatto detto dono et remissione del laudemio et quarto dinaro sudetti, et di nouo in quanto fia bisogno lo facciamo . . . Dat in Turino alli quatordici di decembre* M. D. *ottantacinque.* Interinate in Camera li sedici di genaro 1586.

1586 23 settembre.

Investiture Z num. 85 fol. 107.

Carlo Emanuel. *Ad ognuno sia manifesto qualmente hoggi auanti noi è comparso et personalmenee constituto il magnifico et ben diletto nostro messer Clemente Viualdo d' ambe leggi dottore et lettore ordinario della Uniuersità di Turino, come procuratore et a nome del molto illustre cugino cauagliero di nostro ordine il signor*

Bernardino *di Sauoia signor di Raconiggi ec. et Marchese della Chiusa; come di sua possanza ci ha fatto fede per instrumento di procura riceuuto e sottoscritto per il diletto nostro Gioanni Bartholomeo Scaglion notaro di Bolengo sotto li vintiquattro di ottobre del anno mille cinquecento ottanta cinque, il quale ci ha humilmente supplicato che s' accontentassimo d' inuestire detto sig. di Raconiggi in persona di esso comparente . . . della Chiusa . . . quali beni et ragioni feudali sudetti son stati accomprati per il fu illustre consigliero di stato et Somegliero nostro di corps il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *fratello d' esso signor di Raconiggi da diuersi particolari, saluo li boschi che da noi li furono donati: de' quali et delle già dette parti et ragioni feudali n' è stato da noi inuestito: et hora spettano et apertengono al detto signor di Raconiggi per la morte d' esso Marchese fu suo fratello senza figliuoli legittimi et come suo successore: e finalmente de tutti gl' altri feudi beni et ragioni feudali che detto fu Marchese della Chiusa teneua e possedeua nel dominio nostro . . . Alla cui supplicatione come ragioneuole uolendo noi consentire . . . inuestiamo il sudetto signor di Raconiggi absente, il detto suo procuratore presente et humilmente accettante. . . . Turino li uintitre di settembre* M. D. *ottantasei.*

1598
9 giugno.

Concessioni 1597 in 1600. Fol. 277.

Serenissimo Signore. *Narra monsignor di Raconiggi che sino del anno* 1537 *li diece genaro furono dati al signor* Filippo *di Sauoia signor di Raconiggi in paga-*

mento di scuti sette milla d'oro dottali li beni et possessione del Tigerone et Moturone, cassina senza castello nè sudditi, tenute per feudali con facoltà di perpetuo ricato: et essendo statti tali beni tenuti per il titolo di dotte da esso fu monsignor di Racconigi sino alla sua morte, che fu dell'anno 1581, *et indi diuisi tra li signori* Bernardino, GIOANNI BATISTA, *et* Filiberto *figliuoli di detto monsignor di Raconiggi come beni dotali della fu sua madre, et per la morte d'essi signori* GIOANNI BATISTA, *et* Filiberto *peruenuti ad esso signor* Bernardino *per dispositione testamentaria, quali ha golduti pacifficamente sino dell'anno* 1596 *che li signori conti della Trinità et Pondeuela si lasciorono intendere, che pretendeuano raggione di riscato non ostante il trapasso d'anni cinquanta noue come che tuli beni non fossero datti in pagamento ma solamente a godere. Et se ben monsignor di Raconiggi si tenesse hauer buona raggione per escludergli, nondimeno per euitar lite, et essendo essi signori suoi cugini, si è lassiato ridur a dargli sei milla ducatoni, quali mediante essi signori conti della Trinità et Pondeuela l'hanno liberato da questa loro pretenssione et anzi fattogli in quanto fosse necessario, noua cessione et remissione d'ogni luoro raggione et dominio . . . come più ampiamente si legge per l'instrumento . . .* 17 *aprile* 96. Decreto. *Sua Altezza concede noua inuestitura de beni feudali supplicati per il signor di Racconiggi supplicato, et chi hauerà causa da lui tanto maschi che femmine,*

rimettendo il quos et laudemio. Romilli li 9 giugno 98.

1603 26 settembre.

Concessioni 1603 1604 Fol. 38a

Carlo Emanuel. *Ad ognuno sia manifesto che hauendoci la molto magnifica nostra carissima Veronica figliuola pura naturale del fu molto Illustre Coggino nostro* Filippo *di Sauoia cauagliere del nostro ordine et moglie del molto magnifico Consigliere nostro di stato et presidente nel senato nostro di qua da monti messer Clemente* Vivalda *barone di Monbarchero, supplicato in compagnia d'esso suo marito che conforme alla volontà d'esso signor di Raconigi suo padre et promessa fatta al tempo di luoro matrimonio contenuta in un pubblico instrumento riceuuto per il fu Vincenzo Olliueri notaro et secretaro nostro sotto li tre di febraro* 1581, *si degnassimo di legitimarla et habilitarla a tutti quelli honori dignità et prerogatiue che hanno et godeno l'altre uere et legitime; massime essendo nata ex soluto et soluta da gentil donna* (de Nucetti) *delle signore di Caualerlione, come in esso instrumento si uede. Alla cui suplicatione noi benignamente inclinati, et uolendo in ciò compiacere alla detta supplicante tanto per la uolontà paterna, come per li meriti et honorate qualità sue et del marito, massime nato di fameglia per nobiltà di sangue et particolar deuotione uerso noi et nostri serenissimi precessori in ogni tempo con ueri effetti dimostrata, di questo et maggior fauore meriteuole, et a noi cara, per questo in uirtù delle presenti . . . habbiamo legitimato et legitimiamo la sudetta* Veronica, *ornandola del titolo di uera legitimatione ec. Torino li vintisei di settembre mille seicento tre.*

Ora succedono i MONVMENTI dai quali si dimostrano le pratiche avute in Corte di Roma, a fine di ottenere a GIAMBATISTA DI SAVOIA qualche beneficio ecclesiastico. E sono diciasette lettere. Tre del Duca Emanuel Filiberto al suo Ambasciatore in Roma: quattordici scritte ad Emanuel Filiberto, parte da suoi ambasciatori in Roma ed in Venezia, parte da quattro Cardinali; Bobba; Bonelli; Crivelli; Ferreri. Dipoi darò la Bolla Pontificia, con cui fu a GIAMBATISTA conferita l' Abazia di san Benigno.

Al Duca Emanuel Filiberto
Il cardinale Michele Bonelli

1569 1 gennaio. *Io scrissi già a Vostra Altezza, che Nostro Signore haueua disposto di quella Badia di Mulegio in persona di Monsignor illustrissimo Chiesa (*Gioanni Paolo, Tortonese, Cardinale*). Tuttauia per ubidirla, non ho uoluto mancare di parlargliene di nuouo, sicome ella desideraua ch' io facessi per la sua de' xxiiij di nouembre passato. Il qual mi rispose in conclusione, che sebene uolea credere alle buone relationi che Vostra Altezza faceua del figliuolo di Monsignor di Raconigi, non potea però per conscientia dargli benefitio alcuno di presente: essendo suo padre in quella opinione di Nostro Signore che si sa: onde auiene che di lui non si possa Sua Santità assecurare interamente; per parlar con Vostra Altezza alla libera. La quale sia pur secura, che doue potrà sempre senza aggrauar l' anima sua, la consolerà in*

ogni honesta occasione: che come seruitor suo gliene posso far io ampla fede . . . di Roma il dì primo del LXIX. *Seruitore il Cardinale Alessandrino.*

Emanuel Filiberto
a Vincenzo Parpaglia

Reuerendo Consigliere et ambasciator nostro carissimo, 1569 8 febbraio.
Hauendo intesa la morte del fu illustrissimo monsignor il Cardinale Capizucco che ci è spiacciuta assai, habbiamo pensato che hora si presenta occasione, con la quale sua Beatitudine possa effettuare la buona uolontà, che ha dimostrato di hauere a richiesta nostra uerso di M. GIOANNI BATISTA di Sauoia *figliuolo di monsignor di Raconiggi nostro cugino; sicome uoi ci hauete più uolte scritto. Però uederete di parlarne a S. Santità; et farle intendere il desiderio che habbiamo che hora ella si compiacia di prouedere detto* GIOANNI BATISTA *di qualche beneficio: al che tanto maggiormente deue essere sospinta, intendendo il buon frutto che egli fa nelle lettere tuttauia, et dà assai maggior aspettatione di se, che debba riuscire tale, che sia per fare un giorno qualche buon seruicio et alla Beatitudine et alla Santa Sede.*

Soggiungendoli a questo proposito, che supplichiamo la Santità Sua a non uoler credere a qualche sinistra relatione che gli uenga fatta di detto Monsignor di Raconiggi, ma si bene a noi che uediamo ogni giorno come egli uiue catolicamente et procede da buon christiano: et in uero si porta di modo che Sua Beatitudine ne deue rimaner con l'animo riposato. Del che quando

altrimenti fosse, non ne parlaressimo. Et in questo farete ogni buon ufficio, valendoui del nome nostro, et delle lettere che mandiamo alli signori Cardinali Alessandrino, Vercelli, Criuello, et Chiesa in credenza uostra facendoli intendere il soprascritto. Procurando con l'auiso loro che questo riesca, che lo hauremo molto caro et accetto. Del seguito uoi ci darete auiso: et Nostro Signore ui guardi. Da Turino alli VIII *di febraio* M. D. LXVIIII.

Al Duca Emanuel Filiberto.

Il Cardinal Griuelli

1569 27 febbraio. *Serenissimo Signore. Io ho tardato a rispondere al negotio che Vostra Altezza me ordinò perchè ne parlassi a Sua Santità, cioè de alcuna pensione sopra la vacante del Vescouato di Lodi per il signor* Gioanni Batista di Sauoia, *non hauendo prima. che questa mattina hauuta bona occasione che parlando del proprio uescouato quale Sua Santità disegna darlo a Monsignor de Nola, con pensione molto grande, secondo la qualità sua. La Santità Sua me disse che già haueua determinata tutta la detta somma a chi darla. Il che haueuo io già conferto con il signor Abate, ambasciatore suo, nel receuere la lettera de Vostra Altezza. Perhò Sua Santità me aggionse, che occorrendo alcuni beneficii nel paese, non guardaria alle male informationi che haua del padre, ma che intendendo le bone qualità del giouene, et per compiacere a V. A. non lassaria di prouederlo . . . Di Roma il* XXVII *de febraro del* LXIX. *De V. A. Affectionatissimo Seruitore Alessandro Cardinale Criuelli.*

Ad Emanuel Filiberto

Il Cardinale Bobba.

Hauendo inteso ch' è uacato in Sauoia il priorato di Borgeto, m' è parso di raccordare a Vostra Altezza il signor GIOANNI BATISTA di Raconigi; *il quale hora se ne sta qui in Roma, et essendosi risoluto d'esser di Chiesa, et non hauendo niente, supplico Vostra Altezza che si degni fargline gratia, accioche possa tanto piu stabilire l'animo suo in questa uocatione sua: et quando lei dessignasse altro, la prego nondimeno a darlo a lui, perche essendo in man sua, l' Altezza Vostra potra in ogni modo sempre che le piacerà disporne d' esso secondo che piu sara di uolontà sua, et a me farà singolarissimo fauore... Di Roma alli* III *di 9mbre* 1572. *Humilissimo Seruitore et Vassallo. Il Cardinal Bobba.* 1572 3 novembre.

Ad Emanuel Filiberto.

Vincenzo Parpaglia suo Ambasciatore in Roma.

Hieri al tardi arriuò qua il corriero spedito da Vostra Altezza con la uacanza del priorato du Bourget: et mandai subito dal Dattario accio che non lasciasse passar cosa alcuna sin che io non hauero parlato al Papa: et cosi mi promesse di fare: Et dimani andarò da sua Santità a far l' offitio, et per esser iuspatronato di Vostra Altezza non ho dubbio che alcuno sia per poterne impedire.... Qua si troua il signor GIOANNI BATISTA, *figliuolo del signor di Raconigi, giouine tanto da bene et virtuoso che merita che Vostra Altezza si degni tenerne conto. Et per non hauer ancora lui* 1572 3 novembre.

modo da potersi sostentare, se si degnasse farli qualche prouisione dell' istesso Priorato, o d' una pension sopra, farebbe opera degna della buontà sua. Nondimeno mi rimetto alla uolontà di Vostra Altezza. Alla quale faccio humillissima riuerenza. Di Roma li III *di nouembre* LXXII. *Humilissimo subdito et seruitore l'Abate di santo Solutore.*

*1572 17 novembre. *Presentai le lettere di Vostra Altezza all' Illustrissimo Cardinale di Lorena (*Carlo di Guisa*) per conto del priorato del Borget: et detto signore me rispose che non poteua mancare di non compiacere a Vostra Altezza si di questo come di maggior cosa. Ma per il debito che lui ha di conseruar le raggion della sua Abbatia di Cluni da la quale depende il detto priorato du Borget dice che aspettarà che piaccia a Vostra Altezza di farli vedere il titolo del iuspatronato suo, il quale essendo buono, detto priorato sarà di propria raggione di V. A. et casu che l' detto iuspatronato non fusse in tutta osseruanza, non mancarà poi di prouederne lui la persona che Vostra Altezza li nominarà. Et perche Vostra Altezza altre uolte ha mostrato gran desiderio che'l Papa uolesse proueder di qualche benefitio o pensione il signor* Gioanni Batista di Raconigi *il quale si troua qui in Roma, la si degnarà far consideratione sopra di questo priorato del Borget; et, piacendoli, di uolerne far prouedere il detto signor* Gioanni Batista. *Io creddo che'l detto signor Cardinale di Lorena li condescenderebbe uoluntieri; conoscendo la buontà del*

giouine, et la molta grauezza de' figliuoli che ha suo padre. Mi remetto nondimeno alla voluntà di Vostra Altezza alla quale faccio humillissima riuerenza. Di Roma li xvij di nouembre lxxij.

Ad Emanuel Filiberto
Il Cardinal Bobba.

1572 22 nouembre.

Scrissi pochi giorni sono a Vostra Altezza supplicandola che si degnasse raccomandare a sua Santità il signor GIOANNI BATISTA di Raconigi *per il Priorato di Borgieto, ch' era uacato in Sauoia, presupponendo che fusse a sua dispositione, poiche il signor Abate (*Parpaglia, ambasciator del Duca) *mi haueua detto ch' el Papa si contentaua darlo a chi lei uoleua, et di suo patronato. Pero ho di poi inteso che pretendendo monsignor illustrissimo di Lorena esser di sua collatione, l' ha conferito al signor Alessandro Musotto camariere secreto di sua Santità et a lei molto caro; et cio ha fatto ad instantia d' un suo familiar, fratello di detto Musotto, molt' amato da sua signoria illustrissima e reuerendissima *. Et essendo, ambidue loro fratelli, miei amicissimi, et persone alle quali desidero grandemente compiacere; non ho potuto mancar di supplicar l'Altezza Vostra che si degni restar seruita che questo priorato sia del sudetto Musotto: che oltre sara collocato in*

* Il fratello di Alessandro *Musotto* si chiamava Filippo; il qual fu segretario del Cardinal Seripando nel concilio di Trento. Alessandro, fatto Vescovo d'Imola nel 1579, Nunzio Pontificio a Venezia nel 1591, morì nel 1607. Di amendue questi fratelli tratta il Fantuzzi negli *scrittori Bolognesi*. VI 133. Ivi non parla del priorato del Borgetto.

persona meriteuole, sono sicurissimo che la fara gratissimo piacere al Papa, et al signor Cardinale sudetto: et s' oblighera questo gentilhuomo, che per esser, com' ho detto, grato a sua Beatitudine et hauer del continuo la sua orecchia, potra nell' occorrenze far anche molto seruitio all' Altezza Vostra, et io la riceuero per gran gratia da lei. Alla quale baso humilmente la mano, et mi raccomando in sua buona gratia. Di Roma alli xxij di nouembre 1572. Di mano propria. *La gratia qual dimando a Vostra Altezza è in caso che la collatione del detto priorato spetti al signor Cardinal di Loreno, che poi S. S. illustrissima l' ha dato al signor Musotto, V. A. resti seruita che l' habbia.*

Ad Emanuel Filiberto

Il suo Ambasciatore in Roma.

1572 28 nouembre. *Sabbato passato xxij del mese presente il conte Prospero d'Arcos Ambasciador quà per l' Imperatore, non mostrando segno d' indisposition alcuna, et stando nel letto, et facendo scriuere, in quel ponto che si ligauano i plichi della sua speditione, gli uenne un' accidente tale che, uolendosi leuar dal letto per andar alla segetta, non hebbe forza di leuarsi, con un dolor estremo nello stomaco. Chiamò subbito il confessore, et in termine d' un hora rese l' anima a Dio, con molti segni di contritione et dicendo,* Domine paratus sum. *Nè li fu rimedio alcuno che li potesse giouare: et da medici è stato giudicato che sia stato un catarro o spetie di gozza. Et a tutta questa córte uniuersalmente è dis-*

piaciuta la morte di questo gentil caualiere: il quale ad ogni uno giouaua; ne mai fecce dispiacer ad alcuno; et era prudente et destro in tutte l'attioni de negotii; et piaceua grandemente al Papa. Et ha perso Vostra Altezza un seruitore il quale a tutti predicaua l'obligo grande delle buonta et benefitii riceuuti da lei. S'aspetta il fratello, et fra tanto s'è posto il corpo in un deposito per portarlo doue lui uorrà che sia sepulto.

Ho scritto a Vostra Altezza che il Cardinal di Lorena haueua conferito il benefitio del Borget, non ostante che a me hauesse detto di uolerne disporre in persona di chi Vostra Altezza uorrebbe. Et hauendo inteso che l'Papa haueua confirmata la sua collatione con una nuoua prouisione, ho uoluto saper da Monsignor Dattario la raggione che haueua mosso sua Santità. Et m'ha risposto, che hanno ritrouato nelle bolle di coloro che hanno posseduto il detto benefitio sin'adesso che non ui è specificato il iuspatronatus che asserisce V. Altezza.

Io non mancarò di parlarne al Papa con la prima audienza: et saprò qual sia la uoluntà di sua Santità: et ne darò auuiso a Vostra Altezza.

Ho riceuuto hoggi le lettere di Vostra Altezza delli xix del presente mese et parlarò al signor Brunoro Zampesco, et similmente parlarò a Monsignor Illustrissimo di Vercelli del benefitio di Pellioney. Et solicitarò la risolutione della parrochiale di Fuentes. Et sel benefitio di Mongeue non sarà unito a Giesuiti, supplicarò il Papa che ne facci gratia al signor GIOANNI BATISTA *di*

Raconigi. *Et per l' ordinario di Lione che partirà fra tre giorni, darò a Vostra Altezza auuiso d' ogni cosa. et fra tanto le fò humillissima riuerenza. Di Roma li xxviij di nouembre lxxij.*

Emanuel Filiberto
al suo Ambasciator in Roma

1573
12 febaraio.

Desiderando io gia di lunga mano che il Reuerendo signor GIOANNI BATISTA di Sauoia, *figliuolo di Monsignor di Raconigi, nostro cugino, resti prouisto di qualche dignità, et beneficio conueniente al grado suo: feci gia, come sapete, supplicar Sua Santità che a contemplatione mia fosse seruita hauerne memoria a la prima uacante ne li stati miei. Di che essendosi compiaciuta darme intentione, et intendendo adesso che Monsignor l' Arciuescouo di Tarentasa ricade spesso, et si ritroua grauato di sue indispositioni, non senza molto spiacer nostro; ho pensato di preuenire in ogni caso, che Domenedio lo uolesse chiâmare, acciò che altri non ci disturbi l' occasione di proueder il predetto. Imperò significando il tutto a Nostro Signore, humilmente supplicarete la Santità sua, che degni ricordarsi nel caso sudetto farmi la dimandata gratia; essendo quell' Arciuescouato in Sauoia doue ho quelle ragioni che portan gl' indulti pontificii. Che oltre quella Prelatura sarà prouista di persona sufficiente, et di bona vita, io per quello che mi attiene, et per l' amor che io li porto, riceuuero il fauore fatto a mia propria persona. Ne farete parimente officio con li signori Cardinali a quali*

scriuo l' alligate; pregandoli da parte mia a uoler tutti adoprarsi viuamente a questo effetto, che ne rimaro loro molto obligato. Et Dio nostro Signore vi guardi. Da. Turino li 12 *di febraro* 1573. *Il Duca di Sauoia*

I cinque Cardinali, sopra indicati, furono Bobba, Boncompagni, Bonelli, Ferrero, Gallo.

Ad Emanuel Filiberto

Il suo Ambasciatore in Roma.

1573 23 febbraio.

Per le lettere delli xij del presente Vostra Altezza mi comandò di douermi rallegrare con Monsignor illustrissimo et reuerendissimo Cardinal Alessandrino (Bonelli Antonio; il qual nell'atto di far professione tra i Domenicani avea preso il nome di Michele) *della sua conualescenza, sicome ho fatto, et a sua signoria illustrissima ho presentato le lettere di Vostra Altezza. Et lei riconoscendo l' huonore et li continui segni di beneuolenza che la si degna farli, li ne rende humillissime gratie, et dice che ogni di resta più obligato di douerla seruire, come farà in tutte le occasioni che s' offerirano. Similmenti la ringratia de gli huonori fatti al signor Michele suo fratello.* *

A Monsignor Ill.mo Cardinal di Como (Gallo) *ho dato similmenti le lettere di Vostra Altezza: e gli ho fatto ueder quello che la mi comanda di douerli dire*

* Per allora non furono che festeggiamenti onorevoli di pompa cortese. Ma nel giorno 12 di aprile dello stesso anno 1573 Michele Bonelli fu ammesso tra i cavalieri di san Maurizio; e gli fu data la dignità di Gran Commendatore del Piemonte: inoltre gli fu assegnata la pensione di mille cinquecento scudi d'oro sovra la gabella foranea di Susa.

intorno alla quarta galera che Vostra Altezza ua mettendo a ordine di gente, et che uogli riccordare a Sua Santità il bisogno del fusto et degl' altri armamenti: et ancora, che siano leuate le gente da Ciuita vecchia et portate a Corfù sopra delle galere di Sua Santità. Il che dice che riferirà e fara sapere a Vostra Altezza tutto quello che le sara commesso da Sua Santità.

All' Illustrissimo signor Castellano non ho potuto hoggi dar la lettera di Vostra Altezza ma dimani glie la portarò, et le dirò la buona uolunta di Vostra Altezza uerso di lui.

Di Monsignor del Mondouì lasciarò che lui dia conto di quello che Sua Santità sia risoluta di fare de fatti suoi: che così m' ha detto che spera hoggi di essere fatto chiaro et di poterlo scriuere a Vostra Altezza. Et per quello che io posso congieturare, facilmente lui si rimandara da Vostra Altezza; poiche le cose di Pollonia si uano differendo sin dopuò Pasca.

A tutti gl' Ill.mi Cardinali, Alessandrino (Bonelli), *Bobba, Vercelli* (Ferreri), *Como* (Gallo), *Sansisto* (Boncompagni), *ho dato le lettere di V. A. per conto dell' Arciuescouato di Tarantasa: accio se uerra (che Iddio non uogli) a uacare, uoglino esser intercessori appresso del Papa, che Sua Santità ne uogli prouedere il signor* GIOANNI BATISTA di Sauoia *figliuolo di Monsignor di Raconiggi. Et hauendomi li detti signori adimandata l' età del detto signor* GIOANNI BATISTA: *et trouando che non passa ventiquattro o venticinque anni, dicono che l' Papa non*

gli lo darà; per non hauer sin quì uoluto mai derogare alli decreti del concilio, massimamente in materia de vescouati. Et io sopra di ciò gli ho detto che almeno piaccia a Sua Santità di uolerli riseruare una buona pensione di mille, o seicento scuti al manco, sopra li frutti del detto uescouato ogni uolta che ne sarà proueduto colui che Vostra Altezza mandarà nominare; et pregar Sua Santità di uolerlo dare. Et tutti loro Cardinali hanno promesso di fare buon offitio per il detto signor GIOANNI BATISTA. *Et perche hoggi è stato concistoro, et non ho potuto hauer audienza dal Papa, dimani non mancarò di far ogni diligenza di poterla hauere: et dirò a Sua Santità il grande et giusto desiderio che V. A. ha che questo tanto da ben giouine sia proueduto della detta Chiesa o di qualche buona pensione di mille scuti almeno, accio che si possi mantenere secondo la nobiltà del suo sangue. Et di quello che ne potrò riportare, ne darò reguaglio a V. A. con le seguenti mie lettere.*

Delli duoi Priorati uaccati nella Contea di Borgogna il Papa persiste nel suo primo buon uolere di uolerne gratificare quei duoi Prelati Monsignor di Besanzone et Monsignor di san Claudo, ogni uolta che saranno conuenuti insieme qual di loro ha d' hauere il titolo più de l' uno che dell' altro. Ma intendo che Monsignor Illustrissimo Cardinal di Lorena pretende che siano alla collatione della sua abatia di Cluni. Et il signor Filippo Musotti, suo agente qua, ha fatto instanza al Papa che non uogli derogare al suo indolto: dicendo che l' detto

signor Cardinale n' hauera lui uoluto prouedere alcuno. Et il Papa gli ha risposto che di gia sono promessi ad instanza di vostr' altezza; alla quale Sua Santità non uol mancare. Io donque sarei di parere che Vostra Altezza si degnasse far sapere alli sudetti duoi Prelati, che quanto più presto si conuerrano insieme, che sara più sicuro per loro. Et a Vostra Altezza fo humilissima riuerenza. Di Roma li xxiij di febraro lxxiij.

Ad Emanuel Filiberto

Il Cardinale Michele Bonelli.

1573 27 febbraio. *Con una sola risponderò a tre lettere di Vostra Altezza hauute quasi in un medesimo tempo. Quanto all' indispositione del mio catarro, per esser stata cosa di poca importanza, non meritaua d' esser posto in consideratione alcuna. Ma per tutto io ueggo i uestigi della sua usata bontà uerso di me. A me basta solo, che l' Arciuescouo di Turino, senza altro, sia nella protettione di Vostra Altezza. Et quello, che io feci uiuendo la Santità di Pio* V, *non lascierò di proseguir tuttauia in tutte l' occasioni.*

Per il signor Gioanni Batista di Sauoia *io sono pronto, et apparecchiato di adoprarmi come, et quanto bisogna, et aspetto che Monsignor Abbate Ambasciatore elegga il tempo, come mi ha detto di far. Per fin di questa ringratio Vostra Altezza di quanto si è degnata commandarmi. Et nella sua buona gratia mi raccomando. Et le bacio la mano. Di Roma il xxvij di febraro del mdlxxiij.*

Ad Emanuel Filiberto

Il Cardinale Guido Ferreri.

Io feci l' Officio, che Vostra Altezza m' ha comandato con la sua, con la Santità di Nostro Signore a beneficio del signor GIOANNI BATISTA *figliuolo di Monsignor di Raconiggi circa il particolar dell' Arciuescouato. Et Sua Santità non s' ha potuto risoluere sopra la persona sua, per rispetto dell' età, la quale è minor di quel che è prescritto dal Concilio. E imperò ha dato buona intentione, che, uenendo l' occasione, si ricordarà di lui con qualche pensione. Ho uoluto dirlo a Vostra Altezza acciò sappia ch' io non ho mancato di obedirla. Et le bacio humilissimamente le mani pregandole ogni felicità. Di Roma il dì xxvij di febraio mdlxxiij.* Di mano propria. 1573 27 febbraio.

Se ben son certo che Vostra Altezza terrà uiua memoria del figliuolo del Mastro di camera di Monsignor illustrissimo san Sisto, non di meno sapendo il gran concorso che hauera di quelli che procuraranno da lei gratie, m' è parso di ricordar con ogni riuerenza a Vostra Altezza che resti seruita di far quella dimostratione nella distributione delle noue commende che s' aspetta dalla grandezza dell' animo suo: assicurandola ch' oltre s' obligherà questi signori nipoti, fara cosa grata alla Santità di nostro signore che ama il padre non uolgarmente.

Ad Emanuel Filiberto

Il suo Ambasciatore in Roma.

Non hauendo potuto hauer audienza dal Papa hoggi 1573 9 marzo.

che parte l' ordinario di Lione, non posso far risposta a Vostra Altezza sopra del fatto di monsignor l'Arciuescouo di Tarantasa; il quale ricerca che le sia concesso un suffraganeo per il suo Arciuescouato. Nemanco posso risponder sopra la reintegratione del Padre Quintiano, (Gesuita), *il quale Vostra Altezza desidera che sia reintegrato accio che possa riseder in Turino doue sin qui ha fatto alcun buon frutto. Ma con le prime seguenti mie lettere auuisarò Vostra Altezza di quello che 'l Papa si risoluera di uoler fare in l' uno et l' altro.*

Monsignor Illustrissimo Cardinal di Como m' ha mandato a far uedere quello che lui scriue a Vostra Altezza di commission del Papa sopra delle due hospitalità di S. Lazzaro; delle quali la signoria di Genoa ha mandato supplieare sua Santità di qualche prouisione. Et il sudetto Monsignor di Como ni ha mandato dire ch' io debba scriuere a Vostra Altezza in conformità di quello che lui medesimo scriue d' ordine di sua Santità. La qual cosa so che non occorre. Et solo mi bastarà sapere quello che Vostra Altezza mi uorrà comandare in questo particolar negotio.

Monsignor il Vescouo del Mondouì partirà fra duoi giorni per ritornar a riseder appresso di Vostra Altezza per seruitio del Papa. Et questo sin a tanto che da Pollonia uerrà auuiso della elettione del nuouo Re: la quale per quello che m' ha fatto intendere monsignor illustrissimo Cardinal Vermiense (Stanislao Hosio, Polacco, Vescovo di Varmia) *si douerà fare alli v*

d' aprile prossimo: hauendo cosi determinato gl' elettori di quel regno; li quali per quello che si puo comprendere sono risoluti di uoler elleger per Regina la sorella del Re ultimo defunto; et lei poi si ellegerà il marito che li piacera il quale si credde che sara il Prencipe Ernester figliuolo dell' Imperatore, al quale lei inclina piu che a tutti altri. Et la Maesta del Re christianissimo ha mandato far offitio con li sudetti elettori di quel regno in fauore del sudetto signor Prencipe Ernester ogni uolta che non uoglino ellegger. Monsignor d'Angioù fratello di sua Maesta christianissima. Che è quanto posso per hora scriuere a Vostra Altezza alla quale fo humillissima riuerenza. Di Roma li ix di marzo mdlxxiij.

Emanuel Filiberto

Al suo Ambasciatore in Roma.

Le lettere uostre di xij et xxiij del passato (febbraio 1573) *ne sono state rese. In risposta de quali bastarà dirui che da Monsignor Illustrissimo di Como, et Vescouo del Mondeui ci è stato risposto sopra di quanto le haueuamo scritto. Et in ciò che tocca il particolare del figliuolo di Monsignor di Racconigi M.* GIOANNI BATISTA *di Sauoia, desideraressimo (se Iddio mandarà altro per Monsignor di Tarentasa) ch' egli ne fosse prouisto, attese le buone qualità sue. Ma perchè ci fate sapere chè l' età non permette che questo possa seguire, meno sua Santità uorrà derogare alli decreti del concilio; considerando noi che al gouerno di quella* 1573 17 marzo.

chiesa si richiede persona che oltre la dottrina et uita essemplare sia di qualità et di qualche portata, acciochè se la pietà et la religione non li ritiene (il che dourebbe fare) almeno il rispetto della casa et dell' autorità del prelato contenga i malfattori nelli termini dell' honesto si che non siano cosi facili al male, habbiam pensato in tal caso che, col buon uolere di Sua Beatitudine, detta Chiesa si ponga a persona idonea che noi gli nomineremo: la quale, doppo che detto Gioanni Batista *sarà di età, gli la debba rinuntiare, stabilendogli sopra quella pensione che parerà buono a Nostro signore. Del che vedrete di conferirne con que' Signori Cardinali a qual ne habbiamo scritto, per tentar questa uia, quando quella di ottener la dispensa dell' età sia per disperata. Et ue gli adoprerete comè confidiamo. A Dio. Nostro Signore ui guardi.*

Postscripta.

Vederete di intendere da Sua Santità se la sarà seruita di benedire li stendardi delle nostre gallere: et ce ne auuisarete subbito per stafetta espressa, che noi ue li manderemo espressamente: accioche uediate con quei signori Cardinali di farlo fare. Et si potranno mandare doppo a Ciuita uecchia che Monsignor di Leiny passando con le gallere gli leuarà per portar seco. Et ui rifarete della nostra solita diligenza. Darete le accluse alli signori Cardinali Bobba, di Como, et a Monsignor Nuntio in risposta delle loro . . . 73 xvij marzo.

Ad Emanuel Filiberto

Il suo Ambsciatore in Roma.

Questa mattina ho riceuuto le lettere di Vostra Altezza delli xvij del presente. Et ho fatto relatione al Papa del giusto desiderio che lei ha che il signor GIOANNI BATISTA *di Sauoia, figliuolo di Monsignor di Raconigi, che al presente si troua qui in Roma, et che è giouine di buonissima espettatione, sia lui proueduto dell' Arciuescouato di Tarantasa, in ogni caso che uenghi uacare. Et se per diffatto dell' età del detto giouine, piacesse a Sua Santità in tempo di uacanza di metter la detta chiesa in petto di persona la quale l' hauesse d' amministrare sin al tempo che lui fusse d' età legitima, et a l' hora poi l' hauesse da renuntiare al sudetto signor* GIOANNI BATISTA, *Vostra Altezza lo riceuerebbe per molta gratia, et gli n' hauerebbe particolar obligo.* 1573 27 marzo.

Il Papa mi ha risposto che questa sarebbe una prouisione per forma di confidenza; la quale è prohibita espressamente dal concilio. Ma poiche il moderno Arciuescouo per Dio gratia sta bene, non è cosa conueniente di uoler prouedere alla detta Chiesa contra la mera sua uolontà et intentione: et però non accade parlarne per l' hora presente. Et se pure per disgratia uorrà uaccare la detta Chiesa, al' hora Vostra Altezza potra scriuere et auuisare di quello che uorrà che facci Sua Santità si dell' istessa Chiesa come della pensione che lei uorrà che sia riseruata al sudetto signor GIOANNI BATISTA, *et che Sua Santità uoluntieri compiacerà a Vostra Altezza*

in tutte quelle cose che potrà giustamente concederli.

M' ha poi Sua Santità adimandato molto minutamente delle buone qualità del detto signor GIOANNI BATISTA, *et come si dimandaua* di casa di Sauoia.

Et gli n' ho dato quella buona informatione che meritamente doueuo darli.

Et m' ha Sua Santità detto, che le buone qualità et la modestia della vita di questo giouine hanno meritato che V. A. ne tenghi buon conto. Et per quello che spetta a Sua Santità, ogni uolta che s' offerirà l' occasione d' alcuna uacanza ne li stati di Vostra Altezza che uoluntieri li prouederà di maniera che possa uiuere huonoratamente; pure che da Vostra Altezza li sia significato a tempo, et auanti che altri possino preuenire; come il piu delle uolte suole occorrere.

Io ueddo la buona mente di Vostra Altezza, et la buona inclinatione del Papa, di uoler prouedere al detto signor GIOANNI BATISTA *con la prima occasione di qualche buona uacanza. Ma per poter effetuare questa buona mente di Vostra Altezza sarà necessario che quando uerrà l' occasione di uolerne dimandar gratia al Papa, che al' hora Vostra Altezza si degni di uoler lei stessa scriuere a Sua Santità quattro parole, et dirli espressamente a chi lei desidera che sia data la chiesa o Abbatia che uerra a uacare, et la quantità della pensione che lei uorrebbe che fusse riseruata al sudetto signor* GIOANNI BATISTA.

Questo dico perche con simili lettere, ne le quali si

uedde espressa la dimanda di Vostra Altezza, il Papa si uerra scusare con li Cardinali et altri, li quali stano tuttauia attenti a dimandar al Papa tutte le uacanze. Et se il Papa non è preuenuto da Vostra Altezza, facilmenti si lascia inclinar a promettere a loro Cardinali tutto quello che li puo concedere. Si che da Sua Santità istessa ho piu uolte hauuto simil ricordo, et pero lo posso liberamente scriuere a Vostra Altezza.

Et posso similmenti dirli che io non creddo che Vostra Altezza sia tanto forzata a douer dimandar simil gratia di uacanza al Papa, per mezzo de Cardinali che non lo possa molto ben fare da lei stessa con lettere proprie come ho detto di sopra. Che quando cosi si degni fare, leuera tutti gl' impedimenti, et le molestie che le puono uenire in simili fatti. Rimettendomi però sempre alla prudenza et alla buona uolunta di Vostra Altezza alla quale fo humillissima riuerenza. Di Roma li xxvij di marzo lxxiij.

Hauendo uisto quanto Vostra Altezza comandaua per le lettere sue delli xij del presente mese intorno alla Abbatia d' Abondanza uacata per morte di Monsignor l' Arciuescouo di Tarantasa et posseduta da un gentilhuomo di casa Bloney dentro delli paesi di Berna et Friborgh; la qual Abbatia desideraua Vostra Altezza che fusse conferita nella persona di Monsignor della Noualesa; Io tutto questo desiderio di Vostra Altezza communicai a Monsignor Illustrissimo Cardinal Alessandrino, et poi con gl' Illustrissimi Cardinali Bobba e 1573 22 luglio.

Vercelli. Li quali tutti furono di parere che si facesse intendere questa uolunta di Vostra Altezza al signor GIOANNI BATISTA, *figliuolo di monsignor di Raconigi, al quale il Papa haueua detto di uoler dar la detta Abbatia, per darli alcun titolo di Prelatura, et ancora per che potesse hauer il compimento di 1500 scudi sicome Vostra Altezza pregaua Sua Santità che li uolesse dare, sopra delli frutti dell' Arciuescouato di Tarantasa. Et cosi Monsignor Illustrissimo Cardinal Bobba, et io, facessimo saper la uolunta di Vostra Altezza al sudetto signor* GIOANNI BATISTA. *Il quale subbito si mostro prontissimo ad ubidire alla uolunta di Vostra Altezza et disse che si douesse fare quanto lei comandaua senza hauer rispetto ad alcuno interesse suo.*

Et cosi il seguente giorno andai dal Papa: et feci saper a Sua Santità quello che V. A. mi comandaua di douerla supplicare intorno alla detta Abbatia d' Abondanza, con dirle le raggioni che moueuano Vostra Altezza a douer desiderare che la fusse data a Monsignor della Noualesa fratello di Monsignor di Leinì general delle sue galere et caualiere tanto honorato; dal quale si erano riceuuti huonoratissimi seruitij; et che saperebbe trouar il modo di farsi dar il possesso della detta Abbatia. *

---

* Dalla denominazione di *Monsignor di Leinì* era significato *Andrea Provana*. Questa famiglia, d' illustre antichissima nobiltà, diede all' insigne Abbazia della Novalesa sette successivi Abbati, secondo che si legge alla pagina 203 della *historia chronogica* del Chiesa. *Monsignor della Novalesa*, di cui parla in questa sua lettera l' Ambasciatore, in quel libro è chiamato *Gaspare* Provana. Il Besson nella serie degli Abbati dell'Abbondanza, *mémoires pag.* 103, al Valperga Arcivescovo di Tarantasia dà per successore *Filiberto* Provana; e lo chiama de' signori di *Lagnasco* in vece di *Leinì*. Il Bloney non è indicato nè dal Chiesa nè dal Besson.

Il Papa stete alquanto sopra di se, mostrando che hauerebbe hauuto a caro che il signor GIOANNI BATISTA, *a chi l' haueua designata, l' hauesse hauuta; poiche non se li poteuano dare li* 1500 *scudi di pensione. Et poi finalmente disse che essendo tale la uolunta di V. A. ciò è che la fusse posta in persona di Monsignor della Noualesa, che si contentaua di darglila. Et così Monsignor della Noualesa si presentò a Sua Santità; et glie ne basciò i piedi. Et a me comandò Sua Santità di douer scriuere a Vostra Altezza che fusse contenta di trouar modo e uia che l' usurpatore di quell' Abbatia fusse rimosso dal possesso: et che tutto quello che si conuerebbe douer fare dal canto di Sua Santità non mancarebbe di farlo, acciò che la detta Abbatia sia leuata dalle mani di colui.*

Nel resto che tocca all' Arciuescouato di Tarantasa et alle pensioni designate a Monsignor Illustrissimo Cardinal Bobba et al signor GIOANNI BATISTA *di Raconigi, Sua Santità persiste ne la sua prima uolunta: et dice che non uuole mutar niente: et ha commesso che s' attendi all' espeditione: et cosi si fara. Et circa quello che Vostra Altezza mi scriue delle nomination sua per conto dell' Abbatia d' Abondanza, la quale Vostra Altezza pretende che sia dell' antico patronato della casa sua, il Papa dice che hauerebbe caro di uedere le prouisioni fatte di questa Abbatia per li predecessori suoi sino alla persona di Monsignor di Tarantasa ultimamente defonto, come degli altri suoi antecessori che ne sono stati proueduti: et secondo quelle Sua Santità si contentarà che*

si proceddi nel specificare il Iuspatronato di Vostra Altezza.

Ne hauendo per hora altro da poter dire a Vostra Altezza intorno a questo, io li faccio humilissima riuerenza. Di Roma li xxij di Luglio lxxiij.

Ad Emanuel Filiberto
L' Abbate Giuseppe Parpaglia
suo Ambasciatore in Venezia
dopo che già era eletto Arcivescovo di Tarantasia

1573 7 agosto. *Non più tosto che auant' hieri hebbi da la socera del fu signor Cesar Piouena, gentilhuomo Vicentino, la lettera di Vostra Altezza, delli v di giugno. E secondo che per essa la resta seruita comandarme, douendo hoggi pregar in collegio questo serenissimo Prencipe e Signori, di uoler liberar il sicurtà datto da li compagni qua del Beuilaqua stampatore, per che li fossero li di passati sbolate, e liberate le robbe, come all' hora rapresentai a Vostra Altezza, e come l' ho pregato*

Ho insieme tolto occasione, di raccomandar a sua Serenità e Signori li figliuoli del detto fu signor Cesare Piouena loro suditto, e morto con tanto vallore, et in fattione si importante in Cipro, come sanno, e che delli beneficij, e gracie, che le piacerà farle, Vostra Altezza ne haura molto a caro, come fatti alli figliuoli d' un suo creato, con esagerare quanto ho pensato conueniente delli meriti di detto fu signor Cesare con questo Dominio. Sua

Serenità m' ha risposto, che prima per esser raccomandati da Vostra Altezza, come figliuoli d' un creato a sua corte, e poi per il merito di detto fu signor Cesare, il cui vallore è loro notto, il Dominio non mancarà d' hauerli per raccomandati, in quello che occorrera beneficiarli. E cosi crederò che detti figliuoli putini e detta socera di loro padre, sarano domatina in Collegio, con una suplica. Ho anco raccomandato alli Signori l' espeditione di messer Simone de Sacerdoti hebreo, contra i scochi, per far proua, se si potrà riccuperar cosa alcuna.

Il clarissimo signor Gieronimo Lipomano predica di continuo qua quanto Vostra Altezza ami questo Dominio; e li grandissimi fauori, e doni segnalati, che ha hauuti da la bonta e gracia sua. E credo certo che fara una rellation viuissima: che in uero è molto deuoto seruitore di Vostra Altezza, e m' ha pregato basciarle il ginochio in suo nome, come facio.

Qua addesso s' ha solo, che l' armata Turchesca li xv del passato, era uerso Modone: e se ben uenuta mal' in ordine, pero s' era proueduta di qual che cosa nella Morea. E dicono che tuttauia in Constantinopoli, e la intorno, molti Turchi si fanno cristiani con gran spiacer del Turco.

E confermano li presenti delli Ambasciadori di questi Signori ad Assan Bassa che ha scontratto per stradda, che tornaua da Castelnuouo doue era andato con gente, temendo che ui uoltasse l' armata Cattolica.

E dicono che detti presenti son statti xviij mude di vesti il piu di setta et oro, e lui ha presentati loro otto belli caualli. E vanno con guarda di trecento caualli: et hanno piu di ducento caualli di bagagij, tra dinari et altri presenti.

Di Viena s' hanno tardi e pochi auisi, perche i, corrieri di Pollonia non uanno piu attorno: e quelli dell' Imperatore uanno arriuar a Ispruco, e giongono qua tardissimo. Pero s' ha solo, che le cose di Pollonia son quiete. E l' Imperatore staua per spedire vn' Gentilhuommo mandatoui dal Re cristianissimo: ma non dicono altro.

Spero che Vostra Altezza, doppo tanto bene e gracie che è restata seruita di farme, m' haura anco fatto dono di comandare, che le scritture, e frutti pendenti della Chiesa di Tarantasa sian messi in saluo poiche consistono il piu in decime, che si raccolgono il mese passato, e questo: e massime che secondo che mi uien affermato, l' espedittione delle bolle costarà duoi milia scudi. E spero insieme, che si sarà degnata comandare al signor Abbate mio cugino in Roma, che procuri che Monsignore Illustrissimo Cardinal Bobba si uogli contentar di ottocento scudi di pensione atteso la grauezza grande che ha detta Chiesa, come di tutto ciò Vostra Altezza sarà stata humilmente suplicata da mio fratello. E pero resto, con pregar il Signor Idio, che la conserui e prosperi sempre fellicissima. Di Venetia li vij d' Agosto mdlxxiij.

Collazione dell' Abazia di san Benigno.

1581 1 febbraio.

Gregorius episcopus seruus seruorum Dei Dilecto filio IOANNI BAPTISTAE A SABAVDIA, *clerico Taurinensis diocesis, salutem et apostolicam benedictionem. Romani Pontificis prouidentia circumspecta ecclesiis et monasteriis singulis, que vacationis incommoda deplorare noscuntur ut gubernatorum utilium fulciantur presidio prospicit diligenter; et personis ecclesiasticis quibuslibet, ut in suis opportunitatibus congruum suscipiant releuamen, de subuentionis auxilio, pro ut decens est, prouidet opportuno. Cum itaque, sicut accepimus, monasterium Sancti Benigni Fructuariensis, ordinis sancti Benedicti, nullius diocesis, prouincie Taurinensis, quod de iure patronatus dilecti filii nobilis viri Caroli Emanuelis ducis Sabaudie et principis Pedemontium, ex priuilegio apostolico cui non fuit hactenus in aliquo derogatum, existit; et quod bone memorie Ferdinandus episcopus Ipporegiensis in commendam ad eius vitam, ex concessione et dispensatione apostolica, dum viueret obtinebat, commenda huiusmodi, per obitum dicti Ferdinandi episcopi qui extra Romanam curiam de mense octobris proxime preterito debitum nature persoluit, cessante, adhuc eo quo ante commendam ipsam vacabat modo vacare noscatur; Nos tam eidem monasterio de gubernatore utili et idoneo per quem circumspecte regi et salubriter dirigi valeat, quam Tibi qui, ut asseris, pensionem annuam octingentorum scutorum super fructibus redditibus et prouentibus men-*

se archiepiscopalis Tharentasiensis apostolica libi auctoritate reseruatam annuatim percipis, ut commodius sustentari valeas, de alicuius subuentionis auxilio prouidere volentes, teque a quibusuis excommunicationis . . . absolutum fore censentes; nec non verum et ultimum dicti monasterii vacationis modum, etsi ex illo queuis generalis reseruatio etiam in corpore iuris clausa, non tamen per obitum, apud sedem apostolicam resultet, presentibus pro expresso habentes, monasterium predictum, cuius fructus redditus et prouentus ad mille florenos auri in libris camere apostolice taxati reperiuntur, et ad quod idem Carolus Emanuel dux et princeps personam idoneam nobis et Romano pontifici pro tempore existenti presentare tenetur . . . per Te, quo ad vixeris, etiam una cum dicta pensione, tenendum regendum et gubernandum . . . commendamus . . . Dat. Rome apud Sanctum Petrum Anno incarnationis dominice millesimo quingentesimo octuagesimo, Kl. februar. pontificiatus nostri anno nono. Cae. Glorierius.

Sul dorso *Anno a natiuitate Domini millesimo quingentesimo octuagesimo primo, die vero vigesima septima mensis iunii, retroscriptus serenissimus dominus Carolus Emanuel Dux Sabaudie et princeps Pedemontium per illustrissimum dominum Ioannem Federicum Madrutium, comitem Auy, eius oratorem et procuratorem, ad retroscriptum monasterium illustrissimum dominum* IOANNEM BAPTISTAM *retroscriptum presentauit. Pontius Seua.*

Nella vita di GIAMBATISTA DI SAVOIA ho provato che un suo antecessore nell' Abbazia di san Benigno, cioè il cardinal Bonifacio Ferrero, vescovo d' Ivrea, avea fatto avanti a settembre 1529 coniar monete. In qual terra poi fosse veramente la Zecca Abbaziale, e in quali modi fosse amministrata, si conoscerà dal MONVMENTO che segue.

In nomine domini nostri iesu christi anno a natiuitate eiusdem domini 1530 *ind.* 3 *die vero* 21 *mensis* 10*bris actum in fructuariensi monasterio sancti Benigni in camera illu. et reuerendissimi domini domini cardinalis Ippored. presentibus Reuerendo in christo patre domino domino Gulliermo de Gatinaria episcopo Nicomediensi et spectabili iuris utriusque doctore domino Bernardino della Morra, et Baptista de Quatis Vercellen. et Dominico de Samar. de Vulpiano, omnibus testibus notis ad infrascripta omnia et singula vocatis et rogatis. Huius publici instrumenti tenore ad uniuersorum et singulorum notitiam deducatur, quod ibidem in dictorum testium meique notarii infrascripti presentia personaliter constitutus prefatus Ill. et Rever. dominus dominus Bonifacius, miseratione divina titulî SS. Nerei et Achilei S. R. E. presbiter cardinalis Ypor vulgariter nuncupatus, ac Monasterii predicti perpetuus in spiritualibus et temporalibus commendatarius et administrator, per se et suos catholicos successores, omni meliori modo via iure forma et effectu quibus melius fieri potuit et potest, titulo locationis et arrendationis dedit locauit et arrendauit*

1530 21 decembre.

nobili domino Gabrieli de Tattis de Varesio Mediolanensis diocesis ibidem presenti et acceptanti stipulanti et recipienti pro se et suis heredibus et successoribus videlicet CECHAM CASTRI MONTENARII, *membri dicti monasterii, sub pactis conuentionibus capitulis terminis et condicionibus de quibus infra, videlicet.*

Primo. Il predetto Illustrissimo e Reuerendissimo monsignor il Cardinale e commendatario e administratore come di sopra, per virtù del presente instrumento accensa et da a ficto la detta CECHA DI MONTENARO *al predetto nob. messer Gabrielle de Tattis per anni noue proximi da venire, cum ampla auctorità che possa far fabricar e stampar monete d' oro e d' argento in ditta* CECHA *secondo li capitoli infrascripti. Item venendo caso de morte del predetto messer Gabriele che Iddio non lo voglia, che 'l predetto monsignor R.mo promette lassar ditta* CECHA *al nob. messer Benedetto fratello del detto messer Gabriele per fine all' ultimo anno dello affictamento de li pacti capitoli e termini infrascripti, li quali detto messer Gabriele accensatore habbi da far ratificare al predetto messer Benedetto suo fratello.*

2. *Item chel predetto accensatore habbi da tenir la casa dove he il solito far la* CECHA DE MONTENARO, *e golderla per li soppraddetti noue anni che ha da tener la detta* CECHA.

3. *Item il predetto Ill.mo e R.mo monsignor promette che ogni marchadante che venera in Montenaro a portare oro e argento in detta* CECHA *sia francho e sicuro come nelle altre ceche vicine.*

4. *Item che detto maestro possi prehender monetarij, et operarij che ben gli piacerà.*

5. *Item che detto maestro e li soi seruitori operarij monetarij ed altri officiali golderanno li priuilegi come si fa nelle ceche vicine.*

6. *Item chel predetto monsignor R.mo non possa far fabricar li detti noue anni durante, moneta di oro ny de argento ne de altra sorte in suo dominio e territorio della abbatia de san Balegno saluo che per lo sopradetto maestro.*

7. *Item che in detta* CECHA *sia uno soprastante ho vero guardia, et uno assagiatore, e non più; quali piacerano al predetto monsignor R.mo ed il detto maestro sia obligato pagargli: cioè la soprascripta guardia a rasone de quarto uno per ciascheduno marcho de oppera se fara in detta* CECHA, *et pagare allo assagiatore quarto uno per marcho de oppera e farli le spese.*

8. *Item che detto maestro non possa dare a stampare senza la presentia della guardia sotto la pena de pagar per questo uno per qualunche volta che contrafacia.*

9. *Item che detto maestro non sia obligato respondere de l' opera et moneta se fabricarà in detta* CECHA *se non alli officiali, cioè guardia et assaggiatore alli quali detto maestro consegnera lealmente tutta l'opera et moneta se fabricara sotto la pena come de sopra.*

10. *Item che detti officiali cioè guardia et assagiatore non lassino stampar ne dar fuori moneta se non sono seguondo li capitoli et disegni concessi al pre-*

detto maestro, et essendoli falla, che detti officiali siano tenuti a respondere et non il predetto maestro.

11. *Item che qualunche volta il detto maestro ho suo fatore comesso o compagno vorrà dare a stampare o fare assagij sia de giorno o vero de notte attendendo il bisogno, che li detti officiali sieno obbligati a fare le deliuranze senza alcuna contradictione essendo la moneta de ligha bontà et peso segondo li capitoli a lui concessi sotto le pene de ducati* 25 *per caduna volta applicandi alla camera del primo monsignore Reuerendissimo et de pagare l' interesse et danno ne podesse hauer il detto maestro o li marcadanti alli quali spettassino li detti denari. Et in caso che detti guardia et assagiatore trouassero che le monete fussero de mancho bontà ligha et peyso che non concedono ho promettono li capitoli, in tal caso che le dette monete sieno fondutte alle proprie spese de detto maestro.*

12. *Item che ogni volta che se trouasse deffieto dello assagiatore hauendo fatto il primo assagio in piastra che poi non se trouasse in la deliuranza la bontà del primo assagio, che in questo il detto assagiatore sia obligato a patir il danno delle monete quali se fonderanno.*

13. *Item che l' assagiatore sia obligato a far tutti li assagii d' oro et de argento che il predetto maestro li portera senza premio alcuno, saluo il carbone et il plombo che il detto maestro li darà, et ancora sia obligato a far li assagii d' oro et d' argento che li marcadanti porterano nella* CECHA *facendosi pagar de la sua mercede.*

14. *Item che detto maestro possi far operare de tal oro et argento monetato et non monetato, de qualunche sii paese e tere si vogli, come a lui parerà.*

15. *Item che detto maestro possa far batere et monetare in tanta quantità de oppera che li piacera de quello peyso pretio et ligha li parerà alla equivalentia rasone et bontà che batterano le infrascritte ceche videlicet come la cecha di Turino, Casale, Saluzo, siue Carmagnola, Creuacuor, siue Messerano, et Andesana cum nome arme croce sancti cauallo et testa che sarano concedute tanto per lo presente quanto per lo auenire.*

16. *Item che la guardia et assagiatore habbino possanza de poder far abbasar le monete cossi d' oro come d' argento accadendo che le sopradette ceche abbassaseno; cum licentia però de Monsignor Reuerendissimo essendo al paese, et in absentia de sua Signoria Reuerendissima il suo luocotenente in detta abbatia.*

17. *Item promette il detto maestro et se obliga pagar al detto maestro o a chi parera sua Signoria Reuerendissima per caduno marcho de oro a peyso de paris che si lauorerà in detta* CECHA, *per l'honoranza et remedij, fiorini doi de moneta de Sauoia: e per caduno marcho de argento che se lauorera in detta* CECHA, *per la ditta honoranza et remedij, grossi tre de Sauoia: tanto per l'una bontà quanto per l'altra delle soprascritte: pagando l'honoranza delle monete quale se fabricarano in detta* CECHA *de quelle meglio parerano al predetto Monsignor Reuerendissimo ogni ultimo dì del mese.*

18. *Item che accadendo guerra peste o altro caso fortuito che Dio non lo voglia, che non si podesse lauorar, che detto Monsignor Reuerendissimo sia obligato recompensare altro tanto tempo quanto se perderà al fine de detta locatione; pagando perhò detto maestro le honoranze ut supra.*

19. *Item che detto maestro sia obligato in fine di sua locatione restituir tutti li artificij che li saranno consignati per inuentario in le mani della guardia de detta* CECHA *o vero nelle mani de quello ordinerà il predetto Monsignor Reuerendissimo.*

20. *Item detto maestro sia tenuto et obligato a tenere continuamente li officiali di detta* CECHA *per fin al fine della locatione, e che stieno assistenti in essa, videlicet al mancho uno opperario, et uno monetario et il fonditore et lo assagiatore de Monsignor Reuerendissimo.*

21. *Item accadendo al predetto Monsignor Reuerendissimo far stampar oro e argento fino alla summa de tre o quattro milia scudi, che 'l predetto messer Gabrielle sia obligato farli stampar senza premio alcuno saluo de lauoranti a quello pretio che lui li da, comandando il predetto Monsignor Reuerendissimo alli detti guardia et assagiatore debino osseruar li soprascritti capitoli in quanto à ciasheduno de loro tocherà sotto la predetta pena.*

Quae quidem omnia et singula supra et infrascripta ac in presenti instrumento contenta praefatae ambae

partes per se se et suos praedictos respectiue, mediis et cuiuslibet ipsorum iuramentis, videlicet praelibatus Illustrissimus et Reuerendissimus dominus dominus Cardinalis tacto pectore more praelatorum, dictus vero no. Gabriel conductor, tactis corporaliter scripturis praestitis in manibus mei motarii infrascripti more publicae personae stipulantis et recipientis, conuenerunt et solemniter promiserunt sibi ipsis ad inuicem et vicissim pro ut ad unamquemque ipsarum spectat et pertinet, singula singulis referendo, fuisse et esse vera; eaque omnia et singula attendere et obseruare et non contrafacere dicere opponere vel venire sub suorum omnium et cuiuslibet ipsarum partium obligatione bonorum presen. et fut. restitutioneque damnorum expensarum et interesse litis et extra. Quae bona se se una pars nomine alterius et e contra pro premissorum obseruantia tenere et possidere constituit affecta et obnoxia, renuntiando eidem dictus dominus Gabriel conductor . . .

Et ego Philippus Nantermi de Iaueno clericus Taurinensis publicus apostolica auctoritate notarius . . .

NOTIZIA DELLA COLLEZIONE
DELLE MONETE
DEI REALI DI SAVOIA

Io dissi, che alcune monete di GIAMBATISTA DI SAVOIA furono da me vedute nel gabinetto di Sua Maestà il Re di Sardegna. Ora conviemmi dichiarare che cosa debba intendersi per quella collezione. Pag. 459. 472.

Il cavalier Morozzo, che uno fu dei Ministri di Stato

più saggi che abbiano servito bene alla Real Casa di Savoia, tenne per gli ultimi sette anni del regno di Carlo Emanuel III la carica di suo Primo Segretario di Stato per gli affari interni. Egli fino dal 1755, essendo uno dei Riformatori della Regia Università degli Studi, poco prima che fosse fatto Consigliere e Controlore Generale delle Regie Finanze, aveva avuto da Sua Maestà l' ordine di raccogliere e ordinare la serie, la più compiuta che fosse possibile, delle monete coniate dai Sovrani suoi antenati.

A tal pensiero avea data occasione la Regia Legge di febbraio 1755, secondo la quale, adottato un sistema semplicissimo di monete, fu vietato in commercio il corso a tutte le antiche di Savoia. Donde si presumea, quel che accadde, che molte vecchie sarebbero portate al cambio. A tutti i tesorieri provinciali, sui quali vigilavano gl' Intendenti, era dato l' ordine di mandarle a Torino. Al mastro della Zecca era proibito di fonderle, se prima non erano licenziate dal Cavaliere Morozzo.

Ragion di Stato avea persuaso al Re quel pensiero. Alla sapienza sua non era sfuggito, che, in molte controversie agitate nei tribunali sopra l' antico valore di certe monete di Savoia, la disparità dei giudizi procedea da questo; che s' ignorava qual fosse in esse il vero titolo dell' oro, la vera bontà dell' argento. Per la qual cosa i giudicanti, dopo avere inutilmente divagato in vani discorsi, ponevano per fine ultimo

lor fiducia in quegli ineruditi aritmetici che prendean nome di liquidatori. Volea dunque il Re, che il Magistrato supremo della sua Camera dei conti avesse in potestà una serie di monete effettive di tutte specie, verificata da calcoli ed assaggi, la quale fosse a tutti sicura norma per sentenziar con giustizia.

Il Cavalier Morozzo, uom di molta e varia dottrina, e intelligente calcolatore, capace veramente di tanta impresa, disegnò le operazioni che erano necessarie ad eseguirla. Fece copiare editti, ordini, ordinanze di Zecca, pareri dei Magistrati, note degli ufficiali sopra le monete, convenzioni, instruzioni, delivranze, conti, ragguagli, tariffe; tutte in somma le carte che in tutti i Regii Archivi si dicea dagli archivisti aversi in materia di monete: e in sua casa ne accumulò abbondantissima collezione: in cui per altro nessuna carta fu posta che di molto fosse anteriore al secolo XIV. *Moneta Secusina.* pag. 6.

Intanto da sublimi cariche occupato in conferenze frequenti col Re ed in continui interessi delle Finanze e dello Stato, non potea più da sè solo attendere all' affare delle monete. Commise adunque a diverse persone l' esame, lo spoglio, il compendio delle carte da sè raunate. Principali aiuti ei trovò nel giovane Conte Orsini di Orbassano, del quale io ho scritta la vita, e nell' Abate Berta bibliotecario mio antecessore. Coll' opera dei quali, e più con i consigli del Cavaliere, il lavoro procedea, lento sì, ma pur procedea.

Già doppia serie di monete era adunata, scarsa

tuttavia di antichissime, e non ricchissima di varietà. Già le imagini di esse erano delineate dal Capitano Daristo, ufficiale ingegnere. Già molti calcoli eran fatti.

La elevazione del Cavaliere Morozzo al Ministero dello Stato avea maggiormente diminuita la possibilità della sua applicazione alle monete. Per mia felicità io fui chiamato da lui alla Segreteria di Stato per gli affari interni; e con lui ivi stetti per comando del Re Carlo tre anni; e l'opera delle monete fu, per l'autorità e con gl'insegnamenti del Ministro, ripresa da me solo.

Ma l'autor vero dell'opera, il Re Carlo, era morto in febbraio 1773. Nel successivo decembre, quando il Cavalier Morozzo fu dispensato dalla Segreteria, io nei momenti medesimi fui preposto all'Archivio generale dei Gesuiti; fatto dipoi Segretario di Stato. I pochi anni di vita che rimasero al Ministro furono da lui vissuti in solitaria dignità. Alla sua morte rinnovossi quel che tante volte fu veduto, e che dal Foscarini fu nella letteratura Veneziana così ben detto. » Chi puo tener dietro alle » opere manoscritte, e saper dove si fermino dopo » mille ravvolgimenti? Giacchè quando alla morte » degli autori non trovano subito chi le metta in salvo, » restano in mano della fortuna. Oltre di che succedette » quel che suole, che le persone incaricate del lavoro » mancassero avanti di terminarlo; onde venne a » perdersi anche il frutto già colto delle scorse fatiche, » attesa la difficoltà d'incontrar uomini, ai quali piaccia » di camminare sulle traccie altrui.

Pag. 19. 327.

Svanirono allora i lavori che il Cavalier Morozzo avea diretti e del conte di Orbassano e degli altri giovani, e dell'Abate Berta; e quelli dei quali è grave la perdita, dico i lavori di Sua Eccellenza; e quegli altri dei quali è minimo il danno, dico i miei.

Di questi ultimi, sola ancora si vede, copiata d'altra mano, la tabella delle Zecche nelle quali si coniarono le monete di Savoia da ciaschedun Sovrano. Ma, quasi che basti dare una tabella senza darne le pruove, è svanito il mio discorso, che la illustrava indicando anche la spiegazione delle sigle che in alcune monete s'incontrano. *

Le cassette delle monete furono dall'abitazione del Cavaliere Morozzo portate al tesorier segreto del Re. Le carte al suo archivista segreto.

Pensossi intanto a cui potea commettersi di continuare una opera, che, oltre ad essere utilissima nell'am-

---

* Esempi di spiegazione da me data di sigle.

In monete di Carlo il buono.

N. V. *Nicolaus Vialardus.* Zecca di Aosta.

V. I. P. F. *Vercellis. Ioannes Petrus Ferrarius.*

T. B. B. *Taurini. Bartholomaeus Brunassus.* Meno abbreviato è il cognome di costui in un'altra moneta dello stesso Duca: cioè T. BRVNAS. Egli era di Chieri.

In monete di Emanuel Filiberto. Zecca di Ciamberì.

1565. A. M. *Andreas Morellus.*

1570. E. B. *Etienne Bourge.*

1578. I. M. *Ioannes Miretus.*

Ciascun di costoro fu il Mastro della Zecca. Anche nelle monete Greche, anche nelle Romane, così delle famiglie come degl'Imperatori dopo Gordiano III, trovansi talora lettere solitarie, le quali non altro sono che indizio, difficile per lo più da spiegare, o del luogo dove fu coniato il metallo; o di quel Mastro, che, secondo varie inscrizioni e specialmente secondo una recata dal Pighio e dal Grutero, si chiamava *flaturarius auri et argenti monetarii.*

ministrar la giustizia, rendessi anche argomento di nobile erudizione.

L'Intendente Clemente Alessandro Carlevaris sovraintendea alla Perequazione del Monferrato ed al Censimento de' paesi di nuovo acquisto. E per la ragione ch'egli era stato Primo Officiale nella Segreteria di Stato in tempo del Cavalier Morozzo, si supponea, quel che non era, ch'egli avesse avuta parte negli studi monetali del Ministro. A lui dunque, secondo un Biglietto Regio del primo di marzo 1782 spedito dalla Segreteria del Gabinetto, fu nel dì 20 di marzo consegnata la collezione dei documenti in materia di monete; ma senza le monete effettive.

Il Carlevaris, alieno da tali studi, consegnò nello stesso giorno 20 di marzo ogni cosa all'avvocato Stefano Ignazio Darbesi. Questi scrisse un progetto: dal qual si conosce ch'ei non avea nè capito bene il primario alto pensiero del Re Carlo, nè penetrato nei disegni del Cavalier Morozzo: e quel ch'è più, non si puo conoscere che egli avesse attitudine sufficiente all'uopo. Ma egli in pochi mesi morì.

Allora il Carlevaris nel dì 3 di luglio 1782 chiamò, e facilissimamente l'ottenne, che gli fosse permesso di valersi dell'opera ed assistenza dell'avvocato Giuseppe Darbesi, figliuol del defunto Stefano Ignazio. Il lavoro di questo secondo Darbesi, tutto si ridusse ad un mediocre inventario delle scritture, disposte in parte per classe, in parte per ordine di tempi.

Morto il Carlevaris, il Conte Napione mio amico dalla gioventù, ed ora mio collega dotto ed amato, fu fatto Sovraintendente alla Perequazione ed al Censimento. E con Biglietto Regio dei 15 di giugno 1787 gli fu data la collezione dei documenti, senza le monete, coi soli disegni di esse. La cosa era in mani ottime ed egregie, e da riuscire splendidamente, se la condizione dei tempi fosse stata favorevole. Ma in cure di ben altra importanza già versava l'animo del Re.

Partiti di Piemonte i Principi di Savoia, il Governo Provvisorio Piemontese, con decreto de' 20 di febbraio 1799, ordinò al Napione di consegnar, come fece, ogni cosa alla pubblica Nazionale, poi Imperiale Biblioteca di Torino: dove ora è in mia custodia; ma senza pur una carta dei molti studi fatti da prima. Non di quelli fatti da me colla direzione del Cavalier Morozzo, perciocchè alla morte di lui, com'è detto sopra, andarono dispersi. Non di quelli fatti dal Napione; perchè, oltre al trattarsi di poche memorie stese in mezzo ad occupazioni troppo diverse, a questi non si estendea il Decreto, ma solamente alla collezione dei documenti fatta per ordine e disegno del Cavalier Morozzo.

Ma dopo che al Conte Napione era data l'incumbenza delle monete, passarono appena cinque mesi, e a me fu comandato dal Re Vittorio Amedeo III che dovessi applicare, quasi unicamente, agli studii sopra la istoria della Real Sua Casa, atteso il sistema che circa l'origine

Al Barone Vernazza Lettera della Segreteria di stato per gli affari esteri 19 *novem.* 1787 Regio Biglietto 4 *giugno* 1790.

della Famiglia di Savoia era stato proposto dal Cavaliere Melchior Zocha Rangone.

Le mie osservazioni, se non solamente non favorivano anzi apertamente contrariavano il nuovo sistema, pur si dilatarono ad altri oggetti della medesima istoria. Quindi ho potuto far tesoro di molte non prima sapute cognizioni. Allora colsi ciò che appartenea ai DENARI PALATINI dei Reali di Savoia in Susa. Allora scopersi e salvai la moneta ignotissima del Conte Edoardo.

Moneta Secusina Pag. 37. 38.

Allora studiai sopra molte monete le quali, ancorachè note al Cavalier Morozzo, tuttavia, perchè non appartenean all' oggetto della sua collezione che era dei soli Sovrani di Savoia, e dei Principi di Acaia, da lui non altro aveano ottenuto che semplice ricordo.

Tali erano le monete delle città; per esempio, Asti, Ivrea, Tortona. *

* Per grazia e dono di Monsignor della Marmora, le monete d'Ivrea che si trovavano in Bologna nel museo Zanetti, vennero a me. Ne ho fatto intagliare in tavoletta di rame il disegno. Questa ho donata al Conte Giorgio Viani, illustre monetografo, mio amico.

Le monete di Tortona, che io ebbi, ho donate al signor Avvocato Luigi Costa, di Castelnuovo di Scrivia, uno dei più eletti giovani che siensi meco esercitati nella necessaria paleografia. Egli, come intendo, ha scritta sopra di esse una dissertazione.

Tali erano le monete delle famiglie: per esempio, Berardi, Delpozzo, Ferreri Fieschi, Radicati, Spinola, Tizzoni, Trivulzi. Tali furono lo scudo di oro, e il bianco di GIAMBATISTA DI SAVOIA.

Ma quando morì l' abate Berta, la raccolta da lui fatta delle monete dei bassi tempi, ricca in cose d'Italia e straniere, fu venduta al Re Vittorio Amedeo: e da Sua Maestà mi fu comandato di farne classi e descrizione. E così feci. *

Fra esse trovai due doppie di oro di GIAMBATISTA DI SAVOIA, cioè due impronte alquanto diverse del suo doppio scudo.

DIVISA
DEI REALI DI SAVOIA.

Restami a parlare di una figura che nello scudo semplice di oro, e nel *bianco*, si vede a lato all'arma gentilizia di Savoia-Raconigi; voglio dire due NODI perpendicolari, uno per parte.

Sopra Pag. 509.

---

* La raccolta dell'Abate Berta era cominciata da lunghissimo tempo. Ciò si pruova da una lettera che addì 23 di luglio 1755 gli scrisse il Conte Bogino, Ministro di Stato, nel rimettergli tre esemplari di monete di oro, che il Barone Physner avea mandati da Vienna a Milano al Conte Cristiani.

Tra le rarità che vidi in quella raccolta, piacemi commemorar le seguenti.

Una moneta del Vescovo di San Paolo tre castelli; ed una di Bertrando di Baux Principe di Orange: le quali hanno amendue nel rovescio l'aquila a due teste.

Una medaglia in argento, di Cagliari in Sardegna, pietosa industria per celebrar San Lucifero. Il disegno di questa medaglia, accompagnato da un mio discorso, che si stampò anche separatamente, trovasi nella *Biblioteca dell'anno* MDCC.XC.II, volume di settembre Pag. 265. e seg.

A proposito di Sardegna, non lascerò di notare che dal Bellini fu buonamente attribuita all'arcivescovo di Cagliari una moneta di Lione; sulla quale stà la divolgatissima leggenda PRIMA SEDES GALLIARVM.

Postrema Dissertatio Ferrariae 1774 Pag. 22 Tab. IV.

I Nodi erano antica divisa dei Reali di Savoia. Nelle monete cominciarono a comparire ai tempi di Amedeo VI, il qual vi fè porre una croce formata di quattro Nodi. La circonferenza di una di quelle di Amedeo VII è fatta di sei Nodi toccantisi nella estremità. Due si trovano ed orizontali nel fiorino di Amedeo VII, e perpendicolari in uno scudo di Amedeo VIII. Nelle monete di Lodovico, di Amedeo IX, di Filiberto I, e dei Sovrani seguenti, i Nodi sono situati ora in un modo ora in un altro.

Ma l'antichità e l'uso vario di essi può dimostrarsi eziandio con i Monvmenti che seguono; presi da me direttamente nei conti dei tesorieri o generali o particolari; e pubblicati ora per la prima volta.

Garderobe 73 n. 19. Gioanni de Chales, domicello e scudiere del Conte di Savoia, nel tornar dopo un viaggio di due anni alla corte del suo Sovrano, portò da Parigi una copiosa suppellettile *pro dominis* Comite, Comitissa, *et* Amedeo *eorum* Filio, *die secunda ianuarii anno domini millesimo ccclxxx . . . Item duos coffinos deoratos insignatos* insignis Domine. *Item unam cameram sargiarum viridium, seminatam* Nodis Domini, *et aquillis; que continet sex pecias, inclusis curtinis . . . Item quatuor estandars, duos virides et duos rubeos (insignatos) insignis sancti Mauricii et* Nodis Domini . . . *Item duos porpoyns pro Domino, seminatos* Nodis Margaritarvm, *et auri brodure . . . Item unum* colarium *et unam corrigiam de auro, operatas aquillis et lionibus pro Domino . . . Item*

quatuor petias virides tapicerie, seminatas NODIS DOMINI. *Item se petias tapicerie perse, cum* NODIS *et* insignis DOMINI . . . *Item sexdecim petias tapicere rubee insignatas* insignis DOMINI et DOMINE *cum rosis et papagalis . . . Item unam corrigiam de sirico viridem munitam aquillis et pometis pini pro batigmento . . . Item unam corrigiam et unam fassam viridem, seminatam* NODIS MARGARITARVM, *et auri brodure. Item unam corrigiam et unum* colarium *sirici viridis, munitas aquillis et leonibus argenti deauratas.*

Nel 1392 in febbraio fu con una *corrigia auri ad similitudinem de paternoster seu ciuelles*, venduto anche *unum* colare *auri, factum ad similitudinem dicte corrigie*: *in quo* colari *sunt quadraginta duo claui ciuellarum, duo moriallii, et* LAQVEVS *dicti* colaris DEVISE DOMINI . . . *Que corrigia et* colare *ponderant quinque marchas, quinque uncias cum dimidia, ad magnam marcham de troys . . . Et fuit vendita . . . quelibet marcha sexagintaquinque franchis cum dimidio duntaxat, quia non fuit repertum dictum aurum ipsorum corrigie et* colaris, *nisi ad vigintitres carathos et très quartos.*

Nel decembre del 1396 il tesoriere generale (XLII 164 r.) soddisfece *a Michellet, et a Iaquet, brodeurs de Lion*, il debito del Conte di Savoia *pour la façon de la* DEVISE *de Monseigneur, de quarante* NOUDZ ET LACZ DE SAVOYE, *brodes et faitz en troys abits de peaulx de chamos, pour Monseigneur, Messe Odde, et Ayme Daspremont, de fil dor, dargent, et de soye,*

ourez; et aussi sur deux manteaulx, per Monseigneur et per Mosse Odde.

Se Oddone, se Aimone, a quel tempo, non erano del numero dei quindici cavalieri dell' Ordine del Collare, si ha da spiegare perchè avessero la DEVISE *de monseigneur*, composta di NODI e di LACCI, nello stesso modo, come fu ricamata per Monsignore, cioè per Amedeo VIII. Se già erano del numero dei quindici, si ha da far qualche supplemento al Cigna-Santi. Il qual sebbene tra i Cavalieri fatti da Amedeo VII descrive un Aimone, ed un Eudes, tuttavia a niuno di loro attribuisce la denominazione di Aspremont.

Nel 1400, secondo una lettera del Sovrano scritta di Ciamberì addì 7 di settembre il suo tesorier generale (XLIII. 322.) pagò una porzione anticipata di mercede a *Petro Coyssonis, brodeatori Domini, in exoneracionem ouragiorum broderie., videlicet duarum vestium Domini nostri Sabaudie Comitis, quas dictus Petrus brodeare debet cum* DEVISIS NODORVM DOMINI.

Nel 1404 il Conte di Savoia fece addì 25 di agosto per mano del suo tesorier generale (L. 76. r.) levar di gaggio *unam eschirpam auri, situatam super veluto rubeo, factam cum ursis, falconibus, et* NODIS DOMINI, *et cum quatraginta quatuor campanis auri; ponderis circa duodecim marchas auri:* la qual da Giorgio di Mombello consignor di Fruzasco era stata data, con una catena di oro, in pegno ad un giudeo per 350 fiorini di p. p.

Probabilmente è quella stessa *eschirpe de cueil, couuerte de velu cramoysin*, che nei conti dei 29 di decembre 1406 è descritta come segue: *out il ha quarantequatre campanes pendans; vint et deux ours* a la deuise Monseigneur de Berry; *vint et deux faucons* a la deuise Monseigneur de Sauoye; *et quarantequatre* NOUDS DE SAVOYE; *tout dor; laquelle eschierpe est toute enruellee de ruelles dor esleues; out il ne faut riens; et pesant doze mars, demy once, dor.*

Di questi NODI si debbono anche intendere le due seguenti note del tesoriere generale (LXV. 136. r. 157.) Nelle quali, parlandosi delle strenne del primo giorno dell' anno, i vocaboli ORDRE, e DEVISE sono usati nel medesimo significato.

Cy sensuyuent les liurees fettes par Pierre de Menthon deispuis le cinquième iour de decembre lan mil cccc et xviii. . . . Item audit Johan (de la Fonteyne, mercier de Geneue) pour cinq onces de tissu noir fin, pour fere les trois colliers de l' ORDRE *de Monseigneur*, quil doit donner.

Ce sont les choses et les extroynes *que jay fettes: et liurez a mon redoubte segnieur Monseigneur le Duc de Sauoie par moi Gossuyn de Bomel*, il quale *aurifaber Domini* è chiamato altrove, *en l' an miiii.c et xix le premier iour de ianuier. Premeremant liure ung* colier *dor . . . Item liure* trois coliers *de la* DEVISE *de Monseigneur.*

Nel medesimo significato, ancorachè non sien no-

Tesor. Gen. XLVIII. 131. f. LXI. 534. LXVI. 14.

minati i Nodi, si trova nei conti di settembre 1402, di gennaio 1416, e di gennaio 1420, indicato un *collare*.

Item a liure ledit iour (19 septembre 1402) *a Iohan dorier de Geneue, pour le prîs du* Collart, *dargent dore, de l'* Ordre *de Monseigneur de Sauoie, fait par ledit Johan, et achete de ly depart mondit Signeur: le quel le donat a messire Johan du Verney, son mareschal; incluse la faczon dudit coller. XV flor. p. p.* Il qual prezzo, essendo in fiorini di piccol peso, concorda, quasi esattissimamente, con quel che si era pagato in gennaio 1364 in fiorini di buon peso, *pro quindecim colariis argenti deauratis, factis ad* Devisam Domini,

Pag. 470.

sicccome ho dimostrato di sopra.

Questo *Johan du Verney*, distinto con la dignità di *mareschal* di Amedeo VIII, è lo stesso che *Giovanni di Vernay*, uno di coloro i quali il Cigna-Santi crede che Amedeo VII facesse Cavalieri dell'ordine del collare dal 1383 al 1391.

Item, audit Andrief (argentiere in Lione) *par ung* collier *dargent doree, de la* Devise *de Monseigneur.*

Item, ung colier *fait a la* Devise *de Monseigneur le Prince, que Dieus ait.*

L'opera dei Nodi fu anche talora intrecciata dagli orefici con la parola FERT, come si può vedere nelle due note che pongo per maniera di esempio: la prima delle quali è di ottobre 1405; la seconda è di decembre 1471.

Item mais, ung grant estandart tout baty dor fin, dou coller *de Monseigneur. Et dideins le* coller *a escript* FERT, *tout dor fin; qui monte cinquante escus. Item meis, ung tissu urcier dor, par le* colar *de Monseigneur; qui monte deux escus.* Tes. Gen. L. 138.

Item ay liure ledit iour (le penultieme iour dudit moys de decembre mccccclxxi) a maistre Andre Fera, pour ung collier *dor, quil a fait pour Monseigneur le Duc, a lettres de l'*ORDRE *de Sauoye* FERT. *Lequel* collier *poyse onze onces et demy; lor a xxii caras, coste lonce dudit or huit escus et vingtung gros. Vaillient en somme lesdites onze onces et demy a ladicte rayson, centdeux escus, ung gros et demy de Sauoye: qui vaillient, conuertys a florins, deuxcent quatre florins, un gros, et demy.* Tes. Gen. 1472. 1473. fol. CXI.

Item ay liure ledit iour audit maistre Andre Fera, pour la facon dudit collier, *en la presence de Madicte Dame, et par son commandamen xxv escus qui vaillient cinquante florins.*

Item mays, ay liure ledit iour audit maistre Andre Fera, pour ung aultre collier *dor, fait* amode de camey, *quil a fait pour Charles Monseigneur, lequel poyse viii onces.*

Nelle monete, oltre ai NODI si trova anche la parola FERT. Essa è nel diritto di quella di Amedeo VI che ho indicata la prima, avente nel rovescio la croce formata di quattro NODI.

FERT è dimezzato da un NODO perpendicolare in una moneta di Amedeo VII.

In monete di Amedeo VIII sono i Nodi, e separatamente da essi è il FERT. Il che si puo vedere anche nelle monete de' suoi successori.

Nè mi sovviene di aver vedute le quattro lettere FERT intrecciate nei Nodi in monete anteriori al XVII secolo.

In una moneta di Vittorio Amedeo I, coniata nel 1635, del valore di dieci scudi, sono disposti in croce quattro Nodi; in ciascuno dei quali è inserita l'una delle quattro lettere. La croce è accantonata da quella figura che i blasonatori chiamano *fede*; cioè la mano destra e la sinistra congiunte in segno di concordia. In cerchio poi è disposto il motto: che è di quattro parole: ciascuna delle quali, per iniziale, ha l'una delle quattro lettere FERT: e dice così. Foedere Et Religione Tenemvr.

Il motto, per quanto sia nobile e maestoso, non serve a determinare la vera intenzione del Principe che primiero usò il FERT: serve solamente a dire, che a Vittorio Amedeo I non era dalla domestica tradizione pervenuto il significato proprio della parola FERT; e che ai letterati del tempo suo parea aver fama di begl' ingegni nell' inventare qualche arguta spiegazione.

Dei motti, e massimamente degli antichissimi che s' incontrano e nelle Divise, e nelle Imprese, e nelle Armi Gentilizie, tanta è la brevità, che ogni poca distanza, di tempo, di luogo, di persone, basta a

velarli di oscurità. In monete di Amedeo VII a canto al cimiero del suo elmo si legge *enp reu.* E' verisimile che si debba pronunziare *En Preu.* Ma chi, spiegando questo grido di guerra, si fiderebbe di farlo senza che rimanga alcun dubbio?

Da molti e molto si è disputato, nè si è deciso mai, se le quattro lettere FERT sieno da spiegare separatamente come iniziali di altrettanti vocaboli; ovvero se formino una voce sola, indicante o buono augurio siccome piacque al Ducange, oppure alcun' altra forse più semplice idea. Or quando si esamina il valore letterale di una voce ignota, puo essere che inutile non sia l' osservare altre voci rassomiglianti ad essa. Per la qual cosa io noterò due vocaboli da me veduti in uso nel principio del secolo XV, i quali non si trovano spiegati nei glossari dei bassi tempi, ed hanno qualche affinità di pronunzia col controverso FERT. Non perciò propongo io sopra di esso alcuna opinione: chè miglior partito a me sembra l' aspettar nuove scoperte.

Nei conti del tesorier generale (XLVI. 86. 88. r.) addì 10 di luglio 1505 *allocantur sibi, quos pro Domino, eiusque nomine et mandato, librauit et expediuit dicto* FERTENDO, *serenissime Principisse domine Regine Castelle scutiffero, dono sibi per Dominum, ob reuerenciam dicte Regine, semel graciose facto.* Parlandosi di uno Scudiere di Catterina consorte di Arrigo III Re di Castiglia, la formola *dicto* FERTENDO sembra indicare non già il cognome di lui, ma bensì un suo ufficio.

Così tra i serventi della Corte di Savoia troviamo in gennaio di quel medesimo anno l'araldo, senza cognome, con la formola *nuncupato* SAVOYE. Il testo intero dice così. *Librauit eyraudo Domini, nuncupato* SAVOYE, *dono sibi per Dominum semel graciose facto, contemplacione sui viagii quod presencialiter facere proponit ad illustrem Ducem Austrie, pro videndo quodam torneamento quod facere proposuit idem Dux: ut per litteram Domini . . . datam Burgi die xxvi mensis ianuarii, anno Domini millesimo quatercentesimo secundo, decem scutos auri.*

L' altro vocabolo è ne' libri della tesoreria generale (LVII. 146. LIX. 230. r.) degli anni 1412 e 1413.

Librauit de mandato et per litteram Domini, datam Bellicii die xix mensis marcii, anno domini millesimo cccc duodecimo, sibi ipsi Petro Rostaignii directam, de mandato eundi Annessiacum ad crotam thesauri, *castri Domini*, dicti loci; *et omnes computos, litteras, ac scripturas alias quascumque in eadem existentes capiendi, apportandique, et apportari faciendi ad* crotam thesauri, *castri eiusdem Domini*, Chamberiaci . . . *Et primo; die iouis vicesima quarta mensis marcii anno predicto in empcione et pro precio viginti trium ulnarum tele grosse emptarum Chamberiaci a Guionèto de Triueris pro predictis infardellandis, et trossandis; et de quibus facte fuerunt nouem grosse balle seu trosselli . . . Item die veneris xxv dicti mensis apud* SAINT FERT *Petro Vineti, hospiti, pro expensis in eius domo factis per*

dictum Petrum Rostaignii, et Petrum Curti, clericum Domini, cum sex tam mulis quam equis, ad bastum et sellam, et quatuor personis, ipsa die in prandio, eundo pro premissis ad dictum locum Annessiaci.

Librauit die vii mensis ianuarii anno Domini millesimo ccccxiii, pro expensis suis, ipsius thesaurarii, eius equorum, et famillie, factis die presenti in prandio apud SANCTVM FERT *in domo Petri Vineti; eundo mandatus ad Dominum; una secum Humberto de Riuo, secretario Domini; factis pro tanto, viii d. gross.*

Nelle monete dei Sovrani di Savoia i NODI, benchè, forse per la difficoltà dell' intaglio sieno quasi sempre disgiunti dalla parola FERT, nondimeno possono generalmente considerarsi come allusivi a quell' ORDINE, il qual da prima fu detto semplicemente DEL COLLARE, e di poi fu denominato DELL' ANNVNZIATA. Cavalier del qual ORDINE sempre era il Sovrano.

Ma nelle monete di GIAMBATISTA DI SAVOIA l' intagliatore non potè introdurre i NODI, antica DIVISA DI SAVOIA, se non a disegno di semplice ornamento: perocchè questo Principe del Sangue non fu Cavalier di quell' ORDINE se non nell' anno 1585, vale dire quando non era più Abate di san Benigno.

DI

DIODATA SALUZZO

Roero Di Revello

CANZONE

Ad Apollo.

Ahi come il molle raggio
Della candida luna
Fa palpitar novellamente il cuore!
Ahi come il mirto, e il faggio,
La tacente laguna,
E l'auretta ch'ondeggia in su quel fiore,
Il già sopito amore
Di gloria, e la già doma
Speme nel sen mi han desta!
Ahi perchè, lassa! su mia bruna chioma
Non più serto di lauro oggi s'appresta?
Ahi perchè, lassa! il regnator dell'etra
Mi calpestò la sospirosa cetra?
Dunque fibra vivace,
E fantasia presaga,
Ch'antivedendo non ritoglie il danno,

Cruda nemica, e variabil maga
Ebbi solo, onde pace
Perder dal primo fanciullesco affanno,
Tutti in un fascio ritrovando i mali,
Che furono, che sono, e che saranno?
Mi ritolser la cetra avversi Numi,
E sugli egri miei lumi
Stese Apolline Re nubi fatali;
Onde dal fatal giorno
Sta l'oggetto fallace
Nello specchio degli occhi; e bruna e ria
Macchia infosca la luce a me d'intorno.
Mi fu tolta la cetra; e in ciel fu scritto,
Che pietà non trovasse il mio delitto.
Pria dell'età senile
Se inaridir dovea
Il sacro onor della pensosa fronte,
Era più dolce cosa in dolce aprile
Fuggir dall'onda Ascrea,
Nè tesser rime armoniose, e pronte:
Era più dolce cosa in sovra al monte
Non ricercar le Muse innamorate
Di mia giovane etate,
Ch'udii sovente ragionar fra loro
Del mio nascente alloro;
Sì che grata contesa era d'affetto
Fra l'alte Muse, qual m'ardesse il petto.
Erato gía danzando,

Ed io la gía seguendo
Dell' Ippocrene alla ridente sponda.
Mentre venía cantando,
E sua nave movendo
Apollo reggitor della bell' onda,
Serto di nobil fronda
Erato al crin mi pose.
Sul primo lustro io stava,
Crescente al par di verginelle rose,
Di sue vergini rose il crin fregiato.
Ella meco scherzava;
E sulla nave nel giorno beato
Dal giovin Nume anch' io riposta fui.
Egli di me s' accese, ed io di lui.
Corsero a me vicine
Le suore vezzeggianti;
E tutte tutte mi recaro in dono
Veli, coturni, e serti di Reine,
E di Filosofia gli alteri ammanti.
Or muto è 'l plettro, e posta in abbandono
Dalle proterve io sono.
Ma non men prendo cura,
Poich' amoroso stato
In cuor di donna poco tempo dura.
Sol Tu dal crine aurato,
Signor del ciel, ove t' accendi, e stai,
Ch' ardi di fiamma inestinguibil pura,
Rammenta ch' io t' amai,

Se Tu pur di donzella il cuor non hai.
Amor l'arco offerirmi,
Pluto i ricchi tesori,
Giuno il pronubo vel poteano forse.
In sui primieri albori
Potean le Grazie aprirmi
Forse più dolci fiori,
Che non le Muse a' miei vagiti accorse.
Ma di Te solo accesa,
Io Te sol dissi ai casti affetti uguale.
A tutti i Numi offesa
Feci, esposi in non cale
L'are non tue, che dal mio labbro udire
Potean voto immortale.
Te mi posi a seguire,
Nè curai delle Grazie i vezzi, e l'ire.
Ben di vivace fuoco
Anch'io t'accesi l'alma;
Ed io mel seppi, ed il Parnaso il vide.
Ma in divin'core è gioco
Turbar femminea calma.
Ride l'arcier, se tortorella uccide,
Qual per Issea facesti
Già tua speranza acerba.
Tu degli armenti miei cura prendesti,
Ond'io sedendo in mezzo a' fiori, e l'erba,
E di Leucotea, e Clizia il prisco duolo
Beffeggiando superba,

Pareami per Te solo,
Ch' ahi! narrasse al pastor la pastorella:
Arde il gran Nume, e la sua fiamma è quella.
Oggi di luna al mesto
Raggio tacendo piango,
Ch' io cerco Te, benchè da Te sprezzata.
Sul plettro d'or contesto
L' aurata corda io frango,
Che l' armonìa non rende al plettro usata.
Toglimi almen dal seno
Il cuor di Te ripieno,
Ond' io tranquilla possa,
Qual neghittosa suol donna volgare,
Il raggio queto queto
Seguir di luna, che tra fronde appare.
Fa, che io non più soavemente scossa
Dal palpitar secreto
Nel volger gli egri lumi al puro cielo
Serbi immoto sembiante, e cuor di gelo.
Rendi or dunque, gran Nume, a mie pupille
L' usata forza, e la virtù primiera:
E non scuotano invan l'anima altera
Pindariche scintille.
Rendimi l' amor tuo: riprendi il mio:
O l' acerbo Ti dono estremo addio.

Letta addì 19 *di maggio* 1813.

LA CAMILLEIDE

OSSIA

LA DISTRUZIONE DI VEJO

POEMA EROICO

DEL CAVALIERE CARLO BOTTA

LIBRO PRIMO.

Letto li 5 Maggio 1813.

LA guerra io canto, ch' in Etruria nacque
Per nuovo sdegno di Giunon proterva,
Onde gli antichi, e bellicosi Toschi
Contro la stirpe di Romolo invitto
A gli odi, a l' armi, ed a mortal cimento
Addotti furo, per cui tanti corpi
Di nobil gente in su l' arena stesi
Giacquero a morte indegnamente in preda;
Cremera, e Tebro di lor sangue tinti
Gonfi n' andaro, e rosseggianti al mare,
E la gran Vejo de l' impero tosco
Capo, e regina già famosa, e ricca

Funne abbattuta, desolata, ed arsa.
Sì piacque al fato; e sì pur anco crudo
Fu 'l suo decreto, che d' un popol pio,
Che fe' 'l mondo con l' arti ornato, e bello,
E col culto le genti oneste, e miti,
Spense costumi, stato, e lingua insieme.
Ma nè pur questo de le sorti avvenne
Senza compenso; sì fu Giove amico
A l' uman seme, che quel scempio stesso
Di pro gli fu cagione, e di salvezza.
O Musa tu, che fra i celesti cori
Stai cantando mai sempre in Elicona,
E porgendo a li Dei diletto eterno
Coi numeri, col plettro, e con le corde,
Godi felice ed immortal tu stessa;
Tu, Diva, tu m' aita, e tu m' inspira,
Ch' alta opra ordisco: contami, onde avvenne,
Che la Dea de li Dei Donna, e Regina,
E moglie, e suora a Giove, ch' a le nozze
Di Lavinia, e d' Enea s' era accordata,
A la morte di Turno, a la ruina
Del regno di Laurento, a la grandezza
D' Alba, e di Roma, con ciò che di Troia
Perisse il nome, e la Romana stirpe
Di propria voce fosse illustre, e chiara,
Ora di nuovo a l' ire, a la vendetta,
A l' empie voglie di discordia, e sangue
Se ne tornasse, e com' ebbe speranza

Di strugger Roma, rivocare i fati,
E trasportar il destinato impero
Dal popolo di marte al popol tosco.
Ella ciò procurando in sin nel cielo
Pose gara, e scompiglio, e ne l' inferne
Grotte discesa, al tenebroso Dio
Chiese soccorso: e quindi in arme accolse
I suoi Tirreni, Italia, e 'nfin di Libia
Trasse le rozze genti a questa guerra;
Cotale in petto a la tenace Dea
Sorse nuovo furor da un nuovo oltraggio,
Ch' il mondo tutto sottosopra andonne.
  Posciachè di Giunon la mente queta
Ebbe il buon padre de' superni Dei,
Sì che ver Roma già cortese, e mite
Ebb' ivi seggio, e tempi, e doni, e voti,
Il roman regno fomentava anch' ella;
E di ciò ne diè segni e chiari, e spessi;
Che spesso in cima de l' immobil sasso
Del Campidoglio ancor di spine avvolto
Di nubi cinta, del gran Giove a lato,
Tonar fu vista, e folgorare a prova.
Quando poi di vittoria il plauso, e 'l canto
Empiea le strade, e 'nanzi ai santi Numi
Facean concorso i Popoli, ed i Padri,
Ella col lieve suo ceruleo manto
Di più chiaro color fregiava l' etra,
E con i raggi d' Iri sua celeste

Illuminava i tempi, e i sacri altari.
Poi rammentando dei Romani i fatti
Se ne sentia nel suo materno seno
Gioja, e diletto, e già fin di Cartago
Obbliava la gloria, il nome, e 'l seggio;
Allor che inaspettata, atroce, e fera
Cagion la volse un'altra volta in ira,
Furia a l' antiche furie accrebbe, il cuore
Di rabbia l' arse, e tal v' accese un fuoco,
Che mai più non si spense, onde fu posto
Nuovamente il destin di Roma in forse.
Era de l' anno la dolce stagione,
E sopra ogni animal d' aria, e di terra,
E sopra quei che son ne l' acqua immersi
La diva figlia di Saturno, e d' Opi
Spargea propizia i suoi fecondi influssi,
Quando i Roman de la futura prole
Non indarno gelosi, in mezzo al circo
Fer di fanciulle il scellerato furto,
Per cui Sabina ancor s'adira, e freme.
A tant' oltraggio la saturnia Giuno,
Cui son le nozze intemerate a cura,
Prima sdegnosa lungo tempo tacque,
Poscia al dolore, ed al furore in preda
Così proruppe: » Adunque sì son io
» Già tante volte omai da questa gente
» Schernita, e vilipesa? E non le basta
» D' aver così rapita la latina

» Donna, e l'argiva, ch' anco pur l' intatte
» Sabine figlie di macchiare osaro?
» O, qual sarà di poi donna, o donzella
» Da le lascive, e scellerate mani
» Di quest' iniqui usurpatori, e drudi
» Scevra, e sicura? Saran dunque indarno
» Le sponsalizie, le promesse, i doni?
» Dunque confuse, ed a ventura miste
» Saran le schiatte, le progenie, i sangui,
» Perchè ne sia la cupidigia estinta
» Di questa rea libidinosa razza?
» E tu gran Giove, tu mio frate, e sposo,
» Che fulminando stabilisci i patti,
» Tu l' ardir lor comporti, e tu gli affidi?
» Quest' è la fede tua, ch' allor mi desti,
» Che sotto a gli occhj di Latino afflitto
» A cruda morte il predatore Enea
» Trasse il mio Turno? O, non s' è vista ancora
» Ebe mia dolce pargoletta, e vaga
» D' un Ganimede vil ludibrio, e scherno?
» E non ancora in cuor profondamente
» Mi suona Asteria, Europa, Danae, ed Io?
» Ecco che da furor rapir mi sento!
» E ch' aspettar altro più deggio? Forse
» Che nuovo inganno a nuovo scorno esponga
» Questa mia Deità? Che per dispregio
» Atterrino i mortai l' are mie sante,
» Spegnino i casti inviolati fuochi,

» E i simulacri miei traggan pel fango?
» Ah no; piuttosto peran questi avanzi
» De l'arsa Troja; e tal farò lor guerra,
» Ch' altro lor sembrerà d' avere intorno
» Che cerne greche, od i guerrieri eletti
» D' una sol gente. Segua poi che vuole,
» Ch' ho lo mio nume anch' io, e chechessia
» Volgano a posta lor i fati, e Giove »
Così dicendo irata il carro ascese,
E la tarpeia rupe abbandonando
In ver l' Etruria furiosa il pinse
Su le veloci risonanti ruote.
A tal fracasso conturbossi il cielo,
Tremò la terra, al Campidoglio in cima
Scheggiossi il sasso, roco mugghiò l' antro
Del ladron Caco, ed increspando l' onde
Dietro sen torna per paura il Tebro.
Ella movendo ver l' amate piaggie
Avea da destra la lucente figlia
Di Taumadante, che con quel suo volto
Di sì vaghi color chiaro, e dipinto,
Puro l' aer facea ver l' oriente.
Cingea la Diva dalla man sinistra
Un atro nembo con tempeste in seno,
In cui s' udía di non cessanti tuoni,
E d' armi scosse, e in un d' umane strida
Misto un frastuon orribile, e tremendo.
Non sì tosto le mura, e l' alte torri

Di Vejento scoprì l' irata Dea,
Ch' a suoi stellati augei lentando il freno
Lievemente dal carro un salto prese,
E là dove sul monte in alto sorge
La vejentana rocca, che una volta
Malea nomossi, ed or Giunonia è detta,
Posò le piante, e vi fermò la sede.
Ivi regnando, e del tirreno impero
La gloria, e 'l fato sol seco volgendo,
Stava pensosa, come a questa guerra,
Ed a furor uguale al suo furore
Spignesse il mondo allor tranquillo, e queto.
E trasportata da la cieca rabbia,
Tronco ogni indugio, avria tosto voluto
Por mano a l' opra, e disgombrare il petto
Da quel, che sì profondo la premea
Fero desío di sangue, e di vendetta.
Ma qual presaga del futuro anch' essa,
Da lungi ripetendo i casi, e i fati
D' Argo, di Troja, di Vejo, e di Roma,
Avea contezza, ch' era per uscire
Da l' etrusca città guerrier fatale,
Che di Re tosco nato, e in un di madre,
Che dal sangue di Turno era discesa,
Avria de' Toschi suoi la speme alzata
Sino alle stelle, ed a rincontro a Lazio
Grave portando esizio, e strage, e lutto,
Per poco avrebbe la volubil ruota

Di Lachesi crudel anco arrestata,
Perchè a Roma tessesse altro destino.
Volgea già il quarto secolo di Roma,
Quando in Vejento allor fiorente, e ricca
Nacque Tirreno da Tolunnio padre,
Che de l' alma città temprava il freno,
E da Latina, che la stirpe avea
Da quell' antico sangue di Pilunno,
Ch' insin che Giove, e i fati il consentiro,
In Ardea già portò scettro, e corona.
È fama, che quel dì, ch' al mondo venne
Il pro Tirreno, l' Appennin si scosse,
Gli s' aprì 'l fianco e fu lungi ne l' aura
Vista ondeggiar la sua fronzuta chioma:
D' Arno, e di Tebro si gonfiaron l' onde,
E ricorrendo ver la tarda Chiane
Terribilmente in ella s' azzuffaro.
Indi ad un tempo di Giunon l' imago,
Che di Giunonia in cima era serbata
Nel suo gran tempio, fuor vibrò per gli occhi
Fiamme, e scintille; poi tre volte sorse
Alto da terra, e con festiva voce
Divinamente salutar s' udío
Le genti, che gridar giojose intorno.
Mentr' eran tutti a tal prodigio intenti,
Ecco che d' altra parte (il dico, o 'l taccio?)
A lor s' annunzia un altro assai maggiore,
E più di questo assai miro accidente:

Che mentre là ne' campi di Tarquinia
Un robusto arator solcando stassi,
E con più forza il vomero lucente
Caccia nel suolo, e s' affatica, e suda,
Sorse dal sen de la squarciata terra
Repente un uom di puerile aspetto,
Ma di senno maturo, e di prudenza,
Che avanti a gli occhj suoi comparve, e stette.
Tagete lo nomò l' antico grido,
E dal suo Nume trasse poi l' Etruria.
In ogni dubbio caso indrizzo, e lume.
A cotal vista attonito il bifolco,
E come tocco da divino influsso
Stupì, si raggricchiò, s' ammutolì.
Ma non Tagete, a cui tutti d' intorno
Eran concorsi i popoli vicini;
Anzi ben tosto con divina voce
Intonando proruppe: » o de l' invitto
» Tirinzio Dio progenie illustre, e conta,
» O di Saturno fortunate genti,
» O voi ben degni del buon Giano alunni,
» Gente tirrena, o sovra ogni altra al cielo
» Diletta razza udite, e ne' cuor vostri
» Vi riponete ciò che Giove a Febo,
» E Febo a me rivela; il destin vostro
» E col senno, con l' armi, e col valore
» Farvi soggetto, e tributario il mondo.
» Tal fato sopra voi nel cielo è fisso,

» Se sarà mai, che d'un nefando eccesso
» A degna ammenda, e santo purgamento
» Vittima cada un innocente figlio
» D'un empio padre. O nobile Tirreno,
» Tirren fatale! germe non verrà
» Da tuoi grand'avi di te più gradito,
» Nè ch'altrettanto de' Toscani suoi
» La speme estolla: tu sei pur ben degno,
» Ch'in te s'appoggi, che per te si fondi
» La grandezza d'Etruria! O fede antica!
» O pietà senza pari! O valor santo!
» O giovane incorrotto! O sacrificio!
Questi augurosi, e 'nsiem tremendi detti
Uscian del petto a l'inspirato Dio.
Ma di Tirreno fu custode e guida
Il vecchio e saggio Asila destinato,
Che vecchio, e saggio, e di bontade un lume
Era famoso, e caro ai Toschi tutti.
Con tai precetti la divina mente
Fu di Tirren dal buon Asila instrutta,
Che già la fama dibattendo l'ali,
E con bisbiglio sormontando a l'aura,
Come gioiosa di tal ministero,
Empia l'Etruria, e i popoli vicini,
Del senno, del valor, dei fatti egregi
Del giovine toscano; e di già i mostri,
Che ne' pantani di Laurento ascosi,
O ne l'opache selve d'Apennino,

Uscian con rabbia a desolar le terre,
Stati erano da lui domati, e vinti:
Già sù le sponde de la presta Trebbia
Avea de' Galli un periglioso assalto
Con la possente sua destra frenato,
E ver quel luogo, dove l' Aniene
Il suo tributo al biondo Tebro apporta,
Dei Fidenati a suoi Toscani socj
Difende l' armi, e coi Roman s' azzuffa,
Gli vince, e 'nsin di Roma in sù le porte
Gli caccia; indi con essi ferma i patti,
Che non durar (fato ad Etruria avverso)
Se non breve stagion, mal fidi, e incerti.
Si volge allor contro i Piceni audaci,
Ch' Adria colonia infestavan con l' armi,
E varca i monti, e lor vince, e costringe
A chieder pace, e sottoporsi al giogo.
Così per lui difesi i Toschi suoi
Visser buon tempo floridi, e felici,
E d' un fausto avvenir nutrian la speme.
Ma non Giunon, cui l' antic' odio mai
Quetar non lascia; anzi scorgendo il tempo
Accomodato al suo pensier malvagio,
Siccome quando a l' infelice Alcione
Volle mostrar del misero marito
Il lagrimevol caso, ratto manda
L' instabil Dio là vèr per mezzo a l' alta
Reggia traendo un angoscioso sonno

Stava Tolunnio. Era Tolunnio allora
Di paterno valor famoso, e chiaro,
Ma di mente inquieta, e da pensieri
Ognor torbidi, e gravi travagliato;
Nè legge umana, nè divin rispetto
Il ritenea; che di se stesso fessi
Il suo proprio voler e legge, e dio;
Troppo, ahi, pur troppo padre iniquo, ed empio
D' un si pietoso figlio! Morfeo arriva,
Tosto de l'ombra di Porsenna Rege
Veste la forma, e quella face estolle,
Con cui già 'ntese a voltar Roma in cenere:
Ed or con questa il tocca, e vive fiamme
Nel cuor gli desta, ed or con l' altra mano
Palpando il petto, gli congela il sangue,
E in un col freddo fiato che gli uscia
Da la mentita bocca ad ora ad ora
Il gelido sudor ond' era asperso
Dissipa, e sgombra; infin così gli dice:
» Tu te ne stai sù l' oziose piume
» Dormendo, o Re, mentre più d' armi è d' uopo
» D' àrdire, e di prestezza? è questo il giorno,
» Ch' i Roman feri in sù quell' ara stessa,
» Che massima si disse, con solenne
» Rito fan preci al grand' Ercole nostro,
» Che pur nostro fù sempre in sin d' allora,
» Ch' Etrusco suo figliuol dal fiume Ibero
» In un col padre vincitor ne venne

» In queste parti, e l' armi nostre resse,
» E ne diè il nome. In ciò speran gl' iniqui
» Tosto impetrar dal poderoso Dio,
» Che da l' Etruria a l' empia Roma volga
» Il suo favore. Tu ben sai, Tolunnio,
» Ciò ch' a noi da l' antiche profezie
» È prenunziato; ch' insin che l' imago
» Del vincitor del frodolente Caco
» In su quell' ara in Aventino è colta,
» Fia sempre Etruria a mortal rischio esposta.
» Ed a rincontro, ove sia dentro il cerchio
» Di Veio addotta, allor il regno Tosco
» Si stenderà su quanto gira il sole.
» Or soffrirai, che in mezzo a fera gente
» Con gran nostro periglio custodita
» Ne sia pur sempre del buon nostro Dio
» La santa imago? E noi, noi si codardi
» Saremo, che d' un tanto vitupero
» Sdegno non sentirem, onta, o vergogna?
» Non vedi il tempo, e la stagion propizia?
» Vedi Tirren, che vincitor ritorna!
» Vedi i Romani in su le porte ancisi!
» Mira le genti de l' Ausonia tutta
» Da le rapine lor in furia volte!
» Nota la Dea, che nel natal del figlio
» Esultando proruppe. Arma, arma i tuoi,
» Corri de l' Aventino a le pendici,
» E riconquista la fatale imago.

» Porsenna io son, che ten conforto, e affido. »
Così dicendo dileguossi, e sparve,
E là dov' il quieto Dio riposa
Ver le cimmerie grotte il corso volse.
Tolunnio allor dal sonno si riscosse,
E qual da romorosa atra fucina
Esce talor negro vapore a l' aura,
Alto un gemito trasse: indi sorgendo
Arme grida, di scellerata insania,
Di rabbia, di furor, d'un odio estremo
Contro i Roman s' accende; e già fermato
Il suo consiglio, de' più forti elegge
Tosto un drappello e de' più fidi, e loro
Con le parole in cotal guisa infiamma:
» Compagni, disse, il gran Porsenna nostro
» M' è questa notte in mezzo al sonno apparso,
» E m' era avviso d' esser seco, come
» Ora son vosco; che con gli occhi miei
» Io stesso il vidi, e i suoi divini accenti
» Con questi orecchi, udii. D' un fatal caso,
» Ch' a la salute de l' Etruria importa,
» E di ruina estrema, se s' indugj,
» M' ha, sua mercè, divinamente instrutto.
» Ora si sta da scellerata gente
» Con empj sacrificj procurando
» L' eccidio di Toscana; or si fa scherno
» Di noi, de' nostri Dei, del nostro impero,
» Si compie il furto del frodato Dio,

» Si votan tutte da sozzate lingue
» Le nostre teste pure a l' orco inferno.
» Or via, compagni, or me seguite, e a questi
» Empi tripudi, a quest' infami tresche
» Pogniam fine una volta, e s' assicuri
» Dal periglio fatal la patria nostra. »
Era già notte, nè de l' erta in cima
Era la luna, nè stellato il cielo,
Ma fosco e nubiloso. Ivan per entro
A le cieche tenebre, e per le selve
Con gran silenzio, e con animi infesti.
Solo s' udía del solitario gufo
Il tristo canto, e di lungi suonare
Fra gli alti sassi di Cremera l' onda;
Ed a tal suon, che fu lor ricordanza
De' Fabi estinti, e del valore avito,
S' accrebber l' ire, e raddoppiaro il passo.
Già de la notte era varcato il mezzo,
Già s' appropinqua l' ora del mattino,
Allor che l' aura fresca un più gradito
Sonno ai mortali travagliati induce;
Quand' ecco di lontan per la foresta,
Là dove un monte con agevol china
Al ciel s' innalza, prima un debil lume
Scopre la schiera del tirreno Rege,
Poi come più s' avanza, un' ara vede
Con fuochi spenti intorno, e tazze, ed urne,
E uomini con esse che sepolti

Son nel sonno, e nel vino, ed altamente
Russavano tra lor distesi, e misti.
Fumava il suolo ancor del molto sangue
De l' immolate vittime, e tra quello
Erano sparsi a caso, intrisi e lordi,
Gli ancili, le patene, e i sacri cultri.
Quest' era l' ara del tirinzio Dio,
A cui di sopra con mirabil arte
Era scolpita la sua sacra effigie
Con quel sembiante stesso, e con la pelle
Del villoso leon, con cui gia fiero
Spaventò fin ne l' infernal ridotto
Il feroce guardian de l' alme spente.
V' erano quinci istoriate intorno
Le tante sue mirabili fatiche,
Che per disdegno d' implacabil Dea,
E sotto il giogo d' un crudel tiranno,
Ebbe a soffrir allor ch' al mondo visse.
Giunti, Tolunnio alza la voce, e i suoi
A maggior ira instiga; ecco i nemici,
Gridando, ecco gl' iniqui, ecco lo Dio,
Che n' han rapito, ecco il fatal sussidio
D' Etruria nostra. Così detto, il primo
Snuda l' acciaro e 'n mezzo a quei meschini,
Ch' a morti più ch' a vivi già sembianti
Giacean nel suolo arrovesciati a caso,
S' avventa, e dietro a lui la schiera tutta,
Come lupo famelico si scaglia

Per entro un chiuso ovil di puri agnelli.
Fuor di se stessi per furore usciti
Calpestano, sfracellano, trafiggono.
S' odon le voci sospirose, e fiacche
Dei moribondi, e le tronche cervici
Versano vino, e sangue, e fiato insieme.
Poscia i Tirreni a l' ara dan di mano,
L' atterrano, e con essa i sacri arredi
Spargono al suolo; quella, che nel colmo
Di lei si stava più sublime imago
D' Alcide invitto, con gran riverenza
Si recan su le spalle, e verso Vejo
Lieti, e contenti rivolgono i passi.
A tal trambusto il buon Potizio uscío
Dal sacro bosco, ove s' era ridotto
Scevro da tutti a porger preci, e voti
Ai santi Numi, ed a sì fiera vista
Si smagò, s' ammutì, stupido stette,
Le sacre bende si stracciò dal capo,
Le caste luci verso il Ciel rivolse,
Ed invocò de' Numi, il padre indarno.
Indi gridar volendo, in un momento
Gli fu Tolunnio sopra, e furioso
Il crudo ferro nel petto gl' immerge,
E vittima lo manda in riva a Stige.
Poi ch' eseguito il suo crudel consiglio
Ebbe Tolunnio, si rinselva, e tosto
Entro le mura di Vejento accolto

In mezzo al foro un sontuoso tempio
Eresse al nume e vi sacrò l' imago.
La fama intanto per l' invitta Roma
Sparge il romor di sì nefando eccesso.
Qual di leoni là ne l' arsa Libia
Guarda una torma inferocita, e torva,
Quando de' cacciatori ha risospinto
Un duro incontro; che la coscienza
De l' innata virtù lor non consente
Di seguitargli, e nè pur coi ruggiti
La fuga accelerar di chi già fugge.
Tal fu di Roma la sembianza appunto,
Allor che di Tolunnio vi s' intese
L' insano ardire, e in un del sacerdote,
E de l' ara e del Dio lo scempio, e il furto.
Fera s' accende ai cittadini in petto
Ira tenace, ma ira a spregio mista
Contro il leggieri e mobile Toscano:
Onde posando taciti, e sdegnosi,
Aspettava ciascun securamente
Ciò ch' il senato in così gran bisogno
In ammenda, in onor, ed in vendetta
De l' indomabil Roma decretasse.
Già dentro alla gran sala accolti i Padri
Con cuor sedato, e con le menti immote,
Sparso pria, com' è rito, e farro, e sale,
Poscia offerte a Gradivo ostie solenni,
Di che far si dovesse, avean consulta.

Infin da tutti per concorde avviso
Si stabilisce, che al feroce Tosco
Si muova guerra, ed è la guerra inditta.
Allor s' apriro con solenne pompa
L' orrende porte, a cui custode è Giano,
Al cui stridore si sentir da lungi
Urlar le Furie su pei monti alpestri:
Allor le madri spaventate al seno
Strinsero i figli lor, tremanti, e smorte.
Di tutti il primo il Console egli stesso
La guerra intuona, e guerra i sacerdoti
Gridano dopo lui: le roche trombe
Squillano anch' esse il sanguinoso accento
Di mortal guerra; indi guerra, e battaglia
Grida la gioventù feroce, e pronta,
E l' armi squassa, e da gli eterni numi
Chiede sdegno, pietà, guerra, e vendetta.
Ma d' Aventino a le lordate falde,
U scorgeansi tuttor l' empie vestigia
De la toscana rabbia, ad Ercol santo
Un altro altar fu consacrato, e in cima
Per ricordanza alle future genti
Fuvvi altamente un cotal motto appeso;
» L' empio Toscano qua venne di Vejo
» A violar d' Alcide i santi onori,
» E quì dannati ad un totale eccidio,
» Per voto del Roman pietoso, e forte,
» Fur Vejo, e 'l Re con tutto il popol Tosco.

La gioventude intanto afferra l'armi,
Ognun corre a l'insegne, ai capitani;
Già l'esercito è in pronto, le bandiere
Spiegate a l'aura e di foresta in guisa
Stan le picche rivolte in verso il cielo.
Già per la porta Carmental nomata
Esce in campagna la terribil oste,
E quivi fatto augural sacrificio
Per espiar de' falli il tristo annunzio,
Giove invocando, il buon Quirino e Marte,
E di Marte il figliuol, a Roma padre,
Volgono infesti verso Vejo i passi.
Trema la terra al suon de' piè robusti,
E di tremuoto in guisa il gran tremore,
E 'l cupo suon ne' più remoti colli
Precipitatamente si propaga.
Guizzano ad or ad or splendor ferrigni,
Che mandan per lo ciel gli scudi tersi;
Ondeggia a l'aura scuro polverio,
Dan via le selve, e innanzi all'oste invitta,
Come davanti a insuperabil turbine
Chinan le quercie, e i pin le teste altere.
A luoghi lor vassi per l'aria a volo
Romoreggiando un'aquila superba,
Che con festive grida, e larghe ruote
Dà di vittoria la speranza, e 'l segno.
A tanto augurio le romane squadre
Alzar le grida, che fur fino in Vejo

Con gran terrore udite; e via fremendo
Precipitan gli indugi. A fronte intanto
Si sente spesso crepitar la sferza
De la crudel Bellona, e lungi dietro
Alto fragor, che le campagne assorda.
Questi era Marte, che de' suoi Romani
Seguia le tracce, e le fulminee ruote
Volgendo, e truce l'armi sue scotendo
Il mondo tutto dirompendo intuona.
In questo mezzo entro corrusca nube
Fervido instava spe[illegible]iando Giove
Con folgori, con tu[illegible], e con saette.
Il buon Camillo in bianca veste avvolto,
Ch' era a la guerra Capitano eletto,
Precedea l' ordinanza. Inver lui solo
Avean le schiere gli occhi lor rivolti,
Intenti e fissi, e 'n lui parean conversi
Con più vivo splendor del sole i raj.
Di fin ferro portava un elmo in fronte,
Che presti lampi e vivide faville
D' argentino color raggiava intorno.
V' era un' aquila sopra per cimiero
Col collo in giro e con viv' occhi ardenti
Minaccevole e fera, e dal suo rostro
Foco anelava, quando più la pugna
Ardea feroce, e più di sangue avea.
Stavagli al manco braccio appeso un grande,
E grave scudo, ove con gran misterio

Era nel colmo acconciamente finto
Un carro rotto, e rovesciato: a canto
Un grand' atleta, che di forze estreme,
E con serena fronte lo calcava
Col piè sinistro, e vincitor parea.
Memorabil soggetto! e questo scudo,
Ond' or Camillo se n' andava armato,
Era dal ciel caduto a riva il lago,
Che presso ad Alba accolto, Albano è detto,
In quel momento stesso in cui la fama
Spargea per Roma con sinistro suono
De' consecrati Fabi il scempio e 'l lutto.
Stavasi Medullin, avo a Camillo
Su la sua sponda, umile offrendo ai Numi
De le sue cacce il dritto, allor che il cielo
Per subita tempesta conturbossi,
E fra le nubi chiara voce udissi:
» Pietoso cacciator dal tuo legnaggio
» Ha da sorger colui, che a l' alma Roma
» A grand' uopo darà soccorso, e scampo:
» Da questo lago avrà di ferro, e d'onde
» L' eletto germe tuo riparo, e augurio,
» Onde fia salvo il gran Romano impero. »
Stordito Medullin a tal prodigio
Volge le luci attorno, e tosto vede
Appo una quercia un gran scudo appoggiato,
Lucido, e terso, che com' era opposto,
Cangia la luce in or, in stelle il sole.

Poscia s' accosta e 'l bel celeste dono
Mirando or lo vagheggia, ed or giojoso
In man lo prende, e le future cose,
E la mirabil opra e 'l vaticinio
Fra se volgendo a gli omeri s' impone
Il sacro carco, e a la città sen vola.
Or questo scudo da poter sol contro
A l' armi star de la Toscana tutta,
In mano è posto del fatal Camillo,
Ed ei lo prende ed al sinistro braccio
L' adatta, e 'l vibra e via snello seguendo,
E maestoso, e forte anzi a le squadre
Moltiplicava i passi, in ciò sembrando
Il biondo Dio quando da l' alto monte,
Che stende sopra a la materna Delo
Un' ombra opaca, con andar divino
Lieto ne scende ver l' amene piaggie
Co' bei crin d' oro sventolanti a l' aura,
E 'l capo cinto de la trionfale
Sua fronda, e ne l' andar gli aurati strali
Suonan saltando dentro la faretra.
Tal se ne giva, e tal parea Camillo.
Quando poi la città nemica scorse,
S' inchina, e volte verso il ciel le palme,
Con gli Dei si querela e Giove stesso
Da l' alte sfere in testimone invoca
Del sangue sparso, de la rotta pace,
De l' empio eccesso e del toscan furore.

Ciò fatto i suoi ver le nemiche mura,
Qual massa intera, adduce, e già le stesse
Mura parean, quantunque salde e forti
Frale ripar contro il roman valore.
Escon lor contro i Vejetani a schiere,
Ed han Tolunnio da l'un canto in guida,
Da l'altro Dauno di Lavina madre
Alto fratello, e del buon Dauno antico
Degno rampollo. Avea costui per figlio
Il giovinetto Turno, un garzon bello,
Oltre qual'altro, da Tirreno in fuori,
Che ne l'Etruria allor l'armi vestisse,
E fra le genti saettando andava.
Muovono incontro a le romane schiere
Con alte strida e con veloci passi,
In quella guisa che nel freddo autunno
Prenunciator di nembi e di tempeste,
Va stuol di rochi augelli ai liti aprichi;
Da l'altro canto di coraggio immoto,
Con lento passo, e gran silenzio intorno
Ne' suoi Numi fidando, e già securo
De la vittoria il Roman fiero, e forte
Spingea le squadre, a gran fiume simile,
Che l'argin rotto difilatamente
Gonfio si versa con enorme stroscia,
E le campagne, i sassi, e l'alte rupi
Distrugge, volve, e rovinando atterra.
Infin già giunti l'un rincontro a l'altro

S' azzuffano; ne van le grida al cielo
Dei Toschi. Fremono i Romani, e stretti
Gl' incalzano, gli cacciano, gli rompono,
E già ver la città gli risospingono;
Nè val furor contro sì gran valore.
Dauno è ferito; va Tolunnio a terra
A un urto di Camillo: il giovin Turno
Solo sostien de la battaglia il pondo,
E raccozza le genti e le rincuora.
Ma gli vanno i Romani a stuolo incontro,
Ercol gridando con ispaventose
Voci, che rintonar ne' colli intorno.
Ne vanno i Toschi in volta, e ver le porte
Fuggono a corsa sbaragliati, e rotti.
E se non era, che l' azzurra Dea
Con atra nube ricoperse il cielo,
Fora stato quel giorno e di Vejento,
E di Toscana, e del suo grand' impero
L' ultima fine. Ma da nebbia involti,
In luoghi a lor più consueti i Toschi
A tant' uopo trovar scampo ben tosto
Entro le mura ben munite, e forti.
Quivi per opra di Tolunnio ardito,
E del buon Turno ognuno a la muraglia
Nei destinati luoghi si conduce,
E di sassi, di strali, e di saette
Lanciano un nembo, ch' il ciel tutto ingombra.
Camillo allor de' suoi guerrier valenti

Che furiosi, scale, ivan gridando,
L' impeto rattenuto, il vallo insolca.,
Vi rizza il muro, che con torri afforza,
E d' ogn' intorno la contrada infesta,
Onde i Vejenti da la fame astretti
Sian preda a Roma, e vendicati i Numi.
Comanda intanto, che le quercie, e i faggi,
E gli alti pini a terra sian mandati
Per macchine apprestar, e ciò ch' er' uopo
Ad atterrar quell' odiose mura.
In questo mezzo il crudo Re di Vejo,
Visto adempito il suo pensier malvagio,
E a l' armi, e al sangue già la guerra addotta,
Ratto spedisce ver Tirreno un messo,
Poichè nel sol Tirreno era riposta
De la città Toscana ogni speranza,
Acciò l' informi del seguito caso,
E de la pugna, e de l' assedio; poscia
Da parte sua gl' imponga l' apparecchio
De l' armi e che l' Etruria tutta accolga
Sotto l' insegne, e sì raccolta spinga
Tosto in sussidio a la cittade afflitta.
  Stavasi il giovin forte in su la vetta
Del selvoso Apennin, offrendo al Nume,
Che quivi ha tempio, e seggio, le primizie
De l' armi tolte, e de le spoglie opime
Dei disfatti nemici, allor ch' in fretta
Giunse il messaggio ad apportargli i cenni

Del duro padre, e in un il gran tumulto
De la guerra, l' assedio, e la sconfitta
Delle sue genti. Ei tosto al ciel rivolto,
Come quel ch' era pio non men che forte,
Pregò devoto i sacrosanti Numi,
Che da la patria sua pietosa, e buona
Divertisser de l' ara il diro annunzio,
E per dovuta purga una bianc' agna
A te, buon Api, ed a te, divo Alcide,
Incontanente in su l' altar percosse.
S' affretta quindi ad eseguir del padre
L' alto precetto, e d' Apennin calando,
Come pardo veloce a preda inteso
Scende dai gioghi giù del Mauro Atlante,
I passi affretta di Volunnia al tempio,
Là dove presso al lago di Cimino
D' Apollo il seggio al ciel erge la fronte.
È questo tempio de l' etrusca Dea,
Che Dea da' Toschi riverita, e colta
Era Volunnia, ed essa pur mai sempre
A lor col nume suo madre benigna,
Principal seggio. In questo eran de' Regi
D' antico cedro i simulacri eretti.
V' era Saturno con la curva falce,
V' era ancor Giano con la doppia fronte,
E v' era Etrusco alto in un seggio assiso,
Ch' in memoria del padre ha ne lo scudo
Con sette capi orribil angue finto,

Caro a gli Etrusci, e favorevol Nume.
Di mano in mano si scorgea 'l buon Fonto,
A cui le belle ninfe di Toscana
Levando fuor dei fiumi i sacri capi
Offrían devote ed alga, e muschio, e voti.
Indi Vertunno, che a le fere genti
Primo insegnò da le selvagge piante
Trar dolci frutti, incoronato il capo
Con verdi foglie di domati pomi.
Quinci ne vien con un gran tronco in mano
Di noderosa quercia, Auno silvestre
D' Apennin figlio, ed a le cacce inteso,
A cui per rito eran irsuti teschi
Di fier cignali appesi, ed a lui dopo
Tirreno antico, di suo nome altero,
Saggio inventor de la tirrena tuba,
E 'l buon Maleo, signor d' Ausonia tutta,
Tarconte autor de la Tarquinia terra,
Eolo Re che ad Anfitea congiunto
A l' isole tirrene era preposto,
Padre di bella, e numerosa prole;
E quelli ancor che combattendo in campo,
Od in difesa de l' amate mura
Sparsero il suol del lor votato sangue,
E tutti infin ch' han costaggiù parlato
Cose degne di Febo, e i casti, e i pii,
E quei, che in se frenando un reo desío
Fur de la patria lor servi, non donni,

In questo Tempio avean onori, e fumi.
Ivi de gli anni il corso, e le stagioni
Con chiodi d' or nel sacro muro affissi
Solean notar i Sacerdoti attenti.
La terra intorno, come sé presaga
D' eterno imperio a la Toscana fosse,
Di ferro, o d' aste, o di qual altro tronco,
Ch' in lei si pianti era tenace a pruova,
Sì che sforzo verun d' ingegno, o d' arte
Era bastante a far che si svegliesse.
Cingea la mole un vago colonnato,
E da presso una selva ombrosa, e folta,
Ove mai sempre fra secrete macchie
Un sacro fonte risonar s' udío.
Ivi solean i pubblici conviti
Farsi de' padri, ed i cignali interi
Sopra le mense apporsi, e tutt' intorno
Sotto coltri adagiarsi e sposi, e spose.
In questo Tempio ancora di qualunque
Caso ch' addivenisse o lieto, o fero
Al Tosco Imperó si facean consulte,
E del giusto, e del retto, e d' ogni avviso,
Come a religiosa gente avviensi,
Chiedean Volunnia, e i Numi tutti a parte.
Ivi giunto Tirren vede con molta
Sua contentezza d' ogni parte addotto
Un popol folto, cui parte traea
Sacro desío di far offerte al Nume,

E parte quel ch' allora risonava
Fero grido di guerra, e di discordia,
E ciò che più ne gli alti cor premea,
De la Città toscana il rischio, e 'l fato.
Egli, immolate, com' è rito, in prima
Le vittime dovute a gli alti Iddii
Col viso chino, e con serena fronte
Lunga pezza a l' altar orando stette.
Poscia seguendo il suo fatal destino,
Esce dal Tempio, e volto ver le genti,
Che plaudendo gli fean corona intorno:
» Compagni, disse, poi che a gran bisogno
» Ivi n' accoglie l' alta patria nostra,
» Onde per nostra man difesa sia
» Dai duri artiglj di feroce gente,
» Difendianla, onorianla, e combattendo
» Prosperamente da l' estremo caso
» La liberiamo; o se n' è 'l fato avverso,
» Acquistianne morendo eterno onore.
» Questi, che quì vedete, eccelsi Dei
» Sacrati, e culti, fur uomini in prima,
» E Toschi tutti, e questi n' ha col sangue,
» E col senno, e con l' arti un sì felice
» Stato ottenuto, e sì possente impero.
» Or gli alti fasti di quell' alme chiare
» Al valor vostro sian esempi, e sproni.
» Un popol fero contro un popol pio
» S' appresta a l' armi; corron gli stranieri

» A discacciar da le native sedi
» Gli antichi figlj de l' Etruria santa;
» S' avventa contro ai difensor d' Italia
» Un rio nemico, che d' Italia tutta
» Sforzatamente vuol farsi tiranno.
» Ei seco porta la barbarie sozza,
» Acciò con noi la civil vita spenga,
» Opra de' nostri celebrati Padri
» Ecco gli altari, che atterrar presume,
» Ecco li Dei, che di turbar s' affida
» Dai lochi lor per vi riporre in vece
» Quegli empi suoi contaminati Numi.
» Or voi li difendete; e se ne' vostri
» Petti non langue quell' ardir, che in riva
» A Cremera mostraste, e nel Piceno,
» E fin di Roma anzi l' odiate porte,
» La Patria vostra riponete in salvo,
» E la vittoria fia conforto al Mondo ».
Dopo ciò detto, un Sacerdote in mano
Gli pon la tromba, che con molto onore
De l' antico Tirreno innanzi a l' ara
Era serbata, la tirrena tromba
E quella stessa, che dal prisco Dio
De' Toschi a l' uopo fu trovata in prima,
Acciò repente dal suo rauco suono
Sul lito addotti dai ladron di mare
Difendessero i campi, e l' alte torri.
Era fra Toschi quest' antica usanza,

Che nel denunziar guerra al nemico,
Aurunco, od Umbro, o Rutolo si fosse,
Dal Capitan de l' ordinate schiere
Fiato si desse a la divina tuba;
E quest' era di guerra inizio, e segno.
Tirren la suona: a quel fragore orrendo
Tremò la terra, si crollaro i monti,
Si scompigliar le selve, e traballando
In sin dal fondo si scotè la soglia
Del gran delubro. La saturnia Dea
Da l' alto della rocca orribilmente
In se stessa esultò: l' udiro in Vejo
I Cittadini afflitti, e per letizia
Un alto grido al ciel tosto gittaro.
L' udiro anco i Romani, e baldanzosi
Fra lor fremendo, *sì Giove v' inspiri*,
Risposer tosto, e si vibrar ne l' armi.
L' Etruria intanto, la quieta Etruria
Tutta si volge in arme. In ogni parte
S' odon tube sonar, e strider carri.
Quest' imbriglia i cavalli, e quei gli accoppia,
Ed essi intanto impazienti, e fieri
Con occhj accesi, e con il crine al vento
Sbuffano, sbruffano, e con l' unghia raspano
La dura zolla, e fan nubi di polve.
S' odon di lungi tintinnir gl' incudi,
Non per far marre, ma corazze, e spade:
Quei con la cote arrota il ferro, e questi

Con l' unto il terge. I Capitani eletti
Con fregj d' oro in variate guise
Ornan gli scudi, gli elmi, e le loriche.
Tra mezzo a questo entro secrete stanze
Con dolce studio, e con telari, ed aghi
Pensose se ne stan madri, e donzelle
A trapuntar a qual sia lor più caro
Di bisso, d' ostro, e d' or le sopravvesti,
Le quai fian tosto (ahi scellerata insania
Di noi mortali a guerra sempre additti)
Da crudo ferro lacerate, e tronche,
E maculate di propinquo sangue.
In mezzo ai campi non più bronchi, o' pali
S' ergono a l' aura, ma forbiti ferri:
Chi l' elmo in capo, e chi l' usbergo al petto
Si veste, e chi sul presto carro ascende.
Già sonsi i Capitani a le bandiere
Ridotti, e già i Soldati attenti, e fisi
Gli stan guardando ad aspettar il segno.
Allor Tirreno con sonora voce,
Che si cavalchi, grida, e l' ordinanza
Tosto sen va ver la Città dolente
Con presto sì, ma regolato passo.
Rispondon gli antri e le festive grida,
Tra lor percosse ne risuonan l' armi,
E calpestando la ringhiante torma
Fa la terra tremar col piè ferrato.
Già 'l terren manca, già quell' oste ardente

Ne giunge a vista dell' amate torri,
E verso quelle il piè fervido affretta.
Or voi mi dite, Aganippee sorelle,
Di quanta forza allor, di qual valore
Fosse l' Etruria, e quali Eroi, quai Regi,
Quai genti, e di che parti, e con qual armi
Uscissero da prima a questa guerra.
Voi lo mi dite, a cui ricordo eterno
Dato è di ciò, che stabilisce il fato,
E Giove adempie. Stanca già la fama
Ne suona a noi, ma voi col vostro canto
De le cose, de' tempi, e de gli eroi
Serbate il corso, e immortalate i fatti.
Il primo, che comparve armato in campo
Fu Tiberino poderoso, e forte,
Che al prisco Tiberin figlio di Giano
Di nome, e d' ardimento era simile.
Avea costui nel suo scudo dipinto
In memoria de l' Avo il Dio bifronte,
E su l' elmo scolpito un gran naviglio;
Poi che, siccome è fama, fu 'l buon Dio
Primo inventor de la moneta sculta,
In cui da l' un de' lati il proprio volto
Si scorgea, da rovescio quella nave,
Che dopo lungo, e miserando esiglio
D' Urano il nato ai toschi liti addusse.
Or questo Tiberin fra se sdegnando,
Che già la foce del gran Tebro suo

Fosse al Roman soggetta, a gli alti monti
Si ritrasse, ove il fiume umile ancora
Volge fra bianchi sassi una chiar' onda.
Ei da furore, e da antic' odio spinto
Minacciando or ne scende a pro de' Toschi.
Il nobile Linceo quindi si mostra,
Un Re, che nato di Sabazia ninfa
Appo d' un fiume, e dentro oscura selva
Trovossi esposto; onde di fiume figlio
Si credè poscia, e di quel fiume stesso,
Che i campi fende di Saturnia antica,
E Lince prima, poi Cornia fu detto.
Egli portava per celata in capo
Di cervier maculato un irto teschio,
Che digrignava i denti, e con due luci,
Che morte già, pur come fosser vive
Quai due facelle, spargean fuoco intorno.
Reggea lo scetro d'Ansidonia opima:
Avea seco un drappel di scelta gente
Di Pirgo, di Gravisca, e di Veiento.
Dopo costor venia da l'alta Cossa
Di rozzi montanar, di pescatori
Un gran miscuglio. Era lor re Massico,
Che per disdegno del Rettor del mare
Fu da le basse spiaggie di gravisca
A gli alti monti di fuggir costretto.
Stava Anfitrite de l'Albinia in riva
A rimirar del suo marino impero

I lampi e l'onde. Era sul molle lito
A canto a lei la sua gran conca addotta:
D'intorno avea d'azzure Ninfe un coro,
Si vedea di lontan ne l'alto mare
Nettuno stesso, che placidamente
Sul carro assiso, e con Zefiro in volto,
Contento se ne gía calmando l'onde,
E ver l'Albinia ognor volgea lo sguardo.
Allor Massico da sfrenata voglia
Spinto sen va ver l'umida Regina
Le caste membra a violare intento.
Fugge Anfitrite: indi Nettuno irato
Col gran Tridente suo la tosca spiaggia
Sveglie, e conquassa: furioso il mare
Per entro allaga; le cittadi, i campi,
Le selve stesse, e coi pastor le greggi
Annega, schianta, e fin dal fondo atterra.
La gran ruina ancor il loco serba,
E sorse il lago ch' Orbitello è detto.
Segue Tarconte di Tarquinia illustre
Signore invitto, di Tarquinia, dico,
D'esul felici, ed infelici asilo;
Ch'ancor si vanta, e pur ancor s'adira,
Ch'aggia Roma da se presa una stirpe
Regia, che poi con scellerato eccesso
Gl'ingrati cittadin d'un tanto regno
Scacciata, e priva entro l'antico nido
Dolente rimandaro, e lagrimosa.

Guidava questo Re di fera gente,
A guerra avvezza, un' ordinanza piena:
Che, come l' uso, e le battaglie antiche
Coi Romani insegnar, di grossi scudi,
E di ferrate picche andava armata,
Per sostener de le romane squadre
L' impeto, e 'l pondo. Iva Tarconte avanti
A la sua gente, e la sua gente tutta
Pareggiava egli sol col suo valore.
Quindi ne vien da la sublime Cere,
Che Agillina fu detta ai tempi antichi,
Un numeroso stuolo. Avean gli scudi,
Aveano i petti, e la persona tutta,
Di negri veli avvolta; ch' un gran lutto,
Da che l' acerbo fato innanzi tempo
Te, gentil Lauso, a cruda morte spinse,
Le bianche vesti de' Cereti pii
Fe' per rito cangiar in negri manti;
E 'l duol ne dura, e durerà fin quando
Abbia il vago fanciul degna vendetta.
Lido è quel Re, che il fren lor pone, o scioglie;
Ei va gridando con altera voce,
Ch' il tempo è già di vendicar venuto
Il chiaro germe de gli antichi Lidi,
Poi che nel foro d' Agillina piovve
Umano sangue, e del Tonante al tempio
Un vorace avoltor volar fu visto.
Nè te lascerò già con brutta invidia

Inonorato andarne a questa impresa,
O di Capena Rege Anio infelice.
Avea costui da Callitea Regina
Una sua figlia, di cui più leggiadra,
O più gaja, o più casta, o più pietosa,
Fra le tosche donzelle allor non v' era:
Salia è costei, de' suoi parenti amore.
Andava un dì ne la vicina selva
A suo diporto, e le facea corona
D' altre scelte donzelle un bel drappello,
Quando il roman Cateto ivi cacciando
La vide, e n' arse. Con robuste braccia
La cinge, e lei, che volto il volto indietro
Con alte strida contrastava indarno,
Ratto ver Roma a tutta corsa porta.
Udito il caso de l' amata figlia
Anio sen corre frettolosamente
Per ritorla di man del rapitore.
Ma già ridotto in salvo egli giojoso
Se n' entra in Roma, e nel paterno tetto
La vergine condotta, ivi concepe
Salio fanciullo, onde la salia stirpe
Trasse nome, e principio. Il padre intanto,
Sì fero duol non sofferendo, a morte
Corre, e si gitta nel Parense fiume,
Che d' Aniene quindi ottenne il nome.
Di lui mossa a pietà la casta Dea,

Ed ei sen vien con gran turba d' intorno
Dolente, e lagrimoso a questa guerra.
  Calò di Chiusi il condottiere Osinio,
E condottiero, e rege insiem di molta
Eletta gente, che la regia Chiusi,
E Nepi, e Sutri, e de' Falisci il monte,
E Falevia, e Feronia, e la sacrata
Colonia de gli Achei, Perasia, a cui
Gran strage pria, poscia gran fame, al mondo
Faran famosa, e chiara; indi l' alpestra
Cortona, Ameria, e la rasciutta Arezzo,
Furibonde spignean a l' alta aita.
Osinio uscía teste' de l' intricato
Laberinto, che la pietà de' padri
Di Porsenna a la tomba avea construtto
Ne l' alma Chiusi, e quivi orrenda voce
Udir gli parve di Porsenna stesso,
Ch' a terribil vendetta lo chiamasse.
Era feroce, e forte; in volto ancora
Parea cruccioso, fra di se volgendo
Di Cocle l' urto, e in un di Clelia il passo.
Dura, arrogante, e bellicosa schiatta
Lo seguitava, ed a quei sassi uguale;
Ed a quei monti, che pria l' han prodotta.
Avean costor targhe rivolte al braccio,
Rossi cimieri in testa, e storte al fianco.
  Mandò Volsinio a questa guerra un figlio
Del chiaro Aleso, ch' Irpio era nomato,

E de la Ninfa del suo lago onore
Entro un' isola pria mobile, e vaga
Ascosamente nato; che con questa
Ivi si mescolò l' invitto eroe.
Irpio fanciullo fu con cura instrutto
Dai Sacerdoti del tirinzio Dio,
Là dove di labron l' antico porto
D' Anfitrione il figlio in prima accolse.
Irpio, qual altro Alcide, a tempo apprese
A domar mostri, e strangolar serpenti.
Infin quel Vola uccise, ch' uomo, e fera
I fortunati campi di Volsinio
Di sangue, di terror, di stragi empia.
Allor sorse sul lago il bel delubro
A Norzia Dea, che a noi fortuna suona,
Ed Irpio ancor con tutti i suoi seguaci
De l' empio mostro la biforme effigie
Di sanguigno color dipinta, e nero
Sen van mostrando sopra verdi scudi.
  Ma chi fia questi, che tutt' altri avanza
Di forza, e di statura, e 'n capo porta
A tre corone un verde alloro intesto?
È questo Abante, che da l' alto monte,
Ove d' Atlante la leggiadra figlia
Pose il suo seggio, e l' ebbe poscia in cielo,
Da Fiesol, dico, a tre gran Regni impera;
A l' umil Pisa, che di fiume figlia
È da due fiumi vagheggiata, e cerca,

A Volterra dei Toschi antico nido,
A Vetulonia fra le selve ascosa.
Di molti mila è condottiero, e capo,
A cui quei di Rosselle vengon dietro
Da lui sommessi al giogo, e quei di Luni,
E quei, che la feconda Populonia
Manda, ch' in cima a le sublimi insegne
Han del tenace Polpo il capo, e i crini.
Tal era Abante, e tal se ne venía
Altero, e gonfio. Gli era seco a pari
Un giovinetto, cui del primo fiore
Di gioventude eran le guance asperse,
Assai leggiadro, e bello, ed è suo figlio,
Che da Veibena di Tolunnio suora
Al mondo nacque. Lirino è 'l suo nome.
Stava Lirino un dì ne l' ime valli
Cacciando a piè del suo paterno monte,
E là, dove Mugnon col gentil arno
Le limpid' onde sue confonde e mesce;
Quando repente andò pel cielo un nembo,
S' abbujò l' aria, ed acqua, e fuoco, e grandine
Dal ciel precipitando diluviaro.
I suoi compagni tutti ai più propinqui
Tetti chi quà, chi là si ricovraro;
Sol' ei rimasto in mezzo a tanto scroscio,
Pregò chinando gl' indulgenti Dei,
Che salvo quinci al suo diletto padre
Se ne tornasse, e fu 'l suo voto udito;

Ch' in un momento si sgombrar le nubi,
Il ciel si fe' sereno, apparve il sole.
Si scorse allor in mezzo a un prato molle
Un bianco giglio a riva d' arno nato
Repente, e bianco con le fila d' oro
Dolcemente inchinato, e lievemente
Da l' aura scosso, di soave odore
Spargea le valli, e le foreste intorno.
Mirabile portento! ma più grande
N' apparve un altro; che come la notte
Involse d' ombra le terrene cose,
Da quelle terre, e fin da l' onde stesse
D' arno uscia chiara, e sfavillante luce,
Che d' ogn' intorno rischiarava l' etra.
In quella guisa, che di notte buja
Si vede di lontan fornace accesa
Gettar gran lume; o qual lucente gemma
Risplender fra le siepi i vermi d'oro;
O là sul mare, dove il sol si corca,
Tale un incendio appresentarsi a gli occhi
Dei naviganti, che Nettuno stesso
Non ch' altro, da Volcan vinto diresti.
Allor Tagete indovinando annunzia
Fama illustre a Lirin, gran fato ad Arno.
E Lirin anco, e le sue schiere, e 'l padre
Portano il giglio in scudi azzurri sculto.
Ed ecco, che compar Sisifo il forte
Del buon Eolo Re figlio, e rampollo,

Ch' a Elba ferrigna il freno imposè, e questa
A la silvestre Fitiusa impera,
A la felice Cirno, che di nassi
Abbonda, d' Ercol figlia, e d' Ercol madre,
A l' odiata Pianosa, a la Gorgona,
A Dianio, ch' a di Trivia il nome, e 'l tempio,
Ad Artemisia, che di Caria il lutto
Ancor rammenta, e a l' alme isole tutte,
Da cui fremendo il mar Tirreno è rotto.
Gran gente avea costui di ferro cinta:
Ivan cantando di Giasone il caso;
Che poichè de la moglie, e dei figliuoli
Da la crudel Medea fu fatto scempio,
Ai liti d' Elba navigando venne,
Ove stanco trovò posa, e ricetto.
A tutti avanti precedea Tirreno,
Gentile, e bello, e insiem robusto, e forte,
Bacco sembrando allor che trionfante
Salì sul carro da le tigri tratto,
E domi gl' Indi, gli Arabi, i Sabei
De la Nisa real le mura eresse.
Un elmo avea di bianche piume adorno,
Di fino acciajo risplendente, e vago.
Sopra l' elmo un cimier di color rosso
Acceso, e pieno; ed era questo un gufo,
Il qual così com' era al sole esposto,
Gli occhi portava abbarbagliati, e chiusi.
Ne l' ampio scudo, ch' era d' oro cinto,

Straccia lo stame, e ne l' arannea fronte
Il citoriaco arbusto a furia avventa.
Già l' infelice de l' infame nodo
Si strigne il collo; già con picciol capo,
E grosso ventre, e con adunche braccia
Un animale appar lanuginoso,
E tuttavia, giusta il costume usato,
Va traendo da se l' antiche trame.
Mirabil artificio, che attamente
E l' arti, e la pietà toscane adombra!
L' usbergo de l' eroe di fuso ferro,
E d' oro, qual piropo, risplendea,
Cui traversava da la spalla al fianco
Di bel color vermiglio un vago cinto.
Rossi eran pur i sandali tirreni,
Ch' a' piè portava con bei nastri d' oro.
Tal si mostrava il giovane Tirreno,
E 'ntorno avea de' suoi Vejenti il nerbo,
Che dal Piceno vincitori addusse.
Eran questi gli eroi, queste le genti,

Di nuovo alzar le grida, e di Vejento
Con giojoso romor fu lor risposto.
Sol i Romani se ne stetter queti,
Qual tacito lion nel suo covile.
Tirreno intanto a fronte lor s' accampa
Con tutte le sue genti, poiche febo
Del giorno omai trascorso avendo il cerchio,
I suoi cavalli il capo in giù rivolti,
Sbruffavan già da le narici aperte
E fiato, e fuoco dentro l' onde ibere.

INSCRIPTIO CAIETANA

EMENDATA

AB IOSEPHO VERNAZZA DE FRENEY

die IV *aprilis anno* MDCCCXII.

DE inscriptionibus Romanis ita sentio: si quae aut commode legi aut scite explicari minime possint, id exemplarium quae vulgo feruntur vitio plerumque tribuendum esse. Nam quamvis nonnullas esse constat perplexis, ob lapicidae oscitantiam, figuris indupeditas, quae doctis etiam abstrusae videantur; sapientes tamen illi, quos admiramur, vetustorum titulorum conditores veritati ac perspicuitati studebant maxime. Novitii porro, qui eosdem exscribunt titulos, insolentia non raro subiicitant, quae nos, veteribus illis invitis, mirabiliter torquent.

Rem auctoritate marmoris confirmabo; cuius verba, quemadmodum Neapolitanis typis edita fuerunt, haec sunt.

C· IVNIO· C· F· ANIEN· TERTIO
EQ· PVBLIC· AVGVR· AED· QVINQ· SOLO
PRAEF· COH· VEIOR· MOES· INFER
IVNIAE· C· F· SATVRNINAE
IVNIAE· COMICE· MATRI
IVNIAE· STACHIDI

De mulieribus, quarum tribus in extremis lineis nomina superant, non vacat inquirere: nulla enim vero nec gentis nobilitate, nec formae, nec morum, nec doctrinae laude commendantur.

Superiores lineas tres epitaphium occupat Caii Iunii Tertii, qui alterius Caii fuit filius, e tribu Aniensi.

Quinquennalitatem, idest censuram municipalem is egit apud Solonates; eosdem, quorum curator fuit Caius Gallerius Iulianus, e tribu item Aniensi, Grutero et Donio cognitus et Morcellio.

Grut. MXCV. 2. Don. V. 88. Morc. S. 77.

Aedilitate, summo in municipiis magistratu, functus est.

Auguratum accepit; illud nempe sacerdotium, quod quum a Traiano consecutus esset Plinius, sacrum sibi et insigne ideo quoque videbatur quod non adimeretur viventi.

Epist. XIII. libri X.

Equo praeterea publico fuerat honoratus: quod postremum verbum et adscribi et omitti solebat.

Sed haec plana sunt omnia et expeditissima.

Tertius restat inscriptionis versus. Qui nec facile foret, nec sine multa coniectura explicandus, nisi superstes marmor in Caieta maneret.

Inscriptionem Erasmus Gesualdus ante hos annos octo et quinquaginta primus ab officina Simoniana divulgavit; ac in suam rem trahere disputatione satis prolixa conatus est in illo de via Appia libro quem adversus Pratillum edidit. Nam quum marmor nono ab Caieta lapide neglectum offendisset, illud intulit in domum suam.

Napoli 1754. Pag. 488, 489, 490, 491, 492.

da sito lontano nove miglia, il qual è denominato lo Scarlatto. Pag. 488.

Illud igitur et pluries et quiete considerasse, ac litteras, quae in eo essent exaratae, fide summa transcripsisse marmoris dominum nec omnis eruditionis expertem, quis non sibi suadeat?

Ego vero, etsi ab Caietani hominis lectione Romanae militiae historiam discrepare intelligerem, meam animo haesitationem premebam; donec in Gesualdi illam ipsam domum semel et iterum ingressus, unam inscriptionis vocem, aliter quam ille quidem fecisset, legendam agnovi.

Neque enim Veiorum militum ullam ibi manum deprehendi. Quod sane sperasset nemo quicumque vel Prop. IV. XI 27 Flor. I. XII. 11. Propertii aut Flori meminisset quorum aetate Veiorum urbs iamdiu interierat; vel Romanarum cohortium nomina nosset; vel Zanchii, qui post Gesualdum scripsit, Roma 1768. de urbe Veiis praeclarum commentarium degustasset.

Tertio in illo versu aperte ac splendidissime legi aio COH*ortis* VBIOR.

Celebris ex Taciti historiarum libro quarto Claudius Civilis fuit, Batavorum ductor, qui Vespasiani amicitiam initio praetendit, deinde a fide desciscens, Vbios ac Treveros vastare, et Menapios et Morinos et extrema Galliarum quatere instituit; et praedas egit utrobique: infestius in Vbiis, quod gens Germanicae originis, Romanorum nomen, Agrippinenses vocarentur. Caesae Duren, duché de Juliers. COHORTES EORVM in vico Marcoduro. Nec quieverunt Vbii, quominus praedas e Germania peterent: per omne id bellum meliore usi fide quam fortuna.

Haec illo anno sunt gesta quo Titus, patris in consulatu primo collega, Hierosolyma omni vi adortus denique expugnavit. V. C. 827. post Ch. 70 die 11. septembris.

Post illa tempora, nec tamen longo dissitum aevo, Caium Iunium Tertium, Caii filium, cohortis praefectum censeo.

Ipsa cohors in Moesia inferiore, quam Danubius a Dacia seiungebat, stativa castra habebat; in quibus, tum praesidii, tum si occasio se offerret, rei etiam gerendae caussa morabatur. Bulgaria.

Quumque praesidio cohors una sufficeret, nullus propterea est adiectus ei numerus.

At non unam Vbiorum cohortem fuisse, praeter Tacitum qui plures memorat, inscriptio docet in Dacia reperta, quam Paschalis Caryophilus publicavit. Ex illa discimus, Lucium Pompeium Celerem Herculi invicto votum solvisse, quum praefectus esset COHORTIS PRIMAE Vbiorum. *De thermis Herculanis nuper in Dacia repertis.* Vindobonae 1737 pag. 95. Traiecti ad Rhenum 1743. pag 35. Mendose apud Muratorium DCCCXLIII 4.

Hinc iam patet, quantopere intersit, exemplaria inscriptionum fidelissime a priscis monumentis describi Potest nempe litterula una, ut in Caietano titulo vidimus, historiam perturbare.

In comitem SALUTIUM, *magno honorificae legionis stemmate decoratum; ejusque legionis (in septima, et vigesima divisione) aerarii Quaestorem: tum Academiae Taurinensis Scientiarum, et Artium nedum Praesidem; sed ejusdem Academiae unum ex triumviris Fundatorem.*

ALCAICI

Lecti Die vigesima quinta Junii Anno 1812.

O Diva, Famae carminibus viros
Templo voves quae; sertaque deferens
(Illustribus donum sepulcris)
Colligis Aonio vireto:
Heu post acerbum funus adhuc jacet
Infleta musis umbra SALUTII:
Quem Pallas (et bello, togaque
Condecorans) adamavit unum!
Quis stirpe quisnam clarior inclyta?
Selectior quisnam ingenio? igneve
Quis doctior mixti metalli
Noscere vim? nitidaeve gemmae?
Æthram, vapores quis soluit novos
Sollertius? vel sulphura vitreis?
Quin mente naturam sagaci
Calculo inire habilis profundo.

Num mortem ob hoc heu propulit invidam !
Virtute sed non enituit pius
  Frustra ! solutos nam sagina hac
    Sedem ea provehit ad beatam.
Cedo ergo nunc mi Praxitelis manum ,
Qua (Caelitum inter congrediens choros)
  Stes laurea ornatus , Salutt ,
    Corporis o pater alme nostri :
Ponamque amicorum ora loquentia
Gratantium ; nec marmora gloriae
  Expertia : hic tu nam , Moroti ,
    Tu Allyoni , Regis , et Rofrede !
Nec te , Tarine o , praeteream , aut Vige ;
Aut Iorna : vel , quem mors nigra mox tulit ,
  Te , Bonvicine o , lux medentum !
    Praesidis hi Cathedram coronent ;
Artesque circum (symbola fulgida !)
Ornent trophaeum munere proprio :
  At , quae polo virtus sacrarit ,
    Lauricomum erigat alma alumnum !
Ultra vetas cur , o Dea , prosequi ?
Laudes (ais tu voce gravi negans)
  Ipsa una condigno paternas
    Carmine Θεοδωρη retexet !

Obsequii in optimum Patronum signo
FRANCISCUS GRASSI.

LAPIDA ROMANA

SPIEGATA

DA GIUSEPPE VERNAZZA DI FRENEY

13 *di novembre* MDCCCXI.

Di una delle più nobili e più erudite inscrizioni Romane sono poc'anzi comparse in Torino le sole ultime otto linee.

DIVISIONESRELIQVORVMCONSENTIENTEPLEB
INMVNVSGLADIATORIVMINQSAEPTALIGNEA
INPENDERINTAVTDEDICATIONESTATVAE
IMPANTONINIAVGVSTIPIIPPEDICIOINCHOETVR
ETEODEMDIEOMNIBVSANNISCELEBRETVR
DVMEAQVAELEGIBVSPLEBISVESCITIS
SENATVSQVECONSVLTISCAVTACOMPRE
HENSAQVESVNTSERVENTVR

Le conserva il signor Vittorio Maria Della Chiesa antico Marchese di Roddo. Il qual pensò che a renderle degno argomento d'istoria patria, più che un edifizio campestre, gioverebbe il palazzo della sua famiglia, rinomata per ogni maniera di ecclesiastico, militare, letterario splendore. Per la qual cosa, le fece venire dalla Cappella di un suo podere, denominato le Torrette, men che due miglia di quà di Saluzzo. Quivi erano state murate per ordine probabilmente del

suo antenato Nicolino, Conte di Cervignasco. Il cui figliuolo, Francesco Agostino Vescovo di Saluzzo, le inserì in quella sua descrizione del Piemonte, la qual non mai è stata stampata.

Le quattro ultime linee si leggono senza difficoltà. Se il Vescovo abbia lette anche le quattro prime, non consta. Consta bensì, che i copisti della sua opera non le hanno scritte nè intere nè bene.

Quindi la stampa che il presente collega nostro Durandi, già sono più di quarant'anni, fece della iscrizione, siccome derivata da quei copisti, così non ha potuto essere corretta. *Pedona, Caburro* Torino 1769. Fontana 8. Pag. 106.

Da lui la trascrisse il Terraneo nelle sue collezioni che ora son custodite nella Biblioteca Imperiale di Torino. La distribuì, come nella stampa, in dieci linee: ma non si provò a renderla intelligibile.

So che l'Avvocato Delfino Muletti la introdusse ne' suoi libri istorici di Saluzzo inediti. E, per quel che mi è detto, non l'ha spiegata.

Le otto linee sono incavate in tavola di bianco marmo. Così semplicemente avrebber detto i Greci ed i Romani: i quali, avuta la solidità e la bellezza, non curavano poi di esprimere le distinzioni del genere e della specie *. Ma noi, poichè i naturalisti

* Anche presentemente *l'architecture recherche dans les matières qu'elle emploie, la solidité et la beauté; et s'embarrasse fort peu de nos distinctions en genres ou espèces.* Valmont-Bomare. *Dictionnaire.* IV edition. VIII. 259.

le hanno sottilmente determinate, direm che la tavola è di quel tenero marmo che in tutte le sue varietà si chiama *saccaroide*; frequente e nelle valli di Pinerolo a San Martino, e in altre miniere del Piemonte: acciocchè le nostre contrade sien lodate, come l'Attica terra lo fu da Tito Livio, per abbondanza di marmo domestico.

Copia domestici marmoris XXXI. 26.

Alla prima linea manca l'ultima lettera cioè una E. Tutte le altre linee sono interissime quanto al principio ed al fine di ciascheduna. Ma la tavola, grossa due oncie e larga diciassette, è franta e separata di alto in basso in due pezzi disuguali.

Alle otto linee, le quali occupano l'altezza di oncie diciassette, succede uno spazio di quattr' oncie; puro e non tocco da scarpello, nè guasto per nessun modo. Il che si nota, per assicurare che nelle otto linee finisce perfettamente la iscrizione.

Noi siamo soliti ad applaudere a noi medesimi qualunque volta ci occorrono lapide o non lette dagli antiquari, o spiegate non bene.

Tali sono alcune che, siccome per autorità del Re Vittorio fece il Marchese Maffei, così, per incumbenza a me data dal collega nostro Conte Prospero Balbo di continuare l'idea di quel sommo letterato, ho in quest' autunno collocate nei portici interiori dell' università; colorate esse poi e le altre, ad usanza ed Etrusca e Romana, col minio: il qual, per dir le parole di Plinio, *clariores litteras in marmore, etiam sepulchris*,

N. H. XXXIII. 7.

*facit.**

Videmi ancora occupato in questa operazione l' illustre collega, il quale nell' intraprendere il viaggio d' Italia siede fra noi questa sera. E chi meglio di voi, cultissimo Cavaliere Millin, chi de' viaggiatori dotti potea osservarla con maggior diletto? Imperocchè voi siete pure quel desso che in maggio 1804 avete suggerito a que' di Lione, che facessero trasportare tutte le iscrizioni al museo ovvero alla biblioteca; acciocchè incastrate ne' muri del vestibolo o della scala fossero preservate da quella manía di distruggere, alla quale se non si mette freno, *la France*, come scriveste voi medesimo, *n'aurà bientôt plus de monumens qui puissent attester son antique existence.* Or prima che v' inoltriate a sentire in Italia a ripetere i suoni di quella veritiera fama che vi ha preceduto celebrandovi, gradite gli applausi che noi, colleghi vostri, vi facciamo per aver voi sulle rive del Rodano veduta la disposizione di molti antichi marmi, incominciata per consiglio vostro a norma di quel che avea fatto il gran Maffei in Torino ed in Verona.

Voyage au midi. Tom. 1. Pag 53r.

Ibid. Pag. 286.

---

* Anche in verde si tinsero dagli Etruschi. Tal era una che vide nei sepolcri dei Tarquiniesi presso a Corneto il cardinal Garampi: come appar da sua lettera de' 20 di maggio 1786 al Cavaliere Tiraboschi; stampata nella storia della letteratura Italiana; seconda edizione di Modena. l. 16.

In rosso erano altre lapide nel medesimo luogo. In rosso era similmente la Perugina celebrata dal marchese Maffei. *Osservaz. letter.* V. 303.

Di tale consuetudine fra i Romani, avanti al dittatore Silla, fanno fede i sepolcri degli Scipioni a porta *Capena*, i quali sono stati scoperti nella nostra età.

Dalla qual disposizione oltre che procede un preclaro ornamento ai palazzi destinati agli studi, viene anche favorita la facilità di emendare le iscrizioni stampate, in cui per l' imperizia dei primieri copisti fu innestato qualche errore.

Non bene fra noi era stata spiegata la sepolcrale di Urbano economo di Apono *: brevissima al par di
M. V. 373. 1. quella di Ilaro economo di Lepido, che il Maffei vide in Venezia in casa Manin.

Non fedelmente era stata data dal Pingone quella di
Aug. Taur. Pag. 96 *Marm. Taur.* II. 107 Giove custode, censurata pertanto nell' arte critica lapidaria dal Maffei.

H. G. Pag. 71. Nè dal Guichenon erano state pubblicate correttamente nè quella di Quinto Veiquasio Optato, nè quella di Marco Villio: che amendue ho salvate io medesimo dalla sega. †

Nuova è fra le sacre una a Giove recata da Susa; utile a detergere la merce Ligoriana di un consolato; alla qual merce si fidarono il Noris, il Tillemont, il Bianchini. **

---

* In questa pietra, volta a rovescio, fu nei tempi dei Longobardi scolpito l'epitaffio di un *fittaiuolo;* non già di un *condottiere o capitano dell'armata* siccome fu interpretato.

† Erano sotto i portici della galleria edificata nel 1608 da Carlo Emanuelle descritta da Aquilino Coppini e da altri. Una parte della quale, denominata popolarmente *galleria di bosco*, durò fino al 1801. Diroccata essa in tal anno per decreto de' 22 di marzo, le lapidi furono vendute a Francesco Parodi scarpellino; dal quale io poi le ho ricuperate.

** Noris. *Epistola consularis.* Col. 913. 915. *Fasti consulares anonymi* apud Noris Tom. II. Pag. 606. Tillemont. *Hist. des Empereurs.* Ven. 1732 Tom. II. Pag. 33. 474. Bianchini. Anno ab V. C. 826. X. 73. Domitiano iterum et Messalino.

Nuove anche sono, fra le sacre, una alla Vittoria: e fra le sepolcrali, una venuta di Susa, notabile per bello ed alto solco di nitide lettere: la qual fa conoscere un liberto che nella famiglia del Re Cottio fu compagno di servitù con un altro già noto per lapida pubblicata fra i marmi Torinesi.

Ma perchè in tutti i tempi e in tutti i luoghi si fecero voti agli dei, e si scolpirono epitaffi; perciò raro è che da iscrizioni scoperte lungi da Roma altro s'impari fuorchè o il nudo nome, o la durata della vita di qualche persona d' ignota età e d' ignota genealogia, ovvero che tal persona esercitò il tale o il tale altro dei sacerdozi o magistrati od uffizi già conosciuti. Dico lo stesso d' una lapida trovata in Alba e ricoverata ultimamente nel mio giardino; la qual non altro narra di certo, se non, che Pubblio Atilio Nicostrato morì mentre fra gli Augustali era uno de' sei, e che Epafrodito fu manomesso e fatto libero da lui.

Non così della lapida del Marchese di Roddo. E benchè ne sia stata segata, e finora smarrita, la parte superiore, nondimeno tanto rimane dell' inferiore, da poter dire, che se venissero a trovarsene le primiere linee, essa vincerebbe di pregio tutte le altre lapide, che sono state scoperte in Piemonte: non solamente per essere tra noi l' unica di quelle che dal Maffei furon chiamate *iuridicae et legales*, non solamente perchè sarebbe di aiuto alla geografia comparata, ma perchè nelle poche linee che leggiamo, insegna cose

illustri, e per alcun nostro monumento in bronzo o in marmo non saputo prima di ora; conformissime e collegate scambievolmente con la istorica verità.

La iscrizione è scolpita alla Greca; cioè senza punti. La forma delle lettere è quadrata: e per indicarne la venustà, basta dire che opra furono di scultore il quale sopravvisse all'imperio di Adriano.

La ortografia è purissima; in due sole parole diversa da quella a cui siamo assuefatti. Imperocché noi usiamo di scrivere *septa* senza dittongo: e scriviamo *impenderint* con la M nella prima sillaba.

Tuttavia in ottime lapide Romane si leggono con la N *inpastum*, *inponito*, *inprobarint*, *inprobum*. In buoni testi del codice Teodosiano si legge con la N *inplicat*, *inportune*. Il Virgilio Mediceo ha con la N *inprovisae*. E lo stesso vocabolo scritto allo stesso modo si trova in quei decreti Pisani che al Noris piacque di chiamar cenotaffi.

Quanto alla parola *saepta*, il Visconti, celebratissimo antiquario, mettendo il titolo alla versione latina da lui fatta della prima delle *iscrizioni Greche Triopee*, scrisse *consecratio saepti* col dittongo. E il fece sapientemente; sia perchè è parola che ha la origine comune con l'avverbio *saepe*, siccome fu osservato dal Pierio e da altri gramatici; sia perchè in lapide buone troviam col dittongo *aram saepiendum*, e similmente *saxo saeptum*; sia perchè precisamente il sustantivo *saepta* si trova col dittongo e nel Virgilio Mediceo, e nei predetti marmi di Pisa.

Fu notato che la iscrizione è *mancante di alcune parole, massimamente sul principio.*

Se parliamo delle otto linee che ancor si conservano, ben è vero che le quattro prime non sono di facilissima lettura; ma pure in esse non manca alcuna parola. Sola, come ho detto, manca la vocale E al fine della primiera linea.

Se parliamo del *principio*, la mancanza è ben altro che di *alcune parole.* Il men che si debba dire o distrutto o smarrito, è il doppio di quello che resta, voglio dire, almen sedici linee. Imperocchè le tre ultime sono clausola semplice di segreteria. *Dum ea, quae, legibus, plebisve scitis, senatusque consultis, cauta comprehensaque sunt, serventur.* Le quali parole, come dimostrano che la iscrizione è di quelle che nella divisione della classe Maffeana si chiamano *decreta aut decretorum auctoritates*, così avvertono che il principio di essa era dettato con le formole proprie di quel genere; e dovea esprimere la città dove il decreto fu fatto; e nominare le persone che lo fecero; e dire in qual magistrato sedeano; ed a chi n'era commessa la cura; e per qual memorabile atto del Principe o per quale insigne epoca municipale si venne a quella risoluzione dai decurioni e dalla plebe; siccome usato fu nelle celebri iscrizioni di Ancona, di Ascoli, di Narbona, per tacer di molte altre, tutte notissime.

Fra le pubbliche leggi a cui si allude nella predetta clausola, principalissimo è senza dubbio il senatuscon-

sulto contro le soverchie suntuosità, promulgato nell' anno 182 avanti all' era volgare, e rinovato nell' anno 178 in occasione che il console Quinto Fulvio proponea di spendere in giuochi pubblici una porzione di quel danaro ch' egli avea raccolto nelle Spagne. Ed acciocchè il rammentarlo sia caro a chi mi ascolta, dirollo con le parole proprie di Tito Livio. *De pecunia finitur, ne maior, causa ludorum, consumeretur, quam quanta Fulvio Nobiliori post Aetolicum bellum ludos facienti decreta esset: neve quid ad eos ludos arcesseret, cogeret, acciperet, faceret, adversus id senatusconsultum quod, Lucio Aemilio, Cneio Baebio consulibus, de ludis factum est. Decreverat id senatus, propter effusos sumptus, factos in ludos Tiberii Sempronii aedilis: qui graves non modo Italiae ac sociis latini nominis, sed etiam provinciis externis fuerant.*

XL. 44.

E di pubblici spettacoli appunto si tratta in questa lapida. Chiaramente lo dimostra il vocabolo *edicio* nella quarta linea: *edicio inchoetur, et eodem die omnibus annis celebretur.* Il qual vocabolo era talmente appropriato alle popolaresche pubblicità, che lo vediamo continuato in tal senso ancora dopo molti secoli.

Gli atti dei martiri Abdo e Senne pubblicati dai Bollandisti narrano che l' imperatore Decio *iussit sibi editionem in amphitheatro parari,* acciocchè i due cristiani vi fossero esposti alle fiere.

Tulii vii. 138.

Nei fasti consolari d' Idazio leggiamo che l' imperatore Arcadio *quinquennalia propria cum Theodosio Au-*

Biblioth. patrum vii. 1240. 16 di genn. 387

gusto patre suo editionibus ludisque celebravit.

Nella epistola che da Graziano si disse diretta da Innocenzo I ai vescovi del sinodo di Toledo sta scritto così. *Comperimus, aliquantos, qui voluptates et editiones populo celebrarunt, ad honorem summi sacerdotii pervenisse; quorum omnium neminem ne ad societatem quidem ordinis clericorum oportuerat pervenisse.* La qual epistola sebbene sia stata con saldissimi ragionamenti dall' Abate Berardi giudicata di dubbia fede, fa nondimeno a mio proposito; perocchè ad una età più tarda che non furono i concilii di Toledo prolunga l' uso della parola *edicio* per significar la impresa dei pubblici spettacoli.

Dist. 51. Can. 1.

Gratianicanones Partis secundae Tom. 1 Pag. 238-270.

Or di quali penseremo noi che si parli nella lapida? Forse di tali, che somigliassero a quei certami Antoniani che sono indicati non solamente nelle medaglie di Bizanzio e di Cizico osservate dall' Harduino, ma eziandío in quelle che a lui non furon note, di Laodicea, di Nicomedia, di Tyano? Ma quelle medaglie son meno antiche della lapida; essendo tutte dei tempi o di Caracalla, o di Elagabalo, o di Alessandro. Dove che i titoli imperiali espressi nella quarta linea a non altro Antonino stanno bene se non a quello che per adottamento fu figliuol di Adriano; e che fino all' anno 139 dell' era volgare *distulit nomen patris patriae.*

Nummi antiqui populorum et urbium. Opera selecta. Amst. 1709 Pag. 37. 88. 204.

Questo imperatore avea instituito in Italia ad onore del padre il certame iselastico, sacro, quinquennale, che fu chiamato col nome di giuochi Piali, od Eusebii. Artemidoro *de somniorum interpretatione* dice

Basileae 1544. Froben 8. Pag. 62.

così. *Novi ego quendam stadii cursorem, qui decertaturus in Italia, ludis Eusebiis ab Antonino in honorem patris Adriani actis, visus est sibi caecus factus esse, et victor evasit. Aequè enim ut caecus, is qui in cursu reliquos praeit, certantes videre nequit.* La formola generale *decertaturus in Italia*, alla quale non avvertì Pietro Fabro, fa conoscere che in molte città doveano vedersi questi certami. Pur finora memoria certa non si avea che fosser celebrati altrove che in Pozzuoli. E nei marmi Arundelliani un Settimio, ed in una iscrizione di Delfo un Teodoto, ed in una di Megara un Asclepiade magnificamente si gloriavano di essere stati vincitori, come in molti certami nell' Asia, così anche in più città d' Italia, e nominatamente nei giuochi Eusebii di Pozzuoli.

Agonisticon lib. III. cap. 16.

Muratori N. T. 632 t. 648. 1. Iscrizioni atletiche date da Ottavio Falconieri.

La lapida del Marchese di Roddo fa noto che in una delle nostre città, dovunque ella fosse, si era determinato di dedicare una statua all' Imperatore. Il che faceasi con quella pompa che tutti sanno, e secondo quelle leggi ed avvertenze che l' Abate Marchese Guasco ha copiosamente illustrate. Lo smarrimento del marmo segato impedisce di sapere il giorno che fu prefisso alla solennità, la qual dovea poi essere anniversaria. Solo sappiamo che per i giuochi pubblici fu scelto lo spettacolo dei gladiatori, *munus gladiatorium*.

A quel tempo acerba memoria dei gladiatori dovea serbarsi in Pollenzo. Perocchè imperando Tiberio, *quum Pollentina plebs*, son parole di Suetonio, *funus cuiusdam primipilaris non prius ex foro misisset, quam*

extorta pecunia per vim heredibus ad gladiatorium munus, *cohortem ab urbe, et aliam a Cottii regno, dissimulata itineris caussa, detectis repente armis, concinentibusque signis, per diversas portas in oppidum immisit, ac partem maiorem plebis ac decurionum in perpetua vincula coniecit.*

Il popolo era avidissimo di queste atroci pugne, preparate, secondo san Cipriano Cartaginese, *ut libidinem crudelium luminum sanguis oblectet.* Della quale avidità forsennata memorabili fatti sono i due seguenti.

Epist. prima ad Donatum.

Da Santo Agostino si narra, che il discepolo ed amico suo Alipio, quel che poi fu Vescovo Santo di Tagaste; benchè già fosse commosso dalle sue riprensioni, e persuaso della insania di tali spettacoli, nondimeno comparso in Roma un dì nell' anfiteatro, *delectabatur scelere certaminis, et cruenta voluptate inebriabatur.*

Confessionum VI. VIII.

Teodorito riferisce che un monaco, per nome Telemaco, disceso nell' arena, *gladiatores qui inter se pugnabant compescere conabatur. Sed cruentae caedis spectatores eam rem aegre ferentes, et daemonis qui eo sanguine oblectabatur furorem animis suis concipientes, pacis auctorem lapidibus obruerunt.* *

* *Ecclesiastiche historiae* V. 26. secondo la versione del Valesio, ediz. del Reading. Da Cassiodoro *Hist. tripart.* X. 2. il monaco è nominato *Thilemachius* così nella edizione Veneta del Gareti, come in un testo a penna scritto nel 1470 in membrane da Cassio Parmigiano, che è nella imperial pubblica Biblioteca di Torino.

Ma nella città, finora ignota, di cui parliamo, risoluto lo spettacolo dei gladiatori, non aveasi da principio un edificio murato che fosse idoneo a tal uopo. Onde fu stabilito che l'arena fosse limitata da cancelli di legname, *in saepta lignea*.

Sopra il verso 83 dell'egl. 1. di Virgilio.

Anche di Augusto, anche di Caligola, sappiamo per narrazione di Suetonio che *munera gladiatoria in septis ediderunt*. Ed è noto da Servio che *septa proprie sunt loca in campo Martio inclusa tabulatis*; che di poi furono cinti e adornati di marmi. Donde si vede che per denominare fra noi lo spazio assegnato allo spettacolo fu adoperata una parola che nel medesimo senso era in uso anticamente in Roma.

Resta a parlar delle spese per lo spettacolo.

Abbiamo nella prima linea il vocabolo *reliquorum*. Il qual significa gli arretrati o residui di quelle annue prestazioni che i provinciali doveano pagare o in metallo coniato, o in derrate, a titolo così di tributo come di gabella.

Celebratissima, per iscrizioni, benchè non tutte sincere, per medaglia, per istorici, è la liberalità di Adriano. Il quale, ad imitazione di quel che era stato fatto da Augusto dopo la giornata *Actiaca*, abolì del tutto, verso il fine dell'anno 118, le ragioni del fisco e dell'erario pel valsente da venti a trenta milioni di scudi, *sestertium novies millies*; abbruciando nel foro le cedole dei debitori di quindici a sedici anni: superato in ciò poi da Marco Aurelio, che abolì il de-

bito di quarantadue anni, o, secondo lo Spanhemio, di quarantacinque.

Nell' intervallo che si computa dalla liberalità di Adriano fino a quella di Marco, sono da situare due liberalità, che appena sono accennate, di Antonino Pio.

La prima fu quando, al dire di Capitolino, *aurum coronarium, quod, adoptionis suae caussa, oblatum fuerat, Italicis totum, medium provincialibus reddidit.*

Della seconda un fuggente ricordo si ha nella cronica pasquale Casauboniana, da cui viene assegnata all' anno 147 dell' era volgare. Essa fu propriamente abolizione dei residui di gabella e di tributo: *aes alienum remissum : tabulae creditorum ab Antonino Augusto exustae:* ovver (come nella *bibliotheca patrum* si legge) *tabulae fiscales gratis exustae sunt.* Lugd. 1677 XII. 941.

Con l' autorità indubitata della lapida del Marchese di Roddo si deve asserire che Antonino Pio non abolì totalmente la ragione di riscuotere dai facultosi i residui; ma che la rinunziò e la cedette alla misera plebe fra cui si dovessero dividere. Solenne era il verbo *dividere*, frequentissimo nelle antiche lapide, a significar le pubbliche largizioni che si faceano al popolo in tempo o degli spettacoli o delle dedicazioni. E i giurisconsulti ne tennero memoria. l. 122. ff. *de legatis 1.* l. 23. ff. *de annuis legatis.*

Si hanno molti esempi di persone locate in alte dignità, ed anche di persone private, che fecero a proprie spese questi apparati. Ma dove non erano per-

sone o abbastanza ricche o abbastanza magnifiche, le spese faceansi *aere collato*, e per lo più *intacta arca publica*. E di Augusto disse Cassio Dione, che *ludorum omnium curam praetoribus iniunxit; iubens simul ut iis a populo aliquid daretur;* cioè, come saviamente spiega lo Spanhemio, *ad impensas in eos faciendas.*

Nella ignota città nostra la plebe contribuì alla steccata, allo spettacolo dei gladiatori, alla dedicazione della statua imperiale; consentendo che in tal uso si versassero dai debitori quegli arretrati dei tributi e delle gabelle, *divisiones reliquorum*, che per beneficenza del Sovrano erano stati a lei conceduti.

Le quali osservazioni, che tutte sono fondate sulla esatta verità, conducono facilmente alla perfetta intelligenza dei primi cinque versi della iscrizione. Essa pertanto si può con parole separate, e, secondo la più frequente usanza dei Romani, distinte da punti, copiare nel modo che segue.

DIVISIONES · RELIQVORVM · CONSENTIENTE · PLEB
IN · MVNVS · GLADIATORIVM · INQVE · SAEPTA · LIGNEA
INPENDERINT · AVT · DEDICATIONE · STATVAE
IMP · ANTONINI · AVG · PII · P · P · EDICIO · INCHOETVR
ET · EODEM · DIE · OMNIBVS · ANNIS · CELEBRETVR
DVM · EA · QVAE · LEGIBVS · PLEBISVE · SCITIS
SENATVSQVE · CONSVLTIS · CAVTA · COMPRE
HENSAQVE · SVNT · SERVENTVR

Non prima del millecinquecento s'incominciò in Italia ad ornar di Romane e di straniere sculture gli atri, i

giardini, le ville. Questa idea, che dal Marchese Maffei si chiama idea di eleganza e di magnificenza, non sembra che tra noi fosse coltivata innanzi al Museo di Emanuel Filiberto. *

Carlo Emanuel primo fece venire di Roma con altre antichità anche alcune iscrizioni; delle quali, una greca e l'altra latina sono ancora nei portici dell' Università; benchè della greca è smarrita la più bella parte, ch' era il simolacro di Menandro. E come il Sovrano trova pronti imitatori del suo ben fare, così nel regno di Carlo Emanuel I si parlava dei gabinetti del Negri signor della Morra in Saviliano, del Bellacomba in Torino, del Novaresi in Carmagnola, di altri altrove. Ma più di questi era tenuto per ragguardevole quello di Prospero Balbo consignor di Rovigliasco uno degli avoli del nostro collega. **

Marm. Taur. 1. 170. 11. 54.

---

* Una lettera inedita di Francesco Moschino, scritta di Pisa alli 14 di maggio 1572 al Duca Emanuel Filiberto, comincia così. *Quando io ero in Roma, scrissi a Vostr'Altezza arricordercle di quanto lei mi haueua inposto, che io gli procacciassi qualche cosa di buono di quelle anticaglie Romane.*

** F. A. Della Chiesa. *Relatione del Piemonte.* 1635. pag. 29.

Nelle iscrizioni Doniane, pubblicate dal Gori, la iscrizione 190 della classe V si trovava *Querii, in Subalpinis, apud Prosperum Baldum.* Così sta scritto con manifesto errore; dovendo scriversi *Balbum.* Quel Prospero Balbo era lodato *ob singularem humonitatem, tum omnimodam in omni literatura eruditionem, et, inter cetera, in numismatum et inscriptionum notitia.* Nè per queste sole prerogative era lodato; ma anche per dotte scritture. *Istas duas (inscriptiones) quas ex villa sua hoc eodem fere tempore eruerat, et pro re nata, animi gratia,* COMMENTATIONE ILLVSTRARAT, *in tesseram amicitiae tibi transmittendas concessit.* Così al Doni a Firenze, a mezzo maggio 1628, scrivea di Torino Davide Colville, gentiluomo Scozzese, amico del Balbo. *Donii commercium litterarium.* Flor. 1754 Col. 35.

Molti esempi mi assicurano che le antiche lapide Romane furono, come in tutte parti d' Italia, così anche in Piemonte, convertite in usi pessimi, e nascose in fondamenti e in fabbriche, e segate, e lisciate, e fatte polvere. Da niuno esempio mi consta che prima di Emanuel Filiberto fra noi si trasportassero dall' un paese all' altro.

Per le quali cose io sono di opinione che la insigne lapida conservata dal Marchese di Roddo fosse scolpita in municipio non molto lontano dalla moderna città di Saluzzo. Ma da conietturarne il sito mi ritrae il silenzio di sedici secoli e mezzo.

Intanto la nobile iscrizione ci fa pensare, che in questa estremità d' Italia si celebrassero ad onore di Adriano i certami Piali, od Eusebii, a somiglianza di quelli di Pozzuoli.

Essa ci fa sicuri che il primo degl' Imperatori, al qual sappiamo essere stata nelle città nostre dedicata una statua, fu quello, nel cui principato le monete additarono per la prima volta la munificenza e la letizia, il più clemente de' suoi predecessori, Antonino Pio.

CORREZIONI.

Pag. 459 *La postilla del* Cravetta *dee succedere senz'alcuno intervallo a quella del* Natta.

488 *Linea ultima.* fu padre del principe che nomineremo tra poco. *si dee leggere*: fu padre di Besso nominato di sopra ed avo del principe che nomineremo tra poco.

568 *Linea quinta:* Quintiano (Gesuita). *si dee leggere*: Quintiano (Domenicano, il quale avea dovuto cessare dalla direzione spirituale della compagnia di san Paolo in Torino, data fino dal 1564 al padre Terzo Gesuita).

Dalla pagina 528 *fino alla* 542 *sono stati nelle postille omessi gl' indizi del sito preciso che ciascheduno dei documenti pubblicati da me tenea negli archivi. Sono i seguenti.*

Tesoriere generale. 1573. cap. 315. 316.
1574. cap. 559.

Investiture. Num. 84, fol. 15.

Concessioni. 1579 in 1582. fol. 90.
1580 in 1581. fol. 2. 110. 149.
1582 in 1584. fol. 101.
1597 in 1600. fol. 275.

Controllo. 1619 in 1620. fol. 7.

Archivi di corte. Principi del sangue. Mazzo 10 n. 7.

603 *In vece di* 1505 *si dee leggere* 1402.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A LA CLASSE DE LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE TURIN.

MÉMOIRE

SUR QUELQUES PIERRES GRAVÉES

QUI REPRÉSENTENT

L'ENLÈVEMENT DU PALLADIUM.

PAR MONSIEUR LE CHEVALIER

LOUIS AUBIN MILLIN.

nœuds dont j'avais senti les charmes. Je regarde donc mon séjour à Turin, comme une des plus heureuses époques de ma vie. Je ne saurais vous exprimer avec quelle satisfaction je suis témoin du goût général qui règne ici pour l'instruction. Quel spectacle est plus imposant que celui de cette superbe Ville ? Ses rues d'où l'on découvre de riantes collines, de riches campagnes et des monts couverts de neige, conduisent sous d'élégans portiques à de vastes places noblement décorées, à des temples majestueux ornés de marbres précieux, de bronzes éclatans, et embellis par les arts. Au milieu de son enceinte est l'élégant édifice consacré au culte des Muses, il renferme les écoles et les collections nécessaires pour l'enseignement. Ces utiles établissemens semblent être l'ame de cette magnifique Cité. Si j'avais à la figurer, je la représenterais entourée de tous les attributs des arts et des sciences : s'il fallait la décrire, j'oserais la comparer à une belle femme qui a de la grace, du savoir et de l'esprit.

D'après l'idée que j'ai conçue de la savante et illustre Compagnie, dans laquelle je vous dois l'honneur de siéger, je ne puis hasarder de lui présenter mes essais qu'avec une extrême défiance. Un voyageur n'a ni le tems ni les moyens nécessaires pour faire des recherches bien approfondies et ne peut donner à ses écrits tout le soin qu'il faudrait employer pour les faire écouter avec quelque intérêt. Si je risque aujourd'hui de lire ce Mémoire devant vous, c'est parce que je suis assuré

de votre indulgence. Vous reconnaîtrez que ce n'est point le ridicule empressement de produire mes ouvrages qui m'a porté à vous communiquer ces esquisses ; mais que j'ai été entraîné par le désir de donner à l'Académie un témoignage de mon respect, de mon attachement et de ma reconnaissance.

J'ai lu le beau mémoire que M.r l'abbé PULLINI a composé sur quelques pierres gravées de son précieux Cabinet. Je ne possède point une collection semblable; mais j'ai la direction de celle qui appartient à notre auguste Empereur, et depuis quinze ans je fais dessiner toutes les pierres antiques que le hazard me présente, et qui me paraîssent dignes de curiosité ou pour l'histoire de l'art, ou à cause de quelque particularité remarquable. J'aurai l'honneur de mettre ce recueil sous les yeux de l'Académie, et je me flatte qu'elle voudra bien me permettre de lui communiquer mes observations sur quelques-uns des dessins que je lui expose.

Je me suis surtout attaché en faisant exécuter cette suite de dessins à choisir des sujets qui offrissent de nouveaux attributs pour compléter la connaissance de la mythologie, de nouveaux symboles pour ajouter quelques faits à ceux que nous avons sur le langage allégorique des anciens, ou qui remplissent quelque lacune dans la série des monumens qui représentent des événemens de l'histoire héroïque, tels que les aventures de Persée, de Thésée ou d'Hercule : la guerre de Thèbes, ou la prise d'Ilion.

Parmi ces derniers il en est un qui a été un des sujets favoris des artistes anciens, c'est *l'Enlèvement du Palladium* par Diomède et Ulysse. M.r Levezow savant Professeur à Berlin, a donné une belle dissertation sur toutes les pierres qui représentent ce mémorable événement (1); il les a distribuées en plusieurs classes: j'ai rassemblé les dessins de quelques entailles qui ont échappé à ses recherches: ce sont celles dont je prends la liberté d'occuper l'Académie.

Je commencerai par une pierre, n.° 1, sur laquelle on ne voit pas Diomède, mais qui aurait dû, selon moi, être placée à la tête du curieux catalogue dressé par M.r Levezow: cependant il n'en a pas parlé. Elle représente Théano (2) prêtresse de Minerve dans la ville de Troie tenant le Palladium ou simulacre de la Déesse qui est placé sur un autel orné de guirlandes d'olivier. La Déesse paraît vêtue d'une double tunique attachée avec une ceinture, sa tête est couverte d'un casque surmonté d'une longue aigrette: elle tient d'une main un grand bouclier argien; et de l'autre son attitude annonce qu'elle vibre une lance.

Cette pierre a quelque ressemblance pour le sujet avec une autre qui est gravée dans le musée de Flo-

---

(1) *Über den Raub des Palladiums auf den geschnittenen Steinen des Alterthums, eine archæologische Abhandlung* 1801, *fol.*

(2) Il. VI, 298.

rence (3); mais elle en diffère essentiellement; la gravure de celle-ci a une sévérité et aussi une sécheresse et une roideur qui caractérisent l'ancien style; celle du cabinet de Florence est maniérée et surchargée de détails. La figure de Minerve n'a rien qui rappelle l'antique image révérée sous le nom de Palladium; il est aisé de voir que la pierre de Florence a été faite par un artiste moderne à l'imitation de celle que je décris; et je ne sais comment Gori a pu s'y tromper. Il ne me paraît pas non plus avoir bien reconnu le sujet, puisqu'il y voit Cassandre qui embrasse la Statue de Minerve pour éviter la violence d'Ajax. L'attitude tranquille de la femme qui tient l'image de la Déesse; la manière dont elle est assise; sa chevelure artistement roulée sur le front, et tombant en boucle sur ses épaules; la régularité de ses vêtemens qui n'ont éprouvé aucun désordre, et dont la ceinture n'a point été détachée; tout annonce que son action est paisible: rien ne ressemble à la manière dont on représente la malheureuse Cassandre, les cheveux épars, n'ayant plus qu'une tunique sans ceinture, et embrassant fortement la Statue de la chaste Déesse qui peut seule la protéger contre son barbare ravisseur.

Il me paraît donc plus naturel de reconnaître ici Théano, fille de Cisséus, sœur d'Hécube et prêtresse de Minerve (4); elle avait épousé Anténor, dont elle

(3) Tom. II.
(4) Il. VI, 298.

avait élevé le fils Pédœus, avec ses propres enfans quoique il fût d'une autre femme (5). Si on devait se fier aux traditions du prétendu Dictys de Crète, on pourrait dire que Théano va prendre le Palladium au moment où elle veut le remettre à son époux Anténor pour le livrer aux Grecs ; mais il me paraît plus simple de penser qu'elle est occupée à parer le simulacre de la Déesse dont elle dessert le temple, et qu'elle le pose sur l'autel qu'elle a orné de guirlandes.

La pierre est une Sardoine taillée en cabochon, elle est dans le cabinet de S. M. l'Empereur de Russie, et est du nombre de celles qui ont été recueillies par M.r le Général Hitroff.

N.° 2. Diomède a déjà pénétré dans le temple, il a monté sur une base nue pour arriver jusqu'au Sanctuaire où la Statue était gardée ; sa chlamyde flottante indique la vivacité de son mouvement ; il a tiré l'épée de son fourreau, et il regarde si quelqu'un tente de s'opposer à son audacieuse entreprise.

Cette entaille ne se recommande point par la beauté et par la correction du dessin, mais elle est remarquable par la rareté du sujet. Le Graveur qui l'a exécutée, n'était pas sans mérite : on en peut juger par l'expression qu'il a su donner à cette figure, et par la finesse du travail de la tête : cependant il n'a pas su

(5) Ill. V, 70.

rendre convenablement la manière dont cette tête est tournée, et il l'a représentée comme si elle avait la face vers les épaules.

Cette pierre fesait partie de la collection qui appartenait à feu M.r le Baron De Hoorn, et qui lui a été volée : il en avait conservé une empreinte: d'après laquelle ce dessin a été exécuté.

L'idée que les colonies greques s'étaient formées du pouvoir préservateur attaché au Palladium, est très-ancienne ; c'est pourquoi tant de villes prétendaient posséder cette image révérée ; les Magistrats étaient intéressés à propager et à entretenir cette opinion; et le culte que plusieurs des principales villes de la Grande Grèce rendaient à Diomède, était encore propre à la répandre: on trouve dans la Pouille un assez grand nombre de pierres gravées relatives à l'histoire de ce Héros, ce qui prouve combien sa mémoire y était honorée.

La croyance que le Palladium défendait les villes, a dû nécessairement faire naître celle qu'il pouvait également protéger les particuliers: et cette image a été regardée comme une amulette que chacun avait intérêt de porter : mais la figure grossière du Palladium aurait été désagréable, si on l'avait représentée isolée; les artistes qui avaient du goût et de l'imagination, ont dû chercher à la placer dans des compositions, et ils ont imaginé de représenter l'enlèvement de cette image sacrée, parce que ce fut cette action hardie qui priva

les Troyens de leur divinité protectrice, et assura la prise d'Ilion, d'où le Palladium avait, disait-on, été porté dans les Villes où on se vantait de le posséder.

La pierre que je décris n.° 3 est une cornaline qui appartient à M.r de Thoms à Londres. Diomède est à genoux devant un édifice d'une forme singulière; c'est une espèce d'autel carré formé de pierres taillées dans lequel il y a une porte. Je crois qu'en figurant le Palladium, l'auteur de cette gravure aura aussi représenté l'autel qui avait été consacré à cette image par la religion des habitans de la Ville où vivait celui pour qui il l'a exécutée. La surface de cet autel servait à exposer la petite statue, et on avait pratiqué dans son intérieur, une riche espèce de tabernacle dans lequel on la gardait. La construction de cet autel indique sa solidité, et la porte qui y paraît pratiquée était probablement de bronze: la petite pièce carrée qui est sur l'autel, semble avoir été destinée à fixer la statue, quand on voulait l'exposer à la vénération du peuple dans les fêtes de Minerve et dans les grandes solemnités. Ces détails indiquent l'importance qu'on attachait à la possession de cette image, et les précautions que l'on prenait pour la mettre en sûreté.

L'artiste a donc représenté l'autel sur lequel le Palladium était exposé dans quelques Villes de la Grande Grèce. Diomède est à genoux devant cette image qu'il va saisir avec ses deux mains, et il regarde en mêmetems derrière lui de peur d'être surpris.

N.° 4. Sur cette autre pierre Diomède est aussi à genoux devant le Palladium qu'il va saisir avec la main droite, et dont il touche les genoux en signe de supplication, et comme pour l'engager à consentir à son enlèvement, selon l'usage des anciens; peut-être même pour ne pas irriter la redoutable Déesse prononce-t-il une formule de prière semblable à celle que Camille adressa longtems après à la Junon des Veiens.

L'usage de fléchir le genou comme un signe de supplication et de respect est fort ancien. Nous n'en trouvons pourtant pas de traces dans HOMÈRE; mais il en est souvent question dans les autres auteurs, et principalement dans les tragiques. M.r BECK dans l'index de son édition d'Euripide en rapporte au mot γόνυ un grand nombre d'exemples qu'il serait trop long de citer. On appellait, comme SUIDAS nous l'apprend, l'action de fléchir le genou γονυκλισία et celui qui se mettait dans cette attitude γονυκλινὴς. OVIDE a représenté Actœon tombant sur ses genoux comme un suppliant.

Et genibus pronis supplex similisque roganti.

METAM. III, 240.

Les artistes en figurant des faits homériques ont toujours les suppliants à genoux; c'est ainsi qu'on voit Dolon aux pieds de Diomède et d'Ulysse, et Priam aux pieds d'Achille.

Le Héros a un grand bouclier argien; ce Prince régnait dans l'Argolide: aussi le bouclier argien c'est-à-dire rond lui convient; il est figuré ainsi sur une autre

pierre publiée par Gori. (6) Il est cependant rare de voir Diomède armé d'un bouclier, lorsqu'il se prépare à enlever le Palladium.

L'autel sur lequel la Déesse est placée est rond et d'une élégante proportion : la Statue est d'une forme moins antique que sur d'autres monumens ; on distingue très-bien sa tunique retroussée, l'égide qui couvre sa poitrine, le bouclier argien dont elle est armée selon l'usage, et le casque orné d'une longue crête qui est sur sa tête. L'artiste s'est éloigné de la forme qu'on donne ordinairement au Palladium qui est souvent figuré, se terminant en gaine comme les premières Statues à l'époque de l'origine de l'art.

Cette jolie cornaline est du nombre de celles qui ont été acquises par M.r le Général Hitroff.

Parmi les pierres relatives à l'enlèvement du Palladium, il en est peu d'aussi singulières que celle-ci n.° 5. Diomède coëffé du casque comme nous l'avons déjà dit, vient d'enlever cette image ; il a une jambe tendue et l'autre agenouillée sur la base de la Statue : d'autres pierres gravées le représentent assis sur cette même base ; sa main droite est armée d'une épée courte, et il porte dans la gauche le Palladium qu'il tient enveloppé dans sa chlamyde pour ne pas le souiller. Près de lui est la prêtresse assise dans une espèce de chaire

(6) *Mus. Flor., pl. LXXIV, N.° 1.*

ou de stalle au-dessus de laquelle est un voile suspendu ou support qui naît du dossier de cette chaise et qui a l'air de ce que nous appellons aujourd'hui un baldaquin ; elle cherche à retenir le Héros par l'extrémité de sa chlamyde.

Cette gravure a été faite dans le tems de la décadence de l'art, et l'artiste aura imité cet usage qu'il avait observé dans quelques Temples où le Grand Prêtre avait un siège semblable à celui-ci. Le Diomède est assez bien composé et placé, parce qu'il est imité des ouvrages nombreux qui représentent le même sujet ; mais la prêtresse a une attitude mesquine, et elle ne paraît faire qu'un léger effort pour retenir le ravisseur.

La matière est une pâte antique, imitant la Sardoine barrée. Cette singulière gravure appartenait à feu M.r le Baron de Hoorn.

Je n'ai vu sur aucun monument l'enlèvement du Palladium représenté comme il l'est ici n.° 6. Le Héros tient l'image de la Déesse dont il vient de s'emparer, il la porte dans sa main qui est couverte d'un pan de sa chlamyde. Sa position ne laisse apercevoir que la tête de la Statue de Pallas, et le haut de son grand bouclier. Diomède appuye son pied sur l'autel même où la Déesse était placée, et il paraît se racler la jambe avec l'épée courte dont il est toujours armé. Sans doute il s'en sert comme d'un *strigile* pour emporter le sang dont il s'est souillé, en tuant le Gardien du Temple qu'il a égorgé.

Le strigile était comme on le sait, un instrument de cuivre, d'argent ou d'ivoire qui servait à nettoyer le corps des baigneurs et surtout à enlever le mélange d'huile, de sueur, de sable; de boue et de poussière dont les Athlètes étaient couverts. Il était aussi d'usage de se racler la peau dans les expiations. Il paraît que cette coutume avait également lieu dans les initiations; le strigile était un symbole de pureté. On voit souvent des strigiles sur les vases peints, et Diomède se racle ici avec son épée comme pour l'expier.

Cette gravure est prise d'après une pâte antique qui m'a été communiquée par M.r de Tersan: elle appartient au tems où le dessin n'avait pas encore perdu sa première sécheresse et sa dureté.

Diomède est figuré ici n.° 7 hors du Temple, et il paraît redouter les suites du sacrilège qu'il a commis, et dans l'attitude d'un suppliant il regarde avec crainte et avec respect le simulacre vénéré qu'il emporte.

Cette attitude paraît indiquer aussi la fatigue que le Héros éprouve; les Grecs appellaient γόνυκάμπτειν (7) l'action de fléchir le genou pour se reposer et reprendre de nouvelles forces après une longue course ou une grande fatigue: on peut supposer que l'artiste a représenté Diomède se reposant de cette manière.

Cette pierre a été sommairement décrite par WIN-

(7) Il. VII, 118, et Heyne *in hunc vers.*

KELMANN (8) et publiée par M.r de Caylus (9); mais avec une telle inéxactitude, qu'on croirait difficilement que c'est le même monument; il l'a donnée comme nous, d'après une pâte: elle a été figurée dans l'ouvrage de M.r LEVEZOW (10) avec plus d'exactitude; cependant on voit aisément que son dessin n'a pas le style antique, et qu'il a été fait d'après la gravure de Caylus: la figure du Palladium y est tout-à-fait manquée. Le notre a été fait d'après une pâte qui nous a été communiquée par M.r Dusrène.

L'attitude de cette figure est bien prise, les mouvemens sont habilement contrastés

N.° 8. Le sujet est le même, l'attitude a beaucoup d'analogie avec celle que nous venons de décrire; elle n'est pourtant pas tout-à-fait semblable, et il est aisé de voir que ces deux pierres n'ont de rapport que par la composition. Diomède a sur celle-ci un air plus fier et plus menaçant; sa tête est coëffée d'un casque d'une belle forme. Cette pierre a été indiquée par WINKELMANN dans sa description du cabinet de Stoch (p. 389. n. 313.) et par M.r LEVEZOW, dans l'ouvrage que j'ai cité: mais je ne crois pas qu'elle ait été gravée. Tous deux font mention des lettres qui sont dans le champ et qu'ils disent être celles-ci M. L. F. La notre porte un R. Ainsi ils paraissent s'être

(8) Cabinet de Stosch, p. 389, n.° 311.

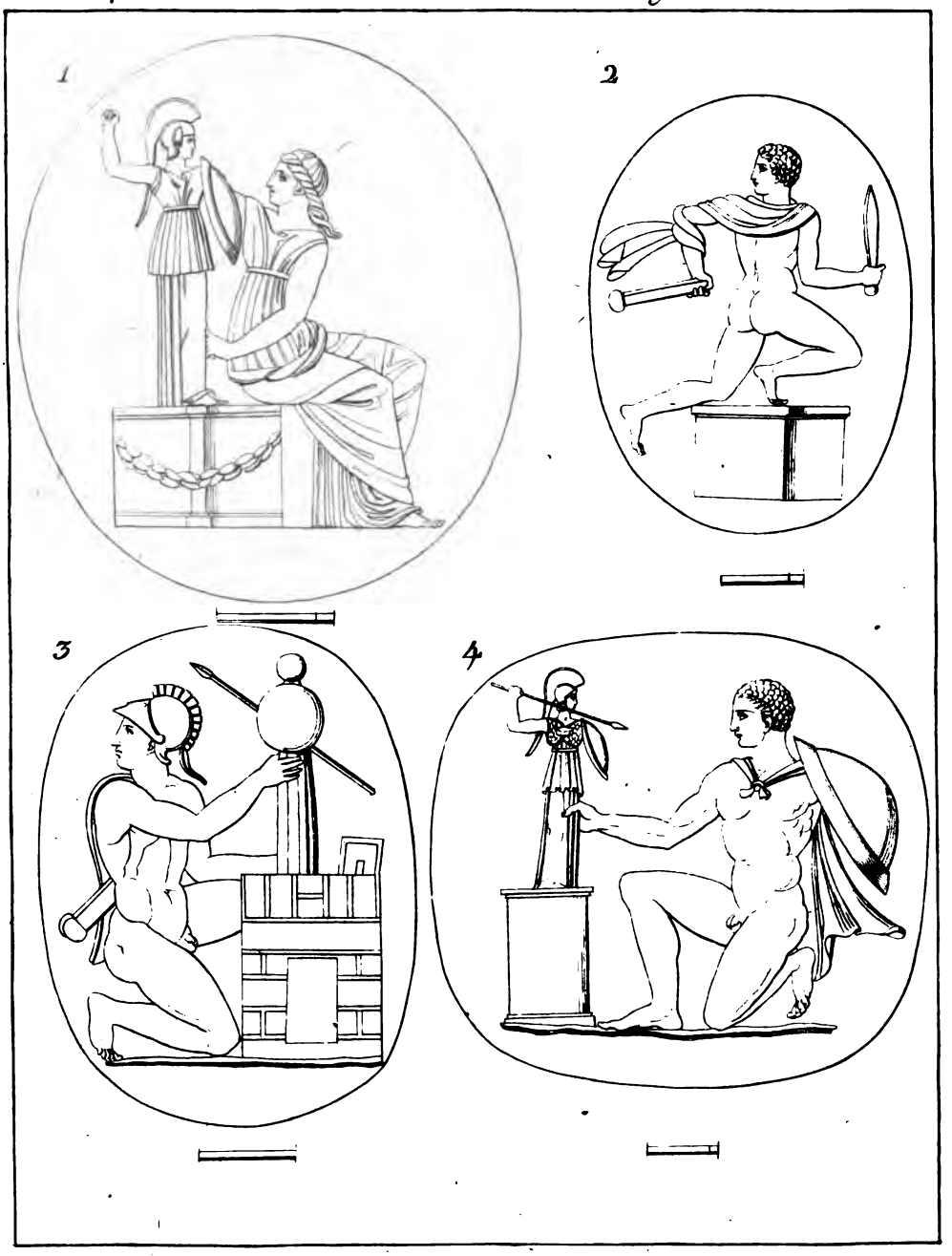
(9) Recueil d'ant., tom. I, pl. XLVIII, n.° 2, p. 131.

(10) Über den Raub des Palladiums, II, 9.

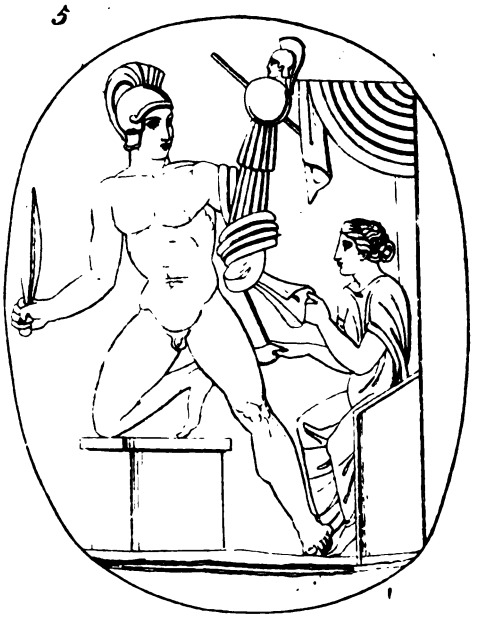
trompés. Mais l'erreur n'est pas importante, puisque ces initiales désignent seulement le propriétaire dont le nom nous est inconnu.

La cornaline n.° 9. appartient à la collection de la Bibliothèque Impériale; elle n'a d'autre importance que de représenter l'enlèvement du Palladium d'une manière différente qu'on ne le voit sur les autres pierres. Diomède tient toujours le simulacre de la Déesse avec sa chlamyde, mais le Héros est débout et en pleine course, et l'écartement de ses jambes exprime la rapidité de sa marche; il tourne la tête en arrière pour voir sa précieuse conquête, et il tient en avant son épée nue pour combattre quiconque oserait tenter de la lui ravir.

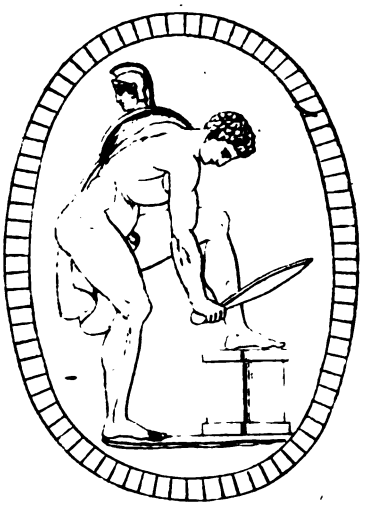
La dernière pierre n.° 10 est un Nicolo du cabinet de feu M.r le Baron de Hoorn. Quoique Diomède ait encore son épée en avant, en regardant le Palladium qu'il tient toujours dans sa chlamyde, son attitude est tranquille. Il doit être éloigné du camp ennemi, et sur le point d'entrer dans celui des Grecs.


1
2
3
4

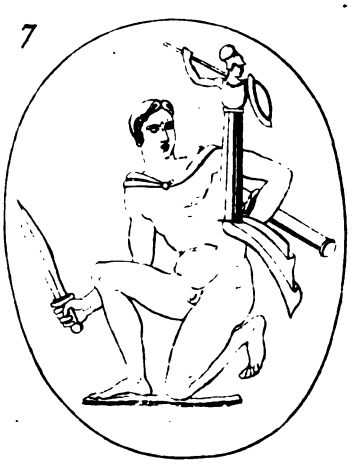
5



6

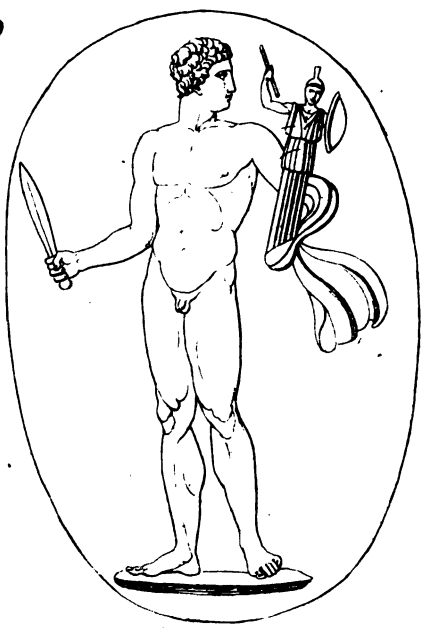


7



8

9



10

DOUTES ET CONJECTURES

SUR

LES BOHÉMIENS

ET LEUR PREMIÈRE APPARITION EN EUROPE.

PAR M.r GRÅBERG DE HEMSÖ.

Lus dans la Séance du 5 Mai 1813.

. . . . Et quæ
Desperes tractata nitescere posse, relinque.

IL serait aussi difficile qu'inutile de faire des recherches sur l'origine, le caractère, les mœurs et la condition des Bohémiens, après celles qui ont été faites par tant de savans depuis Bonaventure VULCANIUS jusqu'au Professeur GRELLMANN de Gottingue. Aussi n'entreprendrai-je point ni d'ajouter quelque chose aux discussions et aux probabilités proposées par ces savans, ni de m'ériger moi-même en faiseur de systèmes. Je

dirai au contraire que M.r Grellmann, en composant le corps d'histoire le plus complet des Bohémiens qui se trouvent répandus dans diverses parties de l'Europe, me paraît avoir parfaitement atteint son but; car il a réussi à débrouiller, autant qu'il est possible, les points les plus douteux de l'histoire de cette singulière variété de l'espèce humaine, et s'il n'a pas prouvé jusqu'à la dernière évidence qu'elle tire son origine de la caste des Sudders de l'Inde, il a du moins rassemblé tout ce qui peut contribuer à rendre cette opinion la plus probable de toutes.

Je ne m'occuperai ici qu'à jeter quelque lumière sur l'époque de la première apparition des Bohémiens en Europe, qu'aucun de leurs historiens n'a su reculer au de là du commencement du quinzième siècle. Albert Kranz (1) dit qu'ils parurent pour la première fois en Allemagne, et dans le voisinage de la mer du Nord en 1417, ce qui détruit l'opinion de Muratori qui pense (2) que c'est d'Italie qu'ils sont venus en Allemagne. La Chronique de Bologne (3), sur laquelle il établit son jugement, fixe leur arrivée dans cette ville au 18 juillet 1422, après qu'ils avaient erré pendant cinq ans dans le monde: *Quando coloro arriva-*

(1) *Saxonia*, lib. XI, cap. 2.

(2) *Annali d'Italia*, T. IX. p. 110.

(3) Ejusd. *Rer. Italic. Script.* T. XVIII. *Historia miscella Bononiensis ab anno 1104 usque ad annum 1472.* - S. T. *Cronica di Bologna*, p. 611. D.

rono in Bologna, erano andati cinque anni pel mondo (4). Il est vrai que l'on trouve dans la chronique de Hesse, de Guillaume DILICH, p. 229, que les Bohémiens arrivèrent en 1414 sur le territoire de Hesse; et FABRICIUS, dans ses Annales de Misnie (5), assure qu'ils furent chassés de Meissen, en 1416, par ordre du Prince Frédéric. Mais CALVISIUS (6) a cru prouver que FABRICIUS s'est trompé, et qu'il faut corriger sa date en y substituant celle de 1418, et quant à DILICH, M.r GRELLMANN veut également avoir prouvé qu'il s'est trompé, par la raison qu'il n'est nullement parlé des Bohémiens dans les annales publiques de l'Allemagne, antérieures à l'an 1417; d'où il lui paraît constant que tant en Italie qu'en Allemagne, cette année doit être regardée comme la première où l'on ait entendu parler de cette singulière race d'hommes (7).

En 1418, les Bohémiens étaient connus dans toutes les parties de l'Allemagne. KRANZ, AVENTIN, CRUSIUS, SPANGENBERG, CURÆUS, HEDIUS et tous les annalistes de ce siècle en parlent. Ils étaient même si nombreux

---

(4) *Loc. cit.* p. 611. E.

(5) Lib. IV. *Anno* MCCCCXVI. *Zingani, genus hominum erroneum et maleficum, ex hac ditione propter furta, stellionatum et libidines exterminantur, mandato Friederici Principis.*

(6) *Op. chronolog.*

(7) V. Histoire des Bohémiens, ou Tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade, suivie de recherches historiques sur leur origine, leur langage et leur première apparition en Europe. Par H. M. G. *Grellmann*, trad. de l'allemand sur la deuxième édition, par M. J. Paris 1810; p. 209, in nota.

que STUMPF, dans sa chronique de la Suisse (8), en compte jusqu'à 14000, tant hommes que femmes, et enfans qui parurent près de Zürich, et dans d'autres cantons de la Suisse. M.r GRELLMANN pense qu'il y a dans ce nombre deux zéros de trop, et je serais presque de son avis; car, lorsque ces mêmes Bohémiens parurent quelques années plus tard à Bâle, ils ne surpassaient guères le nombre de deux cents, suivant la chronique de WURSTISEN (9). THOMASIUS, dans son excellente dissertation sur les Bohémiens (10), a cependant adopté le nombre de quatorze mille, et il accuse d'erreur GULER qui, dans sa chronique des Grisons (11), ne parle que de 1400.

Au reste, le chapitre dans lequel M.r GRELLMANN examine si, d'après ce qu'on trouve dans d'anciens écrits sur la première apparition des Bohémiens dans différens pays, il ne serait pas possible de suivre leurs traces de manière à pouvoir prouver où et quand ils se sont montrés pour la première fois en Europe, se réduit à poser les deux hypothèses suivantes, appuyées sur des preuves purement négatives;

1.° Que c'est dans la Dace qu'ils ont paru d'abord, et que c'est probablement par la Dace transalpine qu'ils

---

(8) *Chronich von der Schweitz*, p. 425. 6.

(9) *Christ. Urstisii Epitome historiae Basiliensis.* Lib. IV. p. 240.

(10) *Dissert. de Cingaris.* §. 26.

(11) *Joh. Guler von Weineck Beschreibung von Graubündten.* Liv. X. p. 156. *b.*

ont pénétré en Europe, soit qu'ils fussent venus de la Perse, de l'Asie mineure ou de l'Égypte;

2.° Que l'on ne trouve nulle part des rapports authentiques de leur arrivée en Europe, antérieurement à l'année 1417.

Quant à la dernière de ces hypothèses, je crois être dans le cas de prouver qu'elle peut être renversée. En lisant, il y a quelques années, l'ouvrage de M.r GRELLMANN, je me rappelai d'avoir entendu, dans ma première jeunesse, l'un de mes compatriotes, M.r Laurent RABENIUS, soutenir publiquement au grand auditoire Gustavien de l'Université d'Upsala, et sous la présidence de mon savant et illustre maître M.r le Professeur Erik M. FANT, quelques observations sur l'histoire des Bohémiens, dans lesquelles il prouva, par des documens authentiques et irrécusables, que les Bohémiens existaient en Suède avant l'année 1303 de notre ère.

Je crus alors qu'il ne serait pas sans intérêt de rapprocher ces observations des hypothèses de M.r GRELLMANN, et je parvins à trouver à Stockholm un exemplaire de la dissertation de M.r RABENIUS. Elle porte pour titre: *Observationes historiam Zigeunorum illustrantes, quas Praes. Mag. ERICO M. FANT Hist. Prof. pro gradu philosophico publico submittit examini* LAURENTIUS *G.* RABENIUS, *Dalekarlus d.* 8. *Junii* 1791. Avant de me permettre aucune réflexion sur ce petit ouvrage qui mérite d'être connu, je vais en extraire l'ordonnance suivante du Roi Birger, ou plutôt de son

tuteur le célèbre et malheureux Thorkel Knutson, qui parle évidemment de nos Bohémiens, ou du moins d'une race d'hommes qui leur ressemble à s'y méprendre.

Birgerus Dei gratia Svegnum Gothorumque Rex omnibus Tiundiam inhabitantibus gratiam cum salute.

Cum apud Skenningiam dudum fuimus constituti quam plurimi Regni nostri nobiliores, tam consiliarii nostri, quam alii nobiles, ibidem occurrentes, querulosa nobis insinuatione monstrarunt quod ipsius Regni incolae propter clientum *et* cursorum *ac garcionum* vagorum *dictorum* sculuara, *et praecipue ac maxime extraneorum nulli serventium crebros transitus praegravantur, qui in multis locis homicidia occulta*, Mord *dicta, furta et latrocinia, ac alia plurima* fore facta *dignoscuntur intollerabilia commississe. Nos igitur considerantes praedictae turbationis periculum imminens praecavendum, Deo auspice et peritorum nostrorum consilio, praedictorum malefactorum audaciae celeri remedio obviare quantocius affectamus, ne in jacturam pacis hujusmodi audacia transeat impunita; unde per eosdem consiliarios nostros, qui tunc aderant, duximus statuendum, ut quicumque cliens vel cursor seu garcio vagus, nulli serviens ut praediximus, inventus fuerit in Regno vagabundus, et dominum cui serviet non ostenderit infra mensem unum post publicationem praesentium, quam sibi pro termino peremtorie assignamus, viatici testimonio, vel per patentes litteras, seu aliis sufficientibus documentis, ipsum poena amissionis omnium rerum quas habuerit, et corporis flagella-*

tione ac aurium mutilatione decrevimus puniendum. Si vero taliter castigatus in Regno remanserit, ita quod in Svecis supernis moram fecerit per mensem, vel ultra silvam Culmard, *quod dicitur* uthan skog, *per quindenam poenam corporalem acriorem ipsum sustinere volumus per eos quos ad hoc duximus deputandos postmodum infligendam. Praeterea vos scire volumus quod qualiter super his vel aliis vagabundis indigenis vel extraneis Regnum transeuntibus dilectus Pater noster D.n Magnus Rex bonae memoriae statuit et nos postmodum ordinare decrevimus, vobis infra praedicti mensis spatium intendimus lucidius declarare.*

Datum anno Domini M. CCC. III. 3 Idus Martii.

Cette ordonnance avait déjà été consignée par HADORPH dans sa collection des antiquités suédoises, sous le titre de *Birgeri Regis statutum De Relegatione Vagorum Garcionum* (Tattare och fremmande landstrykare) *sub poena amissionis rerum omnium quas habuerint et corporis flagellatione auriumque mutilatione etc. Datum anno* 1303. 3 *Idus Martii;* ce titre cependant est plus moderne que l'Ordonnance, mais il prouve que dès l'an 1687 qu'il fut imprimé dans l'ouvrage de HADORPH, l'opinion commune était qu'il s'agissait des Bohémiens appelés en Suède *Tattare, Skojare, Ziguenare,* et par d'autres nations *Cingani, Cingari, Zingari, Zigueuni, Czykani, Czichener, Tzigany, Tschingenes, Siganos, Boëmed, Egyptiens, Gypsies, Gypcianed, Gitanos, Heidenen, Mustalaïnen, Mores, Madjab, Djajii, Charami, etc.*

M.r RABENIUS admet comme indubitable que c'est des Bohémiens que parle l'Ordonnance du Roi Birger. Non seulement leurs mœurs et leur manière de vivre s'accordent parfaitement avec ce qu'elle en dit, mais les noms qu'elle leur attribue les désignent encore à la lettre. Car *Sculuara* qui se traduit en latin par *cursores* et *garciones vagi* est absolument le même nom que le menu peuple de la Suède d'aujourd'hui donne aux Bohémiens, savoir: *Skojare*, qui veut dire vagabonds, rôdeurs, coureurs, maraudeurs, et, par similitude, maquignons. La leçon de *Sculuara* au lieu de *Scujara*, dérive de l'ignorance du copiste ou du rédacteur qui a voulu latiniser un mot qu'il ne savait pas traduire. Le verbe suédois *Skoja* signifie précisément rôder, courir les pays, vagabonder, trottiner, ne faire qu'aller et venir; et je suis tout-à-fait d'accord avec M.r RABENIUS, que l'on ne peut le dériver du mot *Skog*, bois ou forêt; puisque nos *Skojare* aiment de préférence les marchés et les endroits les plus fréquentés pour y exercer leurs filouteries. Dans les forêts leur savoir-faire deviendrait pour le moins inutile.

Il paraît donc certain non-seulement qu'en 1303 les Bohémiens existaient en Suède, mais il résulte encore de l'Ordonnance du Roi Birger que son père, le célèbre Magnus Ladulâs, avait déjà lancé un décret contre eux. Ni M.r GRELLMANN, ni aucun autre ne pourra jamais me persuader que le silence des historiens allemands soit une preuve que ces rôdeurs n'existassent

point en Allemagne avant l'année 1417. Il prouverait tout au plus que ce ne fut qu'alors qu'ils commencèrent à éveiller l'attention des gouvernemens et des législateurs. Les siècles dont nous parlons eurent des mœurs bien différentes des nôtres: il était permis alors aux grands et aux nobles de vivre ouvertement de violence et de rapines. Le droit de diffidation d'un côté, et l'astuce de l'autre, étaient sans cesse aux prises, et tenaient l'Empire dans une combustion continuelle. Il n'est pas étonnant qu'on se souciât peu des Bohémiens qui volaient des choses de peu de valeur, tandis que chaque seigneur pillait et brigandait ouvertement et à toute outrance! Mais lorsque les Bohémiens commencèrent à devenir insolens, et à même de troubler la tranquillité publique, au point de donner lieu aux plaintes consignées dans les annales de KRANZ, de FABRICIUS, de STUMPF et de la chronique de Bologne, dans un siècle où l'aurore de la civilisation moderne commençait à luire en Europe, les Souverains de l'Allemagne prirent, à l'exemple des Rois de Suède, des mesures pour réprimer la licence et les brigandages de ces hordes nomades et grossières.

FABRICIUS, comme nous l'avons vu plus haut, dit expressément que les Bohémiens furent chassés de la Misnie en 1416, à cause des vols, du stellionat et de la débauche; et DILICH avait dit, avant FABRICIUS, qu'ils arrivèrent, en 1414, sur le territoire de Hesse. Sauf tout le respect dû à M.r GRELLMANN, qui veut

que l'on trouve ridicule de croire qu'ils soient demeurés inconnus à tout autre qu'à l'auteur cité par DILICH, je ne saurais donc lui accorder que ce fût là la première fois que l'on entendit parler de cette race d'hommes en Allemagne. Il ne m'a pas été possible de consulter à ce sujet tous les annalistes, ni tous les documens de l'histoire allemande du moyen âge; mais en compulsant la précieuse collection des *Reliquiae Manuscript. omnis aevi diplomat. ac monumentor. ineditor. adhuc* de Jean-Pierre de LUDEWIG, imprimée à Halle en 1731, j'ai trouvé dans le sixième volume, p. 484, à la 66.e charte du *Diplomatarium Grissoviense*, un certificat des échevins de la ville de Schweidnitz en Silésie, date du vendredi avant la fête de Saint-Michel de l'année 1344, dans lequel il est question d'une cour ou maison sise dans la rue ou quartier de *Zigeuner*, ou des Bohémiens de cette ville, *Curiam, in platea quae Czichener-gasse dicitur, situatam*, qu'un certain *Petrus Polonus* venait de léguer au couvent des Cîteaux à Grissow. La charte suivante, N.° 67, p. 485, parle également de cette rue des Bohémiens, à l'occasion d'une redevance annuelle qu'un certain Hans ou Jean Ywan s'obligea de payer audit couvent sur sa maison sise dans la même rue des *Czichener* ou des Bohémiens. Ce dernier diplome est en langue allemande et daté aux premières assises après la Fête-Dieu de l'année 1394.

Or, est-il probable que l'on ait donné à une rue ou

à un quartier de la ville de Schweidnitz, le nom des Zigeuner ou des Bohémiens, dès l'année 1344, si cette race d'hommes extraordinaires n'eût point existé dans ce tems-là dans la Silésie ?

Je conçois qu'il faudrait peut-être établir ici la signification originale, ou la véritable étymologie du mot *Zigeuner* ou *Czichener* que KRANZ, CAMERARIUS, BESOLDE et d'autres auteurs dérivent d'un verbe allemand qui répond parfaitement à celui de *skoja*, en langue suédoise, et qui signifie errer çà et là, raison pour laquelle ces mêmes auteurs assurent que les anciens allemands donnaient à tout vagabond le nom de *Ziehegan*. Le *Glossarium manuale* de DUCANGE, publié par ADELUNG, aux mots *Cingarus* et *Ægyptiaci*, les nomme *errones quos Germani appellant* Zigeuner, *Galli vero* Bohémiens (12). WAGENSEIL qui a voulu que les Bohémiens fussent des juifs allemands, lesquels, pour échapper à la cruelle persécution qu'ils essuyèrent dans toute l'Europe, et sur-tout en Allemagne vers le milieu du 14.e siècle, allèrent se cacher dans des forêts, dans des déserts et dans des grottes souterraines, où ils demeurèrent au delà d'un demi-siècle; WAGENSEIL, dis-je, soutient (13) que lorsqu'ils se montrèrent, ceux qui ignoraient ce qu'ils étaient, et d'où ils tiraient leur

(12) Et il ajoute: *Vagi homines, harioli ac fatidici, qui hac et illac errantes ex manus inspectione futura praesagire se fingunt, ut de marsupiis incautorum nummos corrogent.*

(13) *Pera libror. juvenil. loculament. II. Synopseos Géograph.* pp. 165. seqq.

origine, leur donnèrent le nom de *Ziegeuner*, d'après le mot allemand *einherzieheri*, qui signifie aussi vagabonder, où errer çà et là. Ce qui prouve au moins que ce mot était connu en Allemagne, bien long-tems avant la prétendue première apparition de nos Bohémiens. L'histoire des juifs de WAGENSEIL ne peut être placée avant l'année 1348, car ce ne fut qu'alors que commença la persécution dont il parle, et qui eut pour motif la terrible peste qui ravagea toute l'Europe, et sur-tout les contrées septentrionales où elle fut appelée *Diger-döden*, ou la mort noire. Cette calamité universelle fut attribuée aux juifs, que l'on accusa d'avoir empoisonné les fontaines et les citernes, dans l'intention de faire mourir les chrétiens. L'histoire n'a pas de couleurs assez fortes pour peindre les atrocités de cette persécution, ni l'oppression et la misère affreuse que souffrirent alors les enfans d'Israël que l'on condamna partout aux plus horribles supplices. Tout cela n'arriva pourtant que vers l'an 1350, et les juifs vagabonds ne se montrèrent, d'après WAGENSEIL, qu'au commencement du 15.e siècle, lorsque l'hérésie des Hussites absorbant toute l'attention du public, on avait perdu de vue l'affaire des juifs. Ce raisonnement est fort spécieux, mais la race des Zigeuners existait déjà en Allemagne ou en Silésie, avant l'année 1344, puisqu'on avait donné leur nom à un quartier de la ville de Schweidnitz.

Par cette même raison, il serait également facile de

renverser l'autre système, à l'aide duquel on a voulu faire dériver les Bohémiens des Tatârs qui se séparèrent de la masse de leur nation du tems où Tymoùr-Beg se rendit maître de l'Asie occidentale, en 1401. Ce système, d'ailleurs, est si dénué de fondement solide qu'il ne vaut plus la peine d'être sérieusement refuté. Si le menu peuple du Nord a donné aux Bohémiens le nom de *Tattare* ou Tatârs, cela ne prouve rien en faveur de leur origine; tout au plus on verrait par là, 1.° que dans la Scandinavie, on leur a trouvé de l'analogie avec les peuples nomades de l'Asie orientale, que les scandinaves connaissaient de longue date, soit sous le nom de *Hundturken*, soit sous celui de *Tatârs*, et 2.° que c'est du côté de l'Est que ces vagabonds sont entrés dans la Suède. Car il paraît certain qu'ils y arrivèrent ou de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie, ou de la Finlande, puisqu'il est prouvé qu'ils existaient dans la Suède long-tems avant d'être connus en Danemark. J'observerai ici que les Finlandais leur donnent le nom de *Mustalaïnen*, ou hommes noirs, nom qui répondrait à celui de *Maure* ou *More*, que plusieurs auteurs prétendent être celui que les Tziganys de la Transylvanie se donnent à eux-mêmes.

Le certificat des échevins de Schweidnitz du 1344 détruit toutes les suppositions connues sur la première apparition des Zigeuners en Europe. Le nom même de *Czichener*, tel qu'il s'y trouve écrit, et que l'éditeur

a traduit dans la marge par Zigeuner (14), se rapproche singulièrement de celui de *Zichen*, *Zygier*, *Zigianer* ou *Ciancari*, dont PRAY, dans les Annales de la Hongrie (15), veut faire descendre les Bohémiens, en ajoutant que le mot *Zigeuner* fut connu en Allemagne peu de tems après l'expédition de Tymoùr dans l'Asie mineure. ECCARD, dans une dissertation sur l'usage et l'étude des étymologies dans l'histoire (16), avait tenté, avant PRAY, de les faire dériver des Circassiens, mais les raisons qu'il adopta, et qui cependant ne manquent pas d'être spécieuses, ne servent tout au plus qu'à prouver qu'on a pu faire des Bohémiens tout ce qu'on a voulu.

BRUZEN-LA-MARTINIÈRE dans son grand dictionnaire géographique, historique et critique qui, malgré ses défauts, est le moins mauvais qu'on ait encore eu en ce genre, avait rassemblé long-tems avant M.r GRELLMANN, toutes les opinions, même les plus absurdes, qui ont été avancées sur l'origine de cette race d'hommes, depuis celle du voyageur italien cité par BÉSOLDE (17), qui prétendait en faire des descendans de Caïn, condamnés à mener une vie errante, à cause de la malédiction prononcée contre leur race, jusqu'à celle de

(14) Ludewig, *loc. cit.* pp. 484 et 485.

(15) *Annal. Rer. Hungar.* part. IV. lib. 4, p. 273.

(16) *Diss. de Usu studii etymologici in Historia*, cap. 1. conf. Otrokoeri in *originibus Hungar.* Part. 1. p. 171.

(17) *Thesaur. prat. in voce* Zigeuner.

WAGENSEIL, à laquelle il s'arrêta, parce qu'elle lui parut la plus probable.

C'est ainsi que tous ceux qui ont écrit sur les Bohémiens n'ont fait que proposer des doutes et des conjectures, dont il faut convenir que celles de M.r GRELLMANN, sur leur origine hindoue de la caste des Sudders, sera la plus vraisemblable, et, à très-peu de chose près, la seule qui puisse s'élever au rang des vérités historiques. J'avoue qu'il est très-difficile, peut-être impossible, de fixer la véritable époque de leur première apparition en Europe; mais je crois avoir prouvé qu'ils y étaient déjà avant la fin du 13.e siècle. En Afrique, ils étaient aussi nombreux que puissans, dès le commencement du 16.e, puisque LÉON l'africain nous assure qu'ils pillaient les caravanes du désert d'Agadès, et que ceux de Gorrham faisaient souvent la guerre aux Rois de Nubie. Il ajoute, suivant la traduction italienne publiée par RAMUSIO (18), que personne n'entendait leur langage. LORENZO D'ANANIA, dans sa cosmographie imprimée en 1576 (19), soutient que ce langage, ainsi que les mœurs et la couleur des Zingari de Gorrham, ressemblaient parfaitement à ceux des Bohémiens d'Europe, qu'il suppose être les descendans et les successeurs des prêtres d'Isis, ou de la *Dea Syria*; opinion qui avait déjà été mise en avant par POLYDORE VIR-

(18) *Navigazioni et Viaggi*, T. 1. p. 80. c. *niuno intende il loro linguaggio.*

(19) *Universale Fabbrica del Mondo, overo Cosmografia.* Trattato 3.°, p. 296.

GILE (20) qui ajoute que de son tems les italiens les appelaient *Cilicj*, parce qu'ils étaient venus de la Cilicie, province voisine de la Syrie. On sait que VOLTAIRE même était d'avis que les Bohémiens ne sont autre chose que les restes dégénérés des prêtres d'Isis, mêlés avec les sectaires de la déesse syrienne. Et en effet, quand on lit chez APULÉE la description des mœurs et des cérémonies de ces prêtres ou prophètes vagabonds, l'on ne peut s'empêcher de leur trouver une grande ressemblance avec les Bohémiens de l'Europe. Leurs castagnettes et leurs tambours de basque sont évidemment les cymbales et les crotales des prêtres d'Isis et de la Syrie. Il est très-probable, d'ailleurs, que lorsque le christianisme eût aboli les dogmes de Numa, et après que Théodose eût détruit le fameux temple d'Osiris, en Égypte, des prêtres égyptiens se soient réunis à ceux de Cybèle et de la déesse syrienne, pour aller demander l'aumône, comme on a vu les moines mendians le faire, plus tard, chez les catholiques. Mais comme les chrétiens ne les auraient pas secourus, ils se virent obligés d'appuyer leurs pélerinages par la charlatanerie, en parlant plusieurs langues, en se mêlant de chiromancie, et en se formant des danses particulières. Les hommes voulurent toujours être trompés, et voilà ce qui a perpétué en différentes parties du monde cette race de vagabonds.

---

(20) *De Rerum Inventoribus*, Lib. VII. cap. 7. p. 609.

» *Se paissant de l'autrui, n'ayant pire logis*
» *Que le leur, et rôdans de pays en pays.*

Il n'est pas moins probable que dans la suite des siècles, des hordes proscrites de l'Inde soient encore venues s'associer à ces imposteurs, et je ne vois rien qui empêche que leur réunion ne se soit effectuée, soit dans la Syrie, soit dans l'Égypte, puisque vers la fin du quinzième siècle les Zingari étaient également nombreux et répandus en Europe et en Afrique. Ils l'étaient peut-être même en Asie car, dans un volume latin imprimé à Cologne, en 1570, contenant des lettres et des discours de divers voyages des Jésuites, et cité par CAMERARIUS (21), il est parlé de certains imposteurs en très-grand nombre, dans un quartier du Japon, que l'on regardait alors comme les patriarches des Égyptiens qui couraient les diverses provinces de l'Europe.

Mais il n'est pas aussi facile de croire que les Sudders fugitifs, dont M.r GRELLMANN, fait descendre les Bohémiens, ne soient sortis de l'Indostan qu'après la conquête de Tymoûr-Beg ou Tamerlan, qui n'eut lieu que vers l'année 1409. Cette caste réprouvée se divise en plus de vingt classes, dont celles des *Parias* et des *Sacliels* sont les plus méprisées et les plus malheureuses. Feu M.r MEINERS, dans sa traduction du Voyage du Bengale en Angleterre,

(21) *Méditations historiques*, Livre 1., Ch. 17. P. 88.

de George Forster (22), dit que les Parias sont les habitans originaires ou autochthones de l'Indostan, tellement avilis aujourdhui par les hindous plus modernes, que dans les actes publics et dans la vie civile, on ne daigne pas les mettre au rang des castes, parce qu'on les regarde comme infâmes, souillés, abominables. Quelques indiens prétendent, qu'anciennement les Sudders étaient tous compris dans la même classe et qu'ils furent divisés en différentes tribus par le Roi Salivagana, dont l'existence remonte à dix-huit siècles. Mais il y a encore dans l'Inde d'autres castes plus avilies et plus opprimées que celles des Sudders; ce sont les *Villiers*, les *Iroulers* et les *Véders* que les Parias même regardent comme des animaux. Ils vivent, dit M.r Sonnerat (23), sur les montagnes et dans les bois, sans craindre les tigres, ni les serpens, qu'ils tâchent d'éloigner par des prières connues d'eux-seuls. Ils se nourrissent uniquement des productions de la nature, et se couvrent le corps de feuilles d'arbres. La pluspart ne quittent jamais leurs forêts, où ils se regardent comme très-heureux de ne point vivre avec les autres hommes. Persuadés que l'homme finit avec la vie, ils vivent comme des vraies bêtes sans distinction de père, de mère, de frères ni de sœurs. M.r Sonnerat observe encore que le nombre de ces malheureux, et même celui des Parias est

(22) En allemand, Tome 1.er, imprimé à Zurich en 1796., lettre 2. p. 66.
(23) *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, T. 1, p. 115.

si grand que s'ils voulaient sortir de l'opprobre où on les tient, ils seraient en état d'accabler les autres castes; et qui sait si dans les siècles antérieurs aux invasions de Djenguyz-Khân et de Tymoùr-Beg, ils n'aient point tenté de se délivrer du joug avilissant qui les opprimait? Il serait intéressant de rechercher dans l'histoire de l'Asie, pendant le moyen âge, si la mauvaise réussite d'une entreprise semblable, ou bien quelque grande persécution antérieure au 12.e ou 13.e siècles, n'ait pas forcé un grand nombre de Sudders, de Parias, de Sacliels et de Véders à sortir de l'Indostan, avant que les parties du N. et du N. O. de cette contrée ne fussent bouchées par les moghols et les tatârs, ce qui serait arrivé avant les conquêtes de Djenguyz-Khân au treizième siècle.

Avant cette époque-là, ces misérables fugitifs s'étaient probablement déjà réunis, vers l'occident, aux égyptiens et aux syriens; mais tout nous porte à croire qu'ils n'entrèrent en Europe qu'en fuyant devant les armées victorieuses des fils et des successeurs du conquérant moghol qui, des bords du Niester, de la Vistule et de l'Oder, menacèrent, en 1241, d'inonder toute l'Europe. Lorsque de pareilles masses de peuples se déplacent par l'esprit de conquête, les petites peuplades qui ne veulent pas être opprimées ou englouties, ne peuvent trouver le salut que dans la dispersion ou dans la fuite; sur-tout si, comme chez nos Bohémiens, un esprit mal entendu de liberté et d'indépendance les anime. Toutes les grandes irruptions

faites, en Europe par les asiatiques, y ont lancé un grand nombre de débris des nations, qui n'existent plus aujourdhui que dans quelques cantons isolés, où ils conservent encore leurs antiques mœurs orientales. La Romélie, la Hongrie, la Prusse, l'Allemagne même, sont remplies de ces restes dispersés de nations asiatiques. Soit que nos Bohémiens aient fait leur entrée en Europe en fuyant devant les armées victorieuses des moghols, soit qu'ayant accompagné ces barbares, ils aient mieux aimé parcourir l'Europe en vagabonds et en imposteurs, qu'en soldats et en conquérans, il paraît hors de doute que c'est immédiatement après la mort de Batou-Saïn-Khân, ou après la retraite de Chéïban, qu'il faut placer leurs premières courses en Europe. Je suis d'opinion, quoique je ne l'avance ici qu'en hésitant, que plusieurs d'entre eux, en infestant peu de tems après les pays septentrionaux, où ils auront été poussés par les moghols qui, vers le midi, s'étaient avancés jusqu'en Moravie, aient provoqué la dénomination de Tatârs qu'on leur donnait en Saxe du tems de KRANZ (24), et qu' on leur donne encore aujourd'hui en Suède, en Danemark et dans le nord de l'Allemagne. Car, si l'on

(24) *Saxonia*, Lib. XI. Cap. 2. p. 235. Ed. 1580. Tartaros *Vulgus appellat: in Italia vocant* Cianos. Cfr. Seb. Munsteri *Cosmografia universale*, en italien, Lib. 3. p. 305. où copiant KRANTZ il ajoute: *Chiamagli il volgo Tartari, over Gentili, nell' Italia si chiaman Zingani.* Dans les éditions latines de cette cosmographie, il dit, à la tête du chapitre où il en parle: *de gentilibus christianis, quos vulgo* Zuginer *vocant, et latine* Errones, ce qui dans la traduction italienne a été rendu par: *De certi gentili cristiani, i quali il volgo chiama Zingheri, et chiamerebbonsi secondo il latino* Erroni.

n'en avait pas entendu parler avant l'irruption des moghols et des Tatârs, il était fort naturel de croire qu'ils avaient fait partie de ces armées formidables. Cette croyance devait acquérir une nouvelle force de l'idée que l'on avait des véritables Tatârs, confondus dès lors avec les moghols, que tous les historiens du moyen âge accusent de magie et de sorcellerie. On alla même jusqu'à charger entre autres Batou-Saïn d'avoir remporté plus de victoires, lors de son invasion soudaine en Europe, par les sortilèges dont il se servait, que par la bravoure de ses soldats, et que ce fut à l'aide de cet art diabolique qu'il pénétra jusque dans la Silésie et dans la Moravie (25).

Les Hollandais, qui ne connurent les Bohémiens que plus tard, et seulement par leur ignorance absolue de Dieu et de la vertu, leur donnèrent simplement le nom de *Heidenen* ou idolâtres. En France, en Angleterre et en Espagne ils furent appelés Égyptiens, Gypsies et Gitanos, parce qu'on croyait tout bonnement qu'ils étaient tous sortis de l'Égypte. Mais dans le reste de l'Europe, depuis la Russie jusqu'en Italie, et, ce qui est singulier, même en Portugal, ils ont retenu le nom de *Tzigany*, *Zingani*, *Zigueuner*, *Cingari* ou *Zingari*, dont la véritable étymologie restera peut-être toujours une énigme, aussi bien que celle du nom des Bohémiens

(25) V. *Histoire Généalogique des Tatârs* d'Aboul-Ghâzy-Bayadur-Khân, P. 4. Chap. 1. p. 360, note (a), et Cfr. Ysbrandt Ides *Voyage à la Chine.*

qu'on leur a donné en France. PIERIUS (26) a certainement voulu rire, lorsqu'il a avancé que les Bohémiens ont emprunté leur nom de *Cingari* et leur manière de vivre, de l'oiseau que les latins nomment *Cinclus*, et qui, d'après BELON (27), est une espèce de beccassine aquatique, laquelle n'ayant point de nid de retraite, a donné lieu à l'ancien proverbe rapporté par SUIDAS: *plus pauvre qu'un cincle.* CAMERARIUS (28), en appuyant l'avis de PIERIUS, paraît croire avec ERASME, que ÉLIEN (29), en parlant des *Anesties*, ou gens qui n'ont ni feu ni lieu, ait voulu parler de nos Bohémiens. D'autres ont voulu déduire l'étymologie du mot Zingani de celui de *Zing* qui dans plusieurs langues orientales signifie Lion, ou de celui de *Zin*, grand, dont le superlatif est *Zingis*, dénomination donnée par les tatârs à la mer, pour désigner une étendue d'une grandeur extraordinaire. Mais on sait trop aujourd'hui ce que valent les étymologies et les ressemblances en fait d'histoire. Ceux qui se sont plus à trouver des rapports entre les Bohémiens et les Athingans de la Grèce, les Torlaquis de la Turkie, les Cacous de la basse Bretagne, les Téifales du Poitou, les Cagots et les Gahets des Pyrénées, les Maragatos du royaume de Léon

(26) *Hieroglyph.* lib. 25.

(27) *Hist. des oiseaux*, Liv. 4. Chap. 22.

(28) *Médit. hist.* T. 1. Chap. 17. p. 86.

(29) *Hist. Animal.*, Lib. 12. Ἀνήστοι, q. ἔσεσιν μὴ ἑδραῖοι, *qui insertis sedibus sagantur.*